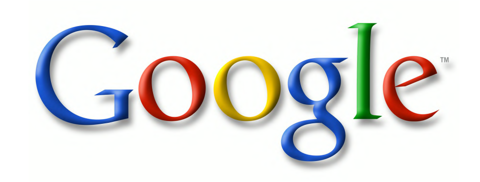
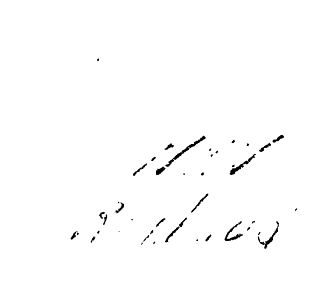



ARY
ETIOSA FACIT




AUCTOR PRETIOSA FACIT



COLLECTION MICHEL LÉVY

PIERRE MOUTON

ŒUVRES

DE

LOUIS REYBAUD

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

PIERRE MOUTON

PAR

LOUIS REYBAUD

NOUVELLE ÉDITION

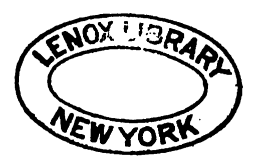


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PIERRE MOUTON

I

LE BOIS DE L'ESTEREL

De 1806 à 1814, une certaine terreur, justifiée par plusieurs catastrophes, s'était attachée à toute la partie montueuse du département du Var qui s'étend de Fréjus à Cannes. Nul pays, si ce n'est la Corse, n'offre une pareille étendue de forêts, où le pin, le chêne et le châtaignier s'élèvent du milieu de fourrés inaccessibles. Peu de villages aux environs; partout le silence; à peine de loin en loin ces solitudes boisées retentissent-elles sous la cognée du bûcheron ou du charbonnier. Depuis le

village de l'Esterel jusqu'au Var, les monts et les bois se succèdent en changeant de nom, et un œil exercé peut seul reconnaître les sentiers qui sillonnent cette âpre contrée.

Ce fut là que, sous l'empire, une bande de malfaiteurs établit le siége de ses opérations. Du nom de son chef, on l'appelait la bande des *Moutons*. Pierre Mouton, au moment où commence ce récit, venait de s'échapper, pour la deuxième fois, du bagne de Toulon, et, malgré le canon d'alarme et la prime d'usage, il avait pu regagner le bois de l'Esterel, où l'attendaient ses complices. Une fois dans son domaine et au milieu des siens, il avait peu de chose à craindre des poursuites de la gendarmerie. A plusieurs reprises on avait essayé de purger cette zone des bandits qui l'infestaient, et, après de nombreuses pertes, les détachements envoyés s'étaient vus forcés de renoncer à l'entreprise. Des coups de fusil tirés par des ennemis invisibles faisaient tomber dans les rangs les officiers et les sous-officiers, et les soldats, démoralisés, n'osaient pas s'engager plus avant dans ces forêts meurtrières. Un seul brigadier, plus entreprenant que les autres, avait poursuivi le gros de la bande pendant deux jours, avec un peloton de vingt hommes; mais au moment où il croyait les avoir enfermés dans une sorte de trappe, entre le bois de Marans et le ruisseau de la Valoube, ils disparurent comme par magie dans une

muraille de rochers qui offrait plus de deux cents mètres d'escarpement. On continua la battue pendant trois jours. Rien ne parut. Seulement, vers le soir, l'obstiné brigadier reçut en plein bivouac une balle dans la région du cœur, comme prix de son dévouement et de son courage. Depuis lors, on sembla renoncer à forcer les malfaiteurs dans leur repaire; on se contenta de faire avec plus de soin la police de la route, et de distribuer des piquets de gendarmerie dans tous les villages environnants. On espérait ainsi les surprendre en détail au moment où ils viendraient rançonner les villageois ou renouveler leurs vivres.

La bande de Mouton n'était pas nombreuse; jamais elle ne compta plus de douze affidés ; mais c'étaient des hommes résolus, des réfractaires que poursuivait la police impériale, des forçats évadés, des déserteurs à qui il ne restait que le choix du genre de mort. On devine tout ce qu'une pareille position ajoutait d'énergie et d'audace à la résistance de ces bandits. Traqués dans ces forêts, ils n'avaient plus de l'homme que l'apparence; cette vie errante avait développé en eux tous les instincts de la brute. Ce n'est qu'à l'aide d'exécutions sanglantes que le chef était parvenu à faire régner dans leurs rangs une sorte de discipline; encore son autorité était-elle souvent méconnue, surtout dans les heures de désœuvrement. L'ivrognerie et le jeu ne suffisaient pas

pour les distraire; des passions plus brutales s'éveillaient souvent en eux. Ils quittaient alors leur retraite; et, à l'aide de déguisements, ils se rendaient à Toulon, d'où ils ramenaient des compagnes de débauche. L'orgie durait jusqu'à ce qu'une nouvelle expédition vînt l'interrompre, ou que, fatigués de ces tristes plaisirs, les bandits renvoyassent d'eux-mêmes leur harem nomade, chargé d'un butin précieux. Ces femmes avaient ainsi deux emplois, l'amour et le recel.

Pour dominer de pareils hommes, Pierre Mouton avait besoin de l'ascendant que donnent une volonté indomptable et une force de corps peu commune. Quoiqu'il fût le plus jeune de la bande, le commandement lui avait été déféré sans contestation. A vingt-cinq ans, il était le héros du bagne, l'esprit le plus fertile en ruses, le courage le mieux éprouvé de toute cette élite de scélérats. Qui eût voulu parmi les siens contester de pareils titres? Sa personne d'ailleurs imposait. On ne savait d'où il venait; cependant ses manières, son langage, sa tenue formaient un contraste avec ce qui l'entourait. Son visage, quoiqu'un peu altéré par une vie vagabonde, gardait encore une certaine distinction : seul il avait les yeux bleus, les cheveux cendrés, parmi ces physionomies rudes et brunes. Évidemment ce n'était point un enfant de la zone méridionale; il appartenait au nord de la France, et cette circonstance n'était pas étrangère à

l'autorité qu'il avait acquise sur les siens. Nul d'entre eux n'était, en outre, plus adroit au tir et n'envoyait plus souvent une balle dans le corps d'un gendarme. Svelte et bien découplé, il avait des muscles d'acier et sautait d'un rocher à l'autre avec l'agilité d'un chamois. C'était à la fois l'orgueil et l'âme de la troupe : on l'aimait autant qu'on le redoutait.

De la part de son lieutenant, ce culte allait jusqu'à l'idolâtrie. Le lieutenant de Pierre était un forçat évadé, homme de quarante ans environ, qui portait une tête de taureau sur des épaules d'Hercule. Sous son front court brillaient deux petits yeux gris qui ne perdaient jamais le chef de vue et semblaient constamment en quête d'un ordre, d'une inspiration. C'était le dévouement de l'animal pour son maître, et ce sentiment avait pris chez cet homme le caractère d'une passion. On ne le connaissait dans la troupe que par son sobriquet de Bouton-de-Rose ; les autres bandits étaient désignés par des noms analogues, comme Point-du-Jour, Rossignol, Adonis, Zéphir. L'aspect qu'offrait en ce moment cette troupe ne justifiait guère cet appel à la mythologie. L'hiver venait de commencer, et la forêt de l'Esterel était ébranlée par ces vents du nord qui sévissent avec tant de fureur dans le Languedoc et dans la Provence. A l'abri d'un rocher, et enveloppés de leurs manteaux, Pierre et ses compagnons gardaient une immobilité complète, et prêtaient l'oreille

aux moindres bruits qui leur arrivaient au milieu de ces grands bruits de la nature. Après un quart d'heure de silence, le capitaine prit le premier la parole :

— Bouton-de-Rose, dit-il à son lieutenant, es-tu bien certain qu'ils passseront l'Esterel cette nuit?

— Oui, capitaine, répliqua celui à qui s'adressait cette demande; ils soupent à Cannes, et ils en partiront à dix heures du soir. J'étais là avec Point-du-Jour, quand la chaise de poste est arrivée. Point-du-Jour avait un emplâtre sur l'œil, moi j'avais une béquille; ils nous ont fait l'aumône. La chaise est un coupé à trois places. Ils sont deux : un capitaine et une jeune fille. Il y a des pistolets dans la poche de la voiture : ce sera chaud.

— Est-ce que tu aurais peur, bagasse? dit une voix qui interrompit la conversation.

C'était celle de Point-du-Jour, conscrit réfractaire et le troisième personnage de la bande. Point-du-Jour était un Provençal renforcé dont il serait difficile de reproduire littéralement l'idiome, à cause des jurons énergiques qui l'assaisonnaient. Entre Bouton-de-Rose et Point-du-Jour existait depuis longtemps une rivalité dont l'autorité de Pierre ne parvenait pas toujours à modérer les écarts. Plus d'une fois, les deux bandits en étaient venus aux mains. Bouton-de-Rose résistait par sa masse; mais Point-du-Jour était plus alerte, et, ne pouvant entamer son adversaire, il se contentait de le harceler. Ces que-

relles, se reproduisant chaque jour, avaient fini par jeter dans la troupe une sorte de désunion et par la diviser en deux camps.

— Te voilà encore, toi, reprit aigrement Bouton-de-Rose, qui est-ce qui te parle? Mêle-toi de tes affaires, conscrit.

— Mes affaires, répliqua le jeune homme, c'est ce que je fais, bagasse! En voilà encore un drôle de faraud! Un chien regarde bien un évêque! Je ne pourrais pas te parler, à présent!

— C'est bon, voyons, file, ou l'on te démolit, conscrit.

— Ah! c'est comme ça, bagasse! eh bien! pare celui-ci, goujat.

En même temps il lui décocha un coup de poing en pleine poitrine. Bouton-de-Rose n'eut pas le temps de se mettre en garde, que déjà il était vengé. Une riposte étendit son adversaire sur le sol : le capitaine avait fait justice.

— Point-du-Jour, ajouta-t-il d'une voix grave, il y a longtemps que vous cherchez à troubler l'ordre qui règne dans la troupe. Vous méritiez une leçon; je viens de vous l'administrer. Si vous y revenez, la correction sera plus complète.

— Mais, capitaine, dit le conscrit encore tout étourdi du coup...:

— Pas un mot de plus, ou je vous brûle la cervelle.

Nous sommes en expédition; on ne parle que quand j'interroge. Silence tout le monde!

On se tut, et de nouveau il n'y eut d'autre bruit que celui du vent de plus en plus déchaîné. Du point où la bande s'était placée, on apercevait l'un des tournants de la grande route d'Antibes qui semblait comme attachée aux flancs de la colline. De temps en temps, un nuage de poussière s'en élevait et marquait jusque dans le vallon la direction que suivait le chemin. Avec l'habitude de ces affûts nocturnes, les bandits avaient acquis la connaissance des moindres indices qui pouvaient trahir et dénoncer leur proie. Ainsi, le vent lui-même, malgré l'impétuosité avec laquelle il soufflait, devait les servir et leur apporter de plus loin ce roulement sourd que produit une voiture en mouvement. L'ouïe, la vue acquièrent, dans ce métier, une subtilité en rapport avec les services que toutes les deux doivent rendre. Pierre était, sous ce rapport, un précieux guide pour ses gens. Dans l'obscurité, rien ne lui échappait; la nature du bruit suffisait pour lui signaler un péril ou lui annoncer des victimes; le pas du cheval du gendarme, la marche cadencée d'un détachement de soldats, tout lui était familier. Il appartenait, par la sagacité des sens, à ces races d'Indiens que Cooper a si bien décrites. C'était pour les siens une espèce de Bas-de-Cuir, aussi habile à fuir l'ennemi qu'à courir au devant de sa proie.

Il était une heure du matin, et rien n'avait encore paru. Pierre consulta de nouveau son lieutenant pour s'assurer qu'il n'avait pas été dupe d'un faux indice. Bouton-de-Rose persista et ajouta :

— Capitaine, un peu de patience. Les oiseaux vont venir; nous n'aurons pas perdu notre veillée.

— Es-tu bien sûr de ton affaire, vieux ? reprit Pierre.

— Comme de ma carabine, capitaine.

— Tu dis qu'ils étaient deux ?

— Deux. Un officier et une jeune fille.

—C'est bien cela ; l'officier d'ordonnance du prince, la dame d'honneur de la princesse. L'écrin doit y être. Douze cent mille francs de diamants ! Silence, là-bas !

En prononçant ces mots, Pierre se redressa comme s'il eût entendu dans le lointain le bruit qu'il attendait ; puis, s'inclinant jusqu'à terre, il prêta pendant quelques secondes une attention profonde. Quand il se releva, il dit à demi-voix :

— Les voici !... Camarades, chacun à son poste.

Par un mouvement spontané, la troupe entière se porta vers le chemin et prit position derrière une petite muraille de rochers qui le dominaient. C'était comme une forteresse naturelle dont les bandits connaissaient les avantages et que plus d'une fois, sans doute, ils avaient fait servir à leurs desseins. Quand ils furent tous réunis sur ce point, Pierre reprit la parole :

— Camarades, soignez votre feu. Les six coups de droite pour le limonier; les six coups de gauche pour le postillon; rien pour le coupé.

Ces dispositions étaient à peine prises que le bruit devint plus distinct. La voiture venait d'atteindre le sommet de la côte, et les fers des chevaux, lancés à la descente, résonnaient sur la chaussée. L'embuscade avait lieu dans un tournant et de manière à ce que rien ne pût donner l'éveil. Comme la route décrivait des sinuosités et formait une sorte de rampe autour de la colline, on put, à deux reprises, du lieu où les malfaiteurs étaient cachés, apercevoir la chaise de poste, qui arrivait rapidement au milieu de tourbillons de poussière. Le vent soufflait toujours avec violence, mais le ciel était pur, et la lueur des étoiles suffisait pour éclairer cette scène de deuil. Les carabines étaient appuyées sur un parapet naturel que formait le rocher, et, fidèles à leur consigne, les bandits avaient l'œil sur la mire et le doigt à la détente. Quand les chevaux se présentèrent au tournant, tout était prêt.

— Feu ! s'écria le capitaine.

Les douze coups partirent à la fois.

—Bien touché, ajouta Bouton-de-Rose. Bravo, mes gars.

En effet, le limonier venait de s'abattre, et le postillon tombait du haut du porteur. Cinq balles sur six l'avaient atteint; le limonier avait six balles dans le corps.

Arrêtée par les deux cadavres, la voiture s'arrêta sur le bord du chemin. Alors la scène changea. Prompts comme la pensée, les assaillants s'étaient précipités sur la route; mais ils avaient été devancés par un homme qui, s'élançant de la voiture avec deux pistolets au poing, semblait adresser un défi à des ennemis invisibles.

— Brigands, s'écria-t-il; lâches! assassins!

En même temps, des cris déchirants partaient du fond de la chaise. Pierre marcha droit vers le voyageur armé, et au moment où celui-ci déchargeait ses pistolets, presqu'au hasard, il bondit sur la gauche, et, l'enlaçant de ses deux bras, donna à ses gens le temps d'accourir et de le garrotter. Quand cette précaution fut prise, il s'avança vers la voiture.

— Mademoiselle, dit-il avec un accent ferme et poli, ne craignez rien; il ne vous sera fait aucun mal.

Se tournant ensuite vers son lieutenant qui contenait l'officier et achevait de le bâillonner :

— Bouton-de-Rose, dit-il, tu vas prendre soin de mademoiselle et de monsieur pendant que nous fouillerons la chaise.

La bande entière procéda alors à la plus minutieuse visite. On ouvrit les malles, on vida les caissons, on se livra à toutes les recherches imaginables. Dans le cours de ce travail, Pierre laissait souvent échapper des témoignages de désappointement.

— Rien, disait-il, rien; c'est singulier, j'étais pourtant bien informé; c'est singulier, répétait-il encore.

On fouilla de nouveau; le désappointement continua. On trouva les uniformes de l'officier, les objets de toilette de la demoiselle, quelques bijoux de peu de prix, mais rien de plus. Pierre ne revenait pas de sa surprise :

— C'est du guignon, s'écriait-il.

— Nous sommes volés, ajoutait Bouton-de-Rose.

Pierre réfléchit pendant quelques instants; puis, comme si une pensée soudaine lui était venue :

— C'est égal, dit-il, je n'en aurai pas le démenti. Bouton-de-Rose, poursuivit-il, tu vas prendre la conduite de la troupe. Demain, tu emmèneras les deux prisonniers au gîte du bois de Bormes. C'est entendu, n'est-ce pas?

— Entendu, capitaine.

— Toi, Zéphyr, dit Pierre à un autre de ses compagnons, tu vas mettre un des chevaux de trait en place du limonier, prendre l'habit du postillon et monter à cheval.

— Oui, capitaine.

Pendant que ces dispositions avaient lieu, Pierre prit à part son lieutenant et lui donna ses dernières instructions. Il venait de finir quand Zéphyr s'approcha :

— Tout est prêt, capitaine, où faut-il vous conduire?

— A Hyères, mon garçon, et doubles guides. Tu iras

frapper droit chez la sœur de l'empereur, hôtel de la princesse Pauline : rien que ça.

II

HYÈRES

Par un concours de circonstances, la petite ville d'Hyères avait alors pour hôtes plusieurs membres de la famille impériale. Depuis neuf mois environ, Pauline Borghèse y avait fixé son séjour et en avait fait un lieu d'enchantement. On sait quel charme répandait autour d'elle cette princesse, quels airs de fée, quelle grâce l'animaient. Longtemps Napoléon l'avait préférée à ses autres sœurs, malgré des caprices fréquents et des mutineries sans cesse renouvelées. Seule dans la famille, Pauline tenait tête à l'empereur, et cet esprit de révolte était loin de nuire à son influence. Un jour pourtant, les choses s'envenimèrent au point que Napoléon dut se fâcher sérieusement, et faire entendre des paroles sévères. Il s'agissait d'un tort public que Pauline avait eu envers l'impératrice Marie-Louise : une disgrâce s'en-

suivit, et la princesse reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour. Au lieu d'aller rejoindre son époux, qui gouvernait le Piémont, Pauline préféra s'installer à Hyères, sur les bords de la Méditerranée, presqu'en face de la Corse, la patrie des Bonaparte. Elle y trouvait du soleil, une atmosphère tiède et limpide, des bois d'orangers et de citronniers, qu'elle aimait comme la Mignon de Goëthe, et, trésor plus précieux encore, sa liberté.

Pauline était, à cette époque, dans tout l'éclat de sa beauté. Canova venait de rendre un hommage d'artiste à la perfection idéale de ses formes en les appliquant à la plus belle Vénus qui soit sortie de son ciseau, la Vénus Victorieuse, marbre peu voilé, et, assure-t-on, d'une complète ressemblance. Pauline n'était pas l'esclave d'une bienséance vulgaire; elle se prêtait aux fictions mythologiques. Lorsqu'elle fit, à la suite de son premier mari, le général Leclerc, la triste campagne de Saint-Domingue, elle avait pour habitude de venir se reposer chaque soir, avec son enfant au sein, sur le pont de la frégate, et, la voyant si belle, les matelots l'avaient surnommée la *Reine de la mer*. Plus jeune encore, et quand la famille Bonaparte vivait obscurément à Marseille, elle s'était fait remarquer, dans les promenades publiques, par un port de déesse, une beauté et une grâce antiques. Au moment où les grandeurs la surprirent, elle sembla née pour en soutenir le poids. Aucune cour ne fut, plus que la sienne,

le siége d'une élégance exquise, et, il faut l'ajouter, d'une entière liberté de mœurs. Les brillants officiers que le service ne réclamait pas, les diplomates bien découplés, les fournisseurs mêmes, quand ils étaient jeunes et beaux, s'empressaient dans les salons de Neuilly, qui fut longtemps la résidence favorite de la princesse. Il y avait foule, mais Pauline choisissait. Quant au prince Borghèse, il ne quittait pas Turin : des deux côtés, les Alpes servaient de barrière et d'excuse.

Dans son exil, Pauline ne put plus avoir ni les mêmes ressources ni le même état de maison. Quoique la générosité de l'empereur fût toujours la même, il était difficile de réunir, au fond du département du Var, dans une ville de quatrième ordre, la brillante élite de cavaliers que Paris avait fournie jusque-là. Les premiers mois du séjour à Hyères furent donc tristes et presque solitaires. Pauline chercha à s'en dédommager par le spectacle de la nature. Nulle part, l'aspect n'en est plus magique. Du faîte des collines arides sur lesquelles la ville est, pour ainsi dire, suspendue, l'œil embrasse un des plus beaux horizons qu'il soit possible d'imaginer. Sur le premier plan s'étend la vallée d'où s'exhalent, comme d'une corbeille de fleurs, les plus doux parfums, et que revêtent toutes les nuances d'une végétation variée, depuis le vert tendre des prés jusqu'au vert sombre et métallique des bois d'orangers. Au delà, arrondie en

croissant, étincelle la mer, où le soleil se brise, tantôt en lumineux sillons, tantôt en paillettes mobiles : c'est la rade d'Hyères, que forment les îles d'Or et la presqu'île de Giens, magnifique bassin où peuvent manœuvrer des escadres. Bâtie à mi-côte et presque en amphithéâtre, la maison qu'habitait la princesse Pauline jouissait de cette perspective : dominant les riches tapis du vallon et les plaines azurées de la mer, elle se détachait au-dessus d'un énorme bouquet d'orangers, d'acacias et d'arbres de Judée.

Les beautés du paysage suffirent pour charmer pendant quelques jours la belle exilée; elle fit aux environs de longues cavalcades, gravit les collines, parcourut les jardins, visita les bords du golfe. Mais bientôt ces plaisirs champêtres n'eurent plus le même attrait; il fallut songer à d'autres distractions. Toulon était à deux pas ; le sous-préfet de cette résidence s'était mis aux ordres de la princesse. On arrangea des fêtes, des dîners, des bals, des concerts. Le corps des officiers de marine offrit des danseurs intrépides, les administrations se piquèrent d'honneur et fournirent aussi un contingent. On alla jusqu'à organiser une comédie bourgeoise où figurèrent avec avantage des lieutenants de frégate qui occupent aujourd'hui des postes élevés dans la hiérarchie maritime; enfin, ce fut de toutes parts un entraînement et un mouvement incroyables. La route de Toulon était

couverte de voitures, et la petite ville d'Hyères, ordinairement si calme, retentissait d'un bruit perpétuel de fêtes et de divertissements.

Pauline était l'âme de tout cela; elle en formait le principal attrait. Infatigable pour le plaisir, comme le sont les femmes, pleine d'imagination et de ressources, elle ne laissait jamais l'ennui se glisser autour d'elle et le conjurait par tous les moyens en son pouvoir. Son projet était d'attirer à Hyères une petite cour et d'en grossir l'effet au point de faire murmurer l'empereur. Elle se vengeait ainsi en s'amusant. Entre son frère et elle, c'était un jeu depuis longtemps convenu; elle gardait la part des folies; lui, celle des remontrances. Il la savait bonne fille et pardonnait toujours. Aussi était-elle en quête d'un nouveau coup de tête et n'en trouvait pas qui fût complétement à son gré. L'occasion vint heureusement la servir.

Un magnifique vaisseau de 120 canons venait d'être achevé; on n'attendait plus qu'un ordre du ministre de la marine pour le mettre à l'eau. De pareilles opérations sont rares; elles offrent toujours, pour des bâtiments de ce rang, un grand intérêt. Pauline résolut d'en profiter pour réunir autour d'elle un petit congrès. Sa sœur, Élisa Baciocchi, était à Lucques, chef-lieu de sa souveraineté : elle lui écrivit en termes pressants, lui dépeignit sous les couleurs les plus brillantes la fête qui se

préparait, envoya un de ses plus éloquents plénipotentiaires pour conduire cette négociation, enfin s'y prit de telle sorte, avec tant de finesses et de ruses, qu'Élisa partit de Lucques et vint rejoindre sa sœur dans sa résidence. C'était déjà une victoire. Deux princesses à Hyères! Napoléon devait jeter feu et flammes : Pauline l'espérait; il n'en fut rien.

Élisa était partie de Lucques d'une manière assez précipitée, n'emmenant avec elle qu'une de ses femmes et peu d'objets de toilette. Ce n'était pas ainsi que l'entendait Pauline; elle voulait que les choses se passassent avec un certain éclat et qu'Hyères fût pendant quelque temps le siége d'une véritable cour. Pour amener Élisa à servir ses desseins, chaque soir elle se parait de ses diamants, de ce magnifique écrin qu'elle envoya plus tard à Napoléon vaincu, et qui fut pris par les alliés à Waterloo dans la chaise de poste de l'empereur. Élisa supporta d'abord sans s'inquiéter le spectacle de l'écrasante beauté de sa sœur, lorsqu'au feu des lustres sa tête s'entourait d'une auréole d'étincelles, mais peu à peu la femme reprit le dessus, et elle fit demander à Lucques sa dame d'atours, ses parures, ses toilettes de prix. Un aide de camp du prince Baciocchi devait escorter le précieux convoi.

Quelques jours après que cet ordre eut été donné, Élisa était assise près de Pauline, sur la terrasse du

jardin, par une de ces belles journées d'hiver, inconnues aux régions du nord. Autour d'elles, les orangers, quoique jaunis par le froid, portaient encore des boutons à demi épanouis et de beaux fruits d'or, que les tiges de l'arbuste avaient peine à supporter. Le sous-préfet était venu rendre ses devoirs aux deux princesses et aux environs se promenaient quelques intimes. Dans quelques heures on allait partir pour Toulon, afin d'assister à un grand bal que le préfet maritime donnait en l'honneur de la princesse Baciocchi. Cependant celle-ci paraissait inquiète et se levait à chaque instant pour aller jeter la vue du côté du chemin. Pauline remarqua ce manége et se penchant à l'oreille de sa sœur :

— Qu'as-tu donc, chère, lui dit-elle ; il me semble que tu es inquiète : qui te préoccupe ainsi?

— Rien, ma sœur, répondit la princesse Élisa. J'avais cru entendre le roulement d'une voiture, voilà tout.

En même temps, elle se dirigea vers un mur à hauteur d'appui qui plongeait sur la grande route.

— Allons, voyons, petite, lui dit Pauline, qui se leva pour la rejoindre, faisons notre confession : tu attends quelque chose ?

— Mais, non, te dis-je.

— Encore ! Tu te défies donc de moi ? Voyons, Élisa, pas de fausse honte. Entre nous, à quoi bon ? Est-ce un cavalier ?

— Tu es folle, Pauline.

— J'ai deviné : c'est un beau Léandre. Tu soupires à faire tourner un moulin à vent. Tu en es encore là, petite.

— Eh bien! non, curieuse, non; je vais tout te dire. Tu te fais magnifique chaque soir, tu m'as piquée au jeu, j'ai envoyer chercher mes diamants.

— Je m'en doutais, méchante. Eh bien, embrasse-moi, tu m'as rendu service. Nous aurons à Hyères un congrès de pierreries ; cela fera enrager Napoléon avec son Autrichienne.

Les deux folles se mirent à rire. Le sous-préfet, qui, par respect, s'était tenu à l'écart, crut alors qu'il pouvait s'approcher, et, par une de ces flatteries de courtisan qui sont un devoir d'état, il se prit à rire sans savoir de quoi il s'agissait. L'hilarité des princesses en redoubla.

— Leurs Altesses impériales, dit-il en se fendant la bouche jusqu'aux oreilles, ont une gaieté communicative à laquelle on ne peut se soustraire. C'est fort drôle, vraiment, c'est fort drôle.

— Oui, monsieur le sous-préfet, répliqua Pauline ; il s'agit de l'empereur; vous voyez que le sujet en vaut la peine.

A l'instant le sourire disparut de dessus la physionomie du fonctionnaire ; on eût dit que la foudre venait de le toucher. Il pâlit et balbutia :

— Mille excuses, Altesses, j'ignorais de quoi il était question. J'aurais dû rester à l'écart. Mille excuses.

Et il se retirait attéré sous le poids de son inadvertance, quand Pauline le retint :

— Parlons sérieusement, monsieur le sous-préfet. Voici ma sœur qui a envoyé chercher ses diamants à Lucques.

— Sans m'en prévenir? dit le fonctionnaire en interrompant la princesse.

— Vous en prévenir? et pourquoi, monsieur? répondit Élisa.

— C'est que nous aurions fourni une escorte à la voiture : les routes sont infestées.

— Au fait, je n'y songeais pas, reprit Pauline. Ma pauvre Élisa, tes pierreries courent des risques : nous avons dans ce pays-ci un voleur qui fait parler de lui : c'est à qui m'entretiendra de ses prouesses. Voilà déjà dix fois que monsieur nous en fait le récit. Il s'appelle.....

— Pierre Mouton, Altesse.

— C'est cela, Pierre Mouton, un homme déterminé, un vrai héros de roman, un bandit qui fait trembler les villageois à vingt lieues à la ronde. Sous l'empereur!! Qu'en dis-tu, Elisa?

— Ne vous en moquez point, Altesse, reprit le sous-préfet : Pierre Mouton est un garçon dangereux; il nous a déjà mis vingt gendarmes hors de combat.

— Fi, monsieur, un bandit! Est-ce que cela compte? Songez donc que nous vivons sous l'empereur!

Elle dit ces mots de manière à couper court à la conversation, et entraînant sa sœur, elle laissa là le sous-préfet un peu confus et désappointé. La princesse Élisa semblait réfléchir: la conversation du fonctionnaire était menaçante pour le sort de ses bijoux. Cependant, peu à peu elle se rassura.

— Baciocchi, se dit-elle, est un garçon prudent; il connaît le prix des choses; il aura pris ses précautions.

Cependant les heures s'écoulaient, et il était temps de songer au départ. Madame Baciocchi ne pouvait envisager, sans un dépit secret, le vide que produirait dans sa parure du soir le retard des diamants sur lesquels elle avait compté. Pauline allait paraître à ce bal dans tout son éclat; plus belle, plus resplendissante, elle devait attirer tous les regards et laisser sa sœur sur le second plan. On a beau être princesse de Lucques et de Piombino, même grande-duchesse de Toscane, on ne se résigne pas à paraître moins fastueuse, moins imposante, moins richement caparaçonnée et empanachée qu'on ne le pourrait. Quel remède à cela? Pester contre Baciocchi, se promettre de lui faire expier sa négligence! La princesse Élisa n'y manqua point, mais cette revanche ne réparait rien. Bon gré, mal gré, il fallait se rendre dans son appartement et songer à sa toilette.

Madame Baciocchi allait s'y décider, et déjà elle gravissait les marches du perron, quand un homme en costume d'état-major se présenta à elle. La poussière de la route encore répandue sur ses habits, et une chaise de poste, arrêtée dans la cour, indiquaient qu'il arrivait à l'instant même.

— Dieu soit loué, s'écria la princesse, vous voilà enfin ! Il était temps.

— Altesse, dit le beau jeune homme, excusez-moi ; les chemins sont en mauvais état. J'ai eu beau faire diligence, courir de nuit et de jour, il m'a été impossible d'arriver plus tôt.

— Et vous êtes seul ? J'avais ordonné qu'on m'envoyât mademoiselle Laure Grandval !

— Laure Grandval, dit à demi-voix le jeune officier.

— En aurait-elle été empêchée, monsieur ?

— Altesse, Laure Grandval, ma sœur, n'a pu supporter jusqu'au bout cette course forcée. Je l'ai laissée à Gênes, où j'irai la reprendre.

— Vous êtes donc le capitaine Maxime Grandval, attaché au prince Eugène ?

— Oui, Altesse ; et aujourd'hui au service de la princesse de Lucques et de Piombino, grande-duchesse de Toscane.

— A notre service, capitaine ? J'en suis enchantée : j'aurai soin de votre avancement. Mais, c'est qu'il est

fort bien ce jeune homme, ajouta-t-elle tout bas en jetant un coup d'œil sur l'officier.

Celui-ci soutint cet examen avec l'aplomb d'un homme qui a la conscience de son mérite et qui sait tirer parti de ses avantages. Élisa n'avait pas le temps de pousser plus loin cette enquête; l'heure pressait, on allait bientôt partir.

— Et ce que vous avez à me remettre, monsieur! ajouta-t-elle.

— Altesse, répondit l'officier en tirant un portefeuille de sa poche, je n'ai que cette lettre.

— Rien autre? dit la princesse étonnée.

— Rien de plus, Altesse.

— A quoi donc songe cet animal de Baciocchi? murmura la princesse entre ses dents.

Elle prit la dépêche, la décacheta avec une mauvaise humeur évidente et y lut ce qui suit :

« Ma chère femme,

» Quand on fait voyager pour douze cent mille francs
» de diamants, il est bon d'avoir de la prudence. Douze
» cent mille francs d'un format si portatif peuvent tenter
» beaucoup de consciences. J'ai donc fait arranger vos
» écrins dans la chaise de poste. Que l'on coupe le drap
» du fond, on trouvera une espèce de tambour où ils

» sont soigneusement emballés. Ils vous arriveront ainsi » sans risques et pourront défier les bandits des Apennins et des Alpes. La défiance est la mère de la sûreté. »

— O Baciocchi! Baciocchi! que je te reconnais là! s'écria la princesse en s'interrompant.

« Le capitaine Maxime Grandval et sa sœur Laure » Grandval, votre dame d'atours, sont chargés de vous » remettre ma lettre. Tous vos ordres sont ainsi exécutés » et il ne me reste plus qu'à me dire :

» Votre époux affectionné,

» FÉLIX BACIOCCHI. »

Involontairement, Élisa avait lu cette lettre à haute voix, et rien de ce qu'elle contenait n'avait échappé à l'officier. Quand la princesse eut appelé un valet pour aller fouiller la chaise et retirer le précieux dépôt qu'elle recélait :

— Malédiction! s'écria le voyageur; j'ai fait vingt lieues avec le magot et il m'échappe. Pierre Mouton! en voilà une d'école! A la revanche maintenant.

III

LE BAL DU PRÉFET MARITIME

Le faux aide de camp auquel on donnait le nom de *capitaine Maxime* fut logé dans un pavillon situé au bout du jardin et qui débouchait sur la grande route par une issue particulière. Pierre (on a deviné que c'était lui) remarqua avec plaisir cette disposition. Des valets de pied venaient de déposer dans sa chambre les bagages dont la chaise était chargée ; il procéda à un minutieux inventaire de ce que renfermaient les valises et les malles. D'un côté figuraient des objets de toilette à l'usage d'une femme : il les rangea dans un coin; de l'autre étaient l'uniforme, les épaulettes, l'épée, enfin la mince garde-robe d'un officier de fortune. Il essaya ces vêtements ; on eût dit qu'ils avaient été faits pour lui : le hasard le servit même dans ce détail.

Jusque-là tout lui avait réussi. Dans l'une des poches de la voiture il avait trouvé le portefeuille de l'officier, ses états de services, ses instructions. Le capitaine

Maxime avait été longtemps attaché à l'état-major du prince Eugène, et depuis un mois seulement il avait obtenu de passer au service des Baciocchi, à la cour desquels se trouvait sa sœur. La princesse Elisa n'avait jamais vu cet officier : ainsi, de ce côté, point de crainte. A mettre les choses au pire, Pierre avait donc devant lui cinq ou six jours pour agir et monter, comme il le disait, une affaire. Sa proie lui avait échappé; mais elle n'était pas loin. Cette maison où il venait de s'introduire recélait pour plus de trois millions de pierreries. Un coup de main était facile; il avait des intelligences dans la place. Trois millions! quelle aubaine! S'il réussissait, il se retirait du commerce et abandonnait à son lieutenant l'exploitation des grandes routes. Deux millions devaient lui suffire pour mener à l'étranger une vie de prince; l'autre million distribué à ses gens leur permettait de se ranger, pour peu que le cœur leur en dît, dans la classe honorable des capitalistes. Voilà comment le crime pratiqué sur une grande échelle peut conduire au repentir et à la vertu : ce n'est plus qu'une question de chiffres.

Pierre en était là de ses plans quand il entendit frapper doucement à sa porte. Involontairement il porta la main sur des pistolets d'arçon qui faisaient partie de l'arsenal de l'officier, en cacha un sous son habit et alla ouvrir. C'était Zéphyr qui venait demander des ordres.

— C'est juste, dit Pierre, il faut rendre les chevaux; la poste de Cannes donnerait l'éveil. Un homme et un cheval de moins, ça se remarque. Écoute, Zéphyr.

— Je suis tout oreilles, capitaine.

—Tu es un garçon éveillé, intelligent : je casse Point-du-Jour et te donne sa place, si tu t'en tires à ton honneur. Il s'agit de trouver un prétexte pour ramener deux chevaux au lieu de trois. Quant au postillon, tu diras qu'il s'est mis au service des princesses et qu'on vient de l'envoyer en Russie, à franc étrier, à raison d'un napoléon par jour. C'est flatteur pour le corps des postillons.

—Et le cheval, capitaine, ajouta Zéphyr en se grattant l'oreille.

— Ça t'embarrasse, mon gars? Eh bien! nous ferons un sacrifice. Voici quarante napoléons que j'ai trouvés dans la valise de cet officier, tu les donneras au maître de poste en lui disant que les princesses ont été enchantées de son animal.

— Jolie bique !

— C'est vrai, nous sommes de vils flatteurs, Zéphyr; mais il le faut : tu ajouteras que les princesses ont attaché le quadrupède à leurs écuries. De l'honneur et de l'argent, le maître de poste n'y résistera pas; il ne dira rien. Tu as bien compris, mon garçon?

—Oui, capitaine.

— Encore un mot. Cette nuit, à dix heures du soir, trouve-toi à la porte de ce pavillon, du côté de la grande route.

— Suffit, capitaine.

Zéphyr venait à peine de partir qu'un nouveau visiteur entrait dans le pavillon. Il s'annonça comme l'un des jeunes attachés au service des princesses, et, en leur nom, pria le capitaine Maxime d'accompagner ces dames au bal du préfet maritime. C'était une des occasions qu'avait ménagées Pauline pour déployer du cérémonial et de l'étiquette; elle voulait que les deux maisons marchassent au grand complet, avec un grand luxe de toilettes et d'uniformes. Les aides de camp étaient tous mis en réquisition, les dames d'honneur se harnachaient de leurs plus magnifiques falbalas et se paraient de ces robes à la Marie-Louise qui faisaient remonter la taille jusqu'aux épaules. Huit carrosses à six chevaux, quarante laquais galonnés sur toutes les coutures attendaient déjà dans la cour et sous le vestibule que leurs Altesses fussent prêtes. Les chevaux piaffaient; la livrée, rangée sur deux rangs, gardait cette tenue sévère qui faisait partie des habitudes de l'époque et de la discipline militaire qui l'animait.

Il restait peu de temps à Pierre pour faire ses réflexions. Paraître à Toulon, d'où il venait de s'évader naguère, devant les autorités maritimes, à qui son

visage pouvait être familier, c'était jouer une partie délicate et s'exposer à des risques presque certains. D'un autre côté, désobéir à l'ordre des princesses ou chercher de mauvaises défaites, c'était faire naître le soupçon et gâter la position que son audace venait de lui créer. Ces deux partis avaient des inconvénients; il se décida pour le plus hardi en se fiant à son étoile. Dans la malle de l'officier, il avait trouvé ce qui constituait alors la tenue de cour : un uniforme neuf, la culotte de casimir blanc, les bas de soie, les souliers à boucles d'or. Tout cela lui allait à ravir; quelques soins donnés à sa chevelure achevèrent de le métamorphoser en brillant cavalier qui portait l'épée et le chapeau monté avec une aisance, une grâce particulière. Sa toilette était terminée, quand un valet de pied vint l'avertir; il put partir dans le dernier carrosse.

L'hôtel du préfet maritime est situé, à Toulon, sur une place vaste et ombragée que l'on nomme le Champ-de-Bataille. Toutes les troupes de terre et de mer, alors en garnison dans le port, avaient été rangées en haies sur le passage des princesses. Les tambours battaient aux champs, les forts faisaient entendre les saluts d'usage. Les voitures défilèrent ainsi au pas sous l'œil curieux de la foule. Pauline Borghèse, qui aimait à se montrer, avait fait rabattre les stores, et le cortége entier était exposé aux regards. Pierre ne subit pas cette exhi-

bition sans quelque inquiétude. De temps en temps, il reconnaissait, au milieu de cette affluence, les gardes-chiourmes sous le bâton desquels il avait vécu, et détournait la tête pour éviter une reconnaissance fâcheuse. Heureusement le jour tombait et la température refroidie conseillait d'abréger cette promenade. Les voitures prirent le trot et arrivèrent à l'hôtel de la Préfecture, où un dîner devait précéder le bal.

A neuf heures, les salons étaient pleins. Comme tout se faisait alors moins bourgeoisement et moins simplement qu'aujourd'hui, on avait disposé dans le lieu le plus apparent une estrade garnie de fauteuils. Les princesses s'y assirent et les dames d'honneur prirent place à leurs côtés. Pauline était resplendissante; on eût dit une apparition. Dans son séjour aux colonies, elle avait pris le goût des étoffes et des modes qui y règnent. Sa robe était en mousseline lamée d'or; elle n'était pas surmontée d'une de ces fraises empesées qui avaient alors la vogue; elle ne bridait pas non plus la poitrine d'une manière disgracieuse. En fait de toilette, Pauline n'obéissait qu'à sa propre inspiration; il suffisait que Marie-Louise eût adopté quelque chose pour qu'elle n'en voulût pas. Le costume qu'elle portait ce soir-là servait merveilleusement la beauté et la perfection de ses formes; pour toute autre que Pauline, il eût été trop indiscret; elle n'avait rien à perdre à être vue ainsi. Ses

beaux cheveux noirs, ramassés à la grecque, étaient couverts de pierreries; sa poitrine en ruisselait. De longues grappes de diamants se mêlaient aux boucles qui lui tombaient sur les épaules et en relevaient l'admirable blancheur. Sans avoir ni ce prestige, ni cet éclat, Élisa était fort belle aussi dans sa robe de velours et sous les feux de ses brillants que dominait une aigrette d'un prix inestimable. Toulon avait envoyé à cette fête l'élite de ses dames, la fleur de sa bourgeoisie; la marine ses dignitaires et ses élégants officiers. Toutes les musiques des régiments et des vaisseaux avaient fourni des sujets à l'orchestre, et les cours, la grande place, les salons étaient inondés d'harmonie. Mille fleurs rares garnissaient le perron, les vestibules et jusqu'aux salles du bal. Les uniformes aux broderies d'or abondaient dans cette foule d'invités, et se détachaient sur les robes blanches des dames. C'était, dans l'ensemble, un magnifique spectacle, que relevait la présence de deux princesses du sang. Debout sur leur estrade, Pauline et Élisa accueillaient par un gracieux sourire les personnes que le préfet maritime leur présentait, et distribuaient çà et là quelques paroles aimables. Quand ce cérémonial eut été achevé, les danses commencèrent.

Pierre avait suffi sans peine aux devoirs d'étiquette qu'exigeaient ses fonctions, et, depuis lors, il semblait absorbé dans une contemplation profonde. Son œil ne

pouvait pas se détacher de dessus les deux princesses; sans cesse il était attiré de ce côté. Élisa s'en aperçut et en fut secrètement flattée. Même dans cette réunion, où les beaux cavaliers abondaient, Pierre était fait pour être remarqué. L'expression audacieuse et un peu farouche de son visage, les éclairs de son regard, le dédain qui se lisait sur ses lèvres, loin de lui nuire, en faisaient un personnage original et dont l'éducation pouvait avoir quelque prix. Quant à Pierre, il ne voyait pour ainsi dire plus les deux femmes: leurs diamants le fascinaient. Ces pierreries, qui jetaient aux lumières des feux éblouissants, le ramenaient à ses instincts sauvages; il semblait les tenir en arrêt, comme s'il n'attendait que le moment de fondre sur cette proie.

Cependant, une autre personne avait, de son côté, remarqué le bandit, et il était facile d'apercevoir sur ses traits une terreur contenue. C'était une dame de haut parage, à en juger par son costume et par la place qu'elle occupait à côté de la princesse Pauline. La beauté de sa personne était grande, quoique pleine de fierté; elle n'avait rien pour séduire, mais il était impossible de n'être pas frappé de la richesse de sa taille, de la régularité de ses traits, de la distinction de ses manières. Depuis le moment où elle avait aperçu Pierre, elle n'avait cessé de tenir son œil attaché sur lui. Peut-être cette préoccupation eût-elle duré longtemps en-

core si la princesse, avec cet accent doux et flatteur qu'elle imprimait à ses moindres paroles, ne lui eût dit :

— Comtesse de Stolberg, ne trouvez-vous pas que le préfet maritime fait galamment les choses?

Une interpellation aussi directe arracha la dame à ses terreurs ; elle composa son visage et répondit à Pauline Borghèse :

— Oui, Altesse ; je crains seulement que la société ne soit un peu mêlée.

Ce mouvement de Pauline et ce rapide dialogue suffirent pour changer la direction des regards de Pierre : il rencontra les yeux de la comtesse et des deux côtés s'échappa un cri involontaire et mal étouffé :

— Claire !

— Pierre !

Ce ne fut qu'un instant, prompt comme l'éclair, mais décisif. Pierre fit un effort sur lui-même et s'arracha brusquement à cette scène : un groupe d'officiers de marine s'était formé dans l'embrasure d'une croisée; machinalement il s'y mêla. On y parlait des aventures du bagne, des mœurs des forçats, de leurs exploits, de leurs ruses. Au moment où la curiosité et le besoin d'une diversion le jetèrent au milieu de cet entretien, il était question de Pierre Mouton.

— Je l'ai connu, disait un jeune aspirant; c'est un

grand brun, un peu louche, une figure à vous faire virer lof pour lof.

— Tu te trompes, Édouard, répliquait son camarade, Mouton a les cheveux rouges et une cicatrice à la lèvre. Nous l'avons employé au gréement de la *Sultane ;* je ne connais que ça.

— Tu auras confondu, Paul, j'ai eu Mouton dans mes hommes de corvée, quand nous avons mis le *Cygne* dans les bassins. C'est un brun, te dis-je, un masque à faire peur.

— Un rouge, des cheveux carotte, Édouard.

— Un brun, Paul, un brun de Bédouin.

— Veux-tu parier deux napoléons ?

— Je t'en parie quatre.

— Tout juste, voici le commandant de l'Arsenal, nous allons le prendre pour juge.

En même temps l'un des jeunes étourdis aborda respectueusement un homme d'un âge mûr, dont la physionomie indiquait des habitudes de pénétration et de défiance. Il lui exposa le différend et le pria de le juger. Pendant que l'aspirant parlait, le commandant s'était retourné du côté du groupe, et la figure de Pierre, qui respirait l'ironie et le sarcasme, le frappa singulièrement. Au lieu de répondre, il considérait l'étranger. Les jeunes gens insistèrent.

— Eh bien ! commandant, dirent-ils, qui de nous deux a gagné le pari ?

— Personne, répliqua celui-ci sans quitter Pierre de vue. Mouton n'est ni brun ni rouge; il est châtain. Il n'a pas de cicatrice sur la lèvre; il ne louche point; il n'est pas effrayant à voir. C'est au contraire un beau garçon, ajouta-t-il en appuyant sur chaque mot, bien découplé, svelte, avec des traits réguliers; il porterait fort convenablement l'uniforme et serait un officier très-présentable, entendez-vous?

Toutes ces paroles, prononcées avec intention, étaient accompagnées d'un regard scrutateur. Si Pierre eût laissé percer le moindre témoignage de trouble, s'il n'eût pas soutenu avec un calme imperturbable cette sorte d'inquisition, si son œil eût failli, si sa joue se fût colorée, s'il ne fût pas demeuré impassible, impénétrable, c'en était fait de lui. Son attitude le sauva.

— Ainsi, personne n'a gagné, commandant? dit l'un des jeunes étourdis en insistant.

— Personne, à moins que ce ne soit moi, messieurs. Je vous ai donné le vrai signalement de Mouton. Maintenant, s'il vous tombe sous la main, envoyez-le à l'Arsenal. C'est une capture qui vous fera honneur.

Ces mots dits, le commandant s'éloigna du groupe, mais en se retournant par intervalles pour voir ce que faisait Pierre. Celui-ci, de l'air le plus naturel du monde, demeura auprès de ces jeunes fous et poursuivit avec eux l'entretien jusqu'à ce qu'il pût quitter la place sans

affectation. Il se mêla alors aux danses, se plaça à une table de jeu, enfin remplit son rôle d'invité dans toute l'étendue des obligations qu'il comporte. De temps en temps, il se rapprochait des princesses, afin de se mettre pour ainsi dire sous leur égide, et y trouver un abri contre le soupçon. Cette tactique ne fut pas suivie d'un succès complet. Au moment où il se croyait délivré de son espion, il voyait luire de nouveau, au bout de la salle, deux yeux qui s'obstinaient à le surveiller, à le suivre de place en place. C'était une situation intolérable : si elle se fût prolongée, elle pouvait aboutir à un éclat. Jusque-là Pierre avait pu se contenir ; mais l'impatience, la colère le gagnaient; il oubliait qu'il avait une comédie à jouer, et que son salut dépendait de la manière dont il soutiendrait son rôle.

Dans un de ces moments de fureur concentrée, il alla se placer derrière la chaise de la comtesse de Stolberg, et, lorsque le mouvement des danses lui permit d'engager un entretien qui ne fût entendu de personne, il prit une voix suppliante et lui dit :

— Claire, écoutez-moi.

— Vous ici, Pierre, répliqua-t-elle avec effroi ; qu'y venez-vous faire, malheureux?

— Madame la comtesse, il n'y a point de Pierre ici, et j'oubliais qu'il ne doit pas non plus y avoir de Claire. Pour tout le monde vous êtes la comtesse de Stolberg,

pour tout le monde, je suis le capitaine Maxime Grandval.

— Et comment cela, monsieur? que signifie cette énigme?

— Je vous l'expliquerai, madame la comtesse; je vous l'expliquerai demain, à condition que ce soir vous me rendrez un service. Je l'exige.

— Des conditions, monsieur! dit la comtesse en se redressant.

— Oui, madame, répliqua Pierre avec une fermeté qui allait presque jusqu'à la hauteur. Ne craignez rien, ajouta-t-il sur un ton plus retenu, elles seront douces.

— Et quelles sont-elles?

— Peu de chose. Connaissez-vous cet homme, poursuivit Pierre en lui montrant le commandant de l'Arsenal?

— Beaucoup! Que lui voulez-vous?

— Il s'agit de lui présenter le capitaine Maxime Grandval, capitaine d'état-major au service de la princesse Baciocchi.

— Et ce capitaine Maxime Grandval?

— C'est moi, Claire, je vous l'ai dit.

Ces dernières paroles furent prononcées avec une telle fermeté et accompagnées d'un regard si étrange que la comtesse n'hésita plus.

—Venez, Pierre, dit-elle avec une sorte d'emportement.

Et prenant la main du jeune homme, elle traversa

vivement la pièce et alla droit vers la personne qui lui avait été désignée.

— Commandant, lui dit-elle le plus gracieusement du monde, les princesses me chargent de vous présenter le capitaine Maxime Grandval, attaché depuis peu à leur service. Les braves sont faits pour se connaître et pour s'estimer.

IV

LA FORÊT DES BORMES

Le surlendemain, à dix heures du soir, un homme stationnait devant la porte du pavillon occupé par le capitaine Maxime. Quoique l'état du ciel rendît cette faction pénible et qu'une pluie d'orage inondât le chemin, l'inconnu ne semblait pas s'en émouvoir; et, enveloppé dans un caban de matelot, il gardait une immobilité complète. C'était Zéphyr, exact au rendez-vous que lui avait donné son chef. Marin et Normand, Zéphyr ne craignait ni le vent ni l'eau; peu lui importait de passer l'heure du *quart* sur la grande route ou sur le pont du navire. Si les escadres avaient pris plus souvent le large, Zéphyr n'eût pas été jeté dans le genre de croi-

sières qu'il poursuivait alors : la vie de la mer aurait fourni assez d'émotions à sa mauvaise tête, et il eût passé ses moments de rage sur les Anglais. L'oisiveté des ports le perdit ; il insulta un de ses supérieurs et gagna les bois pour ne pas être fusillé.

Sa patience fut ce soir-là mise à une rude épreuve : pendant deux heures le pavillon resta muet et dans une obscurité complète. A minuit seulement, une faible lumière éclaira les lames des persiennes, et presque aussitôt un signal se fit entendre. Zéphyr y répondit; la clarté se déplaça; il y eut des allées et des venues, après quoi la porte s'ouvrit.

— Est-ce toi? dit une voix.

— Oui, capitaine. Elle est soignée la drogue : deux heures, coucou en main.

— Entre, Zéphyr. Il y a eu assemblée ce soir, punch, glaces, violons et tout le tremblement. J'ai payé ma bienvenue en flics-flacs. Viens te chauffer, mon garçon.

— Faites pas attention, capitaine. Une supposition que j'eusse doublé le cap de Bonne-Espérance, j'en aurais eu pour quatre heures de quart. C'est deux heures que je mange, clair comme le S.-O. est l'opposé du N.-E.

Tout en échangeant ces mots à demi-voix, Pierre et son compagnon étaient arrivés dans la pièce éclairée du pavillon. Des hardes se trouvaient çà et là, et il y régnait ce désordre qui accompagne les préparatifs de voyage.

Pierre prit un habillement complet disposé dans un coin, et, le donnant au matelot :

— Zéphyr, lui dit-il, retiens bien ton rôle. Tu vas endosser cela. Tu es mon valet de chambre ; c'est arrangé. On t'attend. Nous avons dans la cour une calèche à deux chevaux ; j'y vais monter ; tu la conduis ; nous partons dans un quart-d'heure. Toute la maison sait que nous allons chercher à Gênes la dame d'honneur de la princesse Élisa, et que nous la ramenons à petites journées. Il commence à faire chaud ici ; les autorités de Toulon ont flairé ma piste. Frappons un grand coup, mon garçon.

— Deux plutôt, capitaine.

— Au fait, cette petite que nous avons dérangée de son chemin ne peut pas s'escamoter comme une muscade. L'officier, bien ; un de perdu, un de retrouvé. Il n'y a plus de capitaine Maxime, et il y en a encore. Un peu proprement remplacé, j'espère.

— C'est juste : il vous doit du retour ; faudra le lui réclamer.

— Mais la demoiselle, ce n'est pas toi qui peux la suppléer, Zéphyr.

— Oh ! pour ça non, capitaine. Pas capable ? le physique s'y oppose.

— La princesse l'attend, reprit Pierre, tout le monde l'attend. On écrira à Gênes, on écrira à Lucques, et alors gare dessous !

— Diable! diable! Faut veiller au grain. Ah! ça, et pourquoi vous obstiner, capitaine? Si nous nous donnions de l'air, purement et simplement. Sauf votre avis, ce pays-ci n'est pas très-sain; la forêt est plus salubre; ça nous connaît.

— Zéphyr, dit Pierre en saisissant avec force les mains du matelot, à deux pas d'ici, presque sous le même toit, il y a des boisseaux de pierreries.

— Des boisseaux de pierreries! Et vous n'en disiez rien! Faut les dégourdir, capitaine.

— Comme tu y vas, mon garçon : on ne dévalise pas les princesses du sang avec cette aisance et cette facilité. Il y a des valets de pied, des intendants, des officiers, toute une armée en uniforme et en cotillon... Pas moyen d'aller jusqu'au magot : porte de bois, quoi!

— Et la fenêtre?

— Moyen usé! nous trouverons mieux que cela, matelot. Te voilà prêt, suis-moi. Tu es mon valet de chambre, souviens-t'en.

— N'ayez pas peur, capitaine; je vas m'assortir à la pelure.

Comme Pierre l'avait dit, tout était prêt dans la cour pour le départ. Un calèche de voyage attelée de deux bons chevaux attendait l'officier. Pierre y monta; Zéphyr se plaça sur le siége : le palefrenier ouvrit les grilles de la cour, et la voiture s'ébranla. Au lieu de prendre la

direction de Cuers pour rejoindre la grande route d'Italie, il fut convenu que l'on se jetterait sur la gauche pour franchir le ruisseau de Gapeau, et gagner de là la forêt de Bormes, où Bouton-de-Rose avait dû se rendre à la suite de son expédition.

Le temps était toujours sombre, le ciel chargé de nuages, la pluie tombait par torrents; c'était à peine si l'on pouvait voir à quelques pas devant soi. Tout autre que des hommes habitués à une vie d'aventuriers n'eût pas affronté ces obstacles; mais Pierre et Zéphyr y étaient familiarisés. Le chemin dans lequel ils s'engagaient n'était pas alors, comme il l'est aujourd'hui, une route classée et bien entretenue; c'était à peine un sentier de traverse qui servait à unir entre eux Hyères, Saint-Tropez et Collobrières. La pluie avait, en beaucoup d'endroits, défoncé la voie, et souvent les chevaux marchaient au milieu d'un lac dont il était difficile de connaître la profondeur. Zéphyr se voyait à chaque instant obligé de descendre pour sonder le terrain.

— Gueuse de route, disait-il, pas moyen de mettre de la toile au vent. Les bêtes sont bonnes, mais elles ne peuvent pas se battre avec les cailloux. Dgia... riou !...

— Allons, voyons, un peu de patience, mon garçon, lui disait Pierre. Plus c'est mauvais, mieux ça vaut pour nous. On ne nous suivra pas.

— C'est juste : dgia, riou !... Ça irait aux enfers, ces

deux bêtes-là! Faut avouer qu'elles y mettent de la bonne volonté.

La distance d'Hyères à la forêt de Bormes est de cinq lieues environ; malgré l'état du chemin, on ne mit que trois heures à faire ce trajet. Il était quatre heures quand Pierre et son compagnon arrivèrent dans un vaste carrefour que bordaient des pins gigantesques. Les troncs des arbres rapprochés les uns des autres donnaient à cette partie du bois l'aspect d'une vaste colonnade que couronnait un faîte sombre et menaçant. Le sol était jonché de feuilles résineuses qui le couvraient comme d'une espèce de litière, et les roues de la voiture, en le sillonnant, n'y occasionnaient aucun bruit. Le capitaine ordonna à son compagnon de s'arrêter :

— Zéphyr, lui dit-il, où est la bande?

— A la Baume-Noire, capitaine, comme vous l'avez ordonné.

— Alors, tire vers Collobrières ; nous abriterons la voiture au petit bois des chênes.

Zéphyr tourna vers la gauche et s'engagea dans un sentier de bûcherons où la calèche trouvait à peine une voie suffisante. Par intervalles, des troncs d'arbres coupaient le chemin, et, au risque de briser les ressorts, Zéphyr faisait passer la voiture sur ces blocs énormes. Pierre était descendu et suivait à pied, afin de ménager les chevaux haletants. Les charrettes mêmes ne se

seraient pas engagées dans ce défilé périlleux, et il fallait toute l'habitude qu'avaient ces deux hommes de la localité, pour qu'une pareille expérience fût possible. Enfin, après une heure de fatigue, on arriva devant un bois de pins et de chênes nains qui formaient un fourré en apparence impénétrable. D'une main vigoureuse, Pierre écarta les premières branches. Derrière ce rideau, une sorte d'abri avait été ménagée. Toutes les traces d'une station habituelle s'y laissaient voir. En guidant les chevaux à la main, on les conduisit sous cette voûte que la nuit rendait plus sombre, et le craquement des branches indiqua qu'ils n'y pénétraient pas sans quelques efforts. Quand l'attelage se fut avancé d'une quarantaine de pas dans les profondeurs du bois, on fit une nouvelle halte.

C'était là que l'on devait laisser la voiture; les chevaux furent liés à de forts pieux enfoncés dans le sol, on les débrida et l'on répandit devant eux une botte de fourrage, puis on ramena les branchages de manière à rendre plus épais le voile qui devait les dérober aux regards. Évidemment, ce bois écarté était l'un des repaires de la troupe, le lieu où elle déposait une partie de ses prises. Quand Pierre et son compagnon eurent pris ce soin, ils sortirent du fourré, et s'engagèrent sur les rampes d'une montagne qui s'élevait devant eux. En plusieurs endroits, l'escarpement était tel qu'il fallait s'aider avec les mains

pour gravir le rocher, et les cailloux qui roulaient au loin indiquaient qu'à leurs côtés régnaient des précipices profonds. Les aigles seuls devaient habiter ces cimes, et il était difficile de comprendre comment des hommes étaient parvenus jusque-là. Cette ascension pénible dura plus d'une heure.

Quand le jour se fit, ils purent voir à leurs pieds la forêt de Bormes, et non loin les lignes bleues de la mer qui se perdaient à l'horizon. A mesure que Pierre s'avançait sur un terrain qui lui paraissait familier, sa physionomie se rembrunissait, ses sourcils se contractaient, son œil exprimait la colère :

— Tu le vois, Zéphyr, tu le vois, dit-il enfin; rien n'est en règle quand je n'y suis pas. Pas un homme en vedette, personne; un beau jour on les traquera comme du gibier, et il n'en échappera pas un seul. Vois seulement si on est venu nous reconnaître.

— C'est singulier, répondit le matelot, pas même un homme à la porte dela Baume-Noire! Ils sont fous.

— Moi, avec ce costume, toi avec le tien, nous devrions déjà avoir une balle dans le corps.

—Au fait, ça nous est dû; j'ai presque l'air d'un gendarme.

— Eh bien! rien, rien. Bouton-de-Rose ne sait pas se faire obéir : je ferai un exemple.

— Alors, ça sera chaud. Capitaine, vous devriez

siffler la romance des Moutons; voir s'ils bougeront, les gars.

— Non, Zéphyr, poussons la chose jusqu'au bout; il faut les surprendre. Ah! Bouton-de-Rose, c'est ainsi que vous conduisez votre barque: eh bien! nous allons la danser, mon bon homme.

Les deux bandits étaient arrivés, en parlant ainsi, devant une excavation profonde, située à la base d'un pic granitique. La roche, soit par l'effet du feu, soit par toute autre cause, avait conservé des teintes sombres qui répandaient sur cet ensemble un caractère de tristesse et de deuil. De là le nom de Baume-Noire, que lui avaient donné les habitants du pays. Quoique la caverne fût d'un abord facile, aucun villageois des environs n'y avait pénétré, et une terreur superstitieuse en éloignait les pâtres qui conduisaient leurs bestiaux sur ces arides sommets. En s'abaissant sur l'ouverture de l'excavation, le rocher formait un péristyle et un abri naturels. C'est là que se tenaient ordinairement les vedettes de la troupe; l'ombre formée par la saillie du granit les empêchait d'être vus et ils pouvaient embrasser d'un coup d'œil tous les mouvements de la vallée. L'une des consignes les plus sévères de Pierre Mouton se rapportait à cette surveillance, et il avait déjà de ses propres mains fait justice de deux bandits qui l'avaient enfreinte. Qu'on juge de sa colère, lorsqu'arrivé au pied même de la

caverne il vit que l'ouverture n'en était pas gardée. Cette circonstance était si extraordinaire qu'un doute s'empara de lui :

— Es-tu sûr qu'ils soient venus dans ce gîte, demanda-t-il à son compagnon avec un accent d'inquiétude.

— Oui, capitaine, vous l'aviez ordonné à Bouton-de-Rose, et Bouton-de-Rose ne vous aurait pas désobéi.

— Mais, peut-être ne l'a-t-il pas pu, Zéphyr; les gendarmes l'auront traqué sur l'Esterel.

— Non, capitaine, ils sont là. Hier au retour de Cannes, j'ai rencontré Adonis, près de Pignans; il m'a raconté comment ils se sont orientés. On a enterré l'homme et le cheval dans les bois des Auriasques. De là ils ont gagné Notre-Dame, puis le bois des Enfers, puis celui des Maures. Des Maures ils ont filé vent arrière sur Grimaud et Collobrières; enfin, sur le pic de Bormes. Adonis les a laissés au pied du pic pour aller faire des vivres. Vous voyez qu'ils sont là.

— Alors, malheur à eux, s'écria Pierre ne pouvant se contenir.

Et il s'élança vers la caverne : Zéphyr le suivit. A diverses époques la Baume-Noire avait été le refuge de bandits audacieux. Dans les quinzième et seizième siècles une troupe de malfaiteurs en avait fait le théâtre de ses déprédations et, pour en purger le pays, il fallut faire le siége de la montagne. Sur cinquante malfaiteurs qui

avaient cherché un asile dans les flancs du rocher, les soldats ne purent en saisir qu'un seul : on fouilla la caverne et on ne trouva pas les autres. Les officiers qui commandaient cette expédition supposaient bien qu'une issue secrète avait échappé à leurs soldats; mais on eut beau faire des perquisitions nouvelles; on ne put rien découvrir. Après une longue surveillance, les troupes se retirèrent et les bandits ne reparurent plus. Ils avaient préféré se laisser mourir de faim dans les entrailles de la montagne plutôt que de se livrer à la roue et au gibet.

La caverne avait, en effet, deux parties, l'une extérieure pour ainsi dire, facilement accessible, et qui se composait de trois vastes salles, où les cristallisations de la pierre offraient aux flambeaux un merveilleux coup d'œil. Des grappes de stalagnites et de stalactites tombaient de la voûte et prenaient les formes les plus originales et les plus bizarres. Ici, des colonnes prismatiques, avec un luxe de détails prodigieux; plus loin des statues confusément groupées; ailleurs, quelques-unes de ces figures fantastiques comme on en remarque dans les vaisseaux de nos vieilles cathédrales. Sous le reflet des torches, cette pierre s'animait et répandait des clartés extraordinaires. Les parois du mur, tapissées de cannelures, ressemblaient à un orgue immense, et le vent qui s'engouffrait par un soupirail et portait jusque dans ce souterrain des sons uniformes et lugubres, imprimait à cette ressemblance

un plus grand caractère de vérité. C'était au fond de la dernière de ces salles que se trouvait l'issue par laquelle on aboutissait à la seconde partie de la caverne. Sous un petit banc naturel que formait le rocher se trouvait une ouverture de trois ou quatre pieds de diamètre : la pierre la masquait, et la pénombre que formait la saillie empêchait de l'apercevoir. Quand on voulait arriver au cœur même du repaire, il fallait s'engager dans ce boyau étroit et y avancer en se traînant sur le ventre pendant un quart d'heure environ. Au delà de ce point, la voûte s'élevait et la pente devenait moins rapide. On pouvait se remettre sur ses pieds et on atteignait ainsi de nouvelles salles non moins pleines de magnificences et de beautés naturelles que celles qui se présentaient à l'ouverture. Un petit lac occupait le milieu de ce nouveau domaine et fournissait une eau limpide à ses habitants.

Tel était l'un des siéges du pouvoir de Pierre Mouton, celui où il déposait son butin le plus précieux. A peine arrivé dans les premières salles de la caverne, il chercha, dans l'endroit où on avait coutume de les déposer, les torches qui devaient servir à le diriger, en alluma une et la remit à Zéphyr qui marcha devant lui. Il jeta les yeux de tous les côtés; pas un homme, partout le vide, partout le silence. Pierre n'y résista plus; il tira de sa poche son sifflet et fit entendre ce que Zéphyr appelait la romance des *Moutons*. Personne ne répondit.

— Décidément, ils n'y sont pas, s'écria-t-il; on aurait donné signe de vie. Tu te seras trompé, mon garçon, ils auront été forcés de gîter ailleurs. Viens, partons.

Ils allaient se retirer quand un bruit sourd se fit entendre dans les profondeurs de la caverne; on eût dit que la montagne se déchirait dans une éruption volcanique.

— Vous voyez bien qu'ils y sont, capitaine; ils mènent assez de bruit.

Pierre écouta un moment, puis il se précipita dans l'ouverture qui conduisait dans l'intérieur du repaire; en faisant signe à son compagnon de le suivre.

— Viens, dit-il. Nous arrivons à temps.

V

LA BAUME-NOIRE

A mesure que Pierre et son compagnon pénétraient plus avant dans le défilé souterrain, les bruits, venus de l'intérieur, leur parvenaient d'une manière plus distincte. Les coups de feu se succédaient avec ces vibrations sonores et ces roulements prolongés qu'occasionne la répercussion des voûtes. On ne pouvait s'y méprendre : le repaire des bandits était devenu un champ de bataille :

des cris bruyants, des plaintes déchirantes se mêlaient aux décharges et en remplissaient les intervalles. Pierre hâta le pas et arriva sur le lieu de la scène.

Une mêlée affreuse y était engagée, et des torches de résine fixées dans les rochers en éclairaient les incidents. Deux cadavres couchés sur les bords du lac et à demi submergés attestaient que le combat avait été long et sanglant. Dans un coin, couvert par un abri naturel, Bouton-de-Rose tenait tête à une partie de la bande : on avait quitté les armes à feu pour l'arme blanche, et le brave lieutenant se défendait à l'aide d'un moulinet brillant contre huit sabres levés sur sa tête. Des jurons, des imprécations énergiques accompagnaient ce duel inégal et se mariaient au cliquetis du fer.

— Brigands! assassins! lâches! gibiers de potence! s'écriait le vaillant athlète. Ah! vous vous révoltez, faillis-chiens. Vous vous mettez dix contre un!... Eh bien! on vous les réglera vos comptes! Tiens, Rossignol, embourse ce coup de manchette! à toi, Belle-de-Mai, ramasse ta joue, mon garçon. Ah! vous en mangez, mes amours. A la bonne heure! On s'y conformera.

Ce n'était là qu'une partie du drame. A l'angle opposé de la caverne, des cris douloureux attiraient les regards vers une autre scène de violence. Une femme, les cheveux épars, les vêtements en désordre, se débattait contre trois bandits qui cherchaient à l'assujettir. Le

désespoir et la pudeur lui donnaient une telle force que ces hommes ne pouvaient venir à bout de sa résistance.

— C'est une véritable anguille, disait l'un d'eux. Allons, petite, ne nous effarouchons pas. On ne vous fera point de mal, bagasse. Allons! Voyons! Pas de bêtises!

Pierre eut à peine jeté un coup d'œil sur cette scène, que déjà il y était intervenu :

— Va dégager Bouton-de-Rose, dit-il à demi-voix à Zéphyr; je te rejoins.

— Suffit, capitaine.

Le sabre aux dents et les pistolets aux poings, ils entrèrent en lice : deux minutes après, l'aspect du champ de bataille avait changé. Point-du-Jour se roulait sur le sol avec une balle dans l'épaule; tous les autres assaillants s'étaient rendus à discrétion. Pour opérer ce changement, il avait suffi d'un mot répété à la ronde :

— Le capitaine! le capitaine!

Les yeux du capitaine lançaient des éclairs, ses lèvres se contractaient d'une manière effrayante; il était beau de fureur et de colère. Quand il vit qu'il n'y avait plus à frapper et que les révoltés demandaient grâce, il promena autour de lui des regards inquiets et farouches.

— Ah! c'est ainsi que vous le prenez! dit-il d'une voix tonnante.... Vous jouez des couteaux quand je n'y suis pas; vous traitez vos chefs sous jambe, vous brûlez

votre poudre sans commandement. Il me prend des envies de vous hacher tous! Dix contre un! Mais vous êtes donc des gendarmes? Ici, tout le monde, et que l'on s'explique. Il y en a parmi vous qui peuvent recommander leur âme à Dieu.

Pendant que Pierre prononçait ces terribles paroles, personne n'osait élever la voix. Dans ces occasions, la troupe l'avait appris à ses dépens, le capitaine n'avait qu'un interlocuteur, le pistolet. Les bandits arrivèrent donc un à un, l'oreille basse, dans la partie du souterrain que le chef avait désignée du geste : c'était l'endroit où Pierre tenait ordinairement ses lits de justice; il débouchait sur une grotte basse et sombre que l'on nommait la *Salle des Morts*. En avant de la grotte régnait un espace circulaire, dominé par un siége naturel que formait le rocher : des peaux d'agneaux marquaient la place où se tenait le juge. Les bandits étaient habitués à ces actes de justice expéditive; ils portèrent les torches sur ce point, qui fut rempli d'une vive lumière, tandis que les autres parties du souterrain demeuraient dans l'obscurité.

Personne ne devait manquer à ces assises lugubres. Quoique grièvement blessé, Point-du-Jour s'y traîna. Comme pièce de conviction, on y apporta aussi les deux cadavres qui gisaient sur le sol. L'un était celui de Maxime Grandval mort l'épée à la main; l'autre, celui d'un ban-

dit, qui avait été tué au début de la révolte. Pendant que ces préparatifs s'achevaient, Pierre s'approcha de la prisonnière, si heureusement sauvée du dernier des outrages.

— Mademoiselle, lui dit-il ; vous allez être vengée.

Laure Grandval n'était point une femme ordinaire. Fille et sœur d'officier elle avait dans le caractère quelque chose de hardi et de viril. Depuis trois jours elle avait passé par des épreuves auxquelles toute autre eût succombé : son courage n'avait pas faibli un instant. Ni les larmes, ni les évanouissements n'étaient des moyens à son usage ; de la femme, elle n'avait que la beauté ; son cœur valait celui d'un homme. Quoique son frère vînt d'être massacré sous ses yeux, et que son honneur eût couru de terribles chances, elle garda la présence d'esprit nécessaire pour suivre les détails de la scène qui allait se dérouler sous ses yeux. Pierre venait de monter sur son siége, et la troupe s'était accroupie autour de lui. En face du chef était Bouton-de-Rose ; sur la gauche, Point-du-Jour dont la blessure ensanglantait le sol.

— Lieutenant, qu'avez-vous à me dire, et que s'est-il passé durant mon absence? Telle fut la première interpellation de Pierre.

Bouton-de-Rose balança sur ses épaules sa tête de taureau, promena ses petits yeux gris à droite et à gauche, et commença son récit :

— Il y a, mon capitaine, qu'aussitôt votre départ, nous

avons nettoyé la route, comme ça convient et comme c'est la règle. Jusque-là, ordre parfait; j'étais fier de commander ces petits anges. Quand c'est fini, en avant, que je leur dis; la route est vers la forêt de Bormes. On laisse les menottes à l'officier, et entre quatre hommes on le fait marcher. Brave homme, c'est dommage. Quant à la petite, vous me l'aviez recommandée, et d'ailleurs, je connais les ménagements que l'on doit à un sexe délicat. A Roquebrune, on lui a fourni une monture, afin de ménager ses brodequins.

— Lieutenant, passons sur les détails.

— Adjugé, capitaine. Passons. Voici donc que les choses vont comme sur des roulettes. Seulement, ce diable de Point-du-Jour ne quittait pas les côtés de la petite. Je me dis : ça finira mal; le capitaine me l'a recommandée; ce garçon s'allume avant l'ordre; il y aura du grabuge. Les enfants du midi, capitaine, n'en font jamais d'autres ; ça parle français comme des esturgeons et ça s'enflamme comme des lapins. Ayez donc de la discipline avec ces deux imperfections sociales.

— Au fait, lieutenant; gardez vos réflexions pour un autre moment.

— Convenu, capitaine. Point-du-Jour rôdait donc autour de la donzelle; en lui tenant des propos très-légers. Je veux le relever; il se fâche. — Ça se gâte, que je me dis alors; ce garçon est allumé outre mesure, les

choses finiront mal. Cependant, nous arrivons ici. Alors le complot commence ; Point-du-Jour va de l'un à l'autre, les tourne, les retourne, leur fait cent contes, leur dit que vous ne reviendriez plus; bref, les met en ébullition. Quand je vois ça, je m'ouvre au prisonnier et lui donne des armes. Brave homme, tout de même ! il s'est battu comme un lion ! La bombe éclate : on veut effaroucher la petite, l'officier la défend ; il brûle la moustache à Pelure-d'Oignon, et l'étend roide mort. On l'entoure alors, on le crible de blessures; il tombe et on l'achève. Je reste seul, mais je tiens bon; et j'y aurais peut-être laissé tous mes membres, quand vous êtes arrivé. Ça n'a pas été malheureux, capitaine. Maintenant, voilà : si j'ai tort, qu'on me fusille.

— Ainsi Point-du-Jour est le seul chef du complot, lieutenant?

— Le seul, mon capitaine.

— Cela ne suffit pas : que les autres tirent au sort.

— Grâce, capitaine, dirent timidement plusieurs voix.

— Il n'y a pas de grâce, reprit Pierre avec un accent de colère. Quand on se révolte, il faut avoir le cœur de mourir, si l'on échoue. Tirez au sort.

On mit les noms dans un chapeau et le plus jeune de la troupe en prit un : c'était le sien qu'il amenait. On le conduisit dans un coin de la caverne, où il fut fusillé. Cependant la vengeance de Pierre n'était pas complète.

— Et toi, Point-du-Jour, n'as-tu rien à dire pour ta défense?

Le malheureux que Pierre interpellait ainsi, se roulait depuis quelques instants sur le sol en poussant des hoquets convulsifs. La balle était entrée dans la poitrine, et le blessé ne semblait guère en état de supporter un interrogatoire. Cependant, à l'appel du capitaine, il se releva péniblement sur ses coudes et lui dit :

— Ma défense, bagasse, c'est quelques onces de plomb dans le corps. Expédiez-moi et que ça finisse.

— Eh bien! non, reprit Pierre, tu t'achèveras toi-même si cela te plaît. Ah! tu crois que tu en seras quitte pour si peu. Tu aurais mis la troupe en péril pour satisfaire tes passions de brute, tu aurais violé toutes les consignes qui sont notre sauvegarde, et tu mourrais comme un brave bandit, du premier coup, sans souffrir. Non, mon garçon, il faut un exemple.

En achevant ces mots, Pierre Mouton se leva; sa figure respirait une cruauté telle qu'un sentiment de terreur se répandit parmi ces hommes indomptables.

— Camarades, dit-il, nous allons porter ces cadavres dans *la salle des morts* : celui-ci qui est encore vivant veillera sur les autres.

A cet ordre, Point-du-Jour recueillit ses forces et se mit, par un effort soudain, sur son séant.

— Oh! bagasse, s'écria-t-il, ceci est trop fort! Mes

amis, de grâce, une carabine, un pistolet, un couteau! Achevez-moi.

— Obéissez, dit Pierre.

On s'empara du blessé, qui fut vigoureusement contenu. D'autres se chargèrent des morts; et, à la lueur des torches, on se dirigea vers la grotte sépulcrale. Par suite de conditions atmosphériques ou de la nature du sol, ce souterrain, comme certaines cryptes de l'Écosse, avait la propriété de conserver les cadavres et de les amener naturellement à un état de momification. En y entrant on eut dit une hypogée de l'ancienne Égypte. Des corps humains étaient adossés aux murs, et leurs yeux encore ouverts semblaient regarder le lugubre cortége. On en comptait ainsi une quarantaine alignés sur deux rangs. C'était les ancêtres des visiteurs actuels, les bandits du moyen âge, ceux qui avaient péri dans ces profondeurs plutôt que de se rendre. Plusieurs d'entre eux exprimaient encore, par leurs poses, les convulsions d'une longue agonie, et tous étaient arrivés au dernier degré d'émaciation. On apportait à cette nécropole de nouveaux hôtes; et, malgré les cris du blessé, on le déposa encore vivant entre deux cadavres. C'était le supplice imaginé par le tyran Mézence. Pour que le malheureux ne perdît rien de ce spectacle, on laissa même quelques torches sur les lieux, puis on scella le caveau en comblant l'entrée avec d'énormes blocs de rocher. Pen-

dant deux jours des cris lamentables témoignèrent que la victime respirait encore. Ce ne fut qu'au bout de ce temps que le silence se fit; Pierre pouvait croire que l'expiation était complète.

Laure Grandval n'avait rien perdu de cette scène, et involontairement elle s'était sentie subjuguée par l'ascendant que le capitaine exerçait sur les gens de sa troupe. Une puissance pareille suppose des qualités rares, une vigueur et une trempe peu communes; la jeune fille avait toujours eu un faible pour de tels caractères, et dans ses rêves elle ne voyait le bonheur que sous une auréole de courage, même de témérité. Sa pensée n'allait pas au delà d'un général d'armée ou d'un vaillant capitaine de corsaires, et Pierre se tenait encore hors de son idéal; mais les circonstances dans lesquelles il venait de lui apparaître, ce bras qui frappait comme la foudre et l'avait arrachée au déshonneur, cette justice exercée contre l'assassin de son frère; enfin, faut-il le dire, les beautés mâles et fières de ce jeune chef de bandits, tout avait servi à exciter, sinon son intérêt, du moins son étonnement. Entre lui et les misérables qui l'entouraient, le langage, la figure, les manières avaient mis une telle distance qu'elle ne pouvait pas admettre qu'il appartînt à la même caste et fût arrivé à la même abjection.

Cependant, quand cette scène fut terminée, l'énergie fiévreuse qui avait jusque-là soutenu la jeune fille se

calma pour faire place aux regrets et à l'abattement. Son frère était vengé ; mais il n'était plus là, et elle se trouvait à la merci d'une bande de malfaiteurs. Même avec l'intention de ne jamais survivre à sa honte, cette perspective était peu rassurante. Durant le petit nombre d'heures qu'elle avait passées dans ce souterrain, son frère ne l'avait pas quittée un instant ; il avait veillé à ses côtés, toujours prêt à la protéger et à la défendre. Seule désormais qu'allait-elle devenir? N'aurait-elle rien à craindre des entreprises de ce jeune chef, et, en la mettant à l'abri de la brutalité de ses gens, ne pouvait-il pas avoir songé à lui-même? Laure n'avait pas de vanité, mais elle n'avait pas non plus de fausse modestie. Elle se savait belle. Ses yeux bleus voilés par de longs cils, l'ovale parfait de son visage, une bouche qu'animait un divin sourire, des cheveux blonds aux boucles soyeuses, tout en elle avait un caractère de distinction et d'élégance, de noblesse, de fierté qui n'excluait pas la grâce. Et tout cela se trouvait à la discrétion d'un chef de bandits : c'était peu rassurant.

Laure avait eu à peine le temps de faire ces réflexions que Pierre, après avoir donné quelques ordres à ses gens, se retourna vers elle, et d'un ton respectueux :

— Mademoiselle, lui dit-il, vous êtes fort mal ici : permettez-moi de vous offrir un autre gîte. Zéphyr, ajouta-t-il avec un accent plus impérieux, viens avec nous.

ni démentir ni affirmer ; il est toujours imprudent d'aller jusqu'aux derniers replis de la conscience des femmes.

VI

L'A VIE DU SOUTERRAIN

Le jour suivant, Pierre eut à prendre quelques dispositions nouvelles. Sa bande était diminuée de trois hommes, et il avait formé le projet de s'absenter de nouveau en emmenant Zéphyr. Dans cet état d'affaiblissement, il était impossible de rien entreprendre ; la prudence conseillait de ne pas s'éloigner du souterrain. Pierre se borna à envoyer quelques éclaireurs dans la forêt, afin de s'assurer que les traces de son passage n'avaient pas été découvertes ; on arrangea un abri pour la voiture, on pourvut au soin des chevaux, on surveilla les abords du petit bois des chênes, où un homme fut laissé en sentinelle. Pierre avait une semaine devant lui ; son absence pouvait durer ce temps-là sans éveiller le soupçon. Sans avoir arrêté un plan définitif, il songeait au moyen de faire sa rentrée dans ce monde impérial, où un seul jour de chance pouvait lui tenir lieu de bien des campagnes. Le brigandage à main armée, au milieu des bois, justi-

ciable des balles des gendarmes, des injures de la saison et des colères de la tempête commençait à lui peser : cette vie d'émotion et de fatigues avait perdu l'attrait de la nouveauté, et il lui avait suffi de goûter un seul moment d'une grande et fastueuse existence pour voir s'éveiller en lui des désirs de luxe, de bien-être, de sensualité. Des natures fougueuses comme la sienne se plaisent en de tels contrastes : avec la même ardeur, elles se jettent vers le bien ou le mal, vers l'extrême dénûment ou l'extrême magnificence. Toujours inquiètes ou remuantes, on les voit se lasser de tous les excès, épuiser tous les genres d'aventures. La révolte contre la société ne leur sourit que dans la primeur, pour ainsi dire; les grands coupables n'aiment l'échafaud que parce qu'on ne peut pas en recommencer l'expérience; si c'était à refaire, ils s'en dégoûteraient.

Notre bandit en était là : blasé sur les émotions de la vie nomade, il aspirait aux honneurs, aux joies, aux succès du monde. Pendant le petit nombre d'heures qu'il y avait vécu, il avait pu entrevoir que, pour y réussir, il n'est besoin ni de grands efforts ni d'un génie bien vaste. Depuis qu'il commandait à des scélérats et les tenait asservis à ses volontés, il avait dépensé plus d'activité, plus de courage, plus d'esprit d'intrigue, plus d'ascendant personnel qu'il n'en fallait pour arriver au plus haut rang et à la plus brillante position sociale. Pour-

quoi continuerait-il à consumer dans une existence maudite les dons de la nature et les ressources de l'intelligence? Dans le monde comme ailleurs, la puissance appartient au plus audacieux, et l'exemple de l'homme qui tenait alors le sceptre était fait pour justifier toutes les prétentions, toutes les tentatives. Ces princesses impériales, si obéies et si enviées, qu'étaient-elles, sinon des parvenues? Ainsi pensait Pierre, et sa troupe de bandits commençait à ne lui plus sembler qu'un instrument pour assurer le succès de ses desseins.

Comme tous les hommes qui ont pratiqué l'art de détrousser les voyageurs, Pierre aimait l'argent, l'or surtout : la vue des pierreries éveillait en lui des instincts de pillage. Mais cette cupidité se liait, dans sa pensée, à un noble emploi des biens terrestres. Ce qu'il eût recherché dans la richesse, c'est la faculté de trancher du grand seigneur, d'entretenir un bel état de maison, d'éblouir les yeux par un faste insolent, par une prodigalité orientale. Luxe de table et d'écuries, d'ameublement et de fêtes, de domesticité et de toilette, de boudoir et d'antichambre, Pierre comprenait tout cela, avait ce génie et ce goût, ne tenait à l'argent que par l'art difficile de le dépenser, et se promettait, le cas échéant, d'en reculer les limites. Que de rêves de ce genre il avait faits quand il dormait en plein bois, sur le rocher, la main sur sa carabine! Que de fêtes imaginaires il avait don-

nées, que d'or il avait répandu en songe, que de rubis et d'émeraudes il avait échangés contre un sourire, contre des cheveux aux reflets changeants, contre un essaim de belles maîtresses! L'argent, c'était tout aux yeux de Pierre; c'est-à-dire tout ce qui s'obtient grâce à lui : les hommages des hommes, les faveurs des femmes, les raffinements de la vie, les plaisirs de la vanité. En fait de désirs et de passions, cet homme allait aussi loin que possible, et son imagination était constamment en quête de nouvelles chimères.

Jamais pourtant Pierre n'avait plus vivement ressenti les appels de l'ambition : tout le servait, l'inspiration comme le hasard. La mort inopinée de cet officier, la captivité de cette jeune fille étaient autant de circonstances qui pouvaient seconder ses calculs. Cependant il fallait prendre un parti. Pierre avait d'abord songé à se débarrasser de la prisonnière; il la regardait comme un embarras et n'était pas homme à reculer devant un crime de plus. Cette mauvaise pensée ne céda que pour faire place à un plan nouveau, et, dès la veille, le chef des bandits avait commencé à le mettre à exécution. Il se disait qu'il était toujours temps de revenir aux moyens décisifs, si la combinaison qu'il avait imaginée venait à échouer. La pauvre Laure était ainsi, à son insu, l'objet d'une expérience où elle apportait sa vie comme un enjeu.

Absorbé par ses réflexions, Pierre ne s'était pas aperçu que Zéphyr errait autour de lui comme une âme en peine, retenu par la crainte de déranger son chef, et attiré, néanmoins, par le besoin de lui parler. Le lieu où se trouvait Pierre était éloigné de la grande salle où se tenaient les bandits : Pierre s'y retirait souvent, soit pour prendre du repos, soit pour s'isoler de ses compagnons. Le rocher formait sur ce point une sorte de chapelle gothique, dont la décoration semblait avoir été taillée par la main des hommes. Une table d'un seul bloc de granit occupait le milieu de la pièce, et dans l'un des angles coulait le filet d'eau qui allait alimenter le lac. On nommait cet endroit la salle à manger du capitaine : personne n'y pénétrait sans y être appelé. Depuis le conseil tenu dans la matinée, Pierre n'en avait pas bougé, et six heures s'étaient écoulées ainsi. Zéphyr n'y tint pas ; il viola la consigne :

— Capitaine, dit-il d'une voix timide.

— Qu'y a-t-il? Qu'est-ce, s'écria Pierre, comme s'il sortait d'un rêve. Ah ! c'est toi, Zéphyr, ajouta-t-il d'un ton plus radouci. Qui t'amène ici, mon garçon? Tu veux donc te faire casser la tête?

—Merci, capitaine, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe. Je voulais savoir pourquoi vous ne dîniez pas aujourd'hui. Dix heures sans manger ; quel estomac ! Vous pouvez rendre des points à l'autruche,

qui jouit pourtant d'une belle réputation en ce genre.

—Il est donc bien tard, mon pauvre Zéphyr? Au fait, c'est vrai, je me suis oublié. Tu as eu raison de venir, mon garçon; mais ne t'y frotte pas une autre fois. Le jeu est malsain.

— Bah! qui ne risque rien n'a rien! Le plomb, dit l'autre, est l'ami de l'homme. Voulez-vous dîner, capitaine?

—Soit, mon garçon, va chercher ce qu'il faut.

— C'est là, capitaine, un bon matelot ne s'embarque jamais sans biscuit. Voici la ratatouille, voici.

En même temps il tira d'un panier quelques aliments tout préparés, les déposa sur la table naturelle qui occupait le milieu de la pièce, y ajouta du pain et deux bouteilles de vin, puis s'assit familièrement à côté de son chef.

— Il y a gras, disait-il tout en se livrant à ce service. Un lapin qui a vu le jour dans le clapier du château de Montieux; un peu ancien; mais poivré en conséquence! goûtez-moi ça, capitaine, il y a de quoi ravigoter une momie d'Égypte!

—Vantard! c'est donc toi qui as fait la cuisine aujourd'hui?

—Du soigné, vous verrez, capitaine. La petite de l'autre côté n'a pas pu en avaler une bouchée. Il a fallu lui mettre deux œufs sur le plat. Ça vous a des gosiers délicats, ces belles dames! Des mouettes, quoi! Des

oiseaux qui se nourrissent d'air! Ah ben! c'est comme ça que le Père éternel les a bâties! Chacun son estomac, rien de plus juste.

—Ah çà, qu'as-tu donc? Tu bavardes beaucoup aujourd'hui.

— Mangez toujours, capitaine; voici un coq que j'ai moi-même plumé à un villageois de Collobrières. Nous lui rapporterons les pattes de son animal. Ça le flattera.

— Mauvais plaisant!

— Et ce vin, comment le trouvez-vous, capitaine? Premier cru de la Malgue, un vrai velours! Il y a six dames-jeannes de ce numéro. Les drôles en ont flûté une à leur dîner. Quelle bosse!

— C'est donc ça que tu as la parole si aisée, mon garçon. Aussi tu m'étonnais.

— N'y a pas de quoi, capitaine. Parlez-moi du cidre pour faire jaser; c'est gentil, c'est aimable, pas cassant du tout, de bonne compagnie; on peut s'y confier, et en abondance encore. Vive le cidre! mais ce gueux de vin du Var, voyez-vous, je ne connais rien de plus traître. Vous buvez : bien, le liquide coule; j'ose même dire qu'il flatte le gosier. Des qualités corsées, du montant, du ton, je ne le nie point. Il n'y a qu'un vil détracteur qui pourrait le nier. L'estomac s'en trouve passablement, c'est encore véridique, mais gare la tête! oh! la tête, voilà le faible du nectar en question. Figurez-vous, capitaine,

que, lorsqu'on arrive à la troisième bouteille, crac, ce scélérat de liquide vous serre les tempes comme dans un étau. Vous ne reculez pas, vous ne voulez pas qu'il soit dit que vous avez caponné devant le drôle ; vous vous infusez encore la liqueur : ah ! mille, mille, mille je ne sais quoi ! Alors ce sont les cervelles qui vous partent, qui vous battent une danse comme si elles déferlaient insensiblement sur les os du crâne ! Ah ! fichtre ! ah ! chien ! Vous ne vous tenez pas pour battu ; vous continuez à saisir au goulot l'ustensile peu délicat et vous avalez à même ; vous sucez jusqu'à la dernière goutte, vous ne voulez pas que le clampin de nectar puisse se vanter de vous avoir fait mettre les pouces, ne fût-ce que pour une larme, pour un soupçon, pour un atome. Très-bien ! vous restez vainqueur ; mais au ras du sol, sur le plancher des vaches, quoi ! Voilà votre manière de triompher avec cinq cent mille coups de marteau sur le crâne et un tas de diablotins qui vous dansent dans les yeux. C'est superbe, mais on en sort moulu. A bas le vin du Var !

— Tudieu, mon garçon, on voit bien que tu as passé par là. Et les camarades en ont fait autant, n'est-ce pas ?

— Oui, capitaine, et ils enchantent le souterrain de leurs ronflements. C'est un concert délectable. Bouton-de-Rose exécute surtout une partie de basse-taille qui fait honneur à ses poumons. Quel creux !

— Persónne ne s'est oublié au moins vis-à-vis la prisonnière !

— Ah ! ben oui, capitaine, ils savent trop bien que ce n'est pas un morceau pour eux. Il y fait chaud ; témoin Point-du-Jour.

— A la bonne heure !

— Ils m'auraient plutôt haché en saucisses que de lui toucher le bout du doigt. Ça brûle, voyez-vous. On a beau battre la breloque, on se connaît. La petite est pour le capitaine ; respect au capitaine ! Ils l'ont crié assez de fois, allez.

— Et elle l'aura peut-être entendu !

— Ah ! pour ça, mon respectable chef, je n'en jurerais pas. Eh bien ! de quoi ! faut-il pas qu'elle s'y habitue, la petite. Farceur de capitaine ! est-il fortuné ! un bijou de fille. J'ai connu des Négresses, des Bédouines, des Espagnoles, et même des Normandes. Pas une de ce goût-là, pas une : c'est une justice que je me plais à leur rendre. Satané capitaine, va-t-il se plonger dans le sein de la volupté !

— Zéphyr, fais-moi grâce, s'il te plaît, de tes épanchements. Tu as le vin trop babillard et trop libertin, mon garçon : une autre fois, surveille-toi davantage. Tu pourrais faire connaissance avec ces ustensiles, ajouta Pierre en frappant sur les crosses de ses pistolets.

— Allons, capitaine, répliqua le matelot un peu

dégrisé, vous voulez plaisanter. Moi qui suis tout à fait dans vos eaux. Allons!

— Zéphyr, cette petite n'est ni pour moi, ni pour personne de la bande; je veux que tout le monde ici la respecte, qu'on s'observe dans les paroles comme dans les actes, entends-tu?

— Suffit, capitaine; adjugé, convenu. Nous allons tous devenir rangés comme des nonnes. Il n'y avait qu'à parler. Convenu! convenu!

— Le premier qui manquera d'égards ira rejoindre Point-du-Jour. Et surtout plus de vin!

— Ah! capitaine, le souterrain est si humide! Faut bien chasser le mauvais air.

— Ivrogne!

— Non, je le déteste, le vin, mais je crains les rhumatismes. Enfin, c'est bien, on la respectera, la petite. Allez, ajouta Zéphyr en clignotant de l'œil, vous pouvez vous flatter, capitaine, que vos bons procédés sont avantageusement placés.

— Qu'entends-tu par là, pochard?

— Suffit, motus, vous n'en pincez pas.

— Voyons, parle.

— Plus souvent, et les deux ustensiles de poche. Le plomb est l'ami de l'homme; mais le plus tard possible. Assez causé, bonsoir.

— Reste, Zéphyr, je l'ordonne.

— Alors c'est par respect. Eh bien! je dis, capitaine, que vous n'obligez pas une ingrate. Maintenant fusillez-moi, mais c'est la vérité.

— Tu vois trouble aujourd'hui, mon pauvre Zéphyr; il faudra ménager ta tête, elle se fêle.

— Du tout, capitaine, je dis ce que je dis et je sais ce que je sais. On n'est pas sans connaître un peu les femmes, que diable! J'en ai vu beaucoup dans ma vie, des Andalouses, des Provençales et même des Cauchoises. Des créatures superbes! J'ai donc le droit de parler de la plus belle moitié du genre humain.

— Eh bien! parles-en, bavard, mais pas en zig-zag. Explique-toi, et rondement.

— C'est juste! plus de brindezingues, commandant, voici la chose : J'ai donc servi la petite tout aujourd'hui. Sans me flatter, elle est enchantée de moi. Des attentions, en veux-tu, en voilà. Du café à huit heures du matin, déjeuner à la fourchette à midi, potage avec pain et vin à discrétion à six heures; une nappe propre, de l'argenterie, enfin tout le tra la la. Elle n'aurait pas été mieux à dix francs par jour dans un bon restaurant de France. Ah! par exemple! la ratatouille un peu trop foncée de poivre; mais c'est un oubli, un excès de zèle. Je ne savais pas qu'elle eût un gosier si tendre; c'te petite chatte!

— Auras-tu bientôt fini, bavard?

— C'est pour dire qu'elle est enchantée de moi.

— Encore?

— Et de vous aussi, capitaine; ne vous fâchez pas. — Mademoiselle, lui ai-je dit, si je vous prodigue toutes les douceurs du souterrain, si je vous comble de vivres et de café à l'eau, c'est à notre chef qu'il faut en rapporter le mérite. Vous comprenez la couleur, capitaine.

— Va donc, bavard, va donc.

— Faites pas attention; je vas. — Mademoiselle, que je poursuis, le capitaine a donné l'ordre d'avoir pour vous les plus grands égards, de vous traiter comme si vous étiez une reine. Le premier qui y manquera sera fusillé, et s'il récidive, il n'en sera pas quitte pour si peu. Hein! capitaine, comme c'était amorcé.

— Et elle t'a imposé silence, Zéphyr.

— Elle, on voit bien que vous ne la connaissez pas. Elle m'a fait cent millions de questions: elle m'a demandé pourquoi nous étions des brigands, ce qui nous avait jetés dans cette partie-là, d'où vous veniez, qui vous étiez, quel était votre pays, votre famille.

— Et qu'as-tu répondu?

— Que nous étions tous des négociants qui avaient eu des malheurs. Je ne suis pas sorti de là: il est inutile de se déchirer.

— Imbécile.

— Du tout, du tout; elle a paru très-touchée, du reste,

pas gênée avec moi, la petite; ma conversation lui a plu. Elle a vu que j'étais un homme éduqué.

— Tu abuses de ma patience, Zéphyr.

— J'ai fini, capitaine; voici le bouquet. Imaginez-vous que, pendant que nous causions ainsi toutes voiles dehors, elle regardait à chaque instant du côté de la porte, comme si quelqu'un allait venir. Moi, je la surveillais : enfin elle se lance : — Monsieur le brigand, me dit-elle, et votre chef, ne le verrai-je pas aujourd'hui ? — Pardon excuse, mademoiselle, que je lui réponds, je l'ignore , le capitaine n'ayant pas le plus léger compte à me rendre.

— Très-bien ! Zéphyr ; bravo ! mon garçon.

— Ah ! vous trouvez ! ça n'est pas malheureux. Ah ! ça vous va ! eh bien ! le manége a duré tout le jour. — Mais il ne viendra donc pas, votre capitaine, par çi; mais je ne verrai donc pas votre capitaine, par là. Petite futée, et il fallait entendre cette voix ! un flageolet ! quelque chose de doux !

— Zéphyr, je suis content de toi.

— Bien manœuvré, n'est-ce pas, capitaine? Ah ! je n'ai plus le vin bavard, à présent.

— Va, mon garçon, va, tu seras mon lieutenant en second !

— Vive le capitaine ! Mais, dites donc, vous la faites trop languir, cette pauvre chatte. Elle veut voir le capitaine, il faut se rendre à l'appel de la beauté.

— Non, Zéphyr, chacun sa tactique ; il vaut mieux se faire désirer.

— Ah ! capitaine, capitaine, vous avez plus de malice dans votre petit doigt que nous tous dans nos coloquintes.

Le nouveau lieutenant de Pierre s'en alla après avoir dit ces mots. La fraîcheur du souterrain n'avait pas encore dissipé toutes les fumées du vin de la Malgue, et, pour regagner son poste, il fut obligé plus d'une fois de prendre le rocher à son aide.

VII

CONFIDENCES

Laure Grandval passa encore un jour dans le souterrain sans voir le capitaine. Pierre se contentait de faire sentir de loin son influence par des attentions délicates et des adoucissements au sort de la captive. Les orgies de la troupe ne vinrent plus la troubler dans sa solitude, elle eut des livres pour se distraire, des travaux d'aiguille pour occuper ses loisirs : Zéphyr ne semblait avoir d'autre souci que d'aller au-devant de ses souhaits et de

les prévenir par des soins ingénieux; une reine n'eût été ni mieux comprise, ni plus promptement obéie.

La pensée va vite quand elle est livrée à elle-même, et que rien ne lui fait diversion. Laure se prit à réfléchir sur sa condition passée, et involontairement elle la rapprocha de cette singulière épreuve que le hasard lui avait réservée. Orpheline, le besoin seul l'avait attachée au service d'une cour, et elle n'avait jamais porté sans douleur les chaînes dorées de cet esclavage. La princesse de Lucques, quoique bonne au fond, avait, comme toute souveraine, ses heures de caprice, de mauvaise humeur. Il fallait supporter ces petites tempêtes sans murmurer et le sourire sur les lèvres, être gaie ou triste à propos, endurer les impatiences et les gestes désobligeants, arriver au premier signal, en un mot ne pas s'appartenir. Le spectacle de cette cour était d'ailleurs peu édifiant pour les yeux d'une jeune fille, et, quelque pure et ignorante qu'elle fût, il lui était impossible de ne pas comprendre le rôle que jouaient, auprès de la princesse, les brillants cavaliers qui se succédaient dans son intimité. Si haut qu'on la place, la domesticité n'est jamais subie par des cœurs vraiment élevés : toute dépendance directe et personnelle abaisse le caractère. Dames d'honneur, dames d'atour, dames de service, peu importe le nom; il y a toujours, dans ces titres et dans ces fonctions, un sceau de servitude, par conséquent une

flétrissure. On croit n'enchaîner que le corps; c'est la pensée que l'on enchaîne.

Laure avait trop de fierté dans l'âme pour se résigner à cette existence sans combat et pour y persister sans regret. Il lui manquait les deux grandes qualités des gens de cour : l'esprit d'intrigue et les habitudes de flatterie. Elle se sentait née pour le commandement, non pour l'obéissance. Au milieu du cercle corrompu qui l'entourait, ce qui l'avait mise au-dessus de toute séduction, c'est le mépris qu'elle professait pour tous ces hommes et pour tous ces usages. C'était une nature droite et fière, trop virile peut-être, mais surtout antipathique aux lâchetés et haïssant moins le crime que la bassesse.

Cette disposition d'esprit la suivait dans sa singulière et périlleuse aventure. En se voyant à la merci des malfaiteurs, elle ne s'émut point : au lieu de remplir le souterrain de ses cris, elle eut la force d'observer froidement ce qui se passait autour d'elle. La mort ne l'épouvantait pas; rien ne la rattachait profondément à la vie : un certain dégoût venait en aide à son courage naturel, et augmentait chez elle le mépris du danger. Cependant, dès la première apparition du chef de la bande, un nouveau sentiment s'était mis de la partie, celui de la curiosité. Les scènes de cette vie étrange avaient agi sur cette âme vive et romanesque; elle avait pris de l'intérêt

à ce spectacle, et attendait le dénoûment sans trop d'impatience. Les égards dont l'entourait le jeune chef, cette affectation qu'il mettait à ne point paraître devant elle remplissaient sa pensée et peuplaient pour ainsi dire sa solitude. Pourquoi cette discrétion et cette réserve? Était-ce de l'indifférence, était-ce de la précaution? Craignait-il de ne pas rester aussi généreux qu'il s'était proposé de l'être? Ou bien se souciait-il peu de la capture et croyait-il avoir assez fait en la recommandant à des subalternes? Dans un sens ou dans l'autre, les réflexions de Laure étaient toujours ramenées vers le même sujet; ses rêves en gardaient l'empreinte, et son imagination se lançait sur le terrain des conjectures.

Une chose l'avait surtout frappée : c'était la distance qui séparait Pierre des hommes de sa bande. Ces derniers appartenaient évidemment aux dernières classes de la société; le langage, les types, les manières, tout les mettait au rang le plus bas de l'échelle sociale. Lui, au contraire, avait dans les traits une distinction remarquable; sa parole, suivant l'occasion, était douce comme celle d'un enfant, impérieuse comme celle d'un maître; ses manières n'étaient brutales que vis-à-vis des brutes qu'il commandait, et devenaient au besoin celles d'un homme qui a vécu dans un monde choisi. Qui avait pu déclasser cette existence et la vouer à une semblable carrière? Qui avait réduit ce malheureux à une

telle extrémité et l'avait fait déchoir à ce point? Avec les avantages qui brillaient en lui, avec son intelligence et son courage, il aurait pu, dans ce temps de fortunes rapides, parvenir aux positions les plus élevées, et à cette perspective il avait préféré le rôle obscur de chef de voleurs, l'exploitation des grandes routes, avec l'échafaud comme dernier salaire!

Évidemment un mystère se cachait là-dessous, et Laure s'ingéniait à le deviner. Malgré elle, elle s'intéressait à ce réprouvé, elle justifiait sa position et en cherchait les circonstances atténuantes. Plus il se montrait réservé envers elle, plus elle se montrait clémente et généreuse envers lui. Elle qui était presque une servante à la cour de Lucques, il l'avait faite reine dans son souterrain. Zéphyr la servait comme un esclave, les autres bandits s'écartaient avec respect quand elle passait. Tout cela respirait un hommage secret et mystérieux, une exception étrange, qui flattaient la jeune fille, même dans ce lieu et au milieu des incertitudes de sa position.

De son côté, Pierre poursuivait imperturbablement son plan de conduite. Rien de ce qu'il faisait n'était livré au hasard; ses absences, ses visites, tout était calculé. Dans la voiture qui l'avait amené d'Hyères à la forêt de Bormes, il avait eu soin d'emporter le bagage de sa prisonnière, ses bijoux, ses vêtements. Zéphyr alla

chercher ces objets dans la nuit, et, à son réveil, Laure retrouva ces colifichets, toujours précieux pour une femme, sans que rien en eût été distrait. De la part de voleurs, le procédé était nouveau ; la jeune fille en fut touchée. Sur-le-champ, et sans se rendre compte du sentiment qui l'animait, elle se para, elle prit soin de sa toilette. Pour qui? à quel dessein? Machinalement sans doute. Pierre ne s'était pas encore présenté, et ce fut dans la soirée seulement qu'il demanda la faveur d'être admis.

La cellule de la jeune fille était éclairée par une lampe qui répandait sur les tentures une clarté douce et uniforme. Assise devant une table, elle tenait les yeux fixés sur un livre, quoique sa pensée fût ailleurs. Jusque-là, rien ne l'avait autorisée à se défier de Pierre, et cependant, au moment de revoir le terrible chef, elle détacha du trophée d'armes qui surmontait le lit un petit poignard vénitien qu'elle cacha dans ses vêtements. Ainsi armée, elle se sentit plus forte.

Pierre entra. Il avait l'air sérieux, même triste. Loin de se départir de l'attitude presque cérémonieuse qu'il avait gardée le premier jour, il mit à s'observer une sorte d'affectation ; on eût dit qu'il voulait mieux marquer encore la distance qui le séparait d'un brigand vulgaire. Sa toilette était plus recherchée; les avantages de sa personne en ressortaient avec plus d'éclat. Laure aussi, sous

l'empire d'émotions profondes, était vraiment belle ; et qui les eût vus n'aurait pu croire qu'il y avait là, d'un côté une captive, de l'autre un héros des grands chemins. Jamais couple ne parut mieux assorti et plus fait pour briller ailleurs que dans cette caverne et parmi les hôtes dégradés qui l'habitaient. Au lieu de s'asseoir, comme sembla l'y convier un geste de la jeune fille, Pierre resta debout et découvert.

— Mademoiselle, lui dit-il avec un accent de mélancolie, j'ai à vous présenter mes excuses. Depuis que je suis de retour, je n'ai qu'une pensée, celle de vous rendre à la liberté et à la lumière. A votre âge c'est un triste séjour que celui-ci, et croyez qu'il n'a pas dépendu de moi de vous en arracher plus tôt.

Ces paroles furent dites d'une manière tellement sentie, que Laure ne put cacher complétement son émotion.

— Monsieur, dit-elle, j'ignore qui vous êtes, mais votre conduite à mon égard est celle d'un homme d'honneur.

— C'est me flatter, répliqua Pierre avec un peu d'amertume; je ne suis et ne veux être qu'un bandit. Quand on rompt avec le monde comme je l'ai fait, c'est pour toujours. Moi ! homme d'honneur ! Il n'y a que la peur qui puisse m'attirer de pareils compliments !

— La peur, monsieur ! on voit bien que vous ne me connaissez pas, dit Laure animée d'un superbe dédain.

En même temps, son œil, qu'elle avait jusqu'alors tenu baissé, se releva fièrement et alla chercher celui de Pierre, pendant que ses lèvres exprimaient une résolution calme et naturelle. Le chef des bandits parut frappé de ce mouvement; cependant il revint à la charge.

— Si vous n'aviez pas peur, mademoiselle, vous n'auriez pas cherché des armes pour vous défendre. Il manque quelque chose à mon arsenal. Pourquoi plaisanter avec ces joujoux? ajouta-t-il en indiquant le poignard que Laure cachait assez mal sous ses vêtements. Voler un voleur! ah! mademoiselle! Et puis, avais-je mérité cette défiance?

Pour toute réponse, la jeune fille jeta l'arme dans un coin de la cellule.

— A la bonne heure! reprit Pierre, à présent je crois à votre courage : vous êtes une noble et forte créature. Arrivons au fait. Je vous l'ai dit, je songe à vous délivrer; mais depuis quelques jours nous sommes serrés de près. Impossible de mettre le pied hors du souterrain : on nous surveille, on nous bloque. Je voulais exécuter une sortie; mais la brigade est en force; nous nous exposerions sans profit. Cependant, mademoiselle, je tiens à ce que vous soyez rassurée, et dès aujourd'hui vous pouvez prendre acte de ma parole. Dans cinq jours, quoi qu'il arrive et dussé-je y périr, vous aurez votre

liberté. Voilà ce que j'avais à vous dire; vous voyez bien que le poignard était de trop.

Après avoir achevé ce petit discours, Pierre salua profondément la prisonnière, et laissa Laure troublée, confuse, mécontente d'elle-même. Elle se reprochait le moment de défiance qu'elle avait eu, et ne se pardonnait pas d'avoir été vaincue en générosité. Les éloges de Pierre la flattaient sans guérir entièrement la blessure faite à son amour-propre; ses procédés, qui de plus en plus lui donnaient le prestige d'un héros de roman, achevaient de la gagner et d'affaiblir ce que sa profession avait d'odieux. Cet homme se parait du nom de bandit et se conduisait en chevalier. Pas la moindre liberté, pas un mot, pas un geste qui n'exprimât le respect et ne trahît l'homme qui sait vivre. Elle était à sa discrétion, et, loin d'abuser du droit de la force, il semblait pousser les égards jusqu'à l'excès. Pendant tout le cours de la nuit, ces réflexions assaillirent la jeune fille au point de lui troubler son repos. Elle se promit d'essayer s'il serait possible de rompre la glace et de savoir quel était le mot de cette singulière énigme.

Quand Pierre revint, dans la soirée du lendemain, le poignard vénitien avait repris sa place dans le trophée d'armes. Il s'en aperçut et ne put contenir un sourire. Laure s'était mise en frais de toilette, quoique sans affectation : il était aisé de voir qu'elle attendait l'ennemi de

pied ferme, avec un projet arrêté. Pierre ne songeait pas à s'asseoir, et, après lui avoir fait part de quelques nouvelles mesures prises pour sa délivrance, il allait se retirer, quand elle le retint.

— Asseyez-vous donc, monsieur, lui dit-elle résolûment; vous êtes la seule âme vivante de ce souterrain avec qui l'on puisse causer, et vous ne faites que paraître et disparaître. Vous voulez donc que vos prisonnières meurent d'ennui.

— Mademoiselle, répondit gravement Pierre, il ne faut jamais tenter Dieu. J'ai résolu de vous renvoyer d'ici, et pourtant vous êtes belle. Ne faisons rien pour que cela devienne impossible.

— Écoutez, monsieur, répliqua Laure, je ne suis point une coquette; ce serait un triste jeu à jouer ici, mais je ne vous cache pas que tout ce que je vois m'intéresse. J'ai peut-être tort, j'en aurai peut-être du regret plus tard, et pourtant il m'est impossible de résister à ma curiosité.

— Je vous comprends, mademoiselle, je pose devant vous comme un héros de roman, et, quand vous rentrerez dans le monde, vous vous réservez de raconter une histoire de bandits, avec un dénoûment entièrement neuf.

— Ah! monsieur, monsieur, que vous me jugez mal, s'écria Laure.

— Et pourquoi pas? Toutes les conditions s'y trouvent. Qui sait même, il y a là le sujet d'un mélodrame, et, pendant que je continuerai à fuir les gendarmes de forêt en forêt, on me mettra en scène sur les boulevards de Paris.

Pierre donna à cette dernière phrase une expression si profonde de douleur et de colère, que Laure fut près de fondre en larmes :

— Monsieur, dit-elle, je vous répète que vous me jugez mal, très-mal. Pourquoi s'obstiner à ne pas comprendre qu'une pauvre femme peut porter à votre situation un intérêt réel? Si jeune, si bien élevé, êtes-vous à votre place ici? Allez, monsieur, vous m'en feriez trop dire.

— Mademoiselle, reprit Pierre, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser: il ne faut pas m'en vouloir. Le désespoir aigrit l'âme. Dès qu'un malheureux s'est jeté dans la carrière que j'ai embrassée, il ne connaît plus que deux espèces d'hommes qui s'intéressent à lui, le gendarme et le bourreau. Ma vie désormais appartient à l'un et à l'autre. Et pourtant, ajouta le jeune homme avec un soupir étouffé, Dieu sait que j'étais né pour un rôle meilleur!

— J'en suis certaine, répliqua Laure avec un peu d'exaltation; il y avait en vous l'étoffe d'un grand capitaine et non d'un chef de bandits. On ne commande pas aux hommes qui vous entourent sans un courage à

toute épreuve. Qui donc a pu vous jeter ainsi hors de votre chemin?

— Ne me pressez pas là-dessus, mademoiselle : ce secret n'est pas seulement le mien. Il y a dans ma vie une suite de fatalités qui s'enchaînent, et c'est une longue histoire que mon histoire. A quoi bon d'ailleurs? ajouta Pierre, comme s'il chassait une idée importune. Ne suis-je pas un bandit? N'ai-je pas rompu avec la société? Ne lui ai-je pas juré une guerre implacable? N'insistez plus, mademoiselle, et souffrez que je me retire.

La curiosité de Laure, excitée par cette résistance, fit un nouvel effort, et sa voix prit un caractère suppliant pour dire à Pierre :

— Monsieur, parlez, je vous en conjure.

Le chef des bandits garda le silence pendant quelques instants; il s'accouda sur la table, tenant sa tête dans ses deux mains, et se relevant ensuite, après ce geste de méditation et de recueillement :

— Vous l'exigez, mademoiselle, dit-il tristement : eh bien! écoutez.

VIII

PREMIÈRE VEILLÉE

Pierre commença son récit en ces termes :

« Permettez-moi, mademoiselle, de passer rapidement sur mes premières années. J'appartiens à une bonne famille de Bretagne et compte parmi mes ancêtres des amiraux de France ; mais ce sont là des titres que j'ai soin de tenir secrets, afin de mettre un passé glorieux à l'abri de toute souillure. On ne me connaît que sous le nom de Pierre Mouton : c'est celui que la justice a frappé ; c'est le seul auquel désormais je puisse répondre.

» J'étais bien jeune quand la révolution éclata ; nous habitions alors Paris. Mon père commandait une compagnie de mousquetaires, et jusqu'au dernier jour il défendit la reine contre les vengeances de la multitude. Cette fidélité lui coûta cher : arrêté avec ma mère, ils furent conduits tous les deux à l'échafaud, et, quand je sortis de prison, j'étais seul au monde et orphelin. Nos biens avaient été confisqués ; il me fallut mendier pour vivre : j'avais dix ans. Heureusement, un vieil ami de la

famille me recueillit, me fit élever et pourvut à mes besoins. C'était un homme de la vieille roche, chez qui venaient aboutir tous les fils des conspirations royalistes de l'Ouest. J'y vis des émigrés, des chouans, des prêtres insermentés, des proscrits du 18 fructidor, et, par instinct autant que par goût, je me mêlai à tout ce monde, à toutes ces tentatives. Il ne se tramait rien contre le premier consul que nous n'en fussions prévenus. Saint-Régent et Carbon, les auteurs de la machine infernale, tinrent plus d'une conférence chez mon bienfaiteur, et ce fut dans sa maison que descendit Georges Cadoudal, quand il arriva d'Angleterre avec le dessein d'attenter aux jours de Bonaparte. Cette audace nous fut fatale; tous les conspirateurs furent arrêtés; je perdis mon second père, et restai seul de nouveau à dix-neuf ans, sans appui, sans ressources.

» De cette première période de ma vie, il me resta deux impressions : l'une était une haine profonde contre l'homme qui avait usurpé le pouvoir; l'autre, l'habitude d'envisager de sang-froid l'assassinat et de le justifier par l'intention. Si ma répugnance pour le régime impérial n'avait pas été si vive, j'aurais fait mon chemin dans les armes, ou je serais mort glorieusement. Si je ne m'étais pas accoutumé dès l'enfance à juger le meurtre en casuiste, peut-être mon bras eût-il reculé devant un premier crime, et n'aurais-je pas mis une éternelle bar-

rière entre le monde et moi. Mais la fatalité me poussait. En moins de dix ans, j'avais vu disparaître tout ce qui m'était cher : ma mère, mon père et celui qui l'avait généreusement remplacé; la république m'avait enlevé mon patrimoine, l'empire le dernier objet de mon affection ; je voyais peu à peu le vide se faire à mes côtés, et les malheurs du temps se conjuraient pour m'accabler. Comment n'aurais-je pas senti naître en moi des mouvements de révolte, des projets de revanche contre une société qui me prenait à ce point pour victime? Une haine sourde me domina désormais, et le spectacle des grandeurs impériales ne fit que l'accroître. Il fallait pourtant prendre un parti ; l'oisiveté pesait à ma jeunesse. Né avec des passions fougueuses, il fallait leur donner un aliment sous peine d'en être dévoré. Vous avouerai-je tout, mademoiselle? J'en arrive à des confidences bien délicates. »

— Parlez, monsieur, dit Laure en rougissant; cache-t-on rien à un confesseur?

» J'habitais alors une mansarde, poursuivit Pierre, dans l'une des rues qui avoisinent le théâtre Feydeau. Un petit emploi me rapportait strictement ce qui m'était nécessaire pour vivre. A cet âge, il faut si peu : un rayon de soleil et quelques mots d'amour. A peine songe-t-on à la vie positive, on est si heureux par le cœur ! J'en étais là, j'avais trouvé une diversion à mes rancunes et à

mes colères. Dans la mansarde de la maison voisine, j'avais remarqué une jeune fille dans tout l'épanouissement de sa beauté. Chaque matin, elle s'éveillait à l'aube comme l'alouette et gazouillait comme elle en garnissant de linge les cordelettes tendues en travers de sa croisée, ou en arrosant le pot de fleurs qui composait tout son jardin. A cette heure et dans le premier désordre de sa toilette, elle était si belle, que je passais des heures entières à l'épier et à la suivre du regard. Elle s'en aperçut et parut flattée de cet hommage. Sa pudeur n'était pas de celles qui s'alarment facilement ; elle continua son manége, moi, ma contemplation muette. Je ne puis, aujourd'hui encore, me souvenir sans émotion de l'effet que produisaient sur moi des yeux qui semblaient remplir la mansarde de leur clarté, ces traits réguliers et fiers, ce cou, ces formes d'une blancheur parfaite, et dont les lignes étaient arrêtées comme celles de la statuaire. Il y avait dans tout cela moins de grâce que de régularité, mais j'étais ivre, j'étais fou d'amour, je ne voyais rien de comparable à cette femme.

» Avant de me déclarer, j'hésitai longtemps ; elle fit plus de la moitié du chemin. Pour m'attirer à sa croisée, elle chantait à haute voix dès qu'elle rentrait ou qu'elle descendait de son lit ; et c'était toujours une romance, un chant d'amour qu'elle choisissait : les allusions étaient transparentes, et elle les accompagnait de regards qui ne

permettaient pas de s'y méprendre. Si jeune, elle avait l'instinct de la coquetterie au point qu'on eût pu croire qu'elle en avait l'expérience. A seize ans, jugez donc! j'aurais dû me tenir sur mes gardes, entrevoir l'abîme où je courais; mais il est des écueils que l'on n'évite pas, et des destinées dont on ne peut se rendre maître. J'avais tant d'amour, et un amour si pur! Encore à présent, quand je me reporte à ces heures évanouies, leur souvenir retombe comme une rosée sur mon cœur aride : il me semble que je suis meilleur et que de pareils trésors de tendresse devaient sauver un homme de l'abjection. Que le hasard m'eût fait rencontrer alors une âme élevée, une femme qui sût me comprendre, me conduire, me dominer, et tout changeait pour moi : ces passions si ardentes pour le mal se seraient épurées et adoucies, j'aurais eu un but, un mobile, un idéal; un peu de gloire au lieu de ce déshonneur et la fortune au lieu de cette vie de misère. »

— Pauvre jeune homme! s'écria involontairement Laure.

Pierre n'abusa pas de cette marque d'intérêt, et, sans paraître s'y arrêter, il reprit son récit :

« Nous nous aimâmes, et rien ne s'opposa à notre liaison. On la nommait Claire; elle n'avait pour toute famille qu'une aïeule dont elle prit soin jusqu'à ce que la mort vînt la lui ravir. Rien ne l'enchaînait, pas même

le sentiment du devoir, fort émoussé chez elle. Toute liberté nous était donc laissée ; nous en jouissions comme des enfants ; moi, j'étais ivre de bonheur ; elle le prenait avec plus de réserve. Dans son amour l'entraînement ne jouait pas un rôle exclusif ; le caprice ou le calcul y intervenait bientôt. On voyait qu'elle ne se livrait jamais tout entière et qu'elle jouait avec la passion. Faut-il le dire à ma honte? c'est ce qui m'attacha le plus vivement, ce qui me rendit son esclave. Il me semblait toujours que j'avais quelque chose à attendre d'elle, et je n'en montrais que plus d'ardeur à achever ma conquête ! Que de terribles jalousies j'ai éprouvées en ce temps ! Quels rugissements intérieurs j'ai poussés à la vue de ceux que je croyais mes rivaux ! Ce regard de feu qui m'avait ébloui, elle le prodiguait çà et là, presque au hasard, et comme si elle n'eût pu donner à ses yeux une expression moins vive. Ce n'était plus dès lors une préférence ; les autres n'avaient rien à m'envier. Oh ! j'ai passé ainsi de cruelles heures à lire dans ce cœur, à en surprendre les impressions fugitives, et il était rare qu'il n'en résultât pas des révoltes terribles, que la crainte d'une rupture étouffait seule en moi. Moins cette femme paraissait tenir à mon amour et plus je craignais de la perdre.

» Claire s'était bientôt lassée du métier d'ouvrière ; l'aiguille allait mal à ses doigts. Un professeur de chant,

logé dans la maison, avait remarqué sa voix et lui conseillait d'aborder le théâtre. Il n'en fallut pas davantage pour la décider ; elle prit des leçons et fit des progrès rapides. Cette perspective fut pour moi un nouveau supplice. Un instant je délibérai si je ne m'arracherais pas violemment à cette passion qui remplissait ma vie de tant d'orages. Je voulais fuir, m'expatrier ; elle me devina et me retint. Dans les moments de crise, cette femme avait des retours auxquels je ne savais pas résister, des élans calculés qui triomphaient de mes justes griefs. Nos relations roulaient ainsi dans une alternative de brouilles et de raccommodements qui me rendaient cette chaîne odieuse sans me laisser le courage de la briser ; la passion m'y rivait. Elle n'obéissait qu'à un calcul. Elle tenait à moi comme à un bras dévoué, et savait qu'elle pouvait mettre mon courage à l'épreuve.

» Peu de temps après, Claire débuta sur un théâtre lyrique, et, obscure d'abord, elle s'y fit bientôt une place par son talent. Sa voix manquait de douceur et de charme, mais elle se distinguait par une sonorité et une étendue merveilleuses. Ces qualités étaient rares : on les distingua et la cantatrice eut des admirateurs. Ce fut une fortune aussi brillante que rapide, et où l'engouement eut une grande part. Les beautés de Claire étaient de celles dont les feux de la rampe accroissent l'effet : à

la scène, elle avait un éclat extraordinaire. Au milieu de ce succès, quel rôle me restait-il à jouer? Une femme de théâtre ne s'appartient plus; elle est, pour ainsi dire, au public. Les triomphes de chaque soir étaient autant de tortures pour moi. Quand je la voyais arriver sur les planches, majestueusement décolletée et livrée aux regards de la foule, il me semblait voir un rival dans chaque spectateur, et volontiers j'aurais mis le feu à la salle pour en faire un immense holocauste. Que de souffrances j'ai ainsi endurées! Que de fois je suis revenu de là, vaincu et mourant, prêt à me délivrer de ces douleurs par un suicide. Mais Claire devinait mes combats et savait toujours me désarmer à temps. Il est impossible que l'enfer ait des épreuves plus douloureuses que celles qui me sont échues alors, des angoisses plus grandes et des moments plus amers. J'ai expié d'avance tous les crimes que je commets aujourd'hui, et c'est de là surtout qu'est née en moi cette haine profonde des hommes, qui a rendu le meurtre léger à mon bras. Le cœur ne saigne pas impunément ainsi; il s'y déprave.

» Il serait superflu d'insister sur les circonstances de ce martyre. J'étais jaloux d'une femme de théâtre, c'est tout dire, et je m'y attachais en raison des tourments qu'il me fallait endurer; ma vie se passait en des alertes continuelles. Il semble que le nom d'actrice suffise pour

justifier toutes les insultes. Chaque jour des offres d'argent arrivaient à l'adresse de Claire; on mettait ses faveurs à prix. D'autres fois la hardiesse allait plus loin encore; les enchérisseurs se présentaient eux-mêmes pour conclure directement le marché. Il faut rendre justice à cette femme; elle ne descendit jamais jusqu'à une telle infamie : sa fierté la soutenait, elle était au-dessus d'un honteux trafic. Après qu'elle eut châtié quelques-unes de ces impertinences, on la respecta et le bruit de ses rigueurs se répandit dans le monde financier, où vivent les princes des liaisons vénales. Nous eûmes donc quelque repos de ce côté. Mais il est pour une femme de théâtre d'autres séductions contre lesquelles j'étais moins rassuré, celles des comédiens. Ce peuple qui s'enlumine de rouge chaque soir et se démène aux clartés de la rampe pour le plaisir d'un maître capricieux, a des façons au moins singulières, des mœurs un peu bohêmes et pleines de familiarité. Dans les réduits étroits, où s'exécutent les changements de costume, règnent un pêle-mêle, une liberté de propos, un négligé de toilette qui semblent être des priviléges traditionnels, et remonter au Roman Comique de Scarron. Depuis le premier sujet, jusqu'au coryphée, tout le monde s'y tutoie, et sur cette pente du laisser-aller on va vite en besogne. Ce n'est rien encore : chaque matin arrive un beau jeune homme, qui, sous le prétexte d'une répétition, prend la

main de la chanteuse, et la serrant avec vivacité, lui dit :

» Oui, je vous aime
» D'amour extrême.

» A quoi, près de se pâmer, la belle répond le plus amoureusement du monde :

» Oh ciel ! il m'aime !
» Bonheur suprême !

» Ainsi du reste. L'un prétend *que son cœur palpite ;* l'autre assure *qu'il bat encore plus vite,* et cette déclaration, avec plus ou moins de dièses à la clef, se répète depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année, le matin en habit de ville et dans un demi-jour favorable à l'émotion ; le soir en culotte collante et en robe à ramages, sous l'empire de cette fièvre que donne à l'artiste la présence du public. Évidemment ce sont là des jeux qui ne sont pas sans danger, et des piéges bien perfides tendus à la fragilité humaine. Il est vrai que les comédiens ont trouvé un moyen d'éluder le péril : c'est de ne pas s'en défendre.

» Cette intimité des gens de théâtre entre eux était l'un de mes tourments les plus habituels. Tout ce monde se rencontrait à chaque instant, sous le prétexte d'étu-

dier et de repasser les rôles. Ainsi, même dans notre intérieur, les comédiens avaient leurs libres entrées. En revanche, je ne les avais pas chez eux : une fois sur le seuil de la coulisse, il fallait laisser Claire, la leur abandonner pour ainsi dire. Des règlements sévèrement observés ne laissaient pénétrer sur la scène aucune personne étrangère au service. Toute surveillance expirait donc devant cette limite, et j'en étais réduit à me peupler l'esprit de fantômes. Cette situation était intolérable; je résolus d'en sortir. Favori d'une comédienne, j'étais presqu'un comédien, et ce n'était pas déroger beaucoup que de franchir ce dernier pas. A force d'entendre chanter Claire, je m'étais fait une sorte d'éducation musicale, et, de l'aveu de tout le monde, j'avais une voix charmante. Il ne s'agissait plus que d'appeler l'art à l'aide de la nature, et de féconder par l'étude les germes de ce talent. Sans en rien dire à personne, je pris des maîtres et me mis au travail avec l'ardeur et l'énergie de volonté que j'apporte à toute chose. Six mois suffirent pour me mettre en état de paraître sur un théâtre. Claire était surprise, ravie. Elle m'obtint un ordre de début.

» Ce jour d'épreuve restera gravé dans ma mémoire. J'ai, depuis ce temps, couru de terribles chances; j'ai fait la guerre de buissons contre la justice sociale; j'ai vu vingt fois les poignards de mes gens levés sur ma poitrine; j'ai entendu siffler à mes oreilles les balles des

gendarmes, et me suis trouvé souvent placé de manière à n'avoir que le choix des morts. Dans aucune de ces occasions, mon cœur n'a battu plus vite que de coutume; j'ai supporté ces épreuves avec calme et comme un homme résigné à tout. Eh bien ! le soir de mon début, ce courage qui est mon titre, mon excuse, mon seul honneur, m'abandonna : j'eus peur ! Ces mille regards fixés sur moi m'intimidèrent; j'éprouvai un moment de défaillance, et, quand je voulus émettre un son, ma voix s'y refusa. J'allais quitter la place, reculer devant l'épreuve, quand Claire entra en scène et m'adressa un regard imprieux. C'était à la fois un ordre et un arrêt, Il ne m'en fallait pas davantage pour me rendre ma fierté naturelle. Je maîtrisai mon émotion, et ma voix se fit jour avec une pureté et une vigueur qui charmèrent la salle. Jamais revanche plus éclatante ne fut prise sur un premier moment de trouble. On m'applaudit, on m'encouragea de tous côtés, et je devins bientôt l'un des chanteurs favoris du public.

» Dès que je tins les planches avec succès, Claire fut tout autre pour moi : elle se mit du côté de la fortune. Ne la quittant plus, l'accompagnant au théâtre comme ailleurs, et devenu son chevalier sur la scène, je n'avais plus de sujet d'être jaloux; mais les rôles avaient changé : à son tour, elle se montrait jalouse. Il était dit que notre liaison n'aurait jamais qu'un caractère orageux et que je

serais conduit pas à pas, sans relâche et sans pitié, jusqu'à l'abîme qui devait m'engloutir. »

Pierre s'arrêta brusquement sur ces paroles. Sa figure devint plus sombre et prit un caractère d'égarement. Ce retour vers le passé remuait dans son cœur des fibres si délicates, rouvrait des blessures si profondes, éveillait des douleurs si vives, qu'il semblait porter avec peine le poids de cette confidence. On eût dit qu'il demandait grâce :

— Mademoiselle, ajouta-t-il, à quoi bon poursuivre ce récit ? Quel intérêt pouvez-vous prendre aux angoisses d'un insensé, aux combats d'une âme avilie? Vous êtes généreuse, je veux le croire; mais ne poussons pas plus loin cette épreuve. Nous n'avons rien à y gagner ni l'un ni l'autre.

— Monsieur, répondit Laure, désormais enchaînée à ce récit, je n'ai jusqu'ici trouvé que la force de vous plaindre. Achevez, de grâce.

— Vous le voulez, répliqua Pierre : eh bien! alors, à demain. Il est tard, je ne veux pas empiéter sur votre repos.

— A demain donc, dit Laure, puisque vous le voulez ainsi.

Elle se leva, et Pierre, toujours grave et cérémonieux, quitta la cellule de la jeune fille.

IX

DEUXIÈME VEILLÉE

Laure n'eût point été femme, si le récit de Pierre n'eût laissé dans son esprit le désir de connaître la fin de ses aventures. Ne serait-ce que par un instinct de curiosité, les femmes veulent arriver au dénoûment de tout drame, et c'est ce qui tient leur attention suspendue à tant de sombres histoires chaque jour quittées, chaque jour reprises. Chez Laure, un autre sentiment se mêlait peu à peu à celui-là ; un intérêt plus vif pénétrait insensiblement le cœur de la jeune fille. A mesure que Pierre déroulait ses romanesques aventures, on voyait les impressions de ce récit se réfléchir sur la physionomie de la prisonnière ; ses beaux yeux bleus passaient de toutes les nuances de la pitié à celles de l'attendrissement ; elle s'identifiait avec ces passions fougueuses, ces amours déréglées, comme Desdemona avec les exploits de son Maure, et les épisodes de ses grandes batailles. Accoudée sur son lit de repos et à demi étendue sur la peau de tigre qui le recouvrait, Laure oubliait les heures à écou-

ter cet homme, ce bandit, comme si déjà elle eût été habituée à ce séjour et heureuse de cette intimité. Pierre, au contraire, semblait plutôt se résigner à ces entrevues que les rechercher; sa réserve ne se démentait pas. Il ne parut même qu'assez tard dans la soirée suivante; et comme s'il eût fait à dessein le calcul d'exciter l'impatience de la jeune fille. Involontaire ou médité, ce moyen ne manqua pas son effet. Laure se trouvait sous l'empire d'une émotion visible, quand Pierre reprit froidement son récit:

« Je vous l'ai dit, mademoiselle, Claire était un cœur sec et froid, elle avait plus de vanité que d'amour, plus d'ambition que de tendresse. Dieu vous garde d'une affection où l'orgueil joue le plus grand rôle! Il n'y a pas de pire condition que d'être aimé ainsi. Pour les gens de théâtre il n'en est point d'autre. L'ivresse des hommages publics laisse peu de place aux joies tranquilles de l'intimité; on paye au monde extérieur un tel tribut, que tout bonheur à deux, tranquille, retiré, en est presque impossible. On y passe de l'exaltation au découragement, de la fièvre du plaisir à l'amertume du regret. Jamais de repos, jamais de sécurité; c'est une chaîne aussi difficile à rompre qu'à assujettir.

» Jugez de ce que devait être, dans cette région de tempêtes, une âme ardente, fougueuse, prompte à tous les excès. Claire savait se contenir; moi, j'en étais incapable:

ainsi s'explique l'empire qu'elle a exercé sur ma volonté. Nous étions donc commensaux du même théâtre, et longtemps la vogue nous y soutint; mais le public est un sultan capricieux qui ne garde pas longtemps les mêmes favorites. Claire l'éprouva; graduellement son étoile pâlit. Son talent était toujours le même ; elle avait ce même éclat qui remplissait la scène, et des qualités que l'étude avait accrues. Cependant les spectateurs se montraient plus froids; la lassitude avait fait place à l'engouement. C'est encore une des conditions des favoris du théâtre que de briller et de disparaître comme des météores. Quand les choses en viennent à ce point, rien ne sert de lutter : il faut courber la tête. Claire ne se résigna pas; elle voulut maîtriser la fortune. La chute n'en fut que plus affreuse; on alla jusqu'aux sifflets, et il fallut sortir de là, avec les hontes et les douleurs d'une défaite éclatante.

» Nous quittâmes Paris, et fûmes dès lors attachés à ces troupes nomades qui suivaient les étapes de nos armées. Nous vîmes ainsi les grandes capitales du continent, Berlin, Vienne, Varsovie. Entre deux batailles, on chantait l'opéra-comique, et quand le grand orchestre des canons avait fini sa partie, le nôtre se faisait entendre. Claire réussit complétement auprès de ce public militaire; il n'eût tenu qu'à elle d'y voir une revanche suffisante. Chaque soir notre salle était pleine. L'empereur y parut,

et de ses mains applaudit la chanteuse. C'était à Dresde, après les conférences de Tilsitt. Un pareil honneur était fait pour guérir bien des blessures ; mais celles de Claire étaient trop profondes. Elle songeait déjà à quitter le théâtre, moins en vaincue qu'en souveraine.

» Parmi les hommes qui suivaient assidûment ses représentations, elle avait remarqué un vieux comte saxon dont les hommages avaient un caractère particulier d'exaltation et d'insistance. Cet homme ne perdait pas de vue la chanteuse, l'applaudissait avec frénésie, et, à de certains moments, jonchait la scène de bouquets de fleurs. Évidemment une passion insensée couvait dans cette tête grisonnante ; et, à titre de comte et d'Allemand, ce vieillard était capable de toutes les folies. En effet, la maladie ne tarda pas à se déclarer : des messages sans nombre assaillirent notre logement, des offres de toute espèce, des présents magnifiques parvinrent à Claire de la part d'un admirateur inconnu qu'elle connaissait parfaitement. Elle renvoya tout avec une fierté et une noblesse qui ne firent qu'exciter davantage cette passion germanique. De la part d'une actrice, ce désintéressement était nouveau ; il semblait provenir de principes sévères et d'une délicatesse bien rare au théâtre. S'être maintenue pure dans une semblable carrière, avoir sauvé sa vertu de tant de piéges et de séductions, constituait une exception telle

que le vieillard en fut frappé d'une manière irrémédiable. Sur-le-champ, et avec l'imagination d'un enfant d'outre-Rhin, il bâtit là-dessus un roman dont Claire était l'héroïne; il vit en elle un ange égaré qui n'attendait qu'une main pour sortir de l'abîme, et composa une foule de sonnets et de *lieds* pour célébrer cette situation. Claire renvoya les sonnets comme elle avait renvoyé les présents ; le vieillard ne s'en enflamma que davantage. Au théâtre, on était sûr de le voir au premier rang des loges. et plongé dans une extase qui touchait au ridicule. La maladie était arrivée à son dernier période; il n'y avait plus qu'un moyen d'en sortir : c'est là que Claire attendait le noble comte. Enfin, il s'expliqua ; il demandait l'entrée de la maison à titre de prétendant; il offrait sa main, son nom et quelques millions de florins en propriétés territoriales. Claire triomphait ; on ne pouvait sortir du théâtre par une plus belle porte, effacer plus glorieusement le passé. Elle avait tout fait pour amener ce dénoûment, et pourtant, quand elle l'eut dans ses mains, quand il n'y manqua plus que son aveu, elle se souvint de moi et éprouva un moment d'hésitation.

» Cette femme m'aimait autant qu'elle pouvait aimer ; elle tenait à moi comme on tient à une victime ; nous avions longtemps fait route ensemble par de bons et de mauvais chemins ; mon souvenir se liait à toutes les phases de sa vie, à ses plaisirs comme à ses douleurs.

Mais ce retour dura peu : l'ambition l'emporta. A mon insu, elle poursuivit cette négociation, et jusqu'au dernier moment la tint secrète. Comment aurais-je pu soupçonner un tel vertige du côté de ce vieillard, une telle dissimulation de la part de cette femme? Je fus aveugle, mais qui ne l'eût pas été? Les choses étaient conduites le plus mystérieusement du monde et avec une habileté, une adresse qui auraient mis en défaut des yeux plus défiants que les miens.

Un jour, en entrant au logis, je n'y trouvai plus Claire: vainement allai-je la demander au théâtre et chez toutes nos connaissances : personne ne l'avait vue. Le surlendemain je reçus une lettre où elle me racontait son mariage le plus sèchement, le plus cruellement du monde. Cette lettre était signée : comtesse de ***. Permettez-moi de taire ce nom ; je n'ai plus le droit de le prononcer. »

— La vile créature! s'écria Laure, ne pouvant maîtriser son indignation.

Pierre reprit :

« La blessure était vive ; mon cœur en saigna. J'avais tout mis sur la tête de cette femme, mes affections et mes projets à venir. Pour la suivre, je m'étais fait comédien ; pour m'associer à sa défaite j'avais quitté la France pour l'Allemagne. Quand elle me manqua, je crus que tout me manquait; je n'aperçus que du vide autour de moi. Sans

goût pour la carrière du théâtre, il ne me restait plus qu'à végéter comme un histrion obscur, comme un héros des troupes ambulantes. Vingt fois je fus au moment de laisser là les planches et de m'engager comme simple soldat, vingt fois mes préventions de race furent les plus fortes. S'il y avait eu alors un Coblentz, j'y aurais pris du service ; mais marcher sous les aigles d'un Bonaparte, cette idée me causait une répugnance invincible. Le cœur humain a de singulières capitulations ; pour devenir comédien j'avais vaincu mes scrupules, je ne le pus pas quand il s'agit de devenir soldat de l'empereur. Mécontent de moi, ne sachant à quoi me résoudre, je ne vivais plus que d'une manière machinale, obligé de monter sur la scène pour gagner mon pain, et d'avoir le sourire sur les lèvres quand je portais la mort dans le cœur.

» Parmi nos camarades, il était une femme que ce deuil toucha ; elle jouait les dugazons ; et grâce à une longue expérience personnelle elle connaissait parfaitement le cœur humain. Elle s'était dit qu'aucune douleur n'est éternelle et voulait s'assurer la survivance d'une tendresse qui éclatait sous un si beau jour. Dès les premiers moments de mon abandon, ses sympathies se manifestèrent de la manière la plus expressive : affaissé sous le coup qui venait de me frapper, je n'y pris pas garde et fis à ces avances fort évidentes la plus cruelle des injures, celle de ne pas les apercevoir. Elle ne se rebuta

point; elle n'ignorait pas que le temps est un topique souverain; elle s'en remettait à lui du soin de me guérir et de l'indemniser. C'était une dugazon experte et qui savait attendre. En effet, deux semaines ne s'étaient pas écoulées que déjà je ne pouvais me défendre d'un sentiment de reconnaissance pour des soins si désintéressés et si attentifs. La dugazon n'était pas dans la fleur de la jeunesse, mais ses charmes gardaient encore un certain prestige et les brèches que les années y avaient faites étaient peu apparentes. En somme, la conquête pouvait s'avouer, ne fût-ce qu'à titre de consolation et de revanche.

» Je ne sais comment cela se fit; mais à peine venais-je de faire ces réflexions, que je reçus un billet de Claire, un billet éploré, plein d'une passion si vive, que je doutais d'abord qu'il fût d'elle. En aucun temps, même dans l'ivresse de nos premiers amours, elle n'avait trouvé des paroles si brûlantes, des protestations si vraies. Elle expliquait l'acte fatal qui l'avait jetée dans les bras d'un vieillard, et disait à quel regrets amers elle était alors en proie. La vanité l'avait perdue; elle expiait un vertige et allait mourir si je ne lui accordais pas mon pardon. En se livrant à un homme qui avait trois fois son âge, elle avait cru ne pas engager sa liberté d'une manière aussi triste, aussi complète. L'événement l'avait trompée; j'étais cruellement vengé. Son comte était le plus jaloux des hommes; il la tenait enfermée dans un de ses châ-

teaux aux environs de Pillnitz, et ne souffrait pas qu'elle vît d'autre personne que lui. C'était un odieux et insupportable esclavage, un abus de la force auquel elle s'arracherait, s'il le fallait, par la mort. Ensuite, elle me rappelait les jours heureux que nous avions passés ensemble, notre vie de théâtre, mêlée de bons et de mauvais instants, nos raccommodements, nos querelles, tous ces petits riens dont se compose la vie des amoureux. Jamais rien de si tendre, de si doux que ces détails; je ne croyais pas que Claire pût avoir une sensibilité aussi exquise; je la voyais sous un nouveau jour; j'étais heureux, je renaissais, je respirais plus librement; il me semblait que je n'avais rien perdu. La dugazon eut tort ce jour-là.

» Dans sa lettre, Claire me donnait les moyens de lui répondre. De toute la domesticité qui encombrait son château, elle n'avait pu gagner qu'une villageoise dont elle payait les services à prix d'or. Ce fut au moyen de cette messagère que s'engagea cette correspondance. Tous les jours elle venait à Dresde pour y porter un billet de la châtelaine, et recevait en échange quelques lignes de moi. Chaque jour les lettres de Claire devenaient plus sombres; souvent les larmes en effaçaient jusqu'aux caractères, et il fallait chercher sous ces témoignages de douleur l'expression de sa pensée. Cet amour de vieillard, qui avait commencé par une idylle, tournait insensible-

ment au drame. Rien n'était affreux comme les couleurs sous lesquelles la comtesse me peignait son mari. C'était un maître jaloux, brutal, capricieux, un surveillant fâcheux et incommode. Cette situation qui lui avait paru si désirable était un enfer anticipé ; ce château était une prison. Comme conclusion à ses plaintes, Claire invoquait toujours la mort ; elle ne se sentait pas la force de porter plus loin cette croix et de prolonger plus longtemps ce martyre. L'Elbe coulait au pied du donjon ; c'était dans ses flots qu'elle devait chercher un abri contre tant de souffrances.

» Jugez de l'effet que produisaient ces lettres déchirantes : j'en devenais furieux. Plus d'une fois j'ai parcouru les rues de Dresde, les cheveux en désordre, le cou nu, comme un homme désespéré. Je remontais le cours de l'Elbe, croyant toujours y voir flotter la robe blanche d'une femme. Peu à peu les idées de mort violente, de meurtre, occupèrent ma pensée; des visions affreuses et sanglantes m'obsédaient. Claire n'avait pas consenti à me dire où était ce château qui la gardait prisonnière : elle ne voulait pas, disait-elle, exposer inutilement mes jours. J'essayai d'obtenir ce renseignement de sa messagère; elle fut impénétrable. J'en étais donc réduit à dévorer inutilement ma rage, à ne savoir à qui m'en prendre et où me rattacher. Cette position altéra ma santé; je perdis le sommeil; mes camarades me plai-

gnaient sans me comprendre, et la dugazon finit par déclarer que j'étais complétement fou. Le ton de la correspondance que j'entretenais avec Claire se ressentit de cette exaspération. Aux peintures sombres et tristes que renfermaient ses lettres, je répondis par des pensées de vengeance. Je parlais de la délivrer de ses geôliers, de ses bourreaux, de la rendre, fût-ce au prix d'un crime, à la liberté et à l'amour. Les mauvaises passions qui fermentaient en moi commençaient à chercher une issue, et ma nature sauvage se révélait de plus en plus. Il faut tout dire : pendant un mois entier, mon cerveau fut assiégé des mêmes idées, du même dessein. Toujours du sang dans mes rêves, toujours des inspirations violentes au réveil. Jamais une pensée calme, rien qui pût rafraîchir ma tête égarée. Chaque jour, une lettre de Claire venait fournir un aliment à cette fièvre de vengeance qui me dévorait. Elle ne me laissait pas un instant de repos, pas une heure où ma raison pût reprendre l'empire; j'étais livré aux furies, et elle me semblait chargée d'aiguiser leurs dards empoisonnés.

» Que vous dirai-je? Ce drame eut le dénoûment qu'il est facile de prévoir. Un jour j'osai lui offrir mon bras pour la délivrer de son mari : c'est là qu'elle m'attendait. Elle refusa, mais en des termes faits pour me pousser au crime. Jamais la passion n'a parlé une langue plus expressive que celle qu'elle employait; il

y avait de quoi armer la main d'un lâche. C'étaient les tableaux les plus riants, les scènes les plus enivrantes, l'histoire entière de notre bonheur passé et le désespoir de l'avoir vu fuir pour toujours. J'insistai, je me mis de nouveau à ses ordres. Mourir pour mourir, mieux valait échanger ma vie contre un moment de joie. Elle maintint son refus, parla des obstacles, déclara qu'elle préférait le repos de la tombe au remords du crime. Cette résistance m'exaspérait au lieu de me vaincre; j'en vins à des propos insensés, à des menaces épouvantables, et, comme vaincue par mon égarement, elle céda. Je sus où était le château de son seigneur et maître; je m'y rendis mystérieusement et en prenant toutes sortes de précautions. C'était un vieux manoir, avec fossés, machicoulis et poterne, un nid de vautour du moyen âge. A cette vue je compris quelles tristesses pouvait recéler cette enceinte. Au delà des constructions et le long de l'Elbe s'étendait un parc charmant qui formait comme un contraste à ce sombre séjour. Tout y était disposé avec un soin et un goût exquis : une petite rivière s'y déployait en anneaux limpides et semblait le quitter à regret pour aller confondre ses eaux avec celles du fleuve.

» J'examinai les lieux avec attention et comme un homme décidé à en faire le théâtre d'une catastrophe. Claire m'avait quelquefois parlé dans ses lettres d'un kiosque où le comte se rendait presque chaque jour. Je

trouvai ce kiosque; il était placé sur les bords d'un petit lac et au milieu d'une vaste pelouse; on y arrivait par un bois d'arbousiers dont la verdure basse et touffue masquait le reste du paysage. Tout sur ce point favorisait ma retraite, le rideau de feuillage et les accidents du terrain; on ne pouvait choisir de lieu plus propice à un guet-apens. Quand j'eus achevé cette reconnaissance, j'écrivis à Claire, elle ne me répondit pas. J'écrivis de nouveau, même silence; j'adressai lettres sur lettres, tout fut vain. Enfin le dixième jour je reçus quelques lignes écrites au crayon. C'est tout ce qu'il me reste de ce terrible drame et je l'emporterai aux enfers s'il le faut. »

En même temps Pierre sortit de sa poche un morceau de papier froissé, déchiré, sur lequel une main tremblante avait tracé ces mots à peine lisibles :

« Le comte ira demain au kiosque de onze heures à
» midi. Si vous êtes toujours dans les mêmes dispo-
» sitions, allez-y.

» CLAIRE. »

« Ce fut l'arrêt de mort de cet homme, poursuivit Pierre en élevant la voix, et elle l'avait signé. Sur-le-champ, je fis mes préparatifs. De sa correspondance, je gardai ce seul et funèbre échantillon ; je brûlai le reste.

Je possédais, en ma qualité de chasseur, tout un arsenal ; j'y choisis une carabine à balle forcée, j'en chargeai avec soin les deux coups. Le lendemain, au jour, j'étais prêt. Pour aller au château, trois heures suffisaient : je les fis à pied, pour échapper à toutes les remarques. J'entrai dans le parc en franchissant une haie et allai me mettre à l'affût dans le bois d'arbousiers que j'avais remarqué quelques jours auparavant. Le parc était désert ; personne ne m'avait aperçu : nul bruit, partout le silence ; les oiseaux seuls chantaient sur les cimes des peupliers. Pendant deux mortelles heures j'attendis ainsi ma victime, bourrelé de remords, toujours près de quitter la place et retenu par une invincible fatalité. Enfin, à onze heures et demie, je vis se faire en face de moi un petit mouvement, et le frôlement des feuilles m'avertit que quelqu'un arrivait. Le sang me montait à la gorge et m'étouffait. Les objets tourbillonnaient devant mon regard ; j'avais l'air d'un homme ivre. J'eus une peine infinie à me remettre. Enfin, je vis s'avancer, par une allée latérale, un vieillard au visage calme et doux. Il me semble que je l'aperçois encore : il avait un volume à la main et lisait en marchant. J'hésitais ; cet homme n'avait rien d'un tyran ni d'un bourreau ; on eût dit un patriarche. Je craignis de me tromper. Ma carabine était ajustée, mais je ne pressais pas la détente. Peut-être eût-il été épargné, si, en levant la tête, il ne m'eût aperçu et

n'eût poussé un cri. Alors seulement je tirai, et il tomba : la balle avait traversé le cœur. Je m'enfuis éperdu.

» Pendant quelques jours je restai enfermé chez moi. Point de nouvelles de Claire; pas une lettre, pas un mot, rien. Les bruits de ville m'apprirent qu'un comte avait été assassiné dans son parc, et qu'il laissait toute sa fortune à sa veuve, une ancienne comédienne. J'avais été joué ; cet homme n'était pas si affreux qu'on me l'avait dépeint. Du reste, personne ne parlait du meurtrier, et je me croyais sauvé quand on vint m'arrêter le huitième jour. La bourre de ma carabine portait quelques lignes de mon écriture; on vida l'autre coup, on trouva des débris du même papier. Mes souliers avaient laissé dans le parc de nombreuses empreintes; on les mesura, elles m'accusaient. D'ailleurs, point d'*alibi* à invoquer; la dugazon avait pu constater mon absence durant la matinée où s'était accompli le meurtre. Devant ces charges accablantes, il n'y avait pas à hésiter; j'avouai tout et m'accusai seul.

» Voilà, mademoiselle, ce qui m'a conduit au bagne. »

En achevant ces mots, Pierre se leva, la figure bouleversée et comme s'il eût voulu échapper à ses remords. Laure ne dormit pas de la nuit et se sentit gagnée par un effroi involontaire.

X

LES PETITS ANGES

Pendant que Pierre achevait dans la cellule de sa prisonnière cet examen de conscience, non loin de là des confidences s'échangeaient entre quelques hommes de sa troupe. Chez les malfaiteurs ce passe-temps est habituel; c'est à qui déploiera plus de ressources d'élocution dans le récit de son Odyssée. On a souvent parlé de l'imagination des Arabes; celle des voleurs n'est pas moins féconde, et ils y ajoutent une assurance qui tient à la profession. Rien, d'ailleurs, de plus édifiant que ces romans où les vertus du héros éclatent sous le plus beau jour, et où l'indépendance oratoire ne connait aucune espèce de limites. Ce soir-là, l'intérêt de la veillée était concentré dans un groupe qui occupait l'un des angles de la grande salle. Une dame-jeanne de vin de la Malgue était placée au milieu du cercle, et le conteur avait soin, de temps à autre, d'y puiser quelques inspirations. Les trois hommes importants du groupe, ceux qui avaient droit aux honneurs de la parole, étaient le lieutenant Bouton-de-

Rose, le sous-lieutenant Zéphyr et le simple bandit Rossignol. Les autres faisaient galerie; ils s'inclinaient silencieusement devant la supériorité de leurs camarades et la facilité d'élocution qui les distinguait : c'était se connaître.

Quant à eux, il ne leur restait du langage humain qu'un grognement sourd, et c'est à l'aide de cet instrument qu'ils soutenaient l'orateur dans son récit, comme les chœurs dans le théâtre antique. Sur les instances de l'assemblée, Bouton-de-Rose venait de se décerner la parole : son grade et ses talents lui en donnaient le droit. L'énorme bouteille de vin fit le tour du cercle, et, après s'en être humecté convenablement, le lieutenant commença :

« Je suis né natif de Bretagne : c'est assez vous dire que je suis Breton. Ma patrie est Mériadec, près d'Auray, un pays des dieux où j'espère bien d'aller finir mes jours quand nous aurons assez mangé de poussière dans cette gueuse de Provence. Il faut que vous sachiez que mon père était un bon enfant qui se fit couper en deux à Quiberon. Pour qui? Du diable s'il le savait lui-même. Il alla au feu à cause de mon oncle, le curé de Grouny, qui lui dit, pour le décider, qu'il y gagnerait une situation avantageuse dans l'autre monde. L'auteur de mes jours ajouta foi aux promesses de notre respectable parent, mit sa fourche sur l'épaule en guise d'arme à

feu, et alla se faire démolir sous le fort de Penthièvre par un boulet du général Hoche. J'étais bien jeune alors; mais je me souviens toujours du moment où l'on nous rapporta ce qui restait de mon auteur; un soulier et un chapeau. Plus que ça d'héritage ! Le reste avait été dispersé dans les dunes et emporté par le flot. Ma pauvre mère ne pouvait pas s'en consoler ; elle passa huit jours à la recherche des débris de son époux, afin de les ensevelir en terre sainte : elle ne trouva qu'une fièvre maligne dont elle mourut un mois après.

» Il faut vous dire que j'ai toujours eu des sentiments, je m'en flatte. J'étais orphelin : ça ne pouvait pas se passer comme ça. Mon père et ma mère manquaient à ma faible jeunesse : il fallait que quelqu'un en portât la peine. Je mis la main sur le coupable : c'était mon oncle, le curé de Grouny. Sans lui mon père ne se serait pas fait détériorer par un projectile, comme un ingénu qu'il était, et ma mère, la digne femme, ne m'aurait pas laissé en ce bas monde, aussi solitaire que le pélican. C'est bon, que je me dis, mon excellent oncle, tu me le payeras; foi de neveu, tu n'emporteras pas la chose en paradis. Il le sentait, l'ecclésiastique ; il me voyait venir ! Aussi m'administrait-il des sermons de longueur, et me disait-il que mes auteurs se trouvaient excessivement heureux dans le séjour des anges. C'était ingénieux, mais voilà tout. Il voulait réparer la sottise qu'il avait

faite en envoyant mon père se battre avec une fourche contre des boulets de canon; mais il avait affaire à un gaillard qui ne se promenait pas facilement dans la lune. La dent que j'avais contre lui était encore jeune, mais solide; elle ne fit que croître et embellir par une foule de circonstances qu'il n'est point indifférent de vous énumérer. Zéphyr, passe-moi la fiole, ces souvenirs de mon jeune âge m'altèrent considérablement.

— Il y a de quoi : tout ce qui vient de Bretagne est salé : exemple, le beurre, répliqua Zéphyr en passant l'ustensile à son chef.

La dame-jeanne fit de nouveau le tour de l'assemblée et revint à son point de départ; Bouton-de-Rose la souleva de son bras athlétique et s'en infusa une dernière rasade.

— Histoire de se nettoyer le râtelier, dit-il, et il continua :

« J'étais donc monté contre mon oncle le curé; pour être complétement véridique, j'ajouterai que ça datait de loin. Enfant, je lui avais servi de clerc, et, comme je lui sifflais quelquefois le jus de ses burettes, il me prodiguait les taloches en bon parent. Depuis mes sept ans, je m'étais promis que je lui revaudrais ça, et je n'y ai pas manqué. Ensuite il voulait m'apprendre le latin, la Bible, les Écritures, et voilà des choses qu'on ne pardonne pas. Vous me direz peut-être : Ce sont des vétilles, des piqûres d'épingle....

— Mais non, mais non, s'écrièrent les bandits.

» Attendez, mes petits amours, nous ne sommes point encore au bout du chapelet; vous allez connaître le vénérable ecclésiastique : chaque chose en son temps. Mon père et ma mère étant morts, la chaumière fut vidée, on vendit nos pauvres meubles, la huche, les matelas, tout jusqu'à mon lit : je restai nu comme le jour où je vins au monde. C'est bon, me dis-je, cela regarde mon oncle; le tort est de son côté; il me doit un sort. Personne de plus tranquille que moi. Je volais les fruits des voisins, je saignais leurs poulets, et quand ils se plaignaient, je les envoyais à mon oncle. L'ancien se faisait tirer la manche et puis il arrangeait la chose. Pendant trois ans il remplit ce devoir; mais, quand il vit que je le prenais décidément sur ce pied, il outragea la nature, foula sous ses talons les droits du malheureux orphelin et me mit à la porte. Eh bien! qu'en dites-vous? ajouta Bouton-de-Rose en croisant les bras et interrogeant ses compagnons. En voilà un de procédé!

— L'indigne homme! s'écria l'assemblée.

— Vis-à-vis d'un être faible et sans défense, poursuivit l'Hercule, en agitant sur ses épaules sa tête de taureau.

— Ça criait vengeance, ajoutèrent ses compagnons.

» Elle ne lui manqua pas; mais procédons par ordre. J'étais donc sans feu ni lieu. Pour son excuse, mon

oncle disait que je pouvais me tirer d'affaire tout seul. A dix-huit ans, jugez un peu. Si ce n'est pas incroyable! Cependant je voulus n'avoir rien à me reprocher; je pardonnai à l'ecclésiastique, je renonçai à affliger sa soutane, à abreuver sa tonsure de réclamations. Je pouvais réclamer une pension, des rentes pour mes vieux jours; j'aimai mieux me montrer généreux.

— Dieu! que c'est donc délicat, dit l'assemblée. Bravo, Bouton-de-Rose! Après lui faut tirer l'échelle.

» Voici, mes petits anges, comment je calculais. Mon oncle, disais-je, est un homme d'âge; et je suis son seul parent et héritier. Pourquoi troubler les derniers instants de ce bon pasteur! Il n'est pas immortel, et j'en rends grâce à la nature. Eh bien! quoi! Il n'y a qu'à attendre; un peu de patience et le magot me revient. Je sais que l'ancien ramasse depuis longtemps ses petites économies; j'ai vu les tiroirs, ils sont pleins, très-pleins; monnaie jaune, monnaie blanche, un peu de tout. Il y a du linge dans les armoires, de l'argenterie dans le buffet, des livres dans la bibliothèque, des lapins dans le clapier, des rideaux aux fenêtres, de bons matelas sur les lits, enfin tous les biens de la création. L'ecclésiastique ne marche jamais sans cela. Soyons calmes et laissons faire le temps. Tout mortel descend à son tour le fleuve de la vie et il y a un terme à tout, même aux curés. N'était-ce pas philosophique, mes amis?

— Philosophique à mort, dirent les bandits.

» Eh bien! mon parent abusa de ma bonté. Jusque-là il avait vécu seul dans son presbytère; une vieille villageoise soignait son petit ménage et se retirait après avoir tout mis en ordre. C'était bien; je n'avais pas à me formaliser; j'acceptais cela, je faisais cette concession : il faut être juste envers l'âge. Mais ne voilà-t-il pas que, tout d'un coup, mon vénérable parent se ravise! Il renvoie la vieille et prend chez lui une jeune fille fraîche, robuste, et qui m'avait l'air d'une matoise finie. — Ah fichtre! me dis-je tout d'un coup, voilà que ça se gâte. Une luronne de vingt ans! Je me rétracte; je ne pardonne plus. Ah ben oui! pour que les petits écus la dansent, et que je ne trouve plus au moment final que des coquilles de noix! Pas de ça, mon bon oncle, je ne puis pas tolérer ce changement de position sociale; impossible, parole d'honneur!

— Au fait, c'est juste, observa Zéphyr, il n'en avait pas le droit: un oncle se doit à son neveu!

» Comme tu dis, Zéphyr, un oncle se doit à son neveu. Et puis, mes petits anges, pour qui me prenait-il, l'ecclésiastique? Est-ce que je ne devais pas être révolté de voir une jeunesse à son service, et quelle jeunesse? Une gaillarde achevée! Ah! çà, et la morale donc? J'aurais pu laisser donner un accroc à la morale? Non! Il fallait rappeler ses devoirs à ce mortel vertueux, empêcher que

le désordre ne s'introduisît dans sa maison. Moi, transiger avec la morale! allons donc! C'est alors, mes amis, que je me suis décidé à sauver le vieillard au péril de mes jours; que dis-je, de mon honneur. Je devais ce sacrifice aux principes!

— Joli! joli! s'écria Rossignol.

» Cette considération me décida. La jeune fille qui s'était introduite chez mon oncle ne l'avait fait qu'en vue du magot. Je résolus de déjouer les plans de la sournoise en exécutant une rafle sur la boîte aux écus. De quoi s'agissait-il? de reprendre ce qui devait m'appartenir, d'anticiper un peu sur les événements. On voulait me dépouiller, je défendais mon bien; quoi de plus légitime? Et dire qu'ici-bas les bonnes intentions sont toujours méconnues, et que la vertu la plus pure peut conduire un homme à Brest ou à Toulon! C'est décourageant, parole d'honneur!

— Quelle petitesse! ajouta Zéphyr.

» Je montai donc mon coup. Le jour, c'était difficile: mon oncle ne quittait pas le presbytère, et, pendant que duraient les offices, la servante faisait bonne garde. Je connaissais parfaitement les êtres: il s'agissait de franchir la barrière du clos et d'ouvrir une croisée du rez-de-chaussée; de là j'entrais dans la pièce où se trouvait le magot. Je me procurai chez le forgeron une forte pince avec laquelle, en pesant un peu, on pouvait ouvrir

fenêtres et meubles; c'était l'affaire d'un petit brin d'exercice ; ce fut vite appris. La bonté de ma cause me soutenait, me rendait tout aisé. Avec un cœur pur et quelques verres de vin dans l'estomac, mes agneaux, il n'y a rien d'impossible. Fais circuler la fiole, Zéphyr, je m'aperçois que je m'attendris.

— C'est juste, l'émotion porte sur le gosier; il faut humecter la narration, dit le sous-lieutenant.

Ce fut l'affaire d'une nouvelle libation qui mit presqu'à sec le vaste réservoir.

» Enfin, reprit Bouton-de-Rose en poussant un bruyant soupir, je me décidai à l'expédition. On ne sait ce qui peut arriver en pareille circonstance ; je pris un couteau et l'aiguisai d'une manière imperceptible. Un joujou de poche, un instrument de dames, quoi ! Rien de méchant, ni de bien affilé. Il était minuit quand j'escaladai la barrière. Les chiens ne donnèrent pas de la voix; ils me connaissaient. J'arrivai sous la fenêtre du rez-de-chaussée ; j'écoutai : partout le silence. On dormait profondément dans la maison. Avec mon instrument je pesai sur le volet ; après quelques efforts il céda ; je brisai une vitre et ouvris l'espagnolette. Malheureusement quelques éclats de verre tombèrent sur le plancher, et mon oncle, qui avait le sommeil fort léger, entendit ce bruit et prêta l'oreille. J'opérai alors sur le meuble qui renfermait la monnaie, et il venait de céder et de s'ouvrir,

quand je vis s'avancer le curé une chandelle à la main. En toute hâte, je remplis ma poche d'écus et me disposais à fuir quand mon oncle me saisit au collet et se mit à crier. Alors, machinalement, je portai la main à mon couteau, et donnai au vieillard une poussée un peu rude. Il tomba, le pauvre cher homme, et je battis en retraite sans pouvoir seulement lui expliquer mes intentions.

— Si ce n'est pas du malheur ! dit Rossignol.

» Voilà l'aventure. Mon oncle n'avait qu'une égratignure, et il en revint ; mais ses cris attirèrent les habitants des maisons voisines. On m'arrêta au moment où je franchissais les barrières du clos. Mon affaire fut bientôt bâclée. On me conduisit devant des messieurs qui ne voulurent point reconnaître ce qu'il y avait de pur dans ma manière d'opérer. Si j'avais volé des millions et organisé un coup sur une grande échelle, je serais en honneur du monde ; mais j'ai voulu reprendre mon petit bien, et l'on m'a envoyé au bagne. Du reste, ça n'a pas manqué : mon oncle est mort, et c'est la servante qui a hérité. La justice m'a fait tort de cela. Essayez encore de venger la morale : il y a de quoi s'en dégoûter. Voyons, Zéphyr, passe-moi la fiole, mon garçon : c'est là-dedans que la vertu méconnue trouve sa récompense. »

— Toisé ! mon cher. Évanoui, le liquide ! Aussi tu es inconsolable ce soir. Quelles lampées !

— Zéphyr! la santé de l'homme, c'est de se tenir les pieds secs et le gosier humecté. Avec ça, on passe mille ans, comme les corbeaux. Mais, silence! Au tour de Rossignol. Rossignol, gazouille-nous ton histoire. Mes petits amours, écoutez Rossignol.

« Mon Dieu, c'est tout ce qu'il y a de plus simple, dit celui-ci. J'ai le malheur d'avoir un joli talent pour les paraphes, voilà ce qui m'a perdu. Une supposition que j'eusse tourné mes facultés vers toute autre chose, je restais un citoyen patenté et honoré. J'aurais joué, par exemple, parfaitement de la clarinette : en quoi cela aurait-il pu me nuire? Eh bien, il n'en est pas de même d'un talent pour les paraphes; la société n'a aucune espèce d'égards pour ce genre d'industrie. Il faut dire que je m'y suis pris jeune : au collége, j'exécutais la signature du professeur avec accompagnement d'un certain paraphe flamboyant qui n'a pas peu servi à me former la main. C'était compliqué au possible et mélangé de losanges d'une exécution très-délicate. Malgré cela, je l'ai pincé du premier coup : j'avais ce talent dans les doigts. Une, deux, trois; pas plus malin que cela. Était-ce ma faute? je vous le demande? fallait-il me couper le poignet? Pouvais-je refuser un don de la nature! J'ai passé huit ans de ma vie sans pouvoir mordre au latin, et le premier paraphe que j'ai vu, crac! enlevé! Si ce n'est pas là une vocation décidée,

c'est qu'il n'y a rien sous le soleil qui mérite ce nom.

— Adjugé ! dit Bouton-de-Rose en interrompant l'orateur. Chacun apporte son guignon en naissant, et la philosophie consiste à ne pas bouder contre son ventre. Tu m'as passé la soutane, je te passe la plume d'oie. Continue, Rossignol, je te couvre de mon estime.

» Je me livrai donc, dès mon plus bas âge, au commerce des paraphes, et mes débuts furent des plus heureux. En général, tout homme a besoin de la main de ses semblables ; il demande une signature par ci, une signature par là. Il lui faut celle du préfet pour les passeports et les ports d'armes, celle du maire pour les papiers de l'état civil, des légalisations et des apostilles sans nombre. Du premier coup, je supprimai tout cela. Vous voyez cette main, mes camarades ; elle suffisait à tout ; elle remplaçait celles du préfet, du maire, du notaire, des juges ; une main universelle, portative et commode. Et dire qu'au lieu de lui donner un brevet d'invention et de la combler de récompenses, on a jeté cette main sur la paille humide des cachots.

— Encore une petitesse, s'écria Zéphyr. La société est bien rétrograde !

» Tant que je travaillai dans le paraphe administratif, ça marcha. Il ne s'agissait que d'actes sans importance, et le gendarme commis à la vérification des passe-ports est peu lettré. Malheureusement, mon goût pour le pa-

raphe me porta vers la finance, et ici commencent mes malheurs. Il y avait dans la ville de Bourgogne que j'habitais alors un banquier dont le paraphe était superbe. Figurez-vous quelque chose de rond, de plein, de dégagé, de librement fait, de hardi même, enfin un vrai chef-d'œuvre. Toutes les fois que je voyais ce paraphe, il me prenait des envies de m'y livrer, de m'y adonner, de le cultiver! Que voulez-vous? une fantaisie d'artiste, un goût décidé pour le beau! C'était un si magnifique paraphe! Il faut n'avoir jamais connu le culte de la calligraphie pour ne pas me comprendre et m'excuser. Après avoir longtemps lutté, un jour je fus vaincu. Je dessinai avec amour les premières arabesques du merveilleux paraphe et l'enlevai tout entier, d'une manière triomphante. Dans l'ivresse du succès je le multipliai tellement qu'il s'en trouva bientôt pour deux cent mille francs en circulation. Ce que c'est que la passion de l'art!

— C'est comme le soufflet que j'ai donné au quartier-maître de l'*Océan*, dit Zéphyr. Fallait voir comme c'était festonné.

» Bref, poursuivit Rossignol, mon talent fut méconnu, calomnié et proscrit. J'en ai eu pour vingt ans de chiourme et j'y serais encore si je n'avais pas exécuté le paraphe du commandant de l'Arsenal pour me viser un permis de sortie. Maintenant, c'est fini, je me retire du commerce des paraphes. »

Rossignol en était là quand le capitaine, sortant de la cellule de Laure, aperçut le groupe et alla vers lui :

— Eh bien, mes gars, qui vous retient éveillés si tard?

— Faites pas attention, capitaine; nous nous contons des histoires, répondit Bouton-de-Rose.

— Décidément, se dit Pierre, en regagnant son réduit, c'est le jour des histoires; tout le monde s'en mêle.

XI

ÉMOTIONS DE LAURE

Pendant la journée qui suivit les confidences de Pierre, Laure Grandval fut en proie à des réflexions tumultueuses. Le récit de cet homme lui revenait à la pensée; elle en repassait les détails, et ne trouvait, au fond de son cœur, qu'une compassion douloureuse pour tant d'infortunes. L'amant de Claire avait été conduit vers l'abîme par une sorte de fatalité; cette femme s'était servie de lui comme d'un instrument qu'elle avait brisé ensuite. Criminel, il l'avait été, mais d'une manière passive et plutôt par dévouement que par instinct. Le vrai coupable, dans cette aventure, c'était Claire, qui

avait sacrifié cet homme à son ambition et à sa cupidité. Dans ces conditions, un crime, quelque énorme qu'il fût, ne semblait pas sans excuse à la jeune fille; Pierre se relevait à ses yeux de toute la générosité qu'il avait eue envers sa complice, du silence qu'il avait gardé devant ses juges, enfin de cette auréole qu'aux yeux des femmes gardent les criminels dont l'amour arme le bras.

Cependant, à mesure qu'elle pénétrait plus avant dans cette recherche, Laure s'effrayait du sentiment qui s'éveillait en elle. Pourquoi cet intérêt à l'égard d'un bandit? que signifiaient ce souci, cette préoccupation? pouvait-il y avoir jamais rien de commun entre elle et lui? Cet homme était déchu, qu'importait le motif de la déchéance? Il était désormais séparé du monde par une barrière que rien ne pouvait ni abaisser ni détruire, et c'était jouer un triste jeu que de pousser plus loin des découvertes dans un semblable passé. D'ailleurs, si un premier crime avait été le fait d'un égarement, combien d'autres crimes l'avaient suivi! Que d'attentats froidement médités, que de meurtres, que de déprédations et de violences! N'était-elle pas aussi victime de l'une de ces expéditions, et son frère n'avait-il pas péri sous les mêmes voûtes où on la retenait prisonnière? Elle, s'intéresser à cet homme! La fille et la sœur de braves officiers, se sentir touchée une heure, un moment, par les

confessions d'un bandit obscur! quelle triste et lourde chute!

Laure se sentait affaissée par cet examen de conscience, et, accoudée sur la table qui meublait sa cellule, la tête entre ses mains, l'œil fixe et sombre, elle resta plongée dans une immobilité profonde. On l'eût prise pour une statue, tant sa pose resta longtemps la même. Cependant, sous ce calme apparent, se cachait un grand combat intérieur. Pour l'excuser ou pour le flétrir, Laure s'occupait toujours de Pierre; c'était une obsession que ni sa raison ni sa volonté ne pouvaient vaincre. Elle avait beau en faire un homme affreux, un réprouvé indigne de son attention, sa pensée y retournait sans cesse, tantôt avec des élans de colère, tantôt avec un sentiment de pitié. A tout prendre, Pierre avait été bon pour elle, poli, plein de déférence et de respect. Tout, dans ses procédés, respirait une délicatesse qu'elle n'avait jamais trouvée ailleurs ni au même degré, ni avec ce caractère. Là où elle aurait dû s'attendre à des brutalités odieuses, elle avait rencontré les égards les plus raffinés. Fallait-il payer tout cela par des mépris et de la haine? fallait-il refuser à cet homme un peu de reconnaissance en retour de tels services?

it le combat qui se passait dans l'esprit de la jeune fille; les impressions les plus contraires s'y succédaient. Elle se voyait engagée dans un chemin périlleux

et, de quelque côté qu'elle portât le regard, elle n'apercevait point d'issue. Sa curiosité l'avait menée si loin qu'elle n'était plus dans ce souterrain sur le pied d'une prisonnière et d'une victime. Elle sentait murmurer en elle une sorte de complicité involontaire qui la couvrait de honte et de confusion. Confidente d'un bandit ! Cette idée amenait une rougeur sur ses joues, et en bien s'interrogeant elle voyait, au delà de ce titre de confidente, un autre titre qui la jetait dans l'épouvante et dans le désespoir. Ce fut au milieu d'une de ces crises que Zéphyr frappa à la porte de sa cellule ; elle ouvrit. Le matelot ôta son bonnet et la salua respectueusement.

— Pardon, excuse, mademoiselle, dit-il ; soit dit sans vous déranger ; comment aimez-vous le poisson ?

Malgré l'amertume de ses pensées, Laure ne put se contenir, un sourire effleura ses lèvres.

— Le poisson ! dit-elle.

— Oui, insista Zéphyr, le poisson ! Nos gens ont jeté le filet ce matin du côté de Léaube, et la pêche a donné. Des soles, des mulets, des cabillauds, tout le tremblement. Comment les aimez-vous ?

— Comme vous l'entendrez ; je n'ai point d'ordres à donner ici.

— Ah bien oui ! c'est vous qu'êtes le capitaine à présent ! la consigne est là. Zéphyr connaît ses devoirs.

— Vous vous méprenez, dit Laure; je ne suis ici qu'une prisonnière. Retirez-vous.

— Du tout, ça ne peut pas se passer comme ça, le poisson veut être mangé frais. Voyons, ma bonne demoiselle, ajouta Zéphyr en roulant son bonnet entre ses doigts, venez un peu en aide au pauvre monde. Je m'en veux assez, allez, de vous avoir servi une ratatouille trop foncée de poivre. Faut croire que votre estomac m'a gardé rancune; mais que voulez-vous? on n'a pas le compas dans l'œil : c'est sitôt lâché, une pincée de plus.

Zéphyr débitait tout cela avec un tel sang-froid et une gravité si comique que Laure se sentit vaincue.

— Eh bien! mon garçon, lui dit-elle avec plus de familiarité, faites à votre guise; vous avez liberté entière.

— Pas de ça, je battrais la campagne. Fixons la chose, c'est grave. La sauce est pour beaucoup dans l'état social du poisson; un clou de girofle de plus ou de moins influe sur son caractère. Ah diable! ne plaisantons pas. Il s'agit de fricoter dans le grand, dans le soigné!

— Vraiment!

— Pour lors, comment traiterons-nous cette marée, poursuivit Zéphyr en portant la main droite à son crâne comme pour y chercher une inspiration? J'y suis, ajouta-t-il avec un geste expressif, j'y suis! la sauce au vin!

— Va pour la sauce au vin, répondit Laure en souriant malgré elle.

— C'est juste; il y a là un succès. La sauce au vin, ça me connaît : nous avons descendu ensemble plus d'une fois les rivières du Calvados! Mais ce gueux de vin du Var est si traître! C'est capable de faire tourner les mulets et donner un coup sur le timbre aux cabillauds. Ah! si c'était du champagne, je ne dis pas; un petit vin des dames, orné de sa mousse. Oh! alors, la sauce au vin; bien! à mort! Le poisson mijote volontiers dans le champagne : c'est une compagnie qui lui va. Mais le vin du Var, fi! le brutal! pas moyen d'y songer. Passons à autre chose.

— Soit!

— Pour ce qui est de la sole, poursuivit l'artiste, son affaire est claire! A la normande; c'est le pays qui m'a donné le jour. Et quant au reste, une matelote. Le capitaine a un faible pour les matelotes, ajouta Zéphyr; et vous, mademoiselle?

— Suivez le goût de votre capitaine, mon garçon; le mien importe peu.

— Mais non, mais non! Vous ne savez donc pas que nous sommes tous ici pour vous servir. Ah ben! qui l'eût dit! poursuivit Zéphyr, comme s'il se fût parlé à lui-même. Virer lof pour lof comme ça! Qui aurait pu le prévoir? Il a fallu un miracle! Un homme qui avait le sexe en horreur!

Laure comprit qu'il s'agissait de Pierre; son attention

devint plus vive : elle était ramenée sur le terrain de ses pensées.

— Un homme, continua Zéphyr, qui ne disait jamais un mot aux femmes, qui ne pouvait les sentir ni en peinture ni en figure. Eh bien! excusez! il est fameux le changement de manœuvre! Sapristi! c'est du neuf.

— De qui parlez-vous, mon garçon? demanda Laure, entraînée peu à peu par les réflexions de Zéphyr.

— De qui? répliqua celui-ci avec quelque vivacité; saprelotte! du capitaine. Parole d'honneur, il n'est plus reconnaissable! On nous l'a changé en nourrice, notre capitaine; c'est un tour que la gendarmerie nous a joué.

— Comment cela, mon garçon?

— Comment? C'est très-simple. Figurez-vous, ma bonne demoiselle, que les femmes et lui, depuis longtemps, ça ne passait plus par la même porte. Dans la vie que nous menons, vous comprenez que la plus belle partie du genre humain ne peut pas nous être indifférente. On a un cœur, que diable! Moi qui vous parle, j'ai réussi auprès des quatre parties du monde! j'ai connu des Orientales, des Occidentales et même des Méridionales!

— Assez, mon garçon, n'allons pas plus loin, reprit Laure, qui voulait contenir les souvenirs personnels de son interlocuteur.

— Ah! fichtre! c'est juste. Mille excuses, mademoi-

selle; moi qui brûlais la consigne. C'est donc pour vous dire que, tandis que nous nous comportions en vrais chenapans, notre capitaine n'a jamais navigué dans ces eaux-là ! Les femmes et lui, ça ne cordait pas ! Faut qu'il ait eu à s'en plaindre. Au fait, c'est si traître !

— Singulier chef de brigands, se disait la jeune fille.

— C'est comme je vous le narre, poursuivit Zéphyr. Une supposition qu'il se trouvât des femmes dans une expédition, il ne s'en inquiétait seulement pas ; elles devenaient ce qu'elles pouvaient. Que voulez-vous? c'est peut-être un vœu, ajouta le matelot en terminant.

Laure était de nouveau retombée dans ses réflexions et ne semblait plus écouter l'interlocuteur. Zéphyr s'en aperçut et fit un mouvement vers la porte.

— Ainsi, c'est convenu, mademoiselle, dit-il, la sole à la normande et le reste en matelote? Quatre clous de girofle et un peu de muscade râpée : on laissera mijoter pendant une heure et l'on servira chaud. Vous m'en direz des nouvelles !

Il sortit et laissa la jeune fille seule. La journée lui parut d'une longueur insupportable. Toujours obsédée par les mêmes images et poursuivie par les mêmes pensées, elle en était réduite à désirer une diversion à sa solitude.

Les visites de Pierre comblaient les vides de cette existence souterraine, et, quoiqu'elle en comprît le danger, elle ne pouvait se défendre d'y songer et de compter les

heures de l'attente. Ce jour-là elles furent longues : Pierre ne parut pas; il chargea Zéphyr d'annoncer à la jeune fille que les soins d'une expédition le retenaient au dehors, et qu'il rentrerait trop avant dans la nuit pour aller lui présenter ses devoirs. Ce contre-temps jeta Laure dans un découragement et un ennui profonds; elle éprouva une de ces crises qui atteignent les âmes les plus fermes, un de ces moments de lassitude où il ne reste plus dans le cœur qu'un seul sentiment, le dégoût de vivre. Elle essaya de se vaincre, de dompter ce découragement; ses efforts échouèrent. La nuit vint, mais une nuit triste, lourde, sans sommeil. Les paupières de la jeune fille s'abaissaient de temps en temps sur ses yeux, comme lasses de résister à la loi de la nature; mais, peu d'instants après, elles se rouvraient par une sorte de contraction nerveuse, et comme si une force invisible les eût soulevées. Des visions incohérentes, des rêves affreux se mêlaient à cet état de somnolence et l'aggravaient. Laure s'imaginait parfois qu'une main froide et glacée venait la saisir à la gorge, et, à demi suffoquée, elle se mettait sur son séant, rappelait ses esprits, et jetait un regard effaré autour d'elle. Rien n'était changé dans sa cellule; sa veilleuse y répandait une clarté douce, et aucun bruit ne se faisait entendre. Pour chasser ces spasmes, la jeune fille se leva, préférant la veille à ce sommeil fiévreux, prit un livre et passa ainsi quelques heures. Avec

l'habitude qu'elle avait des bruits et des mouvements du souterrain, il lui fut facile de se tenir au courant de ce qui s'y passait. La troupe revint de son expédition vers le milieu de la nuit, et les hommes, après quelques mots échangés, regagnèrent leurs gîtes. En prêtant l'oreille, Laure reconnut la voix du capitaine, et, quelques instants après, celle de Zéphyr, qui venait se coucher non loin de sa porte, selon sa coutume.

Jusque-là ces divers mouvements n'avaient rien d'extraordinaire; ils ressemblaient à ce qui avait lieu chaque soir, et faisaient partie des habitudes de cette vie souterraine. Quelques instants après, le silence le plus profond régnait sous ces voûtes; tout le monde, excepté Laure, était livré au repos. Plus calme, la jeune fille allait regagner son lit, quand un bruit étrange attira son attention. C'était comme un chuchotement à voix basse et des paroles échangées entre plusieurs personnes. Laure tressaillit; ce bruit était inexplicable; il semblait partir de la voûte de sa cellule comme d'un soupirail et ne répondait à aucune des directions dans lesquelles les hommes de la troupe avaient établi leurs gîtes.

Laure, quoiqu'à peine arrivée dans le souterrain, en connaissait les dispositions. Sa cellule était située au fond d'un boyau, parallèle à la salle que l'on nommait la *salle des morts* et qui a joué un rôle dans cette histoire. Peut-être, par des fissures intérieures, comme il en existe

à ces profondeurs, la voix communiquait-elle de cette caverne basse et sonore jusqu'à la cellule de la jeune fille. Elle souleva les tentures qui masquaient le plafond de sa chambre, et les sons arrivèrent en effet plus distinctement à ses oreilles. Cependant ils étaient encore assez confus pour qu'il fût impossible d'en comprendre le sens. La jeune fille redoubla d'attention, mais les voix se turent et le silence régna de nouveau.

La curiosité de Laure était excitée au plus haut degré. Évidemment, il se passait près d'elle quelque chose de mystérieux qu'elle résolut d'éclaircir. D'après la direction des bruits, il lui sembla qu'ils prenaient naissance dans la partie du souterrain où s'était accomplie l'expiation funéraire. L'ouverture du caveau avait été fermée par d'énormes blocs de rochers, ce qui ne permettait pas de croire qu'aucun homme de la troupe y fût descendu. Mais alors, d'où venaient ces voix? La jeune fille ne résista pas au désir de s'en assurer.

Par la grande caverne qu'occupait le lac, on arrivait à l'issue, maintenant condamnée, de la salle des morts. De ce côté peut-être, les voix arrivaient-elles plus librement, et de manière à ce que le sens en put être saisi. Voilà l'expérience que Laure se décida à faire, et, pour s'aventurer ainsi au milieu de la nuit dans un repaire de bandits, il ne fallait rien moins que son courage viril et un penchant pour les aventures, qui la dominait à son

insu. Parmi les objets qui garnissaient sa cellule figurait une lanterne sourde dont se servait Pierre quand il faisait sa ronde de nuit dans ses domaines souterrains. Laure l'alluma, en masqua le foyer et ouvrit sa porte le plus doucement qu'elle put.

Tout semblait endormi et muet; Zéphyr reposait à quelques pas de là, en travers du couloir; elle franchit cet obstacle avec précaution, retenant son haleine et appuyant à peine ses pieds sur le sol. Elle parvint ainsi dans la grande pièce, qu'éclairaient deux énormes torches de résine, et en sonda les profondeurs d'un œil inquiet et curieux. Le silence y régnait, et la seule agitation qui s'y fît voir était celle de la lumière qui se réfléchissait dans les eaux tranquilles du lac. Cinq hommes, enveloppés de leurs manteaux, étaient couchés dans un enfoncement et sur un talus naturel que formait le rocher; ils paraissaient plongés dans le sommeil; une cruche de vin, placée à leurs côtés, était leur meuble de chevet. La jeune fille les examina pendant quelque temps; leur immobilité fut complète. Les voix qu'elle avait entendues ne pouvaient donc pas être les leurs; c'était un premier doute qu'il fallait éclaircir et une première expérience à faire. Tranquille de ce côté, Laure s'engagea dans la cavité où Pierre avait tenu son lit de justice, et au bout de laquelle s'ouvrait le caveau funèbre. Les lueurs des torches n'arrivaient pas jusque là,

et il fallait s'avancer avec précaution en s'aidant de la lanterne pour reconnaître le terrain, et en réglant toutefois la lumière de manière à n'être pas trahie. La voûte était basse, inégale, et la pierre y prenait des formes bizarres qui, dans ce demi-jour, troublaient et effrayaient le regard. Si Laure avait été accessible aux visions et à ces terreurs superstitieuses auxquelles peu de femmes se dérobent, elle eût promptement reculé et n'eût pas poussé jusqu'au bout l'entreprise. Mais c'était une âme fortement trempée, et que des périls, réels ou imaginaires, n'intimidaient pas. Elle marcha donc résolûment vers le fond de la cavité, ne s'arrêta que lorsqu'elle sentit les parois du roc, et, plongée dans une obscurité complète, elle prêta de nouveau l'oreille.

Elle était là depuis quelques instants, quand un soupir étouffé se fit entendre ; on eût dit qu'il venait de loin, et perçait pour ainsi dire le rocher. Les doutes de Laure se vérifiaient ; il se passait de ce côté quelque chose qui était ignoré des hommes de la troupe. Une clarté imperceptible qui sembla se glisser entre les fentes du mur changea bientôt ce soupçon en certitude. L'endroit d'où s'élevait cette lueur était précisément celui qui avait été muré à la suite de la dernière exécution. Laure s'en approcha à tâtons, et en s'observant de manière à ce qu'aucun bruit ne pût signaler sa présence. Elle appliqua l'œil aux fissures du roc ; la lumière avait disparu,

les ténèbres s'étaient de nouveau faites; mais cette fois la jeune fille put saisir quelques paroles :

— Vous avez tout vu, disait une voix.

— Oui, répliquait une autre.

— Êtes-vous prêt?

— Oui !

— Eh bien ! à demain !

— A demain !

Les voix s'éloignèrent et Laure n'entendit plus rien. Vainement passa-t-elle encore près d'une heure près de l'ouverture du caveau ; les bruits avaient cessé; les lumières s'étaient éteintes. Craignant d'être surprise par le réveil des hommes de la troupe, l'héroïne regagna sa cellule, l'esprit vivement préoccupé de cette singulière aventure.

XII

L'ALERTE

A l'aube, Zéphyr, en sa qualité de sous-lieutenant, alla placer les hommes de garde à l'ouverture extérieure du souterrain et jeta un coup d'œil sur la campagne envi-

ronnante. Le jour n'était pas fait encore : une zone blanche éclairait le ciel du côté de l'est, et, s'étendant de plus en plus, annonçait le réveil de la nature. La forêt semblait endormie sous un voile de vapeurs dont les ondes allaient se confondre avec celles de la mer. A mesure que l'air devenait plus tiède et la clarté plus grande, on voyait cette humide enveloppe se déchirer en quelques endroits, et du milieu de ces éclaircies les grands arbres du bois de Bormes se détachaient fièrement et devenaient à chaque instant plus distincts. Cette lutte de la lumière contre la brume est l'un des plus beaux spectacles auxquels l'œil humain puisse assister, et l'attitude recueillie de Zéphyr semblait indiquer qu'il y était sensible.

L'attention du sous-lieutenant avait cependant un autre objet ; il laissait aux artistes et aux poëtes le soin d'admirer les levers du soleil. Quant à lui, il ne perdait pas de vue le bouquet de bois sous lequel s'abrite le village de la Molle, et surveillait le ravin dans lequel coule le ruisseau qui porte le même nom. Cette partie du paysage abondait en contrastes ; le sol y était tantôt nu, tantôt couvert d'une végétation puissante ; mais là où les arbres manquaient, les rochers formaient une sorte d'abri naturel et des tranchées profondes qui masquaient les mouvements de la route. La ligne blanchâtre qu'elle dessinait ne paraissait ainsi que par tronçons et pendant plusieurs lieues demeurait invisible derrière un rideau de feuillage

ou des accidents de terrain. Zéphyr explorait tout cela avec une préoccupation soucieuse ; de temps en temps les plis de son front trahissaient ses inquiétudes. Cependant, après avoir donné quelques ordres aux hommes de garde, il regagna l'intérieur du souterrain.

Tout y était plongé dans le silence : le gros de la troupe n'était pas éveillé ; le capitaine lui-même reposait encore. Sans s'arrêter à la consigne, Zéphyr alla droit au gîte où couchait le capitaine depuis qu'il avait cédé sa chambre à la captive ; il le trouva étendu sur une sorte de divan garni de peau de mouton, et le réveilla en lui frappant sur l'épaule.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il, s'écria Pierre se levant en sursaut et sautant sur une paire de pistolets placée sous son chevet.

— Rien, capitaine, c'est moi, répondit tranquillement le sous-lieutenant ; c'est Zéphyr, soyez calme.

— Ah ! çà, malheureux, tu veux te faire brûler. Voilà deux fois que tu joues avec les règlements : tu as donc le diable au corps ? dit Pierre en armant l'un de ses pistolets.

— Écoutez d'abord, capitaine, et vous me casserez la gueule après ; ca n'est pas de refus.

— Quelque bavardage !

— Mon Dieu, rien de rien ; mais écoutez, j'aurai bientôt dégoisé, et puis vous ferez à votre idée. Voici la chose.

Il y a de l'orage dans l'air ; il y a que la forêt n'est pas ce qu'elle devrait être ; il y a que le feuillage remue en diable et qu'il y passe plus de monde que de coutume ; il y a qu'il fera chaud aujourd'hui si vous ne déguerpissez ; il y a que j'ai vu reluire des baudriers et hennir des chevaux : voilà ce qu'il y a, presque rien, capitaine, une odeur de potence, pas d'avantage.

Pendant que Zéphyr prononçait ces mots, Pierre avait réparé le désordre de sa toilette, et, amenant son interlocuteur sous la clarté de la lampe qui éclairait ce réduit, il tenait fixés sur lui des yeux vifs et pénétrants.

— Tu n'as pas bu ? lui dit-il quand il eut fini.

— Non, capitaine, répondit Zéphyr ; je suis à jeun.

— Eh bien, viens !

Il l'entraîna hors du souterrain et gagna avec lui l'observatoire extérieur. Quand ils furent arrivés sur la plate-forme, ils se placèrent dans la pénombre que formait le rocher, de manière à pouvoir embrasser le paysage entier sans être aperçus du dehors. Pendant quelques minutes ils gardèrent une immobilité complète. Sans l'expression inquiète de leurs regards, on les eût pris pour des statues. Enfin, Pierre rompit le silence.

— Décidément tu as bu, dit-il à son compagnon.

— Non, capitaine, je vous le jure, répliqua celui-ci. Encore un peu d'attention.

Le chef reprit sa pose, et presqu'à l'instant un nuage

passa sur son front; les ailes de ses narines s'épanouirent; sa lèvre se crispa; son œil lança des éclairs.

— Tu as raison, il se passe quelque chose là-dessous, mais plus près que tu ne le croyais. Malédiction! ils sont sur la voie; la retraite est coupée.

En même temps il montrait une forêt de jeunes pins qui couvrait le pays jusqu'à la base même de la caverne. A des regards moins exercés, l'imperceptible mouvement imprimé au feuillage eût pu passer pour l'effet de la brise de mer, qui commençait à s'élever et faisait ondoyer au loin les cimes des bois; mais Pierre et Zéphyr savaient distinguer le balancement habituel de cette masse de verdure de l'agitation inusitée et perfide qui s'y faisait voir. C'était un tremblement inégal qui ressemblait à un sillon tracé dans l'étendue de la forêt, et déjà il s'y mêlait ce bruit caractéristique que font les feuilles résineuses quand on les foule sous les pieds.

— Il n'y a pas une minute à perdre, s'écria Pierre; nous sommes bloqués. Écoute, Zéphyr.

— Voici, capitaine.

— Tu vas descendre tout de suite par la porte du nord; c'est la seule issue qui soit libre, prends garde surtout à ce que les pierres en roulant ne te trahissent pas.

— Oui, capitaine.

— Tu tourneras par le Val des Genêts et gagneras, en faisant un circuit, le petit bois des Chênes; tu

y trouveras la voiture, les chevaux, tout l'équipage.

— Entendu !

— Amortis ton bruit, et fais qu'on ne te découvre pas.

— Suffit.

— Une fois là tu attèles, tu sors du bois, et tu tires sur la gauche en te dirigeant vers le carrefour des Quatre-Croix.

— Je vois cela d'ici.

— Tu arrives au hameau des Maures ; tu fais rafraîchir ; tu causes comme si de rien n'était avec l'aubergiste.

— Convenu.

— Quand c'est fait, tu remontes sur ton siége et fouettes tes chevaux de manière à être arrivé à la nuit aux ruines de Saint-Michel, sur la rivière de Gapeau.

— C'est comme si c'était fait !

— As-tu bien compris au moins, Zéphyr?

— N'ayez pas peur, capitaine, c'est gravé là, répliqua le sous-lieutenant en frappant sur son front. Pas de danger que ça se perde.

— Eh bien ! pars, mon garçon, et à la garde de Dieu !

Zéphyr fit un mouvement pour sortir de la grotte ; mais une pensée sembla l'arrêter au moment où il allait suivre son itinéraire.

— Ah ça, dit-il, et vous autres !

— Ne t'inquiète pas, mon garçon, lui dit Pierre, nous

nous en tirerons. En route ! en route ! ajouta-il, tout à l'heure il ne serait plus temps.

La voix de Pierre avait un tel caractère de commandement que Zéphyr n'hésita plus ; il escalada le rocher de manière à prendre la montagne à revers et à gagner le chemin que son chef lui avait indiqué. Pierre se retourna alors vers les hommes de garde et leur donna quelques instructions ; ils devaient se replier vers le souterrain intérieur, si la partie extérieure de la caverne était envahie, et, jusque-là, épier les mouvements de l'ennemi.

Dans le peu de temps que Pierre avait passé sur la plate-forme, il avait pu s'assurer de sa situation et combiner son plan de défense. Les mouvements qu'il avait aperçus dans les bois environnants lui prouvaient qu'il était cerné et que la gendarmerie marchait vers sa retraite au moyen d'indications précises. Une heure plus tôt, il aurait pu fuir ; mais à présent il était trop tard ; les hommes de la brigade s'étaient rapprochés de la base du rocher, et l'issue par laquelle Zéphyr venait de s'échapper ne pouvait tarder à être occupée. Que faire ? attaquer les gendarmes ; c'était se prendre à forte partie. Le détachement était nombreux et paraissait dirigé avec intelligence. Il fallait d'ailleurs déboucher du souterrain et se présenter à découvert au feu des assaillants. Peu d'hommes auraient échappé à une première décharge.

Pierre renonça donc à forcer les lignes de siége dans

lesquelles on l'avait enlacé. On a vu quelle était la disposition intérieure du repaire et quelles ressources la défense pouvait y trouver. Le souterrain renfermait pour dix jours de vivres ; le blocus ne pouvait pas durer dix jours. De guerre lasse, la gendarmerie abandonnerait les lieux ; et, dans tous les cas, une sortie de nuit la trouverait certainement en défaut. Voici dès lors le parti auquel il convenait de s'arrêter.

Dès qu'on verrait les assaillants gravir le rocher et se diriger vers la caverne, les hommes de garde videraient les salles d'entrée, facilement abordables, et se tiendraient armés de poignards, dans la partie du couloir souterrain où un homme ne pouvait marcher qu'en rampant. Si les gendarmes découvraient cette issue et avaient l'audace d'y pénétrer, il suffirait d'en frapper un ou deux pour que leurs cadavres fissent obstacle aux autres et devinssent une sorte de rempart pour les assiégés. De toutes les manières, la partie intérieure du souterrain demeurait un asile sûr, une retraite inaccessible. Ainsi calculait Pierre, et ses dispositions furent prises en conséquence.

A peine de retour dans sa forteresse souterraine, il assembla ses gens, et leur fit part de ce qui se passait.

— Camarades, dit-il, aux armes ! On marche vers nous ! nous sommes bloqués.

Les bandits étaient habitués à ces appels, ils ne s'en

émurent pas', et se contentèrent de vérifier l'état de leurs carabines.

— Ah! ils veulent tâter de la danse, dit Bouton-de-Rose, en renouvelant, par précaution, la poudre de ses amorces ; eh bien! nous payerons les violons.

Pierre leur expliqua son plan et distribua les rôles. On ne devait d'abord se servir que de l'arme blanche, tuer sans bruit afin de ne pas donner l'éveil au dehors. Afin que les mouvements intérieurs se fissent avec plus de facilité, on illumina la grande pièce intérieure. Vingt torches de résine furent fixées aux parois des murs : Bouton-de-Rose appelait cela les quinquets du bal. Pendant la moitié de sa longueur, la galerie qui conduisait au dehors fut aussi éclairée ; le reste demeura dans l'obscurité; c'était là qu'on devait égorger en silence les hommes assez hardis pour s'engager dans ces catacombes.

Quand ces préparatifs furent achevés on apporta du vin, et nos bandits préludèrent à la bataille par l'orgie. Il est dans les habitudes des malfaiteurs de puiser au sein de l'ivresse une portion de leur courage ; ceux-ci ne dérogeaient pas. Pierre seul avait une intrépidité calme qui aimait à envisager froidement le péril, et ne cherchait pas à s'étourdir en face de la mort. Cependant, une heure s'était écoulée, et rien ne semblait justifier les alarmes que le capitaine avait répandues. Les vedettes de la plate-forme n'annonçaient aucun mouvement

extraordinaire; tout paraissait calme aux environs. Il n'en fallait pas davantage pour ramener dans la bande une sécurité complète. Pierre venait de remonter de nouveau vers son observatoire, afin de s'assurer de l'état des choses, quand ses hommes à demi-ivres se mirent à traiter avec dédain les précautions de leur chef.

— Ah ça! mais sur quelle herbe a donc marché aujourd'hui le capitaine? dit Rossignol, l'un des plus insubordonnés de la troupe. Il a rêvé gendarme, pour sûr.

Les bandits répondirent à cette saillie par un rire bruyant; l'impertinence avait des échos. Seul, Bouton-de-Rose connaissait trop le prix de la discipline pour souffrir de pareils écarts.

— Tais ton bec, Rossignol, dit-il, si tu ne veux pas qu'on te le ferme avec du plomb. Ne touchons pas à quoi que ce soit du capitaine, mon fiston; ça brûle les doigts.

— De quoi! c'est donc pire que le Père Éternel, ton capitaine? répliqua le mutin. On offense le Père Éternel, et il pardonne.

— Rossignol!

— Ah ben! c'est que ça devient embêtant comme les puces, de ne pouvoir pas lâcher un mot sur le capitaine, sans que tu t'effarouches.

— Rossignol, mon petit! là! là! là! là!

— Non; ça me part, vois-tu! Fais-en donc une relique

de ton capitaine! vends-le par morceaux! Parole d'honneur, j'aimerais mieux être empaillé vivant, devenir momie d'Égypte, chien savant, bedeau d'église, cornichon en bocal, quoi que ce soit enfin, que de continuer à me pâmer devant ton capitaine; à trouver beau tout ce qu'il fait, ton capitaine! Voilà mon opinion, Bouton-de-Rose!

— Tu siffles-là un air un peu léger, Rossignol! Gare au tour de serinette! s'écria l'homérique lieutenant en agitant deux poignets qui semblaient empruntés au marbre de Farnèse.

— Ah! tant pire! tant pire! si ça ne te va pas, voilà!

Rossignol avait à peine achevé ces mots, qu'une main formidable le saisissait par la hanche, lui imprimait deux ou trois secousses, et l'envoyait rebondir contre le rocher. Il semblait qu'il ne dût rien rester d'intact de cet homme. Cependant Rossignol se remit sur ses jambes, comme s'il eût été habitué à ces sortes de corrections, et, revenant vers le groupe, il dit d'un ton de voix plus radouci :

— Farceur de Bouton-de-Rose! toujours plaisant!

— C'est bon! c'est bon! répliqua celui-ci; à présent tu te tairas.

Cette leçon de discipline venait à peine d'être donnée que Pierre reparut et envoya trois hommes vers la galerie supérieure. L'attaque avait commencé; l'ouver-

ture de la caverne était au pouvoir des gendarmes, et il avait fallu se replier dans le défilé. Plus intrépide que les autres, l'un des assaillants s'y était engagé; Pierre l'avait poignardé de sa main : le reste du détachement n'avait pas osé passer outre. Cependant le capitaine ne pouvait se défendre d'une préoccupation profonde. La manière dont l'attaque était conduite indiquait que la gendarmerie marchait à coup sûr. Sans connaître très-exactement les lieux, elle n'aurait pu avancer avec une habileté pareille et aussi peu d'hésitation. Quelqu'un avait donc trahi, dénoncé la bande; mais quel était le traître, le dénonciateur? Pas un de ses gens ne manquait à l'appel; le coupable serait alors resté sur les lieux, et Pierre se trouverait de la sorte exposé à un double danger, celui d'un complot intérieur coïncidant avec une attaque extérieure. Le capitaine n'osait confier ses doutes à personne; mais son œil sombre interrogeait autour de lui toutes les consciences, et il était disposé à faire une justice terrible au premier éclat. Intimidée et subjuguée par l'ascendant du chef, toute la troupe s'était rangée autour de lui, silencieuse et surveillant l'issue par laquelle on pouvait pénétrer jusqu'à elle.

Cette attente dura longtemps et on put croire que tout était fini. Le tapage extérieur avait cessé, et l'un des hommes qui gardaient la galerie vint dire qu'on semblait renoncer à en forcer l'entrée. C'était le résultat que

Pierre avait prévu, et il croyait que tout se bornerait à une fausse alerte, quand un bruit imprévu et formidable appela son attention sur un autre point du souterrain. Ce bruit ressemblait à un éboulement de rochers, et l'on eût dit qu'une convulsion de la nature venait d'entr'ouvrir la montagne. On courut vers le point menacé : c'était précisément dans la direction du caveau funèbre. Pierre y arriva le premier, et là, s'offrit un spectacle fait pour ébranler le courage le plus ferme.

L'ouverture du caveau était rétablie, les roches avaient cédé, et une large issue donnait accès dans le souterrain. Les bandits allaient crier au miracle ; mais l'explication naturelle ne se fit pas attendre : Point-du-Jour parut sur la brèche avec un brigadier de gendarmerie suivi de sa troupe.

— Eh bien ! capitaine, dit-il, vous ne vous attendiez pas à celle-là ! C'est revenir de loin, bagasse !

— Traître ! s'écria Pierre en fondant sur lui un poignard à la main.

Les bandits allaient suivre leur chef, quand une décharge de mousqueterie les arrêta et éclaircit leurs rangs.

— Éteignez toutes les torches, dit Pierre retrouvant son sang-froid, et en avant les poignards !

A l'instant même il se fit une obscurité profonde, et une mêlée affreuse s'engagea sous les voûtes du souterrain.

XIII

LE COMBAT

L'apparition de Point-du-Jour, au moment où Pierre le croyait muré et enseveli dans le caveau, est un incident trop inattendu pour qu'une explication ne soit pas nécessaire.

La blessure du Provençal n'avait qu'une gravité apparente. La balle, dirigée obliquement, avait glissé entre les chairs, et les premiers symptômes, quoique d'un caractère fâcheux, étaient moins le résultat d'une lésion profonde que d'une hémorragie abondante. Le malheureux sentait peu à peu ses forces s'en aller avec son sang, et, quand on le scella dans la tombe, un évanouissement complet lui déroba le spectacle de ce dernier supplice. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'il recouvra l'usage de ses sens. Les torches que l'on avait laissées dans le caveau brûlaient encore, et d'un coup d'œil il put envisager toute l'horreur de sa situation. Deux cadavres à peine refroidis reposaient à ses côtés : c'étaient ceux du capitaine Maxime et du bandit immolé

en l'honneur de la discipline. Plus loin, rangés sur deux files, et éclairés par des lueurs lugubres, paraissaient les débris de ces hommes qui, depuis deux siècles, dormaient sous cette voûte du sommeil éternel.

A l'aspect de cette sombre fantasmagorie, le désespoir et l'effroi du Provençal éclatèrent en plaintes et en imprécations furieuses. Il se roula sur le sol, gagna à tâtons l'issue du caveau, et chercha à ébranler les énormes roches qui y avaient été entassées. Il y épuisa ses forces, il s'y déchira les mains, mais ce fut vainement; la barrière était trop solide, l'obstacle trop puissant. Il voyait s'approcher une agonie lente, sans pouvoir ni la conjurer ni l'abréger. On ne lui avait pas laissé une arme pour qu'il pût mettre fin à cette torture. Peu à peu les torches de résine se consumaient : la nuit se faisait dans le caveau. La clarté devenait de plus en plus confuse, et jetait sur ces corps étendus des reflets vacillants et blafards : la couleur funèbre de cette scène s'en augmentait encore. Point-du-Jour en était accablé ; il se débattait sous les étreintes de l'épouvante et dans les angoisses d'une destruction prochaine. Enfin, le dernier flambeau s'éteignit et l'obscurité la plus profonde régna autour de lui : ce fut un moment terrible. Par un mouvement de colère et d'emportement, le bandit se mit alors à parcourir le caveau en rampant, en se traînant d'un angle à l'autre ; il franchit les cadavres dont les os

craquaient sous le poids de ses genoux, brisant avec fureur ce qui lui faisait obstacle, s'agitant d'une manière convulsive et bouleversant tout ce qui se trouvait sous sa main, comme s'il eût voulu faire acte de vie dans ce séjour de la mort. Cette crise, cet effort désordonné, cette protestation frénétique se prolongèrent jusqu'au moment où, épuisé de nouveau, il retomba dans un paroxysme d'abattement et d'insensibilité.

Peut-être cette syncope eût-elle été la dernière si un air plus vif ne fût parvenu alors à ses poumons. Il se remit sur son séant et sentit courir une brise fraîche et pénétrante. Cette circonstance éveilla son attention; il examina les lieux. Derrière un cadavre qu'il venait de déplacer, existait une ouverture qui semblait faite de main d'homme. Probablement le malheureux qui l'obstruait de son corps avait-il péri avant de pouvoir l'agrandir, surpris ainsi par la mort dans le travail de sa délivrance. Point-du-Jour écarta les débris amoncelés et marcha dans la direction du vent. Pendant l'espace de quelques pieds, il s'avança avec liberté; mais bientôt un nouvel obstacle vint l'arrêter : c'était un autre cadavre comprimé entre les rochers et couché dans un rétrécissement de l'issue. Cet homme avait dû expirer au moment où il cherchait à forcer le passage. Arrivé au point où il ne pouvait ni avancer ni reculer, une fin cruelle l'avait surpris et frappé. Point-du-Jour ne se

laissa point abattre par cette perspective: il arracha, fragment par fragment, les débris de ce squelette, et déblaya le conduit étroit dans lequel il était engagé. Recommencer l'expérience était une entreprise audacieuse; cependant le Provençal n'hésita pas un moment. Que risquait-il? condamné à une mort lente, ne valait-il pas mieux rassembler toute son énergie pour un dernier effort, et pousser jusqu'au bout l'aventure?

Il entra donc en rampant dans le boyau qui s'offrait à lui. A peine son corps pouvait-il y pénétrer, et ce ne fut qu'en se couchant entièrement à plat ventre et en s'aidant de ses mains qu'il parvint à y avancer. Au lieu de s'élargir, l'espace allait toujours en diminuant, et rien ne prouvait qu'il n'y eût pas un point où il deviendrait insuffisant pour livrer passage à un homme. Le Provençal ne s'en émut pas; il s'arma de toute sa vigueur, et continua son travail de reptile. Un instant, il crut que c'en était fait de lui; les parois du rocher se resserraient de toutes parts, l'étouffaient, l'enlaçaient; les saillies de la pierre labouraient et entamaient ses chairs; la montagne entière semblait peser sur ses larges épaules. D'un autre côté, les efforts qu'il venait de faire l'avaient épuisé; sa blessure s'était rouverte et inondait de sang le conduit souterrain. Sans une énergie surhumaine, le malheureux était perdu. Il rappela ses forces, et, par un dernier jeu de muscles, franchit ce passage étranglé

qui allait devenir son tombeau. Après quoi, affaissé, haletant, il fit une nouvelle pause.

Au delà de ce point l'issue semblait s'agrandir et les mouvements du corps y devenaient plus libres, plus aisés. Mais une autre circonstance devait réveiller l'énergie du malheureux qui luttait contre tant d'obstacles. Une clarté, une sorte de rayon lumineux semblait se montrer au bout de l'orifice extérieur. Quand le Provençal eut aperçu cette consolante apparition, il se sentit ranimé et reprit son œuvre de salut. A mesure qu'il gagnait du terrain, la lueur devenait de plus en plus distincte. Il n'y avait pas à s'y tromper; c'était le jour, c'était la lumière du soleil qu'il croyait à jamais perdue pour lui. Qu'on juge de son courage et de sa vigueur! Il bondissait sous cette enveloppe de rochers qui l'étreignait encore de toutes parts, se meurtrissait les mains, les coudes, les genoux, avec une sorte de plaisir, semblait insensible à la douleur et luttait d'impassibilité avec la pierre. Ce fut ainsi qu'il parvint, à travers mille contusions, à l'extrémité de ce boyau souterrain, que d'autres avaient trouvé impraticable.

Sur ce point, la voûte s'élevait tout à coup et l'on pouvait voir comment la clarté extérieure arrivait à ces profondeurs. Une sorte de soupirail, tapissé au dehors par des capriers, des pariétaires, des lierres, éclairait une salle assez vaste qui offrait les mêmes caractères de

cristallisation que celle de la grande entrée de la caverne. Seulement, au lieu d'être située à mi-hauteur comme l'autre, cette ouverture semblait placée presqu'à la base de la montagne, et sur le même niveau que le terrain inférieur. Quoique la topographie des environs eût peu de secrets pour la bande, cette excavation lui avait échappé, à cause de l'escarpement des rochers sur lesquels elle s'ouvrait. Il se peut également qu'elle eût été découverte, mais on avait dû la croire isolée du reste du souterrain, et sans communication possible avec lui.

Point-du-Jour, en revoyant la clarté du soleil, ne put se défendre d'une joie d'enfant; mais un nouveau souci vint en contenir l'élan. Le soupirail par où arrivait la lumière était situé au sommet de la voûte et à une hauteur telle qu'il semblait impossible d'y atteindre. Quelques tiges de plantes rampantes descendaient le long des parois du rocher, mais une distance considérable séparait encore le fond de l'excavation de la partie où régnait cette végétation secourable. Le Provençal essaya, en bondissant, d'atteindre les tiges les plus voisines et il y parvint; mais elles ne furent pas assez fortes pour le soutenir et se brisèrent sous le poids de son corps. Un seul moyen restait alors au bandit: c'était de choisir l'endroit où le rocher offrait le plus de saillies pour s'élever d'échelon en échelon jusqu'à l'issue extérieure. Cinq fois il tenta cette périlleuse voie, cinq fois il fut précipité sans avoir

pu y réussir et roula sur le sol, meurtri, sanglant, défiguré. Enfin, dans un vigoureux élan, il parvint à saisir une poignée considérable de tiges et s'en aida comme d'un cordage pour achever sa rude ascension. Ce fut la dernière des épreuves qui lui étaient réservées : cette fois, il revit le jour, et il ne lui resta plus qu'à descendre, au prix de quelques risques, de la corniche de grès sur laquelle régnait l'excavation.

Quand Point-du-Jour arriva à l'air libre, son premier mouvement fut de se retourner vers l'entrée du souterrain, et comme s'il eût pu être entendu de Pierre :

— Capitaine, s'écria-t-il, à nous deux maintenant! oui, bagasse, à nous deux! vive la vengeance! Tu as voulu me la faire danser; eh bien! tu auras ton rigaudon! Oh! la vengeance! la vengeance!

Ce fut en prononçant ces mots qu'il descendit rapidement la colline. Cet homme semblait avoir tout oublié, sa blessure, la faim, la soif, les dures épreuves de ces deux jours, pour ne songer qu'à un seul sentiment, la vengeance. Placé sous le glaive de la loi, il ne pouvait perdre Pierre qu'en se perdant. Il n'hésita pas : une revanche, voilà ce qu'il voulait. Que lui importaient désormais la liberté, la vie même! Il y avait là, dans les flancs de cette montagne, un homme qui l'avait condamné à une agonie lente, qui l'avait enfermé vivant dans la tombe : à tout prix, il fallait que cet homme

expiât cette cruauté. Cette haine datait de loin, et elle venait d'être portée au comble.

Point-du-Jour savait que le bourg de Pignans était occupé par un fort détachement de gendarmerie; il s'y rendit, se remit entre les mains du brigadier qui le commandait, et lui proposa de lui livrer la bande des *Moutons*. Comme on le pense, cette offre fut accueillie avec empressement. Purger le pays des brigands qui l'infestaient était une bonne fortune pour la maréchaussée. Seulement, il y avait lieu de craindre que la singulière démarche de ce bandit ne cachât un piége. Le brigadier pressa le délateur de questions. Point-du-Jour y répondit avec une assurance qui désarma les soupçons: il donna sur l'asile de la troupe des détails si précis et tellement circonstanciés, qu'une expédition fut résolue.

Point-du-Jour avait d'avance prévu quels moyens de défense Pierre opposerait à cette attaque et s'était concerté avec le brigadier pour les déjouer. On devait attaquer le souterrain à la fois par l'ouverture habituelle et par le défilé intérieur, dont la bande ne connaissait pas l'existence. Les malfaiteurs seraient forcés dans leur retraite et détruits ou saisis jusqu'au dernier. Quarante hommes marchèrent dans cette expédition décisive, et vingt d'entre eux furent introduits la nuit par l'issue que Point-du-Jour avait découverte. A l'aide de quelques petits travaux, ils rendirent la communication plus

facile, et se tinrent groupés dans le caveau jusqu'à ce que le bruit de la fusillade leur eût donné le signal de l'attaque. On a vu comment l'affaire fut conduite et quelle surprise occasionna parmi les bandits l'apparition d'un détachement de gendarmerie sur le seuil d'un caveau qui passait pour être entièrement isolé. Dès que, sur l'ordre de Pierre, les torches se furent éteintes dans toute l'étendue du souterrain, il s'y passa une mêlée affreuse. Surpris par l'obscurité. les gendarmes déchargeaient au hasard leurs carabines, tandis que les bandits, guidés par la clarté que répandaient les amorces, cherchaient à prendre les assaillants un à un et à engager des combats singuliers. Plusieurs soldats tombèrent victimes de ces surprises. Cependant, le brigadier forma ses hommes en masse compacte, et le sabre au poing marcha vers les malfaiteurs. Des deux parts, l'acharnement était égal ; les gendarmes avaient l'avantage du nombre, les bandits celui de la connaissance des lieux, et le combat eût pu se prolonger longtemps si des circonstances imprévues ne s'y étaient pas mêlées.

On a vu que Pierre, dès le début de l'affaire, avait désigné la victime qu'il voulait d'abord frapper. Comme espion, Point-du-Jour était dangereux; comme traître, il méritait un châtiment : seul, il avait guidé la troupe dans le souterrain; seul il pouvait lui fournir les indications nécessaires pour qu'elle y maintînt ses avantages.

La mort de cet homme était donc à la fois une mesure de sûreté et une expiation. Aussi Pierre cherchait-il à le rejoindre dans l'ombre, et, au moment où l'obscurité s'était faite, il avait tenu son regard fixé vers l'endroit où Point-du-Jour lui était apparu. Celui-ci, de son côté, se livrait à un calcul contraire : il tenait sa vengeance et ne voulait pas la compromettre. Un duel avec Pierre n'était pas son fait : il connaissait la vigueur du capitaine, son habileté dans tous les genres d'escrime, et il ne voulait pas affronter une chance inégale. D'ailleurs il avait imaginé une combinaison stratégique qui devait décider du succès de la bataille, et faire tomber Pierre vivant entre les mains des gendarmes. Aussi, quand il vit son ancien chef prêt à fondre sur lui, il se retourna vers le brigadier et lui dit à voix basse :

— Tenez bon ! Je vais leur servir un plat de mon métier ! Serrez les rangs, faites tête et comptez sur moi.

En même temps, il esquiva l'attaque de Pierre en se jetant dans la partie la plus obscure de la caverne, et s'y dirigeant comme un homme qui en connaissait les détours. Il savait qu'une partie du détachement était tenue en échec dans la partie supérieure du souterrain, et il voulait l'amener sur le théâtre du combat. Rien ne s'opposa à ce projet. Un homme seul était en vedette dans la galerie de communication. Au moyen de consignes

échangées dans l'obscurité, il lui fit quitter son poste et servit ensuite de guide au reste du détachement, qui pénétra peu à peu, et en gardant le plus profond silence, dans les profondeurs de la montagne. Avant de laisser déboucher ce renfort, Point-du-Jour voulait s'assurer, autant que le permettraient les ténèbres, de l'état des choses. Le détachement occupait toujours l'un des côtés de la grande salle, et, appuyé contre le rocher, s'y défendait vaillamment, en attendant le moment de prendre l'offensive. En paraissant sur l'autre point, le renfort devait prendre les bandits entre deux feux et les amener à demander grâce. Pour compléter l'effet de cette apparition, il suffisait d'éclairer le lieu de la scène par une espèce de coup de théâtre. Point-du-Jour savait où se trouvait le dépôt des torches de résine; il alla en chercher et les distribua aux gendarmes encore cachés dans la galerie. On alluma ces flambeaux, et l'on arriva ainsi en bon ordre sur le champ de bataille.

A cette vue, un cri de désespoir sortit de la poitrine de ces bandits; ils comprirent que toute résistance était inutile et, au moment où les deux détachements les couchaient en joue, ils se jetèrent à genoux en criant merci. Pierre seul resta debout, et regardant ses compagnons d'un air farouche :

— Tas de lâches, s'écria-t-il, vous ne savez donc pas mourir! Eh bien! nous allons voir!

En même temps il disparut sans que l'on pût savoir dans quelle direction. On eût dit que le rocher s'était refermé sur lui. Il arriva dans sa cellule, celle que Laure occupait alors. La jeune fille attendait, sans être émue, l'issue des événements. La porte de sa chambre était ouverte; elle prêtait l'oreille aux bruits qui venaient de l'intérieur du souterrain. Rien n'avait pu la fixer sur la cause de ce vacarme; elle ne croyait pas que la force armée pût faire une descente dans ce repaire et attribuait ces coups de fusil, ces cris, ces plaintes, à une nouvelle révolte des bandits contre leur chef. Pour la seconde fois elle avait détaché du trophée d'armes le poignard vénitien, prête à s'en servir si son honneur était menacé. Elle en était là quand elle vit rentrer Pierre, les yeux hagards, les vêtements en désordre.

— Mademoiselle, lui dit-il, il nous reste à peine quelques minutes; venez, venez. Tout est perdu.

— Comment cela, dit-elle?

— Venez ou je ne réponds plus de vous, s'écria Pierre avec exaltation. Ils arrivent.

En même temps, il souleva et déchira les tentures qui décoraient sa chambre et démasqua l'ouverture d'un petit caveau qui contenait six barils de poudre. Une longue mèche soufrée aboutissait à l'un des barils et un morceau d'amadou terminait cette machine incendiaire. Pierre y mit le feu sous les yeux de Laure.

— Maintenant, mademoiselle, croyez-vous qu'il soit temps de partir?

Sans attendre sa réponse, il la souleva, l'emporta dans ses bras et gagna, par l'intérieur de la chambre, une galerie que masquait une porte en bois. Au moment où il franchissait ce passage, on pouvait entendre dans le lointain les cris et les mouvements des hommes qui s'élançaient à sa poursuite. Mais bientôt un bruit plus fort vint tout couvrir et dominer. La montagne sembla se déchirer, une explosion épouvantable l'ébranla de la base au sommet; les rochers en tremblèrent; un mouvement d'oscillation agita la galerie dans laquelle Pierre entraînait sa prisonnière; quelques pierres se détachèrent même de la voûte et vinrent tomber aux pieds des fugitifs.

— Je suis vengé, s'écria Pierre.

Et il reprit sa course en emportant son précieux fardeau.

XIV

LA FUITE

Pierre marchait sous ces voûtes ténébreuses avec une assurance qui indiquait une connaissance approfondie

de l'état des lieux. Quand il fut arrivé à une certaine distance du champ de bataille, il fit une halte et prêta l'oreille. Des cris, des plaintes se faisaient entendre : le cœur de Pierre en tressaillit de joie; sa vengeance s'accomplissait. Pour mieux en jouir, il oublia jusqu'au soin de sa sûreté, et, au lieu de fuir, il continua à recueillir les bruits qui lui parvenaient. Cette imprudence allait lui être fatale; déjà des pas retentissaient à l'entrée de la galerie où il venait de s'engager, et une clarté vague se révélait dans le lointain. Il n'y avait point un instant à perdre; on était sur ses traces, il était poursuivi. Pierre se releva et reprit sa course.

La tranchée dans laquelle il se dirigeait alors ressemblait à une grande coupure pratiquée dans l'intérieur de la montagne. Ces phénomènes ne sont pas rares et la charpente des grands reliefs en offre de nombreux exemples. Le globe, en apparence si compacte, est plein de ces déchirements intérieurs, produit d'anciennes convulsions, et les chaînes du Var, qui sont un rameau des Alpes, abondent en labyrinthes de ce genre. Celui que Pierre parcourait s'ouvrait sur presque toute la hauteur du pic de Bormes et semblait plonger jusque dans les entrailles de la terre. Quoique la pente en fût escarpée et rapide, Pierre s'y avançait d'un pas ferme, sans hésiter, sans trébucher, comme si des indices certains l'eussent guidé au milieu des ténèbres, et avec une sûreté de mou-

vements que pouvait seule donner une longue habitude. Un faux pas, le moindre retard, une chute, une erreur de direction suffisaient pour le perdre : il était serré de près, et on semblait gagner du terrain sur lui.

Livrée à une sorte d'inertie machinale, Laure se laissait emporter dans ce royaume des ombres. Depuis une heure elle se croyait la proie d'un rêve. Les événements auxquels elle était mêlée avaient quelque chose de si fantastique, que peu à peu le sentiment des réalités s'effaçait à ses yeux pour faire place à une existence imaginaire. Sa pensée voyageait dans les espaces, et, loin de fléchir sous le poids du danger, y puisait de nouvelles émotions et un nouveau goût pour les aventures. A ses yeux Pierre était son sauveur, son seul appui au milieu de ces natures dépravées. Il avait déjà eu à vaincre sa bande pour l'arracher au déshonneur, et cette fois, désespérant de la victoire, il se dévouait pour elle et la dérobait aux violences de ses gens. Tel était le roman de la jeune fille.

Une circonstance singulière vint y ajouter plus de poids. Sur un point où la galerie décrivait une longue ligne droite, Laure, appuyée sur l'épaule de Pierre, aperçut dans le lointain un homme qui débouchait, une torche à la main. Qu'on juge de sa surprise et de son effroi ! C'était Point-du-Jour, l'infâme qui avait porté la main sur elle. Dès lors tout s'expliquait ; le mystérieux

dialogue qu'elle avait entendu, la révolte de la bande, la fuite du capitaine. L'aventure était complète, et Pierre y jouait un rôle si beau, qu'il était impossible de s'y montrer insensible.

Le chef des bandits ne s'abandonnait pas à des impressions aussi douces : il se savait poursuivi, et de très-près ; sa seule préoccupation était d'échapper à cette chasse souterraine. Plus d'une fois il songea à se rejeter dans les enfoncements du rocher et à tromper ainsi les hommes qui s'acharnaient sur ses traces. Mais ce n'était là qu'un moyen insuffisant et dangereux ; et tant que le champ demeurait libre devant ses pas, Pierre préférait courir toutes les chances de l'événement. Le hasard avait livré le secret d'une communication qu'il croyait connue de lui seul ; mais il lui restait d'autres ressources : un bandit prévoyant n'en manque jamais. L'essentiel était d'atteindre une partie du souterrain où il s'était ménagé une retraite en cas de danger. Déjà un murmure sourd lui donnait la preuve qu'il s'en approchait, et qu'au milieu des détours innombrables que formait la galerie, il n'avait pas dévié du bon chemin. Cette découverte ranima ses forces ; les bruits, de plus en plus distincts et sonores, le guidaient ; il hâta le pas, et arriva au lieu souhaité.

Un magnifique spectacle s'y offrait au regard et le peu qu'en laissaient entrevoir des lueurs qui semblaient traverser la croûte de la montagne étonnait par sa magni-

ficence. Une immense nappe d'eau, tombant du rocher, allait s'abîmer dans un gouffre dont il était impossible de sonder la profondeur. Sous ce demi-jour les flocons d'écume avaient l'éclat et la blancheur de la neige ; la nappe gardait l'immobilité et la transparence du cristal. Les parois des murs étaient tapissées de plantes qui se plaisent dans les lieux humides ; et il en résultait une sorte de parterre autour de la cascade. En aucun autre endroit du souterrain, la pierre ne revêtait des formes plus bizarres : tantôt le rocher s'y arrondissait en dôme, tantôt, s'abaissant sur le gouffre, il y formait deux piliers naturels qui ressemblaient à des arches de pont. C'est sur ce point que Pierre se dirigea. Depuis longtemps il avait remarqué cette disposition et avait su en tirer parti. L'abîme dans lequel la nappe d'eau se précipitait était assez large pour qu'il fût impossible de le traverser, même à l'aide du plus vigoureux élan. Pour se ménager un passage vers l'autre bord, Pierre avait installé une poutrelle qui, fixée sur les deux piliers, occupait toute la largeur du gouffre. Une corde solide attachée dans le milieu servait à franchir ce passage ; il suffisait pour cela d'imprimer au corps un balancement qui le jetait sur la rive opposée. C'était le dernier moyen de salut de Pierre : ses ennemis arrivaient presque en même temps que lui ; on entendait résonner leurs pas ; on distinguait la clarté de leurs torches. Aussi n'hésitait-il pas pour

lui-même ; mais il craignait que la jeune fille, dans son effroi, ne fît quelque mouvement brusque et ne dérangeât le balancement régulier de la corde. Dans ce cas ils étaient perdus tous les deux.

— Mademoiselle, nous allons passer ce gouffre : vous en sentez-vous le courage?

— Faites, monsieur, répondit-elle avec fermeté : je n'ai pas peur.

— Surtout, point de geste, point d'effort; gardez une immobilité complète : votre vie en dépend.

— Soyez tranquille, monsieur; je serai calme.

Pendant ce court dialogue, Pierre avait fortement assujetti Laure sous l'un de ses bras, et de l'autre il avait attiré la corde fixée au centre de la poutrelle. Quand il eut placé sa main à une hauteur convenable, il imprima à son corps une légère oscillation et alla retomber de l'autre côté avec son fardeau. Ce ne fut qu'un moment prompt et rapide; mais il fallait toute la vigueur, toute l'intrépidité de Pierre pour que ces deux corps, ainsi suspendus, n'allassent pas se briser au fond de l'abîme et ne disparussent pas dans un nuage d'écume. Debout sur l'autre bord, le chef des bandits n'était pas sauvé; ses ennemis pouvaient arriver jusqu'à lui par le même chemin. Avec la promptitude de la pensée, Pierre déposa la jeune fille derrière un retour du rocher, et, s'armant de son poignard, il coupa les cordes qui assujettissaient

la poutrelle, la repoussa du pilier sur lequel elle reposait et la rejeta dans le vide. Le pont naturel était ainsi coupé, toute communication devenait impossible. Il était temps: au moment où le soliveau désemparé tombait avec fracas dans le torrent, Point-du-Jour paraissait accompagné de quelques gendarmes. D'un coup d'œil il comprit que sa proie lui échappait.

— Feu! s'écria-t-il, comme s'il eût été le chef de l'expédition.

Une décharge suivit cet ordre; les balles vinrent bondir contre le rocher; aucune n'atteignit Pierre, et Laure se trouvait à l'abri.

La place était dangereuse : Pierre s'empressa de la quitter, et, reprenant la jeune fille entre ses bras, il s'engagea de nouveau dans les profondeurs du souterrain. Désormais plus tranquille, il modéra le pas et s'avança avec précaution. Cette partie de la caverne lui était peu connue : il ne l'avait parcourue qu'une seule fois, et pour y chercher un asile contre une révolte qui avait mis ses jours en danger. Aussi cherchait-il à trouver les indices qui l'avaient alors frappé, les mouvements du terrain, la disposition des voûtes. Il savait qu'à peu de distance de la cascade se trouvait placée une issue qui débouchait sur un ravin. C'était là qu'il fallait aboutir. Du reste le chemin offrait peu de difficultés; il avait cessé de se diriger vers les flancs de la montagne, et semblait, au

contraire, tendre au sommet par une montée fort peu rapide. Cette circonstance inquiéta le chef des bandits : il n'avait rien remarqué de semblable dans sa première exploration ; quelques doutes commencèrent à le gagner. Cependant il marcha encore pendant un quart d'heure dans la direction et au sein même de galeries de plus en plus spacieuses. Ses souvenirs étaient tout à fait dépaysés; il comprit qu'il s'était trompé de route et qu'il s'égarait de plus en plus. Il s'arrêta.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix triste, j'ai trop compté sur mon expérience des lieux; je ne sais où nous sommes. Il vaut mieux retourner sur nos pas.

Ce danger était de ceux auxquels la pensée de Laure n'était pas accoutumée, et l'horrible perspective qui s'y attachait la frappa vivement.

— Égarés! s'écria-t-elle; nous sommes égarés! Cherchons bien, monsieur, cherchons!

En même temps, elle se dégagea des bras qui l'enveloppaient, elle toucha de sa main les rochers dont elle était entourée.

— Point d'imprudence, poursuivit Pierre, vous pourriez mettre le pied dans quelque crevasse. Ne me quittez pas, je vous en prie.

La voix du chef des bandits avait quelque chose d'affectueux; Laure y céda et se rapprocha de son guide.

— Tenez la main appuyée sur mon épaule et suivez-moi, ajouta-t-il en se remettant en route.

Pierre jugea qu'en compagnie d'une jeune fille il était imprudent de pousser plus loin cette reconnaissance; il préféra revenir sur ses pas et chercher l'issue par laquelle il avait déjà pénétré. Le bruit de la chute d'eau devait naturellement lui servir de guide et le ramener vers un point qui lui était familier. De là, en poussant des découvertes en divers sens, il était impossible qu'il ne retrouvât pas la direction qui devait les reconduire vers la lumière. Il exécuta donc ce projet en procédant avec plus de soin qu'il ne l'avait fait et en ne négligeant aucun des indices qui pouvaient lui servir à se reconnaître.

A mesure qu'il s'avançait ainsi doucement et prudemment, une surprise plus grande s'emparait de lui. Il avait cru rebrousser chemin et s'était engagé dans une route nouvelle. Le terrain avait changé de nature, la roche n'offrait plus ni lés mêmes configurations, ni les mêmes gisements. La voûte s'était abaissée, et des suintements humides s'y faisaient sentir sous les doigts; l'eau même dégouttait de loin en loin. Ensuite pas le moindre bruit; rien qui révélât l'approche de la cascade; l'orientation même présentait un nouveau contraste; le chemin semblait par moment plonger sous le sol, et il fallait que Laure s'appuyât fortement sur son guide pour

ne pas rouler le long de ces rampes glissantes et roides. Cette suite de mécomptes jetait Pierre dans un extrême étonnement et lui causait quelque inquiétude. Une sorte de fatalité semblait peser sur lui et le menacer alors qu'il se croyait le plus près de son salut. Ses efforts mêmes semblaient lui créer des embarras nouveaux, et, après une heure écoulée en tentatives infructueuses, il se trouva en face d'une muraille de rochers qui n'offrait aucune issue. Pierre n'y tint pas et, poussant un juron énergique :

— C'est un vrai labyrinthe, dit-il.

Laure était horriblement fatiguée; cette promenade sous ces voûtes inégales, sur un sol hérissé d'aspérités lui avait meurtri les pieds et ensanglanté les mains. L'incertitude de sa position ajoutait encore à ces souffrances, et, vaincue par tant d'épreuves, elle s'affaissa sur elle-même.

— Où sommes-nous? dit-elle.

C'était le premier signe de faiblesse qu'elle eût laissé échapper, et il fallait que la mesure fût épuisée. Pierre la soutint, et, cherchant un endroit convenable, l'y fit asseoir et s'assit à ses côtés.

— Où nous sommes? répliqua-t-il avec un peu d'amertume; sur la route des enfers, sans doute! Il n'y a plus que le diable qui puisse nous remettre dans le bon chemin.

— Monsieur! dit Laure avec un accent de reproche.

— Pardonnez-moi, mademoiselle; mais pour un chef de bandits, c'est triste! Mourir d'une balle, à la bonne heure! Mourir en frappant, je m'y attendais! Mourir au soleil surtout, voilà mon rêve! mais ici, dans un coin, comme un chien, c'est dur!

— Et moi donc, monsieur!

— C'est juste! Je ne suis qu'un lâche et un égoïste. D'ailleurs, à quoi bon? Pourquoi vivrais-je et pour qui? Que me reste-t-il ici-bas? Y a-t-il un seul être qui s'intéresse à moi? et le jour où j'aurai disparu, est-il un cœur sur la terre qui prendra le deuil? Vous, au contraire, jeune et belle, à l'âge où tout sourit, où des songes d'or assiégent le chevet, où le ciel est bleu, l'horizon pur, la brise douce, vous qui naissez à la joie, au plaisir, aux bruits du monde, aux murmures caressants qui escortent la beauté, vous mourir! Voilà ce qui accuse la Providence! Songer à moi quand vous êtes là! Ah! j'avais raison de le dire, je ne suis qu'un lâche!

Si l'œil de Pierre avait pu percer les ténèbres qui régnaient dans ce souterrain, il eût vu le visage de la jeune fille s'animer à ses paroles, et l'incarnat le plus vif se répandre sur ses joues. L'ombre couvrit ce témoignage d'émotion, et il ne resta, pour trahir Laure, que le bruit d'une respiration courte. Elle fit un effort pour se vaincre, et répondit :

— Vous vous mettez trop bas, monsieur, et me mettez trop haut. C'est une double injustice.

— Non, répliqua Pierre, je me connais et je me juge. J'étais peut-être né pour le bien ; mais je suis trop déchu pour y revenir. Les anges me pardonneraient, mais je vis parmi les hommes. Mort au monde à vingt-huit ans ! jugez donc quelle pensée ! C'est comme un charbon dans le cœur !

Laure écoutait cet homme avec un plaisir singulier et un peu âpre. Sa parole respirait un tel dédain, avait quelque chose de si fier, de si altier même, qu'il était presque sans danger de s'abandonner à l'impression qu'elle faisait naître. La situation était d'ailleurs critique, et un danger commun confondait presque ces deux existences. L'entretien continua. Pierre s'y montra éloquent, passionné, amer. Peu à peu la jeune fille s'était rapprochée de lui ; et, soit que la fraîcheur du souterrain l'eût saisie, soit qu'une autre émotion la dominât, des crispations nerveuses agitaient ses membres. Pierre s'en aperçut et en fut alarmé.

— Qu'avez-vous ? dit-il ; vous tremblez.

Ces mots suffirent pour rendre à Laure la force de se vaincre et de recouvrer son sang-froid.

— Ce n'est rien ! dit-elle avec fermeté : un frisson.

En même temps elle se pencha vers le sol, et après une minute d'un profond silence :

— Entendez-vous? dit-elle.

Dans cette crise, les sens de la jeune fille avaient acquis plus de pénétration : c'était le bruit de la cascade qui parvenait à ses oreilles.

XV

LE RETOUR

A l'appel de Laure, Pierre s'était recueilli, et, retenant jusqu'à son souffle, il avait prêté une attention profonde. Quelques minutes lui suffirent pour s'assurer que la jeune fille ne s'était pas trompée : dans un bourdonnement lointain et confus, il reconnut le bruit de la chute d'eau.

— Vons avez raison, s'écria-t-il en se levant, c'est de ce côté; marchons.

Laure obéit; mais aux premiers pas ses forces la trahirent. L'âme n'était pas vaincue, mais le corps succombait à tant d'épreuves. Vainement essaya-t-elle de surmonter cette faiblesse; le mal redoubla; une fièvre ardente paralysa ses mouvements, et, après avoir chancelé pendant quelques minutes, elle retomba sur le sol pres-

que anéantie. Un vertige affreux s'était emparé d'elle; des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres; ses dents s'entrechoquaient; elle était en proie à des spasmes affreux. Pierre vint à son secours, la prit dans ses bras comme un enfant, la couvrit de son manteau et s'empressa de quitter ces voûtes humides. Guidé par le roulement sourd qu'il avait entendu, il s'avança à tâtons, se remit dans une direction meilleure et parvint ainsi à regagner la partie du souterrain qui lui était familière. C'était un premier pas vers la délivrance; mais il restait encore à trouver l'issue qui devait les rendre à la lumière. L'état de la jeune fille n'avait point changé; un abattement complet venait de succéder à la crise, et il lui restait à peine un sentiment confus de sa position. Pierre se trouvait dans un grand embarras : pour diriger ses recherches avec fruit, il avait besoin de toute la liberté de ses mouvements, et cependant il eût été dangereux de se séparer de sa compagne. Que faire? Les heures s'écoulaient, et le spectre de la faim allait venir. Laure semblait plus calme; il la déposa sur un rocher uni, l'enveloppa avec soin, et s'éloigna d'elle pour bien reconnaître les environs. Aucune de ses absences n'était longue; il revenait à chaque instant pour s'assurer de la malade, écouter l'imperceptible respiration qui attestait la présence de la vie, enfin veiller sur elle avec l'inquiétude d'un père. Cependant ces courtes explorations n'a-

menaient aucun résultat. Parmi les diverses galeries qui s'ouvraient devant lui, Pierre avait cru distinguer celle qui devait le conduire à son but; mais il fallait pousser plus loin cette reconnaissance pour que ses présomptions devinssent une certitude. Pierre hésitait pourtant; on eût dit qu'une force invincible le retenait auprès de la jeune fille. Enfin, il se décida et s'engagea de nouveau à la découverte.

Il venait de s'éloigner, et le bruit de ses pas se perdait dans le lointain, quand Laure sortit de son évanouissement. Ses perceptions, vagues d'abord, devinrent peu à peu plus distinctes; le néant qui s'était fait dans ses idées disparaissait; elle recouvrait le sentiment et la mémoire. Son premier mouvement fut d'étendre les bras autour d'elle, comme pour chercher quelqu'un; elle n'y rencontra que le vide. Éperdue, elle se mit sur son séant, passa ses mains sur ses yeux, et poussa un cri involontaire:

— Pierre! dit-elle.

Le silence seul lui répondit. C'était une réplique terrible. Elle était donc seule, abandonnée dans ce souterrain. Ou ce chef de bandits l'avait crue morte, ou il avait voulu se débarrasser d'elle. Cependant rien ne devait lui laisser pressentir ce dénoûment; jusque-là les attentions, les soins de cet homme ne s'étaient pas démentis. Il allait revenir sans doute, et il suffisait de l'attendre. Pendant quelques minutes Laure s'y résigna;

mais ces minutes passées dans l'obscurité et sous l'empire d'impressions accablantes lui parurent longues comme des siècles. Elle n'y résista plus et se leva, résolue de pourvoir elle-même à son salut, de chercher son chemin jusque dans les entrailles de la terre. Cette inaction lui pesait; elle la trouvait plus lourde que le repos de la tombe. Son énergie, un instant éteinte, avait pris un caractère fiévreux qui ne lui laissait pas la liberté d'esprit nécessaire pour juger froidement sa situation. Pour éviter la mort, elle y courait. Comment aurait-elle pu se guider dans un labyrinthe où l'œil exercé de Pierre venait d'échouer?

L'exaltation de Laure fut plus forte que les conseils de la prudence; elle se mit en marche et précipita ses pas. A chaque instant les arêtes du rocher l'arrêtaient et déchiraient ses vêtements; on eût dit autant de mains qui cherchaient à la retenir. Ces obstacles ne faisaient qu'augmenter l'ardeur convulsive qui l'animait; elle forçait sa course jusqu'à ce que son front vînt frapper la voûte ou que son pied se heurtât contre les inégalités du sol. Elle se relevait alors, non en vaincue, mais plus déterminée que jamais. Pendant une heure environ cette marche souterraine se prolongea sans changer de caractère. C'étaient toujours les mêmes ombres, les mêmes aspérités; toujours un terrain inégal et rocailleux, toujours les ténèbres, toujours la nuit. Pas un filet de

clarté, pas un indice rassurant! Cette uniformité n'abattait pas le courage de la jeune fille, mais commençait à le lasser. Le regret pénétrait insensiblement dans son âme : elle expiait les suites d'un premier écart. Quel espoir lui restait-il après cette course désordonnée au milieu de mystérieuses catacombes? N'était-elle pas égarée à jamais, et cela par sa propre faute? Que tenter encore, pour échapper à une douloureuse agonie? Quel secours invoquer? Quelle main secourable appeler à l'aide? Laure se sentait ainsi domptée par la réflexion et abattue par les résultats de son épreuve. La femme reparut; elle cria, mais en vain : sa voix se perdit dans ces profondeurs ténébreuses.

Laure se sentait perdue; un désespoir sombre succédait à l'exaltation qui l'avait soutenue; elle ne marchait plus que lentement, s'appuyant sur les parois du roc, au hasard, sans direction et par une sorte d'impulsion machinale. Elle, si fière, si résolue, céda à la douleur. Elle venait d'éclater en sanglots, lorsque, dans un détour du rocher, elle sentit une main s'appuyer sur son bras et une voix douce lui dire :

— Enfant! où allez-vous donc?

C'était Pierre : la jeune fille ne pouvait s'y méprendre. Jamais harmonie plus douce n'avait frappé son oreille. Pour toute réponse elle laissa tomber sa tête sur la poitrine de son libérateur.

— Folle, ajouta celui-ci; heureusement je veillais sur vous!

Ils se remirent en route. Pierre avait achevé la reconnaissance du souterrain, et désormais il s'y dirigeait avec assurance. Laure gardait le silence; mais son cœur était plein et se contenait avec peine. On gagna l'issue; et du plus loin qu'elle aperçut la clarté du jour la jeune fille tomba à genoux : elle renaissait à la vie. L'entrée était tapissée de hautes touffes de romarin; elle en respira le parfum avec une sorte d'ivresse et jeta sur la campagne un regard plein d'attendrissement. Quant à Pierre, ses préoccupations étaient moins sentimentales. La nuit n'était pas encore venue, et quelques pâtres se montraient sur les berges du ravin. Malgré l'impatience de Laure, il fallut attendre que ces espions incommodes eussent regagné leurs gîtes. A la suite de l'alerte de la journée, les issues de la forêt devaient être occupées, et, pour en sortir, il fallait déployer toutes les ressources de stratégie qui avaient rendu la troupe des *Moutons* célèbre dans la contrée. Les instincts du chef de bande reprenaient le dessus; Pierre ne songeait plus qu'aux gendarmes.

Quand l'obscurité régna, il se décida à quitter sa retraite et à courir les chances d'une étape nocturne. Seul, il n'aurait rien craint, il connaissait des sentiers escarpés où la maréchaussée ne s'aventurait pas, et se

frayait en plein bois des trouées où il eût été trop dangereux de le suivre ; mais avec une femme pour compagnon de route, il fallait modifier cet itinéraire, prudemment sans doute, mais forcément. Une fois arrivé aux ruines de Saint-Michel, tout devenait facile. La voiture était là, et Zéphyr attendait les fugitifs ; mais deux lieues environ séparaient cet endroit de l'issue du souterrain, deux lieues coupées de ravines profondes, couvertes de bois et de rochers. Dès la sortie même une épreuve dangereuse se présentait : il fallait descendre jusqu'au lit du torrent par un escarpement presque vertical, et en s'aidant des touffes d'herbes éparses çà et là dans les fentes de la pierre. De ce point, le chemin suivait la direction du ravin, occupé de loin en loin par des flaques d'eau bourbeuses et profondes.

Ces obstacles n'intimidèrent point Laure, ces périls lui semblaient légers auprès de celui auquel elle venait d'échapper. Pierre d'ailleurs était là, et son dévouement s'était retrouvé. La force corporelle de cet homme, l'élasticité de ses muscles, son agilité, sa présence d'esprit tenaient du prodige. Il emportait Laure dans ses bras avec la vitesse de l'éclair sur les pentes les plus rapides, bondissait comme le chamois d'un roc à un autre, sans broncher, sans hésiter, sans un seul faux pas. On eût dit que cet aventurier avait fait un pacte avec les ténèbres, avec les pierres, avec l'eau, avec la forêt. Devant

lui, les difficultés s'aplanissaient comme s'il eût joué avec elles; rien ne l'arrêtait, ni les broussailles, ni les fondrières, ni les escarpements, ni les marécages; son œil distinguait des objets imperceptibles pour d'autres; son pied semblait avoir l'instinct du lieu où il fallait se poser. Aussi cette course de nuit s'acheva-t-elle comme par enchantement. Au moindre pas périlleux, Laure se sentait soulevée de terre et transportée en un moment sur un terrain moins rude; son guide, vigoureux et attentif, n'avait d'autre souci que de lui épargner les fatigues et les dangers du chemin. Quelquefois, pourtant, Pierre s'arrêtait tout à coup, et, faisant asseoir la jeune fille, il lui recommandait le plus profond silence. Il n'était pas rare alors d'entendre le hennissement des chevaux ou le retentissement de quelques pas dans les sentiers voisins. A la nature des bruits, Pierre devinait le nombre de ses ennemis et la direction qu'ils prenaient. Ces indices le guidaient dans sa marche, la rendaient plus sûre. Un général consommé n'eût pas déployé plus de ressources ni imaginé une marche plus savante.

Ce fut au milieu de ces précautions que les deux fugitifs arrivèrent sur les bords d'une petite rivière qui serpentait dans une plaine couverte d'oliviers : c'était la rivière de Gapeau. On entendait de loin, par un profond silence, clapoter l'eau dans les endroits où le lit se

resserre et où le courant acquiert plus de rapidité. A quelque distance de là une masse noire semblait former une barrière à l'horizon. Des murailles délabrées, des créneaux à demi écroulés, se dessinaient confusément : on était arrivé devant les ruines de Saint-Michel, assignées à Zéphyr comme lieu de rendez-vous.

Pierre, en jetant les yeux sur ces décombres, ne put retenir un geste d'impatience et de mécontentement. Évidemment, ses ordres n'avaient pas été suivis ; il cherchait un indice qu'il n'apercevait pas, et semblait se défier d'une surprise. Par trois fois il fit le tour des murailles, en y jetant des regards soupçonneux et cherchant à éclaircir ses doutes. Enfin, se plaçant sur l'une des meurtrières les plus rapprochées de la porte, il fit entendre ce que dans la troupe on nommait la *Romance des Moutons.* A peine le dernier son du sifflet eut-il retenti, qu'une tête parut hors de la meurtrière.

— Est-ce toi, Zéphyr? dit Pierre.

— Oui, capitaine.

— Et pourquoi n'as-tu pas allumé le fanal, étourdi?

— Il a passé des gendarmes, capitaine. Fallait pas se trahir.

— Ah diable! et de quel côté allaient-ils?

— Du côté des Maures.

— Combien étaient-ils?

— Cinq.

— C'est bien ; descends.

— Oui, capitaine.

Zéphyr, au lieu de faire le tour par l'intérieur des ruines, sauta du haut de la meurtrière et se trouva sur-le-champ auprès de Pierre.

— Et la voiture, dit celui-ci, où est-elle ?

— Dans le magasin à fourrages ; les chevaux sont attelés ; je vous attendais.

— Maintenant, mon gars, qu'as-tu observé dans le jour? Qu'y a-t-il dans l'air?

— Un tra la la de gendarmes, capitaine! Gendarmes à pied et à cheval. La brigade donne tout entière, faut croire! C'est pire que les sauterelles!

— Le chemin le moins garni de ces oiseaux-là, lequel est-ce, Zéphyr? Tâchons d'avoir la main heureuse!

— Celui de Pignans, capitaine : le Bas-de-Gapeau est trop mauvais. Pignans et Cuers, voilà notre affaire.

— Va pour Pignans et Cuers, mon garçon! C'est arrêté; fais sortir tes chevaux.

— Oui, capitaine, et des bêtes solides : vous allez voir comme ça détale.

Zéphyr, en disant ces mots, s'engagea au milieu des ruines, et, quelques minutes après, il reparaissait triomphant avec son équipage. Pierre prit Laure par la main et la plaça dans la voiture. Dans un coin se trouvait un paquet de hardes qu'il en tira : c'était pour Zéphyr des

habits de livrée, et pour lui le costume du capitaine Maxime, qu'il avait quitté pour se rendre au souterrain. L'un et l'autre endossèrent ces habits, et la métamorphose fut si complète, que la jeune fille se crut un moment le jouet d'une illusion. Ce ne fut qu'au son de la voix qu'elle reconnut Pierre, lorsqu'il se plaça à ses côtés. Zéphyr monta sur le siége, fouetta ses chevaux, et la voiture s'ébranla rapidement.

Laure avait eu à soutenir un tel assaut dans le cours de cette journée, elle avait essayé des émotions si diverses, des fatigues si grandes, que le sommeil s'empara d'elle aux premiers balancements de la voiture. Les rêves les plus riants la bercèrent dans le cours de cette nuit; elle se vit heureuse, riche, honorée, se promenant de fête en fête, étonnant tous les yeux par le luxe de ses toilettes et l'éclat de ses pierreries. Quelle est la femme qui n'a pas eu des songes pareils? Laure en était là, au plus beau moment de son triomphe, quand un bruit de voix l'arracha à cette chimère. Il était grand jour; la voiture se trouvait entre Pignans et Cuers, et le premier objet qui frappa la jeune fille à son réveil, fut le visage soucieux de Pierre. D'un œil inquiet, il suivait à travers les glaces la scène qui était engagée sur sa route:

— Eh! dites donc, brigadier, s'écriait Zéphyr en jurant, c'est bête comme tout de faire arrêter des chevaux à la descente! Ohé! là! là! ohé! ohé! le Blanc!

Laure regarda : c'était un détachement de gendarmerie qui emmenait un homme, les mains liées derrière le dos. Zéphyr et Pierre avaient reconnu Bouton-de-Rose, qui gardait une impassibilité héroïque.

— Cocher, répondait le brigadier, tâchez de marcher droit, ou l'on vous fichera à l'amende. Pourquoi n'arrêtez-vous pas quand on vous l'ordonne ?

— De quoi ! brigadier ; vous croyez donc que c'est aisé d'arrêter des animaux pareils ? Bon pour vos biques ! Ohé ! là ! là ! ohé ! le Roux ! Tirez-vous donc de devant, brigadier !

— Quand vous aurez répondu, cocher. Vos papiers ?

— Mes papiers ? demandez au bourgeois ! Ah ! mes papiers ! Ohé ! là ! là ! ohé ! ohé ! le Blanc ! ohé ! le Roux ! ohé ! ohé ! Mes papiers, brigadier, n'est-ce pas ?

— Oui, cocher, et pas d'insolence !

— Eh bien ! suivez-moi chez leurs altesses impériales à Hyères ; on vous les montrera mes papiers ! Ohé ! là là ! Ohé ! ohé !

Ces paroles parurent faire quelque impression sur le chef du détachement. A l'instant même, il quitta la tête des chevaux qu'il avait jusque-là tenus en arrêt et, s'approchant de la glace de la portière, il chercha à jeter un coup d'œil sur les personnes qui occupaient la voiture. Loin d'éviter cette inspection, Pierre la prévint. Il abaissa la glace en affectant de montrer ses épaulettes.

— Pardon, mon officier, dit le gendarme, en accompagnant ces paroles d'un salut militaire; mais l'ordre est donné de tout visiter aujourd'hui.

— Faites votre devoir, brigadier.

— A qui ai-je l'honneur de parler, mon officier?

— Au capitaine Maxime Grandval et à sa sœur Laure Grandval. Nous venons de Gênes pour le service des princesses. Voici ma feuille de route.

En entendant ces mots, Laure tressaillit; elle comprit qu'à l'instant même s'établissait entre elle et le chef des bandits une sorte de complicité. Cette perspective l'épouvanta et elle ouvrait déjà la bouche pour rompre, dès le début, ce lien affreux, quand Pierre lui prit vivement la main, et d'une voix douloureuse :

— Vous voulez donc me perdre! dit-il.

Son regard était suppliant, son visage décomposé.

Cependant la jeune fille aurait peut-être su résister à sa compassion, vaincre les souvenirs qui pouvaient la rendre secourable à cet homme, si le brigadier de gendarmerie, après avoir jeté un coup d'œil sur les papiers que Pierre lui avait remis, ne les lui eût rendus en disant:

— Suffit, capitaine. Excusez! En route, cocher!

— Enfin, s'écria Zéphyr; ça n'est pas malheureux! djia! riou!

Et la voiture s'éloigna pendant que Pierre échangeait un signe imperceptible avec Bouton-de-Rose. Laure était

attérée, anéantie. Quand Zéphyr, quelques heures après, entra à Hyères et vint frapper aux grilles du château qu'habitaient les princesses, elle n'était pas encore revenue de sa stupeur.

XVI

LE COMMISSAIRE EXTRAORDINAIRE

Pendant l'absence de Pierre, un nouveau personnage était venu grossir la cour des princesses et la remplir de son importance. On le nommait le comte Gabriel de ..., ou plus ordinairement le comte Gabriel tout court. C'était un homme de trente ans, bien fait de sa personne, blond et langoureux, chantant la romance à ravir et se mettant au dernier goût. Pendant qu'une génération entière faisait son chemin par l'épée, il avait trouvé piquant et ingénieux de se pousser à l'aide des femmes. Les salons de la reine Hortense furent le théâtre de ses débuts; il y détailla d'une manière si accomplie, avec tant de sentiment et de roulements d'yeux, le célèbre morceau : *Partant pour la Syrie*, que sa fortune fut faite. La reine, flattée dans son amour-propre de compositeur, le déclara un homme charmant, et mesdames

Baciocchi et Borghèse l'accueillirent avec leurs plus aimables sourires. Ainsi lancé, cet homme pouvait prétendre à tout.

Napoléon aimait à voir ses sœurs pourvues et occupées. Elles avaient dans le sang un peu de cette activité inquiète qui entraînait le frère à travers les champs de bataille de l'Europe, et, quand cette activité manquait d'aliment, elles l'employaient à le tourmenter. C'étaient des commérages sans fin, des brouilles et des raccommodements, des mutineries, des révoltes, des larmes, des explications. Il fallait alors se fâcher ou s'attendrir, négocier à propos d'une question d'étiquette, subir au milieu des plus graves soucis les petites misères de famille. On devine combien ces épisodes, souvent répétées, fatiguaient l'empereur, et avec quel plaisir il voyait arriver le chapitre des diversions. De là, toute une classe de jeunes auditeurs au conseil d'état, maîtres des requêtes ou employés supérieurs d'administration, qui excellaient dans l'art de se vêtir, d'arrondir les bras comme Trénitz en dessinant un avant-deux, de grasseyer comme Garat, en filant les notes d'une barcarolle. Cette race de merveilleux, que l'empire vit éclore, occupait les loisirs d'une légion de grandes-duchesses, princesses et altesses dont on ne pouvait faire ni des colonels de cuirassiers, ni des capitaines de la jeune garde. Elle portait d'une cour à l'autre ses roulades et ses balancés,

et tranchait par le costume sur une foule d'épaulettes qui occupaient toutes les avenues. Plus ces merveilleux étaient clairsemés et rares, plus leur succès fut grand. Une seule servitude y jetait quelques ombres ; comme hommage tacite au principe militaire, il fallait porter des besicles. Les habiles allaient plus loin : ils se disaient attaqués de la poitrine.

Une autre qualité distingua cette phalange de conquérants civils. Dans son contact avec les grandeurs, elle n'oublia pas les petits calculs de l'intérêt personnel, et sut mêler la spéculation à la galanterie. C'est là dedans que se recrutaient les fournisseurs, les adjudicataires, les concessionnaires en tous genres, les fermiers des services spéciaux, enfin tous les postes d'où sortaient les fortunes soudaines et considérables, à une époque où les emprunts publics et la commandite n'étaient pas encore inventés. Les boudoirs étaient ainsi le vestibule des affaires, et entre deux intrigues on enlevait une fourniture. Que de millionnaires l'empire a ainsi créés, qui plus tard n'ont ménagé ni l'injure ni le dédain à ce régime ! Il est vrai que l'empire eut un grand tort à leurs yeux, celui de tomber : les régimes debout sont les seuls qui aient le sens commun.

Le comte Gabriel appartenait donc à la race des merveilleux de l'empire. Personne ne portait les lunettes avec plus de grâce que lui ; il était blond d'une manière

suffisante et pâle autant qu'il le fallait. Ses yeux bleus exprimaient une satisfaction de lui-même qui allait jusqu'à la fatuité, et ses lèvres fines et pincées, un génie de spéculation, qui s'était déjà signalé en diverses circonstances. Pour le moment, il n'avait qu'une exploitation de carrières et poursuivait une régie. Du reste, joli chanteur, charmant, délicieux chanteur ! Elleviou l'avait formé et Martin ne dédaignait pas de faire sa partie dans les salons. Il venait de mettre en vogue la romance : *L'astre des nuits dans son paisible éclat*, et elle faisait fureur. A Paris, on se disputait le comte Gabriel ; des duchesses s'étaient affichées pour lui, des marquises de l'ancien régime lui avaient prodigué des avances ; on le citait comme un modèle de bon ton et d'élégance ; il pouvait choisir. Le comte était un calculateur trop adroit pour s'attacher aux puissances déchues ; il s'en tint à celles qui se trouvaient en exercice et visa au plus haut. Ainsi, il ne descendit pas jusqu'à la noblesse de nouvelle fabrique, et réserva ses hommages pour les diverses branches de la famille impériale. Il allait de cour en cour, de principauté en principauté, pour voir ce qui s'y trouvait de disponible en fait de cœurs et de fournitures : c'était là sa position sociale, sans compter un poste au conseil d'état et divers traitements fort réels, en retour de services imaginaires.

A l'époque où se passe cette histoire, Savary, duc de

Rovigo, venait de succéder à Fouché, duc d'Otrante, dans le ministère de la police. Savary était fort avant dans l'intimité de l'empereur, et plus d'une fois il l'avait entendu se plaindre des tracasseries domestiques dont on l'entourait. En courtisan délié, il cherchait à éloigner de lui ces petits ennuis et surveillait surtout mesdames Borghèse et Baciocchi qui, en leur qualité de femmes nerveuses et de sœurs dévouées, se permettaient souvent de lasser la patience de Napoléon. Les princesses étaient donc l'objet constant de la sollicitude du ministre, il avait auprès d'elles des hommes sûrs, qui le tenaient au courant des moindres gestes et des plus insignifiants propos. Quand il sut qu'elles s'étaient réunies à Hyères, et qu'elles y mettaient en commun leurs griefs, son inquiétude redoubla. Pauline ne se gênait nullement pour dire tout haut ce qu'elle pensait de l'impératrice; elle se raillait du mauvais goût de ses toilettes, de son accent tudesque, de ces mille ridicules, que les femmes seules peuvent apercevoir et dénoncer. Élisa, quoique plus réservée, se laissait entraîner par les sarcasmes de sa sœur, et toutes les deux bafouaient chaque jour, en petit comité, la fille des Césars, celle que l'empereur venait d'associer au trône. Ces irrévérences pouvaient devenir dangereuses; il fallait à tout prix en arrêter le cours. Si Napoléon en avait été informé, un éclat s'en serait suivi, et ces disgrâces de famille étaient toujours

d'un effet fâcheux. Savary aima mieux essayer la voie des diversions.

Le comte Gabriel se trouvait alors à Paris, à l'état de disponibilité, entre deux fournitures et deux romances. Ce fut sur lui que le ministre jeta les yeux. Homme à la mode et chanteur accompli, c'était plus qu'il n'en fallait pour jeter un élément nouveau dans la vie monotone que les princesses menaient à Hyères. Il devait arriver avec de la musique et des modes toutes fraîches, avec une provision d'anecdotes scandaleuses. Que de motifs pour occuper ces dames! Il parlerait des derniers opéras, des toilettes du grand monde; chanterait le soir, médirait le jour, se partagerait entre les deux altesses et les deux principautés, de manière à les tenir en haleine. Savary comprit qu'il n'y avait plus à chercher : l'homme était trouvé; il ne restait qu'à imaginer le prétexte. Le hasard servit encore le ministre. Précisément il venait de s'occuper des exploits de Pierre Mouton et de lire les rapports qui lui étaient parvenus à ce sujet.

— Voilà mon affaire, dit-il en se frappant le front.

Le jour même, il envoya un exprès au comte Gabriel, en le priant de passer au ministère. Notre merveilleux s'empressa de déférer à ce désir.

— Comte, lui dit le ministre en allant au-devant de lui et l'accueillant avec une politesse exquise, j'ai à causer avec vous pour des affaires de service. Veuillez vous asseoir.

— Monseigneur, dit le comte Gabriel en obéissant, Sa Majesté l'empereur et roi peut disposer de mon dévouement : je suis à ses ordres.

— Vous êtes attaché au conseil d'état?

— Oui, excellence.

— Eh bien ! il s'agit de la sûreté publique; c'est dans le ressort du conseil : nous resterons sur votre terrain.

— Celui-là ou un autre, monseigneur, peu importe : je suis prêt.

— Voici de quoi il s'agit, monsieur le comte, ajouta Savary, en faisant passer un énorme dossier sous les yeux de son interlocuteur. Vous prendrez connaissance de cette affaire; les dépêches du préfet, du colonel de gendarmerie, du commandant de la division, tout y est.

Le comte Gabriel jeta sur cette énorme liasse de papiers un coup d'œil qui semblait demander grâce. L'idée d'affronter cette lecture semblait avoir jeté quelque froideur sur son empressement. Savary s'en aperçut et s'empressa de reprendre la parole :

— Monsieur le comte, le dossier est volumineux; mais l'affaire est des plus simples. Du reste, vous aurez tout le temps d'en étudier les détails dans le cours de votre mission, et un séjour sur les lieux vous en dira plus que toutes ces pièces. Pour l'instant, quelques mots suffiront.

Ici, le ministre raconta rapidement ce qui s'était passé,

les expéditions dirigées contre Pierre et les échecs qui les avaient suivies. A mesure que le comte Gabriel comprenait mieux ce que l'on désirait de lui, il se redressait et prenait une attitude plus majestueuse; son regard devenait sérieux, sa pose épique. Pour un fonctionnaire civil, c'était une mission presque militaire qu'on lui donnait. S'il avait eu des moustaches, il les eût redressées : il se contenta de redresser ses lunettes avec un geste qui avait quelque chose de décidé et de martial. Au moment le plus animé du récit, il ne craignit pas d'interrompre le ministre.

— Si Sa Majesté l'empereur et roi, dit-il, a compté sur moi pour débarrasser l'empire de ce drôle, c'est un honneur que j'essayerai de mériter.

— Je n'attendais pas moins de vous, monsieur le comte ! Soyez certain que l'empereur sera informé de vos dispositions.

— C'est comme si nous tenions ce bandit, monseigneur ; je lui couperai les deux oreilles ; vous pouvez en donner l'assurance à Sa Majesté l'empereur et roi.

— Très-bien ! monsieur le comte ! Maintenant, permettez-moi d'insister sur une circonstance. Deux princesses du sang sont actuellement à Hyères, à quelques lieues des montagnes où se cache le chef de ces brigands. Vous comprenez, monsieur, que votre place est auprès des princesses ; il importe de les rassurer, et elles se

diront, en vous voyant, que l'empereur pense à elles.

Le ministre ne pouvait rien imaginer qui allât plus directement au cœur de son envoyé; aussi le visage de celui-ci était-il rayonnant et épanoui.

— Ah! monseigneur, dit-il, c'est me combler! c'est trop d'honneur, vraiment! Je leur ferai, s'il le faut, un rempart de mon corps, reprit-il avec un accent tout à fait héroïque.

— Comte, lui répondit Savary en réprimant avec peine un sourire, vous êtes un sujet dévoué. Prenez cette pièce, ajouta-t-il en lui tendant un papier; c'est votre nomination en qualité de commissaire extraordinaire dans le département du Var.

— Commissaire extraordinaire! s'écria le chanteur de romances. Vive Sa Majesté l'empereur et roi! Je mourrai, s'il le faut, à son service.

— L'empereur n'en demande pas tant, monsieur le comte; l'essentiel est de veiller sur la sûreté des princesses. Le payeur a l'ordre de tenir à votre disposition les fonds nécessaires pour cela. Ne ménagez rien.

— Soyez tranquille, monseigneur: nous aurons un arsenal complet: pistolets, sabres, fusils. S'il faut se battre, nous nous battrons, ajouta-t-il, comme un homme que l'odeur de la poudre enivre.

Cette exaltation n'entrait pas dans les plans du ministre, et il fallait la calmer. Le comte Gabriel tour-

nait trop au foudre de guerre; il soulevait ses lunettes d'une manière héroïque, et s'agitait sur son siége comme s'il eût été sur un cheval de bataille. Muni de la pièce qui constatait sa nomination, il la brandissait en guise d'épée, et, ne pouvant maîtriser son ardeur, il prenait déjà congé du ministre, pour aller commencer sa campagne, quand celui-ci l'arrêta.

— Monsieur le comte, lui dit-il, un peu moins de fougue, s'il vous plaît, et écoutez-moi.

En même temps, il forçait son interlocuteur à reprendre le siége que celui-ci venait de quitter.

— Je vois que j'ai eu tort, ajouta-t-il, de m'adresser plutôt à votre courage qu'à votre prudence. Vous compromettriez tout.

— Comment? monseigneur!

— C'est bien simple! Vous voilà tout effaré, tout hors des gonds! Est-ce ainsi qu'il faut aborder leurs altesses impériales? Peut-être le voisinage de cette bande leur cause-t-il déjà quelques inquiétudes, et vous les accroîtriez! Vous vous dessinez comme un Galaor, comme un tranche-montagne, comme un paladin!

— Comme un vrai chevalier, monseigneur!

— Eh bien! c'est là qu'est le danger! Vous effrayeriez leurs altesses : les femmes se montent pour si peu!

— Au fait, vous pourriez bien avoir raison, monseigneur!

— Monsieur le comte, reprit le ministre avec solennité, il faut veiller sur les princesses, mais il ne faut pas qu'elles s'en doutent; il faut que la protection soit active, mais cachée; qu'elle prenne toutes les formes, mais surtout celle des fêtes et des plaisirs.

— C'est cela! Les armes sous les fleurs, s'écria le chanteur de romances. Je pataugeais.

— Des distractions, afin d'éloigner les idées que peut faire naître le voisinage des malfaiteurs, poursuivit le ministre.

— J'y suis! Concert chaque soir! Et dire que je n'ai pas compris tout de suite.

— La solitude peut faire venir des idées sombres, ajouta le ministre, engendrer quelques frayeurs involontaires.

— Le remède est simple, monseigneur. Bals, fêtes, soirées! Du bruit, de la musique, un peu d'opéra, du spectacle, si c'est possible! Que j'ai donc été long à deviner!

— Monsieur le comte, je vois à présent que vous comprenez votre mission.

— Si je la comprends, monseigneur! Je veux que les princesses n'aient pas un moment à elles! Je les promènerai d'éblouissement en éblouissement, de surprise en surprise! Allez, je m'y connais.

— C'est bien, monsieur le comte, voilà que nous nous comprenons.

— Des illuminations, s'il le faut! des feux d'artifice!

— Je vous ai dit que le payeur serait à votre disposition : ne le ménagez pas.

En prononçant ces mots, le ministre se leva pour indiquer que l'audience était finie. Le comte Gabriel prit congé, en s'engageant à partir pour le département du Var le plus promptement possible; il ne se réserva que le temps nécessaire pour faire des préparatifs de voyage, qui fussent à la hauteur de sa mission. Des cartons de chapeaux, des caisses remplies d'objets de mode, des écrins, de la musique, des fleurs artificielles lui arrivaient de tous côtés; il fallut en charger un fourgon qui devait le suivre en poste. Le ministre calculait que l'ennui engendre la méchanceté, et le désœuvrement la mauvaise humeur. Pour tenir en bride la langue des princesses, il suffisait de leur prodiguer les distractions. La dépense était forte, mais il s'agissait de sauver la majesté du trône, et la caisse de la police ne pouvait mieux employer ses fonds. Seulement, en passant par le cabinet du ministre, les articles changeaient de nature. De même que le chanteur de romances était officiellement un commissaire extraordinaire, les chapeaux, les écrins, les dentelles, les fleurs, la musique, se groupaient dans un chapitre intitulé : *Missions secrètes,* et y formaient un chiffre aussi respectable que mystérieux.

— Ces commères-là laisseront peut-être l'impératrice

tranquille, se disait le duc de Rovigo, en présidant lui-même à toutes ces dispositions. Froisser la fille au moment où nous avons besoin du père pour l'expédition de Russie ! Ces langues de femmes n'en font pas d'autres, depuis le commencement du monde. Si l'empereur le savait, Dieu ! le beau tapage !

Ces réflexions poussaient toujours le ministre vers une dépense nouvelle : tantôt un bronze de prix ; tantôt un cachemire des Indes. Le comte Gabriel devait offrir ces objets, soit au nom de l'empereur, soit au nom de Marie-Louise, et il était impossible que pendant trois mois au moins, la reconnaissance n'enchaînât pas les caquets. Or, trois mois suffisaient pour terminer les négociations qui se poursuivaient avec la cour d'Autriche, au sujet du corps auxiliaire destiné à entrer en campagne. Trois mois, c'était beaucoup, et à lui seul, le comte Gabriel pouvait tenir ces dames en haleine pendant ce temps. Il marchait à la tête de six romances parfaitement inédites, et sur lesquelles Elleviou avait jeté quelques intentions expressives.

Ce fut au milieu de ces circonstances, que le commissaire extraordinaire commença sa campagne contre Pierre Mouton.

XVII

LE CONCERT DU COMMISSAIRE

Au moment où la voiture, qui amenait Pierre et Laure, se présenta devant les grilles du château qu'habitaient les princesses, un embarras d'équipages obstruait la cour intérieure et empêchait d'y pénétrer. Sur le perron se tenaient, en grand costume, les officiers au service de ces dames, la livrée et tous les gens de sa maison, sans en excepter le commissaire extraordinaire, revêtu de son uniforme d'auditeur au conseil d'état. Il y avait, ce soir là, dîner, réception et concert : le préfet maritime venait d'arriver, accompagné de son état-major; les autorités administratives, civiles et militaires s'étaient empressées d'accourir de Toulon, pour s'asseoir à la table de leurs altesses impériales, et assister au concert, dont le comte Gabriel avait dressé le programme. La maison respirait un luxe et un faste inusités; les valets de pied circulaient de toutes parts; la musique des régiments remplissait le jardin de ses symphonies, et la population, attirée par ce spectacle et par ce bruit,

inondait les places et les rues environnantes. Au milieu de l'embarras et du tumulte causés par cette affluence, c'est à peine si l'entrée de la calèche de voyage fut remarquée. Les gens étaient tous occupés ailleurs : personne ne songeait au modeste et poudreux équipage. Zéphyr ne s'en émut pas et mit la main à la besogne, pendant que Pierre conduisait Laure vers l'appartement de la princesse. Tout cela se fit dans le plus profond silence ; on semblait des deux côtés éviter les explications.

Quand Laure arriva devant la grande-duchesse, elle était encore sous le poids des émotions que tant d'aventures avaient fait naître. Si Élisa eût remarqué ce trouble et en eût demandé la cause, la jeune fille aurait tout confessé ; elle se serait jetée aux genoux de la princesse, en implorant la grâce de Pierre. C'était son dessein, et elle comptait sortir ainsi de l'horrible situation où elle avait été peu à peu conduite. L'aveu était sur ses lèvres ; il allait s'en échapper, quand la grande-duchesse accourut vers elle :

— Ah ! vous voilà, petite ! lui dit-elle du ton le plus affable. Que vous arrivez donc à propos ! Vous me sauvez la vie.

— Altesse ! répliqua Laure émue.

— Figurez-vous, ma chère, que nous sommes là depuis deux heures à délibérer si je me coifferai avec

mes diamants ou avec mes perles. Vrai, vous nous tirez d'embarras. Personne ici n'a votre goût. Vous allez décider.

— Vraiment, altesse, je ne sais...

— Vite ! vite ! mon enfant ! Il n'y a pas un instant à perdre, c'est l'heure du couvert. Toulon nous inonde déjà ; le jardin est rempli d'épaulettes. Mettez-vous là et dépêchons-nous. Je crois que, pour un dîner, les perles sont de meilleur goût. Pauline se coiffe avec ses coraux : réminiscence créole. Nous mettrons des perles : ce sera oriental. Qu'en pensez-vous, ma petite ?

Tout cela fut dit avec une volubilité qui ne laissait pas à la jeune fille le temps de placer une parole. La princesse s'était de nouveau assise devant sa table de toilette et donnait des ordres à ses femmes. Elle avait demandé un conseil et venait de se décider sans même attendre la réponse. Laure comprit que ce n'était ni le lieu ni l'heure d'une confidence. Suivant son habitude, la princesse était en retard pour ses apprêts, et son impatience éclatait sous toutes les formes. Laure reprit sur-le-champ son service, et, grâce à elle, la toilette marcha avec plus de rapidité. Ainsi, les exigences de l'étiquette enlevèrent à la jeune fille les bénéfices d'un premier mouvement, et le hasard se prononça contre elle.

Quant à Pierre, il avait repris possession de son pa-

villon, comme un homme qui rentre chez lui. Il était trop tard pour qu'il pût songer à paraître au repas; seulement, il se promit de présenter ses devoirs aux princesses dans le cours de la soirée. Il avait ainsi quelque temps devant lui pour convertir son négligé de voyage en une tenue plus convenable, quoique toujours militaire. Il venait de commencer ce travail de métamorphose, et tenait son rasoir à la main, quand Zéphyr ouvrit la porte du pavillon.

— Voilà qui est fait, dit-il en entrant; les bucéphales sont au râtelier, et le cocher va devenir valet de chambre. A votre service, capitaine. Voulez-vous que je vous exécute le poil et le contre-poil? Le blaireau, ça me connaît! ne vous gênez pas! J'y ai la main.

— Merci, mon garçon!

— Faut bien entrer dans son rôle! Sac à papier, la bonne maison! autant servir ici qu'à bord de la flotte! il y a gras, au moins. Vous n'êtes pas du dîner, capitaine?

— Non, Zéphyr.

— Ah ben! vous perdez; ah oui! vous perdez, je m'en flatte! Il y a une odeur dans l'air qui prouve que l'on fricote ici dans le soigné! Voilà une maison au moins! Des tourtes, des crèmes, des pâtisseries, des gigots à l'ail, du nougat, des croquantes, des perdrix, des lièvres, tout le tra la la! Quand on voit ces biens de la nature, y compris les brochettes d'ortolans, on devine

pourquoi la mâchoire a été donnée à l'homme. Autrement, ce phénomène resterait sans explication.

— Il y a donc bien des préparatifs, mon garçon ?

— Toutes voiles dehors, capitaine ; voilà comme on marche dans cette auberge. Je vas m'en administrer une de bosse. Le chef de la bouche m'a dit en passant : — Camarade, c'est pour huit heures, soyez exact. Digne homme ! Un peu que je le serai exact. Cuisinier plein d'attention, oui, j'y ferai honneur à ta cuisine. Je te le revaudrai, ton bon procédé, fricoteur ! Tu verras si je t'apprécie. Nom d'un petit bonhomme, l'odeur me poursuit jusqu'ici. Dites donc, capitaine ?

— Quoi donc, Zéphyr ?

— Je crois que c'est décidément mieux qu'au souterrain, et cependant au souterrain c'est moi qui la faisais la ratatouille. Mais que voulez-vous ? chacun son petit talent ! J'ai le mien, le chef de la bouche a le sien. Je l'enfoncerais sur le poivre, c'est possible ; mais sur les autres ingrédients, c'est lui qui m'en remontrerait. Il manie cela au superlatif. Dame ! il a vieilli là dedans, le gâte-sauce ! Il connaît toutes les épices de la création, et puis, quand il veut n'importe quelle noix muscade, elle lui tombe devant. Il peut tout se permettre, cet homme ; il a de quoi ! Voilà son avantage.

Zéphyr aurait poussé plus loin ses dissertations culinaires, si Pierre ne l'eût interrompu pour lui donner

quelques ordres. La soirée s'avançait ; on allait bientôt sortir de table. D'après le programme du comte Gabriel, le concert devait commencer à neuf heures et finir à minuit. C'était déjà renvoyer assez tard une compagnie, qui avait quatre lieues à faire pour regagner son gîte.

Une fois habillé, Pierre descendit dans le jardin et attendit le moment où il pourrait se présenter devant les princesses. Le hasard le conduisit devant le rez-de-chaussée qu'occupait la grande-duchesse de Toscane; l'une des pièces était éclairée, et, à travers les vitres, on pouvait voir l'intérieur de l'appartement. Une femme seule s'y trouvait en grande toilette ; les coudes appuyés sur une table et cachant sa figure dans ses mains; elle paraissait absorbée dans une méditation profonde. C'était Laure; Pierre la reconnut; cette chambre était la sienne; elle touchait à celle de la princesse.

Pierre s'attacha à étudier la disposition des lieux, examina les contrevents, les espagnolettes, les saillies du mur, enfin les moindres détails et les plus petites circonstances. Malgré le soin qu'il prenait à ne pas se trahir, un léger bruit parvint à l'oreille de la jeune fille. Elle se releva vivement, courut vers la fenêtre et l'ouvrit avec une sorte d'impétuosité. Tout était muet au dehors; elle n'aperçut rien. Pierre avait eu le temps de se cacher derrière un rideau de cyprès. Une demi-heure

après, il faisait son entrée dans la salle du concert et allait saluer les princesses, qui lui firent le plus aimable accueil. Élisa se montra charmante; elle accabla le voyageur de questions, voulut savoir les détails de son itinéraire. Laure, assise aux côtés de la princesse, était au martyre; son visage passait d'une pâleur mate au plus vif incarnat; elle crut qu'elle allait mourir. Pierre garda mieux son sang-froid; il répondit avec une aisance, une grâce parfaites, fit preuve d'esprit et de manières, sut flatter sans affectation et se retirer à propos, enfin se conduire en homme du monde.

Quelque affectée que fût Laure, il lui était impossible de ne pas remarquer ce changement dans les formes de ce chef de bandits. Au milieu de cette élite de cavaliers, aucun n'avait plus de distinction, plus de tenue, plus d'usage. La métamorphose était complète. La physionomie même avait changé de caractère. Ce n'était plus cette beauté âpre et rude, que lui donnait l'habitude du commandement; la sérénité et la dignité y régnaient seules, et, si le front ne se fût de temps en temps assombri, on eût pu y surprendre une expression de bonté et de douceur.

Laure n'était pas la seule que l'entrée de Pierre eût préoccupée. Deux autres personnes avaient suivi avec attention les mouvements du jeune homme. L'une était la comtesse de Stolberg, dont l'œil noir avait pris, à son

aspect, quelque chose de dur et d'impérieux; l'autre, était le commandant de l'arsenal, l'un des invités des princesses, qui demeura de nouveau frappé de cette apparition et parut interroger ses souvenirs. Pierre évita la rencontre de ces deux surveillants et prit place derrière les princesses. Laure était à deux pas de lui, sous son regard, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. La toilette faisait ressortir chez elle des perfections si grandes, qu'il était impossible de n'en pas être émerveillé. Sa physionomie exprimait un sentiment chaste et fier, qui semblait le reflet de son âme. Parmi ces femmes, que l'âge ou le poids du plaisir avait déjà touchées, ses formes avaient quelque chose de virginal et de pur, que l'art et les soins jamais ne suppléent. Elle régnait par l'âge, par la fraîcheur, par cette première fleur de beauté qui s'évanouit si vite. Son succès fut grand, et insensiblement elle y chercha une diversion à ses inquiétudes.

Le concert venait de commencer, et le comte Gabriel en surveillait l'exécution avec une sollicitude alarmante. Comme tous les amateurs que la musique passionne, il se révoltait au moindre bruit, fronçait le sourcil pour une chaise dérangée, pour une quinte de toux, pour quelques mots échangés à voix basse. La France a subi, dans le cours des siècles, une foule de despotismes; mais aucun de ceux que l'histoire a flétris ne s'est

signalé par des formes plus acerbes que celui des musiciens et des amateurs de musique, lorsqu'ils se livrent à leurs goûts familiers. Si on les laisse faire, bientôt ils demanderont la tête des interrupteurs. Le comte Gabriel était un de ces farouches partisans de la clé de sol et des sœurs que le solfége lui a données. Cet homme, tolérant sur tout le reste, et qui avait cherché dans les besicles un abri contre la conscription, cet auditeur au conseil d'état, institution éminemment pacifique, aurait scalpé un interrupteur et bu dans son crâne si la loi n'eût contenu ses rancunes musicales. Quand on arrêtait au vol une de ses notes par une portê ouverte ou fermée mal à propos, il agitait ses lunettes comme un Jupiter olympien, et remplissait l'assemblée entière des éclairs de ses regards. Un éternuement le jetait dans des crispations epouvantables, le bruit d'un mouchoir le révoltait; cet homme ne faisait aucune concession aux faiblesses de la nature humaine.

Le programme du concert lui donnait six morceaux à chanter : un nocturne de Blangini, qui était alors le compositeur à la mode; deux romances de Rigel, l'auteur de *Petits oiseaux, le printemps vient de naître;* enfin trois morceaux d'opéras récemment joués, entre autres un duo de *Fernand Cortez*. La première partie marcha sans encombre : le chanteur avait une voix fraîche, une bonne méthode, toutes les qualités à la mode. En mu-

sique, cela varie : un jour on demande la voix de tête; un autre jour, la voix de poitrine. Les ventriloques ont la voix du ventre; prochainement on se plaira à entendre la voix du nez. Le comte Gabriel avait la voix du moment, et c'était un inappréciable avantage. Il savait prendre un peu de ce grasseyement que Garat avait mis en vogue, montrait le blanc de ses yeux comme s'il allait se pâmer, usait avec art d'un râtelier agréable, et connaissait toutes les ressources de la bouche en cœur. En somme, c'était un charmant, un délicieux talent de société. Il ne faut pas être injuste envers l'empire.

Malheureusement le comte Gabriel s'était prodigué : deux morceaux, c'était bien; trois, quatre même eussent passé. Six morceaux, voilà où commençait l'abus. Les chanteurs n'en font jamais d'autres; ils s'écouteraient gazouiller une journée entière, et supposent, dans le public, le même goût pour cet exercice vocal. Ils ne se contentent pas de plaire une fois, deux fois, ils veulent plaire toujours, exclusivement, sans relâche. Notre époque, saturée de musique, doit comprendre par quel motif les princesses s'étaient peu à peu lassées des roulements d'yeux, du grasseyement, des roucoulements du comte Gabriel. Au quatrième morceau, l'auditeur au conseil d'état commençait à perdre du terrain dans l'assemblée; au cinquième des chuchotements se firent entendre; il lutta et foudroya de l'œil les interrupteurs.

Cependant les princesses s'en mêlèrent, et il était difficile de conserver à leur égard les allures d'un Jupiter tonnant. Enfin, le malencontreux morceau s'acheva. Tout autre qu'un musicien eût terminé là l'expérience, et remis la suite à des temps plus prospères; mais on ne sait pas ce qu'est un musicien et ce qu'est un programme. Un musicien tombe, mais ne se rend pas; un programme fatigue, assomme, endort, mais s'exécute. Plus le comte Gabriel rencontrait d'obstacles, plus sa passion musicale s'exaltait. Des bâillements contagieux circulaient dans l'assemblée; il les brava, prit par la main la comtesse Stolberg, la conduisit au piano, et lui présenta galamment sa partie.

C'était un duo de *Fernand Cortez*, celui entre Cortez et Amazili, chef-d'œuvre de Spontini, dans lequel l'amour prend un accent si vrai et si déchirant. De la part du comte Gabriel, c'était une prétention incroyable que d'affronter cette grande musique. Sa petite voix flûtée, bonne pour la romance, n'avait aucune des qualités d'expression nécessaires pour rendre ces accents de la passion. Il n'en montra pas moins d'assurance, releva quatre ou cinq fois ses lunettes avec le geste d'un homme qui se raffermit sur ses étriers, s'essuya le front, ramena dans sa bouche la salive, cette âme du chant, posa son buste de manière à faciliter l'émission de la voix, lança un dernier et majestueux coup d'œil sur l'auditoire, et partit.

Hélas! dès le troisième trait, il fallut en rabattre; la note n'avait plus cette ductilité, cette fluidité qui caractérisent la romance plaintive; elle ne procédait pas par gammes suivies et complaisantes, elle ne se mesurait pas à l'échelle des petits artistes. C'était un chant large, quelquefois brusque et rocailleux, toujours animé, plein de fougue et de mouvement.

La comtesse Stolberg semblait s'y jouer et s'y plaire; elle était là comme dans son élément. Des sons pleins et brillants s'échappaient de sa poitrine et remplissaient le salon : l'assemblée était émue, subjuguée. Malheureusement le comte Gabriel avait perdu les arçons : cette voix qui dominait la sienne, cette musique qui allait d'un bout à l'autre du clavier, tout cela le troublait, l'écrasait. Malgré sa hardiesse, il fut obligé de s'arrêter et de demander grâce.

— C'est le vent du nord, dit-il en cherchant une excuse; il m'a saisi à la gorge. Brum! Brum! Brum!

— Reposez-vous, monsieur le comte, lui répondit avec un gracieux sourire la princesse Pauline; vous avez soutenu à vous seul le poids de la soirée.

— Si ce n'était le changement de climat qui m'enlève une partie de mes moyens, répliqua le fat, nous aurions exécuté toute la partition. Diable de vent du nord! Brum! Brum! Brum!

Les choses en étaient là et la comtesse Stolberg allait

quitter le piano, quand Pierre se fraya un passage vers l'orchestre, prit des mains du comte le cahier qu'il n'avait pas abandonné, fit un signe presque imperceptible à la chanteuse, et dit un mot à l'oreille de l'accompagnateur. Celui-ci recommença la ritournelle, et un profond silence régna dans l'assemblée.

L'auditeur au conseil d'état ne savait plus que penser de tant de hardiesse. Un artiste obscur affronter une tâche devant laquelle il venait de reculer; quelle témérité! quelle imprudence! Il ne connaissait pas cet homme et déjà il le détestait. Pierre commença, et dès les premiers sons il fut facile de voir que sa voix était celle d'un maître. Elle avait une plénitude, une sonorité, un charme que donnent seules de longues études. La comtesse de Stolberg semblait y être faite et la suivre avec une sûreté, une méthode pareille. Le duo fut chanté d'une manière admirable, et quand ils en furent à ce passage si expressif :

Je n'ai plus qu'un désir, c'est celui de te plaire;
Je n'ai plus qu'un bonheur, c'est celui de t'aimer;

les deux artistes y mirent une telle expression, que l'auditoire en fut électrisé. La voix de la comtesse avait pris, au contact de celle de Pierre, quelque chose de fiévreux et de passionné; ses yeux semblaient noyés dans une

ivresse involontaire, son sein s'agitait avec violence. On eût dit deux comédiens en scène et pénétrés de leur rôle au point de s'identifier complétement avec lui.

Le succès fut immense, général. Les princesses applaudirent à diverses reprises et avec chaleur. Laure était plongée dans une stupeur profonde. La voix de Pierre la pénétrait tout entière, et elle ne savait comment se dérober au sentiment qui la dominait. Quant au comte Gabriel, une haine ardente venait de s'allumer en lui. Ce que c'est que l'instinct! En sa qualité de commissaire extraordinaire, l'auditeur au conseil d'état devait avoir Pierre Mouton pour ennemi, et voilà qu'une rivalité de chanteur venait de servir de prélude à cette guerre.

Un seul homme dans l'auditoire était insensible à l'enthousiasme qu'avait excité la voix de Pierre : c'était le commandant de l'arsenal.

— Décidément, se dit-il en se retirant, il faut que je tire cela au clair. Cet homme ressemble trop à l'un de mes anciens pensionnaires.

XVIII

A DEUX DE JEU

Le lendemain, dans le cours de la matinée, Pierre ne quitta pas le pavillon qu'il occupait. Il lui était facile d'y demeurer seul et à l'abri de l'espionnage. A la suite d'arrangements qu'il avait pris, Zéphyr devait pourvoir à tout son service, et déjà ce fidèle compagnon s'était mis à la besogne, brossant les habits, nettoyant les chaussures, introduisant, dans cette partie assez négligée de la maison, un peu d'ordre et de propreté. On ne s'attendait à aucune visite, et Pierre, étendu sur un sopha, réfléchissait à sa situation nouvelle quand on frappa à sa porte. Il s'empressa d'aller ouvrir.

C'était le commissaire extraordinaire, non tel qu'on a pu le voir la veille, dans un costume sévère et administratif, mais dans un habit de cheval, comme en portaient les merveilleux de l'époque : bottes à la Souwaroff, culotte de daim à grandes rosettes, veste de chasse à boutons d'argent, cravate blanche dont les pointes menaçaient le ciel, col empesé qui semblait servir de support aux

deux oreilles, cheveux à la Caracalla, bagues à tous les doigts, cravache, éperons et autres accessoires. Cette toilette était rehaussée par un jabot qu'éclairait de ses feux un magnifique solitaire. En somme, c'était un éblouissant cavalier, rasé de frais et couvert du plus beau linge. Ce négligé avait dû coûter deux heures de travail.

Il entra dans le pavillon avec la majesté d'un homme pénétré de ses avantages et habitué à produire un certain effet. Pierre ne lui donna pas cette satisfaction, et l'accueillit avec une politesse froide. Zéphyr, au contraire, fut fasciné : cette épingle en brillants, plantée en pleine poitrine, semblait lui causer une émotion extraordinaire.

— C'est bien à M. le capitaine Maxime Grandval que j'ai l'honneur de parler, dit en entrant le commissaire extraordinaire.

— A lui-même, monsieur. Que peut-il pour votre service ?

Ici, entre ces deux hommes, se passa un mouvement de pantomime qui se prolongea pendant quelques secondes. Par un geste, Pierre invitait le comte Gabriel à s'asseoir, tandis que celui-ci cherchait à faire comprendre à Pierre que la présence d'un tiers était de trop dans cette entrevue. Le prétendu capitaine Maxime comprit le premier ce jeu muet.

— Ne faites point attention, monsieur, dit-il au comte,

ce garçon est tout à son affaire; il m'est d'ailleurs très-dévoué. Vous pouvez parler librement.

Zéphyr remercia son capitaine par un regard et profita de l'occasion pour admirer encore l'étincelante épingle; puis il se remit au travail comme un homme indifférent à ce qui se passe autour de lui.

— Je vous l'ai dit, monsieur, ajouta Pierre, c'est un garçon sans conséquence; expliquez-vous, je vous écoute.

Le comte Gabriel parut contrarié de cette circonstance et ne s'assit qu'avec une mauvaise humeur évidente. Cependant, après avoir raffermi ses lunettes, il prit la parole :

— Puisqu'il en est ainsi, capitaine, j'entrerai en matière. Je ne sais si l'on vous a appris quelles fonctions je suis venu remplir auprès de leurs altesses impériales?

— Mais, monsieur, il me semble qu'elles sautent aux oreilles vos fonctions; vous y mettez assez de zèle!

Le souvenir que venait de rappeler Pierre n'était pas de ceux qui pouvaient flatter l'amour-propre du visiteur. Aussi un peu de dépit se laissa-t-il voir sur sa physionomie. L'état de l'âme se trahit même par l'agitation des lunettes; mais le comte Gabriel maîtrisa ce mouvement :

— Capitaine, dit-il avec gravité, vous êtes un homme d'épée; c'est au militaire que je viens parler au nom de

Sa Majesté l'empereur et roi. Hier, nous étions à nos plaisirs, aujourd'hui nous sommes à nos devoirs.

Ces paroles contrastaient avec le costume du matin du visiteur, et Pierre le lui fit sentir en l'examinant de la tête aux pieds. De son côté, Zéphyr, tout en continuant à frotter les meubles, à épousseter, à ranger çà et là les objets épars, ne pouvait se défendre de reporter les yeux vers la poitrine du comte, et se livrait involontairement à un monologue opiniâtre.

— Diable d'escarboucle! se disait-il; pas moyen de l'éviter! ça vous crève les yeux.

Cependant Pierre avait trop d'intérêt à ce que le comte s'expliquât, pour pousser les choses au delà d'une juste mesure. Il répondit presque sur-le-champ :

— Puisqu'il s'agit d'affaires de service, monsieur, je suis à vos ordres, et je tâcherai d'y apporter tout le zèle qu'elles méritent.

— Eh bien! capitaine, vous saurez donc, poursuivit le comte, que je suis ici en mission extraordinaire. C'est le ministre de la police qui m'envoie.

— Le ministre de la police, répondit Pierre devenu plus attentif.

— Lui-même! Il veut purger le pays d'un chenapan qui fait des siennes, d'un drôle qui infeste les grands chemins, d'un nommé Pierre Mouton...

— Ah! Pierre Mouton, dit le faux capitaine Maxime.

En même temps il échangea un signe rapide avec Zéphyr, qui venait de heurter brusquement un guéridon.

— Vous le connaissez donc? lui demanda le comte Gabriel.

— Pierre Mouton! répliqua-t-il. Qui ne connaît pas Pierre Mouton dans le département du Var?

— Un fieffé coquin, n'est-ce pas? Une barbe noire, des yeux de travers! grêlé! affreux! comme tous les scélérats.

— Mais non! mais non!

— C'est égal, il ne me fait pas peur. J'ai promis au ministre de lui couper les oreilles. J'en ferai hommage à Sa Majesté l'empereur et roi.

— C'est toujours par là que vous prenez les gens, répliqua Pierre, qui ne put retenir une mauvaise plaisanterie.

Heureusement, le comte Gabriel était monté; l'idée de sa mission avait pris le dessus. Il frappait violemment ses bottes à la Souwaroff du pommeau de sa cravache, et semblait appeler la bataille.

— Je tiens mon drôle, s'écria-t-il avec exaltation, je le tiens. Et dire que les autorités du département n'en ont pas purgé l'empire. Si ce n'est pas pitié! Il n'y a pas trois jours que je suis ici, et je l'ai déjà dans ma main.

— Bah! répondit Pierre, qui craignait un piége, pendant que Zéphyr frottait plus doucement le meuble, afin

de ne rien perdre de l'entretien. Vous le tenez dans la main, et comment?

— Oui, capitaine, dans la main, et c'est pour cela que je viens vous trouver. Il est là, à ma disposition. Ah! chenapan! je te ferai voir ce que c'est qu'un commissaire extraordinaire.

La situation commençait à devenir singulière. Du rôle de mystificateur, Pierre semblait peu à peu passer au rôle de mystifié. Vainement cherchait-il à deviner quelle embûche se cachait là-dessous; le comte Gabriel, retranché derrière ses lunettes, avait une physionomie impénétrable. Zéphyr, de son côté, oubliait son service pour suivre les incidents de cette scène; ce qui ne l'empêchait pas de murmurer à part lui :

— C'est égal! je ne m'en dédis pas! L'escarboucle doit coûter gros.

Cette scène se prolongea pendant quelques minutes. Pierre semblait résolu à attendre l'explication, et, de son côté, le comte Gabriel paraissait hésiter à dire son dernier mot. Des deux parts se manifestaient une préoccupation égale et un désir mutuel de garder la défensive. Le commissaire extraordinaire examinait le capitaine par-dessus ses lunettes; ce qui était chez lui la plus haute expression de la défiance. Le capitaine tenait le commissaire en arrêt par la vigueur et la résolution qui éclataient dans son regard.

— Eh bien! dit enfin le comte.

— Eh bien! répliqua Pierre.

— Qu'en pensez-vous?

— Et vous-même?

— Moi?

— Oui, vous!

— Vous ne comprenez donc pas?

— Mais non!

— Oh! diable!

Ces mots, rapidement échangés, laissaient les choses dans le même état, et n'avaient rien éclairci.

Le commissaire extraordinaire reprit sa pantomime, et fit de nouveau résonner sous sa cravache ses bottes à la Souwaroff. Il devait se meurtrir les chairs; mais il n'en persistait pas moins dans cette diversion machinale.

Enfin, il releva la tête comme un homme décidé à franchir un pas périlleux, fixa ses lunettes qui avaient un peu dévié et reprit la parole :

— Capitaine, dit-il.

— Monsieur, répondit Pierre.

— Êtes-vous dévoué à Sa Majesté l'empereur et roi?

— Pourquoi cette question, monsieur?

— Pourquoi? capitaine, répliqua le commissaire extraordinaire, en appuyant sur chaque mot avec une espèce de solennité; c'est qu'alors je vous mettrais à la tête de

l'expédition qui va nous rendre maîtres du bandit. Vous m'avez l'air d'un homme de cœur.

Le comte Gabriel venait de se livrer, et Pierre comprit qu'il s'était trop inquiété d'une fausse alerte. Au fond, il ne s'agissait que d'une chose. Le commissaire extraordinaire voulait bien se réserver les honneurs de la capture; mais il se souciait peu d'en courir les dangers. On lui avait dépeint Pierre Mouton comme un homme intrépide qui ne désarmerait pas sans combat, et il aimait mieux lui couper les oreilles par procuration que de se charger personnellement de l'entreprise. A la rigueur il aurait pu s'en remettre à la gendarmerie du soin d'en finir avec le chef des bandits, mais alors que signifiait sa mission et comment justifiait-il son titre de commissaire extraordinaire? D'ailleurs la gendarmerie y allait mollement; elle ne répondait pas à son ardeur : il fallait la pousser, la réchauffer. Le capitaine Maxime était un homme précieux pour cela, et en le mettant aux prises avec Mouton, le comte Gabriel courait une double chance, ou de s'emparer du bandit ou de se délivrer d'un homme qui déchiffrait le Spontini à livre ouvert.

Voilà tout le calcul du comte, et le motif de ses hésitations. Il avait peur que Pierre ne le pénétrât et que, sous l'enveloppe du commissaire, il ne devinât le chanteur battu en pleine cour. Aussi quelle fut sa joie, quand Piere répondit le plus naturellement du monde :

— N'est-ce que cela, monsieur? Je suis prêt : vous pouvez disposer de mes services. Mais, à quoi bon? Vous dites que vous avez votre ennemi sous la main.

— Oui, capitaine, nous le tenons : il est à nous.

— Alors, je n'ai rien à faire.

— Si fait! si fait! Écoutez-moi, ajouta le comte Gabriel en se rapprochant de son interlocuteur. Maintenant que vous êtes de l'expédition, on peut tout vous dire : le malfaiteur va nous être livré; il ne s'agira que d'un dernier coup de collier.

— Ah!

— Voici l'affaire. Il y a dans les prisons de Toulon, un homme de la bande que l'on nomme Point... Point... Ah! j'y suis... Point-du-Jour... J'aurais dû m'en souvenir plus facilement; il y a une romance sur ce nom-là : *Le point du jour à nos bosquets...* Charmant morceau!

— Oui, dit Pierre devenu plus attentif.

— Eh bien! cet homme connaît tous les repaires qu'habite son chef, et il vous guidera partout, jusqu'à ce que vous l'ayez en votre pouvoir. Il faut mener cette campagne rondement, capitaine; elle nous fera honneur! J'en ferai mon rapport à Sa Majesté l'empereur et roi! C'est pour vous une question d'avancement; songez-y.

— Et cet homme de la bande, dit Pierre, ce... comment le nommez-vous?

— Ce Point-du-Jour! *Le point du jour à nos bosquets!* Souvenez-vous de la romance.

— Point-du-Jour, soit! Où le rencontrerons-nous?

— On me l'amène ici demain, capitaine; j'ai voulu l'interroger en personne. La brigade a des ordres. Quand il arrivera je vous ferai prévenir. Ces figures de bandits, ça a toujours quelque chose qui révolte; peut-être me contiendrais-je mal. Nous l'interrogerons ensemble.

Pierre comprit qu'il y avait là un nouveau danger. Si Point-du-Jour paraissait à Hyères et l'apercevait, c'en était fait de lui. D'un autre côté, il venait d'accepter de la part du comte Gabriel une mission à laquelle il ne pouvait plus se soustraire sans éveiller quelque soupçon. Il lui importait, d'ailleurs, beaucoup de se maintenir dans ce rôle de confident, qui le mettait au fait de toutes les tentatives que l'on faisait pour s'assurer de sa personne. Par une inspiration singulière, le comte Gabriel était venu s'ouvrir de ses projets précisément à l'homme qui avait à s'en défendre. C'était une situation qu'il fallait éviter de rompre. Restait seulement l'embarras de l'interrogatoire qui devait avoir lieu le lendemain. Le comte Gabriel semblait tenir beaucoup à ne pas paraître seul devant le bandit. Comment arranger la chose? Pierre se prit à réfléchir pendant que Zéphyr continuait à se livrer, à la dérobée, à la contemplation du joyau qui brillait sur la poitrine du comte.

— Décidément, voilà une escarboucle qui me portera malheur, se disait-il. Ça vous tape dans le quinquet d'une manière abominable. On devrait prohiber ces cailloux-là. Ça gêne le passant. J'ai connu des émeraudes, des topazes, des perles, mais rien qui donnât dans l'œil comme cet objet. Cet homme a dû voler quelqu'un.

Pierre semblait toujours absorbé dans ses réflexions, et le comte Gabriel, qui le croyait occupé de son entreprise, s'approcha de la croisée qui donnait sur la campagne et d'où l'on découvrait une vue magnifique. En faisant ce mouvement, il se rapprocha de Zéphyr, qui achevait d'épousseter la bibliothèque et de mettre les livres en ordre. Le sous-lieutenant de Pierre cherchait alors à atteindre un plâtre qui se trouvait en haut de la corniche, lorsque, l'équilibre lui manquant, il tomba sur le commissaire extraordinaire, et n'évita une chute qu'en se cramponnant fortement à lui.

— Pardon, excuse, monsieur le comte! dit-il en se retirant confus.

— Il n'y a pas de quoi, mon ami, il n'y a pas de quoi, répondit celui-ci avec un geste majestueux.

Cependant le pied de Zéphyr avait porté en plein sur ses bottes à la Souwaroff et altéré le brillant de sa chaussure. Ce motif le décida à la retraite, et il salua Pierre, qui lui rendit sa politesse avec une préoccupation visible.

— A demain, capitaine, lui dit le comte.

— A demain, monsieur, répliqua Pierre, en le reconduisant jusqu'à la porte.

Après quoi, il revint lentement vers le canapé, en songeant aux moyens de faire tourner à son profit cet incident. Pendant ce temps, il ne prenait pas garde à Zéphyr, qui frottait un objet sur le drap de son habit, le soumettait à l'impression de son haleine et l'examinait ensuite avec attention. Il fallut que cette pantomime devînt encore plus expressive pour que Pierre la remarquât.

— Qu'as-tu donc là ? demanda-t-il.

— Une misère ! un caillou ! répliqua Zéphyr en agitant sa capture. Ça lui apprendra à agacer les gens avec ses trésors du Nouveau-Monde ! Ah ben ! c'est fait !

Pierre s'aperçut alors que Zéphyr avait volé le comte Gabriel, et l'avait dépouillé de son épingle, il s'élança vers lui, lui administra un si rude coup de poing, que le malheureux alla mesurer le sol, et il lui arracha le joyau des mains.

— Malheureux, tu veux donc nous perdre ! lui dit-il.

— Capitaine, ça été plus fort que moi ! Il y avait une heure que les doigts m'en démangeaient. Aussi une escarboucle comme celle-là ! Si l'on peut se mettre ça sur le buste !

Pierre, pendant ce temps là, examinait le joyau avec

un regard de convoitise; puis, tout à coup, un sourire de dédain parut sur ses lèvres.

— Imbécile, dit-il, c'est du faux!

— Du faux! du faux!!! le gueusard! Il m'a refait s'écria Zéphyr. Eh bien! je m'étais d'abord défié de ce homme. J'aurais dû suivre mon pressentiment.

— Et que vas-tu faire de ce strass? La belle trouvaille!

— De quoi! ça n'est pas tout perdu, capitaine! Je vas lui reporter son caillou et lui demander une récompense honnête. Ah! du faux! Tu portes du faux, raffalé! On voit bien que tu appartiens à la police.

XIX

LE MONTEBELLO

Le hasard servit Pierre mieux que n'aurait pu le faire le plus habile calcul. Le jour que le comte Gabriel avait fixé pour l'interrogatoire de son ancien complice, était précisément celui où devait avoir lieu la grande fête promise depuis longtemps à la curiosité des princesses. On allait mettre à l'eau un vaisseau de cent vingt canons, le *Montebello*. Les bâtiments de ce rang ne sont pas

nombreux dans les flottes; aussi leur première immersion est-elle une solennité rare, que les autorités maritimes entourent d'un certain appareil. La présence des deux sœurs de Napoléon devait y ajouter un prix de plus, et de toutes les villes environnantes on était accouru pour jouir de ce spectacle. Le zèle du comte Gabriel pour ses fonctions de police capitula devant ce devoir d'étiquette. Sa place était aux côtés de leurs altesses impériales; la cérémonie ne pouvait pas se passer sans lui. Aussi s'empressa-t-il de reculer de vingt-quatre heures la comparution du malfaiteur qui allait lui livrer la bande des Moutons. Dans la situation de Pierre, vingt-quatre heures de répit c'était beaucoup; il pouvait se décider avec plus de calme et attendre les conseils de l'événement.

C'est dans la matinée que le vaisseau à trois ponts devait être mis à l'eau, et ce ne fut pas petite besogne que d'obtenir des princesses un peu de ponctualité. Les soins de la toilette, les préparatifs du départ, le trajet, le cérémonial à l'arrivée, occupèrent un temps considérable, et quand la petite cour d'Hyères vint se ranger sur l'estrade qui lui avait été réservée, on était en retard de plusieurs heures sur le programme. Déjà la foule s'impatientait et faisait entendre quelques murmures. Sans les troupes de marine qui bordaient la haie, sans doute ces témoignages de mécontentement auraient été poussés plus

loin. C'est là d'ailleurs l'accessoire obligé des fêtes, où les grands interviennent de leur personne. On peut les caractériser en deux mots : déception et désappointement. Les grands s'imaginent qu'il en est d'eux comme des gendarmes, sans lesquels il n'y a point de réjouissance publique digne de ce nom. Ils ont la manie de s'offrir, de se prodiguer, d'arriver tard, de se faire attendre, afin de blesser plus ouvertement qu'ils le peuvent ce sentiment profond de l'égalité, qui est la véritable noblesse de l'homme. Quoi qu'on ait pu dire des tendances démocratiques de l'empire, aucun gouvernement ne froissa cet instinct du cœur par de plus grands sacrifices à l'étiquette, et si les deux régimes qui se sont succédé depuis ont trouvé une race de courtisans toutes dressée, c'est à l'empire qu'ils en sont redevables.

Au moment où les princesses parurent sur leur estrade, l'affluence était prodigieuse. La plage du Mourillon offrait une immense nappe de têtes que l'impatience faisait ondoyer en divers sens. Quatre enceintes avaient été réservées au public privilégié; elles regorgeaient de dames en grande toilette, d'officiers de marine et d'étrangers venus de loin pour assister à cette solennité. Ces amphithéâtres étaient tous élégamment décorés et surmontés de trophées d'armes; des faisceaux de pavillons, des banderoles tricolores flottaient au vent; toutes les troupes de terre et de mer étaient sous les armes. L'estrade oc-

cupée par les princesses se faisait surtout remarquer par un goût parfait : une décoration de feuillage y circulait autour des tentures, et de nombreux écussons rappelaient des noms illustres dans notre histoire navale. Les dispositions avaient été prises de telle sorte, que, de leur siége, les princesses ne devaient pas perdre un détail de l'opération qui allait se passer sous leurs yeux. Placées à l'arrière et un peu de biais, elles devaient voir le noble vaisseau s'élancer vers la mer comme vers un élément naturel, y plonger en décrivant un angle avec la surface de l'eau, et s'y asseoir ensuite en s'ouvrant un majestueux sillon.

L'opération à laquelle le *Montebello* allait être soumis, n'est pas la moins délicate de l'art des constructions navales; tout y est calculé, combiné, et pourtant avec des masses pareilles, le chapitre de l'imprévu est encore vaste. Le vaisseau repose sur un chantier qui descend vers le rivage en pente douce, et ne cesse qu'à l'endroit où la profondeur de l'eau est suffisante pour porter l'édifice flottant. Quand il s'agit d'accompagner le vaisseau jusque-là, on l'assujettit au moyen d'un berceau qui le contient et le force à glisser rapidement sur des poutres suifées. Ce berceau, serrant les flancs du navire comme un corset, lui assure un équilibre momentané jusqu'à ce qu'au contact de l'eau, il retrouve celui que lui ont assigné les lois de l'hydrostatique. Des épontilles, espèces

de supports en bois, le soutiennent par l'arrière et l'avant et sur les côtés, et c'est seulement lorsque ces tuteurs tombent, qu'entraînée par son poids, l'énorme masse court vers la mer avec la rapidité d'une flèche.

A peine leurs altesses impériales venaient-elles de s'asseoir que le signal fut donné. La première épontille s'ébranla sous les coups du marteau. Le commissaire extraordinaire avait pris place derrière la princesse Pauline; Pierre derrière la princesse Élisa; Laure sur les bancs inférieurs de l'estrade avec les autres dames d'honneur. La scène était admirable, et il s'y mêlait une émotion et une inquiétude vagues. L'ombre de ce majestueux colosse se projetait sur les spectateurs, qui suivaient des yeux les moindres mouvements qu'il pourrait faire. L'attention était comme enchaînée, et peu à peu le silence devenait général. On entendait seulement les coups de masse qui retentissaient dans toute l'étendue du chantier. Pour aider les ouvriers, on avait fait marcher quelques chiourmes du bagne; les bonnets rouges et verts prenaient part à la besogne. Les plus robustes d'entre les galériens avaient été découplés et frappaient sur les épontilles. Cette circonstance fit naître chez Pierre une certaine préoccupation; son œil semblait surtout s'attacher à une espèce d'Hercule, dont les coups portaient tous avec un succès extraordinaire. Chacune des épontilles qu'il attaquait tombait à l'instant même.

— Il n'y a qu'une poigne de ce numéro dans tout l'arsenal, se disait Pierre. Si c'était lui!

L'homme se retourna et échangea avec le faux capitaine Maxime un regard rapide. C'était Bouton-de-Rose, réintégré depuis la veille. Il avait reconnu son chef.

Peu à peu tous les tuteurs du *Montebello* avaient disparu; il ne restait plus que quelques arcs-boutants sur l'avant du navire, et le dernier de tous à l'arrière, celui qui forme, pour ainsi dire, la clé de la mise à l'eau. On en était là du travail et Bouton-de-Rose fut commandé pour cet effort décisif. Cela se passait à quelques pas de l'estrade, et l'on voyait l'intérêt s'accroître à mesure que que le dénoûment s'approchait. Déjà le vaisseau semblait s'être animé; un frémissement agitait ses membres, on eût dit qu'il se recueillait pour fournir un plus bel élan. La multitude poussait des cris entrecoupés de profonds silences, les chapeaux s'élevaient en l'air, on se foulait impitoyablement, on se coudoyait pour mieux voir, pour ne rien perdre de ce spectacle.

Cependant, Bouton-de-Rose frappait sur ce billot qui opposait le dernier obstacle, et ses bras nerveux, qui s'étaient joués jusqu'alors avec la besogne, rencontraient une résistance inaccoutumée. Il redoubla, mais vainement. Enfin, recueillant toute sa vigueur, il asséna un coup si violent sur l'appareil qu'à l'instant même un craquement affreux se fit entendre. Le *Montebello*, comme s'il

eût secoué les liens qui l'enchaînaient, se décida à marcher; mais une partie du berceau s'était affaissée, et des éclats de bois, volant de toutes parts, signalèrent une avarie. Mal soutenu, le vaisseau pencha d'une manière alarmante et acheva d'écraser par son poids la légère ceinture dont on l'avait entouré.

Tout ceci se passa avec la promptitude de la pensée. A l'envisager de sang-froid, le dommage n'était pas grand, et peu d'heures auraient suffi pour le réparer; mais une panique épouvantable venait d'éclater parmi les spectateurs, et la scène avait changé de caractère. On sait à quel point, dans une grande foule, la peur est contagieuse, et quels vertiges elle y répand. Tout sens commun, toute présence d'esprit s'éclipsent à l'instant même; il ne reste plus qu'un terrible et universel égarement. Ce furent les tribunes réservées qui en donnèrent le signal. Plus rapprochées du vaisseau, et dominé par lui, elles pouvaient croire que le colosse, en s'inclinant, allait les écraser et joncher le sol de leurs débris. Aussi, aux premiers craquements du bois, un cri d'alarme s'y fit entendre, et la foule y répondit au dehors par d'autres cris qui augmentèrent l'épouvante. Le mouvement d'inclinaison que décrivit le navire acheva la déroute. Une clameur générale s'éleva autour du chantier : des accents de détresse éclatèrent sur tous les points. Alors le sauve-qui-peut commença : des femmes, des enfants furent

meurtris; on se marchait les uns sur les autres, on se heurtait, on s'étouffait, on se précipitait au dehors par toutes les issues. La foule prenait des courants divers qui tantôt venaient se combattre, tantôt formaient de rapides tourbillons. Dans cette mêlée générale, la peur avait tout aboli, la pudeur des femmes et ce soin de leur toilette qui les abandonne si rarement, la dignité des hommes et ce courage de l'amour-propre qui supplée tant de fois au courage naturel. Les chapeaux, les perruques, les nœuds de rubans, les bonnets, volaient de toutes parts; les robes s'en allaient par lambeaux, et des pans d'habits restaient sur le champ de bataille.

La tribune officielle n'avait pas su garder, en cette occasion, plus de sang-froid que les autres. Les femmes y abondaient, et ce n'est pas à elles, fussent-elles sœurs de Napoléon, qu'il faut demander de se défendre contre des émotions où les nerfs sont en jeu. Aussi, au cri de panique poussé par les voisins, la petite cour d'Hyères répondit par un cri sympathique. Le commissaire extraordinaire sentit sa coiffure à la Caracalla se hérisser de frayeur, et ses bottes à la Souwaroff trahirent, par un tremblement visible, l'émotion des gras de jambe qu'elles contenaient. Quand le vaisseau donna de la pente, le foudre de guerre n'y tint plus.

— Sauvons leurs altesses impériales, dit-il.

En même temps, il s'élança vers l'issue de la tribune

et s'éclipsa. Pour écarter la foule, il criait de temps en temps :

— Au nom de Sa Majesté l'empereur et roi, ouvrez un passage pour les princesses.

Cependant les autorités militaires avaient pris quelques dispositions. On forma une haie de soldats de marine, et les personnes qui occupaient la tribune officielle purent se retirer tranquillement et sans encombre. Cinq minutes après, il n'y restait plus que deux hommes : Pierre et Zéphyr, Zéphyr s'était glissé sur les derrières de la tribune avec la domesticité des princesses, et, de là, il avait suivi cette scène. Quant à Pierre, il avait voulu assister jusqu'au bout à la bagarre, et ses impressions se résumaient en un haussement d'épaules très-significatif.

— Et l'on appelle cela des hommes ! se disait-il.

— Des vrais moutons de Panurge, capitaine : la peur les rend féroces.

Pierre se retourna et aperçut son compagnon.

— Ah ! c'est toi ! Eh bien ! qu'en dis-tu ?

— Que voulez-vous que j'en dise, capitaine ! Le monde est plein de pleutres, voilà tout ce que ça prouve.

La confusion commençait pourtant à diminuer ; les cris désespérés avaient cessé, et la foule s'écoulait plus régulièrement. A force de regarder le vaisseau et de voir qu'il ne bougeait plus, les timides avaient repris courage

et se sentaient disposés à braver le danger imaginaire qui, tout à l'heure, les avait si fort alarmés. Cette réaction n'offrait plus le même intérêt, et Pierre allait se retirer, quand il vit son compagnon porter la main à sa jambe et s'écrier :

— Par exemple ! en voilà une sévère !

— Qu'as-tu donc ? lui demanda Pierre.

— J'ai qu'on vient de me gratter le mollet, capitaine, répondit Zéphyr en examinant le plancher de la tribune.

— Te gratter le mollet ? qui donc ? Nous sommes seuls, répliqua Pierre en jetant les yeux autour de lui.

— N'empêche que quelqu'un vient de me gratter le mollet, capitaine. Que diable ! je ne suis pas ladre.

En même temps il examinait le parquet sur lequel leurs pieds étaient posés. En l'honneur de leurs altesses impériales, on l'avait garni d'un tapis qui recouvrait les planches et donnait à l'ensemble l'aspect d'une surface unie. Comme les autres tribunes, la tribune officielle avait été construite en amphithéâtre, de manière à ce qu'on pût y voir de toutes les places. Pierre et son compagnon se trouvaient alors vers le milieu de ce pavillon.

— Tu auras rêvé, dit Pierre en faisant un nouveau mouvement pour se retirer.

— Rêvé, s'écria Zéphyr ; tenez !

Il venait de saisir une main qui s'élevait de dessous le tapis et lui avait de nouveau chatouillé la jambe.

— Ah! farceur, ajouta-t-il en se penchant vers le plancher; tu veux rire. Eh bien! nous allons voir!

— Chut! dit une voix souterraine. C'est moi!

— Qui toi? Belzébuth! dit Zéphyr en lâchant la main qu'il avait saisie. Laisse mes abattis tranquilles, mauvais plaisant, et va batifoler avec tes pareils.

— Je te dis que c'est moi! ajouta la voix souterraine. Le capitaine est-il là?

En entendant ces mots, Pierre regarda rapidement autour de lui; personne ne les observait. La foule s'en allait de toutes parts, encore émue et troublée. Rassuré par cet examen, il souleva rapidement le tapis, et jeta un coup d'œil à travers les interstices des planches.

— Je ne m'étais pas trompé, dit-il, c'est lui! J'avais reconnu sa voix.

— Mais qui donc? ajouta Zéphyr en insistant; le diable en personne.

— Chut! répliqua Pierre.

— Chut! ah bien! c'est le jour des chut! Soit dit sans coq-à-l'âne! Tout le monde s'en mêle, des chut!

— Veux-tu te taire, étourneau! c'est Bouton-de-Rose.

— Le lieutenant! oh alors!

— Suis-moi, Zéphyr.

— Oui, capitaine.

Pierre n'était pas homme à laisser sans aide les gens qui l'avaient bien servi; il venait de se décider à secourir

son ancien lieutenant. Bouton-de-Rose avait dû profiter du désordre pour se jeter sous l'abri que formait l'exhaussement des tribunes et s'y dérober aux regards : il était facile de trouver l'ouverture par laquelle il avait pénétré jusque-là, et de l'y rejoindre. En effet, sur un point, la cage en planches avait cédé, et Pierre s'engagea avec Zéphyr dans ce passage. Il y régnait une demi-obscurité qui empêchait d'abord de se reconnaître :

— Où es-tu? demanda Pierre.

— Ici, capitaine, dit le fuyard.

Ils marchèrent vers la voix, et trouvèrent Bouton-de-Rose philosophiquement assis dans un coin, les bras croisés et le bonnet vert sur l'oreille.

— Eh bien! ajouta celui-ci en tendant la main à ses compagnons, j'espère que nous en avons eu de la chance aujourd'hui. Il n'a manqué qu'une chose : c'est que le vaisseau se couchât pour tout de bon. Toute la chiourme la dansait.

— Et que vas-tu faire à présent? lui dit Pierre.

— Dame! attendre. Nous verrons à la nuit. Impossible de sortir avec cette pelure-là, ajouta-t-il en montrant sa casaque de galérien. C'est connu dans le pays; on verrait vite à quel régiment j'appartiens.

— Diable! diable! dit Pierre.

— C'est vrai que tu n'es pas à la noce, mon gars, observa Zéphyr. Quand on s'apercevra à l'arsenal que le

compte n'y est pas, on lâchera les chiens, et gare les menottes !

— Ah ben ! si c'est écrit là-haut, ajouta notre philosophe, j'irai tâter encore des légumes du gouvernement. C'est léger et salubre.

Pendant que les deux amis échangeaient ces paroles, Pierre semblait chercher un moyen d'évasion ; il témoigna par un geste qu'il venait de prendre un parti.

— Pas de balivernes, enfants ; il faut sortir de là. Écoutez-moi. Toi, Zéphyr, habit bas, mon garçon.

Et il lui enlevait la longue redingote de livrée dont il était revêtu.

— Mais, capitaine, je ne peux pas marcher nu, observa le pauvre diable, un peu vexé de se voir dépouiller ainsi.

— Dans des bagarres comme celles d'aujourd'hui, mon garçon, tout est permis. Tu auras laissé ton habit à la bataille. Ne t'inquiète pas : tu ne seras pas le seul.

— Vous croyez !

— En rentrant en ville, nous frappons chez un fripier et tu t'équipes à neuf. Du galon tant que tu en voudras, mon petit.

— Oh ! alors, capitaine, voilà mon caraco. Passe-toi les manches, Bouton-de-Rose ; serre un peu les épaules pour que ça entre. Doucement ! là ! là !

— Maintenant, ton chapeau de livrée, ajouta Pierre.

— Mon chapeau aussi, capitaine ! Et les coups de

soleil ! Décidément, je vais me promener en costume de nageur, avec la feuille de vigne. Mon chapeau, ah ben !

— Comment faire ! Veux-tu le laisser aller avec sa tête rasée ! On l'arrêterait au premier corps-de-garde.

— C'est juste, capitaine, c'est juste.

— A nous deux, à présent, Bouton-de-Rose. Fais tomber ton pantalon et cache ton anneau. Croise tes brandebourgs et marche droit. Surtout, ne traîne pas la jambe.

— N'ayez pas peur, capitaine ; je battrais des flic-flacs, s'il le fallait. Voyez donc !

— C'est bien ! L'air assuré, le geste libre, l'œil en avant de toi ? comme un laquais de bonne maison.

— Entendu !

— Encore un mot ! Tu feras seul ton chemin et iras nous attendre chez la mère Pochefort, tu sais, rue de ces demoiselles.

— Convenu !

— Maintenant, mes enfants, sortons, et à la garde de Dieu !

XX

LA LEÇON

Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis l'événement du Mourillon que déjà la ville entière riait elle-même de son épouvante. On sut bientôt à quoi s'en tenir. Quelques pièces de bois, qui formaient le berceau du bâtiment, n'avaient pas présenté une solidité suffisante et s'étaient affaissées. De là, ce mouvement d'inclinaison qu'avait décrit le vaisseau. Il suffisait de quelques heures de travail pour le remettre en place, changer les madriers qui avaient souffert et achever l'opération. Pendant qu'on réparait le dommage, les princesses firent une promenade dans la rade et visitèrent le bâtiment sur lequel flottait le pavillon amiral.

Il est peu de spectacles au monde plus imposants que celui du bassin de Toulon, couvert d'une escadre pavoisée et sillonné par des yoles élégantes. Cette nappe d'eau, unie comme celle d'un lac, et qui d'un côté forme l'avant-port, de l'autre fuit en s'arrondissant vers l'anse où repose la petite ville de la Seyne, ce fort de la Malgue

assis sur un rocher calcaire qui étincelle au soleil ; ces batteries distribuées le long de la passe, depuis Saint-Mandrier jusqu'au monument funéraire de la Touche-Tréville, ces embrasures où veillent tant de canons, ces eaux, ces caps qui rappellent tant de souvenirs glorieux, tout cet ensemble de beautés naturelles et d'ouvrages militaires, respirent un tel sentiment de grandeur, de puissance au repos, de calme dans la force, qu'il est difficile de se dérober de l'enthousiasme qu'excite un tel spectacle. Pour faire aux sœurs de l'empereur un accueil digne de leur rang, les vaisseaux mouillés en rade les saluaient de leurs batteries et s'enveloppaient de fumée. On les voyait s'effacer, puis reparaître avec leurs mille pavillons et leurs équipages debout sur les vergues, le chapeau à la main. Cette scène magnifique eût duré plus longtemps si la princesse Pauline, que le bruit du canon fatiguait, n'eût demandé grâce pour ses oreilles. Le commissaire extraordinaire commençait aussi à trouver l'odeur de la poudre fort incommode, et il ne fut pas fâché qu'on le délivrât de ces terribles détonations. En fait de romance, il aimait mieux quelque chose de plus doux.

Pierre n'avait pas accompagné les princesses dans leur promenade sur l'eau : les émotions de la journée lui offraient une excuse et ses intérêts prenaient le pas sur son service. Jusque-là, tout lui avait réussi : le désordre

de la foule avait couvert la retraite de Bouton-de-Rose; et, perdu dans cette masse de curieux, le forçat avait pu gagner l'une des ruelles qui débouchent sur le port. Là, il frappa à la porte d'une maison de mauvaise apparence et s'engagea dans un corridor sombre qu'obstruaient des immondices. Pierre et Zéphyr l'avaient suivi du regard; et, après l'avoir vu en lieu de sûreté, ils continuèrent leur route. Il s'agissait de réparer l'équipement de Zéphyr; le premier fripier y pourvut; après quoi le capitaine entraîna son compagnon vers la place du Champ de Bataille, le fit asseoir devant la table extérieure d'un café et lui donna des instructions :

— Mon garçon, lui dit Pierre, tu vas aller trouver Bouton-de-Rose chez ces dames : avec mes épaulettes, je n'y peux pas paraître; mais retiens bien ce que je vais te dire.

— Oui, capitaine.

— D'abord, point d'orgie, point de tapage : vous attireriez la police. Si ces dames sont montées et le prennent trop haut, mets-moi ça à l'ombre.

— A fond de cale; c'est entendu.

— Sur-le-champ, vois avec Bouton-de-Rose s'il y a par-ci par-là quelques hommes de bonne volonté pour une expédition.

Pierre en était là de cet entretien, quand deux personnes vinrent s'asseoir devant la table qui était con-

tiguë à la sienne. Il se tut et s'assura à quels indiscrets il avait affaire. L'un d'eux était précisément le commandant de l'arsenal, son mauvais œil, l'homme qui semblait obstinément voué à sa poursuite. Pierre ne se troubla pas et salua le fonctionnaire, qui lui rendit sa politesse, tout en l'examinant avec une fixité implacable. Il était inutile de soutenir plus longtemps cette situation; aussi Mouton vida-t-il dans le verre de son camarade le restant de la bouteille de bière qu'il s'était fait servir, en ajoutant de manière à n'être entendu que de lui :

— Pas moyen de causer tranquillement ici, il pleut des mouchards; filons.

Un moment après, il se leva et entraîna Zéphyr vers l'allée la plus sombre et la plus déserte du Champ de Bataille. Là, il acheva de l'initier à ses projets, en appuyant sur les détails, de manière à ce qu'il n'oubliât rien et transmit ponctuellement ses ordres; puis en le congédiant, il lui dit :

— Va vite, tu me retrouveras ici dans une heure. Surtout que Bouton-de-Rose soit exact; le salut de la bande en dépend.

— Il le sera, capitaine, répliqua Zéphyr; c'est un garçon calme et solide. Vont-ils s'égayer, les gars !

— A propos, continua Pierre; reprends ton costume de livrée : c'est nécessaire. Bouton-de-Rose n'en a plus besoin.

— Oui, capitaine. J'y avais songé.

Zéphyr partit et se perdit bientôt dans les ruelles de Toulon. A part la ligne des quais et une ou deux grandes voies de communication intérieure qui viennent aboutir au Champ de Bataille ou déboucher sur le port, Toulon est un labyrinthe parsemé de petites places et de carrefours. Plusieurs de ces rues sont si étroites qu'elles ne sont pas carrossables et sans les eaux vives, qui abondent sur presque tous les points, elles se changeraient bientôt en cloaques infects. Les débris de cuisines y sont amoncelés à côté de tessons de vaisselle et de bouteilles. On dirait autant de dépôts d'engrais au milieu desquels on ne sait où poser décemment le pied. En général, la propreté n'est pas le caractère distinctif de nos villes méridionales, et les édiles municipaux y luttent mal contre de vieilles habitudes d'incurie et d'insubordination.

Le quartier dans lequel s'engageait Zéphyr était l'idéal de cette truanderie : des bandits, des courtisanes et des agents de police pouvaient seuls en être les hôtes. Dans de certains endroits, les murs latéraux étaient si rapprochés qu'en étendant les bras on touchait les deux façades de la rue. Jamais un rayon de soleil n'avait pénétré dans ces allées ténébreuses qui suintaient d'humidité et exhalaient une odeur de moisissure. Les parois des constructions étaient salpêtrés ; des efflorescences blanchâtres, des crevasses du plâtre indiquaient le travail intérieur

des bêtes impures qui s'y étaient creusé un logement. Zéphyr s'avançait dans cette sentine comme dans un pays familier, jetant autour de lui des regards inquiets pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, et décrivant plusieurs détours afin de tromper toute surveillance. Enfin il s'arrêta dans le tournant d'une ruelle, fit entendre un signal et se glissa par une porte entrebâillée. Pour tout autre qu'un habitué, il eût été difficile de se diriger au milieu des ténèbres qui régnaient dans cet endroit; Zéphyr lui-même, quoique fort au courant des lieux, fut obligé, dans le premier moment, de prendre le mur pour guide et d'appuyer la main sur la couche pulvérulente qui le revêtait. Il parvint ainsi, à tâtons, jusqu'à une corde qui servait de rampe et régnait autour de la cage de l'escalier. Une fois muni de ce conducteur, sa marche fut plus assurée; il franchit rapidement les degrés et arriva au premier étage.

Zéphyr entra délibérément dans la pièce qu'éclairait une méchante lampe, quoiqu'on fût encore en plein jour. Bouton-de-Rose était assis devant une table chargée d'un broc de vin et de quelques verres. Trois ou quatre femmes à demi vêtues formaient autour de lui un petit harem.

— Bravo! lui dit Zéphyr en entrant: ne nous gênons pas.

— Ah! c'est toi, copin, répliqua Bouton-de-Rose

sans se déranger; eh bien! tu repasseras, je suis en affaires.

— C'est juste! respect au sultan Saladin! Mais tu vas me faire le plaisir de m'écouter. J'ai à te causer de la part du capitaine.

Les deux amis s'attablèrent devant le broc de vin. On renvoya les courtisanes, et le chapitre des explications commença. A mesure que l'envoyé de Pierre déroulait ses instructions, la physionomie du forçat s'épanouissait; des accès de gaîté interrompaient la confidence.

— Joli! joli! s'écriait-il; oh! joli! en diable!

Zéphyr continuait, et, fidèle aux ordres du capitaine, il entrait dans les détails et précisait les moyens d'exécution. Quand il eut achevé, il frappa sur l'épaule de Bouton-de-Rose, et ajouta:

— Eh bien! qu'en dis-tu?

— Je te dis que c'est fait.

— As-tu du monde?

— Assez pour l'expédition. On m'a dit que Bec-de-Lièvre et Pomme-d'Api battaient le pavé; je les enverrai ramasser deux hommes encore, et j'ai mon compte.

— Tu as bien compris?

— Aux oiseaux! sois tranquille, nous allons nous égayer un peu. Adjugé! Entendu! Convenu! Tu peux filer. Eh! dis donc, ta souquenille de laquais.

— Ah! diable tu as raison; j'allais l'oublier: passe-

moi la chose. Pas de risque qu'un gendarme mette la main là-dessus. Un laquais, c'est sacré.

Lorsque Zéphyr rejoignit Pierre sur la place du Champ de Bataille, des salves d'artillerie annonçaient le retour des princesses. Du milieu de la rade, elles avaient assisté à l'immersion du *Montebello* qui, cette fois, s'était passée sans encombre; puis à la suite d'une splendide collation, qui leur avait été servie à bord du vaisseau-amiral, elles venaient de se diriger vers le port : leurs voitures les attendaient dans les rues adjacentes. La nuit arrivait, et après une journée fatigante, leurs altesses n'avaient plus qu'un seul désir, celui de regagner promptement leur domicile. Pierre se rendit au lieu du débarquement, tandis que Zéphyr allait achever ses préparatifs.

Quand le comte Gabriel mit pied à terre, la première personne qu'il aperçut fut le faux capitaine Maxime qui, malgré sa résistance, l'entraîna d'un air mystérieux et commença une longue histoire à propos de la bande des Moutons, l'entretint de prétendues recherches qu'il avait faites dans la journée, de découvertes importantes et de révélations précieuses. Pendant ce temps, les voitures des princesses s'éloignaient, et le soleil s'abaissait à l'horizon. Le comte Gabriel avait beau essayer de fuir la confidence, Pierre le tenait assujetti par le bras, et il était difficile de se dérober à cet argument décisif. Pierre parlait d'ailleurs au nom de Sa Majesté l'empereur et roi,

et comme un homme qui prend ses devoirs au sérieux; il ne lâcha prise qu'au moment où il le crut convenable, Le comte profita de sa liberté pour courir vers la rue voisine, où il jeta un regard désappointé.

— Eh bien! monsieur, dit-il en revenant vers Pierre, vous le voyez, toutes les voitures sont parties.

— Excepté mon coupé, monsieur le comte, et je vous y offre une place. Mon domestique est ici près à nous attendre.

L'offre fut accueillie avec empressement, et Pierre n'abandonna pas dans la voiture le thème qu'il avait entrepris. Seulement, à mesure que la nuit devenait plus sombre, son récit revêtait des couleurs plus effrayantes; il racontait, sur la troupe des Moutons, les aventures où les coups de poignard et de pistolet tenaient une grande place, il insistait sur l'audace prodigieuse des bandits et l'impossibilité d'échapper à leur vengeance. Ce genre d'entretien amusait médiocrement le commissaire extraordinaire, et, pour le rompre, il fredonnait de temps en temps quelque ariette; mais la voix chevrotait et les moyens étaient visiblement en baisse. Pierre, d'ailleurs, ne se prêtait pas à ce jeu et reprenait impitoyablement son histoire, en l'accompagnant de détails de plus en plus colorés. Jusqu'au village de La Valette, le comte fit bonne contenance; on n'avait pas abandonné la grande route d'Italie: quelques rouliers se montraient de loin

en loin, et par intervalles des maisons bordaient la chaussée. Mais quand on eut pris la traverse d'Hyères, ces diversions où se réfugiait une âme effrayée manquèrent tout à coup. Pas une âme, pas une habitation ; des champs de vignes et d'oliviers à perte de vue : le bruit de la voiture troublait seul le silence du chemin. Le comte Gabriel se sentait à chaque instant plus mal à l'aise ; il épuisait son répertoire de romances : *l'Astre des nuits*, *le Point du jour*, *Partant pour la Syrie*. Enfin, il venait d'attaquer le grand opéra, quand un terrible coup de sifflet, résonnant à la portière, étouffa dans sa gorge un majestueux fa-dièze :

— Qu'est-ce? s'écria-t-il en bondissant de frayenr.

— Arrête ou je te brûle ! dit une voix au dehors.

— Avez-vous des armes, monsieur le comte? dit tranquillement Pierre. C'est le cas de s'en servir.

Il fit en même temps le geste de tirer son épée du fourreau. Le commissaire extraordinaire retrouva toute son énergie pour arrêter le bras de son compagnon.

— Gardez-vous-en bien, capitaine! s'écria-t-il : ils ne nous feraient point de quartier. Diable ! de la prudence !

— Vous voulez alors vous laisser dévaliser par ces misérables ! Fi donc! monsieur le comte !

— Pas d'injures, capitaine, s'il vous plaît; n'exaspérons personne, je vous en prie. Du calme ! du calme !

La voiture s'était arrêtée, et un homme, le chapeau

rabattu sur les yeux, se présentait à la portière. Pendant ce temps, Pierre s'était élancé hors de la voiture et avait mis l'épée à la main.

— Brigands ! misérables ! s'écria-t-il.

Trois hommes de la bande allèrent vers lui et le maîtrisèrent fortement pendant que les autres s'emparaient de Zéphyr.

— Ne me ménagez pas, disait Pierre à voix basse; liez-moi les bras et les jambes; attachez-moi à un arbre; bâillonnez-moi.

Zéphyr, de son côté, se colletait avec les deux malfaiteurs qui s'étaient attaqués à lui et opposait une résistance vigoureuse.

— Pas de bêtises, Pomme d'Api, tu cognes trop fort, disait-il à voix basse. Modère-toi, ou je te secoue.

— Faut bien jouer le jeu, collègue.

— Oui, mais le petit jeu, animal. Tu me romps les os.

Pendant ce temps, Bouton-de-Rose avait ouvert la portière et posant un énorme poignet sur le collet du commissaire extraordinaire :

— A nous deux, muscadin, lui dit-il.

— C'est trop juste, monsieur, répliqua la victime... trop juste, en vérité... Je suis prêt à m'exécuter, voyez-vous... Ainsi point de violence... Voici ma bourse, monsieur... voici ma montre, monsieur... Que puis-je faire

encore qui vous soit agréable? Je suis disposé à tous les sacrifices, monsieur.

En même temps il se débarrassait de son argent et de ses joyaux et les mettait dans la main de Bouton-de-Rose. Celui-ci recevait tout cela gravement, le glissait dans sa poche sans répondre et n'en serrait que plus vigoureusement la cravate de la victime.

— Aïe, monsieur, prenez garde, je vous en prie, s'écriait piteusement le commissaire extraordinaire; vous allez m'étrangler. Je fais un appel à vos sentiments...

Il achevait à peine ces mots qu'une secousse, imprimée par le bras du terrible athlète, le jetait au milieu du chemin. Un contre-coup le remit en équilibre.

— Marche, muscadin, lui dit le terrible homme; nous avons à causer.

Le spectacle qui s'offrait au dehors n'avait rien de rassurant; Pierre et Zéphyr, tous les deux enchaînés et bâillonnés, étaient conduits vers un fourré situé à peu de distance; le comte Gabriel dut prendre la même direction, au milieu des bourrades que lui administrait le vigoureux compagnon dont il sentait l'étreinte. On gagna un bois de pins au milieu duquel on fit halte. Les bandits s'assirent en rond, et Bouton-de-Rose, prenant la gravité d'un juge, commença l'interrogatoire de son prisonnier :

— Muscadin! lui dit-il, tu es connu. On sait qui tu es et ce que tu es venu faire dans le Var.

Le comte Gabriel tressaillit : parmi les chances qu'il courait, il n'avait pas songé à celle-là. Cet interrogatoire solennel, ces figures que la nuit rendait plus sinistres, ces pistolets, dont les canons luisaient dans l'ombre, tout contribuait à remplir son cœur d'alarmes.

— Muscadin, continua son impitoyable juge, on te nomme Gabriel, comte ou non. Tu es envoyé par la police, et tu as devant toi des hommes de la bande des Moutons. Juge si tu es à la noce!

Pour aider à l'effet de son discours, Bouton-de-Rose arma ses pistolets, et toute la troupe en fit autant. Le comte Gabriel crut que sa dernière heure était venue, il se jeta à genoux.

— Grâce! grâce! s'écria-t-il; vous me jugez mal, messieurs! vous me jugez mal... Vous êtes des gens de cœur... J'aime les gens de cœur... Les braves sont toujours des braves...

Bouton-de-Rose laissa le patient se débattre ainsi pendant quelques minutes et sembla consulter ses compagnons sur le parti qu'il fallait prendre, après quoi il éleva de nouveau la voix :

— Écoute, muscadin; les Moutons savent tout ce que l'on dit, tout ce que l'on fait, tout ce que l'on trame; tu es acharné contre eux.

— Mais, pas du tout, s'écria le patient; c'est de la calomnie...

— Tu es acharné contre eux, muscadin, reprit le juge d'une voix solennelle, tu veux les détruire, et demain tu dois t'aboucher avec un traître qui les a dénoncés. Tu vois qu'on est un peu au fait.

L'accusation portait si juste que le comte Gabriel n'osa pas y répondre. Il baissa la tête comme un homme condamné. Le juge continua :

— Ainsi, muscadin, recommande ton âme à Dieu, tu as quatre minutes. On verra à ne pas te faire souffrir.

A ces mots, une terreur épouvantable s'empara du malheureux; ses dents claquaient comme s'il eût eu la fièvre, ses jambes ne pouvaient plus le soutenir : c'était à faire pitié.

— Grâce! disait-il encore. Voyons, que puis-je pour vous? Faites vos conditions... j'y souscris... Voulez-vous de l'argent? tout ce que j'ai?... Voyons, parlez!...

— Il est trop tard, disait impitoyablement le juge.

— Un peu de pitié, mes bons messieurs, un peu de pitié!

Le chef parut se consulter de nouveau avec ses camarades, et, après quelques secondes de délibération, ils se retournèrent tous brusquement et dirigèrent leurs pistolets vers la victime. Le commissaire extraordinaire n'y tint pas : il tomba le front contre terre.

Les bandits eurent de la peine à contenir leurs rires.

— Muscadin, écoute encore et réponds avec franchise; si l'on t'épargne, laisseras-tu les Moutons tranquilles?

— Si je les laisserai tranquilles, messieurs! dit le commissaire extraordinaire; vous me le demandez? Je suis payé pour cela. Dès demain, je donne ma démission!... Tranquilles!... Ah! s'ils n'ont que moi pour les inquiéter!

— Tu le jures?

— Oh oui! je le jure!... Par tout ce que vous voudrez!... Par l'ombre de mes aïeux, par la tête du ministre de la police! Tout ce que vous voudrez! je n'en excepte rien.

— Eh bien! alors, tu es libre, muscadin; mais souviens-toi que les Moutons ont l'œil partout et veillent sur ta conduite. Debout!... Ah! cependant, il y a encore une condition. On dit que tu pinces agréablement la romance...

— Ah! messieurs, dans quel moment....

— Tu vas nous en chanter une, ou il n'y a rien de fait. Voyons, ne tortillons pas : quelque chose de tendre; le *Point du jour*, par exemple. Et pince-nous ça dans le soigné!

Le malheureux comte voulut en vain s'en défendre; il fallut payer cette dernière rançon. Au moment où il achevait le second couplet, un mouvement se fit dans la

troupe, une alerte avait été donnée et les prisonniers furent reconduits rapidement vers le chemin. Les liens qui retenaient Zéphyr et Pierre furent détachés; après quoi, à un nouveau coup de sifflet, la bande disparut dans les broussailles. Chacun reprit sa place : Zéphyr sur son siége, les autres dans la voiture qui s'ébranla.

—Monsieur le comte, dit Pierre, nous nous vengerons demain en interrogeant le délateur de la bande.

— Capitaine, répondit le commissaire extraordinaire, rien ne presse. Il faut laisser faire les gendarmes.... Chacun son métier.

La leçon avait porté.

XXI

DEUX FEMMES

A la suite de ces événements et de ces fêtes, Hyères prit un aspect tranquille, et Laure eut le temps de se recueillir. Depuis le jour de son arrivée, la jeune fille n'avait pas échangé un mot avec Pierre, si ce n'est devant des tiers et sur des sujets insignifiants. De part et

d'autre, on semblait s'accorder à oublier le passé et à laisser les choses suivre leur cours. Le service des princesses n'était pas une sinécure; il occupait Laure une partie de la journée, et, de son côté, Pierre ne sortait de son pavillon, pour se mêler aux hôtes de la résidence, que lorsque son devoir l'y obligeait. Ainsi les occasions d'une rencontre étaient rares, et ni Pierre ni Laure ne cherchaient à les faire naître. Que se seraient-ils dit?

Cependant cet éloignement même ne donnait que plus carrière à l'imagination de la jeune fille. Dans le domaine de la passion, le silence joue un grand rôle : rien n'exalte autant le cœur et n'y entretient plus de fièvre. Il est rare que, vu de près, un héros de roman garde son prestige; il perd à être connu : la réalité fait toujours tort à l'idéal. Les femmes surtout possèdent ce merveilleux secret de quitter la terre pour se construire un temple dans l'espace et y placer leur dieu sur un autel. Malheur à qui descend d'en haut et s'expose à des rapprochements dangereux! En amour comme ailleurs, il existe des effets de perspective qu'on ne saurait ni suppléer ni reproduire, et rien n'adoucit les teintes comme ce lointain vaporeux dans lequel le cœur place les images aimées!

Laure, faut-il le dire, poursuivait un songe pareil. Aucun homme n'avait jusque-là fait sur elle l'impression que Pierre y avait produite. Elle voulait en vain

fuir ce sentiment dépravé, se tromper elle-même ; elle ne pouvait y parvenir. Personne n'aurait pu lui faire des reproches plus vifs que ceux qu'elle se faisait, ni lui dépeindre sous de plus odieuses couleurs ce penchant indigne. Chaque jour elle se croyait guérie ; et chaque jour des rechutes affreuses la remplissaient d'épouvante. Les succès que Pierre avait trouvés dans le monde impérial enivraient son âme ; elle s'y associait comme si quelque chose en eût rejailli sur elle. Si Pierre portait ses attentions vers quelque femme de la cour, elle souffrait, elle se sentait jalouse. La voix de cet homme avait un accent qui la pénétrait, ses yeux une expression dont elle ne savait pas se défendre. Cette plaie faisait des ravages ; elle en avait sondé la profondeur et elle était presque résignée.

Laure se connaissait, elle était certaine de ne jamais souiller sa vie par une faiblesse déshonorante, et, plutôt que de céder, elle était résolue à mourir. C'est ce qui la soutenait et lui faisait envisager avec plus de calme la triste partie qu'elle allait jouer. Elle ne pouvait être ni la femme ni la maîtresse de Pierre, mais elle se croyait appelée à tirer cet homme de l'abjection, à le sauver par son silence, à le relever par ses conseils. Malheureuse, elle le serait toujours, mais lui pourrait être heureux ; le bandit ferait place au vaillant militaire ; et elle serait l'instrument de sa réhabilitation. C'est ainsi que Laure

transigeait avec ses remords, et conciliait le devoir avec la pitié. Chaque pas que Pierre faisait dans le monde affermissait chez elle cette résolution; ses succès lui servaient d'excuse. Elle le suivait comme on suit ce que l'on a créé, avec un sentiment à la fois rempli d'orgueil et d'amertume. En ceci, elle était d'ailleurs sincère : sans que jamais, entre elle et Pierre, aucune explication se fût échangée, elle croyait que le chef des bandits aspirait à une vie nouvelle et voulait effacer le passé. Tout indiquait ce retour : les scènes du souterrain et ses débuts brillants à la cour des princesses. Il ne s'agissait plus dès lors que d'une complicité passive, et pouvait-elle moins faire pour un homme qui s'était montré, à son égard, si dévoué et si chevaleresque? Ostensiblement, il était son frère; elle accepta cette position et se dit qu'elle serait une sœur pour ce malheureux. Ainsi, peu à peu, elle se résignait à subir les conséquences d'une solidarité habilement surprise, et couvrait des couleurs de la compassion les faiblesses d'un cœur combattu.

Claire de Stolberg, de son côté, était livrée à des inspirations moins généreuses. On l'a deviné, la comtesse de Stolberg n'était autre chose que cette Claire qui avait employé le bras de son amant pour se délivrer d'un vieil époux. Pierre avait eu soin de se ménager un beau rôle dans ce récit, mais le fond en était vrai : Claire était

complice de son crime, et aurait dû en partager l'expiation. Mais la comtesse de Stolberg savait comment on désarme la justice des hommes : Pierre seul avait été frappé. Toute la vie de cette femme se composait d'aventures semblables; elle était née pour l'intrigue et y apportait les ressources les plus étendues et une audace qui ne connaissait point de limites. Cette audace l'avait toujours sauvée : c'était là sa force et son étoile. Profondément artificieuse, elle portait des coups d'autant plus sûrs que la main restait constamment cachée; au lieu d'attendre l'ennemi, elle l'attaquait de front, allait de plein gré au-devant de la lutte, intimidait ceux qui pouvaient la perdre et corrompait ceux qu'elle n'avait pas la puissance d'abattre. Tout ce qui conduit ici-bas au au succès et à l'empire, elle l'avait. Elle savait flatter, résister ou céder à propos, composer son visage, mesurer sa parole, vaincre ses émotions et même sa haine. Dans le monde où elle avait su s'introduire, elle déploya toutes les qualités de la comédienne et y joignit celles du courtisan. Tout en elle était dangereux, l'intimité et l'indifférence, l'affection et la rancune. Du reste, nulle pudeur, nulle réserve, rien de ce qui honore la femme; elle ne reconnaissait que deux maîtres : le caprice et le calcul.

Restée veuve à vingt ans, riche et titrée, Claire aurait pu prétendre aux plus beaux partis. Aucun n'avait

flatté son ambition au point de la décider au sacrifice de son indépendance. Elle préféra rester libre, afin de pouvoir jouer tous les rôles et courir toutes les aventures. C'était un cœur profondément dépravé, qui aimait l'agitation pour l'agitation, l'intrigue pour l'intrigue. A la mort du comte, elle avait habité Dresde, que traversaient souvent des membres de la famille impériale. Elle se créa ainsi des relations parmi les puissances du jour, et de la maison de la grande-duchesse de Berg, elle passa à la cour de la princesse Pauline. Nulle part elle ne pouvait trouver des mœurs plus faciles et un théâtre plus favorable à ses menées. Pauline était une nature bonne et indolente, n'ayant de l'activité que par accès, et jouet de ses propres fantaisies. Pour prendre de l'ascendant sur son esprit, il suffisait de flatter ses goûts, de s'occuper comme elle de mille riens, d'épouser ses haines et ses préférences, de couvrir d'un voile discret les écarts de la belle pécheresse. La comtesse de Stolberg fit tout cela et avec un tel art, que sa dignité n'en fut point atteinte; aussi son influence devint-elle grande, et plus d'une fois la princesse mit son crédit tout entier au service de la favorite. C'était elle qui conduisait la maison, disposait du service intime et n'y admettait que ses créatures.

Quand cette femme revit, au milieu d'une fête et mêlé à cette cour, un homme qu'elle croyait voué à un châtiment

perpétuel, sa surprise et son inquiétude furent grandes. Sa première pensée fut mauvaise; elle voulait le dénoncer et le livrer à la justice. Une crainte vague la retint; elle avait peur de Pierre; elle connaissait sa résolution et son audace. De là cette attitude réservée et prudente qu'elle avait prise; elle observait son ancien amant et gardait la défensive, évitant de se compromettre et de se passionner. Pendant les premiers jours, rien ne la trahit; elle resta maîtresse d'elle-même, étouffa ses souvenirs, dompta ses impressions; mais peu à peu une ardeur mal contenue éclatait dans ses yeux, dans ses gestes, dans son maintien. Ce cœur, profondément vicieux, était blasé sur la galanterie vulgaire; il arrivait à ce moment où la dépravation cherche le raffinement, où le désordre aspire à l'originalité. Il lui fallait autre chose que le cortége de seigneurs équivoques, et de fournisseurs prétentieux parmi lesquels les dames de cette cour cherchaient des distractions et des victimes. Le hasard servait merveilleusement la comtesse! Un bandit mystérieux, la terreur du pays sous les traits d'un beau jeune homme! une vieille passion relevée par le prestige d'une vie aventureuse! Que de circonstances engageantes! Quelle expérience pleine d'émotions! A tout prendre, Pierre avait été le premier amour de Claire, et dans l'âme la plus corrompue, ce souvenir laisse des vestiges. Involontairement, elle se reportait à cette mansarde où elle l'aperçut pour la

première fois, aux joies naïves de leur passion adolescente, aux regards furtifs, aux heures écoulées près du fauteuil de l'aïeule, à ce temps où ils étaient tous deux purs, tendres et dévoués. Pierre avait ainsi tout pour lui, le bénéfice des souvenirs et celui de sa déchéance actuelle ; il attirait la comtesse et pour ce qu'il avait été et pour ce qu'il était. Mais un autre motif lui donnait aux yeux de Claire encore plus de relief. Avec la pénétration habituelle des femmes, elle avait deviné les sentiments de Laure.

Le jour où, sous le nom de capitaine Maxime, Pierre revint au château avec la jeune fille, la comtesse de Stolberg comprit qu'une aventure étrange venait de rapprocher ces deux destinées, et son plus grand souci fut de savoir jusqu'où allait ce lien mystérieux. La froideur de Pierre, l'affectation qu'il mettait à éviter la jeune fille déconcertaient la surveillance de la comtesse ; mais Laure se défendait avec moins d'habileté. Dans ces soirées que Pierre remplissait du charme de sa voix, elle semblait ivre du bonheur de l'entendre ; ses yeux s'animaient d'un éclat fiévreux ; son haleine semblait comme enchaînée. C'était de la passion ; la comtesse s'y connaissait trop bien pour en méconnaître les symptômes. Cette rivalité fut pour elle un aiguillon de plus ; dès le moment où elle s'en fut assurée, sa résolution fut prise. Trop adroite pour attirer Pierre d'une manière ouverte, elle se

contenta d'abord de moyens indirects pour lui faire comprendre qu'elle revenait à lui. Dans une intrigue aussi délicate, tout devait demeurer secret, et Claire y apporta des précautions inouïes. Point d'entretien, point de relations apparentes; à peine osait-elle donner à son chant une expression plus tendre quand Pierre faisait sa partie. Une fois loin du piano, le visage de la comtesse reprenait son impassible sérénité. Elle épiait une occasion; cette occasion se faisait attendre. Il faut dire que Pierre s'y prêtait mal. En tacticien expérimenté, il avait compris toute la manœuvre de Claire, et, soit calcul, soit ironie, il y opposait une manœuvre non moins savante. Troublée par ce calme, Claire perdait peu à peu de ses avantages, et déjà ce manége durait depuis quelques jours, quand une circonstance imprévue brusqua le dénoûment.

C'était un soir, le soleil allait disparaître derrière les montagnes. A la suite d'un dîner où quelques personnes de l'intimité avaient été seules admises, on venait de servir le café sur la terrasse du jardin. Un air tiède, chargé de parfums, agitait la cime des arbres, le ciel avait cette pureté transparente qui appartient aux paysages du Midi. Toute étiquette avait été bannie ce jour-là; les princesses allaient et venaient avec une familiarité charmante. Claire et Pierre avaient assisté au repas et suivi la compagnie sur la terrasse. Les hommes âgés

restaient gravement assis, les autres parcouraient les allées du jardin. Çà et là des groupes se formaient; ici les cavaliers, là des dames : on se prenait, on se quittait, et les princesses donnaient l'exemple de ce laisser-aller qui rompait les habitudes de la cour.

Depuis quelque temps, Pierre avait remarqué qu'au milieu du pêle-mêle général Claire cherchait des occasions de s'isoler. Tantôt elle se penchait sur une plate-bande de fleurs et en détachait une de sa tige ; tantôt elle se glissait derrière une charmille et y demeurait pendant quelques secondes invisible au regard. Une serre s'offrait-elle devant ses pas, elle y entrait et semblait s'absorber dans la contemplation des plantes et des arbustes rares, consultait les étiquettes comme si elle eût voulu faire en passant un cours de botanique, examinait les feuilles avec le sang-froid et la patience d'un naturaliste. Si c'était un bassin qu'elle rencontrait, elle jetait aux poissons ce qui lui tombait sous la main pour amorcer et tromper leur gloutonnerie. Tout cela était fait machinalement, et l'on pouvait deviner sans peine que la pensée de cette femme était ailleurs.

Pierre assistait à ce manége, comme un homme décidé à ne pas le comprendre. Deux fois déjà Claire s'était trahie par un geste significatif et presque impérieux; Pierre n'avait pas répondu à l'appel. Obstinément fixé dans le groupe dont les princesses étaient le centre, il

résistait aux injonctions de la pantomime la plus expressive et se jouait de l'impatience la mieux caractérisée. Il semblait captivé par les paroles fort insignifiantes qui s'échangeaient entre Pauline et le comte Gabriel. L'entretien roulait sur la cour du vice-roi d'Italie, sur les fêtes magnifiques qui venaient d'y être données, sur la grâce avec laquelle le prince Eugène faisait les honneurs de son palais, enfin sur mille sujets semblables, questions de toilette et de luxe que les femmes savent toujours ramener et qu'elles n'épuisent jamais. C'était Pauline qui tenait le dé, et, en se retournant vers le comte, elle ajouta :

— A propos, vous ne savez pas ? nous aurons peut-être la visite du prince Eugène : Baciocchi l'annonce à sa femme.

Pierre, qui jusque-là n'avait prêté à la conversation qu'une attention affectée, parut vivement frappé de ces paroles.

— Le prince Eugène, répliqua le comte Gabriel, votre altesse est-elle bien sûre? Je le croyais à Milan.

— Il est à Gênes depuis quatre jours, comte. L'empereur l'appelle à Paris, et, au lieu de passer par le Simplon, il compte prendre la route de la Corniche. Nous le verrons ici, soyez-en certain.

Cette nouvelle, donnée ainsi, changea sur-le-champ les dispositions de Pierre. Abandonnant le groupe des

princesses, il s'isola sans affectation, et chercha quelle direction la comtesse de Stolberg venait de prendre. Claire entrait alors dans un berceau que tapissaient des vignes vierges et des chèvrefeuilles, Pierre l'y rejoignit:

— Vous vous êtes bien fait attendre, lui dit-elle d'un ton à demi impérieux.

— Je voulais de gages, répliqua-t-il froidement.

— Des gages, Pierre ! en voici.

Elle tira une clé qu'elle avait jusque-là tenue cachée, et la lui tendit avec un geste plein de solennité.

— Prenez ceci; la porte est sur le jardin, aile gauche du château.

— J'ai vu les lieux.

— A deux heures du matin. Viendrez-vous?

— J'irai.

— Je vous attends.

Ces mots échangés, elle quitta le berceau et se dirigea du côté des princesses, pendant que Pierre prenait le chemin de son pavillon.

XXII

L'ENTREVUE

La maison qu'habitaient les princesses se composait d'un corps de logis qu'accompagnaient de vastes ailes découpées en fer à cheval sur le jardin. Le corps de logis renfermait les salons; les ailes servaient aux appartements. Pauline occupait l'aile gauche; Élisa l'aile droite. Outre les communications intérieures, ces deux constructions avaient chacune une issue sur le parterre. Un perron, bordé de lauriers-roses, conduisait dans la pièce principale, qui s'ouvrait du dedans; mais sur le côté aveugle de la façade et masquée par des escaliers, se trouvait une porte bâtarde, pour l'usage de la domesticité. C'est la clé de cette porte que la comtesse de Stolberg avait remise à Pierre; elle s'ouvrait sur un palier obscur et conduisait aux chambres des dames d'honneur.

Pierre apportait, au rendez-vous que lui avait donné la comtesse, des dispositions singulières. En quittant le souterrain pour se mêler à la vie du monde, le chef des

bandits ne s'était fait aucune illusion ; malgré les précautions qu'il avait prises, il savait que cette comédie ne pouvait pas durer longtemps ; son seul but était d'attendre une occasion et de la mettre à profit. Il comprenait qu'entre la société et lui le divorce était sans retour, et qu'elle ne lui pardonnerait pas plus qu'il n'avait envie de lui demander grâce. En croyant à son repentir, Laure avait fait un rêve ; en s'imaginant le captiver de nouveau, Claire avait trop compté sur la puissance des souvenirs. On ne descend pas aussi bas dans le crime, sans y laisser tout ce qui reste à un homme d'instincts honnêtes et de bonnes inspirations.

De sa vie antérieure, Pierre n'avait conservé qu'une chose, son talent de comédien et l'art de prendre tous les visages. Quant à ses amours d'autrefois, tant d'émotions vives avaient depuis lors traversé son existence, qu'il était devenu insensible à ces petites distractions des sens : c'était un homme blasé sur tout, excepté sur le crime. L'instinct du vol et du meurtre avait affaibli chez lui les autres instincts, et eût-il été assuré de se replacer convenablement dans le monde, peut-être n'eût-il pas consenti à y reparaître. Il y a dans la dépravation, on ne saurait dire quelle volupté malsaine qui produit sur l'âme le même effet que les liqueurs spiritueuses sur le corps ; quand on y a goûté, on ne revient pas facilement à un autre régime, et l'excès naît de l'excès même.

Pourquoi, d'ailleurs, se bercer de chimères? Jusque-là, Pierre avait joué de bonheur; mais ne suffisait-il pas, pour le perdre, du moindre événement? Il venait d'en voir la preuve. Le capitaine Maxime Gandval avait été naguère attaché à l'état-major du prince Eugène. Si le prince passait à Hyères et s'y arrêtait un seul jour, comment pouvait-il se dérober aux suites de cette visite? Son imposture allait être dévoilée, et l'échafaud l'attendait. Eût-il évité ce péril une première fois, d'autres occasions pouvaient s'offrir. Le brave officier dont il prenait le nom avait des camarades dans l'armée, et à tout instant une rencontre, une confrontation était possible. Ainsi il n'y avait pas à compter sur la durée de ce quiproquo, et il eût été puéril de mettre sa vie sur un enjeu aussi fragile. Pierre calculait trop bien pour le faire; en brigand avisé, il s'était dit que le grand monde devait offrir un beau théâtre d'opérations, et il ne voulait y rester que le temps nécessaire pour exécuter un coup de main plein d'éclat. La nouvelle de l'arrivée prochaine du prince Eugène lui fit sentir mieux encore la nécessité de conduire rondement cette affaire.

C'est sous l'empire de cette pensée, qu'il avait accepté le rendez-vous de la comtesse. Une intrigue de cœur, fi donc! Les folies de jeunesse n'ont qu'un temps, et pour Pierre, ce temps était passé. Un bandit comme lui, qui avait épuisé les émotions des grandes routes, qui avait

eu sous sa main des femmes éperdues, à demi mortes, belles de surprise et d'épouvante; un forban qui traitait depuis cinq ans l'amour à la tartare, se plaire à des entrevues mystérieuses, rechercher, sous des cendres, les restes d'un feu entièrement étouffé, à quoi bon? et quel misérable rôle! L'intrigue de cœur, soit, mais pour aider une autre intrigue, pour arriver au but que se propose tout chef de bandits qui sait son métier, à la bonne heure! voilà ce qui se comprend et se justifie.

Pierre faisait ces réflexions en se dirigeant vers la porte qui donnait accès dans l'aile gauche de la résidence. Rien ne lui était plus facile que de s'y rendre sans être remarqué et sans exciter le moindre éveil. Son pavillon donnait d'un côté sur la route, de l'autre sur le jardin, qui était entièrement désert pendant la nuit. Point de domesticité de ce côté, point d'espion, point d'argus. Il suffisait de s'avancer dans l'ombre avec quelque prudence, et de suivre une allée touffue, qui aboutissait devant les espaliers de la façade. C'est ce que fit Pierre, et sa pratique des expéditions nocturnes rendit sa marche plus circonspecte et plus sûre. Le ciel était clair, mais les ombres que projetait la végétation compensaient les dangers de cette transparence. Toutes les lumières du château étaient éteintes, si ce n'est dans une chambre de l'aile droite, la chambre de Laure, et Pierre put voir, en se glissant derrière la charmille, la silhouette de la

jeune fille se découper à travers la mousseline des rideaux. Que faisait-elle à cette heure avancée de la nuit, et pourquoi cette veille? Pierre s'arrêta un instant et la vit disparaître, puis, entendant le bruit d'une clé, il craignit d'être surpris et gagna en toute hâte l'aile opposée du bâtiment, celle qu'occupait la maison de la princesse Pauline. Toutes les indications étaient exactes; la clé ouvrit sans bruit : la serrure avait été préparée. La petite antichambre était éclairée par une veilleuse qui y répandait une clarté douce et voilée, et en face, une porte entr'ouverte indiquait que Pierre était attendu. Claire n'avait rien perdu des bruits et des mouvements qui avaient préparé son arrivée ; elle était sur le seuil, et le saisissant vivement par la main, elle le conduisit vers le sopha qui garnissait l'appartement. Quoique la comtesse fût habituée aux intrigues de ce genre, elle semblait en proie à une émotion extraordinaire; il y avait dans ses gestes quelque chose de fiévreux, d'emporté et de solennel.

Pierre resta froid et se contint; il entrait dans ses calculs d'exciter cette passion par sa réserve, et de prendre une revanche du passé. L'essentiel pour lui était d'obtenir des entrevues successives afin de pouvoir se mettre au courant des habitudes et des détails d'intérieur, de savoir au juste où il fallait frapper. Sa tactique eut un plein succès. Moins il affectait d'empressement auprès

de Claire, plus celle-ci redoublait d'avances ; elle, toujours si maîtresse de ses passions, ne cachait pas cette fois l'étendue de sa défaite ; elle se sentait vaincue, se soumit, s'humilia jusqu'à demander pardon à Pierre et à pleurer à ses pieds.

Le bruit que Pierre avait entendu, en passant devant l'aile droite du château, était causé par l'ouverture d'une porte qui s'ouvrit presque en même temps que celle de l'aile gauche. Laure en sortit, et la disposition des lieux était telle, qu'elle ne pouvait rien apercevoir de ce qui se passait de l'autre côté. Ce n'était pas la première fois que la jeune fille quittait ainsi sa chambre, dans le milieu de la nuit, pour respirer l'air du jardin et tromper une insomnie opiniâtre. Le chevet de Laure était assiégé de visions sombres, dans lesquelles les scènes du souterrain occupaient une grande place. Quelque ferme que soit une âme, elle ne traverse pas impunément des aventures semblables et en éprouve un long ébranlement. Le corps lui-même résiste mal à de si graves épreuves, et des accès de fièvre nerveuse se mêlaient chaque nuit à cette fièvre du souvenir dont la jeune fille ressentait les atteintes. Quand ces crises se déclaraient, elle quittait sa chambre et passait le reste de la nuit en promenades solitaires. Peu à peu la fraîcheur de l'atmosphère pénétrait ses sens et calmait jusqu'aux ardeurs de la pensée : elle attendait ainsi que le ciel eût pris, vers l'orient, cette couleur lai-

teuse qui indique l'approche du jour, et allait se reposer plus tranquille et presque consolée.

Les visites de Pierre se succédèrent ainsi pendant quelque temps, sans que les choses eussent changé de caractère. Claire ne reconnaissait plus cet homme qu'elle avait vu autrefois si obéissant et si dévoué; les rôles étaient intervertis : c'était elle qui était devenue l'esclave, lui était le maître. Encore ne pouvait-elle le tirer de ce calme presque ironique qu'il apportait dans ses relations. Aux reproches de Claire, à ses colères, à ses retours, il opposait une impassibilité obstinée qui la troublait et l'inquiétait. Quelquefois elle s'étudiait à chercher la cause de ces froideurs, et toujours l'image de Laure lui apparaissait comme celle d'une rivale. Une haine sourde s'amassait ainsi dans son cœur, livré à tous les démons de la jalousie. Elle redoublait alors de surveillance, épiait les regards, croyait surprendre dans le moindre geste la preuve d'une connivence habilement dissimulée. Si Laure se trouvait, à dessein ou par hasard, rapprochée de Pierre par le cérémonial de la cour, elle imaginait un prétexte pour aller se mettre entre eux et rompre les occasions d'entretien. Elle se rendait ainsi la plus malheureuse des femmes. Sa présence d'esprit l'avait même abandonnée, et plus d'une fois elle faillit se trahir devant les princesses.

Pierre ne semblait pas prendre grand souci de ces

écarts d'une âme agitée : il poursuivait tranquillement ses desseins. Rien de ce qui se passait dans le château ne lui était désormais étranger ; il se trouvait au courant de tout, même du service le plus intime. Ainsi, il avait pu remarquer que, dans les jours de grande toilette, quand tous les diamants sortaient de leurs écrins pour parer le front des princesses, il était rare que ces joyaux fussent renfermés au moment où on les quittait. Souvent alors, surtout quand la fête se prolongeait bien avant dans la nuit, la comtesse de Stolberg se contentait d'emporter chez elle les diamants de la princesse Pauline, afin de pouvoir, le lendemain matin, les mettre en place avant qu'elle fût levée. Ces précieux objets passaient la nuit chez Claire et sous sa garde. Pierre avait été frappé de cette circonstance ; il se sentait vivement travaillé du désir de l'exploiter. Un coup de main pareil couronnait dignement sa carrière, et nanti de ce trésor, il pouvait passer à l'étranger, et y couler une vie heureuse et brillante. Pour que ce rêve eût un résultat réel, il fallait se presser : le bruit du passage du prince Eugène se confirmait, et il eût été imprudent de s'exposer à être surpris par l'événement.

L'un des jours suivants était désigné pour une grande réception et un concert qui exigeraient de l'apparat. Pierre prit toutes ses dispositions à l'avance. Zéphir devait tenir à la porte du pavillon les deux meilleurs che-

vaux des écuries, sellés et bridés, de manière à ce qu'ils pussent au besoin gagner tous deux la campagne.

Dans cette occasion, Pierre retrouva toutes les qualités qui avaient fait de lui un chef si précieux pour la bande des Moutons. Tous les détails de l'entreprise furent combinés avec prudence et activité. Quand le soir vint, rien n'y manquait. Au concert, Pierre mit une espèce de coquetterie à déployer toutes ses ressources; jamais il n'avait mieux fait ressortir les qualités charmantes de sa voix et le prestige d'une excellente méthode. Il fut tendre, passionné dans son chant, enchanta l'assemblée et désespéra le comte Gabriel. Deux femmes surtout s'associaient avec ivresse à ce triomphe et semblaient s'en disputer l'honneur. On se quitta, et Pierre regagna son pavillon, la tête pleine de ses projets.

C'était le moment décisif; et, bien résolu quant au but, il ne savait encore quel moyen il emploierait : la ruse ou la violence. Si les circonstances lui permettaient d'enlever les joyaux sans effusion de sang, il épargnerait la comtesse; mais il était décidé à la sacrifier impitoyablement, pour peu que cela fût utile à sa sûreté. Il prit un poignard, et s'achemina vers son rendez-vous ordinaire. Il avait quelque espoir que Claire, fatiguée par une longue veillée, se serait couchée et endormie : alors l'affaire devenait des plus simples; il s'emparait des bijoux et s'esquivait sans bruit. Aussi prit-il toutes

sortes de précautions pour ne pas trahir son arrivée; mais son espoir fut vain : Claire l'attendait à la porte, encore pleine des émotions de la soirée. Il fallut changer de plan. Pierre se résigna au rôle d'homme à bonnes fortunes, et attendit pendant plus d'une heure que le sommeil eût gagné la comtesse. Pendant ce temps, son œil ne perdait pas de vue le magnifique écrin de Pauline, négligemment étalé sur un guéridon. Cette vue l'éblouissait, lui causait des vertiges. Plus d'une fois, il porta la main vers son poignard pour en finir plus vite. Enfin, Claire s'assoupit, et Pierre se leva en silence : mettre la main sur les joyaux et gagner la porte à la dérobée furent l'affaire de quelques secondes. Il revit le ciel, tressaillit de joie et s'élança dans le jardin avec une certaine précipitation.

Le chemin qu'il prenait ordinairement était une allée sombre qui décrivait quelques sinuosités. Il l'avait parcourue presque tout entière et se trouvait devant son pavillon, quand il heurta une espèce de fantôme vêtu de blanc : c'était la pauvre Laure, qui se livrait à sa promenade accoutumée. Pierre la reconnut et l'écarta violemment de son chemin :

— Malheureuse ! s'écria-t-il, que venez-vous faire ici?

En même temps, il se précipita vers son logement, laissant la jeune fille surprise de cette apparition et épouvantée de cet accueil.

Cependant la comtesse venait de se réveiller en sursaut, et son premier mouvement fut d'étendre les bras pour s'assurer de la présence de Pierre. Quelle fut sa surprise quand elle sentit le vide autour d'elle! D'un bond elle fut debout, et comme si une affreuse clarté se fût à l'instant faite, elle se précipita vers le guéridon où, peu d'heures auparavant, elle avait déposé les bijoux de la princesse. Ils n'y étaient plus; on venait de les voler de la manière la plus effrontée. Quel parti prendre? Éveiller les gens du château, c'était se perdre; laisser ce vol s'accomplir, c'était assurer l'impunité à cet homme qui venait de froisser son amour-propre, et compromettre sa position à la cour.

Claire n'hésita pas; elle préféra le scandale, et, à demi-nue, elle se précipita vers le pavillon qu'habitait le malfaiteur. On eût dit que Pierre avait prévu ce réveil et cette poursuite, car au moment où la comtesse arriva devant sa porte, le galop de deux chevaux qui résonnait sur la chaussée prouva que les diamants couraient déjà les grands chemins. Exaspérée, Claire n'y tint plus; elle revint vers le château en criant de toute la force de sa voix:

— Au voleur! au voleur!

Presqu'au même instant, une femme qui débouchait de derrière une charmille se présenta, et involontairement Claire la saisit par le bras en répétant avec une sorte d'impétuosité:

— Au voleur! au voleur!

C'était Laure que Claire venait de rencontrer, et quand, aux clartés des premiers flambeaux, elle s'en fut assurée, à l'instant son sang-froid lui revint. Son premier élan pouvait la compromettre et la mêler à une scandaleuse affaire; il s'agissait de se tirer du plus mauvais pas où elle se fût jamais trouvée. Avouer les relations qu'elle avait eues avec un malfaiteur, c'était se perdre; il fallait en faire retomber la responsabilité sur une autre. Laure se trouvait là; le destin l'envoyait; quel triomphe si, en se sauvant, elle perdait sa rivale!

Cependant, aux cris que la comtesse avait poussés, toute la maison était accourue. Les princesses, le commissaire extraordinaire, les officiers, la domesticité, tout était sur pied et offrait le singulier spectacle que présentent toujours les surprises de nuit. Parmi les toilettes hétéroclites qu'autorisait la circonstance, celle du comte Gabriel était la plus étrange, et son foulard surmontant ses lunettes lui donnait un aspect des plus bouffons. Peu à peu, tout le monde accourait dans le jardin sans que l'on sût d'où venait cette alerte et de quoi il était question.

La comtesse de Stolberg se décida à aller d'elle-même au-devant d'une explication, et, prenant le commissaire extraordinaire par le bras avec une vigueur qui parut à celui-ci tant soit peu virile, elle lui dit:

— Monsieur le comte, on vient de voler l'écrin de la princesse Pauline, à l'instant, devant moi.

— Vraiment, dit le comte étonné ; et quel est le coupable ?

— Le capitaine Maxime, monsieur le comte; et son complice, le voici.

En même temps, Claire désignait Laure par un geste significatif. La pauvre enfant ne put résister au choc que lui causa cette foudroyante accusation. Elle tomba évanouie.

XXIII

L'ACCUSÉE

Le lendemain, la résidence entière était en révolution. Quelque princesse que l'on soit, on ne se résigne pas facilement à la perte de valeurs considérables et surtout d'objets de toilette auxquels on tient autant pour l'éclat que pour le prix. Les détails de la scène de nuit s'ébruitaient au dehors, et la version publique, habilement propagée, continuait à grossir les charges qui s'élevaient

contre la pauvre Laure. On racontait que la jeune fille avait guidé elle-même le voleur dans son expédition; qu'elle était entrée dans la chambre pour s'emparer des diamants, et se disposait à fuir avec son complice quand la comtesse de Stolberg, réveillée par le bruit, s'était précipitée à sa poursuite et l'avait arrêtée par le bras, au moment où elle atteignait le seuil du pavillon. Ainsi, des deux coupables, l'un avait pu s'échapper, mais l'autre restait entre les mains de la justice et allait être livré au glaive des lois.

Quand Laure revint de son évanouissement, deux gendarmes étaient à ses côtés et avaient l'ordre de la conduire dans les prisons d'Hyères aussitôt qu'elle aurait repris ses sens. La complicité paraissait trop évidente pour qu'on pût hésiter à s'assurer de sa personne, et les princesses elles-mêmes n'avaient pas osé la défendre contre cette odieuse inculpation. Une enquête se poursuivit, et les autorités de Toulon s'en mêlèrent. Le commandant de l'arsenal fut le premier qui arriva à Hyères; il fit part des soupçons qu'il avait conçus à propos du prétendu capitaine Maxime, dans lequel il avait cru reconnaître le célèbre Pierre Mouton. Ce fut un trait de lumière. Dès lors tout s'expliqua; la hardiesse du vol, les circonstances dont il était accompagné. Le comte Gabriel, qui avait cru devoir, dans l'intérêt de sa dignité, garder le secret sur l'aventure qui lui était

personnelle, en raconta pour la première fois les détails, et dès lors aucun doute ne resta sur l'identité du malfaiteur.

C'était Pierre Mouton, le bandit fameux, la terreur de ces montagnes qui, pendant deux semaines, avait été l'hôte, le commensal de la résidence impériale, le chanteur de salons, l'aimable et brillant cavalier dont raffolaient ces dames et qu'enviaient ces messieurs. Cette circonstance était accablante pour Laure; elle pesait sur elle d'une manière si affreuse, que pas une voix ne ne s'élevait pour la défendre. Non-seulement, dans la nuit fatale, on l'avait prise, pour ainsi dire, sur le fait, au milieu du jardin, et au moment où elle cherchait à s'évader, mais elle était arrivée au château dans la même voiture que le malfaiteur, et cet homme y avait pris son nom sans qu'elle criât à l'imposture. Comment expliquer ce fait sans une complicité entière, une communauté de situation et d'intérêts, née sans doute d'une liaison coupable? Laure devait être la maîtresse de ce bandit, et une rencontre de grand chemin l'avait conduite à un déshonneur volontaire. C'était ainsi que l'opinion publique arrangeait les choses, et il faut dire que la comtesse de Stolberg contribuait beaucoup à lui imprimer cette direction.

Le comte Gabriel s'était aussi déclaré contre Laure, en haine de Pierre; elle n'avait pas d'accusateur plus

fougueux, d'adversaire plus acharné. Comme il ne s'agissait que d'une femme, le virtuose avait retrouvé tout son courage. Sa qualité de commissaire extraordinaire lui donnait, jusqu'à un certain point, le droit d'intervenir dans l'instruction. Il l'invoqua pour faire subir à la prévenue un premier interrogatoire. Il y trouvait un double plaisir : celui de manifester son importance et de satisfaire sa curiosité.

Quand il pénétra dans la petite chambre qui servait de prison à Laure, la jeune fille était assise sur le pied du lit, affaissée sur elle-même, l'œil fixe et sombre : sa figure exprimait la douleur et l'abattement. Le matin elle avait demandé une entrevue aux princesses ; on lui avait refusé cette grâce. Elle voulait tout leur avouer, leur faire le récit de son aventure, se jeter à leurs pieds et leur demander pardon. Ce dernier appui lui était retiré; elle vit qu'elle était perdue. Des femmes seules pouvaient comprendre ce que sa conduite offrait d'inexplicable; et comment livrer à des hommes ces petites capitulations du cœur, qu'à peine on s'avoue, et qui pourtant exercent tant d'influence sur la vie? Des faits apparents, appréciables l'accusaient, et elle n'avait pour se justifier que des impressions, des sentiments et un concours de circonstances dont il était difficile de reproduire l'impérieux enchaînement.

La jeune fille, en entendant ouvrir la porte, leva la

tête et aperçut le comte Gabriel. Le virtuose avait cru devoir, dans l'intérêt de ses fonctions, prendre un masque grave et un vêtement sérieux. Il était habillé de noir et avait quitté les bottes à la Souwaroff; sa coiffure à la Caracalla semblait moins menaçante, mais son regard avait quelque chose d'orageux, qui l'eût rendu digne de figurer dans le Conseil des Dix. Laure éprouva à son aspect un sentiment de répugnance qu'elle ne put dominer, et de son côté le comte ne rabattit rien de sa foudroyante attitude et de son air de souveraine impertinence :

— Mademoiselle, lui dit-il en s'asseyant, il faut avouer que vous entrez dans ce monde par une singulière porte. Tudieu ! quel dévergondage précoce !

Si l'on se fût adressé au cœur de Laure, à ce qu'il y avait en elle de bons sentiments et d'instincts généreux, il est certain qu'elle eût sincèrement confessé ses torts et déploré son imprudence ; mais à ces soupçons offensants, à ce langage injurieux, sa fierté se révolta ; elle releva la tête, regarda fixement son interlocuteur et lui dit :

— Êtes-vous venu ici pour m'insulter, monsieur?

Il y avait dans ces paroles un sentiment si vrai de pudeur blessée, que le commissaire extraordinaire perdit un peu son aplomb et répliqua avec moins d'assurance :

— Mais, mademoiselle, il me semble que vous le

prenez sur un ton bien haut! Pour la maîtresse d'un bandit, ce sont des airs assez étranges!

— Monsieur, répondit Laure avec calme, que signifie votre présence, et à quel titre m'interrogez-vous?

— Comme magistrat, mademoiselle, dit le comte, humilié de ce changement qui s'opérait dans les rôles; oui, c'est comme magistrat que je vous interroge, et je vous prie de me répondre avec plus de déférence. Quelles étaient vos relations avec le misérable qui a volé les pierreries de la princesse?

A une question ainsi posée, l'orgueil de Laure bouillonna; elle oublia sa position d'accusée, et d'un geste impérieux, elle montra la porte au commissaire extraordinaire.

— Sortez, monsieur, lui dit-elle; vous êtes un insolent et je n'ai rien à vous répondre.

Le comte Gabriel aperçut tant de résolution dans la physionomie de la jeune fille, qu'il n'osa pas lutter davantage. Il se leva, pâle de colère, et gagna insensiblement la porte,

— Ah! c'est ainsi que vous le prenez, mademoiselle, ajouta-t-il; vous outragez la magistrature! Eh bien! vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Et il sortit furieux.

Cette scène n'arrangea pas les affaires de la jeune fille. Dès ce moment elle eut, dans le comte Gabriel, un en-

nemi implacable. Au lieu de raconter ce qui s'était passé entre elle et lui, il déclara qu'il avait obtenu des aveux complets ; que c'était une nature profondément dépravée, incapable de remords et qu'il fallait frapper des peines les plus sévères. Quelquefois les princesses, au milieu de leurs plaisirs, accordaient un souvenir à la prisonnière et parlaient d'elle avec un accent de commisération. Le comte s'attachait à détruire le bénéfice de ces bons mouvements, et achevait de perdre Laure dans leur esprit. Il entassait les imputations les plus imaginaires, composait tout un roman où la dégradation de la jeune fille éclatait sous le plus triste jour.

Ces manœuvres servaient trop bien les calculs de la comtesse Stolberg, pour qu'elle ne les secondât pas. C'était une ennemie plus adroite et encore plus acharnée. En apparence, elle prenait la défense de la prévenue, parlait d'elle avec intérêt, excusait son âge, mettait ses fautes sur le compte de sa passion, implorait en sa faveur la pitié qui s'attache aux grands égarements du cœur. Mais, en la défendant ainsi, elle avait soin de rappeler toutes les circonstances de sa faute, le cas de flagrant délit dans lequel elle prétendait l'avoir surprise, sa complicité dans le vol des diamants, enfin tout ce qui pouvait contribuer à entacher son nom d'infamie et la perdre à jamais dans l'opinion publique. Claire de Stolberg connaissait la puissance des premières impressions, et combien ceux qu'elles

condamnent ont de la peine à se relever de cette déchéance. Tel prévenu est arrivé ainsi devant la justice, compromis à ce point qu'elle ne pouvait plus lui offrir qu'une réparation incomplète.

Ce vol des pierreries était devenu l'objet de tous les entretiens; le département entier s'en occupait, et les récits les plus étranges se mêlaient aux circonstances vraies ou fausses de l'affaire. Les uns disaient que Pierre Mouton avait dû passer en Suisse, à l'aide d'un déguisement de roulier; d'autres, qu'il s'était présenté sur le pont du Var, et que, reconnu par le péager et poursuivi par la gendarmerie, il avait été obligé de se rejeter de nouveau dans le bois de l'Esterel. Ceux-ci allaient plus loin et prétendaient que le bandit était resté caché dans le château même, et que trois dames d'honneur lui portaient à boire et à manger, dans un cabinet masqué par une porte secrète; ceux-là assuraient, au contraire, qu'il s'était incorporé dans l'armée, et qu'il marchait avec le troisième corps, destiné à la campagne de Russie. Enfin, il n'était sorte d'inventions auxquelles on ne se livrât à propos de Mouton. Laure était aussi en jeu : quelques hommes la plaignaient; mais les femmes étaient impitoyables. On ne lui pardonnait pas d'avoir eu des faiblesses pour un brigand. D'une façon ou d'une autre, cette histoire occupait la curiosité publique; on en parlait dans les chaumières comme dans les salons: en quelque

lieu que l'on se trouvât, il était impossible de l'éviter.

Renfermée dans sa prison, Laure ignorait ce qui se passait au dehors ; elle ne soupçonnait pas l'horreur de sa position et quel mal on se donnait pour la perdre. L'instruction de l'affaire n'était pas encore commencée ; il fallait transférer la prisonnière au siége de la cour impériale, et, sous prétexte de compléter l'enquête, le commissaire extraordinaire gardait encore la prévenue sous sa main.

Laure était au secret et ne voyait personne. Deux fois par jour, un guichetier lui apportait quelque nourriture, et, sans rompre le silence, mettait un peu d'ordre dans la chambre qu'elle occupait. L'entrée et la sortie de cet homme avaient lieu sans que Laure y fît la moindre attention. En dehors de ses souvenirs, elle n'avait qu'une vie machinale. Sa pensée se perdait à sonder sa position, et cet examen remplissait son cœur d'amertume et d'épouvante. Elle n'y voyait point d'issue ; elle se sentait enlacée par une fatalité inexorable, qu'elle ne pouvait ni briser, ni conjurer. Paraître devant une cour d'assises à dix-huit ans, comme complice d'un chef de voleurs, quelle accablante perspective !

Un matin, elle jeta par hasard un coupd 'œil sur le guichetier, qui arrivait à l'heure habituelle. Ce n'était pas l'homme qui faisait ordinairement ce service, et il sembla à Laure qu'elle avait aperçu cette figure quelque

part. Cependant elle prit cette ressemblance pour un jeu de l'imagination, et reporta les yeux sur un volume qu'elle lisait en ce moment. Le guichetier se mit à l'œuvre, mais en faisant à dessein un tel bruit, que l'attention de Laure en fut forcément distraite. Plusieurs fois elle leva les yeux, et toujours elle demeura frappée du visage et des manières de cet homme. Il rôdait autour d'elle comme s'il eût épié un moment favorable. Enfin il s'approcha, et, tirant un morceau de papier de dessous sa veste, il le glissa sur le livre de la prisonnière sans dire un mot, et se dirigea vers la porte en prêtant l'oreille.

— Qu'y a-t-il? qu'est-ce? dit Laure étonnée.

— Chut, répondit cet homme.

En même temps un bruit de pas retentit dans le corridor, et, par un mouvement instinctif, la jeune fille cacha dans son sein le billet qu'on venait de lui remettre.

— C'est bien, ajouta le guichetier; lisez et brûlez ensuite.

Il disparut. Laure resta étonnée de cette apparition et craignit d'abord un piége. Cependant peu à peu la curiosité prit le dessus; elle rompit le cachet et jeta les yeux sur l'écrit. Il était à la fois laconique et mystérieux:

« Niez tout et espérez. On veille sur vous. »

D'où lui venaient ce singulier avis et cette protection inconnue? Les princesses s'intéressaient-elles à son sort, et lui donnaient-elles un moyen d'assoupir cette affaire?

ou bien fallait-il voir là-dedans la main de cet homme qui l'avait enchaînée à une solidarité infamante, et se jouait d'elle avec tant de cruauté ?

Laure resta indécise, mais ne s'en affermit que davantage dans un système de dénégation où sa pudeur involontairement se réfugiait. Le même jour, deux autres personnes reçurent, par des voies non moins mystérieuses, deux billets qui semblaient dictés par la même intention et venaient de la même source. L'un était adressé à la comtesse, et il contenait ces mots :

« Madame,

» Vous vous acharnez d'une manière odieuse sur la
» jeune fille qui n'a qu'une faute à se reprocher, celle de
» ne m'avoir pas livré au bourreau. Vous comptez faire
» peser sur elle vos propres torts, et vous sauver en la
» perdant. Vous savez que je ne suis ni sentimental ni
» chevaleresque : vous m'avez guéri de ces préjugés ;
» mais je n'aime pas l'injustice. Je viens donc vous prier
» de vouloir bien arranger cette affaire : vous êtes assez
» habile pour réparer le mal que vous avez fait. J'ajoute
» que j'y compte et que je saurais me venger d'un désap-
» pointement. »

La comtesse, en lisant ces lignes, ne put contenir son

indignation. Elle froissa le billet, et frappa du pied la terre en s'écriant :

— Le misérable! Comment se délivrer de lui!

L'autre billet était adressé au commissaire extraordinaire, qui s'empressa de le parcourir.

« Monsieur,

» Vous n'êtes qu'un lâche!

C'était un exorde un peu rude, et le comte sentit se dresser sur sa tête ses cheveux pommadés à la Caracalla.

— Insolent! s'écria-t-il comme s'il répondait à l'auteur de l'épître.

Il parvint, cependant, à contenir son indignation et à achever la lecture d'une écrit si peu parlementaire :

« Monsieur,

» Vous n'êtes qu'un lâche. Quand les Moutons vous
» ont tenu dans leurs mains, vous avez demandé grâce.
» Cela se conçoit : les Moutons sont des hommes et de
» fameux hommes, je m'en flatte. Aujourd'hui, que
» vous n'avez plus affaire qu'à une femme, le cœur vous
» revient, et vous l'accablez. Tâchez de vous calmer,
» muscadin, ou, autrement, les Moutons se remettront

» de la partie. La première leçon n'est pas suffisante, à
» ce qu'il paraît? Gare à la deuxième! »

Cette lecture jeta la comte Gabriel dans un paroxysme de colère mêlé de terreur : on n'eût pas su dire s'il était plus irrité qu'effrayé. Cependant il se décida pour le rôle héroïque, et se raffermissant sur ses bottes à la Souwaroff :

— Ah ! dit-il, c'est comme ça que vous le prenez, tas de brigands ! Ah ! vous croyez m'intimider, me faire trahir Sa Majesté l'empereur et roi. Ah ! gibier de bagnes ! Vous me mettez au défi ! Eh bien ! nous allons voir.

Le lendemain la pauvre Laure était transférée dans les prisons de Toulon, et plus tard dirigée sur Aix, siége de la cour impériale.

XXIV

LE JUGEMENT

Comme on le devine, les brigades de gendarmerie étaient toutes sur pied depuis l'événement où Laure se

trouvait compromise. Il ne s'agissait pas seulement de l'arrestation d'un bandit redoutable et célèbre, mais du recouvrement des riches joyaux qui appartenaient à l'un des membres de la famille impériale. C'était le cas de faire du zèle et l'on en fit. Chaque gendarme comprenait qu'il avait le grade de maréchal-des-logis dans sa giberne; les sous-lieutenants se voyaient chefs d'escadrons, et les capitaines colonels. Jamais le pays ne fut battu avec plus d'ardeur et plus d'ensemble : les patrouilles de jour et de nuit se succédaient. A Toulon on fouillait les maisons suspectes, dans la campagne on s'emparait des issues, on occupait en force les villages; bref sur tous les points on déployait les ressources de la stratégie. En outre le signalement de Pierre Mouton avait été envoyé aux polices italiennes, et des deux côtés des Alpes on était à la poursuite de l'audacieux malfaiteur. A cette époque la main des autorités françaises s'étendait fort loin, et il était assez difficile d'atteindre, à leur insu, les limites du territoire.

Les prisons de Toulon renfermaient un instrument précieux pour diriger les recherches. Les rapports s'accordaient à dire que Pierre Mouton n'avait pu franchir la ligne du Var. Trois fois il s'était présenté à la frontière sous des déguisements divers, et, reconnu trois fois, il n'avait dû son salut qu'à la vitesse de son cheval. C'était donc dans le département qu'il se cachait, et

Point-du-Jour, longtemps son complice, connaissait les repaires que la bande s'y était ménagés.

Le provençal devenait ainsi un homme important et l'âme de cette entreprise. On chercha à exciter son zèle par l'appât d'une récompense; mais sa haine contre Pierre suffisait. Depuis l'heure où le capitaine l'avait jeté vivant dans un sépulcre, Point-du-Jour ne respirait que pour la vengeance. Il avait vu une fois sa proie lui échapper et n'en éprouvait que plus d'ardeur à la rejoindre. Cet homme avait tout perdu, même son honneur de bandit; il ne lui restait plus qu'une passion, la soif du sang de son ennemi. Quand il offrait son concours dans la battue qui allait se poursuivre, il se réservait de se faire justice lui-même et ne voulait pas que Pierre pût se méprendre sur la main qui le frappait.

La comtesse de Stolberg était au fait de ces détails : elle savait que Point-du-Jour, l'un des affiliés de la bande, devait guider l'expédition contre les malfaiteurs, et elle mit tout en œuvre pour avoir un entretien secret avec cet homme. Claire n'était pas tranquille; la lettre de Pierre l'effrayait. Arrêter le cours du procès de Laure était désormais impossible; l'affaire avait fait trop de bruit et d'ailleurs Claire ne reculait pas devant quelques risques pour satisfaire ses inimitiés. Sa fortune et son impunité passée tenaient à ce mélange de ruse et d'audace. Seulement, elle avait eu constamment le soin de

se ménager le plus de chances possible, et c'est pour cela qu'elle cherchait à voir Point-du-Jour. Si Pierre tombait vivant entre les mains de la justice, elle avait à craindre ses révélations ; elle était à l'abri de tout si les gendarmes ne rapportaient qu'un cadavre. Tel était son calcul, et le malfaiteur, qui avait dénoncé la bande, lui paraissait propre à la comprendre et à la servir.

Grâce à l'entremise du comte Gabriel, il fut facile à la comtesse de pénétrer jusqu'à la prison de cet homme. Point-du-Jour parut étonné de l'honneur que lui faisait une grande dame, reçut la bourse qu'elle lui offrit et l'écouta avec attention. Claire n'eut garde de se livrer; elle se dit envoyée par les princesses et chargée d'une promesse de grâce si elles recouvraient leurs pierreries. Puis elle ajouta que Pierre avait compromis l'une des dames d'honneur et que la mort de ce bandit serait un titre pour celui qui en purgerait la contrée. Pendant qu'elle parlait ainsi, elle examinait Point-du-Jour et voyait avec satisfaction se réfléchir sur son visage l'expression d'une haine farouche.

— S'il en réchappe, s'écria-t-il en brandissant le poing, c'est que je n'aurai pas trouvé un couteau à mettre dans cette main-là ! que je le rejoigne seulement, et puis, bagasse, nous verrons !

— Très-bien ! mon garçon ; vous rachèterez ainsi votre faute, répondit la comtesse ; vous mériterez votre pardon.

— Mon pardon, madame! Je m'en bats l'œil de mon pardon! mais ce qu'il me faut, c'est de dévorer le foie de ce scélérat. Voilà, bagasse!

Cet homme était assez monté par sa haine personnelle pour que la comtesse pût se dispenser d'insister. La prudence le lui conseillait; elle y dérogea pourtant. La blessure que Pierre avait faite à son amour-propre était encore saignante, et elle ne voulait pas que le misérable emportât dans la tombe le sentiment de l'impunité. Elle revint donc à la charge.

— Mon garçon, dit-elle au malfaiteur, si vous voulez qu'en mourant votre ennemi endure un dernier supplice, dites-lui que c'est Claire qui le frappe.

— Merci! Je lui dirai que c'est Point-du-Jour, et il le verra bien, le scélérat. Oui, bagasse, il le verra.

— Ajoutez-y Claire, mon garçon, c'est un moyen de lui porter un coup affreux.

— Claire, qu'est-ce que ça!

— Une jeune fille qu'il a perdue. Dites-lui que c'est Claire qui le frappe; vous serez bien mieux vengé.

— Vous croyez! alors c'est différent, bagasse. Je lui dirai : Claire et Point-du-Jour. Ce sera deux coups pour un.

— N'oubliez pas, au moins.

—Je les lui ferai entrer dans la gorge, madame. Vous ne savez pas quel plaisir il y a à boire le sang d'un ennemi.

La comtesse ne répondit à ces derniers mots que par un sourire sinistre, et quitta à l'instant même la prison.

Pendant ce temps, Pierre avait repris sa vie vagabonde dans les montagnes. Il était vrai que, serré de près, il n'avait pas pu gagner le territoire italien, et qu'il errait encore sur le théâtre de ses anciens exploits, changeant de gîte chaque soir, et voué à l'existence la plus précaire. De son ancienne bande, si formidable et si redoutée, il n'avait conservé que deux hommes, Zéphyr et Bouton-de-Rose. Ce n'était pas assez pour reprendre l'offensive, et il fallait se borner à déjouer les poursuites. Souvent ces malheureux manquaient de tout; leurs anciens magasins n'existaient plus, et le soin de leur subsistance les occupait tout entier. Pierre avait sur lui des valeurs considérables en pierreries, mais où les échanger? Les cailloux des chemins avaient autant de prix pour eux, et quelques vivres leur eussent été bien plus utiles. La dernière expédition de la gendarmerie, guidée par Point-du-Jour, avait bouleversé tous leurs repaires. Le souterrain était connu, et il eût été dangereux de le prendre pour asile. Il ne restait plus à Pierre que la caverne secrète, par laquelle il s'était échappé le jour de la grande attaque. Il croyait que cette partie du souterrain, isolée par la chute d'eau, était restée inaccessible à la gendarmerie, et qu'on pouvait, sans danger, en faire un nouveau centre d'opérations. Seul, Pierre connais-

sait l'issue extérieure; il y conduisit ses deux compagnons. Son projet n'était pas d'ailleurs d'y séjourner longtemps : il voulait attendre que son affaire s'assoupît et que la force armée se départît de sa vigilance. Alors il aurait gagné les pays étrangers avec ses deux lieutenants et ils se promettaient tous trois d'y mener un train de prince et d'y faire la plus magnifique figure. Cette perpective les indemnisait de leurs privations actuelles.

Évidemment, la comtesse de Stolberg avait pris trop au sérieux les menaces de Pierre; de sa part, ce n'était qu'un jeu. Au lieu de s'éloigner d'Hyères dans les premiers jours du vol, il avait cru prudent d'y demeurer caché pendant qu'on le chercherait au loin. Les bruits de la ville arrivèrent ainsi jusqu'à lui, et il trouva plaisant de s'y mêler. De là les trois épîtres dont Zéphyr avait été le distributeur. Plus tard, quand il se fut de nouveau condamné à la vie errante, cet épisode s'effaça de sa mémoire. Il y avait en Pierre deux hommes, le brigand et le comédien : rien hors de là. Tout lui était instrument; mais quand il avait tiré des choses et des gens le parti qu'il se proposait d'en tirer, il oubliait tout et passait à d'autres impressions. Ni le sort de Laure, ni l'injustice de Claire ne le touchaient donc vivement, et après un mois de vie nomade, il lui restait à peine le souvenir de cette partie de ses aventures.

Pour éviter les rencontres fâcheuses, Pierre et ses com-

pagnons ne quittaient que rarement leur asile. Cependant les soins de leur subsistance les appelaient souvent au dehors. Il fallait se procurer des vivres soit par des coups de main, soit au moyen d'intelligences qu'ils entretenaient avec quelques mendiants des campagnes. Pour ces excursions, ils choisissaient les nuits les plus sombres et ne les prolongeaient jamais au point d'être surpris par le jour. Jusque-là, toutes ces sorties avaient été heureuses; rien ne les avait troublées. Quand elles devaient avoir lieu, on examinait avec soin l'état de la plaine, les mouvements qui s'y apercevaient, les bruits qui s'y faisaient entendre.

Un soir, une expédition avait été résolue, on était au bout des approvisionnements. Pierre, aux dernières lueurs du crépuscule, tenait les yeux fixés sur une ligne de buissons qui régnait sur la berge opposée du ravin :

— Eh bien! capitaine, partons-nous! lui dit Zéphyr.

— Un moment, mon gars; il me semble que j'ai vu remuer ces broussailles, et il n'y a pas un souffle dans l'air.

Zéphyr dirigea ses regards vers le point que lui avait signalé Pierre, et répondit, après quelques minutes d'observation :

— Illusion, capitaine, rien ne bouge; quelque bête aura traversé le fourré.

La nuit se fit d'une manière complète, et les trois mal-

faiteurs se décidèrent à partir. De l'ouverture de la colline, ils avaient à descendre par un escarpement rapide et en s'aidant des touffes de pariétaires qui croissaient dans les fentes du rocher. La descente eût été périlleuse pour d'autres qu'eux; mais ils y étaient familiarisés et se trouvèrent bientôt dans le lit du ravin. A peine venaient-ils de s'y rallier et de se reconnaître, qu'une douzaine d'hommes embusqués fondirent sur eux en criant :

—Rendez-vous! rendez-vous!

Ils voulurent fuir, mais ils étaient cernés; ils déchargèrent leurs pistolets, mais les coups se perdirent dans les ténèbres. Alors une lutte corps à corps commença. Un homme s'était surtout attaqué à Pierre et le pressait vivement. Rampant comme un tigre, il s'élança sur lui par un bond furieux et lui porta un coup de poignard qui le renversa. Pierre chercha à se défendre encore, mais la blessure était profonde: il roula sur le sol. Quand l'agresseur le vit étendu, il se pencha sur lui et, s'approchant de son oreille, lui dit :

—Pierre! c'est Point-du-Jour et Claire qui te frappent! Claire et Point-du-Jour, entends-tu?

Ces paroles parurent ranimer le mourant. D'une main, il saisit son ennemi par la cravate, tandis que de l'autre il lui plongeait son poignard dans la région du cœur.

— Ah! c'est Claire! dit-il comme épuisé par l'effort; ah! c'est Claire! Voilà qui est bon à savoir.

Puis, il retomba inanimé près du cadavre de son adversaire.

XXV

LE DOIGT DE DIEU

Au milieu de ces événements, la justice avait suivi son cours. Une première instruction avait admis la complicité de Laure et le procès criminel s'était engagé. La jeune fille aurait peut-être trouvé de l'indulgence pour la faiblesse qui l'avait empêchée de dénoncer Pierre Mouton, mais il restait encore contre elle une charge accablante, celle de sa présence dans le jardin au moment où le vol venait d'être commis. La déposition de la comtesse, qui l'avait prise sur le fait, était formelle, et quand on lui opposait cette circonstance, Laure ne répondait que par des mouvements d'indignation. Or, en justice, l'indignation n'arrange rien. La comtesse précisait les détails, et les gens du château accourus aux premiers cris qu'elle avait poussés, en confirmaient la

sincérité; les témoignages étaient unanimes. Le commissaire extraordinaire enchérissait là-dessus et insistait sur la pâleur de la jeune coupable, sur son évanouissement, sur toutes les marques de surprise et de terreur qu'elle avait données dans le premier moment de ce drame. Ce concours de preuves était écrasant, et Laure allait se présenter devant les jurés sous le coup de préventions qu'il lui était difficile de détruire.

Le procès avait fait du bruit, et la foule s'y porta. Quand Laure entra dans la salle, elle fut l'objet de la curiosité la plus indiscrète et la plus déplacée. Qu'on juge du saisissement de cette jeune fille qui allait s'asseoir, par une triste méprise, sur le banc destiné aux malfaiteurs. Il fallut à Laure tout le sentiment de son innocence pour résister à cette épreuve.

L'interrogatoire commença; elle le soutînt avec un calme et une dignité rares. Elle raconta l'aventure où elle avait joué un rôle si étrange, s'accusa du silence qu'elle avait gardé, et quant au reste, repoussa noblement et fièrement l'accusation. Les impressions de l'audience commençaient à se tourner en sa faveur : les plus acharnés seuls persistaient à ne voir là dedans qu'une dépravation précoce et une assurance de comédienne.

Ce fut alors que la comtesse de Stolberg fut appelée en témoignage. Sa déposition fut un chef-d'œuvre d'artifice : sous le voile de l'intérêt qu'elle portait à la pré-

venue, elle parvint à la charger de la manière la plus grave, à l'enlacer dans les piéges d'une confrontation habile, à l'exaspérer au point de provoquer son indignation et sa colère. Cette nouvelle phase de l'audience détruisit les résultats de la première et replaça Laure sous le poids d'accusations qu'elle n'avait plus ni le pouvoir ni la force de combattre. Les frémissements de l'assemblée la condamnaient; elle n'essaya plus de lutter et laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme pour s'avouer vaincue.

Ces débats se prolongèrent pendant deux jours au milieu de ces épisodes. L'accusteur public fut violent, haineux; il chargea la victime avec un acharnement qui est l'apanage de la profession. Quel martyre pour cette enfant de dix-huit ans, de se voir ainsi comparée au plus grands scélérats de l'antiquité et des temps modernes! Il fallut boire ce calice jusqu'à la dernière goutte. Si Laure avait eu une arme sous la main, elle se serait poignardée en pleine audience. Enfin cette torture prit fin. La défense et les répliques étant achevées, le président venait de résumer les débats, les jurés allaient se retirer dans leur chambre et en rapporter au bout de quelques minutes un verdict de culpabilité, quand un bruit se fit entendre à la porte du prétoire. Un gendarme entra et remit à l'huissier un mot pour le président. L'auditoire ne savait que penser de cet incident, les ma-

gistrats eux-mêmes semblaient contrariés. Enfin le chef de la cour fit un geste à l'huissier et dit :

— Faites entrer !

Deux gendarmes parurent à l'entrée du prétoire, portant un homme sur un fauteuil : c'était Pierre, mourant, méconnaissable, et, à peine arrivé devant le tribunal :

— Monsieur le président, dit-il d'une voix affaiblie, je vais tout de suite au fait; je n'ai pas un moment à perdre. Que l'on commence par s'assurer de cette femme, ajouta-t-il en montrant la comtesse de Stolberg assise au banc des témoins.

A ces mots une rumeur extraordinaire circula dans l'assemblée; on comprenait que le moment avait quelque chose de solennel.

— Parlez, monsieur, dit le président. Qui êtes vous?

— Pierre Mouton?

L'émotion de l'auditoire était au comble. Pierre Mouton, le voleur célèbre, était là; il était enfin tombé entre les mains de la maréchaussée. Avant d'expirer, il venait témoigner devant la justice, sauver peut-être une innocente. Toutes ces impressions couraient rapidement dans les esprits, et c'était à qui prêterait plus d'attention pour ne rien perdre de la scène.

— Oui, je suis Pierre Mouton, dit le nouveau témoin, et mon véritable complice, c'est cette femme.

Il continuait à désigner la comtesse de Stolberg :

c'était la réponse au coup de poignard de Point-du-Jour. La comtesse était devenue livide; ses yeux trahissaient un égarement involontaire; sa lèvre frémissait et se colorait d'une écume blanchâtre; on eût dit qu'elle allait s'élancer et achever Pierre de ses mains.

Celui-ci continua avec calme et en élevant peu à peu la voix :

— On a entendu tous les témoins hors un seul, dit-il; je demande à faire ma déposition.

Le cas était grave : au point où se trouvaient les débats, on ne restait pas dans la stricte légalité en donnant la parole à cet homme; mais les pouvoirs discrétionnaires d'un président sont fort étendus, et celui-ci usa des siens pour éclaircir ce que cette affaire offrait d'imprévu et de mystérieux.

Pierre commença et fit devant le public son examen de conscience, parla de ses premières relations avec Claire; du meurtre qui l'avait perdu, et tirant de sa poche un morceau de papier, que le temps avait un peu endommagé, il le fit déposer sur le bureau du président. C'était la preuve de la complicité de la comtesse dans l'assassinat de son premier mari, le billet où elle disait :

« Le comte se rendra au kiosque de onze heures à midi; si vous êtes dans les mêmes dispositions, allez-y.

» CLAIRE. »

A l'aspect de cette pièce qui l'accusait, la comtesse de Stolberg se leva exaspérée, et s'adressant au président d'un ton impérieux :

— Vous écoutez cet imposteur, monsieur ! un chef de bandits ! un homme hors la loi.

— Asseyez-vous, madame, répondit le président avec calme.

La déposition s'acheva; elle justifia Laure, elle accusa Claire. Tous les faits furent rétablis, expliqués; Pierre n'omit rien ni pour sauver l'innocente, ni pour confondre la coupable. Il y appliqua tout ce qu'il lui restait de forces; quand il arriva au bout, sa voix était presque éteinte, et la pâleur de la mort couvrait son visage. Cependant il eut encore la force de se relever à demi, et se retournant vers la comtesse de Stolberg :

— Cela vous apprendra, madame, lui dit-il avec ironie, à faire poignarder vos amants.

Puis il retomba dans un anéantissement complet.

L'affaire était désormais instruite; les jurés se retirèrent et rapportèrent l'acquittement de la prévenue. A peine le président l'eut-il prononcé, que l'accusateur public ajouta :

— Gendarmes, assurez-vous de madame la comtesse de Stolberg !

Les rôles étaient changés : Claire reprenait en prison la place que Laure venait de quitter, et la comtesse, moins

heureuse devant la justice, y trouva le châtiment de ses fautes passées.

On l'oublia ; à la cour on oublie si vite. Pierre mourut dans la nuit même de sa déposition ; Bouton-de-Rose et Zéphyr furent réintégrés au bagne, dont ils ont fait longtemps l'ornement. Quant au commissaire extraordinaire, il s'attribua l'honneur de la capture de Pierre Mouton et obtint de l'avancement.

Depuis lors, l'étoile du comte Gabriel a parcouru bien des phases ; avec l'empire, le virtuose quitta les bottes à la Souwaroff et la coiffure à la Caracalla pour prendre l'habit boutonné des députés du centre droit.

C'était un homme acquis à tous les régimes nés ou à naître, l'ami des gouvernements qui restaient debout; race nombreuse dont nous voyons les derniers échantillons et qui a la propriété du liége, celle de flotter toujours.

FIN

Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

part 2

ÉDOUARD MONGERON

OUVRAGES

DE

LOUIS REYBAUD

Parus dans la collection Michel Lévy

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

ÉDOUARD

MONGERON

PAR

LOUIS REYBAUD



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860


LENOX LIBRARY
NEW YORK

ÉDOUARD MONGERON

I

UN MANUSCRIT A BON MARCHÉ.

Parmi les choses que le flot du temps menace d'engloutir, il en est une dont il ne reste plus, autour de nous, que de rares échantillons : je veux parler des rues où les pignons sont assez rapprochés pour que l'on puisse, entre vis-à-vis, se toucher la main d'une croisée à l'autre. Le marteau municipal y met bon ordre, et d'alignement en alignement, les populations,que quinze mètres de pavé séparent, finiront par rester aussi étrangères l'une à l'autre que si l'Atlantique étendait entre elles l'immensité de sa nappe d'eau.

Ce n'est pas un blâme que j'exprime ici, c'est un regret auquel se rattache un singulier souvenir. Loin de moi la pensée de défendre les vieilles ruelles et les vieux monuments ; je laisse à d'autres le culte des mascarons et des gargouilles. Les poëtes auront beau s'attendrir et protester au nom de chaque moellon qui tombe ; je n'épouserai pas leurs plaintes. Les archéologues qui puisent au budget pourront gémir sur les excès du cordeau moderne et sur les mutilations dont il s'est rendu complice ; je ne m'associerai pas à ces douleurs intéressées.

Cependant, après m'être exécuté de cette façon, je ne puis m'empêcher de former un vœu et d'implorer une grâce : Périssent toutes les ruelles, sauf une seule, la rue de Nevers. C'est ma seule exception, mais j'y tiens comme on tient aux choses que l'on a aimées. La rue de Nevers est une de ces rues modestes qui font peu parler d'elles ; pour la connaître, il faut l'avoir habitée. Jamais la roue d'un fiacre n'en ébranla les solitudes. Elle se cache si bien entre le quai Conti et la rue Dauphine, se voile de tant d'ombre, s'entoure de tant de silence, qu'on la prendrait volontiers pour quelque fragment d'une ville récemment exhumée de son lit de cendres. Et pourtant on l'aime quand on

l'a une fois connue! Le regard, fatigué du tourbillon parisien, s'y repose avec une joie tranquille, comme il se plaît, dans les courants d'un fleuve, à retrouver, çà et là, des bassins stagnants et des eaux endormies.

La rue de Nevers, quand j'y vins prendre domicile, me rappela un de nos bourgs de province : c'étaient le même calme, les mêmes habitudes.

J'occupais, au second étage, deux pièces percées de trois croisées qui s'ouvraient sur la rue. Quand je voulus, pour la première fois, jeter un coup d'œil au dehors, il me sembla que le mur opposé allait s'affaisser sur ma tête. C'était l'effet produit par l'extrême rapprochement des façades. Même en plein midi, il n'arrivait en bas que des clartés indécises, et à peine, du point où j'étais, découvrait-on, entre les saillies des toits, la ligne bleue du firmament. Ce spectacle m'attrista d'abord, puis je m'y accoutumai et continuai mon examen des lieux.

Juste en face de mes croisées, il s'en trouvait deux dont les châssis, peints à neuf, et les vitres du grand modèle, semblaient prévenir en faveur de celui à qui elles versaient de la lumière. Comparées à celles des logements voisins, les boiseries avaient je ne sais quel air aristocratique et quel aspect de bonne maison. Les pierres d'appui étaient propres, les parements extérieurs blanchis à la chaux, et pour dernier indice, un meuble de luxe, suspendu à l'une des parois, trahissait, chez les hôtes du logis, un goût prononcé pour les sciences naturelles. C'était un écureuil qui fatiguait le regard par sa turbulence et poursuivait, dans sa prison mobile, le problème du mouvement perpétuel.

Évidemment, j'avais à ma portée et sous la main un voisin avec lequel on pouvait frayer sans déchoir. Placés à quelques mètres l'un de l'autre et tellement en perspective, que sa vie intérieure m'était livrée pendant que la mienne se trouvait à sa merci, il était impossible que des rapports familiers ne s'établissent pas entre nous. Cette pensée me causa quelque souci. Une communauté forcée, une surveillance mutuelle allaient régner entre un inconnu et moi. Quel pouvait être cet homme? Le hasard m'aurait-il bien ou mal servi? Voilà ce qu'il m'importait d'éclaircir. Si l'enquête était favorable, je restais ; si elle ne l'était pas, j'allais chercher ailleurs une habitation moins transparente.

Longtemps je surveillai la place sans pouvoir rien découvrir de positif. Presque toujours les croisées demeuraient closes, et aucun mouvement ne trahissait les habitudes du logis. Ce ne

fut guère qu'après huit jours d'observation que j'aperçus le visage du voisin. C'était un garçon de trente ans, dont l'air réjoui commandait la confiance. Il avait les cheveux blonds et un œil d'un bleu limpide. Le sourire animait naturellement ses lèvres; le bonheur de vivre respirait dans son maintien. On devinait, sous ces dehors, une heureuse organisation, servie par d'excellents organes, de la franchise, de la gaieté, enfin une âme honnête dans un corps vigoureux.

Ce premier coup d'œil fixa mes incertitudes ; je me décidai à prendre racine dans la rue de Nevers. Cependant j'avais pu m'assurer que le voisin n'était pas si grand seigneur que je me l'étais figuré d'abord. Le jour où je le vis, il pourvoyait à son propre service et cirait vaillamment ses chaussures. Faut-il le dire? Loin de lui nuire, cette circonstance ne fit que le relever dans mon opinion. Il maniait la brosse d'un air si naturel que c'était plaisir de le suivre. Ses bras nus imprimaient au cuir un lustre que l'on eût vainement attendu de mains mercenaires, et fonctionnaient avec une aisance mêlée de dignité.

Je le saluai, il me rendit gracieusement mon salut : la glace était rompue, la connaissance était faite. Chaque matin, avant de sortir, nous échangions quelques mots, mais pendant un mois tout se borna entre nous à ces témoignages de politesse. Je ne savais encore ni ce qu'était mon voisin, ni ce qu'il faisait. J'avais pu m'assurer, il est vrai, qu'il régnait chez lui un certain ordre, fruit d'habitudes régulières; mes découvertes s'arrêtaient là. Peut-être n'eussent-elles jamais été poussées plus loin, si le cours des événements n'eût amené entre nous des rapports d'une autre nature.

La révolution de juillet venait d'éclater, et au premier appel soixante mille gardes nationaux déployaient leurs colonnes sur les sables du Champ de Mars.

J'étais incorporé dans la dixième légion, et membre d'une compagnie de chasseurs. Le hasard m'avait servi à souhait : officiers d'élite, personnel de choix, beaucoup d'artistes surtout, voilà de quoi se composaient nos cadres. Aussi m'est-il resté de ce temps un souvenir rempli de charmes. Que de nuits joyeuses passées au corps de garde entre les bouillons de la cantinière et les souscriptions en faveur des Polonais! Que de scènes bouffonnes, charbonnées sur les murs! Quels gais propos et quels repas de corps! Quel zèle et quel enthousiasme!

Au moment où la légion allait s'ébranler, sapeurs et musique en tête, du côté du Champ de Mars, il se fit un dernier appel.

Le sergent-major suivait l'ordre de sa liste et chacun de nous répondait à son tonr :

— Édouard Mongeron ! s'écria le sous-officier.

— Présent, dit une voix à mes côtés.

C'était mon voisin de la rue de Nevers; l'uniforme l'avait transformé; l'accent seul me le fit reconnaître. Il portait le shako sur l'oreille et laissait prendre à sa buffleterie des allures plus pittoresques que ne le veut l'ordonnance. Je lui tendis la main, il me la secoua avec un poignet d'athlète, et dès ce jour une certaine intimité s'établit entre nous. Seulement, cette intimité ne dépassa point le cercle de nos rapports militaires. Dans les rangs, sur le lit de camp, il était à mes côtés; nous déjeunions ensemble le matin des jours de garde. Si ma giberne ne tombait pas carrément, c'était lui qui me la redressait; il répondait pour moi à l'appel lorsque je me trouvais en retard, et de mon côté je lui rendais le même service.

A cette époque de sa vie, Édouard Mongeron était employé dans un ministère; il occupait l'un des degrés inférieurs de la hiérarchie administrative. C'est tout ce que je pus apprendre à son sujet. Hors des jours de garde, je le voyais peu et seulement en voisin, de croisée à croisée. Jamais il ne me vint dans l'esprit d'aller frapper à sa porte et d'établir avec lui des relations plus suivies. De son côté, il y mettait une certaine réserve : si bien que notre liaison finit comme elle avait commencé, brusquement et subitement, le jour où des motifs de convenance me firent quitter la rue de Nevers.

Avant de vider les lieux, je pus néanmoins constater qu'une modification venait de s'opérer dans le ménage de mon voisin. Une femme y était entrée et l'animait de sa présence. C'était une brune charmante, avec des yeux noirs, pénétrants comme l'acier, des cheveux qui avaient les reflets du jais, une taille souple et svelte, enfin toutes les grâces et toutes les séductions Meuble délicieux pour un logement de garçon, délicieux autant que fragile !

Les choses en étaient là quand je portai ma tente ailleurs. Incorporé dans une autre légion, je perdis Édouard Mongeron de vue; notre intimité cessa avec les causes qui l'avaient fait naître. De loin en loin pourtant, et lorsque je le rencontrais dans les rues de Paris, nous nous abordions par le salut militaire en échangeant inévitablement ces mots :

— Bonjour, fantassin.

— Bonjour, guerrier.

Il y a six mois, le hasard nous remit en présence; les devoirs

civiques vinrent encore nous rapprocher. Mon bataillon se trouvait de service au Carrousel, et, les yeux battus par la veille, j'attendais avec impatience le moment où l'on nous relèverait. Il était neuf heures du matin, la garde montante ne pouvait pas tarder à paraître. En effet, nous vîmes déboucher du guichet du Louvre un corps nombreux, précédé des plus beaux sapeurs qui aient jamais ceint le tablier et porté la hache. Une compagnie destinée au poste du drapeau vint se ranger sur notre front d'alignement pendant que nous battions aux champs et que nous présentions les armes.

Cette manœuvre a toujours du charme pour les hommes dont la corvée expire; ce sont autant de libérateurs que la Providence leur envoie. Aussi les examinais-je un à un d'un d'œil satisfait, lorsque je crus apercevoir, au milieu d'eux, une figure qui ne m'était point inconnue. Je recueillis mes souvenirs, et le nom de Mongeron arriva à mes lèvres. C'était lui, en effet, ou plutôt ce n'en était que l'ombre. Ce visage, si vermeil naguère, portait l'empreinte de la tristesse; l'œil ne lançait plus d'éclairs, la bouche semblait avoir perdu l'usage du sourire. La tenue se ressentait aussi de cet abandon : l'épaulette résistait aux lois de la symétrie; le shako ne gardait plus son fier équilibre d'autrefois; la guêtre même, cet attribut si militaire, la guêtre avait disparu.

Je contemplais tout cela de loin, comme on contemple une ruine, d'un air mélancolique et attendri! O Mongeron, m'écriai-je en moi-même, il faut qu'un coup de foudre vous ait atteint. De ce que vous étiez à ce que vous êtes, il y a la même distance qu'entre la lumière et l'ombre. Quel mauvais génie a passé dans votre chemin, mon ami?

Cependant la manœuvre suivait son cours, et quelque désir que j'eusse de serrer la main à mon ancien camarade de la dixième, il fallait subordonner cet élan du cœur à la nécessité d'emboîter le pas. Un instant seulement, et dans un par file à gauche, je me trouvai placé à peu de distance de lui. Les deux compagnies se croisaient: il fallait saisir cette occasion fugitive. J'en profitai pour adresser un geste amical à Mongeron, qui y répondit par un mouvement de tête; puis, quand nous fûmes aussi rapprochés que possible :

— Chasseur, lui dis-je d'une voix qui dominait le bruit, comment vous traite l'air du temps?

— Hélas! me répliqua-t-il en exhalant un soupir qui traversa l'espace.

Le roulement des tambours ne lui permit pas d'achever sa

pensée autrement que par un regard mélancolique. Une minute après nous étions hors de distance.

Le souvenir de cette rencontre m'avait complétement échappé, lorsque, vers la fin du mois dernier, on introduisit dans mon cabinet un homme d'un âge mûr, vêtu avec plus de soin que d'élégance, et chez lequel se remarquaient d'abord l'amour et le culte des formes méthodiques. Je lui demandai son nom, il se refusa à cet éclaircissement, et, tirant de sa poche un paquet volumineux :

— Monsieur, dit-il, je ne viens point ici pour moi, mais seulement en intermédiaire. Un ami m'a chargé de vous remettre en personne ce manuscrit, et j'ai cédé à ce désir.

J'essayai d'ajouter quelques mots; de provoquer quelques explications; l'inconnu n'y répondit que par un sileuce impénétrable et des saluts de plus en plus cérémonieux. Il gagna ainsi la porte et disparut sans que j'eusse le temps de revenir de ma surprise.

Ma curiosité était vivement piquée ; heureusement que j'avais sous la main les moyens de la satisfaire. Je décachetai l'énorme pli que l'inconnu avait déposé sur mon bureau, et j'en tirai d'abord la lettre suivante :

« Mon cher camarade,

« Il se peut que vous n'ayez gardé de moi qu'un léger souvenir ; nos relations ont été si courtes et si fréquemment interrompues !

« Je suis Mongeron ; Edouard Mongeron, de la dixième, votre voisin dans les rangs quand vous en étiez, celui qui vous serrait les coudes avec le plus de constance, il y a quinze ans de cela. Quinze ans ! c'est-à-dire un siècle. Depuis lors vous avez suivi votre route, et moi la mienne ; vous apparteniez aux lettres, moi aux emplois publics ; nous servions deux maîtres bien distincts et à peu près incompatibles.

« Permettez-moi néanmoins de faire un appel à ces heures d'intimité militaire et de m'en prévaloir pour réclamer de vous un service.

« Depuis que nous nous sommes perdus de vue, bien des orages ont grondé sur moi. Quelle existence ici-bas est à l'abri de ces épreuves ? En me réfugiant dans la carrière des emplois, j'avais cru, à défaut d'opulence, y trouver du moins cette paix du cœur célébrée par les philosophies anciennes, et cette médiocrité que le poëte arme d'une baguette d'or. Hélas ! la médiocrité n'a de nos jours qu'un bras de fer, et la paix du cœur a

quitté la terre en même temps que la déesse Astrée. Le monde devient trop vieux pour le bonheur!

« On croit l'employé tranquille, satisfait de son destin, et jetant sur l'avenir un regard confiant. Parce qu'il n'a à essuyer ni les tempêtes du commerce, ni les vicissitudes de l'industrie, ni les agitations du barreau, ni les périls des camps, on le croit heureux, on l'envie. C'est à qui se fera une place à ses côtés. Tout père de famille y aspire pour les siens: peu de peine et une sécurité entière, voilà ce qui les excite et les tente. Encore quelques pas dans cette voie, et il n'y aura plus d'administrés en France; il n'y restera que des administrateurs.

« J'ai vu cela, mon cher camarade, et j'ai écrit: j'ai raconté ma vie avec sincérité, sans amertume et sans haine. Je vous envoie mon manuscrit, disposez-en comme bon vous semblera, surtout ne croyez à aucune vanité d'auteur. Si j'y eusse été enclin, la souffrance en eût fait justice: aucun préservatif n'est plus sûr contre les faiblesses humaines. Quel que soit d'ailleurs le sort de ce manuscrit, je ne crois pas être appelé à m'en affliger ou à m'en réjouir. Le temps me manquera pour cela; je n'assisterai ni à mes revers ni à ma gloire.

« Permettez-moi seulement de compter sur vous et de me dire,

« Votre bien dévoué camarade,

« EDOUARD MONGERON. »

Les termes de cette lettre, les dernières phrases surtout, avaient un tour si désespéré, que j'en ressentis un frémissement involontaire. Il me sembla entendre le cri d'une âme qui demandait du secours. Sous l'empire de ce sentiment, je pris le manuscrit, et voici ce que j'y lus.

II

RÉCIT. — CE QUE VAUT UNE TANTE.

On me nomme Mongeron. Mon père occupait, dans un petit bourg des environs de Paris, à Verrières, le poste modeste d'instituteur; c'eût été peu entre les mains d'un autre; dans les siennes, l'emploi se relevait, acquérait du prix. Il avait le génie de l'enseignement et la recette des éducations brillantes. Aujourd'hui encore, la vallée de la Bièvre est pleine de sujets qu'il a initiés aux mystères du calcul et aux raffinements de la calligra-

phie. Quelle sûreté de méthode et quelle élégance dans le trait! Quelles majuscules et quelle ponctuation ! Quels déliés et quels pleins! C'était alors le temps des grandes plumes. Aucun procédé anglais n'avait soumis l'art à un type uniforme ; l'idéal, la fantaisie y régnaient. Mon père fut l'un des derniers desservants de la lettre gothique; il s'en fit une arme contre l'invasion du mauvais goût, et je ne puis, sans un accès d'orgueil, me souvenir du chef-d'œuvre qu'il avait exposé dans sa salle d'étude. C'était du gothique pointillé, avec un encadrement de dessins au trait et de colombes qui se becquetaient amoureusement.

Je grandis sous les yeux d'un tel maître : c'est lui qui me forma la main. Il voyait en moi un héritier naturel de sa méthode; aussi n'épargna-t-il rien pour m'en faire saisir les délicatesses. On a depuis ce temps inventé des procédés expéditifs et mécaniques, l'art exigeait alors des efforts plus soutenus. D'un an entier, je ne sortis pas des pleins et des déliés ; c'était une préparation nécessaire. Plus tard, j'abordai la lettre circulaire, la lettre parabolique, la lettre composée, en passant par toutes les phases de la méthode paternelle. Mon père pressentait ma force et n'en voyait que le beau côté.

— Bien, Édouard, me disait-il en s'applaudissant de mes progrès; bien, mon garçon, voilà qui est réussi. Tu as ta fortune dans tes doigts. Encore deux ans de ce train, et tu effaceras ton père.

Le digne homme ne devait pas vivre assez longtemps pour vérifier la justesse de ce pronostic. Un coup de foudre nous l'enleva. Parmi les garnements qui fréquentaient ses classes, il en était un que des escapades répétées vouaient à un perpétuel régime de punitions. Le drôle en conçut une haine qui ne tarda pas à éclater. Mon père occupait, dans le cours de ses leçons, une chaire élevée d'où il surveillait les mouvements de son troupeau d'écoliers. Sa vue était fort basse, mais il y suppléait par d'excellentes lunettes. Quand la classe était finie, il remettait ses lunettes dans leur étui, rassemblait ses cahiers d'exemples, puis descendait de sa chaire à l'aide d'un escabeau qui servait de marchepied. Ces divers soins lui prenaient assez de temps pour que la salle fût à peu près déserte au moment où il quittait son siége majestueux. Le jeune vaurien remarqua cette circonstance et s'en arma dans l'intérêt de sa vengeance. Un jour que mon père était absorbé dans la recherche d'un alphabet en lettres rondes qui manquait à sa collection, l'odieux enfant parvint à se glisser comme un reptile jusque sous la chaire et à déplacer l'escabeau qui seul offrait un point d'appui pour arriver au sol. L'infernale combinaison eut un succès qui épouvanta le coupa-

ble. Mon père fut lancé dans le vide et alla se briser la tête contre les angles d'un banc. On courut à son secours, on l'emporta ensanglanté, on employa sur-le-champ les moyens énergiques. Vains efforts! le cerveau était lésé, on ne put que prolonger son agonie. Ma mère et moi, nous ne quittâmes pas ce triste chevet. Le mourant nous remerciait par ce sourire que l'ange du deuil met sur les lèvres de ceux qui s'en vont. De temps à autre, quelques paroles entrecoupées venaient s'y mêler.

— Édouard, me disait mon père, soigne ta main ; elle vaut de l'or. Adieu, femme, ajouta-t-il d'une voix pleine d'angoisse, adieu ; nous nous reverrons là-haut.

Il expira dans nos bras, après vingt heures de souffrances. Cette mort était pour nous un coup affreux ; elle nous laissait sans ressources. J'avais dix ans alors ; je suis né sous le Directoire, et nous étions arrivés vers le milieu de l'époque impériale. Que devenir ? Où chercher un appui ? Ma mère n'avait d'énergie que pour la prière, elle employait ses derniers écus à faire dire des messes pour l'âme du défunt. A l'entendre, Dieu pourvoirait à tout ; il ne délaisserait pas ses créatures. Aussi courions-nous grand risque de passer par toutes les épreuves du besoin, si un voisin n'eût pris le parti d'écrire à ma tante Brigitte et de l'informer de notre dénûment.

Ma tante Brigitte tient une place considérable dans ma vie, et son histoire se lie naturellement à la mienne. Quoiqu'elle fût sœur de ma mère, elle en était le vivant contraste. Autant ma mère avait de simplicité dans le cœur, de timidité dans les habitudes, autant sa sœur Brigitte manifesta, dès l'enfance, de hardiesse et d'aplomb viril. Au lieu de tourner le rouet ou de tirer l'aiguille, elle s'échappait du côté des champs et allait dérober des fruits dans les vergers de Verrières. Les corrections n'y pouvaient rien ; elle y était accoutumée. Ce fut ainsi qu'elle atteignit ses dix-huit ans et devint l'une des plus belles filles de l'endroit. Précisément alors, l'armée de Hoche venait d'investir Paris ; tous les bourgs des environs regorgeaient de soldats et de sous-officiers qui y exerçaient d'amoureux ravages. Peu de cœurs villageois parvenaient à s'en garantir, et la tante Brigitte n'était pas fille à se ranger du côté de l'exception contre la règle. Elle jeta son dévolu sur un sergent-major nommé Pétermann, garçon bien découplé et dans la fleur de l'âge, doux et brave comme le sont les Alsaciens, en un mot la perle de sa compagnie. Brigitte avait le coup d'œil sûr. Elle enleva Pétermann, qui ne put s'en défendre, et fit avec lui une campagne sur le Rhin. Quelques mois après le sergent-major s'exé-

cutait et profitait d'un armistice pour la conduire à l'autel.

Devenue madame Pétermann, la tante Brigitte ne s'endormit pas dans une sécurité trompeuse. Elle savait trop à quels piéges sont exposés les vainqueurs au sein des villes conquises. Nos soldats, en fait de séductions, n'avaient alors que l'embarras du choix. Ma tante Brigitte comprenait cela, et, en femme avisée, elle ne voulait pas laisser Pétermann exposé à de telles embûches.

— Un homme, disait-elle, est comme une soupe au lait ; il faut veiller ça de près, surtout au feu.

Sous l'empire de cette préoccupation, elle fit les campagnes de l'Adige et de la Brenta, bloqua Mantoue, se montra sur la chaussée d'Arcole, emporta le plateau de Rivoli. La vie des camps ne la rebutait pas, elle endurait tout pour ne pas quitter son mari. Qui voyait Pétermann pouvait dire que Brigitte n'était pas loin. Malheur à l'étrangère qui eût essayé de mettre le siége devant un cœur si bien gardé. Ma tante ne plaisantait pas là-dessus, et plus d'une fois elle joua de la main comme d'un espadon. Quand le geste ne s'en mêlait pas, elle avait un arsenal de paroles auquel rien ne résistait. Les anciens du régiment convenaient eux-mêmes que c'était une rude femme.

Cependant Pétermann faisait un chemin rapide. Il avait tout ce qui poussait un homme vers le sommet des cadres : un courage éprouvé, un coup d'œil sûr, une organisation de fer. Le hasard le servit, il eut quelques beaux faits d'armes. Capitaine en Italie, il passa colonel sur le Danube et officier général après Marengo ; les grades marchaient alors aussi vite que la victoire. La tante Brigitte prenait naturellement sa part dans cet avancement. Avec les honneurs arrivaient d'ailleurs des goûts plus raffinés. Plus de jupes d'indienne, ni de bonnet à la paysanne ; la soie et les panaches avaient fait leur entrée dans la maison. Madame Pétermann suivait encore son mari en campagne ; mais elle avait à ses ordres une bonne calèche et d'excellents chevaux. Peu à peu elle s'accoutumait au luxe et cherchait à mettre ses manières à la hauteur de sa fortune. Sur ce dernier chapitre le succès laissait toutefois quelque chose à désirer ; on n'oublie pas en un jour la rudesse des camps et le langage militaire. Mais la philosophie de la générale ne s'en ébranlait pas.

— Ceux qui ne me trouveront pas à leur goût, disait-elle, iront porter leurs guêtres ailleurs. Le monde est grand.

Voilà ce qu'était ma tante Brigitte : une rude femme, mais un cœur d'or. Au moment où la mort de mon père apporta le deuil et la misère sous notre toit, elle suivait en Allemagne nos

aigles triomphantes. Pétermann était en pleine faveur ; Napoléon l'avait distingué et lui avait confié des missions délicates. Brigitte elle-même approchait l'Empereur, qui prenait goût aux saillies de son dialecte pittoresque. Tout retenait donc ma tante sur le théâtre où elle faisait si bonne figure. Cependant, à la première nouvelle de notre catastrophe, elle n'hésita pas et se mit en route.

Il m'en souvient comme si c'était d'hier. L'hiver sévissait et couvrait la campagne d'un linceul de neige. Recueillis dans un coin de l'âtre, nous nous réchauffions, ma mère et moi, à un maigre feu de tourbe. Depuis une semaine nous vivions du pain des pauvres, et la charité des voisins y avait seule ajouté quelques débris de viande. A peine osions-nous échanger quelques mots, tant nos cœurs étaient tristes. Un bruit lointain me tira de cet anéantissement; avec cet instinct des êtres qui souffrent, il me semblait qu'un secours nous arrivait.

— Entendez-vous, ma mère ? lui dis-je.

— Une diligence, répondit-elle avec sa voix résignée.

— Non, ma mère, ajoutai-je ; les diligences ne roulent pas si vite. Écoutez donc.

Les sons se rapprochaient ; le pavé en était ébranlé ; les vitres des croisées s'agitaient sous la pression de l'air. J'allais me lever et braver la bise pour satisfaire ma curiosité, quand la voiture s'arrêta. Plus de doute ; c'était devant notre porte. Ma mère, immobile jusque-là et calme comme une sainte, eut à peine la certitude de ce fait, qu'elle tomba à genoux et joignit les mains :

— Jésus Dieu, s'écria-t-elle, faites que ce soit ma sœur.

En effet, c'était ma tante Brigitte coiffée avec des plumes, et vêtue de satin. Un tel luxe jurait avec notre misérable réduit ; aussi en fut-elle frappée.

— Pauvre Thérèse, pauvre Édouard ! dit-elle en nous embrassant à plusieurs reprises. Quel malheur !

Cependant, à mesure que sa vue s'accoutumait mieux à l'obscurité qui régnait autour de nous, on voyait s'accroître son étonnement et sa douleur. Elle lisait sur nos traits amaigris les privations que nous avions endurées. Quand elle en eut la conscience, elle alla vers la huche et l'ouvrit, passa ensuite au buffet et en fit autant ; puis, sans rien dire, s'élança vers la porte et disparut. Ma mère et moi nous ne savions que penser de cette brusque sortie, lorsque nous vîmes revenir ma tante chargée de tous les comestibles qu'elle avait pu trouver dans le voisi-

nage, c'est-à-dire avec un pain énorme sous le bras, un gigot de mouton d'une main et deux cotrets de l'autre.

— Thérèse, dit-elle en jetant le bois dans l'âtre, passe-moi la broche que j'ajuste ce rôti. Je soupe ici ce soir, et j'aime que cela flambe.

Peu d'instants après, notre maison fut envahie par les approvisionnements qui nous arrivaient de mille côtés. Ce fut un véritable gala. Je ne puis, sans un frémissement sensuel, songer au plaisir que je goûtai dans cette soirée. Cette salle si chaude, cette tranche de gigot si succulente, ce pain blanc, ce vin généreux, étaient des jouissances qui avaient d'autant plus de prix pour moi, que j'en étais depuis longtemps sevré. Ma tante s'en apercevait bien, et pour me fournir l'occasion d'une revanche complète, elle chargeait mon assiette à mesure que le vide s'y faisait.

— Tiens, mon enfant, me disait-elle, encore ce morceau ; il ne faut pas rester sur sa faim. Et toi, Thérèse, mange donc. Dieu de Dieu ! Est-il tombé de la misère sur votre maison ! Aussi pourquoi ne pas m'écrire plus tôt ?

Ma mère levait les yeux au ciel pour toute réponse. Peut-être la tante Brigitte aurait-elle eu de la peine à la tirer de ce silence si une question plus grave n'eût été mise sur le tapis. Il s'agissait de moi ; je prêtai l'oreille.

— Et ce chérubin, qu'en faisons-nous, Thérèse ? il est temps de songer à son éducation.

C'était ma tante qui parlait, et, en même temps, elle promenait ses doigts sur ma chevelure blonde. Ma mère n'osa pas se prononcer catégoriquement.

— Dieu en décidera, dit la pieuse femme.

— C'est cela, répliqua ma tante avec vivacité, il n'y a qu'à se croiser les bras comme les Turcs.

Ma mère courba le front comme si elle eût entendu un blasphème.

— Pauvre sœur, ajouta la générale, je vois bien que tu es toujours la même. L'air du temps te suffit. Mais ce chérubin, Thérèse, pourquoi voudrais-tu le faire pâtir ?

Ces reproches pénétraient dans le cœur de ma mère comme la lame du poignard. La conclusion de tout ceci, c'est qu'une autre allait disposer de moi. Déjà, dans sa pensée, elle m'avait ménagé une destination en harmonie avec ses goûts, elle songeait à me faire entrer dans les ordres. Peut-être en eût-elle fait l'aveu, si elle n'avait redouté les sarcasmes de ma tante.

— Non, Thérèse, reprit la générale, comme si elle l'eût de-

viné ; tu as beau dire, c'est agir en mauvaise mère. Veille à ton salut, je ne m'y oppose pas. On peut employer plus mal son temps : mais je n'entends pas que tu fasses de mon neveu un capucin. Ah ! mais non !

Un conflit s'engageait à mon occasion, et involontairement je me rangeais du côté de ma tante. Sans doute ma mère s'aperçut de cette disposition, car un nuage passa sur sa physionomie ordinairement si sereine.

Pourtant elle vida ce nouveau calice et répondit :

—Eh bien ! Brigitte, fais à ta guise, une pauvre veuve comme moi n'a qu'à se résigner.

— A la bonne heure, dit ma tante, voilà que tu deviens raisonnable. Viens ici, mon garçon, ajouta-t-elle en me prenant sur ses genoux, je t'emmène à Paris dès demain, et si nous sommes sage, il y aura un tambour et une trompette.

J'étais dans l'enchantement ; ma pauvre mère s'en apercevait et dévorait ses larmes.

— C'est qu'il est bien, ce chérubin ! poursuivait ma tante, en m'accablant de caresses. Nous en ferons un chasseur de la garde. Voilà un corps qui porte bien le collant ! n'est-ce pas, Thérèse ?

— Qu'en sais-je ? moi, dit la pauvre femme que navrait la pensée de voir son fils en de pareilles mains.

Ma tante Brigitte me donna un dernier baiser sur les joues, et me posant à terre :

— C'est entendu, mon fils, me dit-elle ; voici maintenant l'ordre et la marche. A Paris demain dans la matinée. Le soir, ombres chinoises et bonhomme en pain d'épices. Après-demain le lycée et la soupe du gouvernement. Nous t'élèverons en serre chaude pour Sa Majesté l'empereur et roi. Crie : Vive l'Empereur !

— Vive l'Empereur ! m'écriai-je.

— Bravo ! mon poulet, dit ma tante. Voix corsée ! timbre de commandement ! Et ta mère, qui voulait faire de toi un abbé ! Lui, un abbé, un mignon pareil ! fi donc, ma sœur !

Pour ne point entendre de semblables impiétés, la veuve Mongeron s'était accoudée sur la table, et se bouchait les oreilles. Elle avait rêvé pour son fils l'ombre d'un séminaire ; on l'entraînait vers l'une des casernes académiques que l'Empire ouvrait à l'enfance.

Les choses se passèrent comme ma tante Brigitte l'avait dit : huit jours après, j'entrai dans un lycée, où l'on m'apprit le latin et le grec en douze temps. Madame Pétermann triomphait.

III

UN PROTECTEUR.

On sait quelle fut l'allure des événements à cette époque. L'Empire menait l'histoire, comme tout le reste, tambour battant. Vers la fin de 1812, la France laissait à Moscou sa carte de visite ; au commencement de 1814, la Russie remettait la sienne à Paris. Dix-sept mois suffirent pour cette politesse mutuelle. Mais, dans l'intervalle, que de désastres ! Est-il famille qui n'ait eu alors son deuil ? La nôtre paya son tribut : le général Pétermann tomba sur le champ de bataille de Lutzen, coupé en deux par un boulet. Ma tante Brigitte était là comme toujours ; sa fermeté ne l'abandonna point. Elle recueillit avec un soin pieux les débris inanimés de son mari et chercha une diversion à ses regrets dans de brillantes funérailles.

Désormais rien n'enchaînait plus la veuve Pétermann aux évolutions de la grande armée ; elle revint à Verrières où elle avait résolu de se fixer. Quand le retour de la paix eut rendu les communications plus faciles, elle fit transporter dans le cimetière du bourg les restes de celui dont elle portait le nom, et lui éleva à grands frais un mausolée digne de sa douleur. Jamais pareil luxe d'inscriptions n'avait couvert le marbre, et partout, à côté de souvenirs glorieux, se retrouvaient des témoignages de l'intimité conjugale ; des cœurs enflammés près des trophées d'armes, des tourterelles près de l'aigle. La veuve l'avait ainsi voulu : sa place était là, près de son époux ; il fallait l'indiquer par quelques emblèmes.

Au moment où les Bourbons rentrèrent en France, mes études venaient d'être terminées. J'avais quitté le lycée pour retourner à Verrières, où ma tante et ma mère faisaient ménage commun. Les deux sœurs n'avaient ni les mêmes goûts ni les mêmes habitudes ; mais comme ma mère cédait toujours, il était difficile qu'il ne régnât pas dans la maison une harmonie parfaite. Pourvu qu'on la laissât vaquer à ses devoirs religieux, Thérèse Mongeron se condamnait, sur tout le reste, à une approbation silencieuse. Sa présence ne se révélait que par des habitudes de régularité qu'elle apportait en toute chose, et par des attentions envers ce qui l'entourait. Grâce à elle, un air d'aisance régnait

lans le logis, sans que rien y sortît des bornes d'une sage conomie.

C'est le moment de dire que la mort du général avait complé-ement changé la position de ma tante. Pétermann était un oyal militaire, plus avide de gloire que d'argent; il aimait trop es devoirs pour songer à sa fortune. Ce qu'il tenait de la libé-alité de l'Empereur, il le dépensait avec une imprévoyance hevaleresque. Sa femme l'imitait en cela; l'or semblait se fon-re entre ses doigts. Aussi le boulet qui emporta le général dé-ruisit-il en même temps l'existence opulente que comportaient on grade et la faveur du souverain. Sa veuve restait sans louaire, et les affaires étaient alors trop sombres pour qu'on son-eât à y suppléer. Une pension modique lui demeurait seule et enait d'être liquidée quand l'Empire s'écroula.

L'esprit d'ordre de ma mère était donc indispensable pour onduire la maison et maintenir les dépenses au niveau des essources. Ma présence allait y ajouter une charge de plus, et l importait de me mettre promptement en état de me suffire. e fut là une grande affaire et l'objet d'un long débat.

En aucune occasion ma mère ne montra une telle fermeté. ntre elle et sa sœur, c'était une question de régime. Ma tante 'avait plus la prétention de faire de moi un chasseur de la arde ; mais il lui répugnait de m'engager, à un titre quelcon-ue, au service de ceux qui avaient renversé son idole. Ma mère e plaçait au point de vue opposé. Elle ne pouvait oublier que Empereur avait traité assez légèrement le pape, et volontiers lle voyait dans les Bourbons des oints du Seigneur, qui devaient endre à l'Église son éclat, au clergé son ascendant. Chaque oir, pendant la veillée, la discussion s'engageait là-dessus. Ma nère s'appuyait sur la nécessité, tandis que ma tante se retran-hait derrière la politique.

— Avant tout, disait-elle, il faut savoir si ceci durera. Des nannequins ! Des rois de paille ! Vois seulement si ça monte à heval. Quand tu attendrais quelques mois !

— Impossible, répondait ma mère. Édouard ne peut pas perdre on temps dans les rues du bourg. Il faut l'occuper.

— Et si l'Empereur revenait ! ajoutait ma tante. Et s'il voyait otre garçon avec la livrée aux fleurs de lis, crois-tu que je erais à la noce, Thérèse ? Un neveu de Pétermann, songes-y lonc.

— Un enfant, disait ma mère.

— La fidélité n'a point d'âge ! répondait ma tante avec un ccent solennel. Un neveu de Pétermann ! Le mot dit tout.

Des scènes de ce genre se renouvelèrent plusieurs fois sans amener de résultat. La générale s'y plaisait ; elle y trouvait un aliment à ses regrets et à ses souvenirs. L'occasion était belle pour refaire l'histoire de l'Empire et de l'Empereur, raconter ses campagnes d'Autriche et de Prusse, citer les beaux hommes qu'elle y avait connus et les régiments de la garde qui *portaient si bien le collant*. Ma mère attendait avec une patience d'ange qu'il plût à la générale de mettre une sourdine à ses tambours ; puis, au premier répit, elle en revenait à dire qu'on ne pouvait pas laisser sans occupation un garçon de mon âge, et qu'il devenait urgent de me trouver un emploi.

Cette constance vainquit les scrupules de ma tante; elle se défendit plus mollement, céda chaque jour du terrain, et finit par capituler.

— Tu me compromets, dit-elle à ma mère, tu m'exposes à la disgrâce de l'Empereur. Mais, c'est égal; il en faut passer par ce que tu veux.

A la suite de cet entretien, il fut convenu que l'on me chercherait une place dans une administration. Ma mère avait eu, cette fois, les honneurs du combat; cependant il manquait à ce triomphe une sanction nécessaire. On s'était mis d'accord dans la maison pour accepter un emploi; mais où était cet emploi ? Encore pleine des souvenirs de la faveur impériale, ma tante s'imaginait qu'à la première ouverture, le gouvernement nouveau se mettrait à notre discrétion, et que nous aurions seulement l'embarras du choix. Elle se borna dès lors à faire rédiger une demande par le plus habile écrivain du bourg, et y apposa bravement la signature que voici : *Brigitte, veuve du général Pétermann, mort au service de S. M. l'Empereur et Roi*. J'étais près d'elle quand elle acheva ces mots dont je rétablis l'orthographe, et qu'elle accompagna d'un paraphe imposant :

— Tu verras, mon fils, l'effet que cela va produire, me dit-elle, épanouie d'orgueil. Une bombe! L'obus de Ratisbonne! Il me semble que je les vois d'ici.

La pétition fut expédiée, et, pendant un mois, la maison entière demeura sur pied. Ma tante s'attendait à chaque minute à voir une estafette s'arrêter à notre porte.

— Tu verras! tu verras! me répétait-elle avec une confiance que les échecs n'ébranlaient pas.

Ma mère ne partageait pas les illusions de sa sœur; elle connaissait un peu mieux les hommes. Sans que la générale en fût informée, elle avait fait agir auprès des bureaux et s'était procuré une liste des personnages qui jouissaient alors de quel-

que crédit. Pour toute réponse aux sorties de ma tante, elle se mit à lire ces noms à haute voix et en vint à prononcer celui du comte de Saint-Firmin.

— Saint-Firmin! dit la générale, arrachée à ses idées fixes; je ne connais que ça. Nous étions une paire d'amis à Tilsitt. Joli homme, ma foi! et chaud pour l'Empereur, il fallait voir.

— Tu l'as connu, Brigitte? dit ma mère.

— Si je l'ai connu, Thérèse! Un brun de cinq pieds quatre pouces; très-bien *en collant!* Je parlais de Tilsitt, tout à l'heure: je l'ai revu à Dresde. La campagne de Moscou l'avait un peu déformé; mais il était présentable encore, et toujours chaud pour l'Empereur. Saint-Firmin! J'ai vu naître ça. Employé aux vivres! Pétermann l'a pris la main dans le sac!

Ainsi, ma tante pouvait me ménager un accès auprès d'un homme qui disposait des emplois. C'est ce dont ma mère avait voulu s'assurer. Il ne s'agissait plus que d'obtenir de la générale qu'elle fît une démarche en ma faveur. Elle s'y prêta avec une grâce parfaite.

— Un cœur chaud, disait-elle, un solide pour l'Empereur. Je serais enchantée de le revoir.

Nous partîmes donc un jour, ma tante et moi, pour aller rendre visite à ce personnage. Il occupait dans la rue de l'Université un magnifique hôtel, où l'on pénétrait par un rez-de-chaussée, composé de vastes pièces en enfilade.

— Peste, disait ma tante, voilà un beau local! Ce pauvre Saint-Firmin aura eu de l'avancement.

La veuve Pétermann s'était nommée à l'huissier, et quelques minutes après, on nous introduisait dans le cabinet du comte. Il vint à nous avec un air affable, et nous offrit des siéges.

— Générale, dit-il à ma tante, soyez la bienvenue. Je suis enchanté de vous revoir.

On sait que la veuve Pétermann n'était pas très-raffinée en matière d'étiquette. Elle s'était formée au milieu des bivouacs; et son langage s'en ressentit.

— Faites honneur, Saint-Firmin, répondit-elle; moi aussi, je suis charmée de l'occasion. Vous avez bien un peu vieilli depuis Dresde. Dame! c'est l'effet des événements. Nous avons eu tant de misère depuis lors.

Avec plus d'expérience, ma tante aurait pu voir que ces paroles n'obtenaient pas tout le succès qu'elle s'en était promis. Cependant le comte garda les dehors d'une politesse froide et reprit:

— Peut-on savoir, madame la générale, ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— C'est ce gros garçon, répondit ma tante ; on m'assure que vous pouvez me le caser quelque part. Quand j'ai su que vous aviez pour cela le pain et le couteau, je me suis dit : Saint-Firmin ne peut moins faire pour moi. Et me voici. Vous voyez que je n'y vais pas par quatre chemins.

L'embarras du personnage augmentait visiblement ; cet entretien lui pesait. Pour s'en délivrer plus vite il aima mieux s'exécuter.

— Nous y songerons, dit-il.

— A la bonne heure, répliqua ma tante, pourvu que ce soit tout de suite. Pauvre cher fiston, ajouta-t-elle en me caressant les joues, il ne peut pas passer sa vie à dénicher des merles. Un joufflu pareil, jugez donc!

— Nous en ferons un surnuméraire, répondit le comte, en se levant pour nous donner congé.

— Convenu, dit ma tante, quittant aussi son siége ; et le chapitre de la solde?

— Pendant un an, rien ; c'est l'usage, dit le comte. Plus tard, nous verrons.

— Rien? s'écria la générale, voilà un gouvernement généreux! Dans ce cas, on peut payer en or, il n'en coûtera pas un liard de plus.

— C'est l'usage, répéta le comte.

— Alors il faut en passer par là, dit ma tante; mais ajouta-t-elle en poussant le coude de son interlocuteur, n'empêche que l'Empereur faisait mieux les choses.

Le malaise de M. de Saint-Firmin était à son comble ; il crut que ma tante voulait l'entraîner dans une sorte de complicité, et se composant un air solennel :

— Madame la générale, dit-il, écartons, s'il vous plaît, les souvenirs qui touchent à l'usurpateur. Dans votre intérêt je vous y invite. J'accepte ce jeune homme de votre main ; mais parce qu'il est pur de tout engagement avec un régime que la France a condamné d'une manière irrévocable.

Ces paroles étaient dites d'un ton si sévère, que j'en fus bouleversé, et en même temps une révolution s'opérait dans l'attitude de ma tante. Aux derniers mots du comte, ses traits avaient changé d'expression, et se campant en face de son interlocuteur :

— L'usurpateur, dites-vous? C'est du nouveau, s'écria-t-elle. L'usurpateur ! on n'a pas d'idée de ça. Il fallait donc le lui dire à Schœnbrunn ou à Berlin !

— Madame la générale, dit le comte en essayant de paraître calme et digne.

Une fois partie, ma tante n'était pas femme à s'arrêter de sitôt; elle continua avec un luxe de gestes qui m'inquiétait :

— Et moi qui, avant de venir ici, me disais : Saint-Firmin, à la bonne heure, en voilà un solide, un vrai mamelouck. Ce n'est pas lui qui renierait l'Empereur, il était bien trop ardent pour cela. Allons, encore une illusion de moins ; il faut vivre pour voir.

Ces accusations commençaient à irriter le comte, et peut-être ne se fût-il pas contenu, si ma tante n'avait pris d'elle-même le parti de la retraite.

— Viens, Edouard, me dit-elle, en m'entraînant vers la porte ; allons-nous-en d'ici. L'air n'y est pas bon ; c'est de l'ingratitude qu'on y respire. En route, mon garçon ; je n'aime pas les Judas.

Nous reprîmes le chemin de Verrières, assez mécontents des résultats de notre journée. Au lieu d'avancer, nous reculions. Non-seulement le but de notre visite n'était pas atteint, mais peut-être avions-nous à redouter désormais les vengeances d'un ennemi puissant. Il paraissait impossible qu'il oubliât les paroles cruelles que ma tante lui avait jetées en forme d'adieux et avec un accent digne d'une Romaine. Ma mère, quand elle apprit ces détails, en conçut de vives alarmes. Quant à la générale, si au fond du cœur elle se reconnaissait un tort, celui d'avoir pris les choses d'une manière trop vive, on l'eût hachée en morceaux plutôt que de l'en faire convenir.

— Ce qui est fait est fait, disait-elle ; je me suis soulagée de ça. Moi, prendre des gants pour parler à ces espèces. Allons donc ! C'est un Iscariote ; je maintiens le mot.

Quelques jours s'écoulèrent sur cette aventure, et nous nous étions résignés à notre échec, lorsqu'on apporta à ma mère une lettre d'une dimension inaccoutumée et portant le timbre des dépêches officielles. A cette vue, la pauvre femme se troubla ; le souvenir de notre faute lui revint et elle rompit le cachet en tremblant comme s'il se fût agi de mon arrêt de mort. O surprise ! ô mystère du cœur humain ! C'était ma nomination à un poste de surnuméraire. Nous nous attendions à un coup de foudre, ce fut un rayon de soleil qui descendit sur nous.

IV

LES PREMIÈRES ARMES.

Mon installation à Paris fut, pour ma mère, une affaire d'État. Pendant un an au moins, mon nom ne devait pas figurer sur les listes de l'émargement, et il s'agissait de trouver, sur les ressources de la maison, la somme nécessaire pour subvenir à mes dépenses. Le problème était compliqué : pour le résoudre, il fallait presque du génie. Mais où est le génie, si ce n'est dans la tendresse d'une mère?

Qu'on me pardonne d'entrer dans ces détails; ils tiennent une grande place dans la vie de l'employé. Il n'est pas pour lui de sollicitude plus vive que celle d'obtenir des budgets en équilibre. Dans les autres professions, il y a une part pour l'imprévu, un aliment pour les rêves. Le manufacturier spéculera sur un nouveau procédé, l'armateur sur un navire venant de l'Inde, le médecin sur une épidémie, le marchand de blé sur la disette, l'avocat sur la fièvre des procès, le banquier sur la hausse de l'escompte. Pour tous ces hommes le revenu sera éventuel, sujet à des fluctuations : le talent, l'activité, le hasard y joueront un rôle. Ces joies de l'imagination ne sont pas permises à l'employé; il a devant lui un chiffre inexorable. Tout est fixe dans ses ressources; il faut que tout le soit aussi dans ses dépenses.

C'est ce problème que poursuivait ma mère. Dieu sait à quelles ingénieuses combinaisons elle eut recours pour en venir à bout. Ses habitudes de dévotion l'avaient mise en rapport avec une famille de bonnes gens qui consentit à m'accueillir comme pensionnaire. C'étaient de petits rentiers assez gênés et qui, en ma faveur, allaient accroître leur gêne; moyennant quatre cents francs par an, ils se chargeaient de me fournir le logement et la nourriture. Il est vrai que cette nourriture était des plus frugales et que le logement consistait en un cabinet noir, situé près de leur chambre. En outre, ma mère avait soin d'envoyer de temps en temps de Verrières quelques provisions de bouche, ce qui ajoutait à l'ordinaire du logis un supplément qui n'était point à dédaigner.

Un dernier souci c'était l'entretien, chapitre important dans le budget de l'employé. L'État exige de ses serviteurs une tenue convenable, et la faveur des chefs est en partie attachée à cette condi-

tion. Ce fut ma tante Brigitte qui y pourvut ; elle prit à sa charge mon équipement. Depuis quinze mois, elle conservait avec un soin religieux les vêtements à l'usage de son mari ; elle les eût laissés tomber en lambeaux plutôt que de les livrer à des mains étrangères. Chaque fois qu'elle époussetait ces uniformes chamarrés d'or, de profonds soupirs lui échappaient ; de tant d'amour, de tant de grandeur, de tant de gloire, il ne restait plus que ces dépouilles. C'est dire assez à quel point elle y tenait. Eh bien ! quand il s'agit de moi et de mon trousseau, ma tante Brigitte n'hésita pas.

— Encore deux ou trois ans, se dit-elle en vérifiant la garde-robe du défunt, et les insectes en feraient leur repas. Autant que ça finisse sur le dos de notre enfant.

Cette oraison funèbre, aussi courte que sensée, fut immédiatement suivie du sacrifice. On abandonna au ciseau du tailleur ces reliques si chères. L'or des broderies fut mis à part, et le génie de l'artiste s'évertua à transformer le reste en hardes à mon usage. Les uniformes manquant d'ampleur offraient peu de ressources ; on en tirait à peine des fracs étriqués. Un vaste manteau d'ordonnance remplit mieux notre but. On m'y découpa trois redingotes et deux pantalons, si bien que, pendant deux ans, je marchai vêtu et culotté de la même étoffe. A ce riche trousseau, ma mère ajouta un chapeau de feutre et une paire de bottes, en me recommandant d'en user avec beaucoup de circonspection. Je me rends cette justice que jamais avis ne fut mieux écouté. Que de soins j'ai eus de ce mobilier précieux ! Plutôt que d'exposer mon feutre aux intempéries, j'ai fait des stations interminables dans des lieux abrités. Et mes chaussures ! les ai-je entourées d'un respect assez profond ! Ai-je choisi avec une attention assez minutieuse les pavés sur lesquels je les faisais porter ! Puis, rentré au logis, qui en surveillait l'économie ? Qui les délivrait d'une fange corrosive, en oignait les coutures et distribuait sur l'empeigne une couche de cirage choisi avec sollicitude ?

J'étais donc équipé de pied en cap, grâce aux efforts de ma mère et aux libéralités de ma tante. Mon pauvre oncle lui-même eût été enchanté de la manière dont je portais son drap bleu de roi, et d'en haut, sans doute, il bénissait un neveu si galamment costumé. Ce fut dans cette toilette que je fis mon entrée. Quel jour solennel pour moi et quelles émotions il fit naître. Je n'en dormis pas de la nuit. Il s'agissait d'aller tirer ma révérence à mes supérieurs, depuis le directeur jusqu'au chef de bureau. C'était toute l'inquiétude, toute la préoccupation d'un début.

Les choses se passèrent d'une manière moins solennelle que je ne me l'étais imaginé. Partout je rencontrai une bienveillance qui me mit à l'aise et des paroles d'encouragement faites pour me toucher. Cependant, tout novice que j'étais, une circonstance me frappa. A mesure que, dans mes visites, je descendais l'échelle des fonctions, l'accueil que l'on me faisait devenait plus circonspect. On m'étudiait davantage, on m'observait mieux. Mon chef de bureau surtout mit quelque intérêt dans cette enquête et se composa un maintien à la hauteur de l'événement.

Ce chef de bureau appartenait à la génération d'écrivains que M. Français de Nantes fit entrer, au début du siècle, dans les services publics. Il était l'ami et la créature d'Esménard, le compatriote de Millevoye, le condisciple des deux Chénier. Quoi d'étonnant, qu'à ce contact assidu, il fût devenu poëte lui-même, qu'il eût pris rang parmi les Muses impériales ! Sur les traces d'André Chénier, il avait fait de l'idylle grecque ; avec Millevoye il avait bu à la coupe de l'élégie ; il avait suivi Delille et Fontanes sur le terrain de la versification descriptive. Le théâtre même lui était familier ; il y traitait la tragédie d'après Ducis, la comédie d'après Picard, le vaudeville en commun avec les membres du Caveau.

Au moment où je le connus, mon chef était arrivé à cet âge où s'effeuillent une à une les grâces de la jeunesse. Loin de se résigner à cette loi du temps, il employait à la combattre les ressources de l'art le plus raffiné. Pour lui, le passé avait des souvenirs aussi glorieux qu'écrasants. Dans les salons de madame Tallien, aux fêtes du directeur Barras, longtemps il n'avait été question que de la beauté de son râtelier et des tons vigoureux de sa chevelure. C'est par ces deux points qu'il avait surtout brillé. Succès fugitif ! gloire éphémère ! Les dents se déchaussaient ou s'éraillaient sur leur biseau, tandis que les cheveux noirs grisonnaient vers la région des tempes. Quant au visage, il portait l'empreinte de cette fatigue, qui est le fruit et le signe de passions mal réglées. Le poëte expiait ainsi les stances à Iris suivies d'effets et les petits vers dispersés dans les boudoirs des Aspasies.

Ce ravage des années était, pour mon chef, l'objet d'un tourment, d'un souci sans trêve. Chaque matin, il s'inspectait d'un œil minutieux, dans la crainte que ses traits n'eussent subi une altération nouvelle. Toute brèche était à l'instant réparée ; l'art venait en aide à la nature. Les industries qui spéculent sur les dévastations du corps humain avaient en lui un client aussi fidèle qu'empressé. Il croyait aux cosmétiques, aux faux râte-

liers, aux pommades épilatoires, aux poudres végétales et carminatives, aux savons et aux vinaigres doués de vertus secrètes, aux préparations qui restaurent ou transforment la chevelure. Aussi, voyait-on chez lui, dans un cabinet réservé, un assortiment complet de ces belles inventions. Sans compter la série des brosses et miroirs de poche qui se glissaient jusque dans son bureau et envahissaient les étagères administratives.

Voilà ce qu'était mon chef, un poëte et un dameret; c'est sous l'œil de ce guide que j'allais entrer en campagne. Après avoir échangé avec lui quelques paroles banales, je me rendis dans la pièce où je devais faire mes premières armes.

Trois employés s'y trouvaient, surnuméraires ou expéditionnaires, tous jeunes et florissants, vifs, gais, et trompant les ennuis de leur tâche par le babil. Quand j'entrai, le silence s'établit, et il y eut pour moi un moment d'épreuve. La chambrée passa l'inspection du nouveau venu, comme cela arrive en diligence à l'égard d'un voyageur pris au relais. Je fis bonne contenance et subis cet examen à mon honneur. Après les saluts d'usage je pris possession de la place qui m'était destinée. Ce fut un moment d'émotion. Les cartons qui m'entouraient, le pupitre sur lequel j'allais écrire, tout m'intéressait et me charmait. Ma figure respirait l'enthousiasme, et j'attendais la besogne avec l'ardeur du cheval de sang qui ronge son frein avant de dévorer l'espace.

Pendant plusieurs mois je me maintins dans cette ligne de zèle. J'avais, aux yeux de mon chef, à montrer de quoi j'étais capable et j'y employai tous les prestiges de ma plume. Il faut le dire : jamais on n'avait vu, dans l'administration, une coulée aussi irréprochable. Chacune de mes copies était un modèle; on se les faisait circuler de main en main, et le bruit en remonta jusqu'au directeur général. Le plus merveilleux de mon exécution, c'est que le fini n'en excluait pas la rapidité. Rien de tâtonné ni de cotonneux; partout le trait hardi, des pleins vigoureux, des arêtes vives. C'était la main de mon père avec plus de séve et d'éclat.

Que ce mouvement d'orgueil me soit permis; plus tard, on me verra l'expier d'une façon cruelle. Cette plume, qui eut une heure de vogue, allait être pour moi moins un titre qu'un écueil, et plus d'une fois, dans le cours de ma carrière, je priai le ciel de me retirer ce don onéreux. Son effet immédiat fut d'attirer sur ma tête une besogne immense. C'était, entre mes supérieurs, à qui m'aurait pour interprète de ses pieds de mouche et de ses ratures. Les pièces qui devaient passer sous les yeux du roi, rap-

ports, requêtes, ordonnances, m'étaient confiées de préférence à tout autre, et venaient accroître, de temps en temps, mon contingent ordinaire.

J'étais accablé de travail ; il fallait toute mon énergie pour y suffire. Cependant, je ne me rebutais pas ; je croyais mon avenir engagé dans ce premier effort. La besogne avait beau encombrer mes cartons, elle disparaissait comme par magie. Pas un moment de trêve, ni de relâchement. A peine arrivé, j'endossais mon habit de combat et mes manches de lustrine, puis, ainsi armé, je ne désemparais plus jusqu'au soir. Souvent même, pour ne pas me laisser arriérer, j'arrivais au bureau une demi-heure heure avant l'ordre, et en sortais une demi-heure après. Il me semblait que la patrie tenait compte de mes sacrifices et les inscrivait sur son livre d'or.

Il faut que ces éblouissements du début aient été bien vifs, pour que je ne me sois pas aperçu plus tôt des rancunes que ma conduite faisait éclore. Dans mon ardeur déréglée, j'étais, pour mes collaborateurs, une monstruosité à leur point de vue, et un reproche vivant vis-à-vis de nos supérieurs. Si des cas semblables s'étaient présentés avant mon installation, aucun n'avait eu cette gravité. De mémoire d'employé, jamais on n'avait vu pareil acharnement ni exactitude plus soutenue. C'était un phénomène dans les annales administratives. Aussi, chuchotait-on beaucoup dans le bureau et plus d'une fois les mots de tartufe et de jésuite vinrent-ils mourir à mes oreilles.

La pièce que nous occupions était séparée en deux parties au moyen d'un vaste paravent. De mon côté se trouvait un honnête garçon qui figurera plus d'une fois dans ce récit. On le nommait Théophile Bernard ; il avait quelques années de plus que moi et remplissait les fonctions d'expéditionnaire. L'autre côté du paravent était occupé par deux employés du même grade, que je me contenterai de désigner par leurs prénoms, Paul et Frédéric. C'est de cette partie du bureau que me venaient les hostilités ; mon voisin Bernard ne s'y mêlait pas et gardait une attitude de neutralité bienveillante. Un jour, à la suite d'une courte absence, j'allais regagner mon poste, lorsqu'en posant la main sur la clef de la porte, je crus entendre prononcer mon nom. C'était Paul qui tenait le dé, je reconnus sa voix.

— Rien à faire, disait-il ; il n'y en a que pour lui.

— Mon cher, répondait Frédéric, c'est une belle âme. Il aura vu que le travail n'est pas notre fort et il se dévoue. Quant à

lui, le voilà dans son véritable élément. Comme il s'y plaît ! comme il y pose. Évidemment ce garçon était né pour faire le bœuf de charrue ou le cheval de fiacre.

J'en avais assez entendu ; il était temps de mettre un terme à ces propos désobligeants. J'ouvris brusquement la porte et coupai ainsi court à de nouveaux sarcasmes. Quoique fort irrité, je parvins à me contenir et gagnai mon pupitre. Je venais à peine de m'asseoir, lorsque Bernard s'approcha de moi :

— Monsieur Mongeron, me dit-il, serez-vous libre au moment de la sortie ?

Je le regardai fixement : son visage avait une expression qui me gagna.

— Oui, répliquai-je, et pourquoi me faites-vous cette question ?

— C'est que j'ai à vous parler, ajouta-t-il ; nous quitterons le bureau ensemble, si vous n'y voyez point d'obstacle.

— Aucun, monsieur Bernard, aucun, dis-je : je suis à vos ordres.

Ces mots avaient été échangés si rapidement et à voix si basse, que, de l'autre côté du paravent, on n'en avait rien entendu.

V

LA SAGESSE DES ANCIENS.

Bernard avait une de ces physionomies sur lesquelles les orages de la vie ne laissent aucune empreinte. Deux mots suffisaient pour définir cette existence, la paix dans la résignation. Quoique jeune encore (il avait vingt-six ans), les habitudes administratives s'étaient profondément enracinées chez lui. Il n'est point d'organisation ici-bas qui ne se ressente du milieu où elle est destinée à se mouvoir. Si la vie des camps engendre la turbulence, la vie des bureaux engendre l'engourdissement. L'esprit s'y astreint à des règles inflexibles, le corps s'y meut avec la régularité d'un ressort.

A son insu, Bernard se trouvait sur cette pente ; il y avait déjà en lui du vieil employé. C'était un travers sans doute ; mais que de qualités le rachetaient ! Jamais bonté plus vraie ne se logea sous une enveloppe humaine. L'intelligence pouvait souffrir ; le cœur restait intact, et il fut tel jusqu'au bout.

Trente ans d'administration n'ont pu faire de Bernard ni un envieux, ni un égoïste, ni un ambitieux. Calme comme ses habitudes, son affection avait la solidité et la pureté de l'or. On ne la prenait jamais en défaut, et quoi qu'il arrivât, on la retrouvait toujours telle qu'on l'avait laissée.

Au moment où le timbre des horloges sonna quatre heures, Bernard me fit un signe de la main. Je compris qu'il voulait laisser à nos deux collaborateurs le temps d'opérer leur retraite. L'attente ne fut pas longue : Frédéric et Paul ne donnaient à l'État que les minutes strictement exigées : souvent même ils lui faisaient courte mesure. Quand ils eurent quitté la place, je me retournai vers mon voisin :

— Eh bien ? lui dis-je.

— Pas ici, monsieur Mongeron, me répliqua-t-il. Les murs n'y sont point assez discrets. Partons.

Une fois hors des bureaux, je croyais que Bernard allait enfin délier sa langue ; il n'en fit rien et se contenta de me guider vers le jardin des Tuileries. Là, il eut soin de choisir l'allée la plus solitaire, et avant d'ouvrir la bouche il s'assura qu'aucun témoin ne pourrait le troubler dans ses confidences. Ces précautions prises, il se retourna vers moi, les jambes en arc-boutant, et posant sa main sur l'un des revers de mon frac, il commença ainsi :

— Monsieur Mongeron, avant tout, je vous demande de ne pas prendre en mauvaise part ce que je vais vous dire. Me le promettez-vous ?

Cette apostrophe directe me causa quelque embarras ; Bernard s'en aperçut et poursuivit d'un ton affectueux :

— Il s'agit de vous, de vous seul. Vous vous engagez dans une fausse route, et je veux vous en avertir à temps. Mon camarade, continua-t-il avec un accent convaincu, vous vous perdez.

— Je me perds ! m'écriai-je, et comment ?

— Vous vous perdez, reprit-il, par excès de zèle. Il y a diverses manières de se perdre, et celle-là n'est pas la moins sûre.

— Est-ce possible ? lui dis-je.

— Non-seulement possible, poursuivit-il, mais probable ; croyez-en votre vétéran.

— Je vous crois, monsieur Bernard, répliquai-je, mais sans pouvoir m'expliquer la chose.

— Deux mots, mon jeune ami, et tout s'éclaircira. A qui avez-vous affaire ? A l'État et à vos collègues. Ne comptez pas trop sur l'État ; c'est une abstraction. On le sert bien, on le sert

médiocrement, on le sert mal, c'est tout un. Dans les postes supérieurs, l'individu compte ; on le suit, on le toise ; on sait ce qu'il vaut. Dans nos humbles fonctions, l'individu s'efface, il n'y a plus que des unités. Ainsi, monsieur Mongeron, que vous ayez mis au net dans votre journée dix pages ou soixante pages, trois dépêches ou vingt dépêches, votre position n'en sera ni meilleure ni pire. On s'habituera seulement à voir en vous une machine qui fonctionne mieux que les autres, et c'est un danger, croyez-moi, que de passer pour une bonne machine.

— Vraiment, dis-je à Bernard, en serait-il ainsi?

— Voilà, reprit-il, ce qui vous attend du côté de l'État; voyons maintenant comment le prendront vos collègues. Soyez juste, mettez-vous à leur place. Pour être employé on n'en est pas moins homme. On est sujet aux passions, aux faiblesses communes. Vous voici renfermés dans un bureau, vous et trois autres serfs attachés à la même glèbe, vous laborieux, eux paresseux avec délices. A l'instant, les incompatibilités se déclarent. Votre zèle est une censure de leur apathie. Vous gâtez le métier, vous donnez au chef la mesure de ce que peut un homme qui emploie consciencieusement tout son temps. C'est du plus mauvais exemple.

Les paroles de Bernard faisaient tomber le voile qui me couvrait les yeux. Je courbai la tête en signe d'acquiescement ; il continua :

— Ainsi, monsieur Mongeron, vous voyez où aboutissent les excès de zèle. D'un côté, l'État qui n'en tient pas compte, de l'autre, les camarades qui les voient d'un mauvais œil. C'est à décourager le plus intrépide. On a l'air de vouloir passer sur le corps des autres, et se faire de la place à leurs dépens.

— Je comprends maintenant que c'est une faute, dis-je en homme qui rend les armes.

— Qui ne l'a pas commise, mon ami ? répliqua Bernard en me prenant la main. Moi tout comme un autre. C'est une maladie épidémique; il n'est pas de débutant qui n'en soit atteint. Mais le temps s'en mêle et on en guérit. Voilà où j'en suis : juste assez et jamais rien de trop.

— La devise est sage, dis-je à Bernard ; je me promets d'en profiter.

Nous étions arrivés à la grille des Tuileries ; il était temps de se séparer. Bernard me serra de nouveau la main, et je regagnai mon domicile, préoccupé de ce qu'il m'avait dit. De toute la nuit, je ne pus fermer l'œil. Le doute était entré dans mon cœur et y avait fait des ravages irréparables. Il ne me restait plus

dès lors qu'à prendre les choses pour ce qu'elles étaient, et à y conformer mes espérances.

Dès le jour suivant, la réaction qui s'opérait en moi devint manifeste. Je n'arrivai au bureau qu'un quart d'heure après l'ordre. L'acte de révolte ne pouvait être ni plus prompt, ni plus formel. Aussi n'échappa-t-il point à mes compagnons de chambrée. Soit que cette circonstance leur suffît comme indice, soit que Bernard se fût expliqué avec eux, ils me firent les honneurs d'une réception bruyante. Plus de diplomatie entre nous, plus de contrainte. J'étais un des leurs, un camarade, un complice, une âme égarée qui rentrait dans la bonne voie.

Frédéric se mit à la tête de cette manifestation. C'était un de ces hommes qui savent se faire une originalité d'emprunt et manient avec un certain succès l'idiome pittoresque à l'usage des ateliers. La moindre fonction de Frédéric était celle d'employé; il en avait une foule d'autres, bien plus essentielles. On le trouvait un jour dans les coulisses, un autre jour dans les bals publics. Point de bonne fête sans lui; il se glissait partout, et y régnait par l'audace. Son camarade Paul tenait un rang plus humble; il était comme le reflet de cet illustre ami, la doublure de ce premier rôle.

Au moment où je mis le pied dans le bureau, l'explosion commença.

— Eh! le voici enfin, ce cher réfractaire! s'écria Frédéric. Bonjour, Mongeron. Dix heures vingt-cinq; parlez-moi de ça. L'air du bureau agit; l'état du pouls s'améliore. Mongeron, venez ici, que je vous embrasse. Paul, attention! Je vous propose deux bans en l'honneur de notre camarade Mongeron. Deux bans! entendez-vous, mon cher? Vivement et en mesure!

Impossible d'arrêter ce flux de paroles : Bernard l'essaya vainement. En garçon ami des convenances, il eût voulu maintenir une ombre de discipline. Frédéric ne lui donna pas cette satisfaction; il avait dressé son programme et ne s'en laissait pas détourner. A peine Bernard put-il obtenir qu'on remît les choses à l'heure du déjeuner. Un peu de silence s'établit, on expédia quelques circulaires; mais, au coup de midi, Frédéric se leva et demanda la parole.

— Messieurs, dit l'orateur, la conquête d'une âme est un événement trop majeur pour qu'elle passe sans fanfares ni comestibles. Mongeron nous échappait, Mongeron nous revient; c'est un triomphe qui vaut la peine de se mettre en frais. Bernard, ne vous effrayez pas; Paul, contiens tes élans généreux. Il y aura festin, mais c'est moi qui régale.

— Toujours grand, ce Frédéric, s'écria Paul : plus grand que le roi de Prusse de ce nom. Va toujours, mon cher, je t'admire.

— A la bonne heure, dit Bernard, dont la bourse se prêtait mal à des excès.

Seul je gardai le silence, assez confus du rôle que je jouais, et aux regrets de ne pouvoir m'y soustraire.

— Mes amis, poursuivit Frédéric, je vous promets un repas assyrien, un couvert digne de Sardanapale. Vous allez voir; des montagnes de vivres, arrosées de flots de nectar. Tout ce que la Palestine et l'Idumée, la Crète où mûrit l'olive, la Mésopotamie aux figues savoureuses, peuvent fournir de succulent, vous l'aurez. Un coup de baguette, et le tour est fait.

En achevant ces mots, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, et remplissant les corridors de sa voix sonore :

— Ici, jeune esclave, s'écria-t-il.

Celui que Frédéric interpellait de la sorte, était un enfant chargé de s'enquérir des besoins alimentaires du personnel administratif. Chaque jour, quand l'horloge annonçait midi, il venait prendre les ordres des consommateurs. Sur l'appel de Frédéric, un client de choix, il accourut :

— Voilà, M'sieu, voilà! dit-il en se découvrant avec respect.

— Esclave, poursuivit Frédéric, vous voyez devant vous des gens qui veulent se livrer à un *extra* fabuleux. Le mot doit vous sourire.

— Oui, M'sieu, dit l'enfant.

— Eh bien! ajouta l'amphitryon, retenez le menu suivant : j'ose croire qu'il ne retentit pas fréquemment sous ces voûtes. Voici : Quatre côtelettes de porc frais pour quatre et deux fioles à douze ; cachetées, s'entend. Avez-vous compris, esclave?

— Oui, M'sieu.

— Êtes-vous suffisamment pénétré de l'importance de cette commande et de la responsabilité qui pèse sur vous?

— Oui, M'sieu.

L'enfant allait sortir, lorsque Frédéric le retint par l'un des coins de son tablier.

— Encore un mot, dit-il, un seul, mais capital. Recommandez à votre chef de se prodiguer en cornichons. Ma faveur est à ce prix.

— Oui, M'sieu, dit l'enfant. Et il disparut.

Quelques minutes après, le couvert était mis sur le poêle et le repas commença. Un peu embarrassé d'abord, je finis par me trouver fort à l'aise avec ces joyeux étourdis. Frédéric se montrait intarissable : jamais il n'avait eu tant de verve et de gaieté.

En vain, eût-on voulu garder quelque sang-froid ; l'hilarité était trop contagieuse. Pour moi, je n'essayai pas de résister. Quelques rasades avaient suffi pour me mettre au ton des autres convives, et Bernard, le plus calme de tous, s'étonnait du chemin que j'avais fait en moins de vingt-quatre heures.

Devant l'appétit que donne la jeunesse, le repas assyrien, comme l'appelait Frédéric, ne pouvait pas résister longtemps. Il disparut en un clin d'œil, ainsi que le nectar des flacons. A la vue des assiettes et des bouteilles vides, l'amphitryon se croisa mélancoliquement les bras, et du ton d'un voyageur qui pleure sur des ruines :

— Déjà, dit-il ! Comme tout passe ! Comme tout file ! Je sais qu'il y a des exemples. Babylone n'est plus ; Memphis repose sous les sables du désert, Palmyre n'offre que des décombres à l'œil attristé. C'est la loi d'ici-bas ; mais, en vérité, Paul, je ne croyais pas que la côtelette de porc fût un objet aussi éphémère ! Vois ce que cela dure !

— Hélas ! répliqua Paul s'associant à ce deuil.

— Hélas ! reprîmes-nous en chœur, Bernard et moi.

— Je n'en veux pas avoir le démenti, s'écria Frédéric d'une voix impérative. Il ne sera pas dit qu'un repas assyrien n'aura duré que huit minutes. Je vais redemander quatre côtelettes de porc frais pour quatre.

Nous nous opposâmes à cet excès, et parvînmes à contenir la générosité de l'amphitryon. Mais les esprits étaient trop montés pour que les choses n'eussent pas d'autres suites. Frédéric n'était pas, d'ailleurs, au bout de son programme :

— Messieurs, dit-il, après un court silence, voici Mongeron avec nous ; il est des nôtres ; nous venons de vider avec lui la coupe de l'attendrissement. Il ne nous reste plus qu'à lui conférer nos ordres et à lui prodiguer l'accolade. Êtes-vous prêt, Mongeron ? ajouta-t-il en se tournant vers moi.

Quoique j'ignorasse où devait aboutir cette nouvelle plaisanterie, j'étais dans des dispositions qui ne me permettaient pas un refus.

— Je suis prêt, répondis-je à tout hasard.

— A la bonne heure, dit Frédéric ; j'aime cette ardeur. Jeune homme, vous allez connaître la chevalerie des bureaux ; elle est innocente comme un verre de lait. Nous vous recevrons d'après le rite expéditif, c'est-à-dire sans épreuves ni becs jaunes. Point d'autre cérémonial que le serment. Paul, venez à ma droite pour m'assister ; vous, Bernard, placez-vous à la gauche de Mongeron en votre qualité de parrain.

Chacun se disposa en riant comme le voulait Frédéric. Quand le groupe fut complet, il prit un registre énorme et arma son acolyte d'une longue réglette.

— Maintenant, ajouta-t-il, à genoux le récipiendaire.

J'obéis, et il donna au registre ma tête pour point d'appui, tandis que Paul appliquait, en guise d'épée, sa règle sur mon épaule. Frédéric continua :

— Mongeron, voici les formules du serment ; préparez-vous à y répondre avec l'organe d'un homme qui a du porc frais dans l'estomac. Y êtes-vous ?

— J'y suis, répondis-je en étouffant un accès de rire.

— Très-bien, poursuivit Frédéric. Il ne s'agit plus que de jurer en trois points. Premier point : Jurez-vous de ne plus traiter la besogne en dératé, de ne plus faire de l'expédition au pas de course, de ne plus humilier vos collègues par le spectacle d'une écriture aux oiseaux ?

— Je le jure, répondis-je.

— Bien juré, dit Paul en sa qualité d'assistant.

— Second point, reprit Frédéric. Jurez-vous de faire porter au public la peine du boulet que vous traînez et de lui rendre avec usure les couleuvres que vos chefs ne manqueront pas de vous infliger ?

— Je le jure, répliquai-je.

— Bien juré, dit Paul, répétant la formule.

— Troisième et dernier point, ajouta Frédéric d'un ton plus solennel, et ici, Mongeron, sondez-vous les reins et mesurez votre force. Jurez-vous de considérer, dans votre for on ne peut plus intérieur, votre ministre comme un Algonquin, votre directeur général comme un Osage, votre chef de division comme un Albinos, votre chef de bureau comme un Samoyède, enfin votre garçon de salle comme un nègre qui a manqué sa vocation et s'est fait teindre en blanc, afin de mieux déguiser son origine ? Le jurez-vous ?

— Je le jure, m'écriai-je.

— Bien juré, dit Paul pour la troisième fois. Décidément ce garçon-là jure bien.

Au troisième serment, Frédéric souleva le registre qui pesait sur ma tête, le transmit à son assistant, et m'imposant les mains, il ajouta :

— Puisqu'il en est ainsi, Mongeron, je vous proclame prince du grattoir, duc de la plume d'oie, marquis de la colle à bouche, comte du papier brouillard, baron du canif et chevalier de la

sandaraque. Maintenant, relevez-vous, récipiendaire, et tombez dans mes bras; vous êtes notre pair.

Ainsi finit cette scène burlesque, dont je rougis en la racontant. Je n'en aurais pas éveillé le souvenir sans l'influence qu'elle eut sur mes débuts. Autant j'avais pris jusque-là ma carrière au sérieux, autant je l'envisageai alors d'une manière leste et dégagée.

VI

LA SAISON DES AMOURS.

Je passe rapidement sur les années qui suivirent mon entrée dans les bureaux. Le détail en serait trop uni, trop monotone. On ne saurait mieux comparer l'existence de l'employé qu'à un voyage dans les steppes. Les journées s'écoulent et le paysage reste le même; la caravane marche et rien ne change autour d'elle. Ainsi en était-il pour moi. Il me fallait chaque matin recommencer l'œuvre de la veille, rentrer dans cette grande caserne que l'on nomme une administration et y retrouver, au sein de la même cellule, les mêmes dossiers, les mêmes chaises, le même bureau, le même poêle et les mêmes visages. Que le pavé fût inondé par la pluie ou fouetté par la grêle, la tyrannie du règlement n'en subsistait pas moins; un déluge universel eût à peine suffi pour justifier l'inexactitude. Encore régnait-il, dans cet âge d'or des emplois publics, une indulgence qui adoucissait les rigueurs du service. On ne nous traitait pas comme des enfants enclins à faire l'école buissonnière; on ne nous flétrissait pas d'un stigmate odieux, la feuille de présence. La surveillance avait quelque grandeur, le zèle n'était pas taxé à la minute.

Même alors, je l'avoue, les servitudes du métier me paraissaient pénibles à subir. Que de fois, au réveil des beaux jours, ai-je suivi, d'un regard languissant, les rayons lumineux qui venaient se briser sur nos vitres. Quelle ironie pour moi dans les joies du dehors, dans la séve des arbres, dans les splendeurs du ciel, dans les harmonies de la nature! Quel contraste entre cette atmosphère chargée des parfums du printemps et l'air malsain de notre prison enfumée! Souvent je passais des heures entières à contempler cette poussière d'or que le soleil disperse en mille courants ou épanche en ondes majestueuses. Ce spectacle me ravissait et me désespérait. Avoir près de soi tant d'ac-

tivité, tant de bruit, tant d'espace, et ne pouvoir en jouir, s'y livrer, s'y mêler ; se sentir enchaîné à côté de ces êtres libres qui saluent tous à leur manière les pompes de la création : tel était mon supplice, le supplice de l'oiseau captif qui mesure de l'œil, à travers les barreaux, les champs d'azur où il aimerait tant à s'ébattre.

Je le sais, il est des natures qui sont à l'abri de pareilles douleurs, et qu'endort le charme puissant de l'habitude. Peu à peu l'esprit s'adapte aux lieux où il vit, comme le corps aux vêtements qui le recouvrent. C'est un horizon familier ; l'œil s'y repose avec confiance. Ainsi, non-seulement les tristesses s'en vont ; mais les petites joies arrivent. Une heure sonne dans la vie de l'employé où il retrouve avec plaisir ses manches de calicot, son bonnet grec, son frac de bataille, son garde-vue et jusqu'à la patte de lièvre avec laquelle il maintient autour de lui une netteté constante. Ces objets ont vieilli à son service ; il les connaît, il les aime. D'ailleurs où sont ses distractions, ses délassements, si ce n'est là ? Où lirait-il plus commodément son journal ? Où obtiendrait-il, à moins de frais, un meilleur feu, une eau plus claire ? veut-il s'abandonner à des causeries, les occasions ne lui manquent pas. Est-il curieux, les nouvelles abondent. Chaque bureau a sa grande et sa petite chronique : on s'y occupe d'art, de théâtre, de littérature ; l'opéra de la veille, le concert du lendemain, le bal de la cour, les séances des chambres, tout y est passé en revue, jugé, débattu. Que faut-il de plus pour remplir l'existence ?

J'avais franchi sans peine le premier échelon : depuis longtemps j'étais expéditionnaire, et voici comment. Au 20 mars les aigles reparurent ; la prédiction de ma tante Brigitte s'accomplissait. En femme dévouée, elle se rendit aux Tuileries pour se mettre à la disposition de l'Empereur. Il lui semblait que rien ne pouvait marcher sans elle. On eut beau l'éconduire ; son zèle ne se rebuta point. Il fallut en passer par ce qu'elle voulait. L'empereur lui accorda quelques minutes d'audience et la traita avec bonté. En peu de mots, il sut à quoi s'en tenir sur sa position et apprit d'elle que Pétermann avait laissé un neveu employé dans les bureaux.

— Qu'on donne de l'avancement à ce jeune homme, dit-il à son aide de camp, après avoir congédié ma tante.

Le lendemain j'étais expéditionnaire à quinze cents francs d'appointements, fortune inouïe qui excita bien des animosités. Peut-être, quelques mois plus tard, eussé-je expié cette faveur, si la crainte de frapper un obscur employé n'eût retenu le bras

des épurateurs. On m'oublia, on ferma les yeux. Mais ce n'en fut pas moins un grief nouveau qui pesa sur ma carrière. Protégé de l'Empereur ! quel motif décisif pour figurer dans la catégorie des suspects et se voir éternellement noté à l'encre rouge !

Quoi qu'il en soit, le pas le plus difficile était fait : avec quinze cents francs par an, je pouvais prétendre à tout, même à l'indépendance. Quinze cents francs ! Il me semblait que j'aurais bien de la peine à voir la fin d'une telle somme. Aussi quand, pour la première fois, je fournis une signature au registre de l'émargement, mon cœur se prit-il à battre plus vivement que de coutume. Une pile d'écus était sous ma main ; je l'emportai sans la compter et l'engloutis dans les profondeurs de mon gousset ; puis, à l'abri de regards curieux, je vérifiai mon trésor, comme eût pu le faire un avare, je le fis résonner pièce à pièce et m'enivrai longtemps au bruit de cette monnaie trébuchante.

Ce qui m'en plaisait surtout, c'est que désormais j'allais me suffire. J'étais libre, je pouvais disposer de moi. Mon premier acte d'émancipation fut de quitter l'asile que m'avait ménagé ma mère. Dans l'une des ruelles qui aboutissent au quai de Conti, j'avais remarqué deux petites chambres proprement décorées qu'on offrait à vingt francs par mois, y compris le service. Ce logement ne brillait ni par la clarté, ni par la perspective ; il me plut néanmoins et je l'arrêtai. C'etaient deux cent cinquante francs d'affectés au premier besoin qu'éprouve l'homme, celui d'abriter sa tête. Venait ensuite un autre besoin non moins impéreux, celui de s'alimenter. Je cherchai donc à ma portée un de ces restaurants au rabais dont les fourneaux fument en l'honneur des petites bourses. Si je me résignais à une intoxication lente, je voulais au moins débattre la qualité et le prix du poison. Après bien des essais, je finis par trouver, vers les sommets de la rue de la Harpe, et à raison de trente-cinq francs par mois, une pension qui me mit, tant bien que mal, à l'abri des révoltes intestinales.

Après le toit et le couvert figurait l'entretien, cette autre nécessité inexorable. J'eus à ouvrir, dans mon budget, un crédit à cet article et j'y affectai une somme de trois cents francs. Il n'en fallait pas moins pour remplacer la dépouille de mon oncle, arrivée aux dernières limites de sa durée. Le linge et les chaussures devaient, en outre, absorber une centaine de francs ; le déjeuner frugal du bureau soixante francs au moins. Pour tout prévoir je portai cent francs au chapitre des frais extraordinaires et j'obtins la balance suivante :

Logement et service.....	250 fr.
Nourriture et étrennes...	560
Entretien...............	400
Dépenses imprévues......	100
Total....	1,310

Au premier coup d'œil, il y avait là une belle marge, près de deux cents francs. Mais elle n'était qu'apparente. Mon traitement supportait, au profit de la caisse des retraites, une assez forte retenue, et il fallait en outre faire face à de petites fournitures de bureau. Ensuite que de précautions, que de privations pour assurer le maintien de cet équilibre! Point de maladies d'abord; une maladie est un objet de luxe; ma caisse n'en comportait pas. Point de fantaisies non plus; une fantaisie ne s'exerce qu'à titre onéreux. Dans un budget comme le mien, tout centime accordé à l'imprévu était autant de retranché sur l'ordinaire. Et que de piéges tendus sur mon chemin! Que d'amorces pour m'entraîner vers le déficit! Je ne parle pas des affiches des spectacles, prodiguées à tous les angles de rues; je ne parle ni de l'Opéra, ni des Bouffes, ces ruineuses institutions. Mes prétentions ne pouvaient pas s'élever si haut. Je parle seulement des jouissances les plus innocentes, les moins coûteuses, par exemple, les omnibus, les ponts à péage, le tir à l'arbalète, le théâtre à quatre sous. Voilà de quel excès j'avais à me défendre pour ne point creuser sous mes pas le gouffre du découvert.

Il convient d'ajouter qu'une chance nous attendait au bout de l'an, celle du chapitre des gratifications. Parmi les songes qui s'échappent de la porte d'ivoire, il en est peu qui soient plus doux au cœur de l'employé. Que de projets basés sur cette distribution éventuelle! L'imagination ne leur assigne point de limites. C'est même sa principale vertu. D'ordinaire, elle promet plus qu'elle ne tient, et se venge des illusions d'un an par une heure de mécompte. A l'épreuve tout change; c'est le moment des récriminations et des petites jalousies. Celui-ci a été favorisé, celui-là oublié : on crie au passe-droit, à la partialité, à l'injustice. Un monde de passions s'éveille, et les bureaux, naguère si calmes, s'agitent en proie aux tempêtes.

Voilà dans quelle sphère je vivais, à quelles servitudes j'étais soumis, et quelles émotions je voyais naître autour de moi. Qui oserait me faire un reproche de n'avoir point accepté cette existence comme la plus grande somme de bonheur à laquelle une créature puisse prétendre et de m'être laissé aller souvent jus-

qu'à la révolte contre un pareil destin? Certes, ma résignation eût été moins complète si l'amour n'eût éclairé de quelques rayons et semé de quelques fleurs la lande obscure que je parcourais.

Parmi les distractions qui m'étaient permises, aucune ne valait pour moi une journée passée à Verrières. Dans le cœur de l'hiver, la rigueur du temps et l'état des chemins me privaient de cette excursion; mais, aux premiers lilas, je prenais ma volée du côté de la Bièvre, comme l'oiseau joyeux qui retourne vers son nid. Jamais un jour férié ne me vit promenant mes loisirs sur le pavé des rues. Je partais de bonne heure, à pied, en vrai pèlerin, et gagnais le bourg natal par des sentiers pittoresques, chers à mes souvenirs. Je traversais Bagneux, Chatillon, Fontenay-aux-Roses, laissant Sceaux sur ma gauche et côtoyant volontiers la lisière des bois. Durant le trajet, un rien suffisait pour me retenir: le parfum d'une fleur, le chant d'un merle dans le buisson, le bruit de la faux entamant les sainfoins, les éclats de rire d'une faneuse. Souvent, à mi-chemin, je faisais une halte, et m'étendais sur une meule fraîchement entassée, dispersant le fourrage autour de moi et m'enivrant des odeurs pénétrantes qu'il exhale.

Puis, arrivé au bourg, que de surprises m'attendaient! Ma présence était une fête pour la maison; c'était à qui me comblerait de caresses. Ma mère essuyait mon front baigné de sueur, et plaçait vite sous ma main une jatte du meilleur lait qu'elle avait pu se procurer. Ma tante Brigitte, de son côté, s'extasiait sur mon bon air, sur ma taille, sur ma carrure. Les questions se croisaient, se succédaient; il fallait répondre à tout. Celles de ma mère ne roulaient que sur de petits détails personnels; elle voulait savoir si j'étais bien nourri, bien entretenu, si mon linge était en ordre, si rien n'y manquait. La curiosité de ma tante n'avait pas ce caractère; la politique y jouait un rôle. Elle voulait être tenue au courant des nouvelles et s'exprimait sur ces questions délicates avec une liberté qui faisait frissonner ma mère.

— Tu le vois, mon garçon, me répétait-elle à chaque instant, il n'y a rien de solide dans tout ceci. J'ai entendu dire qu'ils allaient culotter la troupe en rouge. As-tu eu vent de la chose, mon fils?

— Les papiers publics en ont parlé, ma tante; c'est tout ce que j'en sais.

— Eh bien! c'en serait une d'idée! ils en sont bien capables, ma foi! Métamorphoser le soldat français en homard! Ça achève de les peindre.

Qu'on juge des transes de ma mère pendant ces entretiens. Outre que ce langage froissait ses sentiments, elle y voyait des motifs d'appréhension pour mon avenir. Elle craignait qu'il n'en arrivât quelque chose aux oreilles de mes chefs, et que ma carrière n'en fût compromise. Parfois, d'un ton circonspect, elle s'en ouvrait à sa sœur; mais celle-ci portait dans ses questions l'inflexibilité d'une sœur spartiate. Sa famille ne passait qu'après l'Empereur. Les Bourbons régnaient pour tout le monde, excepté pour elle; d'autres avaient pu désarmer : elle, non. Il avait fallu qu'elle prît beaucoup sur ses rancunes pour se résigner aux nécessités de ma position. Encore revenait-elle constamment à la charge, et plus d'une fois, à mon corps défendant, je me vis forcé de la suivre vers le cimetière du bourg.

— Viens, mon garçon, me disait-elle; allons demander pardon à Pétermann de ce que tu sers cette race de marguilliers. J'ai beau faire, ça me reste sur le cœur.

Ainsi se passaient mes journées, et un bon repas où ma mère avait prodigué les friandises en couronnait les incidents. Le soir, je retournais à Paris par les voitures de Sceaux. Ma tante Brigitte faisait les frais du transport, et, de loin en loin, elle y ajoutait en cachette un bel écu neuf pour mes menus plaisirs.

On le voit, le programme était plein de séductions. Il eût suffi pour me ramener tous les dimanches à Verrières, quand même un attrait plus vif ne fût pas venu s'y joindre. Mais le moment approchait où ces joies tranquilles seraient effacées par un sentiment plus impérieux. Quand il a vaillamment lutté contre les nécessités de la vie matérielle, l'employé croit avoir tout fait. Ce n'est, hélas! que la moitié du combat et la moins rude. Il aura un bien autre duel à soutenir contre les élans du cœur et ce besoin d'aimer qui remplit et anime le monde. La frugalité du cénobite ne le défend pas assez contre les écueils de sa position; il faut encore qu'il y joigne la continence du prêtre.

La maison que nous habitions à Verrières était située dans la partie basse du bourg et à la limite des terres en culture. Elle se composait d'un étage que surmontaient des mansardes assez délabrées; un clos d'un demi-arpent en formait une dépendance. Au bout de ce clos, une porte, qui se fermait simplement au loquet, ouvrait une issue du côté de la campagne, et conduisait, par un sentier bordé d'aubépines, jusque sur les bords de la Bièvre. Dans ce trajet il était impossible de ne pas remarquer un clayonnage en cannes assujetties à l'aide de liens d'osier. C'était la clôture d'un jardin qui embrassait la partie la plus fertile de la plaine, et allait s'appuyer sur les derniers murs d'une maison de Verriè-

res. Cette maison appartenait au père Grandchamp, notre voisin ; l'enceinte protégée par ces claies était le théâtre de ses exploitations.

A vrai dire, je ne saurais trouver de mot qui caractérise l'industrie de cet homme, ou plutôt les diverses industries dont il faisait le cumul. Le père Grandchamp était à la fois fermier, cultivateur, jardinier, maraîcher et pépiniériste. Comme fermier il tenait à bail quelques centaines d'arpents du côté de Massy et de Palaiseau ; comme cultivateur, il soignait deux ou trois petites pièces de terre, fruits de ses épargnes ; comme jardinier, il avait un vaste potager, et un magnifique verger comme pépiniériste. Son commerce de maraîcher avec les halles de Paris complétait cette suite de spéculations. Un si bel ensemble ne suffisait pas encore à l'activité du père Grandchamp : il y joignait la culture des fleurs rares, et tirait vanité de ses serres, les plus belles qui fussent dans le canton. Par ce côté, le père Grandchamp cessait d'être un simple cultivateur ; il s'élevait jusqu'aux proportions de l'artiste. Son nom avait été cité dans les concours d'horticulture, et cela non sans dommage pour ses intérêts. Les divinités mythologiques ne lui étaient pas également favorables. Flore lui enlevait souvent ce que Pomone lui avait donné, et le potager ne suffisait pas toujours à réparer les erreurs de la serre.

Parmi les fleurs qui croissaient autour du père Grandchamp, il en était une qui effaçait tous ses lis pour la blancheur, toutes ses roses pour l'éclat, c'était sa fille Mariette. Le prestige qui l'environnait est bien détruit, et néanmoins je ne puis sans ivresse songer au temps où elle remplissait cette enceinte de sa fraîcheur de vierge et de ses airs de fée. Son œil avait une expression que je n'ai retrouvée chez aucune femme ; il portait le trouble et le tumulte dans les sens. La langueur et l'ardeur s'y réfléchissaient avec des nuances infinies et un charme irrésistible. Ses cheveux noirs tombaient à profusion sur ses épaules, et quand la lumière s'y jouait, ils avaient l'éclat du satin et les reflets changeants de la moire. Quoique élevée aux champs, on l'eût dite née sous les courtines d'une duchesse.

J'avais grandi près de Mariette sans avoir la conscience de tant de beauté. Nos portes se touchaient ; toute petite elle n'avait pas de joie plus grande que lorsque je me mêlais à ses jeux. J'avais sur elle cet ascendant que donne l'âge, et j'en usais pour contenir les écarts d'une tête à l'évent. Quand je quittai Verrières pour entrer dans l'administration, elle commençait sa dixième année, et rien ne promettait les merveilles qui, plus

tard, devaient éclore. Peut-on deviner la fleur tant qu'elle dort sous sa capsule verte ? Chaque fois que je reparaissais au bourg, Mariette venait s'asseoir sur mes genoux ; l'abandon et la familiarité survivaient à mon absence. Longtemps nos rapports se maintinrent sur ce pied ; mais il est, pour les jeunes filles, une heure où leurs charmes s'épanouissent à vue d'œil, comme ces feux aériens qui, à la limite de leur trajet, éclatent en gerbes radieuses.

Je venais de passer l'un de ces tristes hivers, où le ciel n'est plus qu'un réservoir d'où tombent des pluies incessantes. Pas un rayon, si ce n'est de loin en loin et en des jours ouvrables. Pendant cinq mois je me vis empêché d'aller à Verrières. Enfin, lans la première quinzaine de mai, j'obtins une revanche. Quel limanche et quel sillon il laissa dans ma vie ! Le soleil s'était levé dans tout son éclat ; il remplissait la coupole d'azur de ces eux attiédis qui jettent le trouble dans les sens et les associent u réveil de la nature. Jamais une joie pareille n'avait inondé non cœur ; jamais je n'avais éprouvé à ce point le bonheur de ivre. Arrivé au bourg, je pris à peine le temps d'embrasser na mère et ma tante, puis je m'élançai vers les champs, en roie à un besoin d'activité que je ne pouvais ni régler ni aincre.

Naturellement je me dirigeai du côté des vergers qui entouent Verrières. Les pommiers, les pêchers, les pruniers y étaient n fleur et montraient au loin leurs têtes poudrées. Je longeais 'un de ces enclos, lorsqu'au travers des clayons qui m'en sépaaient, j'entendis une voix m'appeler :

— Monsieur Édouard ! disait-elle.

A cet accent qui résonnait comme les notes d'un clavier, je ne retournai, et derrière la haie de roseaux, j'aperçus une jeune ille, belle comme une apparition. Je croyais la reconnaître, et ourtant je n'osais lui donner un nom, tant elle me semblait nétamorphosée.

— Quoi ! c'est vous, Mariette ! lui dis-je enfin.

Je ne pus continuer ; mon cœur battait comme s'il eût voulu riser son enveloppe ; mon œil était ébloui.

VII

L'HEURE DU BERGER.

C'était bien Mariette, et pourtant ni elle, ni moi, nous n'avions mployé en nous parlant le langage familier de notre enfance.

Un instinct semblait nous conseiller désormais plus de réserve. Elle avait quinze ans ; j'allais en avoir vingt-trois ; trop d'abandon aurait eu des dangers ; des deux parts il fallait se tenir sur ses gardes.

Je vois encore son costume d'ici : une robe d'indienne à mille raies et une guimpe de batiste d'Écosse, rien de plus. Mais comme ces vêtements étaient portés ! Que de souplesse dans les mouvements et surtout que d'élégance ! Posé avec art sur sa tête, un chapeau de paille laissait échapper de longues grappes de cheveux, qui s'en allaient au gré du vent ou déroulaient sur son cou de lis leurs masses soyeuses. La main, le pied, tout chez elle répondait à cet ensemble de beauté : rien n'y jurait, rien n'en troublait l'harmonie.

Mariette tenait cela de sa mère, dont la condition était fort au-dessus de celle de Grandchamp et que des revers de fortune avaient seuls contrainte à une alliance peu assortie. Cette alliance fut pour notre pépiniériste une grande joie et un grand honneur ; il voulut s'en montrer digne : chaque année un enfant lui naissait, si bien que sa moitié périt à la tâche, après avoir donné le jour au septième. Mariette était très-jeune alors ; cependant elle avait pu déjà régler ses manières sur celles de sa mère. Avec l'instinct de son sort, la pauvre femme s'était hâtée de pousser aussi loin que possible l'éducation de son aînée, afin de laisser ici-bas un exemple et un souvenir. Cette prévoyance n'avait pas été vaine, et si elle eût vécu, madame Grandchamp aurait pu contempler son œuvre avec un légitime orgueil.

L'extase dans laquelle m'avait plongé la vue de la jeune fille, se prolongea si longtemps qu'elle ne put se défendre d'un peu d'alarme.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Édouard, me dit-elle d'une voix émue, seriez-vous indisposé ?

En effet, cette rencontre avait fait refluer tout mon sang vers le cœur. Mes pieds semblaient fixés au sol ; mes yeux seuls avaient gardé quelque activité. La tête appuyée sur la barrière de roseaux qui s'élevait entre moi et la jeune fille, je craignais de la voir s'évanouir au premier bruit. Quand je m'arrachai à ce ravissement, un cri m'échappa :

— O Mariette, lui dis-je, que vous êtes belle !

Elle rougit jusqu'au vif et se pencha vers une touffe de violettes pour me cacher son embarras. Ce mouvement ne fit que mieux ressortir ce qu'il y avait en elle de perfection et de charmes. La pudeur a aussi sa coquetterie. Je ne pus me contenir :

— Vrai, Mariette, répétai-je, jamais je ne vous vis aussi belle qu'aujourd'hui.

C'était le premier hommage qu'elle eût entendu et il arrivait jusqu'à elle au milieu du parfum des fleurs et des murmures de la brise. Elle releva la tête avec une confusion mêlée d'orgueil. Un hommage, ai-je dit, j'aurais dû ajouter un aveu. Mariette ne s'y trompa point; elle comprit qu'elle avait à ses pieds un esclave. Le ciel a doué les femmes d'une pénétration si précoce!

— Monsieur Édouard, me répondit-elle avec un regard qui tenait du démon et de l'ange, ne me parlez pas ainsi. Pourquoi se moquer d'une pauvre fille ?

En même temps elle effeuillait un bouquet de roses hâtives qu'elle venait de cueillir et s'en servait contre moi en guise de projectiles. J'allais lui répondre quand elle continua :

— Mais pourquoi n'entrez-vous pas dans le jardin, monsieur Édouard ? Vous y verriez nos lilas de Perse. Ils sont bien beaux.

— Moins beaux que vous, Mariette, lui répondis-je galamment : moins beaux, j'en jurerais.

— Venez alors vous en assurer, me dit-elle d'un air mutin.

J'étais mis au défi, il n'y avait plus à s'en dédire. Je cherchai de toutes parts une ouverture, et comme je n'en trouvais pas :

— Par où faut-il prendre ? lui dis-je, en la voyant disparaître derrière une charmille.

— Suivez les claies, me répondit-elle; je vais ouvrir la porte qui donne sur les champs.

Quelques minutes après, je me trouvais à ses côtés, m'enivrant de sa vue et achevant ma défaite. Depuis ce jour mon cœur a saigné bien des fois, et pourtant il ne croit pas avoir acheté trop cher cette heure fugitive. Je ne parlais pas, et il me semblait que tous les bruits de la nature étaient autant d'hymnes en l'honneur de mon amour. Je marchais près d'elle, heureux d'un bonheur recueilli, et craignant de voir, au premier souffle, s'évanouir un si doux rêve. A peine osais-je, de loin en loin, tourner de son côté des yeux noyés de langueur et affronter les éclairs qui jaillissaient des siens. La jeune fille comprit le danger de cette scène muette.

— Monsieur Édouard, me dit-elle en m'entraînant par la main, vous êtes entré pour voir nos serres. Venez, elles sont dans leur bon moment.

Elle prit les devants, et il fallut la suivre. Ce n'était pas sans motif que Mariette célébrait les mérites de l'établissement. Le père Grandchamp n'avait rien épargné pour que ses collections fussent dignes d'un artiste comme lui : elles tenaient alors le

premier rang. Il est vrai que l'art floral n'en était encore qu'au régime des essais, et flottait dans une sorte d'interrègne. L'hortensia touchait à son déclin, et le camélia se dessinait à l'horizon au moment où le père Grandchamp se fit une place dans l'horticulture. Par lui-même l'hortensia n'eût pas résisté longtemps, mais il se défendait à l'aide des sympathies de l'opinion et des souvenirs qui s'attachaient à sa marraine. D'un autre côté, le camélia, jeune et bien en cour, en était à ces premiers tâtonnements qui marquent les changements de règne. Dans l'empire des fleurs, les dynasties passent sans jamais revenir. Ce fut le calcul du père Grandchamp, lorsqu'il se rangea sous les drapeaux du camélia. Comme tant d'autres, il alla vers le succès. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice, que personne n'y contribua plus que lui. Dans le croisement des espèces, dans le mélange des couleurs, il réalisa des merveilles, et les amis de l'art se souviennent encore du camélia-Grandchamp, un panaché qui fit du bruit à la première exposition du Louvre.

Ces goûts d'artiste donnaient à l'exploitation et au commerce de Grandchamp un double caractère : l'industrie près de la fantaisie, les légumes non loin des fleurs. Les serres occupaient un corps de bâtiment placé entre les jardins et la basse-cour. Ensuite venaient les espaliers et les melonnières; plus loin les pépinières et le potager. Cet ensemble de cultures embrassait une douzaine d'arpents presque tous en terreau. Une rigole d'eau courante suffisait à l'arrosage et hâtait le travail des primeurs. Au besoin on avait recours aux couches de fumier et aux châssis vitrés pour les produits de luxe, destinés aux tables des gourmets. En somme, le revenu était important, mais les frais d'exploitation en absorbaient la plus grande partie, et après trente années d'un travail assidu, le père Grandchamp n'était guère plus riche qu'au jour où son père lui avait mis le râteau et la bêche à la main. Il avait vécu, élevé sa famille, maintenu sa maison sur un certain pied; c'était là tout.

Rien de plus naturel que ma présence dans un enclos qui touchait au nôtre, et cependant, à mesure que je m'y engageais sur les pas de Mariette, je sentais naître en moi un sentiment de crainte et de remords. La vue du père Grandchamp eût suffi pour me couvrir de confusion. Heureusement la place était vide; nous arrivâmes aux serres sans avoir rencontré personne. Des plantes grasses, hérissées de piquants, se déroulaient en longs anneaux verts, pareils à ceux d'une couleuvre. De loin en loin il s'en détachait quelques bouquets roses ou violets, qui tranchaient sur les tons mats de cette végétation rampante. Au centre, une

allée d'arbustes, en pleine floraison, se courbait en arcs et chargeait l'air d'aromes suaves. Ailleurs, des vases contenaient des espèces de choix, originaires des tropiques ou de la zone équatoriale. Rien n'y manquait, pas même les étiquettes en latin, si chères aux naturalistes.

En tout autre moment, ce spectacle m'eût ravi; ce jour-là j'y restai insensible. Toutes ces fleurs ne valaient pas la fleur de mai qui semblait m'avoir convié à son épanouissement. Je ne voyais que Mariette et le sillon de lumière qu'elle traçait devant moi. Au delà des serres se trouvait un berceau couvert de liserons dont le vent agitait les clochettes. Elle s'y arrêta et s'assit sur un banc rustique. C'était un asile charmant, bien protégé par le feuillage et d'où l'œil planait sur des masses de verdure et de fleurs. Je pris place auprès d'elle, frémissant de plaisir, et ne voyant rien au-dessus de mon bonheur, si ce n'est mon embarras.

Combien une passion vraie est timide! Entre Mariette et moi, nulle gêne jusqu'alors. J'avais été le compagnon de ses jeux, et la veille encore elle subissait mon ascendant. Dès que l'amour m'eut frappé, les rôles furent intervertis. Je perdis l'empire; elle s'en empara. Quand je voulais lui parler, les mots trahissaient mon désir. J'avais peur de rester en deçà de ce que j'éprouvais et d'aller au delà de ce qu'elle pouvait entendre. Aussi demeurais-je muet, effeuillant les liserons qui s'abaissaient autour de nous et m'évertuant à joncher le sol de leurs débris. De son côté, Mariette en faisait autant, ce qui complétait le groupe et devait former un spectacle assez curieux. Dans l'un de ces mouvements ma main rencontra la sienne; je m'en saisis, elle me l'abandonna.

Je n'osais respirer, tant j'avais peur de rompre l'enchantement. Les minutes s'écoulaient sans que j'y prisse garde. Immobile, je découvrais un monde nouveau de sensations; silencieux, je répondais à des voix intérieures qui chantaient un hymne à l'avenir. Cette extase dura longtemps; enfin je me retournai vers Mariette, et nos regards se rencontrèrent. Quel moment! Il rachetait d'avance une vie d'angoisse. Ce réveil fut si vif, et mes yeux prirent un tel éclat, que la jeune fille s'en émut et détourna la tête. Dans cette évolution, elle découvrit son cou blanc et rond comme celui du cygne. J'étais alors bien près d'elle; mon haleine l'effleurait, j'y portai les lèvres. Elle se dégagea, et, me repoussant doucement :

— Monsieur Edouard, s'écria-t-elle, qui aurait cru cela de vous!

La glace était rompue; je voulus recommencer sur de nouveaux frais. Mariette me prévint et trompa mon mouvement :

— Fi donc, monsieur Edouard, dit-elle en m'échappant; c'est bien mal, ce que vous faites là !

Elle s'était levée et arrêtait sur moi un œil qui exprimait moins la colère que le défi. J'essayai de la ressaisir; un bond de gazelle la mit hors de ma portée; elle disparut derrière les touffes de liserons. Je voulus la poursuivre, elle était loin déjà et touchait au seuil de la ferme. Près d'y entrer, elle se retourna et m'adressa un dernier regard, adieu expressif. Je sortis du jardin, blessé au cœur et marchant au hasard, avec les allures d'un homme frappé de vertige.

C'en était fait de mon repos : désormais l'image de Mariette ne devait plus me quitter. Dans mon logement de la rue de Nevers, je la voyais à mes côtés; au bureau elle me souriait dans un coin et me causait des distractions involontaires. Que m'importait la richesse? j'étais assez riche de mes souvenirs; la vie bruyante du monde? Mariette suffisait seule à peupler ma solitude. Avec elle, rien de sombre; sans elle, rien de beau. Elle était l'aliment de mon esprit et la clarté de mon âme.

Chaque dimanche j'allais à Verrières et en revenais plus épris. Mariette se développait à vue d'œil, comme ces aloès dont la croissance est l'ouvrage d'une nuit. Nous nous rencontrions dans le jardin et, quoique souvent troublés, nos entretiens suivaient la même pente que nos cœurs. Charme des premiers aveux, omplicité naïve et pleine de raffinements, où trouver des mots qui puissent vous décrire ! Quel mélange de ruse et d'abandon! Rien ne vaut l'amour pour cela; il a des stratagèmes adorables pour le service des âmes qu'il a touchées.

Quoique le voisinage justifiât les visites que je faisais aux Grandchamp, il convenait néanmoins d'y apporter quelque discrétion. Autant que possible, je choisissais les heures où Mariette pouvait se trouver seule au jardin, mais plus d'une fois le hasard trompa mes calculs. Il m'arrivait alors de tomber au milieu d'une légion d'enfants, occupés à dévaster les groseilliers, ou de rencontrer sur mon chemin le père Grandchamp, absorbé dans la contemplation de ses marcottes. Il était rare que je pusse voir Mariette sans témoins, lui parler de notre avenir, de notre union prochaine, et former ces mille projets dans lesquels se bercent des imaginations de vingt ans. Fatigué de cette contrainte, souvent je voulais me déclarer et avouer ma poursuite. La réflexion me retenait. Je prévoyais des objections de la part des deux familles, des obstacles, des empêchements. Nous étions si jeunes

l'un et l'autre, et ma position était si précaire ! Tout bien calculé, je me taisais de peur de troubler mon bonheur en voulant l'accroître.

Un jour pourtant les chances avaient tellement tourné contre moi, que j'allais quitter la place, fort découragé. Tous les Grandchamp remplissaient le jardin ; impossible de dire un mot à Mariette. De guerre lasse, je me retirais donc, lorsque la jeune fille, passant rapidement à mes côtés, me jeta ces paroles :

— Dimanche prochain, à dix heures, à l'entrée du Buisson de Verrières !

— A dix heures, répondis-je machinalement.

— A l'entrée du Buisson de Verrières, ajouta-t-elle en s'éloignant. N'y manquez pas.

Je voulus obtenir quelques éclaircissements ; Mariette, loin de s'y prêter, me congédia du geste. Il fallut obéir et me contenter de ce que j'avais entendu. Une semaine allait s'écouler ainsi, au milieu des tourments de l'incertitude et des émotions de l'attente. Tantôt, je craignais d'avoir mal compris la jeune fille et d'attribuer à ses paroles un sens qu'elle n'y avait pas mis.

— Est-ce bien dimanche ? me disais-je. Est-ce bien à l'entrée du Buisson ? Pourquoi ce choix, et par quel moyen parviendra-t-elle à s'y trouver ?

D'autres fois, quand je triomphais de ces doutes, des scrupules venaient m'assiéger. Ce rendez-vous avait quelque chose de hardi qui en troublait singulièrement le charme. Je n'aurais pas voulu si bien réussir :

— Déjà ! me disais-je, c'est trop tôt. A quinze ans, tant de résolution et d'imaginative, cela promet.

Ainsi va le monde : aujourd'hui le désir, demain le regret. Cependant ces nuages ne tenaient pas devant le bonheur de se revoir. De quoi, en effet, pouvais-je me plaindre ? N'était-ce pas moi qui, à force d'obsessions, l'avais entraînée à une démarche qu'elle n'eût pas faite librement ?

Pendant toute la semaine, je vécus dans ce rêve. J'ignore comment j'ai pu expédier les pièces qui passèrent alors par mes mains, et il dut s'y glisser bien des inadvertances fâcheuses pour le service. Mon oreiller était assiégé de visions bizarres. Dans la dernière nuit, mon œil ne se ferma que pour se rouvrir presqu'à l'instant et passa plus de cent fois par cette alternative. J'avais peur qu'un engourdissement ne me surprît ! Aux moindres lueurs qui frappaient mes vitres, j'allais ouvrir la croisée pour voir où en étaient les choses. Enfin, dès que l'aube eut paru, je me levai et me dirigeai vers le lieu assigné au rendez-

vous. C'était vers la fin du mois de juin ; nous touchions aux plus longs jours de l'année.

Ce que l'on nomme le Buisson de Verrières est un bois de plusieurs lieues de tour, et l'un des plus riants qui existent aux environs de Paris. Disposé en amphithéâtre, il incline, d'un côté, vers les massifs de Meudon et de Viroflay, dont il fut jadis une dépendance ; de l'autre, vers la vallée de la Bièvre, d'où il s'élève par une suite d'échelons de verdure. C'est un site charmant, coupé d'avenues et plein de taillis qu'habitent encore quelques faisans, débris de nos révolutions. Çà et là des lapins se cachent aussi sous les serpolets jusqu'à ce que le destin les conduise à leur destination naturelle, c'est-à-dire à la broche des gardes.

L'entrée du Buisson où Mariette devait me rejoindre est une échancrure que forme le bois du côté de Verrières et où viennent aboutir les routes de Vaupereux et d'Igny, villages assis sur la lisière occidentale. Le chemin, pour y arriver, n'était autre que celui du bourg : il suffisait de s'en écarter et de tirer vers la droite, au moment où les premières maisons seraient en vue. Si j'avais eu une entière liberté d'esprit, j'aurais suivi cet itinéraire ; mais je me crus astreint à des calculs, à des précautions. Les amoureux sont ainsi faits ; ils se perdent par où ils croient se sauver, et se trahissent par le soin même qu'ils apportent à ne pas se compromettre.

Arrivé à Fontenay-aux-Roses, je quittai la route de Sceaux, et traversant le Plessis-Piquet, j'attaquai le Buisson de Verrières à la hauteur de Malabry. Quand j'y arrivai, je me sentis plus calme. Là, plus de témoin à craindre, plus d'espion à dérouter. La solitude régnait dans le bois ; les oiseaux mêmes s'y taisaient. Il était sept heures ; j'avais du temps pour rêver. Je m'acheminai donc doucement par l'un des sentiers, choisissant le moins frayé, le plus touffu, et amortissant le bruit de mes pas, afin de ne point me trahir. J'avançais ainsi, fier d'avoir imaginé une manœuvre si savante, lorsqu'un coup de sifflet retentit si près de moi, que j'aurais pu le croire sorti de ma bouche même. Effrayé, je reculai de quelques pas et tombai entre les bras d'un homme qui sortait du taillis. C'était l'un des gardes de la forêt; il m'avait reconnu :

— Ah ! c'est vous, monsieur Edouard, me dit-il ! n'ayez pas peur. Je vous prenais pour un braconnier que je guette depuis tantôt une semaine. Il n'y a point d'affront : je vais passer mon chemin. Ici, Rustaud.

Il rappela son chien et disparut sans que j'eusse retrouvé ma présence d'esprit et la force de lui répondre. Désespéré, mécon-

tent de moi-même, je pressai le pas, et, arrivé au lieu du rendez-vous, je m'y tapis sous un buisson comme eût pu le faire un malfaiteur.

VIII

L'AMOUR EN PLEIN AIR.

Je passai là de mortelles heures. Le temps s'écoulait, le soleil s'élevait dans le ciel, et je ne voyais rien paraître. Du point où je m'étais placé, mon regard embrassait la partie du vallon qui descend du côté de Verrières, et plongeait sur le chemin qui unit les rues du bourg aux avenues du bois. Pas un mouvement ne m'échappait ; je tenais en échec toutes les issues.

Cependant mes inquiétudes devenaient à chaque instant plus vives. L'état de mon cerveau réagissait sur les évaluations du temps ; les minutes me pesaient comme si elles avaient eu la durée d'un siècle. Déjà le soupçon commençait à s'en mêler. C'était le garde que surtout j'accusais : seul il pouvait avoir dénoncé ma marche mystérieuse à travers les bois. Puis je remontais aux circonstances qui avaient accompagné ce rendez-vous, et peu à peu je me laissais entraîner à une méfiance injurieuse. Mariette m'aurait-elle joué ? m'aurait-elle tendu un piége ? était-ce une épreuve ou une raillerie ? Ou bien un obstacle imprévu serait-il venu traverser ses projets, au moment de l'exécution ? Plus résigné alors, j'examinais la maison Grandchamp dont on voyait luire au loin les ardoises.

Il y eut un moment où le courage me manqua. Pour tromper mon impatience, j'avais imaginé une petite diversion fort innocente, comme on va voir. A mesure que le soleil montait vers son méridien, on voyait décroître les ombres que projetaient les troncs des arbres. Je m'emparai de cette indication et traçai sur le sol une ligne qui me semblait être la dernière limite du retard. C'était un gnomon naturel, celui des sauvages, chez qui la montre n'a pas pénétré. Il serait difficile de rendre l'intérêt avec lequel je suivais cette expérience. Ma vie y eût été engagée, que je n'eusse pu y apporter plus d'attention. Quand l'ombre eut atteint le point fatal, mon découragement fut à son comble ; c'était un arrêt sans appel qui venait d'être prononcé. Mariette ne viendrait pas.

Cette conviction fut si forte chez moi, que je me levai avec

l'intention de regagner le bourg. Là, du moins, mon martyre devait cesser; j'y verrais la jeune fille et tout s'éclaircirait. Déjà je prenais ce parti lorsqu'en jetant les yeux du côté de Verrières, je vis briller au loin un chapeau de paille qui produisait toujours sur moi l'effet d'un talisman. C'était Mariette; je m'arrêtai court, comme si mon mouvement eût été réglé avec la précision d'un ressort. De son côté la jeune fille m'avait aperçu et combinait sa marche de manière à me rejoindre. Elle n'était pas seule, une villageoise l'accompagnait. Je compris qu'il fallait user de prudence et m'effaçai derrière un gros tilleul. Pendant quelques minutes les deux femmes firent route ensemble; mais au premier embranchement, une séparation eut lieu. Mariette se dirigea vers le bois, tandis que la villageoise suivait le chemin de la plaine et gagnait du côté d'Amblainvilliers.

J'étais payé de tous mes ennuis; elle arrivait. A chacun des pas qu'elle faisait vers moi, répondait un battement de mon cœur. Comme elle marchait vaillamment sous le soleil, et quels doux reflets m'envoyait sa robe d'indienne rose! Enfin, elle entra dans la zone de l'ombre et se trouva à mes côtés :

— Mariette! m'écriai-je, enivré de sa vue.

— Edouard, me répondit-elle, je vous ai fait attendre. Ne m'en veuillez pas, c'est mon père qui en est cause.

— Vous êtes là, Mariette, lui dis-je; que puis-je désirer de plus?

Elle passa la main sous mon bras et nous nous envolâmes vers le bois, comme deux ramiers. Les explications commencèrent. Mariette allait voir l'une de ses cousines qui habitait le bourg de Bièvre. Depuis longtemps elle songeait à cette visite comme à une occasion de nous rencontrer sans témoins. Avec cette adresse qui est innée chez les femmes, elle avait amené son père à en faire la proposition, et les choses s'étaient ainsi arrangées le plus naturellement du monde. On lui avait, il est vrai, donné un chaperon; mais elle avait su s'en débarrasser et l'éconduire. Quand elle eut raconté ces détails :

— Maintenant, dit-elle d'un ton enjoué, me voici. Voyez, mauvais sujet, quelles sottises vous me faites commettre!

J'étais inondé de joie; ces paroles me berçaient comme un de ces chants qui apaisent l'enfance. Ce qu'elles avaient de trop délibéré me paraissait un charme de plus. Puis Mariette était ce jour-là d'une beauté souveraine. La marche avait répandu sur ses joues les couleurs du carmin et donné à ses yeux un éclat inaccoutumé. L'air du bois lui causait une sorte d'ivresse. Elle allait d'une fleur à l'autre comme l'abeille et fouillait les buissons avec

la hardiesse du lévrier. Au moment où je croyais la tenir, elle m'échappait, disparaissait dans le taillis et se montrait de nouveau à vingt pas plus loin avec quelques touffes de romarin ou de bruyères dont elle grossissait son bouquet. Ni les ronces, ni les arbustes épineux n'étaient un obstacle ; elle ne s'arrêta que lorsqu'elle fléchit sous le poids de son butin.

Mon tour vint alors; Mariette consentit à calmer ses allures. Elle accourut, et nous nous engageâmes dans l'une des allées les plus recueillies de la forêt. Nous marchions côte à côte, et je lui parlais de nos amours, des chances qu'ils couraient, des obstacles qui devaient les traverser. Mariette semblait être moins à mon discours qu'à ses fleurs. Elle les reprenait une à une, les disposait, les groupait dans une belle ordonnance, puis les assujettissait avec des tiges de genêt sauvage. Pendant ce temps, je poursuivais mon discours favori :

— Mariette, lui disais-je, aimons-nous bien ; c'est là qu'est notre force. Rien ne résiste à un amour vrai, parce qu'il résiste à tout. Le temps lui appartient, et le temps arrange bien des choses. N'est-ce pas, mon enfant ?

Je l'avais entourée de mon bras gauche, et je la rapprochai de moi par une étreinte. Elle se fit une arme de son bouquet, et me força à lâcher prise :

— Soyons sage, monsieur, dit-elle, ou je prends de nouveau ma course vers les buissons.

Son regard n'était pas d'accord avec sa voix et semblait me conseiller l'audace plutôt que la sagesse. J'obéis pourtant, et continuai :

— L'amour, Mariette, quoi de plus divin ? et sait-on rien ici-bas qui le vaille ? Naguère tout était sombre à mes yeux ; aujourd'hui tout brille, tout reluit. Ma chambrette si nue est devenue un temple ; votre image l'habite. Là où vous êtes, la vie est bonne pour moi, et où n'êtes-vous pas, Mariette ?

Je me retournai vers la jeune fille en prononçant ces mots ; au lieu d'y répondre elle poussa un cri et se mit à courir vers la feuillée. Élan de pensionnaire ! Un oisillon venait de lui effleurer l'épaule et de s'abattre lourdement à quelques pas de nous. Elle l'atteignit ; c'était une pauvre mésange qui s'était trop fiée à la force de ses ailes. Tombée de son nid, elle n'avait pu se soutenir et s'agitait piteusement sur ses pattes. Mariette en eut pitié.

— Cherchons où est le nid, me dit-elle, nous l'y replacerons ; autrement, la pauvrette périrait.

Accourus aux plaintes de leur nourrisson, le père et la mère

voltigeaient sur nos têtes avec une hardiesse, une résolution faites pour toucher des cœurs plus barbares. Je suivis de l'œil leurs mouvements et découvris au sommet d'un coudrier, le réduit d'herbes et de mousse où s'abritait la famille. Il ne s'agissait plus que de réintégrer le fugitif dans son domicile et de rendre la paix à cet intérieur. Là commencèrent nos embarras. Quoique le nid ne fût pas élevé, il se trouvait hors de la portée de ma main, et les branches n'offraient pas assez de solidité pour s'en faire un point d'appui. Mariette voyait l'obstacle et frémissait d'impatience; elle piétinait autour du coudrier et secouait la tête d'un air désappointé. Enfin, elle eut une inspiration :

— Édouard, me dit-elle, il faut à tout prix sauver cette chétive bête.

— Je le veux bien, Mariette, répliquai-je, mais comment?

Une couche d'incarnat se répandit sur ses joues et gagna jusqu'à son front.

— Prenez-moi entre vos bras, dit-elle avec une vivacité et une grâce d'enfant.

En disant ces mots, elle avait la pose d'un ange qui ouvre les ailes afin de quitter la terre.

— Entre mes bras? lui dis-je émerveillé.

— Oui, Édouard, ajouta-t-elle, et poussez-moi aussi haut que possible; je veux aller jusqu'au nid.

J'obéis, et l'enlacant au-dessous des genoux, je la soulevai d'un bras vigoureux. Elle n'était pas plus lourde dans ma main que la mésange ne l'était dans la sienne. Quel instant, et de quel trouble il me remplit! jamais je n'avais pu juger si bien la beauté de ces formes divines. Le corps de la jeune fille portait tout entier sur moi, et à ce contact, la volupté se glissait dans mes veines. Heureusement la crise dura peu; Mariette put arriver jusqu'au nid et y déposer l'absent au milieu de ses frères. Son but était rempli; elle avait mis fin à un deuil de famille.

Cet incident, tout puéril qu'il fut, laissa dans l'esprit de la jeune fille une impression heureuse. Elle en devint plus calme et plus disposée à la rêverie. Par moments, elle laissait retomber sa tête sur mon épaule comme une plante qui a besoin d'un tuteur et résiste mal à des langueurs secrètes. Je voulus m'associer à sa pensée, et lui dis :

— Voyez, Mariette, comme il faut peu de place pour être heureux! La branche d'un arbuste et quelques brins de mousse suffisent à ces oiseaux. En ont-ils pour cela des chants moins doux, un plumage moins brillant, une aile moins rapide? Ils

s'aiment, l'amour rend égaux tous les êtres. Il ne leur distribue pas le bonheur en raison du bruit qu'ils font et de l'espace qu'ils occupent. Aimer, c'est jouir de tout; et les amours les plus humbles ne sont pas ceux auxquels le destin a réservé le moins de joies. Aimons-nous donc, Mariette; l'amour tient lieu de toutes choses et rien ne le supplée.

Pendant que je déroulais ma poésie, la jeune fille avait relevé la tête vers moi et m'adressait un sourire qui laissait voir ses dents de nacre. Au moment où je fis une pause elle joignit ses deux mains sur mon bras.

— Et puis? me dit-elle avec un accent où se mêlaient la grâce et l'ironie.

C'était m'avertir que j'allais trop haut. Je me ravisai et descendis sur terre.

— Vous avez raison, Mariette, lui dis-je, parlons un langage sensé. Nous ne sommes pas riches et ne prenons pas le chemin de le devenir. Eh bien! cherchons au fond de nos cœurs la plus grande des richesses, celle qui dure le plus et trompe le moins. Que nous faut-il pour être heureux, comme à ces oiseaux? il nous faut un amour sans contrainte, et au lieu de nid un berceau d'enfant.

Ce mot produisit sur la jeune fille plus d'effet que tout ce que j'avais pu dire jusqu'alors; elle suspendit sa marche et m'imprimant une petite secousse pour attirer mon attention:

— Par exemple, Édouard, me dit-elle, je veux un joli berceau. Un berceau doublé de soie rose! Ces petits anges sont délicieux là-dessous.

Tout en causant, nous avions traversé une partie du bois et venions d'atteindre un carrefour. Encore quelques minutes de trajet, et nous nous trouvions aux portes du bourg de Bièvre, où Mariette devait se rendre. C'était clore d'une manière bien brusque une journée pleine d'enchantements. La quitter déjà, quel ennui! La promenade était si bonne sous les bois! et d'ailleurs on avait tant de choses à se confier, tant de plans à faire! j'y songeais depuis un instant et elle aussi:

— Mariette? lui dis-je en lui poussant le coude.

— Qu'est-ce? me répliqua-t-elle.

— Voici le bourg à l'extrémité de cette avenue de bouleaux, à deux cents pas d'ici, tout au plus.

— Eh bien! dit-elle avec une insouciance feinte, que puis-je à cela?

— Si nous prenions par le plus long, Mariette?

— A la bonne heure! Va pour le chemin le plus long! Ma cousine attendra.

Elle achevait à peine, que déjà nous rentrions dans le bois. Sur ce point cessaient les sentiers frayés; il fallait s'ouvrir un chemin à travers les arbustes et sur un sol jonché de ronces. Des plantes sarmenteuses rampaient dans tous les sens et s'enlaçaient aux arbres de haute futaie. Leurs formes étonnaient l'œil: le pied hésitait souvent, de peur de fouler un reptile. Çà et là des blocs de rocher ajoutaient aux difficultés du terrain et créaient des inégalités qni rendaient notre marche pénible. Mariette soutenait la partie avec un courage enjoué. Cependant, plus d'une fois il fallut se porter à son secours. Tantôt un lierre l'enveloppait de ses mille bras; tantôt un buisson menaçait d'emporter un pan de sa robe. Nous livrions alors un combat à ces ennemis, et des éclats de rire célébraient notre victoire.

A force de marcher en vrais pionniers et à l'aventure, nous arrivâmes devant un taillis où la hache seule aurait pu nous frayer un passage. Je regardai avec soin autour de moi; mes souvenirs se trouvèrent en défaut. Cependant le Buisson de Verrières m'était familier; j'en connaissais toutes les issues. Où nous avait conduits notre course étourdie? De quel côté se diriger au milieu de ces rets qui nous enlaçaient de toutes parts? Un peu d'inquiétude se peignit sur mon visage: Mariette s'en aperçut:

— Nous sommes égarés, n'est-ce pas? me dit-elle.

— Mais non, répondis-je en cherchant à la rassurer; il me semble que voici notre chemin.

Je désignais au hasard l'un des côtés du bois; Mariette ne fut pas dupe.

— Bah! dit-elle, quand cela serait! il fait bon ici! Voyez les jolis siéges, ajouta-t-elle en me montrant deux rochers que recouvraient des mousses! et doux et commodes!

Elle s'y reposait en même temps et m'invitait par un geste à prendre place à ses côtés.

— Et ce baldaquin, reprit-elle en me montrant un beau tilleul, où en trouver d'une nuance plus tendre? mais vous me semblez distrait, Édouard.

La folle se jouait ainsi de mon anxiété et eût poussé la chose plus loin si un léger bruit ne fût parvenu jusqu'à nous.

Elle se tut, je devins attentif. Les broussailles s'agitaient, et cette agitation régnait dans un sillon étendu. Je n'y vis d'abord que le passage d'une bête fauve; mais le frétillement des feuilles continuait. Un épagneul montra bientôt sa tête hors des taillis et

vint s'arrêter à nos pieds, l'œil fixe, le nez au vent, comme s'il eût voulu nous tenir en arrêt. Évidemment cet animal était dressé à une chasse de ce genre :

— Ici, Rustaud, s'écria une voix.

L'épagneul partit comme un trait et disparut dans une touffe de germandrées.

C'était encore le garde, mon espion assidu. Je crus qu'il allait venir à nous et je m'apprêtais cette fois à le gourmander quand le silence se fit de nouveau. Nous nous retrouvions seuls; il est vrai que cette solitude nous laissait dans le même embarras.

Notre unique ressource était le hasard; nous nous confiâmes à lui, et il se montra secourable. A peine eûmes-nous fait cent pas sur la gauche, qu'il se fit devant nous une brusque éclaircie; c'était la lisière du bois; nous touchions à la vallée. Je craignais que le courage de Mariette n'eût été ébranlé par ces épreuves et qu'elle ne voulût pas pousser la promenade plus loin. C'était mal la connaître; à peine eut-elle retrouvé un terrain battu qu'elle reprit sa course et se dirigea en bondissant vers les bords de la Bièvre.

La berge de ce ruisseau n'est presque jamais banale; les riverains en usent à leur profit et l'enveloppent dans des propriétés closes. Cependant sur divers points on peut y aboutir, et nulle part au milieu d'un site plus gracieux qu'entre Vauboyen et les Roches. C'est là que je conduisis Mariette. Comme abri naturel, on y trouve une haie de troënes, peuplée d'oisillons qui en ravagent les baies: quelques saules, jetés sur les deux rives, livrent au courant leurs chevelures. L'eau, peu profonde, gazouille entre les rochers comme le bouvreuil dans les rameaux des arbustes. On chercherait en vain des beautés plus tranquilles, un paysage plus doux.

A peine étions-nous arrivés, que Mariette se livra de nouveau à ces accès de vivacité dont elle ne pouvait se défendre. Quoique la pente fût rapide, elle suivait en sautillant les demoiselles qui rasaient les eaux de leurs ailes. Étendu sur le gazon des talus, je ne me lassais pas d'admirer la souplesse de ses mouvements quand tout à coup je la vis perdre l'équilibre et trébucher du côté de la rivière. D'un bond je m'élançai vers elle et la retirai de l'eau, ruisselante de la tête aux pieds. Si c'était la journée aux enchantements, ce devait être aussi la journée aux aventures. Quel embarras imprévu et comment y remédier? Pendant que mon imagination était aux champs, Mariette avait pris son parti. Sur l'un des points de la berge, les saules formaient un rideau et ménageaient un espace abrité. C'est là qu'elle se réfugia.

D'une main leste, elle enleva ses chaussures et ses bas, puis sa robe même, en se couvrant bien vite de son fichu, elle restait ainsi en jupon, pieds et jambes nus. Elle était si belle, qu'il eût fallu l'adorer à genoux. Je portai les vêtements sur la haie de troënes et les exposai aux rayons d'un soleil ardent; puis je revins prendre ma place auprès d'elle.

D'abord un peu confuse, Mariette avait promptement retrouvé son aplomb. Elle portait ce costume léger avec l'aisance et la chasteté d'une nymphe. Les rôles semblaient intervertis; j'étais plus embarrassé qu'elle. Cependant la hardiesse commençait à me revenir et peut-être ne serais-je pas toujours resté dans les bornes d'une admiration recueillie, lorsqu'une main sortie du feuillage vient s'appesantir sur mon épaule, pendant qu'un timbre sonore faisait retentir à mon oreille, ces mots significatifs :

— Eh bien ! mon gars, que faites-vous donc là dedans? Vous vous en allez bien loin pour prendre vos bains de pied?

Cette voix et cette main appartenaient au père Grandchamp, qui tomba devant nous au moment où nous y songions le moins. Évidemment quelqu'un nous avait trahis. Le soupçon ne pouvait atteindre que mon espion de la forêt ou le chaperon de Mariette. Lequel des deux accuser? Était-ce la villageoise? était-ce le garde?

IX

LE CONSEIL DE FAMILLE.

Le premier mouvement de Mariette, lorsqu'elle eut reconnu son père, fut de courir vers ses vêtements et de rétablir sa toilette sur un meilleur pied. De mon côté, j'essayai d'expliquer au vieux Grandchamp la cause, d'ailleurs fort innocente, du négligé dans lequel il surprenait sa fille. Au lieu de se prêter à mes explications, le pépiniériste secouait la tête d'un air soucieux, et de temps à autre, relevait sur moi des yeux chargés d'éclairs :

— C'est bon ! bon ! disait-il entre ses dents, tout s'éclaircira au logis.

Je craignais que l'orage n'éclatât sur Mariette. Aussi essayai-je de justifier notre promenade, en la mettant sur le compte du hasard. A ce mot, Grandchamp se réveilla comme un sanglier sous l'épieu :

— Le hasard, s'écria-t-il. Voilà une belle histoire. Je vous trouve à deux lieues de Verrières; c'est du hasard. Tête-à-tête sur les bords de la Bièvre, encore du hasard. En jupon court, toujours du hasard.

Au moment où il achevait ces mots, Mariette survint et lui dit gaiement :

— Oui, petit père, du hasard.

— Alors, ma fille, c'est un hasard qui peut vous mener loin, répondit Grandchamp avec sévérité.

Mariette n'était pas accoutumée à ce langage; deux larmes mouillèrent ses cils :

— Mon père ! dit-elle d'un ton suppliant.

Grandchamp sentait que l'émotion allait le gagner, et il chercha à s'en défendre.

— Quand je vous dis que c'est bon ! s'écria-t-il. A Verrières, nous tirerons la chose au clair. Pour le moment, il n'y a qu'à retourner au gîte. La carriole est là qui nous attend. En route donc.

A l'appui de ces mots, Grandchamp prit ses airs les plus bourrus; mais Mariette ne s'en alarma point. Elle savait quel était son empire.

— Mon bon père, dit-elle en insistant et en employant les notes les plus douces de sa voix.

Il n'en fallait pas davantage pour changer les dispositions de Grandchamp. Mariette s'était rapprochée de lui et passait sur ses joues brunies des mains blanches et potelées. Vainement le vieillard cherchait-il à se défendre contre le charme, à s'affermir dans sa mauvaise humeur; le succès servait mal ses efforts.

— Allons, s'écria-t-il, voilà que ça me gagne. Et dire que je ne pourrai pas tenir bon une fois; mais je ne suis donc qu'une chiffe !

— Bon petit père, dit Mariette, élevant jusqu'à leur dernière puissance ses moyens de séduction et ses manières de chatte.

Grandchamp n'y résista plus; il prit sa fille entre ses bras et la couvrit de baisers.

— Mais tu le sais bien, méchante enfant, dit-il, en exhalant un énorme soupir, que je ne suis point un sauvage, un père féroce. Tu le sais, que tu me mènes comme avec une longe, que tu me mettrais, si tu le voulais bien, sous la même cloche que mes melons. Tu sais tout cela, Mariette : pourquoi en abuses-tu ?

La jeune fille ne répondait pas et redoublait seulement ses caresses; je crus devoir me mêler à ces explications :

— Père Grandchamp, lui dis-je...

Jamais apostrophe n'eût moins de bonheur, elle suffit pour réveiller dans le cœur du vieillard les tempêtes qui venaient de s'y endormir. Se dégageant des bras de Mariette, il se retourna brusquement de mon côté :

— Qui est-ce qui te parle à toi ? s'écria-t-il. Tu n'es pas ma fille, à ce qu'il me semble. Autant vaudrait te taire, entends-tu? Je ne sais ce qui me retient, mon gars, de te briser un membre pour t'apprendre à venir porter le désordre dans mon logis ! Un bel oison, vraiment, pour séduire les femmes ? Tiens, veux-tu que je te donne un bon conseil ? Tire-toi de la portée de mon bras ; autrement je ne réponds de rien.

Grandchamp s'échauffait en avançant dans son discours. Une diversion était nécessaire, elle eut lieu à point nommé. Soit que l'effroi eût opéré une révolution chez la jeune fille, soit qu'un peu de calcul se mêlât à tout ceci, nous la vîmes chanceler et pâlir.

— Assez, mon père, dit-elle d'une voix faible.

Puis elle se laissa tomber comme une fleur qui vient d'être coupée au pied. Grandchamp était loin de s'attendre à une pareille crise :

— Dieu du ciel ! s'écria-t-il, mon enfant qui se pâme ! Vite, du secours ! Édouard, un peu d'eau dans le creux de ta main, mon garçon. Brutal que je suis, c'est moi qui l'aurai tuée !

La syncope dura peu ; Mariette rouvrit les yeux, et les tournant vers le vieillard avec une tendresse mêlée de langueur :

— Bon petit père ! lui dit-elle.

— Ma fille, répondit Grandchamp en la pressant sur sa poitrine, te voilà bien revenue, n'est-ce pas? Qu'est-ce que tu éprouves? Où as-tu mal ? Viens, mon agneau, allons vers l'ombre ; c'est le soleil qui t'aura saisie trop vivement.

Il la souleva par la taille et l'emporta sous les saules, où il lui donna le tronc d'un gros arbre pour dossier et l'herbe du talus pour tapis. Quand elle fut commodément assise, il se plaça à sa gauche et me fit signe de venir compléter le groupe. Ce n'était plus le même homme. Ses sourcils, tantôt hérissés comme des soies, avaient repris un air naturel ; ses yeux gris ne pétillaient plus de colère, sa voix même s'était radoucie :

— Enfants, dit-il, croyez-vous que je ne vous aie pas devinés, que j'aie été dupe de vos petits manéges? Me tromper, moi, un vieux routier ; allons donc ! D'ailleurs est-ce que l'on trompe jamais un père ?

Mariette prit la main de Grandchamp et la porta à ses lèvres ; moi, je m'effaçais le plus qu'il m'était possible.

— Tu as eu tort, fillette, reprit le vieillard, bien tort de te défier de moi. Ne m'avais-tu pas toujours trouvé indulgent, même pour tes caprices? Et pourtant, ajouta-t-il avec tristesse, tu as des secrets que tu ne me confies pas ! C'est mal, fillette, c'est mal.

Pour toute réponse, Mariette se mit à fondre en larmes et, entraîné par l'exemple, je me laissai aller à en faire autant. Ce fut au tour de Grandchamp à nous calmer.

— Allons, dit-il en prenant les deux mains de sa fille, ça ne manque jamais. Pas moyen de dire un mot aux femmes, sans qu'à l'instant même on les voie pleurer comme des Madeleines. Mais vraiment! ça n'a pas de bon sens, petite. Voyons, Mariette, essuie-moi ces yeux et qu'il n'en soit plus question. Et toi aussi, grand dadais, ajouta-t-il en remarquant ma figure éplorée; si tu savais quel drôle d'air tu as là-dessous !

En effet, l'affliction ne m'embellissait pas, et ce spectacle réjouit le père Grandchamp, au point de créer une diversion en ma faveur. Il me serra la main en signe de réconciliation, mais d'une manière si vigoureuse, qu'un membre moins solide que le mien en eût été désarticulé.

— Parlons peu et parlons bien, ajouta-t-il en modérant sa voix. Le mal est fait ; les têtes sont prises, il faut aviser. Vous vous plaisez, vous vous convenez, n'est-ce pas, mes beaux tourtereaux ?

Nous répondîmes au père Grandchamp par un regard plus expressif que des phrases. Il continua :

— Diable! diable! Ça n'ira pas aussi aisément que vous le croyez. Passer devant M. le curé et M. le maire rien de plus simple. Une robe de noces lui irait à ravir à cette enfant, quoiqu'elle soit bien jeune. Et moi donc serais-je heureux ce jour-là! quel rigaudon j'y danserais ! Mais, continua le vieillard en secouant la tête, ce n'est pas tout que de marier des enfants, il faut encore qu'ils aient de quoi vivre. La misère et l'amour, ça fait un mauvais couple. Je m'y connais. On se caresse le premier jour, on s'égratigne le lendemain.

— Mon père, dîmes-nous presque à la fois, Mariette et moi.

— C'est bon, c'est bon, reprit le pépiniériste; quand je vous dis que je suis des vôtres. Dame! il faudra voir. Ce garçon a une famille ; il est naturel de la consulter. Peut-être que sa tante fera quelque chose pour lui. Un sapeur fini que cette femme, et c'est dommage, car le cœur vaut son pesant d'or. Pas plus tard qu'aujourd'hui j'irai lui en causer un mot. Il faut bien que ça soit pour toi, fillette, car j'avais juré de ne plus remettre les pieds dans ce

guêpier. Maintenant, en route. Le soleil descend et il nous reste deux lieues à faire.

Nous rejoignîmes la carriole qui nous emporta rapidement vers Verrières. Mariette, encore souffrante, occupait le fond avec son père, je me plaçai sur le devant avec le valet de ferme qui tenait les guides.

J'étais vivement préoccupé. Une démarche allait avoir lieu, et notre sort devait en dépendre. Pour en venir là, le père Grandchamp avait dû se faire quelque violence. Un peu de mésintelligence régnait entre nos deux maisons ou plutôt entre leurs deux membres principaux. Ma tante Brigitte appelait le pépiniériste un vieux satyre, et celui-ci, usant du même procédé, la traitait de sapeur et de dragon. J'ai toujours soupçonné Grandchamp d'avoir aspiré à la succession d'un général de l'Empire, et de s'y être pris d'une manière trop vive, trop militaire. De son côté la veuve Pétermann avait dû manifester avec quelque rudesse sa fidélité à la mémoire du défunt. De là ces rancunes et cette froideur. En outre, il s'y joignait un contraste marqué dans les opinions. Ma tante, à cheval sur la sienne, accusait Grandchamp de n'en avoir aucune. Grandchamp n'avait que deux faiblesses, sa fille et ses fleurs ; hors de là il était invulnérable et se défendait en paysan madré. Toutes ces circonstances avaient servi à envenimer les relations entre voisins et rendaient fort délicate la démarche à laquelle le pépiniériste s'était résolu.

Quand la carriole fut arrivée à sa destination, Mariette en descendit et, par un regard, rappela son père au sentiment de sa promesse. Le vieillard paraissait aux regrets de s'être tant engagé. Cependant il s'exécuta et m'entraîna du côté de notre maison. Seulement, avant d'y entrer, il me secoua le bras avec quelque rudesse, et pour me faire bien comprendre la valeur de ce geste, il ajouta :

— Maintenant que nous voici seuls, mon garçon, et que la petite n'est plus là pour m'ensorceler, j'ai deux mots à te dire qui en valent cent ; retiens-les bien. Si je te reprends à lui parler jusqu'à ce que tout soit d'accord, je te brise les os. Tu m'as entendu ? Eh bien ! gouverne-toi en conséquence.

Sans me donner le temps de lui répondre, il souleva le loquet de notre porte et entra. Ce n'était déjà plus le même homme.

L'apparition du père Grandchamp causa quelque étonnement sous notre toit. Depuis plusieurs années, il affectait de s'en tenir à l'écart, et cet acte imprévu se compliquait de ma présence à ses côtés. Ma mère, qui lisait ses Heures dans un coin, se leva

our venir m'embrasser, tandis que sa sœur attendait le pépi-iériste de pied ferme et se cambrait majestueusement.

— Ah ! c'est vous, Grandchamp, dit-elle, soyez le bienvenu. hérèse, donne un siége à Grandchamp.

— Merci, voisines, dit le pépiniériste en s'asseyant. Ce n'est oint de refus. Notre maudite carriole nous a vigoureusement ecoués de Bièvre ici. Quelles ornières, bon Dieu !

— C'est votre gouvernement qui vous vaut cela, Grandchamp, eprit ma tante ; il aime mieux réparer les clochers que d'en-retenir les chemins. Vous marchez donc toujours avec ces ens-là, voisin ?

— Moi, voisine, répliqua Grandchamp, est-ce que je marche vec personne ? Trouvez-moi un gouvernement qui ne demande lus d'impôts, demain, je me mets avec lui.

C'était le thème favori du pépiniériste, sa seule opinion en natière d'affaires publiques. Il croyait avoir vidé l'incident et 'apprêtait à en venir au but de sa visite, lorsque ma tante Bri-itte l'interrompit :

— Des impôts, dit-elle, est-ce que l'Empereur en demandait? 'rouvez-moi quelqu'un à qui il ait fait tort d'un centime! Il imait trop le peuple français pour cela. Lui, demander des im-ôts! On voit bien que vous ne l'avez jamais connu,.

— Mais, dit Grandchamp, puisque j'y ai contribué moi-même, uisque cela m'a coûté du bel argent.

— Vous, vieux satyre, s'écria ma tante en s'échauffant peu peu, vous avez donné quelque chose à l'Empereur. Pas pos-ible! De l'argent, il en avait à ne savoir qu'en faire. Pour reuve, il a laissé deux cents millions à la grande armée dont eux-ci nous font encore tort, les écornifleurs qu'ils sont.

Le pépiniériste n'osa pas insister et prouver qu'il avait payé impôt sous le régime impérial. Il avait un autre souci en tête, n chapitre plus délicat à entamer :

— Quel dragon! disait-il à part lui; du diable si je sais par uel bout la prendre !

J'étais dans les transes ; rien ne tournait au gré de mes vœux. n ne s'expliquait pas, on s'égarait dans les malentendus. Si je 'avais pas craint d'empiéter sur les droits du père Grandchamp t de le blesser par mon impatience, j'eusse déclaré nettement e motif qui l'amenait et plaidé moi-même ma cause. Faute de rendre un parti aussi décisif, j'allai m'asseoir près de ma tante, t la comblai de caresses : je voyais en elle un juge et cherchais 'avance à désarmer ses rigueurs. Cette circonstance amena une xplication.

— D'où arrives-tu, mon fils? me dit ma tante en m'essuyant le front avec son mouchoir; comme te voilà en nage!

— Dame, répondit Grandchamp qui prit la parole, nous venons d'au delà de Bièvre, et le soleil est chaud. C'est moi qui vous le ramène, voisine; ce jeune homme s'était égaré.

— Égaré! s'écria ma mère avec inquiétude.

— Quand je dis égaré, voisines, je m'entends, reprit le pépiniériste. Égaré sur les bords de l'eau et en compagnie. Jour de ma vie, comme il y allait! Du reste, un morceau de choix, j'en conviens!

— Ah! mon Dieu, s'écria ma mère qui comprit la gravité de l'accusation.

— Eh bien! dit ma tante, moins susceptible sur ce chapitre, quand cela serait. Ne faut-il pas que le bel âge se passe? Qui est-ce qui n'a pas été jeune, moi la première? Personne n'a été plus jeune que moi. Et vous aussi, vous l'avez été, vieux satyre, quoiqu'il n'y paraisse guère, ajouta-t-elle en se retournant vers Grandchamp. Est-ce que vous n'auriez pas pu les laisser tranquilles, ces agneaux?

C'était la seconde fois que la générale employait, en parlant au voisin, une qualification blessante. A ces piqûres on voyait Grandchamp s'agiter sur sa chaise comme un cheval à qui l'on fait sentir l'éperon. Il tournait à l'aigre, et releva le gant.

— Les laisser tranquilles, dit-il, avec un peu de colère. Vraiment, le conseil est bon! J'aurais voulu vous y voir, madame la générale.

Ma tante ne savait pas ce que voulait dire ce changement de ton; mais aucune gamme ne l'effrayait et elle eut bientôt pris la dominante. Aux grands airs elle opposa les grands airs.

— Allez toujours, dit-elle; on vous rejoindra.

— Ah! il fallait les laisser tranquilles, reprit Grandchamp appuyant encore sur ces mots. Nous aurions vu alors de la belle besogne.

— Et que vous importe? répondit ma tante; n'est-ce pas notre garçon, après tout, et non le vôtre?

— Oui, voisine, dit Grandchamp de plus en plus irrité; mais savez-vous avec qui je l'ai surpris, ce beau cadet?

— Ma foi, non, répliqua ma tante, et pourquoi m'en soucierais-je?

— Je l'ai surpris avec ma fille, dit Grandchamp d'une voix solennelle. Maintenant, madame la générale, vous comprenez pourquoi je m'en suis mêlé.

— Avec Mariette! dit ma mère en joignant ses mains. Est-ce vrai, mon fils?

Je baissai la tête comme un coupable: ma tante ne se contenta pas de ce muet acquiescement.

— Est-ce vrai, mon garçon? me dit-elle en répétant la question d'un ton plus leste et moins éploré.

— Oui, ma tante, répondis-je à mi-voix et en homme qui demande grâce.

— Ma foi, s'écria ma tante, entraînée par ses souvenirs, c'est de bonne guerre. On a toujours vu cela. Les jeunes coqs s'en vont la crête au vent; quoi de plus naturel? Que ceux qui ont des poulettes, les gardent.

Le feu venait d'être mis aux poudres. Aux derniers mots de ma tante Brigitte, le père Grandchamp, s'était levé furieux. Toutes ses résolutions pacifiques s'étaient évanouies devant ces paroles où se mêlaient l'ironie et l'offense.

— Ah! c'est sur ce pied que vous comptez le prendre, s'écria-t-il, là, bien sérieusement, ma voisine?

— Oui, mon voisin, bien sérieusement, répondit la générale, en se mettant au diapason de son interlocuteur.

— Ma tante! m'écriai-je en essayant d'intervenir et de calmer les parties belligérantes.

— Laisse-moi, mon fiston, dit la générale en me repoussant. Ne faudra-t-il pas prendre des mitaines pour converser avec ce pataud-là? Moi qui ai parlé cent cinquante fois à l'Empereur comme je te parle, je baisserais pavillon devant un fabricant de citrouilles! Jamais, mon fils, jamais.

— Ma sœur, s'écriait de son côté ma mère, ne t'emporte pas, je t'en supplie!

Les choses s'envenimaient au point qu'il était impossible de les arranger. Quand la fumée des souvenirs montait au cerveau de la veuve Pétermann, à l'instant même, nous voyions se déclarer des symptômes terribles. Nul moyen de la contenir; elle devenait intraitable. Quoique moins en dehors, la fermeté du père Grandchamp avait une trempe tout aussi solide. Il était entêté à la manière des villageois, c'est-à-dire sans éclat, mais aussi sans retour.

Entre de pareils acteurs, la scène aurait eu des suites fâcheuses. Ma mère, dont l'esprit était à la torture, voulut tenter un effort, et me prenant à part :

— Emmène Grandchamp, me dit-elle, ou le feu est à la maison. Brigitte n'a plus sa tête.

— Je vous comprends, ma mère, lui dis-je, et vous, tâchez de contenir ma tante.

Je m'approchai du pépiniériste, pendant que la veuve Mongeron exécutait la même manœuvre auprès de sa sœur. Nous formions ainsi une sorte d'obstacle au fluide orageux qui remplissait l'atmosphère.

— Montrez-vous le plus raisonnable, dis-je au vieillard de manière à n'être entendu que de lui; Mariette vous en saura gré.

— Y penses-tu, Brigitte? disait ma mère. Un homme qui est chez toi, dans ta maison! Dehors, je ne dis pas.

Ces mots suffirent pour amener un moment de trêve. J'en profitai et poussai le vieillard vers la rue. Il était agité, mais silencieux; je le conduisis jusqu'au seuil de son logis. Quand il y fut arrivé, il se retourna vers moi et, appuyant ses paroles d'un geste menaçant :

— Tu vois cette porte, me dit-il. Eh bien! mon garçon, si tu essayes jamais plus de la franchir et que je t'y surprenne, je te clouerai là-haut, foi de Grandchamp, comme je le ferais d'une orfraie.

X

LE GÉNIE DES AMOUREUX.

Lorsque je reparus à Verrières, le dimanche suivant, ma mère fut frappée de l'altération de mes traits. C'était l'effet d'une douleur contenue. Désormais il n'y avait plus de vie pour moi, hors de mon amour.

Cette découverte affligea la pauvre femme sans ébranler ses préventions; elle s'en remit au temps du soin de me guérir. Un secret instinct, cet instinct des mères, la tenait en garde contre une alliance avec les Grandchamp, et chaque jour elle demandait au ciel d'éloigner de moi ce penchant funeste. D'autre part, ma tante ne voulait plus entendre parler ni du voisin, ni de sa famille, et quand par hasard elle ouvrait la bouche à leur sujet, c'était pour les écraser de ses dédains ou de ses colères. Ainsi ma tête demeurait livrée à la pire des exaltations, celle qui se replie sur elle-même, faute de trouver une issue.

Je n'étais plus le même homme; je devenais sournois, taciturne, inquiet. A Verrières, je ne savais plus tenir en place : cette maison Grandchamp, désormais frappée d'interdit, était pour

moi comme une tunique de feu : je n'en pouvais supporter le voisinage. Aussi me voyait-on fuir le bourg pour aller courir les bois et y retrouver les vestiges d'un bonheur trop vite évanoui. J'ai fait ainsi des courses insensées sous les futaies et à travers les bruyères, cherchant à dompter mon cœur par une activité machinale. Vain espoir ! je revenais de là brisé de fatigue, mais plus épris que jamais.

Un jour que je rentrais chez ma mère après une de ces promenades à outrance, j'aperçus à la limite des vergers et en dehors des clôtures, un noyer qui dominait la plaine et les maisons du bourg. A la vue de cet arbre, une idée me vint, celle de m'en servir comme d'un moyen d'observation, et, pour employer un terme de mer, d'une vigie. Après m'être assuré que personne ne pouvait me voir, je gravis le noyer, et montai de rameau en rameau. Vers le milieu de l'arbre, les branches s'entre-croisaient et formaient un siége naturel auquel le tronc servait de dossier. Ce fut là que je m'arrêtai en jetant les yeux autour de moi afin de me reconnaître. L'ombrage était si épais, que je ne courais aucun risque d'être aperçu. Je voyais et n'étais pas vu, double avantage. J'avais devant moi la maison de Grandchamp, les vergers, les serres, les clos réservés à l'hortolage. L'intérieur même du logis me cachait mal ses secrets ; je les devinais à travers les vitres transparentes.

Il serait difficile de dire à quel point cette découverte m'enchanta ; je rentrai consolé, presque heureux. Dès ce jour, le noyer devint mon asile favori ; je m'y glissais avec toutes sortes de précautions, et y passais des journées entières. D'en haut, je pouvais suivre de l'œil Mariette, vivre à ses côtés, m'associer à ses occupations. Pendant quelque temps, ce bonheur me suffit ; je ne concevais rien au delà. Plus tard, je désirai mieux ; c'est dans l'ordre. J'essayai de mettre la jeune fille dans la complicité, de l'initier à ma tactique. Rien de plus imprudent : pour être remarqué d'elle, il fallait m'exposer à des regards indiscrets et risquer la partie en essayant de forcer la chance. N'importe, je ne voulus pas en avoir le démenti. Chaque fois que Mariette paraissait au loin, je quittais le massif de l'arbre et me glissais, non sans péril, à l'extrémité d'une branche, d'où j'agitais mon mouchoir. Enfin, elle remarqua ce mouvement et me démêla sous mon enveloppe de feuilles. Je recueillis le prix de mes efforts ; ma combinaison eut un plein succès. Dès ce moment, il s'établit entre nous un échange de signes et de gestes, empruntés à cette pantomime expressive dont les amoureux ont le secret.

Ce manége se prolongea pendant quelque temps et suffit pour

tromper mes douleurs. J'y puisais la certitude d'être aimé ; pour les cœurs épris, c'est le baume souverain. Loin de souffrir de la contrainte qui pesait sur nous, notre passion ne faisait que s'en accroître et y empruntait un prestige nouveau. Plus de liberté nous eût donné des joies moins vives. Malheureusement cet épisode dura peu ; une circonstance imprévue vint encore changer l'état de nos affaires.

Ma mère revenait un dimanche des vêpres et passait devant la maison des Grandchamp, lorsque celui-ci l'accosta. Depuis la scène orageuse où nos amours avaient fait un naufrage complet, c'était la première fois que le vieillard adressait la parole à un membre de ma famille. Aussi, ma mère ne put-elle se défendre d'un peu de surprise.

— Veuve Mongeron, lui dit le pépiniériste avec une politesse qui ne lui était point ordinaire, voulez-vous me suivre un moment? Je vous ferai assister à un spectacle qui vous intéressera.

Il lui montrait la porte de son logement pour l'inviter à y entrer. Ma mère résistait.

— Mais, disait-elle, encore faut-il savoir ce que c'est, père Grandchamp.

— Soyez sans crainte, veuve Mongeron, vous allez voir quelque chose de curieux. Une vraie comédie!

Sur ces mots, il l'entraîna du côté de ses granges, et la fit monter par une échelle dans un grenier à foin qui avait autrefois servi de colombier. L'un des côtés de la muraille était encore percé de petites ouvertures ménagées aux anciens commensaux de cette pièce. Ce fut là que le pépiniériste conduisit ma mère.

— Mettez-vous ici devant, lui dit-il, veuve Mongeron, et regardez droit devant vous. Il y a de quoi rire.

Ma mère obéit et ouvrit de grands yeux pour apercevoir ce que le vieillard signalait à sa curiosité. Ce fut en vain, et au bout de quelques minutes d'attention :

— Je ne vois rien, dit-elle.

— Vraiment ? répondit le pépiniériste, alors nous allons vous aider un peu. Remettez l'œil à l'ouverture. Y êtes-vous ?

— Oui, dit ma mère.

— Bien, veuve Mongeron, reprit Grandchamp. Maintenant, distinguez-vous un gros noyer dans la campagne, et sur ce noyer, l'oiseau qui en a fait son perchoir ?

— Jésus Dieu ! s'écria ma mère, saisie d'un soudain effroi. Est-ce bien possible ?

Elle venait de me reconnaître, et tremblait à l'idée d'un accident, d'une chute.

— Le malheureux enfant ! le malheureux enfant ! répétait-elle sur tous les tons. Mais que fait-il donc là-haut ?

— Ce qu'il y fait ? répondit Grandchamp sans se départir de son calme, tâchons de nous en assurer. Tenez, voisine, prenez cette lucarne ; elle est plus commode ; vous y verrez mieux. Bon ! vous y voilà. Jetez maintenant les yeux sur votre gauche, là, près de la melonnière.

— Mariette ! dit ma mère.

— Tout juste, Mariette, poursuivit Grandchamp. Maintenant, suivez le jeu du mouchoir, voisine ; c'est le fin du fin, c'est le bouquet. Mouchoir au jardin, mouchoir sur l'arbre. Voyez donc ! quand un est en l'air, l'autre l'est aussi. Et allez, allez. A toi, Mariette ; à toi, Édouard. Pourvu que l'autre ne dégringole pas : la branche est bien mince.

Ces derniers mots firent frissonner ma mère ; elle surveillait mes mouvements et retenait jusqu'à son souffle, tant elle craignait de voir ce point d'appui se briser sous moi. Enfin elle se sentit vaincue, et d'un ton qui demandait grâce :

— Père Grandchamp, dit-elle, il faut que je prévienne ma sœur de ce qui se passe ici. Les choses ne peuvent pas rester sur ce pied, je vais vous l'amener.

— Faites, voisine, répondit le pépiniériste ; suivez votre idée, ça vaut la peine d'être vu. Et tenez, voilà qu'ils se remettent en frais. Bien, mes amoureux, ne vous gênez pas ! Allons, au petit bonheur ! ma parole, on paierait les places.

Ma mère ne put entendre ces derniers mots. Elle regagnait la maison, et, peu d'instants après, elle racontait à sa sœur la scène dont elle venait d'être témoin.

— Brigitte, ajouta-t-elle, il faut prendre un parti ; le malheureux se tuerait.

— Allons voir ça de près, répondit ma tante en s'acheminant vers les granges du pépiniériste.

Grandchamp n'avait pas quitté son poste, et, au sommet de l'échelle, ce fut lui qui tendit la main à la générale.

— Sans rancune, voisin, lui dit celle-ci ; il s'agit de nos enfants, oublions le reste.

— Volontiers, voisine, répondit le vieillard ; j'allais vous en dire autant.

Ma tante eut bientôt vu de quoi il s'agissait, mais, au lieu de partager les inquiétudes de sa sœur, elle prit goût à ce qu'elle voyait.

— Bravo ! mon fils, s'écria-t-elle, comme si j'eusse pu l'entendre ; bravo ! la petite. Y vont-ils de cœur et d'âme, ces jou-

venceaux ! Ça vous rajeunit de voir ces choses-là ! Il semble que l'on y est, que l'on a vingt ans !

— Eh ! eh ! dit Grandchamp, comme s'il eût à son tour réchauffé ses sens à ce spectacle.

— Vous aussi, vous riez, dit ma tante. Je parie que vous n'avez jamais monté une faction dans ce genre, profond scélérat. Vous ne perchiez pas vos amours si haut.

En toute autre circonstance, Grandchamp eût été blessé. Ce jour-là, il paraissait résolu à ne s'affecter de rien.

— Le fait est, voisine, répliqua-t-il, que le pauvre garçon s'y prend d'un peu loin. A la place de Mariette, vous lui auriez fait rapprocher les distances.

Il convenait de prendre un parti ; ma tante Brigitte s'en ouvrit la première à Grandchamp.

— C'est vu, dit-elle ; il ne faut pas laisser ce garçon faire le pied de grue sur cet arbre.

— Sans compter que je ne puis pas l'aller gauler comme une noix, ajouta le pépiniériste.

— Eh bien ! reprit ma tante, il n'y a qu'à en causer, voisin. L'amour de ce jouvenceau me touche ; on voit que c'est chaud, qu'il a le bon mal. Un autre aurait pris son parti et cherché fortune ailleurs. Il ne manque pas de femmes. Dieu merci, dans l'étendue de l'empire français. Lui, non, il s'acharne, il s'obstine, il se butte. Bravo ! j'aime ces caractères ; ça me rappelle Pétermann.

— Ma foi ! voisine, puisqu'il faut vous parler avec franchise, répondit Grandchamp, il en est tout à fait de même chez nous. Mariette en tient pour votre garçon, et rudement. Elle ne dort plus, ne mange plus. Avant qu'il n'y eût une amourette sous jeu, c'était une vraie linotte. Aujourd'hui plus rien. La maison en devient d'un triste achevé. Aussi je me suis mis à broyer du noir comme elle, et j'ai besoin d'en finir.

— Voisin, reprit ma tante, quoi de plus simple alors. Les jouvenceaux sont assortis. On irait bien loin pour trouver un garçon comme le nôtre : doux, bien élevé, et bâti, que c'est un charme ! toute la tournure de son oncle !

— Et il s'apparierait à un joli brin de fille, je m'en flatte, s'écria le pépiniériste qui ne voulut pas rester court en matière d'éloges.

L'affaire semblait marcher toute seule, quand ma mère fit entendre quelques paroles raisonnables. Sa résistance était vaincue; cependant elle ne voulait pas que l'on conduisît si légèrement une négociation où mon avenir était engagé.

— Vous songez donc à établir ces enfants ? dit-elle.

— Que veux-tu ? répondit ma tante Brigitte ; si nous ne le faisons pas avec eux, ils le feront sans nous.

— Soit, dit ma mère ; mais encore faut-il s'assurer qu'ils auront de quoi vivre.

La générale n'avait pas songé à cette difficulté ; Grandchamp s'était à dessein tenu sur la défensive. Cauteleux comme un paysan, il évitait de s'engager et rusait en cette occasion comme il rusait en toutes. Le fond de sa pensée était celle-ci : consentir à un établissement que sa fille désirait avec opiniâtreté ; mais s'exécuter le plus tard et au moins de frais possible.

— Thérèse a raison, dit ma tante après avoir réfléchi un moment ; marier ces jouvenceaux, c'est bien, mais auront-ils du pain ? Qu'en pensez-vous, père Grandchamp ?

Directement interpellé, le pépiniériste ne put éluder une explication.

— Écoutez, voisines, dit-il, je vais être franc et sincère. Dame, quand on doit faire ménage ensemble, il ne faut rien garder sur le cœur. Nous ne sommes pas riches, voyez-vous. Sept enfants, c'est lourd à porter, et il faut voir quels appétits ont les nôtres. Avec ça que le gouvernement nous accable d'impôts.

— Toujours votre refrain, père Grandchamp, dit ma tante.

— Que voulez-vous ? continua le vieillard, ce n'est pas ma faute si j'y reviens. Et puis s'il faut tout dire, il y a bien de la misère dans notre état. Un jour c'est la pomme de terre qui manque, l'autre jour ce sont les avoines. On compte sur des fruits, les loirs vous les mangent ; on soigne des légumes, au printemps, le froid vous les tue.

— Pauvre homme ! s'écria ma tante Brigitte d'un ton moitié sérieux, moitié ironique.

— Il y a bien du mal, allez, bien du mal. Ce que j'en dis, voisine, ajouta le madré villageois, n'est pas pour nous refuser à faire les choses convenablement. Dieu merci, les Grandchamp n'en sont point là. On se saignera aux quatre membres ; mais Mariette aura un beau trousseau, et s'il plaît à Dieu, une couple de cent francs de pension par chaque année.

Le pépiniériste s'arrêta sur ces mots, afin de juger de l'effet qu'ils produisaient. Ma mère ne paraissait pas fort émerveillée de ce chiffre, et ma tante était absorbée dans ses réflexions.

— Quinze cents et deux cents, dit-elle enfin, c'est dix-sept cents. Il n'y aurait pas moyen d'aller : le bouillon serait trop maigre. D'ailleurs, les enfants arriveront.

— Et avec les enfants la misère, dit ma mère en forme de conclusion.

— Il faut se dessiner, poursuivit ma tante ; Édouard est notre seul héritier. Écoutez, voisin.

C'est le mot qu'attendait Grandchamp ; il n'avait fait ses offres que pour connaître celles des deux femmes.

— Vous savez, dit solennellement ma tante, que l'Empereur a légué par son testament deux cents millions à la grande armée.

— Toujours sa marotte ! pensa le villageois.

— J'estime, continua la générale, qu'il y a là-dessus au moins cinquante mille francs pour moi. J'en fais l'abandon à mon neveu. Entendez-vous ? Grandchamp.

— Oui, voisine, dit le vieillard.

— De l'argent qui vient de l'Empereur ! ajouta ma tante, cela vaut au moins le double. Je sais que ces gens-ci nous le retiennent ; mais l'écrit est là. L'Empereur dit : « Je lègue deux cents millions aux soldats et aux veuves de la grande armée. » Il n'y a pas à tortiller ; il nous faut les deux cents millions. Nous ne leur ferons pas grâce d'un liard.

Le père Grandchamp était consterné ; il savait de quelle monaie on le payait ; il hasarda quelques mots :

— Tout ceci ne fait pas des écus sonnants, voisines, et ces enfants en ont besoin.

— C'est juste, dit ma tante, c'est trop juste. Mais que voulez-vous ? l'argent ne moisit jamais chez nous. On m'a frustrée dans ma pension ; j'ai été mal liquidée.

— Je le crois, dit le pépiniériste de plus en plus soucieux, je lec rois.

Il en était au dernier degré de découragement lorsque la générale eut une inspiration.

— Ah ! mais j'y songe ! s'écria-t-elle. Grandchamp, Grandchamp, j'ai leur affaire à ces enfants.

L'œil du vieillard se ranima ; on voyait s'y réfléchir un double sentiment, l'incrédulité et la convoitise. Ma mère ne savait où sa sœur voulait en arriver.

— Viens, Thérèse, ajouta ma tante avec sa vivacité habituelle, nous n'avons plus rien à faire ici. Venez aussi, voisin, vous ne perdrez point vos pas.

Elle donna l'exemple et quitta le grenier ; le pépiniériste la suivit ainsi que ma mère. Ce fut dans sa chambre qu'elle les conduisit, asile réservé que Pétermann remplissait de son image. Il y figurait d'abord en pied, revêtu de son grand uniforme, puis en

miniature avec les insignes de capitaine, enfin en lithographie. Ses épaulettes, son sabre et ses décorations formaient sur le panneau principal un trophée d'armes que surmontait un portrait de l'Empereur.

A peine entrée dans ce sanctuaire, la générale marcha vers le faisceau et en détacha le grand sabre du défunt.

— Voici mon cadeau de noces, dit-elle avec emphase. Je donne à Édouard le sabre de son oncle.

— Un beau venez-y voir, dit tout bas Grandchamp, tombé de nouveau du haut de ses illusions.

— Ce sabre, voisin, ajouta ma tante, c'est toute une histoire. Vous avez bien connu Murat ?

— Où voulez-vous que je l'aie connu ? répondit le pépiniériste, d'un air accablé.

— C'est juste, Grandchamp, vous n'étiez point des nôtres ; vous vous êtes laissé gagner par ceux-ci. Eh bien ! Murat ! c'était, comme vous diriez, le roi de Naples, le meilleur sabreur de son temps, et qui chargeait l'ennemi avec une toque à plumes. Vous allez voir que ça ne lui réussissait pas toujours. A la Moskowa, six cuirassiers russiens remarquent cette toque et se disent : — Voici un morceau de choix ; tirons dessus. Effectivement ils parviennent à cerner mon Murat, qui se défendit comme un lion. Mais les Russiens étaient des gaillards superbes, cinq pieds onze pouces et des poignets à l'avenant. Bref, Murat aurait passé un mauvais quart d'heure, lui et sa toque, si Petermann n'était pas venu le dégager. D'un coup de latte, il crève l'œil à celui qui le serrait de plus près, tranche un morceau de joue à un second, et coupe le nez à un troisième. Tout cela en moins de temps que je n'en mets à vous le raconter. Vous comprenez que les autres ne demandèrent pas leur reste. Si bien que Murat resta le bras en l'air faute d'ennemis. Alors, se tournant vers mon pauvre défunt, il lui dit : Général, changeons de sabre en souvenir de cette journée. Ce qui fut dit, fut fait, et voilà l'histoire de cette arme.

Ma tante Brigitte s'était animée en racontant cet épisode, et quand elle l'eut achevé, son œil se dirigea vers le portrait de Petermann, pour en faire hommage à celui qui en était le héros. La physionomie de Grandchamp ne respirait pas, bien s'en faut, le même enthousiasme ; il ne voyait dans tout ceci que les écarts d'un cerveau fêlé. Il se demandait tout bas ce que le jeune couple pourrait faire d'un sabre de cavalerie. Il insista donc :

— Beau souvenir, dit-il en flattant les idées de la générale! Mais on ne vit pas là-dessus.

— Bah ! voisin ; on voit bien que vous ne connaissez pas Murat, répondit ma tante avec un sourire railleur.

— Possible, dit le pépiniériste, mais...

— Murat, le sybarite, le fastueux, ajouta ma tante, Murat à qui il fallait les velours les plus beaux, les bijoux les plus riches, les plumes d'autruche les plus fournies, les brandebourgs les plus historiés et tout ce qu'il y avait de plus précieux en fait de pierres dans tous les mondes connus et inconnus.

— Mais, voisine.

— Murat, continua Brigitte, sans se laisser interrompre, qui ne portait rien comme un autre, qui ne voulait que des choses de prix, des meubles de prix, des armes de prix.

— Pardon, générale, dit Grandchamp, mais que peut-il y avoir de commun ?...

— Et jour de Dieu! s'écria ma tante, ne voyez-vous pas, vieux cupide, qu'il y a un diamant à la poignée du sabre ?

En même temps elle montrait au pépiniériste un beau solitaire dont l'arme était enrichie et qui étincelait dans son chaton.

XI

LE NID D'UN COMMIS D'ORDRE.

La vue du diamant avait causé une révolution dans la physionomie et dans l'attitude de Grandchamp : il commençait à entrevoir que ce sabre, objet de ses dédains, pourrait faire un fort joli cadeau de noces. Quoiqu'il ne fût pas très-expert en matière de joaillerie, la grosseur de la pierre et les feux qui en jaillissaient lui inspiraient des préventions favorables.

— Eh bien ! voisin, qu'en pensez-vous ? lui dit ma tante. Au plus petit pied, on me l'a toujours estimé quatre mille francs, ce joyau ! C'est son prix, haut la main.

— Quatre mille francs ? répliqua Grandchamp, voilà un joli denier.

En même temps, il faisait des calculs. Quatre mille francs représentaient deux cents francs de revenu, auxquels il n'ajoutait que pour mémoire les deux cents francs de pension qu'il avait lui-même promis. En combinant, avec ces diverses sommes, les appointements d'Édouard, on arrivait à un total de dix-huit cents francs environ, dont se composaient les ressources du

une ménage. C'était évidemment trop peu, et Grandchamp 'était pas homme à engager sa fille dans une vie d'embarras. ussi cherchait-il un biais.

— Voisine, dit-il, vous êtes un cœur rare, un cœur généreux. n ne se dépouille pas avec plus de bonne grâce que vous. Vrai, en suis attendri: Maintenant, voulez-vous que je vous dise ce ue je pense?

— Dites, voisin, répliqua ma tante.

— Eh bien! m'est avis qu'en nous saignant tous jusqu'au lanc, nous restons encore en dessous.

— Bah! dit la générale.

— Écoutez, voisine, je sais calculer. Si nous les marions tout e suite, l'argent leur manquera et ils viendront geindre ici. s seront malheureux, et nous tout de même.

— Et que faire alors? dit ma tante.

— Attendre, voisine, continua Grandchamp, et que risquons-ous? Ils sont bien jeunes pour se mettre en ménage. Mariette a u quinze ans aux derniers lilas; votre garçon en a vingt-trois. uand ils prendraient patience quelque temps, voyez où serait e mal?

— Le père Grandchamp a raison, dit ma mère.

— Pauvres agneaux, s'écria ma tante, savoir comment ils 'en accommoderont.

— Bah! poursuivit le pépiniériste; suffit qu'on les fiance, ils eront tranquilles, et nous y aurons notre repos. Vous verrez, oisine. Et puis c'est un moyen de stimuler votre garçon. Vous llez m'entendre lui parler. Monsieur Édouard, que je compte ui dire, Mariette est votre promise: mais nous n'irons chez I. le maire que le jour où vous gagnerez mille écus. Jusque-là, éant; on ne veut pas qu'elle pâtisse chez vous. Jugez de l'effet, oisine. Comme ça lui donnera du cœur, à ce garçon! Il fera es prodiges. Vous verrez, vous verrez.

L'avis de Grandchamp était trop sage pour qu'il ne prévalût as. Ma tante regrettait, il est vrai, de ne pouvoir faire sur-le-hamp ses largesses, mais elle comprit que, dans notre intérêt nême, il fallait ajourner ce plaisir.

— Allons, voilà qui est conclu, dit-elle. Et le jour de la noce 'ouvre le premier rigaudon avec vous, vieux satyre.

Tandis que l'on disposait ainsi de nous, les choses étaient estées au dehors dans la même position. A la grande inquiétude de ma mère, je n'avais pas encore quitté ce que le pépiniériste appelait mon perchoir, et Mariette s'était montrée tout ussi persévérante que moi. Cependant le conseil de famille ve-

nait d'arrêter son accord et de clore sa séance. Il ne restait qu'à faire comparaître devant lui les parties intéressées, afin de leur intimer ses décisions. Grandchamp se chargea d'amener sa fille, et ma mère ne voulut laisser à personne le soin de m'arracher à mon poste aérien. Je la vis bientôt se diriger de mon côté : mais je la prévins et descendis de l'arbre en toute hâte.

Quand je reparus au logis, il régnait sur les visages un air solennel qui me frappa. Mariette était présente ainsi que son père ; ma tante siégeait dans un coin avec la gravité d'un magistrat. A ce concours inaccoutumé, je compris que nous étions découverts et que le chapitre des explications allait commencer. Ce fut Grandchamp qui prit la parole. Après avoir épuisé les détours oratoires, il finit par me signifier l'ultimatum des deux familles. Mariette m'était accordée ; le mariage aurait lieu le jour où je gagnerais mille écus par an. Cet arrêt me combla de joie, je ne vis que la concession, je ne pris pas garde à l'obstacle. Mon idole m'allait être rendue, qu'importait le reste ? D'ailleurs qu'est-ce que mille écus ? Qui ne gagne pas mille écus ? J'étais donc radieux et plongé dans le ravissement que cause un premier bonheur. Il fallut que ma tante vînt m'en arracher et me pousser dans les bras de Mariette :

— Voyez-vous ce nigaud, dit-elle, qui n'embrasse pas seulement sa fiancée ?

Je me suis étendu sur cet épisode de ma vie ; on verra plus tard qu'il la remplit et l'explique. Je n'eus dès lors qu'une idée, celle de satisfaire aux conditions qui m'étaient imposées. Ce sentiment me maîtrisa ; je ressentis un peu d'ambition et regardai de plus près dans ma carrière. Depuis nombre d'années, j'en étais resté au même point. Autour de moi tout le monde avançait : Bernard était commis d'ordre, Frédéric avait fait un chemin rapide en changeant de bureau. Seul je restais comme enchaîné dans mon grade et dans mon salaire. Sous l'aiguillon de la nécessité, je résolus de prendre désormais les choses avec moins de résignation. J'étais novice, il est vrai, et ne me formais pas une idée des secrets de l'avancement ; c'était une éducation à faire. Trois cents francs d'augmentation représentent au sein des postes inférieurs une somme incroyable d'efforts et de démarches. Il y a le chapitre des moyens directs, celui des moyens indirects, l'intervention des grands personnages et l'action des femmes, bien plus pressante et plus sûre. Un employé qui s'oublie est un homme condamné ; celui qui se fie à ses services est un sot. La carrière des fonctions publiques, pour un sujet qui veut aboutir, équivaut à un siége en règle, avec des prin-

cipes connus dont il ne doit pas se départir. Il faut qu'il marche, par des chemins couverts, de position en position, jusqu'à ce qu'il ait accès dans les hauts emplois. C'est là qu'arrive une petite élite, après trente ans d'une guerre de tranchées, où les influences servent de gabions et les courbettes d'échelles de rempart.

J'allais donc changer en un rôle actif mon attitude passive. La main de Mariette était au bout de mes efforts; cette perspective me donnait du courage. Déjà je songeais aux détails d'intérieur et combinais dans ma pensée l'économie de notre petit ménage. Bernard était bien marié et il ne gagnait pas mille écus. Il s'en tirait pourtant, ne manquait de rien et semblait aussi heureux qu'il est donné à un homme de l'être. Quelle était la recette de ce bonheur? Par quel procédé ce brave garçon avait-il pu se procurer avec si peu d'argent l'air réjoui et les dehors florissants d'un millionnaire? Ce problème valait la peine d'être étudié; il est toujours bon de s'aider de l'expérience des autres. Aussi fis-je le projet d'aller prendre exemple sur le ménage de Bernard et de consacrer un dimanche à cette visite. Quel plaisir de raconter ensuite à Mariette ce que j'aurais vu, d'en délibérer avec elle et de régler là-dessus le plan de notre intérieur.

Au sommet de la rampe de Belleville, et juste du point où le terrain se met de niveau, existe une petite rue qui se dirige d'un air discret et modeste vers les hauteurs de Saint-Chaumont. On la nomme la rue des Moulins; c'est elle que Bernard avait honorée de ses préférences. Il habitait l'une des maisons qui occupent la gauche, en se dirigeant du côté des Buttes. Six kilomètres au moins séparaient ce logement des bureaux du ministère; mais la question des distances n'est rien pour un employé; la question du loyer est tout, en revanche. Moyennant quatre cents francs par an, Bernard avait trouvé une maison entière avec un jardin où ses enfants prenaient leurs ébats. L'éloignement se trouvait, on le voit, racheté par quelques avantages, et Bernard faisait vaillamment, à l'intention des siens, ses trois lieues par jour, sous le soleil ou sous la pluie. Quand on voulait le plaindre, il se fâchait, il prétendait que ce qu'il en faisait était pour sa santé, et que l'exercice épargne mille maux aux hommes voués comme lui à des professions sédentaires.

Je n'avais pas prévenu Bernard de ma visite : aussi quand je frappai à sa porte, s'opéra-t-il à l'intérieur une sorte de révolution. Avant d'ouvrir on se consulta, et il fallut que le chef de la famille, quittant la bêche et l'arrosoir, vînt du fond du jardin pour me donner lui-même accès dans son domicile :

— Tiens, c'est Mongeron, dit-il en me reconnaissant. Soyez le bienvenu, mon ami. Comment n'êtes-vous pas à Verrières, par un si beau jour?

Je donnai un prétexte, n'osant pas avouer que je venais poursuivre une étude sur le vif. Bernard était d'ailleurs trop heureux de me voir chez lui pour songer à autre chose. Il m'emmena dans son salon, situé de plain-pied avec le jardin. On y voyait briller cet ordre qui est le luxe des existences médiocres et ce raffinement de soin auquel on ne s'élève que par exception. Il avait fallu pour cela le concours de plusieurs circonstances, par exemple que le minutieux Bernard trouvât une femme aussi minutieuse que lui, et que les rejetons issus d'eux se fissent remarquer par les mêmes vertus. Le commis d'ordre était né sous une étoile heureuse.

Ce petit salon eût suffi à lui seul pour révéler les mœurs de ses hôtes. Pas un soupçon de poussière, rien qui y fût hors de sa place. Le meuble était dans son fourreau, le trumeau sous son enveloppe de gaze. Les acajoux brillaient jusqu'au pied, le parquet était net à s'y mirer. La tapisserie à bouquets sur un fond citron semblait posée d'hier. Ce n'était ni élégant ni riche; c'était propre seulement, mais beau à force d'être propre. Un cabaret de porcelaines couvrait le marbre de la console, et une garniture de cheminée en albâtre complétait ce mobilier.

Au moment de ma brusque invasion, la maîtresse du logis s'était éclipsée du côté de sa chambre. On sait ce que signifie cette manœuvre des femmes. Il s'agit d'aller donner un coup d'œil au miroir pour voir si la toilette est en état, si rien n'y pèche, si tout y cadre. Quelques minutes suffirent à madame Bernard pour cette vérification; elle reparut presque sur-le-champ. C'était une femme jeune, avenante et proprette comme ses meubles.

— Mon ami Mongeron, dit Bernard en me présentant; mon collaborateur, Denise!

Denise me fit un gracieux salut, et la connaissance fut faite. On comprenait tout aussitôt que l'on avait affaire à d'excellentes gens. C'était rond, ouvert et franc comme l'or.

Bernard avait pourtant des faiblesses, et, dans le nombre, celle de tout propriétaire qui manie la bêche et le râteau. Il m'offrit d'aller voir son jardin; je m'y attendais et m'y prêtai de bonne grâce. Je poursuivais une enquête; le jardin ne pouvait en être exclu. Bernard m'en montra le chemin; je le suivis, et Denise ferma la marche.

Il faut en convenir, mon admiration ne fut pas un simple tri-

out de politesse. J'étais réellement émerveillé. Le jardin de Bernard formait un talus rapide, dont sa terrasse était le sommet. De ce point élevé, on embrassait Paris tout entier, ses monuments, ses dômes, ses massifs d'édifices, sur lesquels le soleil répandait des teintes inégales.

Aux yeux du maître ce spectacle c'était la moindre des beautés du local. Ce qu'il y admirait surtout, c'était un carré de balsamines auquel il prodiguait des soins de père, et des héliotropes dont il surveillait la graine avec une sollicitude touchante. Bernard n'était pas d'ailleurs exclusif ; toutes les fleurs de ses plates-bandes étaient égales devant son arrosoir. Une équité invariable présidait à ses actes. Grâce à un système ingénieux, il s'était ménagé une provision d'eau pluviale, et c'est de là qu'il tirait ses ressources en matière d'irrigation.

Ces plantations de pur agrément n'occupaient que la moindre partie du jardin de Bernard ; la plus vaste et la plus fertile était consacrée à des végétaux moins frivoles. La laitue, l'oseille, les épinards, le persil, la tomate, le chou même y figuraient avec honneur et donnaient lieu à une culture utile quoique succincte. C'est là que madame Bernard cueillait de sa main le contingent d'herbages nécessaire à l'approvisionnement quotidien, obligeant son mari à dévorer ses propres élèves. Cette ressource n'était pas la seule : à l'extrême limite du clos se trouvaient rassemblées trois grandes exploitations sur lesquelles Bernard avait éprouvé quelques mécomptes : un clapier, un poulailler et un colombier. En théorie personne n'avait obtenu plus de succès que lui, ni aligné des calculs plus profonds. Au plus petit pied, le poulailler devait lui rapporter cent écus, le clapier dix louis et le colombier cent cinquante francs. Malheureusement la mortalité s'en était mêlée, et il se trouvait alors à découvert, dans la pratique, exactement de la somme qu'il aurait dû gagner en théorie.

Parmi les trésors dont s'enorgueillissait à bon droit ce ménage heureux il ne faut pas oublier deux petites filles charmantes, qui bondissaient sur nos pas comme des chevreaux. On les eût dites jumelles, tant leurs âges se rapprochaient. Bernard, avec sa ponctualité ordinaire, s'était exécuté sur-le-champ, puis il avait clos la liste d'une manière non moins systématique. C'était assez pour animer, remplir la maison, et pas assez pour l'affamer. Un seul chagrin avait troublé cette joie domestique, et la trace n'en était point encore effacée. Bernard avait vivement souhaité que, dans la loterie des sexes, un garçon lui échût ; ce souhait n'avait pas été exaucé. Son chiffre était complet, et il

n'avait que des héritières. Recommencer l'expérience lui paraissait un jeu trop délicat; il craignait la fâcheuse influence des séries et se résignait.

Depuis quelques minutes, je voyais Bernard adresser à sa femme des gestes mystérieux, et de temps en temps lui parler à voix basse. Par discrétion, je m'éloignai, et me mêlai au jeu des enfants. Quand le commis d'ordre me rejoignit, il était seul; Denise vaquait au soin de sa maison. Elle allait et venait d'un air empressé, passait de la cuisine au potager, du potager au pigeonnier, comme si une besogne imprévue fût venue s'ajouter à sa tâche ordinaire. J'eus bientôt le mot de cette énigme. Nous venions de rentrer dans le salon afin d'y prendre un peu de repos, quand mon hôte me serra la main et me dit :

— Vous dînez avec nous, Mongeron, n'est-ce pas?

Je voulus m'en défendre; mais Bernard et sa femme insistèrent tellement que je me vis contraint de céder. En un clin d'œil, le repas fut prêt et le couvert mis. Le salon servait, dans les grands jours, de salle à manger; quand ils étaient seuls, les membres de la famille prenaient leurs repas dans une petite pièce attenante à la cuisine. C'était Denise qui présidait aux préparatifs, et elle le faisait avec une rapidité qui tenait du prodige. Quelle précieuse ménagère avait là Bernard !

Nous nous mîmes à table, et le repas fut charmant. Le menu était des plus simples : le potage et le bœuf, deux pigeons aux petits pois et une crème; mais Denise avait voulu s'y surpasser. Je trouvai tout cela digne d'un cordon-bleu. Pour couronner le régal, Bernard fit venir un petit vin vieux qu'on ne débouchait guère que dans les grandes occasions, et m'en fit les honneurs avec une libéralité de prince. Je voulus répondre à de si nobles procédés :

— A votre santé, Bernard ! lui dis-je en élevant mon verre, et à la santé des vôtres! Car pour votre bonheur, il ne laisse rien à désirer, à ce que je vois. Si l'on est heureux quelque part, c'est ici.

— Heureux, me répondit Bernard; oui, Mongeron, je le suis; je le suis plus qu'un chef de division, plus qu'un ministre. Voyez les trésors qui m'entourent! voyez de beaux enfants ! Et ma femme ! ajouta-t-il en l'embrassant avec tendresse.

— Eh bien! Théophile, dit celle-ci, rouge comme une pivoine, voulez-vous finir tout de suite ? Devant le monde, fi donc !

— Ma femme, mes enfants, continua Bernard, toute ma vie est là. Je ne sais pas de plaisir qui soit au-dessus de leurs caresses. J'ai bien eu un chagrin, un seul; j'aurais désiré un garçon;

nais que voulez-vous, Mongeron, Denise est une maladroite!

La jeune femme, de plus en plus confuse, cherchait une diersion à son embarras :

— Vous devriez vous marier, monsieur Mongeron, me ditlle; on est si heureux en ménage!

Sur ces mots elle quitta la table pour aller préparer le café; nais en passant, elle voulut prendre sa revanche, et tirant l'oeille à son mari :

— Fi! le vilain, lui dit-elle.

Bernard était aux anges.

— Soyons juste! ajouta-t-il, qu'est-ce qui nous manque ici? 'ous voyez, Mongeron, qu'on y vit passablement. La table y est onne et l'air aussi. C'est un petit univers, mon univers à moi, lu moins.

— Et tout cela, avec deux mille francs d'appointements! lui lis-je, pour connaître au juste l'état de ses ressources.

— Un instant, Mongeron, me répondit Bernard; point d'erreurs de compte. A lui seul, le gouvernement ne suffirait pas pour me donner cette aisance. Mais j'y ai pourvu. Mes soirées étaient libres, j'ai cherché à en tirer parti. De cinq à six heures, je mets en ordre les écritures d'un tabletier de la rue Grenétat; prix : deux cents francs. De huit à dix heures du soir, je tiens les registres d'un carrossier du faubourg du Temple; prix : trois cents francs. En tout, cinq cents francs. Il y a bien du mal, de la servitude en tout ceci; mais c'est de l'argent pour la famille, du bien-être, de la santé, et avec cette idée-là, Mongeron, on me ferait marcher sur la tête. Et puis, il faut le dire, Denise travaille de son côté. Ça vous a des doigts de fée; personne ne reprise la dentelle avec cette perfection. On vient lui apporter de l'ouvrage des quatre coins de Paris. Encore cent écus d'ajoutés aux recettes du ménage. Bref, mon cher, nous vivons comme de petits seigneurs et mettons à la caisse d'épargne. Et vous ne voulez pas que je sois heureux!

Telle fut la péroraison de mon collègue Bernard. J'étais enchanté de ce que je voyais, de ce que j'entendais. L'entretien se prolongea bien avant dans la soirée, et il était près de minuit quand je quittai cette ruche d'abeilles.

XII

UNE REINE DE THÉATRE.

De ce que j'avais vu et entendu pendant ma visite à Bernard, un point m'avait surtout frappé ; voici lequel. En dehors de ses émoluments, l'honnête employé avait su se ménager des ressources accessoires; il tirait parti de ses loisirs. Ce fait eut pour moi la portée d'une découverte. Pourquoi n'essaierais-je pas d'en faire autant et d'accroître mon revenu par quelques occupations lucratives? Je supprimais ainsi bien des délais, j'avançais l'heure de mon bonheur. Je résolus de me mettre en quête et de pousser les choses jusqu'au bout.

Voilà où j'en étais et à quoi je rêvais, lorsque les circonstances me servirent au delà de ces vœux. Un jour, mon chef de bureau me fit prier de passer dans son cabinet. J'ai dit ce qu'était ce supérieur et raconté les détails de notre première entrevue. Depuis ce moment, je n'avais eu avec lui que des rapports insignifiants et seulement pour ce qui concernait le service. Parfois même j'avais cru m'apercevoir qu'il était assez mal disposé à mon égard, et j'attribuais à cette froideur une partie des mécomptes que j'essuyais dans ma carrière.

Cet ordre me surprit : je ne sus ce qu'il fallait y voir : ou d'un retour à de meilleurs sentiments, ou d'une nouvelle disgrâce. On sait combien j'ai la tête ardente et prompte aux conjectures! Dans le seul trajet d'un corridor, j'eus le temps de me lancer, comme à l'ordinaire, dans les espaces, et de faire et défaire mille combinaisons.

L'accueil que je reçus de mon chef ne fut pas d'abord de nature à éclaircir mes doutes. Il régnait sur son visage un air mystérieux qui ne lui était pas habituel. A peine eus-je été introduit, qu'il appela son garçon de bureau :

— Michel, lui dit-il, vous ne laisserez entrer personne. Je suis en affaires de service, en affaires pressantes, entendez-vous; et cela, pour tout le monde.

Le garçon fit un geste pour témoigner qu'il comprenait le sens de la consigne, salua profondément et sortit. Alors mon chef se retourna vers moi, et m'adressant un sourire :

— Monsieur Mongeron, me dit-il, d'aujourd'hui vous ne quitterez pas mon cabinet : j'ai à vous donner un travail de confiance.

Je crus mon heure arrivée. Qui le sait ? peut-être mon chef allait-il me charger de quelque rapport, de quelque exposé des motifs, enfin d'une de ces besognes qu'ordinairement les supérieurs se réservent et ne délèguent à personne. Je ne comprenais pas d'où pouvait me venir un tel honneur ; mais je me promettais bien de ne pas rester en dessous de ma tâche, si haute qu'elle fût.

Mon illusion ne fut pas longue. Sur une table, disposée près de son bureau mon chef me fit voir un ample cahier de papier blanc, de l'encre, une plume, enfin l'arsenal complet de l'expéditionnaire :

— Monsieur Mongeron, me dit-il, peut-on compter sur votre discrétion ; le peut-on, mais là, d'une manière complète ?

Je me répandis en protestations ; il vit bien qu'il avait affaire à un garçon loyal et continua avec une certaine affectation de dignité :

— Écoutez, mon jeune collaborateur, je vous fais un aveu. J'ai par-ci par-là quelques affaires avec les théâtres, celui de la rue de Chartres, notamment. On m'y joue sous le nom de Saint-Léon, un nom de guerre. Maintenant il s'agit de mettre au net un vaudeville que je lui destine, et que le comité doit entendre demain. Vous voyez que le temps presse ; j'ai songé à vous comme à la plume la plus brillante et la plus rapide du bureau.

— Je m'efforcerai, monsieur, de justifier votre confiance, répondis-je de l'air d'un homme qui veut plaire à tout prix.

J'avais compris l'avantage de la position ; je tenais mon supérieur par l'une de ses faiblesses. Saint-Léon me livrait le chef du bureau. Après ce service personnel, la distance s'effaçait entre nous pour faire place à des relations plus familières. C'était un premier échelon d'assuré vers l'avancement et les gratifications annuelles. D'un coup d'œil, j'entrevis cela pendant que je disposais autour de moi ce qu'il me fallait pour écrire. Mon chef tira son œuvre de l'un des cartons où elle reposait en feuillets épars. Le carton portait pour intitulé : *Affaires urgentes*; on voyait que c'était un produit des loisirs du bureau. Le papier sur lequel l'ouvrage était écrit, montrait à chaque tête l'empreinte de son origine. Le gouvernement avait ainsi fourni son contingent de collaboration ; je doute pourtant qu'il soit entré en partage dans les droits d'auteur.

Ce fut ainsi que je devins le copiste ordinaire de Saint-Léon, et il ne se passa guère de mois où il n'eût quelque enfant dramatique à confier aux soins de ma plume. Souvent même cette

fonction s'élevait jusqu'aux détails qui sont du ressort d'un collaborateur. Combien de fois, sur une situation donnée, ai-je aiguisé un couplet que l'auteur intercalait dans sa pièce et qui ne déparait pas les siens ! J'indiquais aussi des mouvements de scène, des finesses de dialogue, et Saint-Léon, qui avait l'âme ouverte aux emprunts, acceptait tout, amalgamait tout, de manière à en faire sortir cette majestueuse composition que l'on nomme un vaudeville.

Ainsi que je l'avais prévu, ces rapports me firent sur-le-champ une position tout autre. Tant que mes services n'avaient eu pour objet que les affaires de l'État, les chances d'augmentation étaient demeurées pour moi à peu près nulles. Dès que je me fus rendu utile à mon chef, le ciel de l'avancement s'embellit et la rosée de la gratification descendit sur ma tête. Au bout de l'année, mon traitement fut porté à dix-huit cents francs, faveur à laquelle j'avais depuis longtemps des droits. Je restais, il est vrai, dans mon grade, mais il y avait cent écus de moins entre Mariette et moi, et dans l'heureuse veine où je me trouvais, il était naturel de croire que la distance entière serait bientôt franchie.

J'apportais ces bonnes nouvelles à Verrières, où elles étaient accueillies avec un enthousiasme général. Ce jour-là on dînait en famille, et le père Grandchamp immolait à notre bonheur prochain son plus beau cantalou et ses plus belles pêches. J'avais Mariette pour voisine, et, au dessert, quand les cerveaux étaient un peu montés, je rapprochais mon genou du sien et buvais furtivement dans son verre.

Cependant, à mesure que mon chef m'appréciait mieux, je voyais s'accroître la confiance qu'il me témoignait. En homme de tact, il savait garder son rang, tout en restant avec moi dans les termes d'une familiarité affectueuse. Ses deux travers étaient la prétention au bel esprit et l'égoïsme du petit-maître. Avant tout, il songeait à lui, s'écoutait parler et se regardait sourire. Cette part une fois faite, et elle était grande, il ne se refusait pas à songer aux autres, à se montrer serviable et facile à vivre. Ses collaborateurs en vaudevilles le nommaient un bon garçon, et il l'était en effet, mais à ses heures et sans qu'il en coûtât rien à l'amour qu'il se vouait. Sur un point cependant, cet égoïsme s'était laissé entamer. Saint-Léon avait un faible pour les reines qui s'enluminent de carmin et brillent le soir sur les planches. Les papillons émérites exposent volontiers leurs ailes à ces feux trompeurs. Il y a, dans les succès de la scène, je ne sais quoi d'enivrant qui réveille les cœurs blasés, un prestige dont les sens s'inspirent.

Saint-Léon, vivant au milieu du monde des coulisses, n'avait pu se préserver de ce danger, et cette partie de son histoire comptait maint chapitre glorieux, parsemé de pages cruelles.

A diverses reprises, il m'avait fait, à ce sujet, des ouvertures assez délicates. Son dessein était de m'accréditer auprès des théâtres qu'il honorait de ses productions, comme un suppléant, comme un autre lui-même.

— Mongeron, me disait-il souvent, tout notre travail est là, près de la rampe. Qu'est-ce qu'un manuscrit ? un squelette. Pour lui donner du corps et l'animer, il faut la vie des planches et ce feu sacré que l'on ne trouve que sur le terrain.

La conclusion naturelle de ces confidences fut de m'investir d'une besogne où un intérêt si direct se trouvait engagé. L'absence d'un chef de bureau, aux heures imposées par le règlement, eût été remarquée ; le service en eût souffert ; l'absence d'un expéditionnaire était une de ces dérogations insignifiantes que couvre suffisamment la tolérance d'un chef. Saint-Léon avait ainsi sous la main un instrument dont il pouvait disposer en toute sécurité. Peut-être aurais-je essayé de m'en défendre, si le besoin d'un protecteur n'eût dominé mes scrupules. Je songeais à Mariette et aux douze cents francs qui s'élevaient encore entre elle et moi. Ensuite, faut-il le dire ? le rôle avait un côté qui m'attirait. J'allais voir de près le peuple des comédiens et ces manufactures d'esprit qui débitent chaque soir leurs produits à la foule désœuvrée. Ne fût-ce qu'à titre de curiosité, je devais trouver là matière à une étude piquante en même temps qu'un spectacle plein d'intérêt.

Pour m'accréditer auprès de son théâtre ordinaire, Saint-Léon attendit une occasion favorable. Il crut l'avoir trouvée dans une pièce sur laquelle il comptait et où j'avais fourni un petit contingent dont j'étais fier. Le comité devait être au grand complet : le directeur, l'actrice en vogue et quelques doublures dont l'opinion n'avait guère d'autre force que celle d'un écho.

Quand nous abordâmes le petit foyer où ces juges étaient réunis, il régnait dans les poses un abandon qui prouva que nous étions reçus en famille. L'actrice en vogue formait, à l'un des angles de la salle, un groupe d'expression avec son directeur. Il était assis, elle debout, et pendant qu'il lui enlaçait la taille d'un bras amical, elle exécutait des gammes brillantes sur son crâne, changé en clavier. Ces exercices ne semblaient guère du goût du patient, et de temps à autre il s'y dérobait à l'aide de mouvements de tête ; mais sitôt qu'il se replaçait à portée,

la virtuose reprenait le cours de ses variations et les relevait par un doigté sonore.

Cette femme se nommait Coralie ; elle était blonde, grande, svelte et dans toute la fleur de sa beauté. Elle avait puisé dans l'habitude des planches certains airs de reine que tempéraient un abandon cavalier et un langage pittoresque, animé d'une grâce impérieuse. Il résultait de ce mélange un charme auquel on se dérobait difficilement, et qui l'avait investie d'une influence sans bornes sur tout ce qui l'approchait. Au moment où je la vis pour la première fois elle exerçait sur le théâtre de la rue de Chartres une autorité discrétionnaire. Rien ne s'y faisait que sous son bon plaisir ; elle entendait disposer de tout, des grandes comme des petites choses, et ne souffrait pas que personne fît ombre à son pouvoir.

Il faut dire que cette position était justifiée. Coralie avait la vogue, elle tenait dans sa main la fortune de l'entreprise. Son nom suffisait pour remplir la salle et porter les recettes à leur chiffre le plus élevé. Ce n'est pas que son talent fût accompli; elle avait seulement le don de plaire au public, d'animer la scène de ses regards et de distribuer si bien son sourire, que chacun, dans la salle, croyait en avoir et en emporter sa part. Enfin telle était la souplesse de son jeu, qu'elle passait dans la même soirée des emplois de reine à ceux de villageoise, alliant ainsi les grands airs et les manières naïves.

Comment un directeur aurait-il pu lutter contre une influence qui reposait sur de telles bases ? Il l'essaya vainement : Coralie était trop bien armée contre lui. D'ailleurs, elle se montra bonne princesse, et tendit la main au vaincu. Il en résulta pour le théâtre un gouvernement qui ressemblait à celui de la couronne anglaise quand elle échoit à des femmes. Ce n'eût point été un mauvais régime, si la souveraine n'avait eu quelques-uns de ces caprices et de ces accès d'humeur qui tiennent aux nerfs. Où est le talent qui n'ait point de faiblesse ? Celle de Coralie était de ne rien souffrir autour d'elle qui lui portât ombrage, et de s'effaroucher de tout nom qui faisait du bruit à côté du sien. Elle voulait rester ce qu'elle était en effet, la colonne de l'entreprise, l'idole du public. Elle eût mieux aimé le vide que l'abdication.

Notre présence dans le foyer fut à peine remarquée des personnes qui s'y trouvaient. Chacun semblait être à son affaire et ne pas s'occuper du voisin ; les paroles se croisaient, les *tu* et les *toi* voltigeaient de toute part. Sous ce rappport, rien n'égale la liberté qui règne sur les petites scènes et dans les théâtres

secondaires. On dirait une bande de joyeux compagnons qui se sont mis d'accord pour faire bon marché de l'étiquette.

Saint-Léon me présenta, puis se mêla aux groupes en habitué. Il serra la main aux hommes, conta fleurette aux femmes et offrit du cachou à droite et à gauche, afin de préparer le succès de sa lecture. Je le suivais pas à pas comme un clerc suit l'officiant, ne sachant guère quelle contenance garder sur un terrain si nouveau pour moi. Dans l'une de ces évolutions, le hasard me servit à souhait. Le directeur et la reine du foyer s'étaient retirés à l'écart, et un entretien fort animé venait de s'engager entre eux. Je n'en perdis pas une syllabe :

— Albert, lui disait l'actrice, il n'y a qu'un mot qui serve. Je vous déclare que c'est à choisir entre elle et moi. Prenez-en votre parti.

— Alors il n'y a pas moyen d'en garder une, Coralie. Dites plutôt que vous voulez rester seule, ce serait de la franchise au moins. Voyez un peu, mon enfant, ajouta le directeur, quelle position vous me faites ! Combien en voilà-t-il que nous renvoyons depuis une semaine !

— Des pécores, dit la comédienne ; où est le mal ?

— Il n'empêche que c'est un métier monotone. A peine entrées, il faut leur donner congé. Il y a cinq jours, c'était Pauline.

— Une pie-grièche, dit l'actrice. Est-ce que vous voudriez la défendre ?

— Moi, Dieu m'en garde ; je ne veux qu'en faire le compte. Nous disons donc Pauline, il y a trois jours. Avant-hier, c'était Hortense.

— Une perruche, dit l'actrice avec un geste d'un mépris souverain.

— J'en conviens ; qui nie ses torts ? N'avez-vous pas toujours raison ? Mais cela n'en fait pas moins deux que je renvoie dans la semaine. Et vous exigez encore que je me défasse de Maria ?

— Une impertinente, une sotte, une mijaurée, s'écria la princesse que ces observations commençaient à lasser. Vous ne voyez donc rien ? Il n'y en avait bientôt plus que pour elle. Ça vous affiche des airs, ça vous fait un volume.

— Si nous attendions quelques jours, dit humblement le directeur ; j'aurais le temps de chercher un autre sujet.

— Attendre ! dit impétueusement l'actrice ; j'aimerais mieux aller faire un plongeon dans la Seine. Vous êtes bien tous les mêmes ! On dirait que vous ne sentez rien, que vous avez des écailles sur le dos, comme les rhinocéros. Oh ! les hommes ! les hommes !

Lorsque Coralie en arrivait à ces moyens lamentables, toute la force du directeur s'évanouissait; il s'exécutait après avoir exhalé un long et dernier soupir.

Cette conversation orageuse s'arrêta là; le moment était venu de commencer la lecture. Il se fit un peu de silence dans les groupes, et chacun s'arrangea aussi commodément que possible pour franchir sans trop d'ennui cette heure de corvée. Ainsi lues, les œuvres perdent beaucoup de leur intérêt, et le tact du comédien peut seul démêler la valeur qu'elles auront à la scène. Parfois même les jugements qui se forment sur l'audition sont précisément l'inverse de ceux que le public prononce. Tel ouvrage aura été accueilli par les comédiens avec un éclat de rire universel qui rencontrera plus tard une explosion de sifflets non moins unanime. Cela tient au prestige du débit, au caractère de la pièce, enfin au hasard, ce dieu de toutes choses.

Saint-Léon avait été jadis un excellent lecteur; personne ne faisait mieux valoir une pièce, n'en détaillait les agréments avec plus de finesse. Malheureusement l'âge avait affaibli ce don. A mesure que l'art meublait sa bouche aux dépens de la nature, sa voix se chargeait de notes sifflantes et confuses, si bien qu'elle en devint presque inintelligible. Aussi m'avait-il chargé cette fois de le suppléer, après m'avoir fait subir quelques épreuves et donné les indications nécessaires.

Je commençai, et aux visages épanouis de l'auditoire, je pus comprendre que, pour un novice, je ne m'en tirais pas trop mal. Coralie, surtout, tenait son œil attaché sur le mien, et de temps en temps y ajoutait un sourire plein de grâce. Je réussissais. Il est vrai que j'avais pour moi les beaux reflets de santé et les airs florissants que donne la jeunesse. Quand j'eus fini, ce fut à qui me ferait compliment de mon débit et m'encouragerait à persister dans la carrière. On me prenait pour un collaborateur de Saint-Léon.

Coralie seule se tenait à l'écart et ne semblait pas joindre son suffrage à celui des autres membres du comité. Cette attitude inquiétait mon chef; il savait que la moindre objection de la comédienne pouvait lui coûter la partie; il s'approcha d'elle d'un air soumis en me faisant signe de venir joindre mes sollicitations aux siennes.

— Saint-Léon, lui dit la princesse avec une familiarité qui datait de loin, ta pièce marche, nous la jouerons; seulement il faut que tu te résignes à des retouches.

— Tout ce que tu voudras, Coralie, répondit mon chef; tu sais si je suis bon prince.

— Tu as deux rôles de femme, mon cher, continua l'actrice; l'un est trop marqué, l'autre pas assez ; voilà le tort de ton vaudeville. Il faudra ôter au premier et ajouter au second; pas plus malin que cela. Deux rôles de même force, ça ne convient jamais. Tu m'entends ?

— A merveille, dit Saint-Léon, j'irai demain te voir.

Tout en ayant l'air de ne traiter qu'avec mon chef, Coralie me poursuivait d'un œil si opiniâtre, que j'en éprouvais quelque embarras.

— Non, Saint-Léon, dit-elle en répondant à son offre ; ne te dérange pas. Il suffit que tu m'envoies ton collaborateur ; j'arrangerai la chose avec lui.

— Comme tu voudras, Coralie, répondit Saint-Léon ; Mongeron ira.

Le directeur survint, et l'entretien s'arrêta brusquement. Je quittai le foyer, mais ce ne fut pas sans avoir essuyé un nouveau regard, un regard de feu qui eût porté le trouble dans un cœur moins bien gardé que le mien.

XIII

LE BOUDOIR.

Coralie occupait, sur l'un des boulevards de Paris, un entresol qu'elle avait fait meubler avec une recherche exquise. Les arts qui concourent à l'embellissement de nos demeures, n'avaient pas encore imaginé les merveilles dont nous sommes témoins; il avait fallu que l'actrice marchât en avant de son siècle. L'ébénisterie en était aux lignes qui distinguent la décoration grecque ; le bronze empruntait des sujets à la mythologie païenne. L'ameublement de Coralie fut la première protestation qui s'éleva contre ces sujets éternellement reproduits. Elle exigea du nouveau et força ainsi l'industrie à étudier l'histoire de l'art et à y chercher d'autres types. On tourmenta, on sculpta le chêne, le poirier, l'ébène, le bois de rose et le palissandre ; on les assujettit à toutes les empreintes et à toutes les formes. Les pieds des tables furent tournés en spirales, tandis que les sommets des buffets reproduisaient les agencements des vieux dressoirs. On revint au bahut, au prie-Dieu, aux meubles à incrustation, à la tabletterie patiente et ingénieuse de nos

pères. La rocaille eut aussi son tour ; elle passa dans le bronze et mit les bergers du Lignon sur le socle d'où elle renversait le faune du palais Borghèse.

Il régnait chez Coralie un peu de ce mélange dans les ornements ; mais un tel tact avait présidé au choix et à l'assortiment des objets, qu'on n'éprouvait, en entrant chez elle, d'autre sentiment que celui de la surprise à la vue de tant de richesse. Tout était soie, or et velours ; des glaces sur tous les panneaux, des tapis dans toutes les pièces. Mille futilités, éparses çà et là, trahissaient la femme oisive qui cherche dans la dépense moins une jouissance qu'une distraction. Point de désordre d'ailleurs ; rien de ce qui caractérise la vie du théâtre. Point de mère non plus, ce meuble de rigueur dans toute maison d'actrice ; mais une suivante simplement vêtue et décente dans son maintien. Coralie, on le voit, faisait, à plus d'un titre, exception parmi les reines à qui appartient l'empire des planches.

Quand je me présentai chez la comédienne le jour suivant, je fus introduit dans un boudoir tendu d'étoffe de Perse, ce qui était alors un luxe et une nouveauté. Sur l'un des côtés de la pièce, régnait une estrade garnie de coussins et assez rapprochée du sol pour ressembler à un divan. Peu de meubles garnissaient cette bonbonnière ; mais ils étaient d'un choix parfait. Pour tempérer la lumière, un double store, l'un intérieur, l'autre extérieur, descendait devant les croisées, et dans chaque embrasure, une jardinière chargée de fleurs, ajoutait un nouvel obstacle à l'éclat du jour et un charme de plus à la perspective. Tout concourait ainsi à faire de cette pièce un asile calme et doux, discret et voluptueux.

Coralie était accoudée sur son ottomane, tenant un rôle d'une main et supportant de l'autre sa belle tête, d'où s'échappaient des grappes de cheveux blonds. Elle venait d'achever son déjeuner ; on le voyait aux porcelaines qui chargeaient un guéridon de laque placé à sa portée. A ma vue, elle ne fit pas d'autre mouvement que celui de relever vers moi ses beaux yeux d'un bleu azuré, et m'invitant par un geste à m'asseoir auprès d'elle :

— Ah! c'est vous, monsieur Mongeron, dit-elle, soyez le bienvenu, je vous attendais.

La suivante avait profité de mon entrée pour enlever le cabaret de service et remettre le guéridon à sa place. Elle allait se retirer lorsque sa maîtresse la rappela :

— Ursule, lui dit-elle, de l'encre et des plumes, ce qu'il faut pour travailler : pousse près d'ici le petit bureau.

Coralie désignait un meuble portatif en ébène incrusté de nacre, dont elle se servait comme d'un secrétaire. La suivante le fit glisser jusqu'aux pieds du divan, et, pour me donner une contenance, j'y déployai les feuillets de mon manuscrit.

— Maintenant, petite, ajouta l'actrice, porte close, entends-tu et veilles-y toi-même. Nous sommes en collaboration.

Ces derniers mots furent prononcés avec une certaine emphase. Ursule en connaissait sans doute la valeur ; mais c'était une fille intelligente, et qui ne voyait jamais au delà de ce qu'elle devait voir.

— Soyez tranquille, Madame, répondit-elle, je ne bougerai pas de l'antichambre.

Et elle sortit.

Resté seul avec l'actrice, je ne pus me défendre d'un moment de trouble. Elle n'avait pas quitté sa pose nonchalante et semblait m'étudier d'un œil curieux. Un peignoir de mousseline de couleur l'enveloppait d'un tissu transparent et çà et là indiscret. Point d'ornement, point de guimpe même, rien qui ajoutât à ce négligé l'ombre d'un apprêt. Coralie savait bien où était sa puissance : elle ne voulait pas l'affaiblir en la divisant.

Mon rôle devenait difficile à soutenir ; je ne savais que dire, ni que faire. A tout hasard, je feuilletais mon manuscrit comme un homme qui attend une impulsion. Cette scène muette semblait avoir pour Coralie un charme particulier ; elle la prolongeait à dessein. Sans doute elle n'était habituée ni à cette timidité, ni à cette réserve, et en jouissait comme d'un fruit nouveau. Enfin, elle s'empara de l'une de mes mains au moment où je cherchais un point d'appui sur le divan.

— Monsieur Mongeron, me dit-elle avec une voix dont l'harmonie me pénétrait, quel est donc votre nom ?

— Mais vous venez de le prononcer, madame ; lui répondis-je : c'est Mongeron.

— Enfant ! je le sais bien, poursuivit-elle, mais il ne s'agit pas de celui-là, quel est l'autre ? dites.

— Mon nom de baptême sans doute ? répliquai-je en tournant vers elle des yeux étonnés.

Elle ne me fit d'autre réponse qu'un petit mouvement de tête plein d'encouragement.

— C'est Édouard, madame, ajoutai-je.

— Édouard, s'écria-t-elle avec une vivacité d'enfant, je m'en étais douté ; un nom dont je raffole.

— Rien ne pouvait me flatter davantage, Madame, dis-je sans me départir de mon sérieux.

Coralie comprit que je ne m'enhardissais pas et qu'il fallait me venir en aide. Elle m'obligea à faire face de son côté en s'emparant de mes deux mains et ajouta :

— Écoutez, monsieur Mongeron ; notre fort n'est pas l'étiquette, à nous autres actrices. Nos amis veulent que nous soyons bonnes filles, et ils ont, ma foi, raison, car c'est tout plaisir de l'être. Voulez-vous que je vous avoue une chose ? Mais n'allez pas me mal juger !

— Ah ! Madame, dis-je, avec un redoublement de respect.

— Eh bien ! poursuivit-elle, je ne puis pas dire, *Monsieur*, trois fois de suite, sans qu'il me prenne des envies de bâiller. Ça m'écorche la langue ; c'est trop solennel ! Monsieur ! Monsieur ! Au théâtre passe, le public est là ; ici c'est plus fort que moi. J'en mourrais d'ennui.

Tout cela était dit avec une verve, une grâce qu'on ne peut imaginer.

— Eh bien, qu'en dites-vous, monsieur Mongeron ? continua-t-elle en appuyant d'une manière grotesque sur ces deux mots. Tant il y a que si vous voulez que je m'habitue à vous, il faudra que je vous appelle Édouard tout court. Voyons, ça vous va-t-il, ça ne vous blesse-t-il pas, monsieur Mongeron ? Répondez, Édouard.

Peu à peu ce caquet me mettait à l'aise et j'avais un air presque délibéré quand je lui répondis :

— Mais, Madame, faites à votre guise ; j'en serai vraiment trop flatté.

— A la bonne heure, dit l'actrice, c'est entendu ; et honni soit qui mal y pense ; n'est-ce pas, Édouard ?

— Oui, Madame, répliquai-je avec chaleur.

C'était une interprétation dont j'avais besoin ; elle mettait mon cœur en repos. Coralie remarqua l'intention et releva le mot :

— Comment dites-vous cela ? s'écria-t-elle.

— Oui, Madame, répétai-je.

— Madame, reprit-elle, tandis que je dirai : Édouard ? comme cela cadrerait ! J'aurais l'air de vous avoir connu en nourrice, mon garçon. Si je dis : Édouard, il faut que vous disiez : Coralie : cela va comme de cire.

— Oui, Madame, répétai-je machinalement.

— Encore, Édouard ? vous êtes donc incorrigible !

— Oui, Coralie, puisque vous l'exigez.

— Enfin, s'écria l'actrice, vous en êtes venu à bout. Il a fallu y mettre le temps.

C'était un chapitre d'éducation, et je ne l'achevai pas sans dommage pour mon sang-froid. L'air de ce boudoir était dangereux. Dans ce cadre gracieux, un des plus beaux types de la beauté sensuelle, des cheveux étincelants comme l'or, des yeux limpides comme l'azur, que fallait-il de plus pour inviter à quelque abandon ? Je sus résister pourtant et m'appliquai à dégager mes mains des mains de la comédienne qui semblait les retenir en otage.

Coralie avait trop d'expérience pour ne pas s'apercevoir de mes combats : elle lisait dans mon cœur comme dans un livre ouvert et prenait plaisir à en feuilleter les pages. Cette expérience avait pour elle l'attrait de la nouveauté ; plus audacieux, je l'eusse moins intéressée. Nous restâmes ainsi pendant plusieurs minutes à nous observer, moi par prudence, elle par calcul. Ces pauses lui donnaient le temps d'achever son examen, de me détailler pour ainsi dire. Quand mes yeux, en se relevant, rencontraient les siens, il s'ensuivait un moment de vertige. Je les surprenais tantôt noyés de langueur, tantôt chargés de vives étincelles. Cette situation ne pouvait se prolonger sans faire rejaillir sur moi un peu de ridicule. Je fis un effort pour en sortir et reporter mon attention vers le manuscrit trop délaissé.

— Madame, lui dis-je...

Elle m'arrêta sur ce mot et ne me laissa pas achever la phrase.

— A l'amende, Édouard ! vous voilà de nouveau en faute ! s'écria-t-elle. Quelle pauvre mémoire !

— Pardon, repris-je ; c'est Coralie que je voulais dire ; l'habitude m'en viendra.

— A la bonne heure, Édouard ; à cette condition vous êtes pardonné ; mais pas de rechute, entendez-vous.

— Eh bien ! Coralie...

— Parfaitement ; vous voyez qu'on s'y fait.

— Coralie, il me semble que nous n'avançons guère notre besogne. Si vous m'indiquiez les changements que vous désirez.

Au lieu de me répondre, elle étendit la main vers le manuscrit, s'en empara et le fit voler à l'extrémité du boudoir, puis se rapprochant de moi et se plaçant de manière à ce que je ne pusse ni éviter son contact, ni fuir son regard :

— Édouard, me dit-elle, laissons ces niaiseries ; Saint-Léon y songera. J'ai à vous entretenir de choses plus sérieuses. Mais

regardez-moi donc en face, mon garçon ! est-ce que je vous fais peur ?

— Oh ! non, Mad... Coralie, veux-je dire.

— Dans ce cas, rapprochez-vous de moi, poursuivit la sirène;... plus près encore,... c'est déjà mieux ainsi. Il s'agit d'une confession, Édouard, et vous savez que dans une confession on met aussi peu de distance que possible entre les lèvres et l'oreille. Allons, voilà qui est bien ; maintenant ne bougez plus.

— Vous faites de moi ce que vous voulez, lui dis-je.

— Voyez le pauvre garçon, s'écria-t-elle gaiement, et n'est-il pas vraiment bien à plaindre ? dans un instant, Monsieur, vous porterez la peine de tout cela. Mais n'ai-je pas dit : Monsieur ?

— Oui, Madame.

— A l'amende tous les deux et concluons, Édouard, ajouta-t-elle, en donnant à sa voix des inflexions plus tendres. Voici une heure que je m'occupe à lire dans votre pensée, vous allez me dire si ma pénétration est en défaut. Mais, avant tout, me promettez-vous de répondre avec franchise ?

Cette interpellation directe m'embarrassa ; cependant elle m'avait dit cela avec tant de bonté, que je n'hésitai pas à répondre d'une manière affirmative :

— Coralie, je vous le promets, lui dis-je.

— Eh bien ! mon pauvre Edouard, vous êtes amoureux, voilà ce que j'ai lu dans votre pensée. Ai-je deviné juste ?

Au lieu d'accroître mon embarras, cette question me replaça sur un meilleur terrain. Depuis que l'entrevue avait pris un caractère familier, je me sentais en proie à un remords dont je ne pouvais m'affranchir. Il me semblait que je violais la foi jurée, que ma place n'était point là. Le terrain où je marchais me faisait l'effet de ces prairies mouvantes, parées de gazon et de fleurs, et qui engloutissent sans retour ceux qui y posent le pied. Qui m'assurait que j'aurais toujours la force de résister ? et, même avec la certitude de vaincre, le rôle que je jouais était-il celui d'un homme animé d'un amour véritable ?

Le hasard m'offrait le moyen de prendre une revanche ; je m'empressai de le saisir. Déclarer mon amour, c'était venger Mariette de ce qui venait de se passer. Cette conduite avait des dangers ; je pouvais blesser Coralie, et, par contre-coup, l'indisposer contre Saint-Léon. Cependant je n'hésitai pas.

— Oui, Madame, lui dis-je d'une voix ferme, vous avez deviné juste. J'aime ma fiancée.

Soit que cet aveu ne blessât point la comédienne, soit que le

théâtre lui eût donné le talent de se contenir, mes paroles ne parurent pas lui déplaire. Sa bonne humeur au contraire s'en accrut.

— Eh ! mon garçon, que ne parliez-vous ? me dit-elle. Vous avez une fiancée, et vous me le cachiez ! Fi ! Edouard, que c'est donc mal d'avoir des secrets pour ses amies ! Mais je l'aimerai aussi, votre fiancée ! Comment est-elle ? Racontez-moi cela. Est-elle blonde ? est-elle brune ? Où la cachez-vous, cette perle de beauté ?

Ces phrases étaient prononcées rapidement, avec une volubilité étudiée, et peut-être, en pénétrant dans le cœur de la femme, y eût-on trouvé un peu d'ironie. Cependant ce ne fut qu'un éclair ; elle en revint à un ton plus naturel.

— Vrai, Edouard, dit-elle, je m'intéresse aux amoureux, venez donc plus près pour me dire cette histoire. Là, bien, et vous l'aimez de toute votre âme, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, Coralie, de toute mon âme.

— Pauvre enfant, poursuivit l'actrice, voyez donc comme d'y penser seulement, cela l'émeut ! Mais, mon garçon ne le prenez donc pas avec tant de feu. Et elle vous aime aussi sans doute ?

— Si elle m'aime, Coralie ! En doutez-vous ?

— C'est juste, Edouard ; la belle question que j'ai faite là ! Qui vous voit, doit vous aimer. Un air si bon, et puis tant de fraîcheur ! Je ne parle pas du caractère ; le vôtre doit être excellent. Allons, c'est décidément une fille heureuse que votre fiancée, ajouta-t-elle. Et comment la nommez-vous, Edouard ?

— Mariette, répondis-je avec un certain orgueil.

— Mariette, reprit l'actrice ; encore un nom que j'aime ! C'est singulier comme nous nous rencontrons. Si j'étais homme, je chercherais une femme qui s'appelât Mariette : c'est un nom doux à prononcer. Et c'est une blonde sans doute que votre Mariette ?

— Non, Coralie, répliquai-je, elle est brune, mais avec une blancheur de blonde. Si vous la voyiez, vous en seriez émerveillée.

— Je n'en doute pas, mon garçon, dit la comédienne ; il faut qu'elle soit bien, puisqu'elle vous a plu. Brune avec la blancheur des blondes, c'est la perfection. Comment auriez-vous pu résister à cela, mon bel Edouard ? Et sans doute vous la voyez chaque jour ?

— Impossible, lui dis-je, elle est trop loin.

— Ah ! répliqua-t-elle, en laissant échapper un léger cri de joie ou de surprise, elle est loin ? et où est-elle donc ?

— A Verrières, répondis-je.

— Une fille des champs, s'écria-t-elle, je conçois ; une bergère de la banlieue. Eh bien! Edouard, j'en suis enchantée. Vous êtes à la bonne source. Rien n'est divin comme les passions pastorales. J'aurais été folle de ces plaisirs. J'aime tant les bergeries ; il ne me manque qu'un berger qui soit tout à fait à mon goût.

Ainsi, peu à peu, la comédienne m'amena à lui faire une confidence complète. Quand je m'arrêtais dans mon récit, elle savait m'imprimer un nouvel élan et elle parvint à m'arracher de la sorte, et détail par détail, l'histoire entière de nos amours. On eût dit que cette passion sincère allait réveiller dans son cœur la séve qui y sommeillait. Parfois, lorsque j'en arrivais aux plus vifs épisodes, elle prêtait une attention si grande qu'on eût dit que son âme était suspendue à mes lèvres. Il y eut un instant où elle se rapprocha de moi au point que nos souffles se confondaient et que les anneaux de ses cheveux venaient se jouer sur mon visage. Vainement aurais-je essayé de délivrer mes mains de la prison où elle les retenait. Elle paraissait en disposer comme d'un bien qui lui appartenait et que j'aurais aliéné.

Tant que la chaleur du récit m'emporta, je remarquai à peine ces circonstances. J'étais tout à mon amour, et, en parlant de Mariette, je me croyais à Verrières, sous les futaies. Ma pensée s'envolait bien loin de ce boudoir, bien loin de cette femme, belle comme une Médée et, comme elle, enchanteresse. Je ne voyais rien de ce qui se passait autour de moi ; mon imagination seule avait des yeux qui ne tenaient compte ni des obstacles, ni de la distance. Ainsi l'arsenal des séductions s'épuisait dans le vide, aucun coup ne portait. J'étais trop bien défendu quand je restais sur le terrain de mes amours. Derrière ma fiancée, j'étais invulnérable.

Coralie s'en aperçut, elle comprit qu'elle m'avait donné un point d'appui et une armure. Je ne sais quel plan nouveau traversa alors son esprit ; mais ce ne fut plus la même femme. Il se passa en elle une lutte évidente entre l'orgueil blessé et une fantaisie mal contenue. Je parlais encore, et elle n'écoutait plus. Enfin comme emportée par une pensée intérieure, elle me serra vivement les mains.

— Edouard, mon ami, comme vous savez aimer! s'écria-t-elle.

Je la regardai, ses yeux jetaient des flammes, la passion s'en mêlait. On la voyait éclater surtout dans le frémissement des lèvres. La position devenait critique, et je ne sais comment se se-

rait terminée l'entrevue, si la porte ne se fût ouverte brusquement. Ursule entra :

— Madame, dit-elle d'un air mystérieux.

— Eh bien ! qu'est-ce, petite ? répondit la comédienne, retrouvant tout son calme en un clin d'œil.

— Monsieur Albert, Madame ! il monte l'escalier, dit la suivante.

Coralie se leva ; je l'imitai.

— Fais-le passer par le salon, dit-elle.

Puis, quand la suivante fut sortie, elle me conduisit vers l'un des angles du boudoir, où elle pressa un ressort caché par la tapisserie. Le panneau joua, et il se fit une ouverture.

— Nous nous reverrons, Edouard, ajouta-t-elle en m'accompagnant d'un dernier regard.

Je m'engageai dans l'issue, et le panneau se referma juste au moment où le boudoir s'ouvrait au nouveau visiteur. Je regardai autour de moi et reconnus un corridor sombre où je cherchai mon chemin à tâtons. Heureusement Ursule vint à mon secours et me conduisit vers la porte. Je franchis l'escalier, et, une fois dehors, je respirai plus librement ; jamais je n'avais éprouvé un pareil bonheur à fouler le pavé des rues.

XIV

LA FÊTE DE SCEAUX.

Quand je revis Mariette, le souvenir de cette aventure me poursuivait encore, et cependant je gardai le silence le plus complet. Il suffisait que je m'en fusse tiré à mon honneur pour avoir le droit de vivre en paix avec ma conscience. A quoi bon d'ailleurs troubler une âme virginale par des confidences de cette nature ? Je me tus ; le hasard se chargea de me prouver que c'était une faute.

Jamais nous ne fûmes plus heureux que ce jour-là. L'après-dînée s'écoula dans le jardin où le père Grandchamp nous suivait de l'œil, tout en ayant l'air de soigner ses gobæas et ses géraniums. Le rusé villageois nous laissait une liberté complète, mais à la portée de son regard. Lorsqu'une charmille élevait entre nous et lui un rideau trop sombre, il ne manquait jamais de tourner l'obstacle et de se remettre à un meilleur point d'opti-

que. Puis quand nous passions à ses côtés, il nous disait avec la bonhomie dont il couvrait ses malices :

— Ne prenez pas garde à moi, mes petits agneaux, je surveille mes boutures.

N'importe, la liberté n'eût rien ajouté à notre bonheur. Je marchais près de Mariette et tenais sa main dans la mienne; je lui racontais ce que j'avais vu chez les Bernard, et les plaisirs de cet intérieur si calme, si retiré. Les heures s'envolèrent, et la nuit allait me forcer à la retraite, quand elle me dit :

— Édouard, vous viendrez dimanche, n'est-ce pas?

— Vous savez bien, Mariette, répondis-je, que c'est mon habitude la plus chère; pourquoi cette demande?

— Vous n'en devinez pas le motif, Édouard? Voyons, cherchez.

— Non, Mariette, répondis-je après avoir réfléchi pendant quelques instants; j'ai beau chercher, je ne devine pas.

— Vrai, vous auriez oublié notre bal de Sceaux! Qui l'aurait cru, Monsieur?

— C'est juste! m'écriai-je avec le geste d'un homme qui a manqué de mémoire; où avais-je donc la tête?

Il faut dire que cet anniversaire était pour tout le bourg l'objet d'un culte très-assidu. On se préparait de longue main à la fête de Sceaux; on en causait un mois avant, un mois après. La société parisienne y affluait, et Verrières profitait de l'occasion pour voir le beau monde sans trop de déplacement. Mariette n'en dormait pas depuis huit jours; elle aimait la danse comme l'aime toute jeune fille, et il était naturel qu'elle cherchât à s'assurer de l'exactitude de ses danseurs.

— Surtout ne vous faites point attendre, me dit-elle, au moment des adieux; ce sera charmant, Édouard. La famille y vient, nous sommes une maisonnée. Votre mère, non; elle a ses offices; mais votre tante en sera. Bah! la carriole est grande.

Je la quittai sur ces mots et vécus comme elle pendant huit jours sur le plaisir que nous allions goûter. J'avais complétement oublié Coralie. Mon chef insistait, il est vrai, pour que je la revisse, et ces instances n'étaient probablement qu'un contre-coup, mais je trouvai des prétextes pour éluder cette seconde épreuve. Saint-Léon se vit obligé de se passer de tiers et de traiter lui-même.

Il avait plu dans le courant de la semaine, et je craignais que le mauvais temps ne se prolongeât de manière à déranger la fête. Il n'en fut rien; le soleil se leva radieux comme s'il eût voulu entrer pour quelque chose dans nos plaisirs. Je partis de très-grand matin, gai, dispos, le cœur plein d'enchantement. A la

rigueur, j'aurais pu m'arrêter à Sceaux et y attendre la famille. C'était m'épargner un double trajet, et tout autre qu'un amoureux eût fait ce calcul. Moi, je ne vis que le bonheur de rouler en carriole avec Mariette, de la voir plus tôt, de rester plus lontemps à ses côtés et de sentir dans les cahots du chemin son corps charmant rencontrer le mien, sa tête effleurer la mienne.

A Verrières, quand j'y entrai, une effervescence générale régnait dans les esprits. Les jeunes filles étaient sur leurs portes, quoiqu'il ne fût que huit heures du matin. Elles ne pouvaient tenir en place, et remplissaient les rues du bourg de leur babil. Chez ma mère, je retrouvai les mêmes émotions. Non pas qu'elle y fût pour rien; la pieuse femme avait déjà pris le chemin de l'église. Mais ma tante Brigitte ne voyait pas les choses au même point de vue. Dans ces jours solennels il lui prenait des retours de jeunesse, et elle tirait de ses armoires un de ses plus brillants costumes de cour. C'était une robe de velours grenat avec la taille près des aisselles et une fraise à la Marie-Louise, qui ressemblait à un écran autour du visage. Si l'on y ajoute une toque à plumes et des souliers de satin blanc, on aura la veuve du général Pétermann au grand complet et sous les armes.

Je la trouvai dans cet attirail, roide, gourmée, mal à l'aise, comme on l'est dans des habits d'emprunt; elle allait et venait d'une pièce à l'autre, et paraissait en proie à des accès d'impatience :

— Ah ! te voilà, mon fils, dit-elle en me voyant. A la bonne heure, c'est de l'exactitude ; tu n'es pas comme ce Grandchamp qui n'en finit plus.

— Voulez-vous, ma tante, que j'aille voir où il en est? lui dis-je, heureux de trouver un prétexte pour rejoindre sur-le-champ Mariette.

— Oui, mon garçon, dit la générale, va les pousser un peu ; autrement nous ne quitterons pas d'ici avant le soleil couché.

Mariette était prête ; en blanc de la tête aux pieds; une simple robe de percale, mais qui l'habillait à ravir, un bonnet à nœuds roses et des souliers de prunelle. Je lui tendis la main et elle avançait la sienne en rougissant, lorsque nous entendîmes le pas du père Grandchamp qui revenait des écuries. Ce bruit nous frappa d'immobilité.

— Tiens, c'est toi ! me dit le pépiniériste en entrant; déjà arrivé de la ville ? peste, que d'ardeur ! Et y a-t-il longtemps que tu es ici, mon gars ? ajouta-t-il en nous enveloppant de son regard soupçonneux et fin.

— Mais non, petit père, dit Mariette, Édouard est entré quasiment comme vous, il y a cinq minutes à peine.

— Bas! quand il serait depuis plus longtemps, s'écria le faux bonhomme, voyez où serait le mal. Mon garçon, ajouta-t-il, va dire à ta tante que la grise est sur son avoine et que nous partirons dans une demi-heure d'ici.

En effet, la carriole fut bientôt devant notre porte, et la générale y monta dans ses atours. Tant bien que mal elle arrangea sur les banquettes les flots de son velours et défendit sa toque à plumes contre les cerceaux d'osier qui formaient le ciel de la carriole. Elle n'osait bouger de peur de compromettre cet édifice majestueux. Grâce à ce luxe de précaution, la toilette impériale put arriver à Sceaux sans trop de dommage. Grandchamp avait la conscience de ce qu'il conduisait; il ne voulut pas entrer dans la ville sans un peu de fanfare, et se mit à ébranler l'air de coups de fouets. C'était bien le moins que l'on pût faire pour une générale en grand costume. A peine eûmes-nous mis pied à terre, que nous nous dirigeâmes vers le parc. Grandchamp donnait le bras à ma tante Brigitte et semblait glorieux de promener tant de falbalas; moi, je me chargeai de Mariette.

C'est dans les avenues du vieux château de Sceaux que se groupait alors le mouvement forain. Que de gloires ont passé sous ces vieux chênes! Que d'ombres aimables ont pourrait retrouver dans ces labyrinthes, le long de ces étangs, sur ces décombres même. Voici Colbert qui eut un château comme Fouquet et ne l'expia pas comme lui. Voici la duchesse du Maine, qui avait rêvé un trône et une cour, et ne put avoir qu'une académie de gens d'élite. Heureux mécompte dont elle sut mal se consoler! Autour d'elle et sous ces beaux ombrages accouraient Voltaire, Lamotte, l'abbé Genest, Fontenelle, Malezieu, et elle ne se trouvait pas suffisamment indemnisée de la perte d'une couronne par le commerce de ces beaux esprits. Plus près de nous, voici le duc de Penthièvre, nature douce et touchante, et dans l'ombre Florian, le prince de l'idylle, qui essaya de jeter la France du côté des bergeries, à la veille d'une révolution.

Avant de nous mêler aux jeux, nous fîmes une longue course sous les grands arbres du parc. Mariette eût mieux aimé se porter du côté du bruit; moi, je préférais un plaisir plus recueilli. Ma tante Brigitte nous laissait libres en matière de direction; l'important pour elle était d'avoir sous la main une victime qui écoutât ses récits et prît goût aux bulletins de la grande armée. Elle avait entamé le pépiniériste sur l'affaire d'Eylau et ne lui faisait pas grâce d'un obus. Grandchamp s'y prêtait; à part ses

ruses, il avait du bon ; c'était d'ailleurs un grand honneur pour un rustre comme lui que d'avoir sous le bras une générale en robe de velours, et il savait acheter cela par un peu de complaisance.

Depuis quelques instants, Mariette était revenue sur une idée qui la poursuivait; elle voulait se faire dire la bonne aventure. Quand les grands-parents nous eurent rejoints, je présentai la requête et elle fut accueillie. Justement nous passions devant un magicirn qui se disait breveté de la Société de médecine, et successeur du grand Esteila. C'était vingt sous pour le petit jeu; nous entrâmes. Rien ne manquait à l'illusion : l'intérieur était tendu en noir et constellé de signes cabalistiques d'un rouge ardent; dans des fioles pleines d'une eau-de-vie colorée nageait une belle collection de reptiles; des réchauds, des alambics complétaient le mobilier. C'étaient les outils du grand jeu, auquel nous n'avions aucune espèce de droit. Il nous fallait conformer nos prétentions à notre fortune. Du reste, le bateleur à queue rouge chargé du cérémonial nous avait introduits avec beaucoup d'égards et comme s'il se fût agi de millionnaires. Il suffisait que nous fussions des clients; ce titre nous abritait, et il avait du prix, puisqu'au dire de l'affiche le roi de Prusse l'avait porté.

A notre entrée le magicien se leva; il était vêtu d'une robe bariolée comme sa ceinture, et coiffé d'un chapeau pointu, symbole de son art. Son premier soin fut de nous envisager avec attention, afin de s'assurer à qui il avait affaire. L'essentiel était qu'il ne prît pas des gens de Pantin pour des colons d'Amérique; le reste était laissé à la liberté de l'interprétation. Quand son inspection fut achevée, il prit des cartes; c'était le petit jeu, la limite de notre droit. Mariette se présenta la première pour connaître ce que l'avenir lui réservait. Le sorcier exécuta quelques passes avec la baguette de coudrier, puis il étala ses cartes une à une avec la gravité d'un homme qui se rend l'organe du destin. Me voyant auprès de Mariette, il parla naturellement d'un blond qui était en voie de réussite et de qui elle n'aurait à attendre que de bons procédés. C'était la part du client, et tout ce que nous devions attendre du petit jeu; mais il restait à faire la part de la magie :

—Attention, dit le sorcier jetant sur la table un valet de pique; voici un brun qui est animé des plus mauvaises intentions. Il arrive, je le vois; il se déclarera aujourd'hui même. Que le blond s'en méfie !

Là-dessus l'oracle appliqua sur la table un nouveau coup de baguette et nous en eûmes pour notre argent.

Tout en prenant des distractions à droite et à gauche, la journée s'avançait. Mariette avait encore une fantaisie et il fallut absolument la satisfaire ; elle voulait monter dans une de ces balançoires qui pivotent sur elles-mêmes et ressemblent à la roue d'Ixion. C'est un singulier phénomène que le goût prononcé de presque toutes les femmes pour cet exercice circulaire. Il ne se trouvait sur le champ de foire que deux établissements pourvus d'un mécanisme dont le jeu offrît quelque garantie. Nous nous en rapprochâmes, et il fallut attendre qu'il y eût quelques vacances. Enfin Mariette parvint à se placer dans un char, et j'allais m'installer à ses côtés, quand je fus prévenu par un beau cavalier, et jeune encore plus que beau. C'était un garçon qui ne devait pas toucher à ses vingt ans ; mais son visage avait cette expression caractérisée, apanage des types réguliers et des grandes races. Il était brun avec des tons mats et des cheveux d'un noir bleu, encadrant l'ovale le plus pur. Sa lèvre supérieure portait un petit duvet qui semblait mis là tout exprès pour faire ressortir les dents les plus blanches du monde. Doué d'une taille riche et svelte, il avait pour lui la souplesse et la force, et son œil fier et doux annonçait l'intelligence et la bonté.

Qu'on juge de mon étonnement lorsque je vis Mariette livrée à de telles mains. Je voulus réclamer, la faire descendre, invoquer l'autorité paternelle. Il était trop tard, la machine venait de s'ébranler, et Mariette fut enlevée dans l'espace. Pour me rassurer, je me dis qu'il n'y avait là qu'une rencontre fortuite, un des mille incidents d'une fête publique. Une fois le jeu fini, le beau cavalier tirerait de son côté, Mariette du sien, et tout serait dit. Cependant je ne perdais pas de vue le char aérien où le couple s'était assis. Cette surveillance me réservait une nouvelle surprise. Était-ce bien Mariette que j'avais sous les yeux, et que signifiait cette attitude? Le jeune homme lui avait passé la main sous la taille afin de la rassurer contre les frayeurs que lui causait le balancement, et en même temps il causait avec elle de la manière la plus amicale. Loin de s'en défendre, Mariette lui répondait, et, par intervalles, se livrait à de longs éclats de rire. J'étais anéanti ; pour la première fois, le démon de la jalousie vint me mordre le cœur.

— Le sorcier avait raison, m'écriai-je avec amertume : voici que le valet de pique est venu. Un brun ; les cartes disaient vrai.

Ce jeu se prolongea pendant un temps infini. On eût dit que le jeune homme s'était entendu avec l'entrepreneur pour pousser la partie bien au delà des limites ordinaires. Enfin, la balançoire s'arrêta, et Mariette toucha le sol.

— Merci, monsieur Ernest, dit-elle au jeune homme, qui s'éloignait après nous avoir salués avec une grâce tout aristocratique.

— Vous le connaissez donc? dis-je à Mariette sur un ton presque brutal.

— Si je le connais? me répondit-elle en riant; si je connais le comte Ernest? Tout enfants nous nous sommes vus. Demandez à mon père.

Grandchamp était intervenu pour compléter l'explication.

— C'est un fils d'Hautefeuille, disait-il à ma tante; un garçon charmant. J'ai vu ça au maillot. Voici vingt ans que j'ai des terres à bail de la famille. Les plus riches propriétaires de Vauhallan; des gens cousus d'or, et bons, et honnêtes, et pas fiers!

La nuit se faisait, nous prîmes le chemin de la salle du bal. Déjà la grande société était arrivée; les châteaux des environs en avaient fourni une part, Paris le reste. On sait quelle fut alors la réputation du bal de Sceaux. C'est là que se réglaient les modes d'été, et que se passait la grande exhibition des toilettes champêtres. La réunion était magnifique ce jour-là. Aussi avait-on de la peine à trouver place dans l'enceinte où se formaient les quadrilles. Il fallait cependant se procurer quelques siéges, afin que ma tante pût étaler tout à l'aise les pompes de sa toilette. Je confiai les deux femmes au père Grandchamp, et me mis à la recherche. C'était une tâche difficile au milieu de la cohue et des nouveaux arrivants qui débordaient de toute part. Enfin, je finis par découvrir dans un coin trois chaises vides, et m'y précipitai comme sur une proie. Il ne s'agissait plus que d'y faire arriver les personnes auxquelles je les destinais, opération aussi difficile que celle dont j'étais venu à bout.

L'archet de l'orchestre venait de donner le signal, ce qui ajoutait encore aux difficultés de la circulation. Cependant, à force de jouer des coudes et des épaules, je parvins de nouveau à l'endroit où j'avais laissé ma tante et Mariette. Elles ne s'y trouvaient plus: c'était à se désespérer. Je ne savais que faire, lorsqu'en jetant les yeux vers la ligne des banquettes qu'occupaient les dames, j'aperçus, sur un siége élevé, ma tante Brigitte qui attirait sur elle tous les regards de l'assemblée par sa robe en velours et sa fraise à la Marie-Louise. Cette toilette faisait événement. Elle m'avait aperçu, et par un geste m'indiquait le côté où je devais retrouver ma fiancée. C'était un dernier défi que me jetait le sort. Mariette dansait la première contredanse avec le comte Ernest d'Hautefeuille.

J'éprouvais une colère concentrée; volontiers j'eusse cherché querelle au jeune homme oú rompu ouvertemeut avec la coquette. Je me mis à les suivre de l'œil; c'était toujours la même familiarité, la même aisance; on ne pouvait pas m'insulter plus ouvertement et en face de plus de témoins. Peut-être me serais-je laissé aller à un éclat, lorsqu'une voix que je crus reconnaître prononça mon nom presque à mon oreille. Je me retournai vivement et ne pus contenir un geste de surprise.

— Coralie! m'écriai-je. Eh bien! tant mieux.

XV

UN NUAGE.

Coralie tenait le premier rang au bal de Sceaux. Aucune femme n'y apportait des toilettes d'un goût plus exquis, d'une richesse plus grande. A peine la savait-on arrivée, qu'il se formait près d'elle une cour, et c'était à qui briguerait l'honneur de la conduire à un quadrille. On citait même des querelles qui s'étaient engagées entre ses danseurs pour des erreurs de mémoire ou des questions de préséance.

Quand je me retournai, à l'appel de mon nom, Coralie formait le centre d'un groupe où je reconnus Saint-Léon et Albert. Cette rencontre eût été pour moi, quelques heures auparavant, un embarras: j'y vis un secours que m'envoyait le ciel. Puisque Mariette me bravait ouvertement, il fallait accepter le défi, et rendre guerre pour guerre. Je m'approchai de la comédienne, qui m'accueillit avec le sourire sur les lèvres.

— Vous ne dansez pas, Édouard? me dit-elle.

— Faute d'une danseuse, lui répondis-je vivement.

— Qu'à cela ne tienne, Édouard, répliqua-t-elle sur le même ton; me voici. Vous le voyez, Messieurs, ajouta-t-elle, en se retournant vers son groupe, c'est moi qui ai fait les frais cette fois.

J'eus à peine le temps de saluer mon chef et le directeur. Coralie m'emmena à travers la foule, qui lui ouvrit un passage. Sur ses pas s'élevait un murmure d'admiration. Jamais elle n'avait si bien rencontré en fait de toilette; chaque objet était assorti au caractère de sa beauté. Rien n'est plus rare chez les femmes que ce sentiment de l'harmonie et ce goût que l'on peut appeler un goût de relation. Coralie le possédait au

plus haut degré, et, en outre, elle avait eu une veine heureuse. Je ne détaillerai rien de ce qu'elle portait. On est toujours mal venu à parler de modes qui remontent si loin, c'est en détruire le prestige.

En se dirigeant vers le quadrille, Coralie eut le soin de se pourvoir d'un vis-à-vis et, entre une pastourelle et une trénitz, nous nous mîmes en ligne. Je me plaçai en face de Mariette, de manière à ce qu'elle ne perdît rien de mes représailles. La jeune fille m'aperçut, et la vue de cette belle dame qui figurait à mes côtés lui causa évidemment un peu de surprise. Mais ce ne fut qu'un sentiment fugitif ; après m'avoir fait un signe, elle se retourna vers son cavalier et donna cours de nouveau à son babil. J'étais furieux, j'aurais voulu pouvoir l'accabler d'injures. Elle m'aimait donc bien peu pour ne pas ressentir quelque atteinte de jalousie ! Pendant que j'étais au supplice, elle semblait se partager entre l'enivrement de la danse et les discours de son beau cavalier. Que me restait-il au milieu de tout cela ?

On devine combien, dans ces dispositions, j'étais déplacé dans une contredanse. Je brouillais les figures, je me livrais à des entrechats compromettants. Un instant le pied me glissa, et je faillis renverser les deux dames qui traversaient en même temps que moi. Coralie ne savait que penser, ni quelle contenance faire près d'un danseur si inconsidéré. Elle essaya d'abord d'y voir l'effet du prestige qu'elle exerçait ; mais son coup d'œil était trop sûr pour qu'elle prît longtemps le change, et comme je venais de commettre une nouvelle gaucherie, elle me secoua par le bras, et me dit vivement :

— Où allez-vous donc, Édouard ?

Précisément, Mariette et le comte se trouvaient par le mouvement des figures à peu de distance de nous au moment où Coralie m'adressa cette apostrophe. La fille de Grandchamp parut s'en offenser : elle m'envoya un regard dans lequel je crus deviner une expression de reproche. Puis la danse nous ayant mis à portée, elle me dit en passant :

— Édouard, avec qui dansez-vous donc ?

Coralie l'entendit ; ce fut à son tour de m'interroger et de me demander des comptes.

— Quelle est cette jeune fille ? me dit-elle.

J'aurais mieux aimé m'épargner une explication ; aussi fis-je semblant de n'avoir point entendu. Coralie ne se paya point de ce silence :

— Je devine, dit-elle, c'est votre Mariette.

Je ne pus que baisser les yeux en signe d'acquiescement; elle continua :

— Vraiment, Édouard ? Eh bien ! vous avez eu la main heureuse.

J'allais répondre, quand le mouvement des danses nous sépara ; il s'agissait d'un en avant-deux, et, comme la confiance m'était revenue, j'y réparai mes torts par quelques pas mieux exécutés. Coralie s'ébranla à son tour et mit aussi plus d'accent, plus de verve dans sa danse, si bien que l'attention de la galerie se porta de notre côté.

— Savez-vous, Édouard, continua la comédienne, pendant l'un des intermèdes, que plus je la regarde, plus je la trouve charmante, votre fiancée ? Décidément, vous avez du goût, mon garçon ; vous ne placez pas mal vos amours.

Coralie aurait pu continuer cette apologie sans que j'y intervinsse en aucune façon. Derechef mon attention s'était fixée sur le couple aux mouvements duquel j'attachais tant d'intérêt. Mariette ne m'avait pas fait les honneurs d'une diversion bien longue ; de nouveau elle semblait enivrée du plaisir de danser avec un aussi beau cavalier que le comte Ernest. De temps en temps, elle relevait vers lui des yeux animés par l'émotion du bal et l'éclat de la fête. C'étaient autant de coups d'aiguillon, d'insultes pour moi.

J'ignore si Coralie devina ma plaie secrète ; toujours est-il qu'elle se plut à l'envenimer et à l'agrandir.

— Édouard, me dit-elle, quel est cet adolescent qui fait danser votre Mariette ? Un cavalier accompli, par ma foi ! Si jeune et si beau, cela promet. Le connaissez-vous, mon ami ?

— Non, Coralie, je ne le connais pas, répondis-je avec une impatience mal déguisée.

— Il faut alors que votre fiancée le connaisse, ajouta l'actrice en dardant sur moi un œil de vipère ; car ils paraissent au mieux ensemble. Ce n'est qu'un enfantillage, je le vois bien. N'importe, Édouard, vous devriez les avertir. Le monde pourrait en causer.

Il ne me manquait plus que cet écho de la malignité publique. Mon dépit était au comble, quand un vertige s'empara de la salle de bal. Sans motif apparent, les quadrilles se dispersèrent et le désordre éclata parmi les spectateurs. Des cris d'effroi s'élevèrent de tous côtés ; on se heurtait, on s'étouffait, on cherchait à se précipiter au dehors par toutes les issues. La foule prenait des courants divers qui tantôt venaient se combattre, et tantôt formaient de rapides tourbillons. Il n'y avait

plus à se demander d'où venait cet effroi, puisqu'il était lui-même un péril. L'essentiel était de se défendre contre des chocs auxquels rien ne résistait. Les bonnets, les nœuds de rubans volaient de toute part ; les dentelles s'en allaient en lambeaux ; c'est à peine si les robes pouvaient résister. Je fis à Coralie un rempart de mes robustes épaules, et tins mes bras arrondis autour d'elle afin de protéger sa toilette. De son côté elle se tenait serrée contre moi afin de faire le moins de volume possible ; nos deux corps n'en faisaient plus qu'un. Je la conduisis ainsi doucement et sans dommage, vers l'une des issues.

Cette panique provenait d'un accident sans gravité : un quinquet qui servait à l'éclairage de la salle de bal s'était détaché de son panneau et avait causé un premier émoi en dispensant au loin l'huile dont il était garni. Cet incident n'eût rien été si la flamme n'avait atteint les toiles qui entouraient l'enceinte et menacé les spectateurs d'un incendie. De là cette première terreur qui s'était communiquée de proche en proche. D'ailleurs tout était réparé ; quelques seaux d'eau avaient suffi pour éteindre la flamme, et chacun au dehors en était à rire de l'événement.

Lorsque Coralie fut à l'abri, ma pensée se porta naturellement vers Mariette, vers ma tante, vers Grandchamp. Je jetai les yeux autour de moi, et n'aperçus aucun d'eux. La comédienne avait retrouvé une partie de son monde : je la quittai pour aller à la découverte. Pendant quelques minutes mes recherches furent vaines ; la foule continuait à évacuer la salle, et rien ne m'y rappelait des visages connus. Au risque d'y laisser les lambeaux de mon habit, je pris le parti de regagner l'intérieur, en avançant contre le courant. C'était une entreprise rude ; mais la passion qui m'animait eût vaincu des résistances plus grandes. Dès que j'eus fait un peu de chemin, je relevai les yeux, et le premier objet qui me frappa, fut ma tante Brigitte, qui n'avait pas abandonné son siége, et contemplait la foule d'un air majestueux. Sa robe de velours planait sur la foule et sa fraise à la Marie-Louise, raide et intacte, semblait faire honte à toutes ces toilettes effarouchées. Grandchamp était à côté d'elle ; mais je n'aperçus pas Mariette.

Évidemment, il fallait se diriger de ce côté ; j'y prendrais langue du moins. Les difficultés étaient toujours grandes. Enfin, j'arrivai devant un obstacle qui me parut offrir plus de surface que le reste. C'était un jeune homme d'une taille élevée, qui soutenait dans ses bras une femme évanouie. Au lieu de suivre le mouvement de la foule, il se dirigeait dans le même sens que

moi. Les oscillations d'une marche inégale le firent incliner de mon côté ; je reconnus le comte Ernest. Plus de doute, Mariette avait trouvé en lui un sauveur. Tout conspirait pour m'accabler.

Un dernier effort nous amena enfin auprès de Grandchamp. La jeune fille était revenue à elle, quand le comte d'Hautefeuille la déposa sur un siége à côté de ma tante, et elle remerciait son cavalier par un sourire expressif. Ce fut ce moment que je choisis pour faire mon apparition :

— Me voici, lui dis-je.

— Un peu tard, répondit-elle le plus naturellement du monde. On vous a devancé.

— Bien des grâces, monsieur le comte, dit Grandchamp au jeune homme qui s'éloignait ; sans vous, la petite ne s'en serait jamais tirée. N'est-ce pas, Mariette ?

— Le fait est, répondit la jeune fille, qu'il y a eu un moment où la tête m'a tourné. Que s'est-il passé depuis ? je n'en sais rien.

— On n'a jamais vu cela, s'écriait le pépiniériste ; jamais !

— Si fait, Grandchamp, on l'a vu, dit ma tante Brigitte ; moi, je l'ai vu. Aussi n'ai-je pas bougé de place ; j'aurais mieux aimé griller que de faire un mouvement. Quand on a vu, on sait le fond des choses. C'était chez le prince de Schwarzenberg. Était-ce bien chez le prince de Schwarzenberg ? La mémoire commence à me fourcher. Oui, je crois que c'était chez le prince de Schwarzenberg. Tout juste, j'y avais la robe grenat que vous voyez. Il faut vous dire, Grandchamp, qu'il s'était formé un complot entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, pour incendier l'Empereur. Une manière ingénieuse de s'en débarrasser. Là-dessus donc, on imagine un bal où l'on mettra le feu à l'Empereur. Bien ; c'est Schwarzenberg qui se charge d'amorcer. Après ça, est-ce bien Schwarzenberg ? Enfin n'importe. Le jour arrive ; nous sommes invités avec Pétermann. Quel bal, mes amis, quel bal ! c'est-à-dire qu'on n'a jamais rien vu de plus beau. L'Empereur arrive et fait sa tournée. Aimable, il fallait voir, et bon pour nous. Ce soir-là, il me combla ! Des mots ravissants ; il n'y avait que lui pour les trouver. Il faut vous dire que les domestiques avaient l'ordre d'allumer dès après l'arrivée de l'Empereur. On leur avait donné je ne sais combien de mèches soufrées, de barils de poudre et autres ingrédients. Ces gens-là étaient Hongrois ou Croates ; sur un mot, ils auraient brûlé dix empereurs. Ils ne savaient pas même notre langue ; personne n'aurait pu les dissuader. Ils se mettent donc à allumer leurs mèches soufrées. Croiriez-vous une chose, Grandchamp ? c'est que tant

que l'Empereur a été là, le feu n'a pas pu prendre. Ils entassaient dans les caves tout ce qu'ils pouvaient, des fascines, des copeaux, du papier ; rien n'y faisait. Mais dès que l'Empereur a eu passé la porte, alors ça a flambé. Un bel incendie, je m'en flatte, incendie complet comme au Kremlin. Jugez la figure que nous faisions là dedans ; c'était à qui se jetterait du côté des portes. Et puis des cris, un tapage, et des châles et des dentelles, et des plumes en l'air. Le parquet, jonché de diamants ; on les eût ramassés à la pelle. Quand je vis cela, je me pris à réfléchir. J'avais fait cette robe pour l'occasion ; je ne voulus pas la perdre. Au lieu de courir comme les autres, je me tins tranquille dans mon coin, si bien que le monde eut le temps de sortir. Quand il n'y eut plus foule et que j'eus les coudes à l'aise, je pris le bras d'un pompier et je gagnai tranquillement la rue. Voilà toute l'histoire ; aussi, pas de risque que je bouge quand on crie : Au feu ! Ce qu'il y a eu de plus beau dans tout cela, c'est que l'incendie n'a pas voulu mordre devant l'Empereur. N'ayez pas peur que ces choses-là arrivent jamais à d'autres qu'à lui. Il commandait aux éléments, cet homme.

Pendant que ma tante poursuivait son récit, j'avais pris Mariette à part et lui adressais quelques reproches. Au lieu de calmer mes inquiétudes, elle se plaisait à les envenimer.

— Fi, le vilain jaloux ! me disait-elle.

— Jaloux, soit, lui répondis-je, mais avouez aussi que vous êtes une coquette.

— On ne pourra bientôt plus quitter sa chaise sans offenser monsieur, répliqua-t-elle avec un air mutin.

— Écoutez, Mariette, je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne plus danser avec ce jeune homme ; me le promettez-vous ?

— Si j'étais sûre que cela suffît pour vous rendre sage, peut-être le ferais-je.

— Me le promettez-vous, Mariette ? Je n'exige rien de plus.

— Nous verrons, dit-elle en accompagnant ces mots d'un geste enchanteur ; mais vous renoncerez alors à votre duchesse.

C'était la première fois qu'elle faisait allusion à Coralie, ce mot me fit plaisir.

— Duchesse ou non, j'y renonce volontiers, lui dis-je. Sacrifice pour sacrifice.

Elle s'était retournée vers son père, et semblait vouloir terminer là cet entretien. Je me prêtai à ce caprice et quittai la place pour aller au dehors me remettre de ces émotions. Près de l'une des portes, j'aperçus Coralie entourée de son cortége ; je l'évitai et gagnai du côté du parc. L'air et le silence me firent

du bien. Il ne m'arrivait plus, à travers le feuillage frémissant, que les sons lointains de l'archet et un vague murmure d'harmonie. Je jugeai que le bal venait de recommencer, et que les quadrilles s'ébranlaient de nouveau.

A dessein, je prolongeai cette promenade et ne revins que lorsque je me sentis plus maître de moi. Il me semblait que j'avais eu des torts envers Mariette, et que mes soupçons devaient être à ses yeux une injure sans fondement. En reparaissant dans la salle, mon premier mouvement fut de regarder du côté où siégeait ma tante, pensant bien que Mariette serait près d'elle. Je n'aperçus ni l'une ni l'autre. Grandchamp s'y trouvait seul et bâillait comme un homme qui sent peser sur lui la main du sommeil. Je le rejoignis et lui demandai ce qu'était devenue la générale.

— Elle roule vers Verrières, me dit le villageois. La pauvre mère était comme moi ; son heure de dormir venue, elle n'a pas voulu attendre. La carriole la reconduit.

— Et vous, Grandchamp ?

— Oh ! nous ! M. Ernest nous ramène, dit le pépiniériste avec un certain orgueil. Verrières est sur le chemin de Vauhallan ; ça ne le dérange pas de nous y laisser.

J'en avais trop entendu ; je me retournai vers les quadrilles et y vis Mariette dansant de nouveau avec le comte d'Hautefeuille. C'était un défi formel, mon cœur y répondit par un sentiment qui avait presque le caractère de la haine. Me plaçant de manière à être vu d'elle, je passai dix minutes à la poursuivre de regards furieux. Mariette ne paraissait pas s'émouvoir de mes airs sombres ; elle continuait à raser le sol avec la légèreté de l'oiseau et à causer gaiement avec son cavalier. Cette tranquillité me poussait à bout ; j'eusse préféré un peu de révolte, il ne me restait plus d'autre refuge que l'éloignement ; désormais j'avais comblé la mesure des explications.

En suivant de loin les mouvements de Coralie, j'avais pu comprendre qu'il manquait quelque chose à sa fête et qu'elle me cherchait. Jusque-là, j'avais dû rester fidèle au pacte conclu avec Mariette ; mais la conduite de la jeune fille me dégageait ; j'étais libre, je pouvais disposer de moi.

— Que le sort en soit jeté ! m'écriai-je.

En même temps je fendis la foule, et me dirigeai du côté de la comédienne.

— Ah ! c'est vous, Édouard, me dit-elle en m'apercevant ; où vous étiez-vous donc égaré, mon ami ? Messieurs, ajouta-t-elle

en se tournant vers son groupe, vous voyez mon libérateur ; sans lui je ne sortais pas vivante de cette cohue.

Je m'inclinai en homme à qui la louange pèse.

— Édouard, reprit-elle, ne vous en défendez pas. Vous avez agi comme un paladin. Brave dans le danger, modeste après la victoire. Maintenant, en ma qualité d'héroïne, j'ai le droit d'exiger quelque chose et je l'exige.

— Dites.

— J'exige, Édouard, que vous veniez souper avec nous à Paris. Je vous enlève. Nous aurons du champagne et Saint-Léon.

La fête allait finir ; la salle du bal se dégarnissait, de toutes parts le monde élégant regagnait ses équipages. A la grille du parc, je me retrouvai près de Mariette que le comte d'Hauteseuille accompagnait ; Grandchamp suivait, dormant à demi. Moi, j'avais Coralie sous le bras, et nous marchâmes ainsi pendant quelque temps presque côte à côte. Il fallait tenir tête à la comédienne, l'écouter et lui répondre. Le rire était sur mes lèvres, l'enfer dans mon cœur.

Les deux voitures s'approchèrent presque en même temps. Je vis Mariette monter dans un tilbury découvert, elle s'assit près du comte, pendant que Grandchamp se mettait par derrière près du domestique. Ce fut le coup de grâce ; je me jetai désespéré dans le landau de Coralie.

— Adieu mon bonheur, s'écrièrent en moi des voix intérieures ! le sorcier du préau avait raison, le brun est arrivé et il a le dessus.

XVI

LE PREMIER ÉCHELON.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis cette rupture, et l'ombre qu'elle répandait sur ma vie semblait chaque jour s'épaissir. Le dépit, la rancune m'avaient jeté dans les bras de Coralie ; c'était ma vengeance, et elle me coûtait cher. Mon cœur s'insurgeait parfois ; mais j'étouffais ses murmures dans l'ivresse des sens. La comédienne ne s'y trompait pas ; elle voyait bien que je ne m'étais point donné tout entier. Cette circonstance, loin d'attiédir sa passion, ne faisait qu'en accroître l'énergie. Assis à ses côtés, souvent j'égarais ma pensée ailleurs. Coralie remarquait ces absences et en éprouvait des colères d'enfant.

Elle s'irritait de n'avoir à ses genoux qu'un esclave insoumis et de n'être arrivée, après beaucoup d'efforts qu'à une victoire incomplète.

Parmi les éternels problèmes que soulève l'étude du cœur humain, il n'en est point de plus délicat que celui de préciser le rôle et la part de la vanité dans l'amour. En sait-on qui soit à l'abri de ce mélange? Peut-être chez quelques anges, égarés dans nos sphères, et qui y conservent les traditions d'une patrie meilleure. Hors de là, combien peu de passions restent pures d'un tel alliage! Ainsi une possession tranquille éteint l'amour, tandis qu'une possession troublée la réveille. Comment expliquer ce fait monstrueux, si ce n'est pas la vanité? Épris à doses égales, deux cœurs se font équilibre et s'amortissent dans le choc; la dose est-elle inégale, l'impulsion renaît, la poursuite recommence. Conquérir ou reconquérir, voilà dans quel cercle s'agite la passion, et l'esprit de conquête est bien proche parent de l'esprit de vanité.

Je demande grâce pour cette opinion; il n'est pas dans mes intentions d'en faire l'objet d'une doctrine. Seulement j'ai cherché à me rendre compte ainsi de l'amour violent que j'inspirai à la comédienne. Elle m'aima avec toute l'ardeur de la vanité blessée, s'attacha à moi en raison de ce que je lui mesurais mon attachement d'une manière plus avare. Ce qui n'eût été qu'un caprice, qu'un goût passager comme il en éclôt tant aux feux du théâtre, devint, par la force des circonstances, un sentiment opiniâtre, impatient, ombrageux. Plus je semblais défendre le terrain, plus elle s'acharnait à y pénétrer de vive force.

Chez les femmes habituées à des liaisons faciles, cette disposition d'esprit, quand elle éclate, amène nécessairement des tempêtes. Que de fois j'eus à souffrir des emportements de Coralie, de ses exigences, de ses obsessions! que de fois je me vis contraint, pour apaiser ce bruit, d'en venir à une déclaration de révolte! Alors c'était l'excès opposé. Elle me demandait grâce à deux genoux, s'accusait, avouait ses torts, épuisait tous les mots que la passion suggère. Il en résultait une alternative de brouilles et de raccommodements. Quand je me dérobais par la fuite à ces scènes lassantes, elle n'abandonnait pas la partie et savait me poursuivre jusque dans les bureaux. Essayais-je d'opposer un front sévère à ses persécutions, elle se lamentait, et ne me quittait que lorsque la paix était de nouveau signée.

L'un de ses plus vifs soucis consistait à m'empêcher de retourner à Verrières. Pour cela elle arrangeait chaque dimanche une partie de campagne, un dîner dans les bois, une course aux en-

'irons. Un jour nous allions au Butard de la Selle, l'autre jour ıux étangs de Villebon ; nous passions en revue les châteaux de a couronne et les grandes forêts qui entourent Paris. Pour aniner ces promenades, elle avait soin de les faire en caravane et l'y entraîner quelques joyeux compagnons, deux intimes surout, Marcel le vaudevilliste, et Théobald, l'homme de lettres. Comme assortiment, elle y joignait la seule actrice dont elle eût ou s'accommoder, une nommée Zoé, qui avait à ses yeux le doule avantage de n'être ni belle, ni élégante. Zoé ne manquait oas d'un certain talent; mais, en bonne fille, elle le mettait voontiers à la suite de celui des autres. Ainsi s'expliquait son inimité avec Coralie. Quant au directeur, il complétait la bande et nous accompagnait en homme habitué à ne rien voir et à out approuver.

Cependant cette servitude me pesait; mon absence devait être remarquée à Verrières, et, malgré tout mon dépit, je n'aurais oas voulu pousser aussi loin l'abandon. Je commençais à m'accuser de cruauté et d'excès dans la réparation de mes griefs. Une curiosité inquiète s'en mêlait aussi. Les rapports de Mariette et du comte Ernest auraient-ils continué ? Peut-être ne l'avaitelle plus revu depuis cette rencontre fortuite. Tout alors s'expliquerait par une petite espièglerie, concertée entre deux enfants du même âge. On aurait répondu ainsi à mes défiances de jaoux, à mes fureurs, à mes menaces, sans penser que ce jeu oût avoir des suites aussi graves. Dans ce cas, les torts n'étaient olus de son côté, mais du mien ; elle restait libre comme avant e bal, tandis que j'avais accepté la plus lourde, la plus funeste les chaînes.

Un jour je résolus d'éclaircir mes doutes et d'aller m'assurer du ooint où en étaient les choses. Le despotisme de Coralie dépassait les bornes; tout devenait légitime pour m'en affranchir. Je ui avais donné, il est vrai, le droit d'exiger un sacrifice; mais e ne pouvais briser, pour lui obéir, mes liens de famille, condamner ma mère et ma tante aux tourments d'une absence orolongée. Déjà, depuis un mois, il m'avait fallu faire des prodiges d'imagination afin d'expliquer ce changement si brusque dans mes habitudes, invoquer tantôt un travail forcé, tantôt une audience de mes supérieurs, enfin chercher mille défaites. J'étais las de ces mensonges et honteux d'abuser deux pauvres femmes qui avaient placé en moi toute leur joie et tout leur orgueil.

Mon projet une fois arrêté, il ne s'agissait plus que d'en venir aux moyens d'exécution. Une déclaration ouverte m'exposait à

des scènes; je résolus de prendre un détour. On devait, le dimanche suivant, partir de bonne heure pour la forêt de Saint-Germain; je me promis d'envoyer à Coralie, au dernier moment, quelques lignes d'excuse, et de me diriger du côté de Verrières. En effet, levé au premier jour, je descendis l'escalier, avec l'idée que rien n'entraverait mon projet. J'étais heureux, je marchais d'un pas si léger que mon pied effleurait à peine le sol. J'allais m'engager dans la rue, lorsque sur le seuil même je rencontrai une figure qui me frappa d'immobilité : c'était Coralie.

— Je vous attendais, me dit-elle avec un regard sec et froid.

— Vous ici ! m'écriai-je, et comment cela ?

— Ne devions-nous pas aller ensemble à Saint-Germain? reprit-elle. Je suis venue vous prendre.

— Mais il me semblait, lui dis-je en balbutiant...

— Ah! il vous semblait, répondit-elle avec impétuosité; à moi aussi, hier, il m'a semblé que vous n'étiez pas dans votre assiette ordinaire. Et comme j'étais inquiète sur votre compte, au lieu de vous attendre, je vous ai prévenu. La voiture est là, venez.

En effet, une calèche nous attendait à l'entrée de la ruelle. J'étais pris en défaut et dans mon propre piége; je n'essayais pas de faire un simulacre de résistance. D'ailleurs, ce premier moment passé, Coralie se montra d'une grâce achevée; elle semblait vouloir racheter, à force de soumissions et de tendresses, le brusque enlèvement du matin.

L'hiver arriva et mes absences eurent une explication naturelle. De loin en loin, ma mère et ma tante faisaient le voyage de Paris pour me voir, et alors j'amenais naturellement l'entretien sur le chapitre des Grandchamp. Rien n'était changé sous leur toit; le pépiniériste songeait toujours à ses marcottes, et Mariette semblait supporter gaiement l'abandon dans lequel je la laissais. Ni sa santé, ni sa bonne humeur n'en avaient souffert. Ces détails me blessaient; j'y voyais la preuve que j'occupais une bien petite place dans la vie de la jeune fille. J'aurais voulu la savoir souffrante ou triste; à l'instant même j'aurais rompu mes indignes liens. Mais se sacrifier à une âme indifférente, à quoi bon ?

Grâce à Coralie, cet hiver fut pour moi une longue suite de fêtes; elle savait couvrir mes chaînes sous des fleurs. Chaque jour, au milieu de ces raffinements, je sentais s'affaiblir l'empire de mes souvenirs et s'accroître le charme sous lequel je vivais. Elle avait exigé que l'on confiât à Saint-Léon et à moi la

pièce essentielle de la saison, celle qui devait servir de base aux recettes. Nous nous mîmes à l'œuvre, et Coralie m'eut ainsi constamment à ses côtés, sous prétexte de collaboration. Il s'agissait de m'indiquer les nuances de son rôle, de chercher des mots à effet, ou d'essayer des airs nouveaux. J'étais presque devenu son commensal, et le directeur attachait trop de prix au succès de l'ouvrage pour s'inquiéter des conditions auxquelles il fallait l'obtenir.

C'était un vaudeville à tableaux, genre alors nouveau à la scène. Coralie devait y paraître sous trois costumes, dont deux travestis; en page, en villageoise, en duchesse. Tout l'effet était calculé de manière à ce que les beautés plastiques de l'actrice eussent les honneurs de la représentation. L'intrigue, le dialogue, le couplet étaient subordonnés à ce moyen. A l'ombre de ces prestiges naturels, combien l'art de l'écrivain se trouvait à l'aise! Sa tâche était remplie dès qu'il avait su les mettre en relief, et les placer sous leur plus beau jour.

Un vaudeville composé sur ces bases n'est pas une œuvre qui exige du génie. Nous nous en tirâmes à notre honneur, Saint-Léon et moi. Il suffisait que j'y eusse concouru, pour que Coralie s'en montrât enthousiaste. Jamais on ne l'avait vue prendre un ouvrage autant à cœur; elle surveillait tout par ses yeux et ne s'en remettait à personne pour aucun détail. A chaque acteur elle avait un mot à dire, une indication à donner. En outre elle étudiait son rôle de manière à en faire ressortir les finesses. C'était un succès prévu, certain, infaillible.

Le jour décisif arriva; nous parûmes devant la rampe. Rien n'avait été négligé pour assurer le succès. L'orchestre s'était adjoint quelques renforts, et sous les feux du lustre se déployait un bataillon disposé à des excès en matière d'enthousiasme. Les choses marchèrent si bien, que cette réserve put se dispenser de donner. Le vrai public ne résista pas aux pompes de la mise en scène ni aux flots de satin que l'administration avait prodigués sur les vêtements. Les comparses mêmes s'étonnaient de ne plus se retrouver au milieu des taches d'huile qui leur étaient familières. Ils étaient tous rajeunis et radieux sous leur beaux pourpoints.

Cependant le grand élément de succès, ce fut Coralie. Jamais on ne l'avait vue s'élever si haut. Le cœur l'inspirait : c'était mon œuvre qu'elle avait à défendre. Elle se servait du public comme d'un clavier, et essayait sur lui toute une gamme d'impressions. Aucun effet ne manqua. La jupe champêtre fit jaillir des étincelles du sein de cette foule : le maillot du page y alluma

un incendie. Lorsque Coralie vint, sous ce costume, recueillir les applaudissements du public, les lorgnettes étaient toutes braquées sur elle.

J'assistais à ce triomphe dans l'une des loges qui donnent sur la scène et sont placées en dedans du manteau d'arlequin. Aussitôt que la toile fut tombée, je me dirigeai vers les coulisses et gagnai la loge de Coralie. Elle y était seule avec Ursule, qui la débarrassait de son travestissement de page.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, en se jetant dans mes bras, es-tu content de moi ?

— Divine ! lui dis-je avec un enthousiasme sincère. Comme tu tiens ton public dans la main !

Ursule ne nous permit pas de pousser cette conversation plus loin. Depuis un instant elle était aux aguets.

— Madame, dit-elle, en m'interrompant, quelqu'un vient.

— C'est juste, reprit Coralie, point d'imprudence, mon Édouard. Quitte la loge, et va m'attendre dans le foyer. Tu soupes avec nous.

— Ce soir ? répondis-je étonné.

— Oui, ce soir, ami. Je t'emmène avec Saint-Léon. Nous aurons Théobald et Marcel, Zoé aussi. Il faut bien célébrer le succès de tes premières armes.

Je me rendis au foyer où se trouvaient nos convives. Saint-Léon était radieux ; jamais il n'avait eu un succès si franc, si décidé. Le directeur s'épanouissait à la perspective de cent représentations et de cent mille écus de recettes. Théobald, malgré son humeur critique et sa férocité naturelle vis-à-vis des nouveautés, passait condamnation, et Marcel, dont l'existence était un perpétuel calembour, en avait déjà trouvé dix sur les diverses exhibitions de Coralie.

Quand la comédienne parut, il n'y eut qu'un cri au sein du groupe.

— Divine ! — céleste ! — admirable ! — incomparable ! s'écria-t-on à la ronde.

Coralie reçut ces hommages comme une reine qui y est habituée, et se retournant vers ses amis :

— Silence ! les babillards, dit-elle gaiement, et allons nous mettre à table pour remercier le destin.

Le couvert était mis quand nous arrivâmes chez la comédienne, et le luxe du service, l'aspect du buffet, l'ensemble de l'ordonnance, prouvaient que le repas avait un caractère de préméditation. Théobald, qui ne se montrait pas moins féroce vis-à-vis des plats de choix qu'à l'égard des œuvres dramati-

ques, laissait éclater en termes assez vifs le plaisir que lui causait ce beau spectacle, tandis que Marcel, après avoir préparé solitairement un calembour, le jetait au milieu d'une conversation comme un projectile incendiaire. Ce système de jeux de mots, émis avec une gravité périodique, exaspérait Théobald :

— Marcel ! s'écria-t-il, je t'ai déjà dit vingt fois que tes calembours m'incommodaient. Tu en deviens odieux.

— Odieux ? dis-tu. Eh bien ! Théobald, adresse-toi à eux pour qu'ils me punissent, répondit Marcel.

— A qui donc ?

— *Aux Dieux !* Puisque tu dis que je le suis.

Théobald s'élança vers la comédienne, et s'emparant de ses deux mains :

— Coralie, s'écria-t-il, il y a un homme de trop dans cette maison ; tu sais lequel. Pas moyen de vivre dans la même salle à manger que lui ; il attente à mon appétit.

L'actrice calma cette effervescence. Son attention semblait d'ailleurs distraite par un soin plus important que celui de rétablir l'harmonie entre le vaudevilliste et l'homme de lettres. Elle avait pris Saint-Léon à part et s'entretenait vivement avec le chef de bureau. Celui-ci tira de sa poche un papier que l'actrice parcourut d'un regard avide et joyeux. Quand elle se fut bien assurée de ce qu'il contenait, elle donna ses derniers ordres à Ursule, et s'écria :

— A table, mes amis, et trêve de propos.

— A table ! répétèrent les convives.

— Théobald, ici, ajouta Coralie en désignant les places, près de Zoé, et sois décent ; Edouard, à mes côtés ; Saint-Léon aussi ; à eux les honneurs de la soirée, n'est-ce pas ? Toi, Marcel, près d'Albert, et s'il t'échappe un calembour pendant que nous soupons, je te mets à l'eau.

— A la bonne heure ! s'écria Théobald ; voilà ce qui s'appelle de la justice.

Le repas commença ; il fut d'une gaieté folle. Coralie, encore ivre de son succès, eut d'incroyables élans. Son amour éclatait à chaque mot et se trahissait malgré elle. Dans ce qu'elle disait, il y avait, au milieu de la part de tout le monde, une attention qui n'était que pour moi et qu'elle y mêlait avec un art infini. On parla du vaudeville et de sa réussite, du jeu de l'actrice et du mérite des auteurs. Saint-Léon se croyait revenu à ses beaux jours, au temps où il brillait dans les salons de madame Tallien. Le directeur continuait à faire mentalement le décompte de ce que le nouvel ouvrage pourrait produire. Mais j'étais affaissé

sous le poids d'un premier laurier. Théobald, habitué à ne ménager personne, n'avait pas cru devoir changer de système vis-à-vis du champagne, et il effarouchait Zoé à un point que celle-ci fut obligée de chercher un voisin moins remuant. Enfin Marcel, après s'être longtemps maîtrisé, finit par jeter au milieu de l'entretien un calembour révoltant, fruit d'une longue méditation. Théobald se leva, les cheveux hérissés, le poing en l'air :

— Marcel, s'écria-t-il, décidément je m'adresserai aux chambres. C'est une infirmité trop caractérisée que la tienne. Je demanderai une loi contre les animaux malfaisants. Vois où tu m'entraînes !

— Théobald, calmez-vous, dit la comédienne.

Marcel demeurait impassible ; il songeait sans doute à un nouveau jeu de mots.

Cependant Coralie avait réclamé le silence ; à sa voix, toutes les passions s'apaisèrent. Sa physionomie avait pris une expression plus sérieuse ; elle souleva son verre et dit :

— Messieurs, à la santé des auteurs ! Toi, Saint-Léon, tu es un ancien, tu as tes chevrons, laisse-moi parler du débutant. Messieurs, à Edouard ! auteur de vaudevilles et rédacteur dans les bureaux du ministère.

— A Edouard ! dirent les convives.

Je ne savais ce que signifiait le titre nouveau dont me décorait la comédienne. Je n'y vis qu'une méprise.

— Rédacteur, lui dis-je ; non pas, s'il vous plaît, mais seulement expéditionnaire.

— Rédacteur, répliqua-t-elle, tout ce qu'il y a de plus rédacteur.

— Par votre grâce, Coralie, je l'accepte de cette façon.

— Et par celle-ci, Edouard, me dit-elle en me remettant un papier qu'elle prit des mains de Saint-Léon.

Je jetai rapidement les yeux sur l'écrit ; c'était l'avis de ma nomination, bien et dûment en règle.

— Oh ! Coralie, lui dis-je en lui prenant la main, et en la couvrant de baisers auxquels une larme se mêla.

Elle était émue et avait de la peine à se contenir.

— Mais, repris-je, qui donc a pu m'obtenir cela ? J'y ai perdu mon temps et mes peines.

— Enfant, dit l'actrice, et vos amis ! Ne deviez-vous pas compter un peu sur eux !

Je regardai Saint-Léon : il se défendit par un geste ; Coralie continua :

— Nous sommes allés plus haut, Monsieur ; il ne faut pas

'arrêter à mi-chemin quand on sollicite. Votre directeur général, par exemple, voilà un austère. La belle résistance qu'il a aite ! Mais quel est le directeur général, qui n'a pas son endroit aible ! Celui-ci en avait un du côté de l'Académie royale de ousique; c'est par là que nous l'avons attaqué, et bien attaqué, omme vous voyez, Edouard.

Ainsi, je devais tout à cette femme, mon premier succès au héâtre, mon avancement dans les emplois. Elle était pour mo omme ces fées des contes, qui tendent la main à leurs protégés lans les moments périlleux, et les conduisent sains et saufs vers les palais de marbre ou de porphyre. Coralie venait de m'enchaîner par le plus puissant des liens, la reconnaissance.

XVII

UNE RENCONTRE.

Cet avancement inespéré me causa une joie que je ne chercherai pas à rendre. Il faut avoir vécu de la vie de l'employé pour se faire une idée des émotions que lui cause une augmentation de grade ou de traitement. Depuis le jour où il met le pied dans un bureau jusqu'à celui où il en sort par l'une des deux issues ouvertes au repos, la mort ou la retraite, l'employé n'a qu'une pensée, qu'un but, qu'un mobile, l'avancement. Chacune des journées où il a gravi un échelon est pour lui une date heureuse; volontiers il la noterait d'un signe blanc et remercierait les dieux par un sacrifice propitiatoire.

J'étais donc rédacteur. Rédacteur ! que ce mot me semblait doux à prononcer ! C'est-à-dire que je cessais d'être une machine et devenais une intelligence libre. Entre l'expéditionnaire et le rédacteur, il y a toute la distance qui sépare la main de la pensée. L'expéditionnaire est asservi à la phrase qu'il copie, le rédacteur dispose à son gré du vocabulaire et ne reconnaît d'autres limites que celles de la grammaire et du bon sens. Le rédacteur se permet des ratures dont l'expéditionnaire doit s'abstenir; il ne fait pas de sa plume un pinceau, et peut laisser échapper à son gré des lettres irrégulières. Il n'est plus esclave, il a des esclaves.

Cependant cette tâche entraîne d'autres soucis et une responsabilité plus grande. J'étais passé maître dans l'art de peindre ; le serais-je dans l'art d'écrire? Voilà quel problème se posait

pour moi, et j'avoue que je n'y songeais pas sans émotion. N'en est-il pas ainsi à la veille de tout début ! Le soldat devant le feu, l'orateur à la tribune, le comédien sur les planches, éprouvent également, dans leur premier essai, cette appréhension que font naître des chances inconnues. Comme eux je me prenais à douter de moi-même et à envisager mes nouveaux devoirs avec une certaine défiance. Il s'agissait de style, or, quel style employer? C'était précisément l'heure où la littérature à paillettes commençait à mener quelque bruit. Devais-je me préoccuper de ce mouvement et prendre là mes modèles ? ou bien suffisait-il de m'en tenir à la tradition et de garder les allures simples et sobres consacrées par tant de chefs-d'œuvre ?

Mes incertitudes duraient encore, lorsque j'arrivai à mon bureau le jour suivant. L'avancement que j'avais obtenu y bouleversait mes habitudes. Je devais passer d'une pièce à une autre et quitter cet excellent Bernard, mon voisin depuis dix années. Certes je n'émigrais pas bien loin, seulement jusqu'à la porte voisine. Cependant, au moment de me séparer de lui, j'éprouvai un peu de tristesse. Depuis que nous vivions côte à côte, jamais le moindre nuage ne s'était élevé entre nous ; c'était le meilleur caractère, l'humeur la plus égale que l'on pût rencontrer. Qui sait si le hasard me favoriserait toujours à ce point et s'il me donnerait encore des collaborateurs aussi parfaits !

Le bureau où je m'installai était occupé par trois rédacteurs, dont un seul mérite une mention dans ce récit. Je le nommerai Martin, faute de pouvoir mieux le désigner. Il est aujourd'hui l'un des employés supérieurs et l'une des lumières de l'administration. On pouvait prévoir, quand je le connus, le chemin rapide qu'il ferait. Même sous le régime de la faveur, il est des organisations vigoureuses qui échappent à la loi commune et se font une place par leur propre effort. Il faut pour cela un coup d'œil sûr, une intelligence prompte, une grande aptitude au travail. Toutes les branches du service comptent un ou deux de ces hommes ; ils en sont l'âme et le bras. Sans eux le mouvement s'arrêterait : seuls, ils connaissent l'ensemble des ressorts et le secret du mécanisme. Les affaires délicates, les rédactions importantes ne sortent pas de leurs mains ; ils se les réservent et demeurent ainsi les maîtres de la position et les arbitres de leur carrière.

Martin portait sur sa physionomie l'empreinte de ses facultés. Il avait un de ces types où l'opiniâtreté domine. Il appartenait à l'une de ces provinces déshéritées qui semblent avoir le privilége de fournir les meilleurs travailleurs comme les pâturages

les plus ingrats fournissent les plus fortes races de chevaux. Il en était venu jeune et avait longtemps vécu dans un grenier, à raison de trente sous par jour, qui formaient l'extrême limite des sacrifices auxquels pouvait se soumettre sa famille. Le pas le plus difficile à franchir fut son admission dans les bureaux. Une fois entré, il donna la mesure de sa force, et marcha rapidement vers le sommet. A l'appui de ses autres facultés, il avait une admirable mémoire, et c'est surtout ce qui le servit. Une affaire avait-elle passé sous ses yeux, il n'en oubliait aucun incident, aucun détail. Aussi fallait-il avoir recours à lui comme à un répertoire vivant. Chaque loi prenait dans son cerveau une case et une étiquette. Que de nivôses et de brumaires il gardait ainsi classés ; que d'arrêtés, que d'édits, que de décrets; que d'ordonnances dont il connaissait les dates, la substance et jusqu'aux dispositions !

Tel était le nouveau camarade que le hasard m'avait donné. Si je l'eusse rencontré au début de ma carrière, peut-être son exemple m'eût imprimé une autre direction. Je voyais enfin ce que pouvait le zèle uni à l'intelligence. C'était une exception sans doute, mais pourquoi n'en aurais-je pas été une comme lui ? Hélas ! non ; il fallait trop de vertus pour cela. Il fallait un cœur que l'amour de l'administration remplit tout entier, un esprit de suite que je ne pouvais avoir, et, par-dessus tout, il ne fallait rien d'idéal, de poétique qui pût faire tache au milieu de ces qualités positives.

J'ai dit que je n'envisageais pas sans quelque défiance les fonctions nouvelles dont j'étais revêtu. Ce trouble fut porté au comble, quand le garçon déposa sur mon bureau une pièce que mes supérieurs m'avaient destinée. Voici ce que j'y lus en tête et en caractères fort nets :

M. Mongeron.

Répondre dans le même sens et adopter les conclusions de la dépêche. Très-pressé : il le faut pour la journée même.

Très-pressé ! c'est-à-dire que j'étais mis au pied du mur et qu'on ne me laissait pas le temps de me recueillir. Il y avait là un concours de circonstances bien graves. J'appelai à mon aide tout mon courage et me précipitai sur la dépêche de l'air d'un homme qui franchit un abîme. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le ministre,

« J'ai l'honneur de vous transmettre la demande du sieur....

« tendant à obtenir la concession d'un bac à traille sur la ri-
« vière de *** [1].

« Vous m'avez renvoyé, le 17 du mois dernier, le dossier de « l'affaire pour en compléter l'instruction, et je me suis empressé « de mettre cet objet en état.

« Il résulte de l'enquête qui a eu lieu et des renseignements « qui ont été fournis, que le sieur*** se trouve dans les condi- « tions voulues par la loi pour obtenir la concession d'un bac à « traille sur la rivière de***.

« Cependant, le maire de la commune de***, dans le ressort « duquel devrait se trouver ce bac, me marque, dans une lettre « confidentielle, que la navigation est déjà bien entravée sur ce « point, qu'il se trouve plusieurs bacs situés à de faibles distan- « ces de celui que veut établir le sieur***, et qu'il résulterait de « cette concession plus d'inconvénients qu'on n'en peut attendre « d'avantages.

« En conséquence, il vous appartient, Monsieur le ministre, « de décider s'il y a lieu d'accorder au sieur*** l'autorisation qu'il « sollicite.

« Daignez agréer, etc.

« Le préfet du département de***. »

Ainsi parlait cette dépêche, et je la relus plusieurs fois afin d'en bien pénétrer le sens. J'étais donc chargé de fournir le dernier mot du pouvoir exécutif sur une affaire importante. Le sort du sieur*** se trouvait entre mes mains. Peut-être allais-je ruiner un père de famille, qui avait compté sur ce bac pour relever sa maison, et attirer sur la dynastie les imprécations qu'il ne manquerait pas de faire entendre. Douloureuse nécessité! mais rien ne pouvait m'y soustraire. La note était précise; il n'y avait qu'à obéir. Tout ce que je pouvais en faveur de ces malheureux, c'était de ménager mes expressions, et de leur signifier aussi doucement que possible le rejet de leur demande. Je pris la plume avec le ferme dessein de faire passer dans mon style la compassion qui était dans mon cœur, et de mettre dans la bouche de l'État une sorte de bonté mélancolique.

Voici quel fut mon premier essai :

[1] Les énonciations qui figurent dans cette lettre ont été altérées à dessein. On aurait tort de s'en aider pour remonter à la position qu'a occupée Mongeron et aux bureaux dans lesquels il a figuré.

« Monsieur le préfet,

« Le sort du sieur*** touche profondément l'administration,
« et elle désire qu'il soit informé de l'intérêt qu'elle a pris à sa
« demande. Cependant, etc., etc. »

Je m'arrêtai sur cette phrase, afin de m'assurer par une lecture de l'effet qu'elle devait produire. Le tour en était si simple, que j'en conçus quelques doutes pour le succès. Il me vint à l'esprit qu'un travail de début ne pouvait aller sur un pied si uni et qu'il convenait de fournir quelque chose de plus coloré. Par exemple, un peu de poudre d'or, jetée sur le protocole officiel, me semblait un de ces audacieux coups de main à l'aide desquels la célébrité s'enlève. Je mis sur-le-champ cette idée à exécution, et traçai le début suivant :

« Monsieur le préfet,

« L'âme de l'administration répond à la vôtre ; il est bon que
« les bienfaits du pouvoir s'irradient dans le pays et que les po-
« pulations s'accoutument à le considérer comme l'astre écla-
« tant qui étincelle au front du ciel bleu.

« Toutefois, etc. »

Je me relus et goûtai cette phrase. Un seul point m'inquiétait, c'est qu'il ne régnât trop de contraste entre ce style et celui du fonctionnaire auquel j'étais chargé de répondre. Je n'aurais pas voulu humilier un préfet ; il est dangereux de se faire des ennemis aussi haut placés. Comment concilier tout cela ? Évidemment par un système mixte et en suivant une ligne prudente entre deux excès. Point de sécheresse ; mais aussi point d'écart de couleur. Ce nouveau procédé d'exécution offrait des difficultés et je fis vingt essais sans pouvoir parvenir à me satisfaire. Mon bureau était jonché de lambeaux de papiers couverts de versions différentes dont aucune n'allait à mon gré. Martin s'aperçut de mon embarras et se porta à mon secours :

— Qu'est-ce donc, monsieur Mongeron, me dit-il, et d'où vient votre inquiétude ?

— Cette dépêche, lui dis-je, en la faisant passer sous ses yeux ; comment y répondre ?

— Voulez-vous que j'essaye une formule ? reprit-il avec bienveillance. Vous verrez si elle vous convient.

— Volontiers, lui dis-je.

Il prit la pièce, la parcourut et laissa courir sa plume ; au bout de trois minutes son travail était prêt, il me le remit :

— Déjà! m'écriai-je.

— Lisez, me répondit-il.

Je jetai les yeux sur ce qu'il avait écrit; c'était net et sans la moindre rature. Voici comment il s'exprimait :

« Monsieur le préfet,

« Vous m'avez fait l'honneur de me transmettre la demande « du sieur***, tendant à obtenir la concession d'un bac à traille « sur la rivière de***.

« Je vous avais renvoyé, le 17 du mois dernier, le dossier de « l'affaire, pour en compléter l'instruction, et vous vous êtes « empressé de mettre cet objet en état.

« Il résulte de l'enquête qui a eu lieu et des renseignements « fournis que le sieur*** se trouve dans les conditions voulues « par la loi pour obtenir la concession d'un bac à traille sur la « rivière de***.

« Cependant le maire de la commune de***, dans le ressort « duquel devrait se trouver ce bac, vous marque, par une lettre « confidentielle, que la navigation est déjà bien entravée sur ce « point, qu'il se trouve plusieurs bacs situés à de faibles distan- « ces de celui que veut établir le sieur***, et qu'il résulterait de « cette concession beaucoup plus d'inconvénients qu'on n'en « peut attendre d'avantages.

« En conséquence, je décide qu'il n'y a pas lieu d'accorder au « sieur*** l'autorisation qu'il sollicite. Vous voudrez bien, Mon- « sieur le préfet, lui en donner avis.

« Recevez, etc.

« Le ministre de***. »

Quand j'eus achevé cette lecture, je rapprochai la réponse de la dépêche originale :

— Il me semble, dis-je à Martin, que c'est littéralement la même chose.

— Eh bien ! après, me répliqua-t-il, où serait le mal ?

— Quoi, repris-je, c'est ainsi qne l'on répond à un préfet? en le copiant.

— Et comment voulez-vous lui répondre ? il n'y a dans tout ceci qu'une affaire de forme.

— Alors, je puis envoyer cette version ; on ne s'en formalisera pas, monsieur Martin.

— Comment? monsieur Mongeron, mais vous en aurez des compliments, bien au contraire.

Je suivis ce conseil. et en effet mon début en matière de ré-

daction obtint le suffrage de mes supérieurs. Le sieur*** fut la seule victime de cette combinaison ; il n'obtint pas tous les égards dus au malheur. Ce n'est pas moi qui le condamnai, mais le protocole.

— Quoi ! m'écriai-je, c'est ce que l'on appelle de la rédaction ! Et moi qui y voyais des difficultés grosses comme des montagnes. Me voilà désormais bien rassuré.

Plus tard, je m'aperçus que tous les thèmes n'étaient pas aussi faciles que celui de mon début. De temps en temps, il se présentait quelque occasion de se produire, d'éveiller l'attention des chefs. Il y a, dans tout service, deux ordres de travaux : la paperasse et les affaires. La paperasse est le gros du bagage administratif ; volontiers on l'abandonne à la garde du camp. Les affaires sont la partie brillante du métier, celle où le rédacteur paie de sa personne. Alors il faut s'armer des textes, compulser des dossiers, remonter aux précédents. On étudie à fond, on discute, on commente. S'il s'agit d'un procès, on le plaide ; s'il s'agit d'un projet de loi, on le motive. C'est à cette pierre de touche que l'on distingue les hommes forts, les plumes de choix, les intelligences d'élite.

Il me passa dans les mains peu de travaux de ce genre ; Martin en était presque toujours chargé ; et il les traitait avec une supériorité qui désarmait la jalousie. Cependant, les affaires qui m'échurent suffirent pour donner de moi une idée avantageuse. J'avais renoncé à la littérature à paillettes, et c'était tout profit. L'État n'entend pas raillerie en matière de style, et prétend rester fidèle aux grandes traditions. Sur ce terrain j'avais quelques succès, et imprimais aisément à ma pensée le tour magistral qui sied au pouvoir exécutif. Plus d'une fois il m'arriva du sommet de l'administration, des compliments sur la manière dont j'envisageais les questions et sur la forme concise dont je les revêtais. Ma rédaction, une fois achevée, passait sous les yeux de mes supérieurs et allait jusque chez le chef de division. Mon plus grand souci était d'enlever à ce juge en dernier ressort tout prétexte de modifications, et je croyais avoir remporté une grande victoire quand un de mes travaux revenait chez les expéditionnaires, franc de surcharges et de rature.

Au milieu de ces diversions, mes amours suivaient leur cours naturel. De la part de Coralie, c'était une passion de plus en plus violente. Un rien lui portait ombrage ; il fallait lui rendre compte de mes moindres actions. J'avais beau me soumettre à ses exigences, et vivre à ses pieds comme un esclave, cette soumission ne la touchait pas. Impossible de goûter un plaisir calme,

une joie tranquille. Dans le bonheur même, elle ne procédait que par emportements.

— Tu ne m'aimes pas, Édouard, tu ne m'aimes pas, s'écriait-elle parfois après un moment d'ivresse. Est-ce que tu crois me tromper? est-ce que l'on trompe une femme qui aime?

— Encore un reproche injuste! lui répliquais-je. Tu veux donc me désespérer?

— Écoute, Édouard, ajoutait-elle avec une expression que je ne saurais rendre, si tu as des maîtresses, qu'elles aient soin de se cacher. On cite les Corses; je ferai voir qu'il y a des femmes qui les valent bien.

Je passais ma vie au milieu de ces alternatives de fureur et de tendresse, triste de ce joug, mais trop faible pour le briser. Coralie avait tant fait pour moi! elle avait d'ailleurs un attachement si profond! Je l'excusais donc : c'est tout ce que je pouvais faire. J'aurais voulu l'aimer plus ardemment; je m'y excitais pour tromper ses soupçons et lui rendre un peu de repos. Contrainte inutile! Malgré moi, une autre image que la sienne prenait le dessus et la reléguait dans l'ombre. La saveur d'un premier amour me revenait aux lèvres; j'en retrouvais toute la pureté. Non, Mariette n'avait rien perdu de son empire. Il n'était point de boudoir qui pût me rendre les parfums qu'exhalaient sa jeunesse et sa candeur.

Cette situation devenait intolérable; je fis un dernier effort pour m'y dérober. Surveillé comme je l'étais, il me fallait user de grandes précautions pour que mon absence ne fût pas remarquée. Dans les jours fériés, j'étais mis pour ainsi dire sous le séquestre. Coralie ne se séparait pas de moi; j'étais forcé de la suivre partout, aux jardins publics, au théâtre, de m'afficher et de l'afficher. Tout stratagème eût été inutile; elle l'eût déjoué. Dans le cours de la semaine, cette défiance se relâchait pourtant; la règle inflexible du bureau lui servait de garantie. Ce fut là-dessus que je basai mes combinaisons. Il m'était facile de me faire accorder, sous un prétexte ou un autre, vingt-quatre heures de congé. Je m'y décidai, et, libre de mon temps, je partis un jour pour Verrières.

Coralie m'avait accoutumé à une telle servitude que je ne me crus à l'abri de ses poursuites qu'au moment où la campagne s'étendit devant moi. Mon projet était d'opérer d'abord une reconnaissance extérieure des jardins de Grandchamp et de ne paraître chez ma mère qu'après avoir essayé de rencontrer Mariette. Il se pouvait que le hasard me favorisât et amenât une

explication inattendue. Le cœur devait faire le reste; est-il un meilleur médecin?

J'arrivai sans être aperçu, et chaque objet réveillait en moi un écho du passé. Ici était la porte que j'avais franchie le jour où je me déclarai la première fois; là, ce beau noyer, à l'ombre duquel s'étaient écoulées de si douces heures. A travers les claies du jardin, on pouvait distinguer les serres, puis la grange, puis le logis de Grandchamp, et au milieu du pignon, la croisée qui éclairait la chambre de Mariette. Sans doute elle était là, joyeuse peut-être, m'oubliant, songeant à un autre, ignorant que j'accourais pour implorer mon pardon et me mettre à sa merci.

— Mariette! m'écriais-je de temps en temps, comme si elle eût pu m'entendre! Mariette, me voici.

Ma voix se perdait dans le vide; rien n'y répondait, pas même l'écho. De guerre lasse, j'allais prendre un parti et franchir les clôtures, quand il me sembla entendre le sabot d'un cheval résonnant sur une chaussée. Il n'y avait autour de moi d'autre chemin qu'un sentier qui longeait le bourg de Verrières et allait aboutir au château Mignaux. A tout événement, je résolus de me cacher et de laisser passer l'importun. Par un mouvement rapide comme la pensée, je me jetai derrière un buisson d'aubépine et m'y effaçai. Le sentier formait un coude; et ce fut seulement lorsque le cavalier se trouva près de moi, que je relevai la tête, de manière à l'apercevoir sans attirer son attention.

C'était le comte Ernest d'Hautefeuille qui s'avançait en laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval.

XVIII

LES EXPLICATIONS.

Le jeune homme était plongé dans une rêverie qui le rendait comme insensible aux objets extérieurs. Livré à lui-même, son cheval s'en allait paissant le long des berges et s'arrêtait sur les points où l'herbe était le plus touffue. Dans l'un de ces mouvements, la tête de l'animal vint effleurer le talus derrière lequel je m'abritais et ses yeux rencontrèrent les miens. Effrayé, il fit une brusque courbette qui eût désarçonné un cavalier moins solidement assis.

— Eh bien! Faust, lui dit son maître, qui signifient ces gentillesses?

Il ramassa les rênes et étreignit les flancs de la bête, qui s'agita pendant une minute, puis se calma. Le comte Ernest lui rendit alors la main et reprit sa pose pensive.

Je ne perdais aucun de ses mouvements, aucun de ses gestes. Quand il m'eut dépassé, je me mis à le suivre en ayant soin de laisser toujours la haie entre lui et moi, et en étouffant le bruit de mes pas de manière à ce qu'il ne pût m'entendre. Son regard avait une direction fixe dont il ne se détournait pas ; il cherchait à découvrir par-dessus les claies des jardins un objet qui échappait à sa recherche. De temps à autre, il se relevait sur ses étriers afin de plonger dans la végétation touffue qui l'environnait. Son cheval jouait dans ce manége le rôle d'un confident et d'un complice. Se faisait-il une éclaircie, la bête intelligente y séjournait, comme si elle avait eu l'habitude de ces haltes. Il arriva un moment où Faust s'arrêta court et releva les naseaux en manière d'appel. Je me trouvais alors à dix pas du cavalier ; aucun détail de cette scène ne m'échappait. C'était précisément en face de l'allée qui divisait dans le sens de la longueur les jardins du pépiniériste ; l'œil remontait de là jusqu'aux serres et à la maison d'habitation. Le comte Ernest parut hésiter ; puis rangeant son cheval près des claies, il détacha de sa boutonnière une rose du Japon et la lança dans le jardin. Une double charmille m'empêcha de voir si quelque mouvement intérieur répondait à cet appel. Cependant je ne m'y épargnais pas et enfonçais mon visage, au risque de le déchirer, jusqu'au cœur de la haie d'aubépine. Enfin, le cavalier parut prendre son parti ; il remit son cheval dans la ligne du sentier et descendit lentement la vallée en prenant la direction de la Bièvre.

Quand les mouvements du terrain l'eurent dérobé à mes regards, je me laissai aller sur le revers du fossé. Il n'y avait plus à en douter : le jeune homme avait continué ses poursuites. Sa présence dans ce sentier, l'attitude qu'il y avait gardée, cette fleur, ce geste, tout accusait Mariette. Évidemment il se cachait là-dessous un concert. Cette pensée me causa une telle douleur, que je me levai d'un pas chancelant et allai me jeter le long des clôtures. Je pleurais comme un enfant, je m'arrachais les cheveux avec une sorte de rage. Que faisais-je là ? Le soin de ma dignité ne m'ordonnait-il pas de me retirer à l'instant même ? Je restais pourtant et trouvais presque du plaisir à exhaler ma plainte.

J'en étais au plus fort de cet accès, lorsqu'une voix, venue du verger, retentit à mon oreille :

— Que faites-vous là, Édouard ? disait-elle.

Je me relevai étonné; ce peu de mots agirent comme un charme. Il y avait, dans les vibrations de l'air, dans les nuances du son, je ne sais quoi de consolant qui apaisait les douleurs.

— Bonté du ciel, m'écriai je, serait-ce vous, Mariette?

Et j'appliquai mon œil contre les claies, afin de m'assurer que je n'étais pas le jouet d'un rêve. Elle me comprit, et se dégagea du milieu des charmilles :

— Oui, Édouard, c'est moi, dit-elle avec un sourire. Vous le voyez bien que c'est moi, monsieur l'inconstant.

Je me mis à genoux comme pour implorer mon pardon.

— N'importe, ajouta-t-elle; j'étais bien sûre que vous reviendriez.

Ainsi il avait suffi de quelques mots pour changer entièrement les rôles. Je m'étais promis de l'accuser, de l'accabler de mes dédains et de mes colères. Elle était là et je ne trouvais rien à lui dire, rien à lui reprocher. Je ne savais plus ni me plaindre, ni me défendre. Elle, au contraire, avec une entière liberté d'esprit, savait me dire que j'étais coupable, et je me trouvais bien coupable en effet d'avoir pu l'oublier.

Cependant la blessure était trop vive et surtout trop récente pour qu'elle ne se rouvrît pas. Je songeai au beau cavalier qui venait de se montrer sur la lisière des jardins, et je me demandai si la présence de Mariette n'était pas une nouvelle preuve de complicité. Au premier charme qu'elle avait exercé, succédait un accès de défiance. Mariette m'avait ouvert la porte, et en y entrant je ne pus me défendre d'un retour vers mes préventions; elle me devina :

— Qu'avez-vous donc, Édouard? me dit-elle en me prenant par la main et me conduisant à l'abri d'un berceau de chèvrefeuilles.

— Et la rose! lui dis-je en cherchant à pénétrer jusqu'au fond de sa pensée.

— La rose! quelle rose? me répondit-elle d'une voix assurée.

— La rose de tout à l'heure! repris-je d'un ton moins ferme; une rose du Japon! je crois.

— Édouard, me dit-elle en me serrant la main et en donnant à son organe des inflexions si pures qu'elles eussent touché un Scythe, Édouard, qu'est-ce que cette rose et que voulez-vous dire?

Tout cela avait un accent d'innocence qui eût balancé l'évidence même. Mariette avait si bien conduit les choses que j'en étais réduit à une attitude purement défensive et qui tournait au ridicule. Mon orgueil s'en émut.

— Mais la rose! dis-je, je l'ai pourtant vue, cette rose, vue de mes yeux!

— Encore! répliqua Mariette impassible.

— C'est trop fort, m'écriai-je, en m'élançant vers l'une des allées latérales.

D'un coup d'œil je m'assurai de la position qu'avait dû prendre le comte et cherchai çà et là le gage qu'il avait jeté dans le jardin. La découverte en fut vite faite: la rose du Japon était restée suspendue à une haie de myrtes.

— La voici! m'écriai-je en me précipitant sur cette fleur comme sur une proie. C'est moi qui avais tort.

Mariette m'avait suivi, et comme si elle n'eût rien compris à cette émotion, elle joignit, dans une pose qui lui était familière, ses deux mains sur mon épaule et attacha sur moi un regard curieux.

— Après? me dit-elle.

Je lui renvoyai son regard, et avec plus d'assurance que de coutume, je lui répondis :

— Après, Mariette? Vous ne savez donc pas de qui vient cette fleur?

— Non, répliqua-t-elle sans hésitation.

— Eh bien! ajoutai-je, au risque d'aider à ma propre ruine, c'est de la part du comte Ernest.

— Le comte Ernest ! s'écria-t-elle avec vivacité. Vrai, Édouard?

— Oui, Mariette, le comte en personne; j'étais là tout à l'heure. C'est un hommage qu'il vous adresse. L'acceptez-vous?

— Le comte Ernest! reprit Mariette devenue pensive. Je ne vous comprends pas, Édouard. Venez, quittons le jardin : mon père pourrait nous surprendre. Tout juste, je l'entends qui vient de ce côté. Venez vite, nous n'avons pas un instant à perdre: il faut que je vous parle.

Nous courûmes vers la porte et pûmes la franchir avant que Grandchamp nous eût aperçus. Un sentier creux se trouvait à quelques pas; nous nous y engageâmes. Mariette se suspendit à mon bras; elle semblait fière et heureuse. Moi j'éprouvais le bien-être qui marque la fin des grandes crises. Il y avait une heure à peine, j'étais en proie aux plus cruelles angoisses. Tout ce qui peut ulcérer un cœur et le remplir de fiel s'était conjuré contre moi. Et, au contraire, tout à présent me souriait. Mon âme était tellement pleine, que je n'avais plus besoin d'explications. Je comprenais tout, j'excusais tout. Je tenais Mariette

ellement serrée contre moi, que ses pieds ne touchaient plus e sol. Nous allions au hasard sans autre but que celui d'être ensemble, de respirer le même air et de retrouver notre intimité d'autrefois. Elle était là; que pouvais-je désirer de mieux? e sentais son bras s'appuyer sur le mien; n'est-ce pas une atisfaction suffisante? Quand le soleil luit, se souvient-on de la rume?

Nous arrivâmes ainsi à l'entrée d'une avenue de peupliers, jetés omme une île verte entre deux vastes prairies. Sur la ligne des rbres s'étendait une rigole, où serpentait un filet d'eau, et que apissaient de hautes herbes, peuplées de quelques rainettes. Mariette voulut s'y reposer; elle avait, disait-elle, à s'expliquer vec moi. Ainsi, le combat que je fuyais, elle le provoquait. J'avais beau déserter le champ de bataille, la jeune fille s'était romis de croiser le fer, et, bon gré, mal gré, il fallait s'y résoudre. Cette hardiesse m'intimida: en sondant mon cœur, je e le trouvai pas pur de tout reproche. J'étais venu à Verrières vec les allures d'un accusateur, et je n'y jouais que le rôle d'un révenu.

Sur l'un des côtés du ruisseau, nous découvrîmes un réduit harmant, tapissé d'un gazon ras et entouré d'un buisson qui ui servait d'abri naturel. Mariette s'y étendit, et donna à sa elle tête une auréole de bleuets, d'asters et de marguerites. e m'assis à ses côtés, et elle commença:

— Édouard, me dit-elle avec une certaine gravité, je n'aime as les bouderies sans motifs. Voyons, soyez franc, d'où venaient os caprices?

La question était nettement posée; elle avait même un caractère de défi. Je pris les mains de la jeune fille dans les miennes t lui répondis:

— Mariette, j'ai eu tort; je vous ai soupçonnée! Quand on ime bien, il faut si peu de chose pour jeter du trouble dans 'esprit! Ne m'accusez pas, Mariette, plaignez-moi plutôt, car 'ai bien souffert!

— Souffert, Édouard; c'est possible, répliqua la jeune fille; e le crois, je le veux bien; mais encore faut-il à cela un motif, ne cause. Souffert, soit, mais de quoi?

— Et ce jeune homme? lui dis-je avec une émotion mal contenue.

— Quel jeune homme? répondit-elle en femme décidée à ne as céder un pouce de terrain.

— Le comte Ernest, m'écriai-je.

— Un enfant, répondit-elle avec un dédain souverain sur les lèvres.

J'aurais dû m'emparer de ce mouvement et le seconder, combattre mon ennemi par le seul point où il fût vulnérable. Au lieu de cela, je parlai en homme qu'un vertige aurait frappé; je pris en main la cause du comte, et la plaidai comme si j'avais eu un intérêt à la faire réussir. La jalousie est si maladroite!

— Un enfant, répondis-je, un enfant! Alors, trouvez-m'en un plus accompli. Mariette, je crois savoir ce que je vaux, et pourtant lorsque je me compare à lui, le découragement s'empare de moi! Malheur aux jeunes filles que cet enfant trouvera sur son chemin! Malheur aux hommes dont il se déclarera le rival. Croyez-moi, Mariette, lorsque je l'ai vu s'approcher de vous, rechercher les occasions de vous plaire, je me suis dit que c'en était fait de mon bonheur et qu'il s'élevait un obstacle entre vous et moi. Cependant, vous étiez ma fiancée; vous m'aviez donné votre amour, engagé votre main. C'étaient là des motifs pour me rassurer. Eh bien! non: je ne me sentais pas la force de lutter; j'ai craint, j'ai douté, je me suis défié de moi-même, de vous, de l'univers entier. Et quel supplice que le soupçon! Puissiez-vous jamais ne le ressentir!

Pendant que je parlais, la jeune fille était devenue pensive; elle se remit néanmoins pour me répondre :

— Vous êtes jaloux, Édouard, je le sais; je vous plains de l'être, c'est un cruel tourment que la jalousie; mais y ai-je donné sujet?

— Et la fête de Sceaux! lui dis-je; vous m'y avez fait mourir à petit feu!

— Edouard, me répondit Mariette, ne jugez pas les jeunes filles sur ce qu'elles sont au bal; elles y éprouvent une ivresse dont on ne peut de sang-froid se faire une idée. Je ne suis pas la seule; toutes sont ainsi. Non, mon ami, ajouta-t-elle, non; qu'il ne soit plus question de la fête de Sceaux. Si je n'ai pas été pour vous ce que j'aurais dû être, je m'en repens, pardonnez-moi.

—Vous pardonner, Mariette, m'écriai-je; vous êtes toute pardonnée. N'est-ce pas moi qui suis le vrai coupable avec mes sottes fureurs et mes injustes soupçons?

— Ne parlons plus de cela, mon ami, dit en m'interrompant la jeune fille un peu confuse.

— Oh! Mariette, laissez-moi réparer mes torts; laissez-moi, à force d'amour, faire oublier ma faute. J'ai agi comme un enfant, cela est vrai, je n'ai pas eu le sang-froid d'un homme qui a

pour lui la garantie d'un saint engagement. Mais aussi comprenez combien je vous aime en voyant où me conduit la seule crainte de vous perdre.

— Pauvre Edouard! me dit la jeune fille en promenant ses mains dans les boucles de mes cheveux.

J'étais ivre, j'aurais voulu convier l'univers entier au spectacle de mon bonheur. Au milieu de la joie qui m'inondait, je ne remarquais pas à quel point la jeune fille était maîtresse de ses émotions, et quel empire elle exerçait sur elle-même. Penchée vers le gazon, elle y jouait avec les tiges des herbes, ou cueillait quelques fleurs des prés dont elle détachait les feuilles une à une. Quelquefois elle relevait les yeux et semblait suivre avec une attention inquiète les mouvements de ma physionomie. Pendant que je me livrais tout entier, il régnait chez elle une réserve tranquille et une sorte de calcul. Je ne vis rien alors de tout cela.

— Mariette, lui dis-je, vous avez bien raison, ne songeons plus à ces misères. C'était un nuage; il est loin maintenant. Vous m'aimez, oublions le reste.

— Oui, Edouard, je vous aime, me répondit la jeune fille d'une voix douce; mais je n'aime pas vos extravagances. Il faudra vous en corriger, Monsieur.

— Qu'à cela ne tienne, répliquai-je avec chaleur; je serai ce que vous voudrez, Mariette. Ordonnez, disposez, faites de moi ce qu'il vous plaira. Il suffit du son de votre voix pour dissiper les fantômes dont mon cœur s'épouvante.

Ce langage toucha la jeune fille; je vis une larme rouler dans ses yeux, puis, détachée de ses cils, tomber sur ma main.

— Plus de ces idées noires, me dit-elle. Je vous aime, Edouard; je dois être à vous. Pourquoi vous tromperais-je? Ne suis-je pas libre encore? Si j'en aimais un autre, je vous le dirais, et vous êtes si bon, que vous me le pardonneriez. Moi! songer à de grands seigneurs! ajouta-t-elle en revenant sur mes soupçons; le beau rôle, vraiment! Et à quel titre, s'il vous plaît? Serait-ce comme maîtresse ou comme servante? Dieu merci, je n'en suis point encore descendue là.

De tels éclairs de fierté brillaient dans ses yeux que j'en étais émerveillé. Elle s'était accoudée sur le tertre et relevait la tête avec une dignité de reine. Puis, comme si elle eût obéi à un dépit intérieur, elle arrachait des touffes de gazon et les dispersait çà et là. J'y crus voir encore un peu de rancune, et j'essayai de la désarmer.

— Non, me dit-elle d'une voix douce, Edouard, n'ayez point

d'inquiétude. Il n'y a dans mon cœur rien qui doive vous causer du souci.. Je vous aime, je vous suis destinée. Mon père voulait rompre; il est furieux contre vous. Je l'ai apaisé, j'ai exigé qu'il attendît. Je savais que vous me reviendriez. N'est-ce pas assez vous en dire, mon ami, et pourquoi forcez-vous une pauvre fille à faire des aveux aussi délicats?

Par un mouvement gracieux, elle laissa retomber sa tête sur mon épaule, comme si elle eût cherché un appui. Les boucles de ses cheveux se jouaient sur moi, agités par le vent, et je voyais près de mes lèvres s'entr'ouvrir ses lèvres de carmin. La tentation était trop forte, j'y cédai et lui ravis un baiser. Elle se releva rouge comme une grenade.

— Edouard! Edouard! s'écria-t-elle en prenant un air sévère et boudeur.

— Grâce! lui dis-je humblement.

— Soit; mais ne recommencez plus; autrement nous aurions des querelles. Mais j'y songe, ajouta-t-elle avec vivacité, j'en ai une à vous faire.

— A moi? répondis-je, sans me douter encore du piége où j'allais tomber.

— A vous, Monsieur. Je viens de quitter la sellette; passez-y maintenant. Et n'allez pas me tromper, car je vous devinerais.

Je compris où elle en voulait venir et ne pus me défendre d'un peu de trouble. Je comptais dans ma vie quelques pages que j'aurais voulu pouvoir en retrancher. Cependant je fis bonne contenance. Mariette avait pris la figure impassible d'un juge.

— Et votre grande dame! dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre imposante.

— Ma grande dame? répondis-je, en cherchant à éloigner l'explication. Quelle grande dame?

— Celle du bal de Sceaux! votre danseuse, ajouta-t-elle, en précisant les faits. Vous croyez peut-être que je n'ai rien remarqué?

— Ma danseuse? dis-je, comme un homme qui recueille ses souvenirs. Ah! j'y suis, celle du quadrille où vous étiez, Mariette?

— Précisément.

— Où vous étiez avec le comte Ernest, repris-je avec la pensée de me créer une diversion.

— C'est bon, c'est bon, répondit-elle vivement; n'ayons pas secours à des faux-fuyants. Cette dame, cette danseuse, qui est-elle et qu'en avez-vous fait?

Il n'y avait plus à reculer; il fallait payer d'audace et s'en tirer aux dépens de Coralie.

— Cette femme, m'écriai-je, vous avez pu vous en inquiéter, Mariette, une...

Je m'arrêtai sur ce mot comme si ma voix se fût tout à coup éteinte dans mon gosier.

— Une...? répéta Mariette.

Elle attendit vainement la suite. Derrière le buisson et dans les éclaircies du feuillage, je venais d'apercevoir deux yeux ardents qui se tenaient fixés sur moi. Je me sentis près de défaillir.

XIX

ORAGES.

Les yeux qui brillaient dans le buisson étaient ceux de Coralie, et je voyais maintenant se dessiner son corps entier dans les éclaircies. Je n'osais plus faire un mouvement, tant je redoutais l'éclat que cette scène allait amener. Comment était-elle là, et depuis quand? Qui l'avait si bien guidée? Ma stupeur ne cessait pas; j'avais toujours la fixité d'une statue. Mariette n'y comprenait rien; elle insista.

— Comme vous vous défendez mal! Edouard, me dit-elle; voyons, n'ayez pas de ces terreurs. Suis-je un juge si sévère?

Elle adoucissait à dessein sa voix, et, en guise d'encouragement, me couvrit d'une pluie d'herbes et de fleurs. J'étais à la torture.

— Allons, ajouta-t-elle. Faut-il vous arracher un aveu? Parlez, expliquez-vous; quelle est cette grande dame?

Un bruit se fit entendre du côté de la haie. C'était Coralie qui se déplaçait; je craignais à chaque instant de la voir paraître. Elle se contenta de se rapprocher de la limite du buisson, de manière à se ménager au besoin une plus majestueuse entrée. Même en ces occasions, on retrouvait la femme de théâtre; elle arrangeait sa mise en scène. Mon embarras était au comble : j'aurais voulu en finir. Je cherchais à désarmer Coralie par des gestes suppliants; elle y répondait par un coup d'œil implacable. La jeune fille, de son côté, ne me laissait pas de repos.

— Mais quelle est cette dame? me disait-elle avec une sorte d'acharnement. Est-il écrit que je n'en saurai rien?

Ces instances faisaient naître sur les lèvres de la comédienne un sourire de démon; elle jouissait de mon embarras et se plai-

sait à l'accroître. Je compris ce calcul et ne pus retenir un mouvement de dépit.

— Que vous importe? répliquai-je assez durement à ma fiancée.

Mariette n'était pas habituée à ce ton; elle en parut affectée.

— C'est bien, Édouard, dit-elle tristement, je n'insisterai plus! Il faut que vous y teniez beaucoup, à cette femme.

— Mon Dieu! Mariette, lui répondis-je, pourquoi vous inquiéter de cela?

— Une coquette sans doute, une intrigante, ajouta-t-elle avec un peu d'humeur.

— Mais non, mais non, je vous assure, répliquai-je, et par un regard je prenais Coralie à témoin du soin que je mettais à la défendre.

— Et vous la voyez sans doute très-souvent, reprit la jeune fille; tous les jours, peut-être?

— Quelle idée, Mariette! Une fois ou deux au plus! dans des bals, au théâtre, voilà tout.

Ce fut ce moment que Coralie choisit pour faire son entrée et m'écraser du premier mot. En deux pas, elle fut près de la jeune fille :

— Il ment, Mademoiselle, s'écria-t-elle, il ment! je suis sa maîtresse.

Mariette poussa un cri et chercha un point d'appui sur le gazon. Elle avait reconnu dans Coralie ma danseuse du bal de Sceaux, et tremblait à son aspect comme une feuille sous la brise. La comédienne n'en eut point de pitié et continua :

— Oui, Mademoiselle, je suis sa maîtresse et il est mon amant. Voyez ce qui vous reste.

Mariette tournait vers moi des yeux suppliants pour me demander un appui contre les fureurs de cette femme. C'était une tempête qu'elle appelait : cependant je compris où était mon devoir, et n'hésitai pas.

— Coralie, dis-je, vos persécutions prennent un caractère odieux : que celle-ci soit la dernière. Quand elles ne s'adressaient qu'à moi, je pouvais les supporter; aujourd'hui vous les faites peser sur d'autres, c'est combler la mesure. Retirez-vous, votre place n'est point ici.

Mariette me remerciait par un regard; Coralie frémissait de tous ses membres.

— Retirez-vous, lui répétai-je, tout est rompu désormais entre nous.

C'était une terrible parole; elle eut l'effet du salpêtre. La phy-

sionomie de la comédienne s'éclaira de lueurs menaçantes. Elle se retourna vers moi comme le taureau se retourne du côté du fer.

— Et tu crois, s'écria-t-elle, que je me laisserai chasser ainsi? Tu crois que tu te débarrasseras de moi comme on le fait de gens à gage? Je t'aurais servi de hochet pendant quelques mois, et il suffirait que ce goût t'eût passé pour que tu me misses au rebut? Et pour qui, s'il te plaît? Pour de petites commères toutes disposées à tromper leur monde dès que l'occasion s'en présentera.

Il serait difficile de dire quel commentaire ajoutaient à ces paroles le geste de l'actrice, l'accent, la pose et le regard. Un dédain implacable y dominait. Mariette eut peur; elle ne me crut pas assez fort pour la faire respecter et pour la défendre. Aussi essaya-t-elle de se dérober à cette scène. Elle se leva et chercha à gagner un sentier qui devait la ramener chez son père. Déjà même elle s'y engageait, lorsque Coralie la prévint.

— Un instant, Mademoiselle, nos explications ne sont pas au bout.

Je voulus intervenir; la comédienne me repoussa et obligea Mariette à reprendre la place qu'elle venait de quitter.

— Coralie! m'écriai-je, ceci passe les bornes. Que signifient ces insultes et ces violences? de quel droit, s'il vous plaît? comment avez-vous pu croire que, hors vous, personne ne me serait plus rien? Vous avez été ma maîtresse, cela est vrai et j'en rougis : mais Mariette sera ma femme. Apprenez à respecter un titre que vous n'auriez jamais su mériter.

— Edouard! Edouard! murmurait la comédienne d'une voix étouffée.

— Nous n'avez eu d'égards pour personne, Coralie, je n'en aurai point pour vous. J'ai supporté l'espionnage le plus humiliant! J'ai obéi à vos caprices! Et vous trouvez que ce n'est point assez! Il faut encore que je laisse offenser devant moi les personnes qui me sont chères! Retirez-vous, vous dis-je, ou, à mon tour, j'aurai recours à la violence. Vous m'aimez, dites-vous : singulier amour que le vôtre, un amour qui ressemble à de la rage. Honorez-moi de votre haine, Madame : c'est le seul sentiment que je puisse désormais partager.

La colère m'était entrée au cœur; Coralie vit que j'y puisais la force de me défendre et de protéger sa victime. Elle était en fonds pour opposer éclat à éclat. Cependant, soit que ma fermeté

lui en imposât, soit qu'elle eût changé de tactique, il y eut chez elle comme un retour.

— Je t'excuse, Edouard, me dit-elle, tu ne peux pas parler autrement. De ta part, je supporterai tout ; tu peux m'insulter, me chasser, je m'y attends ; tu peux me battre, je m'y résignerai. Quand on prend un maître, c'est la chance que l'on court. Je ne t'en aimerai pas moins pour cela ; peut-être t'en aimerai-je davantage. Ainsi je te fais une belle part : tu peux abuser, tu peux prendre tes aises. Mais quant aux créatures qui viendront se mettre en travers de mon chemin, ajouta-t-elle en chargeant son regard de tous les venins de son âme, quant aux femmes qui me disputeront tes moments, tes tendresses, tes pensées, à celles-là, vois-tu, je ne leur pardonnerai rien. Tout le mal que je pourrai leur faire, je le leur ferai ; toutes les peines que je pourrai leur causer, je les leur causerai. Jamais elles n'auront une heure de trêve, un moment de repos. Oh ! c'est une rude campagne qui les attend ! Moi ! te laisser aller dans les bras d'une autre ; mais tu n'y as pas songé, Edouard ? J'aimerais mieux poignarder de mes mains tes maîtresses et me livrer ensuite au bourreau. Tu ne me connais pas.

Ces menaces, ces défis, ces imprécations s'adressaient à Mariette, et, pour rendre cette intention plus sensible, Coralie ne détournait pas de dessus elle son regard sombre jusqu'à la cruauté. La pauvre fille s'agitait en proie à un tremblement ; devant tant de fureur, son courage l'avait abandonnée.

— Mon Dieu ! s'écriait-elle en exhalant une plainte amère, ma place est-elle ici ?

— Plus qu'un mot, disait l'inflexible comédienne.

— Laissez-moi m'en aller, Madame, reprenait la jeune fille ; je vous abandonne votre amant.

Il fallait terminer cette scène et arracher la pauvre enfant à cette agonie. J'étais résolu à tout, même à des brutalités. Me plaçant devant l'actrice de manière à lui faire comprendre que j'userais au besoin de ma force :

— Coralie, lui dis-je, ceci a trop duré, et c'est ma faute. J'aurais dû recourir à mon poignet dès le premier moment ; il n'y avait que ce moyen qui pût avoir raison de vos fureurs. Laissez-moi le champ libre ou je ne réponds de rien.

Mon accent intimida la comédienne ; elle se mit à l'écart. J'allai vers Mariette et la soulevai par la main :

— Chère Mariette, lui dis-je, partez maintenant et comptez toujours sur moi. Je suis votre fiancé et je vous aime ; rien ne peut nous désunir.

Ce dernier aveu arracha à l'actrice un cri de hyène. C'était un outrage direct ; elle ne pouvait le pardonner. D'un bond elle revint vers nous, et se plaçant entre moi et Mariette :

— Voyez le paladin, s'écria-t-elle, qui délivre sa princesse des griffes du dragon. N'allez pas, au moins, vous montrer ingrate, la belle. Tant de dévouement mérite un peu de retour.

— Coralie, m'écriai-je, vous abusez.

— Pauvre garçon, répliqua-t-elle, ne vois-tu pas que je parle pour toi ? Tu fais le chevalier et ne sais pas prendre des garanties. Sans moi, tu serais dupe, mon fils. Tu joues franc jeu ; il faut savoir si on te rend la pareille ! Oh ! l'innocent, l'innocent.

Le trouble de Mariette s'accroissait ; elle était libre de partir, et elle ne bougeait pas. L'altération de ses traits était à chaque instant plus visible. Je suivais ces incidents de l'œil et me contenais avec peine.

— Coralie ! m'écriai-je en allant vers elle, taisez-vous, ou je ne réponds plus de mon sang-froid.

— C'est bien, Édouard, mais demande auparavant à Mariette si elle te répond de son amour.

La jeune fille chancela, je la soutins d'une main, et de l'autre repoussai durement Coralie, qui alla se heurter contre un peuplier voisin. Le choc fut rude, elle ne s'en émut pas, et revint vers moi avec des airs plus calmes :

— Brutal ! dit-elle, c'est ainsi que tu reconnais un service. Parce qu'on te dit que cette fille ne t'aime pas, tu fais le crocheteur ; c'est assez clair, pourtant !

— Tu me mets hors de moi, Coralie, lui dis-je, exaspéré.

— Et parce qu'on ajoute qu'elle en aime un autre, poursuivit l'implacable femme. Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

— Un autre ! m'écriai-je ; qui a pu te dire cela ?

— Un autre, répondit la comédienne avec une joie farouche, et c'est là ma vengeance.

Jusqu'alors Mariette avait résisté à ces émotions ; ce dernier coup l'acheva. Elle s'évanouit et se laissa tomber sur le gazon.

— Eh bien ! dis-je à Coralie, êtes-vous contente maintenant ? Voilà votre ouvrage !

— Comédie ! me répondit-elle avec un sourire sardonique.

— Ne parlez pas ainsi ! m'écriai-je, ou je vous écrase sous mon pied comme une vipère.

— Elle en reviendra, dit-elle stoïquement. Vois comme elle est bien tombée !

Mon embarras était grand ; je ne savais comment secourir la jeune fille. La porter chez elle dans cet état nous exposait à une

scène étrange ; attendre qu'elle revînt à elle, offrait d'autres dangers. Coralie, au lieu de me venir en aide, continuait à m'exaspérer par ses propos. Elle assistait à cette crise avec un visage tranquille, et se riait de mon anxiété.

— Laisse-la faire, mon garçon, me disait-elle ; la petite trouvera le moyen d'en revenir. Elle en sait le chemin ; quelle femme ne le sait pas ?

J'avais beau m'agiter autour de Mariette, inonder son visage de gouttes d'eau, elle ne reprenait pas ses sens. Nous avions donné un peu de jeu à ses vêtements de manière à ce que la respiration fût plus libre. Ce moyen n'avait pas suffi ; elle était encore là à demi morte, et blanche comme un linceul. Tout cela était mon œuvre, ma faute, presque mon crime. En même temps que je m'apitoyais sur la victime, je me sentais gagné par une sorte de haine envers le bourreau. Coralie me devenait odieuse : je me surprenais à la détester.

La comédienne devina mes dispositions hostiles ; elle y répondit par un nouvel acte d'agression :

— Quelle pamoison ! s'écria-t-elle. Il n'y a plus qu'une ressource, c'est d'aller chercher son chevalier ; tu verras comme elle se remettra vite.

Un bruit qui se fit dans la campagne m'empêcha de relever cette cruauté. C'était un appel souvent répété, et, en prêtant l'oreille, je crus entendre le nom de Mariette. La voix gagnait de notre côté, et devenait de plus en plus distincte. Bientôt le doute cessa, c'était bien la jeune fille qu'on appelait ; je crus même reconnaître l'organe sonore du père Grandchamp. A mesure que le bruit se rapprochait, il s'opérait une réaction dans l'état de Mariette. Les joues reprenaient quelque coloris, les lèvres perdaient leurs teintes pâles, le souffle devenait plus régulier. Enfin, au moment où je m'y attendais le moins, elle ouvrit subitement les yeux et poussa comme un cri de détresse.

— Mon père ! s'écria-t-elle.

Grandchamp se trouvait précisément à la limite du sentier et il accourut. Depuis que sa fille avait quitté le jardin, le pépiniériste était à sa recherche. Quelle fut sa surprise, quand il la trouva en nombreuse compagnie.

— Eh bien ! qu'est-ce ? dit-il en arrivant ; vous avez tous l'air effarouché. De quoi retourne-t-il donc ?

Mariette était allée au-devant de Grandchamp et le tenait étroitement embrassé.

— Petit père, lui disait-elle avec tendresse.

— Eh bien ! quoi, fillette ? me voici, dit le vieillard.

— Emmenez-moi, petit père, s'écria la jeune fille avec une ·te d'emportement.

— Comme tu dis cela ! répliqua Grandchamp. Partons, soit ; st toi qui règles la marche. Ah ! mon Dieu, ajouta-t-il en la ;ardant de plus près, comme tu es pâlotte! Te sentirais-tu ılade, dis ?

— Mais non, petit père, je voudrais seulement partir ; partir ıt de suite, ajouta-t-elle d'une voix impatiente.

Le vieillard la regarda avec plus d'attention, et frappé de l'al- ·ation de ses traits :

— Il s'est passé quelque chose ici ! s'écria-t-il. On a fait du agrin à cette enfant, pour sûr.

— Mon Dieu ! mon Dieu, petit père, allons-nous-en donc, répé- it-elle toujours.

Grandchamp n'était pas un homme à laisser impuni un tort usé à sa fille. De son côté, Mariette aimait mieux garder ce cret enfermé dans son cœur ; pourvu qu'on l'emmenât, elle ›nsentait à tout oublier. Aussi se bornait-elle à pousser douce- ent son père vers le sentier qui conduisait à Verrières. Sans ›ntêtement du vieillard, tout se fût terminé là. Mais Grandchamp était dit qu'il saurait le fond des choses, et Coralie désirait outer un chapitre de plus aux incidents de la journée. Depuis ırrivée du pépiniériste, elle suivait cette scène d'un air rica- eur et avait réussi, par ses impertinences, à amasser des ›lè res dans le cœur du vieillard.

— Quelqu'un a causé du chagrin à ma fille, répéta Grand- hamp, en jetant autour de lui un regard inquisiteur ; serait- e toi, par hasard, vaurien ?

Cette épithète s'adressait à moi, et la figure du vieillard y ajou- ıit un commentaire qui n'était guère plus flatteur. J'allais ré- ›ondre, Mariette ne m'en laissa pas le temps.

— Non, petit père, répondit-elle en venant à mon secours, ce ı'est pas lui.

— C'est que, poursuivit Grandchamp, il ne ferait guère bon le s'y frotter. Du chagrin à ma fille ! Écoute, mon gars, une upposition que tu deviennes mon gendre, ce sera tout de même, ›ois-tu ? Du chagrin à ma fille, répéta-t-il en la prenant dans ›es bras ; qui lui en fera, aura à passer un triste quart d'heure, je :'en préviens.

Depuis un moment, Coralie brûlait du désir de mêler son mot à cette scène et d'y jouer un rôle ; Mariette s'en apercevait.

— Au nom du ciel ! petit père, allons-nous-en, s'écria-t-elle avec angoisse.

Le pépiniériste allait céder lorsque la comédienne le retint, par le bras :

— Écoutez, villageois, dit-elle, vous me paraissez très-jaloux de trouver un coupable ; je viens vous en offrir un. Si quelqu'un ici a causé du chagrin à mademoiselle votre fille, c'est moi.

— Vous, dit Grandchamp, et qui vous connaît ? qui êtes-vous ?

— Ce que je suis, villageois ! la question est plaisante, vous ne le voyez donc pas ?

— Je vois que vous êtes une effrontée, dit Grandchamp avec humeur, mais c'est tout.

— Je suis autre chose encore, villageois, répondit Coralie sans s'émouvoir, et c'est ce qui explique ma présence. Je suis la maîtresse d'Édouard.

La foudre tombant aux pieds du vieillard ne l'eût pas frappé d'une commotion plus profonde.

— La maîtresse d'Édouard ! s'écria-t-il ; Edouard a une maîtresse ! et il la promène jusqu'ici ! et elle vient nous braver sur le seuil même de notre maison ! Viens, ma fille, allons-nous-en. Tu avais bien raison de vouloir quitter au plus vite ! Joli monde, ma foi ! des gourgandines et des libertins !

En achevant ces mots, il entraîna Mariette du côté du sentier. Cependant, avant de tourner le buisson, il m'adressa un geste de défi :

— Edouard ? s'écria-t-il, tout est rompu entre nous, tiens-toi-le pour dit ; cette fois, c'est sans rémission, entends-tu ? Mariette est là qui pense comme moi. Ainsi, laisse-nous tranquilles maintenant, et si je te retrouve à rôder autour de nos clôtures, je ne te prends pas en traître ; Edouard, je t'en avertis bien haut, si je t'y reprends, je te tuerai comme un chien ; oui, comme un chien, ajouta-t-il en se retournant une dernière fois.

Je demeurai longtemps accablé sous le poids de ces paroles et plongé dans une consternation muette. La voix de Coralie put seule m'en arracher.

— Édouard, me dit-elle, en reprenant ses airs caressants, voilà une bonne journée. Tu m'appartiens maintenant.

— Vous vous trompez, Madame, répondis-je avec tout le fiel d'un cœur aigri, on n'appartient qu'à ce que l'on aime, et je vous ai en horreur.

XX

UN INTERMÈDE.

A la suite de cet éclat, les relations cessèrent entre la maison Grandchamp et la nôtre. Le vieillard ne s'en tint pas là. Pour m'enlever tout espoir, il envoya sa fille chez une de ses parentes qui habitait Arpajon, et s'en priva afin de la mettre à l'abri de mes poursuites. Ainsi Mariette était bien perdue pour moi ; je n'avais même plus la chance d'entendre parler d'elle. Un jour seulement, le bruit courut à Verrières qu'elle allait s'établir. On savait peu de chose quant aux détails ; on variait même sur le nom du futur. Cependant la version la plus générale désignait un de ses cousins, meunier à Breuillet.

Dans le délaissement où je me trouvais, je n'avais de secours à attendre que d'une seule personne : j'ai nommé ma tante Brigitte. Malheureusement ma tante Brigitte avait entrepris une campagne qui absorbait toute son activité. La politique ne lui laissait plus ni trêve, ni repos. Elle s'était mise à la tête de l'opposition de Verrières, et avait jeté un défi au gouvernement d'alors. C'est chez elle que se réunissait le club des mécontents et il s'y passa des séances si ardentes, que le bruit en parvint jusqu'à Châtenay et à Antony. Quel foyer de plans incendiaires ! comme on y parlait haut et surtout comme on y souscrivait ! Avec ma tante, il fallait absolument souscrire ; elle arrachait de l'argent même aux campagnards. On souscrivit chez elle pour la médaille de Manuel, pour l'amende de Béranger, pour l'offrande nationale aux fils du général Foy. Quiconque ne souscrivait pas, perdait beaucoup dans son opinion : d'autres pouvaient se payer de paroles, elle point. Avant tout il fallait souscrire ; son estime était à ce prix.

Naturellement ma tante Brigitte devait songer à moi dans ses accès de révolte. Chaque fois qu'elle me tenait sous sa main, elle m'entreprenait sur ce chapitre et n'admettait pas que ma position me fît un devoir de la neutralité.

— Tu ne sais donc pas ce qui se passe, mon fils ? me disait-elle. Au premier jour nous montons à cheval. C'est une affaire décidée d'avant-hier au soir. Quatre maréchaux dans la manche, vingt-cinq régiments de gagnés ! Comment veux-tu que cette boutique tienne encore ? Retourne-toi à temps, je ne te dis que ça.

. Quelque engageante que fût la perspective, je ne me laissais pas ébranler et ne voyais pas les choses sous les mêmes couleurs que ma tante. La conclusion que j'en tirais, c'est qu'elle était trop absorbée par la politique pour s'occuper de mes intérêts de cœur. Il ne fallait pas non plus songer à ma mère, dont la dévotion allait croissant, et qui ne regardait comme bien employé que le temps passé à l'église. Je restais donc seul, sans intermédiaire, et n'osant affronter les airs bourrus de Grandchamp, qui semblait faire retomber sur moi toute la douleur que lui causait l'éloignement de sa fille.

Des semaines, des mois s'écoulèrent de la sorte sans rien changer à ma situation. J'avais eu pendant quelque temps la force de fuir Coralie et de lui faire expier les scènes où mon bonheur avait péri. L'ennui, le besoin de distraction, la force de l'habitude me ramenèrent dans ses bras ; nos relations se renouèrent. J'avais pris goût aux succès du théâtre ; il n'en est point de plus enivrants.

Il faut l'avouer, nous n'étions pas toujours heureux. Saint-Léon était un vétéran du couplet, ses procédés portaient une empreinte déjà ancienne. Il avait en lui un certain tour banal qui ressemblait à un écho des sociétés chantantes. Pendant que les jeunes auteurs réchauffaient l'intrigue et animaient l'action, il s'en tenait strictement au genre qui avait charmé les générations du Consulat et du Directoire. De là bien des chutes. Plus d'une fois nous ne sortîmes de la rue de Chartres qu'après avoir été exécutés de la manière la plus complète et la plus sommaire. J'en restais anéanti ; Saint-Léon prenait plus philosophiquement les choses.

Ces échecs nous auraient fermé les portes du théâtre si Coralie ne nous eût pas soutenus. Elle palliait nos disgrâces, les expliquait, les justifiait. Le public, à l'en croire, n'avait pas compris notre œuvre, n'en avait pas apprécié les beautés. D'ailleurs, deux hommes d'esprit ne pouvaient pas se tromper toujours ; il ne s'agissait que de leur fournir l'occasion d'une revanche. On se rendait à ces motifs et les lectures se succédaient. Quelquefois aux séries fâcheuses succédait un petit acte qui marchait tant bien que mal. Fortune inespérée ! Coralie s'en emparait pour rétablir notre crédit. C'était une amie infatigable ! Quand nous avions la main tout à fait malheureuse en matière de nouveautés, elle se rabattait sur les reprises et trouvait toujours le moyen de maintenir nos noms au répertoire.

Tant de dévouement méritait un amour plus sincère et plus profond que le mien. J'avais beau lutter et me contenir ; à mes sentiments pour elle, il se mêlait je ne sais quoi de farouche qui

essemblait à de la haine. Je ne pouvais oublier le mal qu'elle n'avait fait, le vide qu'elle avait causé dans mon existence. Malré moi, je me trouvais mal à l'aise dans ce boudoir, sous ces ourtines de soie ; j'avais rêvé des plaisirs plus purs dans un adre plus simple. J'étais las de ces ardeurs emportées, de ces endresses impatientes; elles avaient la saveur du remords. Entre elle et moi s'élevait l'image de Mariette, comme un reroche toujours nouveau. Ainsi la comédienne n'avait rien agné à troubler ma vie; je lui échappais encore; mon cœur ie lui appartenait pas.

Il me fallait un aliment, tant j'éprouvais de malaise et de ride. Le théâtre ne m'offrait plus que des émotions d'un caracère fâcheux; ma liaison me lassait au lieu de m'occuper. Il ie me restait plus que l'ambition; je m'y réfugiai tout entier. Moi, dont l'ardeur n'avait eu jusque-là que des éclairs, je me sentis pris d'un zèle suivi et donnai le spectacle d'une activité qui étonnait mes collègues. Ce n'était guère qu'une diversion et une sorte de gageure contre l'ennui; cependant je ne voulus pas qu'elle restât stérile. Depuis ma promotion au poste de rédacteur, mes appointements n'avaient pas varié; ils étaient de leux mille deux cents. Le temps m'avait donné des droits à une augmentation ; je me mis en mesure de l'obtenir et de la faire arriver à un chiffre significatif. Il fallait frapper mon bureau par un coup d'éclat : quatre cents francs d'un seul trait m'en semblaient la limite. De telles fortunes sont rares dans l'administration; on ne s'y élève que par la faveur.

Aussi n'épargnai-je aucun soin pour bien préparer le terrain. Coralie se chargea des grandes influences, et je m'occupai des petites. Elle avait les moyens d'aboutir auprès du ministre et du directeur général. Le ministre entretenait une faiblesse du côté du théâtre Feydeau, et le directeur général n'avait pas renoncé au penchant qui le faisait incliner vers l'Académie royale de musique. Coralie employa ces deux leviers : on a aisément raison des fonctionnaires qui ont un goût prononcé pour les arts et les jupes courtes. De mon côté, je vis Saint-Léon et le priai le regarder cette affaire comme la sienne, d'y apporter toute la chaleur de l'amitié. Je ne pouvais plus douter de mon chef; c'était pour moi un collaborateur, un camarade. Cependant, je le trouvai tiède, inquiet, embarrassé; il n'épousa pas mon affaire avec autant d'ardeur que je l'avais espéré. Cette froideur me choqua ; je voulus en avoir l'explication.

— Mongeron, me dit-il avec un soupir, ne prenez pas les choses tant au vif. Si vous saviez ce qui se passe !

— Eh bien ! que se passe-t-il ? lui dis-je, impatienté.

— Avant peu, il n'y aura plus moyen d'y tenir. Nous sommes signalés comme suspects ; on nous note tous à l'encre rouge.

— Ce sont là des énigmes, Saint-Léon, répondis-je avec un peu d'humeur.

— Vous avez raison, mon ami, me dit-il ; je vais m'expliquer. Figurez-vous que le personnel de l'administration ne s'appartient plus ; une puissance occulte en dispose désormais.

— Bah ! m'écriai-je.

— C'est comme je vous le dis. Autrefois nous avions quelque latitude. Pourvu que le service marchât, on ne s'inquiétait plus du reste, nous allions où nous voulions ; nous faisions ce qui nous plaisait. Aujourd'hui, tous nos pas sont épiés. On sait où nous passons les soirées et les nuits, ce que nous faisons le dimanche, ce que nous mangeons le vendredi.

— Et comment appelez-vous cette puissance occulte ? dis-je à Saint-Léon.

— On l'appelle la congrégation, mon cher ; puissiez-vous ne jamais savoir ce que pèse ce mot !

Quoique le langage de mon chef eût un caractère de sincérité, je n'y vis que l'expression d'une crainte excessive. Peut-être s'était-on plaint de ses allures de papillon et de la négligence avec laquelle il traitait les affaires du service. Quant à moi, en examinant ma vie, je n'y voyais rien qui m'exposât à de telles récriminations. Jamais je n'avais eu plus de titres à la bienveillance de mes chefs. Au lieu donc de me laisser décourager, je redoublai d'ardeur dans ma poursuite. Le directeur général et le ministre furent pressés par leurs points faibles et amenés facilement à capitulation. De toutes parts il m'arrivait des paroles rassurantes ; il y avait des promesses formelles, des engagements pris.

J'en étais là, à l'apogée de l'espoir, lorsque Saint-Léon me fit appeler dans son cabinet :

— Eh bien ! lui dis-je en entrant, c'est signé ?

J'avais à peine laissé échapper ces mots que j'aurais voulu pouvoir les reprendre, tant mon chef avait l'air triste et mécontent. Il tenait à la main un papier qu'il parcourait avec une colère concentrée.

— C'était fait hier, me dit-il, c'est défait aujourd'hui, Edouard, on nous force la main, on pèse sur nous.

— Comment ? m'écriai-je.

— Je vous dis, Edouard, qu'on pèse sur nous. Voici votre arrêt, tenez.

Je pris vivement le papier de ses mains, et voici ce que j'y lus.

Notes sur Edouard Mongeron, employé.

« Le nommé Mongeron (Edouard) appartient à une famille de uonapartistes, etc.

« Il doit à Buonaparte une promotion de faveur ; nouveau lien ui l'attache à cette cause.

« Il a une tante qui est le buonapartisme incarné et qui ne eut que lui avoir inculqué des opinions subversives.

« Il fréquente les théâtres et les courtisanés, et n'observe en ucune manière ses devoirs religieux.

« Ces notes ont été fournies par M. le comte de Saint-Firmin, ui appartient à la congrégation ; elles doivent être d'autant lus exactes, que c'est lui qui a fait entrer ce jeune homme ans les bureaux. »

Quand j'eus achevé cette lecture, je me retournai vers Saint éon.

— Eh bien ! lui dis-je, qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve, me répondit-il, que l'on ne fera rien pour ous. Votre carrière est perdue, Mongeron.

— On obéit à ces gens-là ? m'écriai-je, les dents serrées de olère.

— Comment donc ! si l'on obéit ; on se prosterne devant eux, non cher... Les robes noires ! Ce sont nos maîtres !

Je n'en voulus pas entendre davantage : une demi-heure près, j'étais sur la route de Verrières et entrai tout effaré chez na tante :

— Qu'as-tu donc, mon fils ? s'écria-t-elle ; comme te voilà huri !

— Il y a, lui dis-je, que je viens m'enrôler dans votre bataillon, na tante ! je conspire avec vous !

— A la bonne heure ! mon fils, s'écria la générale en me ressant sur son cœur, je savais bien que tu y viendrais ! Bon ang ne peut pas mentir.

XXI

LES SUITES D'UN COUP DE TÊTE.

Pendant que je m'enhardissais à la révolte et rompais avec un égime où l'avenir m'était interdit, l'administration faisait une

acquisition au moins singulière, et qui avait, à mon égard, les caractères d'une fatalité.

Un matin que j'entrais, pour des affaires de service, dans la pièce des expéditionnaires, j'y aperçus le comte Ernest d'Hautefeuille, assis devant un bureau, taillant des plumes comme eût pu le faire un habitué de la maison. Ma surprise fut grande. Comment se trouvait-il là, et à quel titre? Bernard devait le savoir; je le pris à part et l'interrogeai.

— Quel est cet étranger, lui dis-je à demi-voix.

— Un nouvel employé, me répondit-il.

Ces cas ne sont pas rares dans les emplois publics; le rang et la fortune n'en éloignent pas les candidats. On citait alors des expéditionnaires dont le nom remontait aux Mérovingiens, et des surnuméraires qui se rendaient à leur poste dans un coupé à deux chevaux. Le service de l'Etat était pour eux une sorte de maintien, et pour leurs familles une garantie contre les désordres qu'engendre l'oisiveté.

C'est à ce titre que le jeune Ernest avait été placé dans nos bureaux. Il était le dernier rejeton des d'Hautefeuille, et appartenait à la grande noblesse de France. Son père et sa mère étant morts jeunes, il ne lui restait d'autres parents que son aïeul, le marquis d'Hautefeuille, et le vieillard avait concentré sur cette tête si chère toute la puissance de ses affections. Le marquis ne semblait exister que pour cet enfant; il avait vu s'éteindre avant l'âge ses frères et son fils, s'en aller un à un les d'Hautefeuille, comme si le destin eût pris à tâche de condamner ce nom à l'oubli. Sa place était auprès du dernier des d'Hautefeuille; il lutta contre le chagrin, et survécut aux siens pour remplir cette mission.

Ernest donna plus d'un souci à son aïeul; il était d'un naturel ardent, généreux, chevaleresque. Ses passions effrayaient le marquis, non à cause de leur violence, mais à cause de leur sincérité. Le vieillard eût compris une suite d'attachements volages, des roueries de chevalier, comme on s'en permettait vis-à-vis des duchesses de l'autre siècle. Il eût toléré des intrigues d'Opéra, des soupers fins avec les danseuses. Rien, dans ses souvenirs, ne lui représentait sous un mauvais jour ces passe-temps de jeune homme. C'était une sorte d'initiation à la vie, un tribut payé au plaisir avant l'heure des engagements sérieux. Volontiers il s'y fût résigné et eût payé les frais de l'expérience.

Aucun de ces goûts ne se déclara chez Ernest: le marquis en fut pour ses intentions secrètes et sa bonne volonté. Mais, en

revanche, il surprit dans son petit-fils une disposition qui l'effraya : c'était une sensibilité exquise et profonde. Tout jeune, le comte avait prouvé ce qu'était son cœur et quelle bonté l'animait. Autant il gardait son rang vis-à-vis de ceux qui marchaient ses égaux, autant il aimait à en descendre avec les personnes d'une condition moins élevée que la sienne. Non que ce fût calcul chez lui, ni besoin de popularité, il ne faisait qu'obéir en cela à une nature droite, aimante et sincère. Ses sympathies ou ses répugnances n'avaient rien d'étudié; il donnait ou refusait son affection par entraînement, par instinct, et n'éprouvait qu'un invincible éloignement pour les liaisons de salons et les intimités de ruelles.

C'était là ce qui désespérait son aïeul; il se défiait du cœur d'Ernest et craignait de le voir s'engager d'un moment à l'autre en de délicates aventures. Une circonstance l'avait surtout frappé; voici laquelle : dans le cours de l'été, les d'Hautefeuille quittaient leur bel hôtel de la rue de Varennes pour habiter le château de Vauhallan, dont les prairies confinent à la Bièvre. Cette résidence était digne d'un roi; mais le deuil semblait planer sur elle. Autrefois pleine de bruit, elle était désormais vouée au silence. Au lieu d'une tribu nombreuse, elle n'avait plus que deux hôtes, un vieillard et un adolescent. Quand on pénétrait dans ces vastes salles, on se sentait écrasé par leur grandeur et effrayé de leur solitude. Pour s'arracher aux ennuis de ce séjour, le comte Ernest montait chaque jour à cheval, courait le cerf ou le sanglier, et poursuivait dans les bois de longues promenades. Il n'était point de fête aux environs dans laquelle on ne le vît, point de bal où il ne jouât un rôle.

Ainsi s'écoulaient les loisirs du jeune comte, et jusque-là le marquis n'avait aucun sujet de s'en préoccuper. Il y excitait même son petit-fils, et s'il conçut des inquiétudes à son sujet, ce fut précisément lorsqu'il le vit renoncer à ces plaisirs des existences opulentes. En effet, vers la fin d'un été, les habitudes du comte Ernest subirent une complète révolution : il devint sombre et distrait, et ne sembla trouver de plaisir que dans l'isolement. Souvent il partait le matin et ne rentrait que fort avant dans la soirée. Où avait-il passé son temps? personne ne le savait. Le comte ne voulait pas être accompagné, et il était trop aimé de ses gens pour qu'aucun d'eux consentît à jouer vis-à-vis de lui le rôle d'un espion. Ce changement ne pouvait échapper aux yeux du marquis. Il interrogea doucement son petit-fils, et n'obtint que des réponses évasives. Le vieux d'Hautefeuille s'en désespérait, il ne savait plus que faire ni à qui s'adresser. Grand-

champ était alors son fermier, il s'ouvrit à lui en désespoir de cause. Ce fut le pépiniériste qui plus tard me donna ces détails et me mit en tiers dans cette confidence.

Rien ne réussissait au vieux marquis, le comte Ernest restait impénétrable. La seule satisfaction qu'obtint l'aïeul, était une déférence sans bornes dont l'adolescent couvrait ses refus. Le vieux d'Hautefeuille en prit de l'humeur; il voyait une amourette sous jeu, et ne comprenait pas que l'on apportât autant de discrétion dans la galanterie. Ce fut alors qu'il se décida à un parti extrême. Mettant cette conduite sur le compte de l'oisiveté, il se dit qu'il dompterait le jeune homme par les servitudes d'une occupation. Laquelle? ici commençaient les difficultés. En première ligne se présentait la carrière des armes, la seule digne d'un gentilhomme. Le vieillard y inclinait, mais il s'agissait du dernier rejeton de sa race; cette pensée le retint. Il se décida pour les emplois publics, avec la conviction qu'un d'Hautefeuille ne ferait que traverser les postes inférieurs et que l'administration supérieure éprouverait quelque orgueil à s'enrichir d'un nom comme le sien.

Telles furent les circonstances qui amenèrent dans notre service le descendant d'une famille patricienne. Il y apporta les habitudes du grand seigneur et les airs aisés de l'employé qui ne tient point à sa place. Ses séances n'étaient jamais longues: à peine faisait-il acte de présence pendant de courts instants. Jamais stage ne s'accomplit à l'aide de procédés plus commodes. Le sang parlait en dépit de tout; le gentilhomme se révoltait contre un asservissement sans dignité. Ainsi, le but de l'aïeul était manqué; le principe du mal n'avait pas disparu; l'oisiveté restait la même.

A diverses reprises je rencontrai le comte Ernest, soit dans les bureaux, soit dans les corridors du ministère. Il me saluait comme on salue un collègue; mais rien ne témoignait qu'il se souvînt de m'avoir vu ailleurs. Nous en restâmes à cet échange de politesses. Je ne le voyais du reste que de loin en loin, et lorsque j'allais serrer la main à Bernard. Neuf fois sur dix, d'Hautefeuille se trouvait absent, et alors je prenais son siége et m'installais devant son bureau même, afin de causer plus à l'aise avec le mari de Denise. Dans l'une de ces séances, il se passa un incident, futile d'abord, mais qui plus tard devait prendre quelque gravité. Comme je secouais, tout en causant et par un mouvement machinal, le buvard sur lequel le comte Ernest avait l'habitude d'écrire, il s'en détacha un papier qui, après avoir voltigé un moment, s'en alla tomber à quelques pas de

noi. Je m'empressai de le ramasser. C'était une lettre dont les plis nombreux et les coins fatigués attestaient qu'elle avait été souvent quittée et reprise. Involontairement mon œil s'y attacha, et je crus reconnaître une écriture de femme. C'en fut assez pour me donner un invincible désir de m'en emparer. Les transports du jaloux étouffaient en moi les scrupules de l'homme délicat. Il me sembla que c'était là une pièce décisive, un acte d'accusation. Avec une dextérité assez équivoque, je roulai entre mes doigts l'objet convoité et parvins à le soustraire à la vue de Bernard, dont la bonhomie n'eût pas exigé tant de précautions.

Une fois seul, je dépliai le papier. Les caractères en étaient mal formés, et, en plus d'un endroit, presque illisibles. Voici ce que je parvins à y découvrir avec un peu d'étude :

« Monsieur,

« Pourquoi êtes-vous venu dimanche aux Bruyères-le-Châtel ? Pourquoi étiez-vous, il y a deux semaines, à Saint-Yon ? On commence à remarquer tout cela, et l'on en jase. Annette n'a pas manqué de faire ses petites réflexions et il n'est pas jusqu'à Simon qui n'en ait éprouvé de l'humeur et de l'inquiétude. Jugez de l'embarras où cela m'a mise ; vous auriez bien dû me l'épargner.

« Que voulez-vous que l'on dise en voyant toujours un aussi beau jeune homme auprès d'une pauvre fille ? Personne ne voudra plus me parler ; on me croira perdue. Vous êtes un grand seigneur, restez avec vos dames du monde. Que feriez-vous de moi ? Et puis, voyez-vous, si tout ceci arrivait aux oreilles du père Maréchal, il n'y aurait plus moyen de tenir dans la maison.

« L'autre jour, le garde-moulin de Nozay vous a aperçu ; voyez un peu comme les choses tournent contre nous. »

La lettre se terminait là ; point d'adresse, point de signature. Cependant, ces indications me suffirent pour mettre Mariette hors de page. Rien là dedans ne se rapportait à elle, ni les noms de lieux, ni les noms de personne. Évidemment il se cachait là-dessous une autre aventure du comte Ernest, une amourette avec quelque villageoise. Par je ne sais quel instinct, je gardai néanmoins cette lettre, au lieu de la rétablir à l'endroit où je l'avais prise. Elle resta au fond de mes poches comme dans un arsenal.

D'autres soins vinrent bientôt me distraire de ce dernier souvenir donné à mon amour. J'avais cédé à la passion politique,

l'une des plus impérieuses que l'on puisse éprouver. Il s'y mêlait aussi une ardeur de vengeance et un besoin d'action que j'avais de la peine à contenir. Le temps y aidait, l'air était chargé de colères. Dans les cafés, dans les lieux publics, on voyait frémir une jeunesse qui n'attendait qu'un signal pour éclater. On s'enivrait de pamphlets contre le gouvernement; on s'armait de tous les actes, mauvais ou bons; on ne consentait pas à distinguer : de la part d'un ennemi les présents même étaient funestes.

Je me mêlai à ce mouvement, à ce bruit, à cette révolte. Mon rôle était obscur ; je ne comptais que comme soldat ; mais je me conduisis en soldat dévoué, qui suit le drapeau jusqu'au bout, et ne se repose que sur la brèche. Des scrupules, je n'en avais plus ; l'injustice m'en avait guéri. Il me semblait légitime de renverser un état de choses où je devais rester à jamais enfoui, méconnu, écrasé sous des foudres mystérieuses. C'était mon droit, j'en usais. On m'avait opprimé par l'arbitraire ; je me vengeais par l'insurrection. D'ailleurs je n'étais pas le seul que ce joug fatiguât ; on conspirait tout haut dans les bureaux, et la désaffection y faisait des progrès rapides. Les menaces n'y pouvaient rien ; les rigueurs étaient impuissantes : on lisait Courier, on chantait Béranger jusque dans les antichambres ministérielles, on s'inspirait de l'opinion du dehors pour porter le schisme au sein même du sanctuaire.

Ma tante Brigitte assistait avec orgueil au changement qui s'était opéré en moi; elle réchauffait, elle entretenait mes bonnes dispositions. Pour elle, la grande affaire n'allait jamais plus loin que le lendemain. On n'attendait que le mot d'ordre, et des courriers devaient le porter à franc étrier aux quatre coins de la France. A force de gagner des régiments et d'enrôler des maréchaux, elle avait fini par excéder de beaucoup la limite des cadres ; mais cette circonstance ne l'arrêtait pas. Elle avait toujours un régiment et un maréchal à m'offrir. Grâce à elle, le feu sacré continuait à animer le club de Verrières, qui fit des conquêtes dans un rayon étendu. Bièvre s'en émut, et Palaiseau protesta ; on opposa club à club, afin de rétablir l'équilibre, qui allait se rompre au profit d'une influence rivale.

Lorsqu'un événement venait alarmer l'opinion, il fallait voir l'attitude des mécontents réunis sous la présidence de ma tante. C'étaient des motions d'une audace extrême, des plans d'attaque, des coups de main aussi téméraires qu'ingénieux. On parlait de marcher en masse sur Paris ; on fondait des balles, afin de n'être pas surpris par les événements, et la générale répondait sur sa tête de ces munitions de guerre.

Un jour, le club me fit un grand honneur. Depuis longtemps le besoin d'un secrétaire s'y faisait sentir ; c'était un vide dans l'institution. Pour le combler, on avait fait quelques essais. Chacun des membres avait été successivement appelé à fournir la preuve de son aptitude ; on espérait trouver dans le nombre une plume que le club pût décemment présenter à ses amis ou à ses ennemis. Le résultat de cette expérience fut déplorable. Plus d'illusion possible ; l'association ne renfermait pas les éléments d'un secrétaire. Le club de Verrières ne s'y méprit pas ; il se sentait incomplet, insuffisant, en proie à un vice radical, et cette pensée le plongeait dans des crises terribles et des découragements profonds. Vingt fois il fut sur le point de se dissoudre.

Ce fut alors que ma tante songea à moi. Un jour que le club avait atteint les dernières limites du désespoir, elle ouvrit hardiment une motion qui devait me porter aux honneurs du secrétariat. Cette idée entièrement neuve, et fièrement jetée, opéra une révolution soudaine dans l'état des esprits. On me connaissait, on savait quel relief ma plume pouvait donner à une association. J'eus donc les honneurs d'un consentement unanime. Un seul membre fit observer, d'une manière timide, qu'ordinairement le secrétaire assistait aux séances, et que c'était une garantie pour l'exactitude des procès-verbaux. L'objection parut futile à la majorité ; ma tante Brigitte en triompha sans peine. Je venais souvent à Verrières ; cela suffisait. On me donnerait alors de vive voix le détail de ce qui se serait passé, et je ferais très-facilement ma rédaction là-dessus. En effet, les choses eurent lieu comme la générale l'avait résolu ; le club de Verrières se compléta par un secrétaire et un procès-verbal.

Les années se succédaient au milieu de ces événements que je raconte d'une manière rapide. Plus nous marchions dans la crise, plus je m'y absorbais. La passion qui m'animait, était devenue si violente, qu'elle excluait les autres. Mes amours avec Mariette n'étaient plus qu'un rêve gracieux, traversé par un coup de foudre. Ma liaison avec Coralie en arrivait à cette langueur qu'engendre la satiété. Au milieu de ces ruines, mes haines politiques restaient seules debout ; d'ailleurs la crise semblait prochaine. On se demandait quand la prise d'armes aurait lieu, et comment. L'épée de la couronne était hors du fourreau ; le pays s'attendait à la voir porter les premiers coups.

XXII

LES GRANDS JOURS.

Au jour décisif, lorsque Paris s'éveilla, deux libertés lui étaient ravies : celle de la tribune, celle de la presse. Des ordonnances imposaient à celle-ci un bâillon, à celle-là des conditions qui la rendaient illusoire. C'était décisif : on ne pouvait pas attaquer avec plus d'audace.

A ces violences, il n'y avait qu'une réponse : la violence : contre ceux qui abusaient de la force, la force était le seul recours. Des éléments existaient pour cela ; malheureusement ils étaient épars : ils s'ignoraient pour ainsi dire. Aussi régna-t-il d'abord dans les esprits plus de stupeur que de décision. La presse, directement attaquée, fut la première à se défendre ; elle protesta par un acte solennel, et déclara qu'elle résisterait. Le barreau, la magistrature se mêlèrent au mouvement par des actes publics. L'insurrection commençait en s'appuyant sur le droit ; il ne s'agissait plus que de lui donner la sanction des faits.

Jamais je ne vis un plus beau soleil que celui dont nous étions inondés. Je m'engageai dans la foule afin de m'assurer de l'état des esprits. Point d'actes encore ; mais seulement des murmures sourds et des physionomies sombres. Des groupes se formaient autour des régiments en armes ; on se mesurait de l'œil avant que d'en venir aux mains. De temps en temps, lorsque la masse des curieux devenait trop épaisse, des cavaliers s'ébranlaient pour les disperser sans qu'on opposât à ces charges autre chose que des huées et des sifflets. La résistance s'essayait seulement ; elle ne s'exalta qu'aux premiers coups de feu et à l'aspect du premier cadavre.

Alors tout s'arma, les maisons s'animèrent, les pavés s'amoncelèrent, la ville se hérissa d'obstacles et se peupla de combattants. La vie ordinaire était pour ainsi dire suspendue ; plus d'affaires, plus de plaisirs. Ce commerce de détail qui forme une partie de l'activité de Paris, s'était condamné à un chômage volontaire. Point de magasins ouverts, si ce n'est ceux des armuriers et des fourbisseurs, changés en arsenaux pour le peuple. Les voitures ne roulaient plus ; couchées sur le flanc, elles servaient de barricades. Les arbres des boulevards, sciés au pied et abattus du côté de la chaussée, y formaient des haies inaccessibles, qui supprimaient la circulation. Sur mille points se réveillait, dans cette population de soldats, le génie instinctif de

la guerre. A la précision des mouvements, à la hardiesse des moyens, on aurait pu croire qu'il y avait dans tout cela une direction, un plan arrêté ; une tête qui ordonnait, des bras qui exécutaient. Il n'en était rien cependant ; l'inspiration individuelle avait seule organisé ces préparatifs de défense.

Dès le début j'avais pris mon parti ; je m'étais jeté au fort de la bataille. Un fusil de chasse reposait près de mon lit, arme innocente qui me venait de mon père et qui était pure de tout sang, même du sang des lapins. Je me procurai quelques balles, un peu de poudre, et marchai du côté du feu. Un régiment de ligne occupait le Pont-Neuf, je me dirigeai de manière à l'éviter et parvins à gagner l'autre rive de la Seine, par le pont Marie. Ce fut sur ce point, entre les rues du Martroy et du Monceau-Saint-Gervais, que se livra l'un des plus vifs combats de la journée. Une poignée d'hommes déterminés parvint à y empêcher la jonction des troupes qui arrivaient de la Bastille, avec celles qui occupaient l'Hôtel de ville. A demi nus, la tête découverte, d'intrépides ouvriers soutinrent sans faiblir le choc d'un bataillon et le forcèrent à la retraite. Les toits, les ouvertures des maisons, étaient remplis d'auxiliaires invisibles ; on voyait s'agiter les pavés, et les fenêtres s'éclairer de feux comme des créneaux.

Nous n'étions pas nombreux, mais la position suppléait au nombre. Deux barricades énormes nous protégeaient, et, malgré des efforts opiniâtres, la troupe ne put pas les enlever. De cet abri impénétrable, nos coups portaient avec une sûreté effrayante. Nous pouvions choisir nos victimes, et plus d'une fois je sentis mon cœur défaillir à l'aspect de ces soldats mornes et résignés que nous décimions sans relâche. Le feu du combat pouvait seul excuser cette ardeur d'extermination qui animait les esprits. Le soleil nous enveloppait de rayons brûlants ; l'odeur de la poudre nous exaltait ; nous étions ivres. Parmi les scènes qui se passèrent sous mes yeux, il en est une dont je fus surtout frappé, et qui remplit mon cœur de tristesse. Un escadron de cuirassiers, débouchant de la rue Saint-Antoine, vint se heurter contre notre rempart. C'était pour lui un obstacle invincible ; il s'arrêta et attendit de nouveaux ordres. Cette halte fut longue ; pendant vingt minutes ces cavaliers essuyèrent notre feu sans pouvoir y riposter ; nos balles résonnaient sur ces cuirasses comme les grêlons sur l'ardoise, et des maisons d'alentour tombaient de gros meubles ou d'énormes pavés qui écrasaient les casques de ces malheureux, et les renversaient à demi morts.

La journée s'écoula sans que nous eussions perdu un pouce de terrain. Toute la ligne entre le quai de la Grève et la rue de la Tixeranderie était en notre pouvoir. Nous étions là quarante tout au plus pour défendre trois barricades ; des ouvriers, quelques étudiants, quelques gens du commerce. Pas un de nous ne bougea. Des maisons voisines on nous apportait à manger et à boire ; les femmes se mettaient aux croisées pour nous encourager, les jeunes filles nous souriaient. De toutes parts des nouvelles nous arrivaient. Le duc de Raguse avait été tué, trois régiments de ligne avaient passé à l'insurrection, les troupes royales étaient en retraite. Ces avis, circulant de bouche en bouche, raffermissaient la résistance ; des exemplaires de journaux passaient de main en main et ajoutaient quelques nouvelles plus sûres à la chronique répandue de vive voix.

Quand le soir fut venu, nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour le jour suivant. La nuit descendait sur Paris ; les bruits de la mousqueterie s'éteignaient. Les deux armées avaient besoin de repos après une journée si chaude. Je me souviens encore du sentiment que j'éprouvai, lorsque je longeai les quais pour regagner mon logement. Le ciel était d'une pureté admirable, et la chaleur si forte, même après le soleil couché, que l'air manquait aux poitrines. Dans un tel cadre, qui n'eût rêvé les langueurs du climat méridional, la sérénade sous le balcon, le doux entretien du soir sur une terrasse chargée de fleurs ? Au lieu de cela, que de lugubres scènes ! Des barricades ensanglantées, des chariots pleins de morts, et des blessés portés sur des civières ! De loin en loin, un coup de feu tiré à l'aventure semblait être comme un écho de la journée qui venait de finir, et un prélude de celle qui allait commencer.

A l'aube je fus sur pied ; à peine avais-je pu fermer l'œil. Dans tous mes rêves, le spectacle de la veille se reproduisait. Je voyais tomber des lignes entières de soldats ; j'entendais les gémissements des blessés et le râle des mourants. Des cavaliers démontés se traînaient jusqu'à moi, et nous engagions des duels horribles. La troupe nous débordait ; les barricades cédaient au canon, et la mitraille nous fauchait par centaines. Un brusque réveil m'arracha à ces funèbres images. La réalité était moins sombre que ces visions. Je me levai et regardai le ciel ; il avait gardé sa sérénité. Les rues s'animaient de nouveau ; on entendait rouler le canon sur les pavés. C'était la journée décisive ; je me hâtai de préparer mes cartouches et d'inspecter mon matériel de guerre, afin d'y figurer avec honneur.

Ces soins étaient remplis et j'allais sortir, lorsque des pas

tumultueux retentirent sur mon escalier. Je me crus trahi, vendu ; je me vis sous le coup d'une invasion de la police. Ma décision fut bientôt prise, je résolus de me défendre et de faire payer chèrement ma vie. En un clin d'œil je poussai mes verrous et renforçai ma porte à l'aide de gros meubles.

— Ouvre donc, s'écria une voix du dehors, après avoir essayé de faire jouer le pêne.

Cette voix avait quelque chose de viril ; cependant elle suffit pour faire évanouir mes craintes. C'était celle de ma tante. Je levai mon état de siége et lui donnai accès chez moi. La générale était en costume de combat, et, sous sa mante, brillait le fameux sabre qu'elle m'avait destiné.

— Eh bien ! mon fils, qu'est-ce que ce genre ? s'écria-t-elle en entrant. On se bat à Paris et tu ne m'en écris pas un mot ? Comme si les choses pouvaient marcher sans nous.

Je la regardai avec surprise, non à cause de sa brusque arrivée, rien de sa part ne pouvait m'étonner, mais à cause de la troupe singulière qui marchait à sa suite.

— Les fédérés de Verrières ! me dit ma tante en me les présentant ; le club t'a désigné, à l'unanimité, pour être leur capitaine. Voici Joseph, ajouta-t-elle en me désignant un gars de vingt ans environ, que je te donne pour un bon tireur ; mets-lui un Suisse au bout du fusil et tu verras. Voici Guillaume, un vieux de la vieille ; voici Pierre, un conscrit de l'an X ; voici Jacques, voici Mathurin. Mène-moi ça au feu, mon garçon ; ils déquilleront des royaux, que ce sera un charme. Tous braconniers et garantis.

Pendant que ma tante parlait ainsi, plusieurs de mes villageois gardaient une contenance équivoque. D'autres paraissaient fort animés et disposés à se battre. J'avais donc une phalange à mes ordres, sept hommes, capitaine compris, mais des hommes dévoués, une vraie garde prétorienne. Avec un pareil instrument, on aurait pu, dans ces heures de trouble, aspirer à tout ; il en est qui se sont décerné l'empire à un moindre titre. Je passai en revue mes gens, et leur donnai des instructions sommaires que ma tante Brigitte se chargea de compléter.

— Mes enfants, disait-elle, tenez vos coups bas, pas plus haut que le ventre, entendez-vous. Tiens, Édouard, ajouta-t-elle, prends le sabre de Murat, il te portera bonheur.

Nous sortîmes et débouchâmes par le quai ; la générale n'avait pas voulu abandonner sa petite troupe, elle marchait à côté de nous. Quand nous arrivâmes à un point d'où l'on put découvrir Notre-Dame, le pavillon tricolore, déployé au sommet des tours,

frappa ses yeux émerveillés. C'était son étendard impérial, celui qu'elle avait vu si longtemps caressé par les brises allemandes et italiennes. Pour la première fois, depuis qu'il s'était abîmé dans la tempête, elle le revoyait, elle le retrouvait, et son bonheur était si grand, qu'elle croyait être le jouet d'un rêve.

— Mon fils, me dit-elle d'une voix entrecoupée; est-ce lui; est-ce bien lui? Mes pauvres yeux ne me trompent point?

— Non, ma tante, lui dis-je.

— C'est mon drapeau! s'écria-t-elle. Je savais bien que je le reverrais! Vive Napoléon II!

J'essayai de l'apaiser et de la ramener au cri de: *Vive la charte!* qui depuis deux jours nous servait de ralliement. Ce fut en vain; la charte de ma tante Brigitte, c'était l'Empereur; hors de ce nom, elle ne voyait rien qui valût la peine de s'agiter.

— Vive Napoléon II! répétait-elle à chaque instant.

Nous nous étions remis en route et marchions vers l'Hôtel de ville. Des barricades en couvraient les abords et il fallut les franchir pour entrer dans le péristyle et monter jusqu'à la salle d'honneur.

Arrivé là, ma surprise fut extrême d'y trouver une foule de rois qui s'étaient couronnés de leurs mains. Pour un qui tombait, il s'en présentait cinquante. Ma troupe m'avait suivi, et cette force obligeait les nouveaux monarques à compter avec moi. On se mit à ma discrétion. Je refusai tout, même le titre de membre du gouvernement provisoire. Je ne réclamai pour moi et mes braves, que l'honneur de défendre le sanctuaire de la révolution. On comprit ce vœu et on y déféra. Les fédérés de Verrières se dispersèrent dans l'antichambre, prêts à faire un rempart de leur corps à ces souverains qui s'essayaient à l'exercice de leurs fonctions.

Je passai là une journée dans laquelle bien des originaux défilèrent sous mes yeux. Les événements du dehors venaient se réfléchir à l'Hôtel de ville comme dans un centre naturel. On y apprit l'attaque du Louvre, la prise des Tuileries, la retraite des troupes royales. Ces succès étaient accueillis par des explosions d'enthousiasme, et l'un des chefs improvisés paraissait alors au balcon pour annoncer ces bonnes nouvelles à l'armée des combattants. De longs cris de joie y répondaient du dehors. Moi, j'en profitais pour aller stimuler le zèle de ma phalange, et ma tante, qui n'avait pas voulu s'éloigner, me répétait:

— N'aie pas peur; mon fils, je suis ici, fidèle au poste, comme tu vois. Ne soyons pas en peine du reste. Dès qu'ils ont le dra-

peau, tout est dit; jamais on n'a vu le drapeau rester en chemin.

Notre salle s'encombrait peu à peu de nouveaux venus. A mesure que le danger diminuait, il se présentait plus de personnes qui réclamaient leur part de puissance. Tout le monde donnait des ordres, tout le monde en recevait. Celui-ci envoyait une proclamation à l'imprimerie royale; celui-là signait un bon sur le trésor pour la subsistance des ouvriers armés. Partout on se livrait à des actes d'autorité avec une assurance et un aplomb prodigieux. Je m'aperçus bientôt que mes services n'avaient plus d'objet. Le combat avait cessé dans Paris; la retraite des troupes garantissait les insurgés de toute attaque. Il faut dire aussi que ma tante Brigitte s'était attiré d'assez mauvaises affaires en répétant son cri favori. Les impérialistes n'étaient pas en nombre à l'Hotel de ville, et cet appel au régime du sabre répugnait à la masse des vainqueurs. A diverses fois il fallut intervenir pour apaiser des querelles qui s'étaient engagées, et dans lesquelles la générale ne reculait pas d'une ligne.

— Vous avez pris le drapeau, disait-elle, il faudra bien que vous preniez les aigles. Et quand vous aurez les aigles, ce sera le tour de l'enfant. Si ça ne marche pas de cette façon, c'est à refaire. Vive Napoléon II!

Je compris que la retraite seule pouvait me tirer de cette position difficile. Je ralliai mon peloton et l'entraînai vers la porte. Ma tante Brigitte résistait; elle voulait demeurer pour surveiller les événements. Enfin, j'en vins à bout et l'arrachai à cette faction déjà trop longue. Au dehors tout était radieux. La place de l'Hôtel de ville regorgeait de combattants, et le long des quais le peuple veillait en armes. De loin en loin passait une civière devant laquelle la foule s'inclinait avec respect. Ailleurs c'était une sébile où chacun déposait son offrande pour les blessés indigents.

J'avais résolu de licencier mon armée, lorsque nous serions arrivés à la hauteur du quai Conti. Ma tante Brigitte s'obstinait seule à rester pour surveiller, disait-elle, les intérêts du roi de Rome. Je me résignai à cette fantaisie; mais le peloton devait regagner ses foyers. Ce plan venait d'être arrêté, lorsqu'à la descente du Pont-Neuf nous fîmes la rencontre du père Grandchamp dont la figure était consternée.

— Vous voilà enfin, voisine, dit-il en nous apercevant; ça n'est point malheureux. Il y a au moins trois quarts d'heure, que je vous cherche.

— Eh bien! après, Grandchamp, où est le mal? répondit ma tante, nous étions ici pour la patrie.

— Je le sais, voisine, je le sais, répondit le vieillard ; qui vous en fait un reproche ? Seulement, voyez-vous, Verrières est sens dessus dessous. On y sonne le tocsin, on parle d'aller dévaster les châteaux des royalistes. Il n'y a que vous qui puissiez nous rendre le repos.

— J'y songerai, voisin, dit la générale, avec le sentiment de son importance ; mais le roi de Rome avant tout, entendez-vous! Après lui je ne dis pas.

— Mon Dieu ! voisine, dit Grandchamp tout éploré, si vous saviez combien j'ai peur pour Mariette ! Tout ce bruit la met à la mort, et elle est si bas, la pauvre enfant !

J'étais à portée d'entendre cette conversation, et ces derniers mots firent sur moi l'effet d'un glas funèbre. A l'instant le voile qui me couvrait les yeux se déchira. Mes passions politiques s'éteignaient; elles ne pouvaient pas survivre à la victoire. Il ne me restait plus, comme aliment et comme espoir, que le rêve de ma jeunesse. Ce rêve allait-il s'évanouir ? Les paroles du pépiniériste me le faisaient craindre. Mariette en danger; et je n'en avais rien su !

— Grandchamp, m'écriai-je, votre fille est donc malade ?

Le vieillard secoua la tête d'un air si désespéré, que je m sentis pris de remords.

— Et quoi ! ma tante, vous ne m'en aviez rien dit ? m'écriai-je avec douleur.

— Que veux-tu, mon fils ? me répondit-elle ; c'est tout nouveau. Voici deux mois qu'on ne t'avait pas vu à Verrières.

— Eh bien ! dis-je en prenant un parti décisif, j'y vais à l'instant même. Père Grandchamp, je suis des vôtres ; venez, ne perdons pas un moment, ajoutai-je en me dirigeant vers la rue Dauphine.

— Voilà qui est parlé, mon gars, s'écria le vieillard, en me serrant les mains. Et si tu la sauves, vois-tu ? en dépit de tout, elle est à toi.

— Marchons, lui dis-je avec chaleur.

— C'est bien, mon fils, c'est très-bien, ajouta ma tante : ce que tu fais là est d'un bon cœur. Je t'accompagnerais volontiers: mais, vois-tu, il faut que je reste ici pour qu'on nous fasse notre droit. Vive Napoléon II ! Je ne sors pas de là.

Nous étions loin déjà. Ma tâche était remplie ; il n'y a jamais assez de bras pour le jour de la bataille, il y en a toujours trop le jour où il est question de se partager le butin.

XXIII

L'ARC EN-CIEL.

Les événements de Paris avaient en effet excité un peu d'effervescence à Verrières, et les mauvais sujets du bourg y parlaient de marcher sur quelques châteaux voisins. Parmi ces résidences suspectes, Vauhallan figurait en première ligne ; on le désignait d'un ton menaçant, et on y mêlait le nom du vieux marquis, dont les opinions passaient pour être fort exaltées. Ces rumeurs étaient arrivées aux oreilles de Mariette ; de l'aveu de Grandchamp, c'est ce qui avait empiré son état.

A peine arrivé, je me rendis sur la grande place où la population tenait ses assises. Ma présence imposa aux plus turbulents. Je racontai les combats du peuple parisien, et insistai beaucoup sur l'attitude calme qu'il avait gardée après la victoire. Pourquoi Verrières, ajoutai-je, n'imiterait-il pas cet exemple, ce respect des droits d'autrui ? ne valait-il pas mieux conserver partout à cette révolution un caractère exempt de violence ? Ainsi parlais-je, et je vis peu à peu les passions se calmer.

L'esprit en repos de ce côté, je prix le chemin de la maison de Grandchamp. Il marchait près de moi, l'œil attristé et l'air morne. Depuis que je ne l'avais vu, il était bien changé. Le chagrin l'avait courbé comme le vent courbe un chêne : les sillons de ses rides s'étaient profondément creusés, et à peine restait-il quelques mèches de cheveux autour de ses tempes. Le vieillard restait muet ; je rompis le silence :

— Mariette est donc en danger ? lui dis-je, tout en gagnant du côté de son logis.

— Oui, Édouard, en danger, en grand danger, à ce que dit le docteur. Dieu veuille que le mal n'ait pas fait des progrès pendant mon absence. Ma pauvre enfant ! ajouta-t-il en laissant échapper des flots de larmes. La voir s'en aller si jeune ! Une fleur de santé comme celle-là ! La gaieté même ! Des airs de vie à durer mille ans !

— Mon Dieu, m'écriai-je, mais qu'a-t-elle donc ? Et d'où vient cela ?

— Le sait-on ? répliqua Grandchamp. Sait-on jamais d'où vient le mal ? un médecin dit blanc, un autre dit noir ; pas moyen de les mettre d'accord. Et pourtant, elle s'en va, la malheureuse enfant. Je le vois mieux qu'eux tous, moi qui suis son

père. Pas besoin d'y mettre des noms savants ; elle se meurt, je le sens là.

Ce désespoir me gagnait, j'étais à la torture.

— Mais, dis-je en insistant, depuis quand est-elle tombée dans cet état ?

— Oh là ! mon Dieu ! répondit Grandchamp, il est vrai que ce n'est pas d'hier. Voici bien quelques années qu'elle traîne. Tiens, Édouard, depuis que tu nous as faussé compagnie. Ça remonte là. Des misères, si tu le veux : peu de chose d'abord. Personne ne s'en apercevait, mais moi je n'en perdais rien. Quand je ne l'ai plus vue sautiller, je me suis dit : l'enfant souffre. De quoi ? Je n'en ai jamais rien su. Mais elle souffrait, j'en aurais mis la main au feu. Veux-tu que je t'avoue une chose, mon garçon ?

— Dites, père Grandchamp.

— Eh bien ! j'ai cru longtemps que tu lui avais jeté un sort, que c'était toi qu'elle regrettait. Elle s'en est défendue, cela est vrai. Mais les filles sont si cachées ! Se cacher de son père, Édouard, juge donc ! C'est là un de mes chagrins, ajouta le vieillard avec amertume. Mariette ne m'aimait pas comme je l'aimais ; elle en aimait d'autres plus que moi. Je ne sais pas comment cette idée ne m'a pas emporté plus tôt. C'est comme un charbon que j'ai dans le cœur. Est-ce croyable ? Aimer d'autres gens plus que son père !

— Et qui donc ? dis-je avec inquiétude.

— Qui ! belle demande ! s'écria le vieillard irrité. Les parents d'Arpajon ! Qui ça peut-il être, si ce n'est eux ? Ils m'ont volé l'amour de mon enfant. Les bohémiens qui les enlèvent tuent un père du premier coup ; ceux-là m'ont tué à petit feu. En ai-je assez gémi ? Peut-être qu'il m'en sera tenu compte là-haut. N'empêche, Édouard, que c'est une bien cruelle fille que j'ai là.

— Mais, dis-je à Grandchamp, ne pouviez-vous pas la rappeler auprès de vous ?

J'avais touché un point douloureux ; le vieillard en tressaillit.

— Y ai-je manqué ? s'écria-t-il. Est-ce que tu crois que, pour une fredaine comme la tienne, je me serais privé longtemps de ma fille ? Une semaine ou deux, à la bonne heure ! mais des mois, mais des années ! allonc donc ! J'avais bien trop besoin de son sourire, de ses jolis chants, de ses caresses, de ses mots d'amitié, pour ne pas la rappeler tout de suite. Eh bien ! c'est elle qui ne voulait pas venir. Elle se trouvait bien à Arpajon, elle y voulait rester. Juge de ma colère ! Je n'osais rien dire ; mais on m'aurait arraché l'âme avec des te-

nailles que je n'aurais pas autant souffert. Vingt fois j'ai essayé de la faire rentrer chez nous : vingt fois elle a refusé. Enfin l'autre jour, ils me l'ont ramenée, ceux d'Arpajon, et il le fallait bien. Ils me l'ont ramenée mourante, presque un cadavre. Voilà quelle est ma blessure, Édouard : quant à celle de l'enfant, Dieu seul le sait !

Nous étions devant la maison du vieillard, il entra, je le suivis. Quand je mis le pied sur les marches qui conduisaient à la chambre de la jeune fille, je me sentis défaillir. Jamais je n'avais pénétré dans la chambre de Mariette ! c'était un sanctuaire que, toujours, je m'étais plu à respecter. Qui m'eût dit que j'y serais admis sous d'aussi tristes auspices ! Rien de plus simple que cette petite pièce. Des rideaux en calicot blanc entouraient un lit en bois de noyer. Quelques chaises, une commode et une chiffonnière occupaient le reste de l'espace. Un rideau de couleur garnissait la fenêtre et ne laissait pénétrer dans la chambre que des rayons adoucis. Des vêtements épars, des ouvrages commencés, trahissaient la présence et les occupations sédentaires d'une jeune fille.

Près du lit de Mariette était assise une villageoise qui lui donnait des soins

— Eh bien ! lui dit Grandchamp, comment va-t-elle ?

— Plus mal, répondit cette femme ; le bruit qu'on a fait dans le bourg l'a toute bouleversée.

J'étais arrivé devant le lit. Une veilleuse, placée sur une table, envoyait sur la malade des reflets vacillants. Je pouvais l'apercevoir dans ce clair-obscur que formait le jeu de la lumière. Un instant je crus être le jouet d'une illusion. Il me sembla que ce n'était point là Mariette, et qu'on nous trompait. C'était elle pourtant, mais qu'elle ressemblait peu à la Mariette d'autrefois !

Le médecin arriva et fut effrayé de la marche du mal. Le matin la jeune fille était en voie de guérison ; le soir il la trouvait en proie à un violent délire. D'où venait cette rechute accompagnée de phénomènes alarmants ? La villageoise parla du mouvement de Verrières et de l'effet qu'il avait produit ; le médecin haussa les épaules. Cependant il indiqua un traitement et recommanda qu'il fût ponctuellement suivi. Les soins seuls pouvaient sauver la jeune fille : la moindre imprudence suffisait pour la perdre.

J'étais présent quand cet arrêt sortit de la bouche du docteur, et je m'en servis auprès de Grandchamp pour obtenir qu'il me laissât veiller auprès de Mariette. Pendant le temps que dura cette crise, je ne quittai pas la maison. Nous passions la nuit, le vieillard et moi, dans une pièce contiguë, et au moindre bruit

je m'empressais d'accourir. Jamais la villageoise n'aurait pu y suffire, ni avoir pour la pauvre enfant les soins qu'exigeait son état. C'est moi qui soulevais sa tête lorsqu'elle consentait à boire; c'est moi qui la remettais sur son oreiller avec les ménagements qu'aurait pu avoir une mère. Souvent la femme de garde oubliait quelques détails du traitement ou s'endormait vaincue par la lassitude. Alors c'était moi qui la suppléais et qui venais prendre sa place.

Les nuits surtout étaient affreuses; la malade était alors en proie à des obsessions, à des visions dont elle cherchait à se défendre. La conscience des objets lui échappait, son œil s'attachait sur moi et ne me voyait pas. Depuis deux jours j'étais près du chevet de Mariette, et elle ne m'avait pas reconnu. Quelquefois j'essayais de ranimer ses souvenirs :

— Mariette, lui disais-je, je suis ici. Je veille sur vous.

— Les châteaux au pillage ! s'écriait-elle ! arrêtez ! arrêtez !

Elle me serrait en même temps le bras avec une violence et une vigueur qu'on n'aurait pas dû attendre d'un corps agonisant. Je ne me dégageais qu'avec peine, et, à diverses reprises, il me fallut recourir au vieux Grandchamp et à la villageoise de garde. Souvent, après ces cruelles épreuves, nous nous regardions, le vieillard et moi, et restions plongés dans une longue stupeur.

— Ma pauvre enfant ! disait Grandchamp.

— Ma belle fiancée ! m'écriais-je.

— Mon Dieu, mon Dieu ! dit le vieillard, en élevant les mains vers le ciel, et après un accès où la malade avait failli succomber, s'il faut que quelqu'un s'en aille d'ici-bas, prenez-moi et laissez vivre ma fille.

Quelle que fût la force de ma constitution, ces veilles successives ne laissaient pas que de m'éprouver. Je venais de passer quarante-huit heures sans sommeil, et je sentais mes paupières alourdies comme si elles eussent été de plomb. Il arriva un moment où la lutte ne fut plus possible ; je m'endormis. J'ignore combien dura cet assoupissement ; mais j'en fus tiré par un bruit étrange. Il me sembla entendre comme un grincement de serrure, et je m'éveillai en sursaut. Mon premier mouvement fut de jeter les yeux sur le lit de la malade : ce lit était vide. Une sorte de fantôme marchait dans la chambre et se dirigeait du côté de la croisée. C'était Mariette ; je m'élançai vers elle, l'enlevai dans mes bras et la recouchai. L'accès finit, et je la vis s'endormir d'un sommeil plus calme.

Pour la première fois, depuis que je veillais, sa physionomie prit des tons naturels. Le souffle était moins capricieux, la joue

avait des couleurs moins âcres. Mollement appuyée sur l'oreiller, sa tête se laissait aller à une flexion circulaire, comme celle d'un cygne au repos. L'une de ses mains, étendue hors du drap, penchait vers le sol, tandis que l'autre servait de point d'appui à sa tête languissante. Dans la main libre était un morceau de papier qu'elle semblait étreindre. J'essayai de l'en dégager. Enfin quand le sommeil fut devenu plus profond, les doigts lâchèrent prise ; le papier tomba et il s'en s'échappa une mèche de cheveux blonds, comme les miens. Je comparai les nuances ; elles étaient exactement les mêmes. Une boucle de cheveux noirs, comme ceux du comte Ernest, eût suffi pour me frapper d'un coup mortel. Des cheveux blonds, au contraire, avaient pour moi le charme d'une découverte. Souvent, dans nos jours heureux, Mariette avait pratiqué, en riant, des coupes dans ma chevelure. Était-ce l'un de ces souvenirs qu'elle aurait conservé ? M'aurait-elle aimé et regretté à ce point? Je serais bien coupable alors d'avoir méconnu un amour si profond et une constance si grande. Qui le sait? peut-être fallait-il m'accuser de ce mal qui la dévorait.

Ces pensées se succédaient confusément, sans ordre, dans le silence de la nuit, sous l'empire de l'exaltation que font naître des veillées prolongées. La jeune fille gardait toujours sa même pose pleine d'abandon, et, sur ses lèvres entr'ouvertes, glissait un sourire mélancolique dont rien ne peut rendre la douceur. Je tombai à genoux devant le lit, lui prit la main et la portai à mes lèvres.

— Mariette, lui dis-je, comme si elle eût pu m'entendre, Mariette, accueillez mon serment. Si le ciel vous enlève à mon amour, je sens que je vous suivrai; si Dieu vous sauve, je jure de mettre à vos pieds tout ce qu'il y a en moi d'affection, de dévouement et de constance. Je serai pour vous ce que vous voudrez que je sois : votre époux, si vous le voulez, et j'en serai fier; votre frère, si vous me refusez un nom plus doux.

Ces paroles durent arriver aux oreilles de la jeune fille, car je vis peu à peu son visage s'animer, ses yeux s'ouvrir et ses lèvres me sourire. Pendant quelques minutes elle se recueillit, passa ses mains sur son front, jeta des regards étonnés autour d'elle; puis, comme une personne qui retrouve la faculté de se souvenir et de discerner, elle me dit d'une voix douce et avec une grâce ineffable :

— Ah ! c'est vous, Édouard ? Que vous êtes bon d'être venu me voir!

En même temps elle me tendit une main amaigrie, que je couvris de baisers.

— J'ai donc été malade, ajouta-t-elle en examinant de nouveau ce qui l'environnait ; bien malade, sans doute ?

— Non, Mariette, dis-je pour la rassurer ; ce n'était qu'une crise. Vous voici beaucoup mieux maintenant.

— Oui, me répondit-elle ; je retrouve la santé et mes amis : deux biens à la fois.

Je restais immobile, n'osant faire un mouvement, de peur de retrancher quelque chose à mon bonheur. L'entrée de Grandchamp put seule opérer une diversion :

— Eh bien ? me dit-il, en marchant sur la pointe des pieds.

— Elle est beaucoup mieux, lui répliquai-je ; voyez comme elle vous sourit.

— Oui, petit père, je vais mieux, ajouta la jeune fille.

Le vieillard n'osait croire à une guérison ; il restait en contemplation devant le lit de son enfant.

— Est-ce bien vrai ? s'écriait-il, est-ce bien vrai ?

— Mais certainement que c'est vrai ; petit père ; pourquoi vous tromperions-nous ? dit Mariette en tendant la main.

Ce fut dans cet état que la trouva le médecin. Après les accidents de la nuit, sa visite était décisive. Grandchamp se tenait derrière l'homme de l'art, immobile et dans un état voisin de l'hébétement. Je me plaçai près du lit de manière à ne rien perdre de la physionomie du docteur quand il l'examinerait. Le médecin lui prit le pouls, et par une pression douce, obligea Mariette à tourner les yeux de son côté. Pendant quelques instants, il compta les pulsations, se recueillit, puis se retournant vers moi il me dit :

— Il y a eu une crise cette nuit, n'est-ce pas ?

— Oui, docteur, lui répondis-je.

— Eh bien ! qu'on tire le rideau et qu'on fasse silence ici, ajouta-t-il. Cette jeune fille est sauvée ! Elle n'a plus besoin que de repos.

On aurait ramené le vieux Grandchamp des portes de la tombe qu'il n'eût pas éprouvé une joie plus vive. Il se jeta dans mes bras et d'une voix qu'entrecoupaient des sanglots :

— Mon garçon, me dit-il, c'est toi qui as commencé le miracle, il faut maintenant que tu l'achèves.

XXIV

LA CONVALESCENCE.

L'événement justifia les pronostics du médecin. L'état de Ma-

riette alla s'améliorant; la fièvre céda, la jeune fille entra en convalescence. Je ne quittai la maison de Grandchamp que lorsqu'elle fut hors de danger, et encore fallut-il, pour m'y déterminer, que le devoir me rappelât à mon poste. Quand je pris congé de Mariette, elle gardait encore le lit par mesure de prudence.

— Édouard, me dit-elle d'une voix qui me pénétrait, vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Si je reviendrai! Mariette, lui répondis-je avec chaleur. En pourriez-vous douter ?

Je la quittai, et elle m'accompagna de l'œil jusqu'au seuil de sa chambre : un dernier sourire fut son adieu. Je ne sais comment je pus me décider à partir : jamais les servitudes de ma carrière ne me parurent plus odieuses. Aussi avais-je le cœur bien gros, quand j'allai serrer la main de Grandchamp. Le vieillard était à sa besogne, au milieu de ses couches et de ses espaliers :

— Mon garçon, me dit-il, entre nous c'est à la vie, à la mort. Tu vois ce jardin, tu vois cette maison, regarde tout cela comme si c'était à toi. Tu as sauvé ma fille; je te devrai encore du retour.

Quand je revins quelques jours après, je retrouvai Mariette en pleine convalescence. Il y a dans la jeunesse un ressort devant lequel le mal cède promptement. Ma fiancée m'attendait pour sa première sortie ; on voyait même qu'elle s'y était préparée comme à une fête. Toute vêtue de blanc, elle portait un bonnet à nœuds roses dont les reflets coloraient ses joues. Au lieu des éclairs qu'ils lançaient autrefois, les yeux n'avaient plus que des rayons voilés. Les airs de défi, les sourires de page étaient remplacés par des beautés plus calmes et plus touchantes. Il régnait dans l'ensemble je ne sais quoi de pensif et de rêveur, où l'âme s'attachait comme à un souvenir ou à une promesse. C'était une Mariette nouvelle, et je me prenais à aimer celle-ci plus que l'autre, tant j'y découvrais de grâce, de réserve et de sérénité.

Sitôt qu'elle m'eut aperçu, elle se leva.

— Merci, mon ami, me dit-elle, vous êtes exact. Vous avez eu pitié de votre pauvre malade.

Sa voix était claire, quoique empreinte d'un peu d'émotion.

— Maintenant, Édouard, ajouta-t-elle plus gaiement, votre bras, et sortons : j'ai tant d'envie de revoir mon soleil !

Nous quittâmes la maison et gagnâmes le jardin en traversant les basses-cours. A chaque pas il fallait s'arrêter. Mariette avait un coup d'œil pour toute chose. Ses poules, ses pigeons, la vache nourricière, la jument de la carriole, elle voulait tout

revoir. Nous allions d'un objet à l'autre, comme l'eussent fait deux enfants. En même temps je la surveillais de peur que ses forces ne la trahissent. Crainte superflue ! Elle marchait avec aisance et ne semblait pas même avoir besoin d'appui. A peine aurait-on pu découvrir un léger embarras dans la respiration et sur ses joues des couleurs un peu vives : hors de là, point de symptômes fâcheux ; rien qui pût faire douter du rétablissement.

Cependant, après une courte promenade, je proposai à la jeune fille de rentrer.

— Non, Édouard, me dit-elle, non ! Il fait si bon dehors ! je trouve l'air si doux, si embaumé ! Il me semble que tout me sourit. Marchons encore, mon ami. Si vous saviez comme je me sens vaillante !

— Comme vous voudrez, ma chère âme, lui dis-je. Appuyez-vous alors sur moi, la fatigue sera moindre.

Tout en échangeant ces mots, nous étions arrivés vers le milieu du jardin, à la hauteur des melonnières. Sur ce point se trouvait l'une des principales exploitations de Grandchamp, et la plus fructueuse branche de son commerce. On connaît le sort de ce païen qui enleva le feu du ciel et s'en servit pour animer sa statue d'argile. Grandchamp eût couru, en des temps plus mythologiques que le nôtre, les chances d'une expiation analogue. En sa qualité d'artiste, il se substitua à la nature. Le premier en France, il parvint à mûrir le melon à jour fixe. Au moyen de cloches lenticulaires, il attaquait le sujet demandé, l'enveloppait de chaleur avec une précision telle, qu'il en réglait, selon son désir, la croissance et la maturité. Ainsi chaque élève recevait du pépiniériste la dose d'avancement qu'il entendait lui donner. Rien de plus, rien de moins. A son gré, il hâtait celui-ci, retardait celui-là, suivant les besoins du marché et l'état des commandes. L'usurpation était flagrante, et si la nature n'avait pas eu le caractère bien fait, elle aurait sans doute livré l'audacieux Grandchamp à la serre de quelque oiseau de proie.

Nous surprîmes le vieillard au plus fort de son œuvre occulte. La saison était précisément celle où les melonnières se trouvent en grande activité. Grandchamp ne déléguait à personne le soin de désigner les victimes. Comme il les avait préparées lui-même, lui-même aussi il les envoyait vers le couteau. Ses produits jouissaient dans ce sens d'une vogue méritée ; on savait, en les recevant de ses mains, qu'ils étaient juste à point. Précisément il devait fournir le lendemain un assortiment de ses sujets d'élite à l'un des plus célèbres ateliers de la gastronomie

parisienne. Cette perspective le flattait; il en prenait motif pour se piquer d'honneur et méditer une livraison qui fît époque. Trois beaux cantaloups l'occupaient surtout; étaient-ils à point? ne l'étaient-ils pas? grand problème : quelque attention qu'il y apportât, il nous aperçut néanmoins.

— Ah! vous voici, les enfants, nous dit-il en se relevant de dessus ses couches de paille; c'est bien à vous d'être venus me distraire un petit brin. Bonjour, Édouard, touche là, mon garçon.

— Bonjour, Grandchamp, répondis-je en lui serrant la main.

— Et toi, fillette, ajouta le vieillard, toujours de mieux en mieux, n'est-ce pas?

— Oui, petit père.

— Et la marche, Mariette, comment te traite-t-elle? Ne va pas faire d'imprudence, au moins.

— N'ayez pas peur, petit père; Édouard ne le souffrirait pas. Il m'a déjà fait la leçon.

— Et qu'il n'a point eu tort, fillette. Ça le regarde autant que moi, à présent.

Mariette rougit et s'appuya toute confuse sur l'épaule de son père.

— C'est bien! c'est bien! dit le vieillard; on connaît ces chatteries! Tu le vois, mon garçon, c'est ton affaire, je ne m'en mêle plus, sarpéjeu! j'en ai bien assez de mes cantaloups. Jamais ils ne m'ont tant donné de mal.

Quand le vieillard entamait ce chapitre, il ne tarissait plus. Après nous avoir conduits vers un coin de la melonnière, il nous mit en face d'une couche qui supportait huit pièces d'élite. Les fruits étaient peu avancés; mais on pouvait pressentir ce qu'ils seraient un jour. Le vieillard semblait contempler ce spectacle avec l'orgueil de la paternité.

— Vous voyez ceux-ci, mes enfants, dit-il. Je vous engage à les bien regarder; vous n'y perdrez pas votre temps. Tu les vois, Mariette?

— Oui, petit père, Dieu! qu'ils sont beaux!

— Eh bien, ils ne me rendront pas un rouge liard, mes enfants. C'est colloqué.

— Un cadeau, dis-je à tout hasard. Pour quelque prince, sans doute?

— Mieux qu'un prince, mon garçon.

— Pour un roi alors, père Grandchamp?

— Mieux qu'un roi. Tu sais bien d'ailleurs que nous n'en avons plus, de roi; au moins pour la semaine qui court.

— Ni pour un prince, ni pour un roi? dis-je. Et pour qui donc?

Mariette semblait aussi embarrassée que moi ; seulement son embarras était d'une autre nature.

— Petit père, dit-elle avec douceur, ne vous jouez pas ainsi de lui.

— Mais encore, pour qui sont ces fruits? répétai-je.

— Simple que tu es ! s'écria Grandchamp, ne vois-tu pas que c'est pour la noce de cette petite ?

Cette fois un rouge ardent couvrit le visage de Mariette :

— Méchant père, dit-elle, en l'embrassant. Ah çà ! Édouard, ajouta-t-elle, en se retournant vers moi, nous sommes de trop ici. Ce n'est guère le moment, voyez-vous, de s'amuser de la sorte à des causeries. Tout ce mois, le melon est au feu.

Elle m'entraîna comme si le langage de Grandchamp lui eût causé quelque malaise. Nous reprîmes notre promenade. Mariette eût aimé revoir les serres ; mais je craignais l'effet des odeurs fortes sur des organes délicats. Je lui en fis l'observation, et elle s'y rendit : cette obéissance était nouvelle.

— Mon ami, me dit-elle d'un ton affectueux, vous avez le droit de commander.

— Moi ! dis-je, essayant de m'en défendre.

— Vous, Édouard, ajouta-t-elle avec quelque gravité. Je sais tout, mon ami, on m'a tout dit. Je sais que vous m'avez sauvée, que sans vous je serais morte. Vous voyez bien que vous avez des droits sur moi.

Ces mots étaient dits d'un ton plein de grâce, mais dans lequel perçait un peu de mélancolie. Touché, j'allais lui répondre, lorsque des cris joyeux retentirent à nos oreilles. Nous étions arrivés devant les clôtures qui terminaient du côté des champs les exploitations du pépiniériste. Ces cris étaient ceux des moissonneurs répandus dans la plaine : on achevait la récolte des blés. Pour Mariette et moi, il y avait là un écho de nos premières années. Que de fois, tout enfants, nous nous étions joués dans ces belles gerbes ! Quel plaisir pour nous que de suivre la glaneuse et de l'aider à recueillir çà et là quelques épis ! Sans doute l'imagination de Mariette se rattachait comme la mienne à ce passé si vite enfui, car, en entendant les bruits du dehors, elle tressaillit sous mon bras :

— Allons-y, Édouard ! me dit-elle. Allons à la moisson.

— Faible comme vous l'êtes? lui dis-je. N'est-ce pas trop en un jour, Mariette?

— Non, mon ami, non ; jamais je n'ai été plus alerte. Venez, je vous en prie !

— C'est là votre manière d'obéir, Mariette ?

— Encore cette fois, Édouard, me répondit-elle, et puis e me résignerai : vous n'aurez plus en moi qu'une esclave oumise.

Bon gré mal gré, il fallut quitter les jardins et s'engager dans e guéret. Rien de plus vivant ni de plus animé. Le champ regorgeait de têtes : ici, des enfants qui ramassaient les javelles ; à, des femmes qui assemblaient et liaient les gerbes ; plus loin, es hommes qui jouaient de la faucille au milieu des blés d'un aune d'or. Mon premier soin, une fois arrivé, fut de former un it de repos pour Mariette. A l'ombre d'une meule je disposai lusieurs couches de gerbes où elle pût s'étendre, puis, sous sa ête je plaçai d'autres gerbes qui lui servirent de coussins. Elle vait ainsi le spectacle de la moisson, sans qu'il en résultât pour lle la moindre fatigue.

— Merci, mon ami, me disait-elle ; je suis bien, très-bien, je ous assure.

— Vous avez l'air de la reine de ce guéret, lui répondis-je n disposant encore quelques gerbes autour d'elle pour qu'elle ût s'y accouder.

Je ne disais rien de trop en l'appelant une reine ; elle en avait a pose et la beauté. Après quelques minutes de repos, sa physioomie avait repris toute son expression, ses joues tout leur éclat. es sens se retrempaient dans cet air libre et pur, comme ans une source salutaire. Pensive et charmée, elle s'associait ux mouvements des moissonneurs, suivait de l'œil les jeunes lles qui couraient le long du sillon. Les moindres détails la aptivaient ; elle eût voulu s'y mêler, et, comme une autre, orter sa gerbe jusqu'au chariot. A chaque instant, c'était une ntaisie qu'il fallait satisfaire.

— Dieu ! les beaux bleuets ! s'écria-t-elle. Que ne puis-je les ller cueillir !

Ses désirs étaient des ordres, j'allai faire aussi ma moisson. amais je ne vis un champ plus rempli de fleurs. Les bleuets les coquelicots y formaient avec les blés un mélange charant de bleu, de rouge et de jaune. Ce n'était pas le compte es cultivateurs, mais la nature a des goûts d'artiste ; elle ne acrifie pas tout à l'utile. Ces fleurs, disséminées au sein des oissons, en brisent l'uniformité et la monotonie. Aussi repaissent-elles, en dépit du soin que l'on apporte à les extirper. t quel bonheur dans ce choix même ! Quels contrastes doux à œil ! D'un côté le bleuet avec ses feuilles menues, de l'autre pavot avec ses feuilles larges et découpées ; celui-là montrant

des corolles rayonnantes et d'un bleu tendre, celui-ci des corolles larges et d'un rouge cramoisi, puis, de loin en loin et plus clair-semée, la nielle qui s'élève à la hauteur des épis, avec de jolies fleurs purpurines en trompettes et le convolvulus à fleurs couleur de chair, qui grimpe autour des chalumeaux et les enveloppe de verdure comme des thyrses.

Je revins auprès de Mariette avec ma moisson de bleuets ; j'y avais joint quelques nielles et quelques coquelicots. Elle était enchantée et me remercia par un sourire. Sans perdre de temps, elle se mit à les tresser en couronne. Moi, je m'étendis à ses pieds sur des gerbes éparpillées. Le groupe était complet, il n'y manquait que la houlette et le troupeau. Nous échangions quelques mots et toujours sur des sujets où nos cœurs étaient intéressés. Elle parlait peu, mais ce qu'elle disait avait une douceur sans égale. Parfois je la troublais dans son travail et retrouvais comme un souvenir de nos jeux. Armé d'un chalumeau de blé, je dirigeais contre ses lèvres les barbes de l'épi, et lui arrachais une petite moue pleine de grâce.

— Édouard, me disait-elle, vous abusez de ce que je n'ai pas les mains libres pour vous battre.

Quand sa couronne fut achevée, elle la posa en riant sur son front. Comme ces fleurs des champs lui allaient bien ! Aucune parure n'eût valu celle-là. Elle avait plus d'éclat là-dessous que sous des rubis ou des émeraudes. Les heures s'écoulèrent, et nous ne songeâmes à quitter le champ que lorsque le soleil se trouva descendu au niveau de l'horizon.

Alors je donnai le signal du départ, et, tendant la main à Mariette, je la soulevai de dessus son lit de gerbes.

— Quel dommage ! s'écria-t-elle, j'aurais passé ma vie ainsi ! Du soleil et des fleurs ; que faut-il de plus pour être heureux ?

— De l'amour, lui dis-je : sans lui le soleil est sans rayons et les fleurs sans parfums.

Au lieu de me répondre, elle secoua les épis qui s'étaient attachés aux pans de sa robe et prit mon bras pour s'y appuyer.

— Allons, mon ami, me dit-elle, allons. Vous avez été le médecin de la malade, soyez le guide de la convalescente. Vous avez raison, il est temps de regagner le logis : l'ombre vient de jeter du froid dans l'air, j'éprouve un peu de frisson.

Je hâtai le pas, et pour lui épargner les difficultés d'une marche dans un sol labouré, je me dirigeai vers le chemin creux où déjà une fois je l'avais conduite. Elle ne s'en aperçut pas d'abord et se laissa guider. Mais au moment où elle allait descendre, je

la vis s'arrêter brusquement, comme si un souvenir fâcheux l'eût empêchée de passer outre.

—Non, mon ami, dit-elle, pas par ce sentier, je vous en prie.

Et malgré les inégalités du champ, elle s'obstina à ne point prendre d'autre direction. La journée, jusque-là si heureuse, semblait tourner au sombre. Mariette ne se sentait plus si bien : son bras tremblait sur le mien, elle trébuchait presque à chaque pas. Je la pris par la taille, et, la soulevant de manière à ce qu'elle ne touchât pas le sol, je la portai jusqu'à l'entrée des jardins.

Grandchamp était sur la berge, qui nous attendait avec impatience.

— Eh bien ! mes amoureux, dit-il du plus loin qu'il nous aperçut, à quand la noce ? Avez-vous réglé le jour ?

XXV

LA NOCE.

Enfin les vœux de Grandchamp furent exaucés. Les deux familles s'abouchèrent de nouveau ; on remit notre mariagesur le tapis. Sur les premières ouvertures, ma mère et ma tante se récrièrent ; il me fallut les désarmer à force d'instances. Mariette consentait : elle donnait à ce projet d'union une adhésion tranquille. Quoique sa santé se fût raffermie, il régnait encore sur ses traits un fond de tristesse. Plus d'une fois je vis ses yeux se charger de langueur et une sorte de voile se répandre sur son visage. Le vieux Grandchamp s'inquiétait alors :

— Édouard, me disait-il, pressons les violons ; il n'y a que le mariage qui puisse remettre cette enfant.

Je n'avais pas d'autre désir, et aucun obstacle ne s'y opposait désormais. Coralie venait de quitter Paris. Les événements avaient ébranlé la fortune de son théâtre et, profitant de ce loisir, elle était allée faire goûter aux habitants de Londres les délicatesses du vaudeville français. J'avais donc toute ma liberté et pouvais agir sans contrainte. D'un autre côté, ma position s'était embellie et devait s'embellir encore. Personne n'avait donné plus de gages que moi au nouveau gouvernement ; mes titres n'offraient rien d'équivoque. Si je n'étais pas entré, comme mille autres, le premier aux Tuileries, j'avais joué à l'Hôtel de ville un rôle décisif. Une première enquête venait de constater mon dévouement ; on me portait pour la décoration que l'on se proposait de créer. N'était-il pas naturel de croire qu'à cette

faveur honorifique se joindrait un témoignage plus positif de la reconnaissance du nouveau régime ?

Je fis donc de mon mieux pour hâter le moment souhaité. Grandchamp m'y aidait ; il avait, en cette occasion, retrouvé l'activité et l'ardeur de sa jeunesse. Depuis que Mariette était hors de danger, le vieillard semblait reverdir ; il se prodiguait en préparatifs, et méditait des noces à éblouir Verrières. Dans le trousseau, il fit des excès, ne trouvant rien d'assez beau pour son enfant.

— Si tu ne me ruines pas, fillette, je me fâche, lui dit-il. Il faut que tu sois belle comme une princesse du sang.

En même temps, il songeait aux provisions de bouche et au chapitre des boissons. Les ménétriers du bourg ne méritaient qu'une confiance limitée ; il leur adjoignit deux violons, une clarinette et un fifre recrutés dans un orchestre de Paris. Parmi les clients qui se chargeaient de ses primeurs, figurait l'un des premiers marchands de comestibles du Palais-Royal ; Grandchamp s'assura, pour son festin, du concours de cet artiste, et obtint de lui, à cause de leurs vieilles relations, des prix extrêmement discrets. Dès lors, on sortait de la noce de campagne pour s'élever jusqu'au repas de ville. Avec des espaliers comme les siens, le pépiniériste aurait pu se contenter d'un dessert cueilli sur les lieux et servi dans toute la fraîcheur de son arome ; ainsi, des pêches plus parfumées que celles de Montreuil, des poires de beurré qui fondaient sous la dent ; puis ces beaux cantaloups, les plus odorants, les plus savoureux qui eussent jamais passé sous ses cloches. Tant de merveilles naturelles ne suffirent pas à Grandchamp ; il voulut les assortir aux chefs-d'œuvre de l'art, et combina les choses de manière à couvrir sa table de biscuits de Savoie, de dragées et de sucreries.

Chez ma mère, l'émotion n'était pas moindre ; un mariage est toujours une grande affaire pour des femmes. Ma tante elle-même s'y absorbait et y cherchait une diversion à ses désappointements politiques. Pendant que Thérèse se contentait de prier pour mon bonheur, Brigitte songeait à ce que les choses se fissent convenablement. Grandchamp s'exécutait en gentilhomme ; il fallait se mettre sur le même pied que lui. J'étais, après tout, le neveu d'un général de l'Empire, d'un homme que Napoléon avait distingué. Là-dessus, ma tante n'entendait pas raillerie : elle savait garder son rang, faire respecter le nom qu'elle portait. Elle eût souffert la mort plutôt que de l'exposer à une déchéance.

Dès le premier jour, elle déclara qu'elle se chargeait des ca-

deaux de noce. Grandchamp l'avait mise une fois à l'épreuve ; il savait que tout irait bien. En effet, ma tante n'eut plus désormais d'autre occupation. Ce fut pour elle la grande affaire. On la voyait constamment sur la route de Paris chargée d'objets, soit à l'aller, soit au retour. Rentrée au logis, elle s'enfermait dans sa chambre pour vérifier ses emplettes et les mettre sous clef. Elle en était jalouse comme d'un trésor, elle ne voulait les montrer à personne afin que la surprise fût entière. Ce mystère aiguillonnait ma curiosité, et plus d'une fois je la pressai de me mettre dans la confidence ; elle résista.

— Mon fils, me dit-elle, c'est ta fiancée qui en aura le premier coup d'œil. Je connais les femmes : elles n'aiment pas que les hommes se mêlent de leurs chiffons.

— Je n'en dirai rien, ma tante, je vous assure.

— Non, mon fils, poursuivit-elle, chacun son lot ; ceci n'est pas le tien. Pensons à toi maintenant.

— A moi, ma tante, et pourquoi donc ?

— Belle demande, mon fils ! est-ce que tu crois par hasard que je te laisserai entrer en ménage avec tes nippes de garçon ? La jolie figure que tu ferais là-dessous !

— Mais, ma tante, repris-je un peu piqué, est-ce que vous pensez que je sois au dépourvu ? j'ai un habit noir tout neuf.

— Possible ; mais abondance de biens ne nuit pas. Écoute, mon garçon ; nous voici vis-à-vis des Grandchamp, qui ne regardent à rien. Le vieux sort de son caractère, c'est évident ; le mariage de sa fille lui tourne la tête. N'importe, il n'y a pas à reculer. Verrières se demande ce que fera la générale. Soit, on y pourvoira. En attendant, mon fils, il faut te monter de pied en cap. Tenue soignée, et l'œil à dix pas devant nous. Voilà le premier point. Quant au reste, cela me regarde.

Pendant qu'elle débitait militairement ces paroles, ma tante s'était dirigée vers un petit meuble qui lui servait à la fois de chiffonnière et de secrétaire. Elle l'ouvrit et y prit un billet de banque.

— Tiens, mon fils, me dit-elle, voici de quoi compléter ton équipement. Et surtout je te recommande de n'y rien épargner, ni passe-poils, ni aiguillettes. Arrange-toi de manière à nous faire honneur. Tâche surtout, mon garçon, que ce soit cossu ; je ne te demande que cela.

Je remerciai l'excellente femme, et acceptai son présent avec plus de satisfaction que je n'en fis paraître. Jamais billet de banque n'arriva plus à propos. J'avais flatté mon habit noir ; il n'était pas si neuf que je voulais bien le dire, et il existait dans

ma garde-robe d'autres lacunes que je ne savais comment combler. Ma tante Brigitte venait ainsi au secours de mes besoins tout en ménageant ma vanité. A quelques jours de là, elle allait nous en donner une preuve plus complète.

Les bans étaient publiés ; le dimanche s'approchait. On prit jour pour la signature du contrat, qui se composait, comme on le devine, de peu d'articles. Le père Grandchamp assurait à sa fille une petite pension ; je n'apportais que mon emploi et le traitement qui y était attaché. Tant que le notaire fut présent, la générale n'ouvrit pas la bouche. Elle n'aimait pas les hommes de loi, et professait beaucoup de mépris pour leurs écritures. Elle avait pour système qu'entre honnêtes gens la parole suffit, et qu'avec ceux qui ne le sont pas, on est toujours dupe.

— Ouf ! s'écria-t-elle quand le notaire fut parti ; le corbeau s'est enfin envolé. Bon voyage ! Maintenant, mes enfants, ajouta-t-elle en prenant Mariette par le bras, venez avec moi.

Nous la suivîmes ; le père Grandchamp se mit de la partie ; elle l'aperçut :

— Halte-là, dit-elle, l'ancien : ceci ne regarde que ces jouvenceaux. Vous resterez dans le salon avec Thérèse, vieux curieux.

Grandchamp riait et n'en continuait pas moins à faire route avec nous. Elle nous conduisit dans sa chambre et en ferma la porte quand nous y fûmes entrés. Tout y était si bien disposé pour l'effet, que Mariette ne put retenir un cri de surprise. Les robes, les châles, les chapeaux, les bonnets, les parures, étalés sur le sopha, captivaient l'œil par la richesse des étoffes, le choix des couleurs, l'élégance des dessins. Tout était du meilleur goût, sans que rien jurât avec notre modeste existence et fût au-dessus de notre fortune. Je ne savais comment remercier ma tante et allais me jeter dans ses bras, lorsque Mariette me prévint. La générale la pressa sur son cœur :

— Ma fille, dit-elle d'une voix émue, rends ce garçon heureux ; c'est tout ce que je te demande. Ça n'a point de défauts, vois-tu. Un peu vif, se montant pour des riens ; mais revenant vite. Et pas rancuneux, pas boudeur ; je te le garantis. Vous aurez des bourrasques dans votre maison ; il en faut. J'en ai bien eu avec Pétermann. Les meilleurs ménages en ont. Mais quand vous sentirez que cela va trop loin, alors, mes enfants, savez-vous ce qu'il faut faire ?

Nous ne répondions pas et elle nous regardait alternativement avec des yeux pleins d'une douce malice.

— Vous ne le savez pas ? répéta-t-elle. Eh bien ! on fait ceci.

En même temps elle prenait Mariette d'une main, moi de l'autre, et nous rapprochait au point que nos visages se touchaient. Je compris l'intention de ma tante et embrassai tendrement ma fiancée :

— Et tout est dit alors, ajouta ma tante.

— A la bonne heure ! s'écria Grandchamp, qui entraît en forçant la consigne.

— Et moi donc, dit ma bonne mère en arrivant à la suite du vieillard ; on m'oublie, à ce qu'il paraît.

L'attendrissement devint général. Grandchamp restait émerveillé à l'aspect des cadeaux étalés ; ma mère trouvait cela trop beau, trop mondain.

— Les superbes choses ! disait Grandchamp. Ah çà ! voisine, vous avez dû mettre à sec tous les magasins de Paris ; il n'y reste plus rien à cette heure.

— Tant de luxe, disait tout bas ma mère, ça n'a pas de bon sens ; comme si la petite n'y était pas naturellement portée !

Ma tante n'avait l'oreille, ni à ces éloges, ni à ces reproches ; elle venait de prendre dans un baguier de porcelaine une bourse magnifique, et la remettait à Mariette.

— Ma fille, lui dit-elle, dans un ménage on a besoin d'autre chose que de colifichets ; il survient parfois des moments de gêne, une maladie, une grossesse, des mois de nourrice, que sais-je, enfin ? toutes les misères de l'état. Dans ce cas, un peu d'argent ne gâte rien. Prends ceci, petite, ce sera pour les cas extraordinaires.

Elle lui remit la bourse qui contenait deux cents napoléons. Bonne tante ! il fallait voir quelle joie elle éprouvait à donner cela ! Nous étions bien moins heureux qu'elle : Mariette ne trouvait pas de mots pour la remercier ; moi je la comblais de caresses.

— Merci, mes enfants, disait-elle ; me voilà payée.

— Ah çà ! s'écria Grandchamp, il y a donc des trésors cachés dans cette maison ? Nous allons tous rouler carrosse.

— C'est bon, c'est bon, vieux sournois, lui dit la générale en riant. On vous permettra maintenant de nous faire des surprises. Dès que vous appuyez sur les violons, Grandchamp, il fallait bien appuyer sur le reste.

— Oui-dà, dit le vieillard ; ah ? c'est ainsi que vous le prenez ? Eh bien ! j'y mets deux clarinettes de plus.

— Allez toujours, prodigue, allez.

— Et un quartaut de cidre pour les deux clarinettes, ajouta Grandchamp, pour que le souffle ne leur manque pas.

— Eh bien ! moi aussi, je fais des excès, dit la générale. Viens ici, petite, ajouta-t-elle en s'emparant de Mariette.

Elle la conduisit vers sa commode et en ouvrit le premier tiroir.

— Tout ceci, lui dit-elle, est encore à toi, mon enfant ; je te le réservais pour le bouquet.

— Vrai ? ma tante, s'écria Mariette surprise, vous me donneriez ces belles choses ! Mais non, ajouta-t-elle en se contenant, c'est trop beau ; je n'en saurais que faire.

— Et moi donc, mon enfant ! Une vieille femme ! une villageoise ! que veux-tu que j'en fasse ? Depuis que Pétermann est mort, j'ai tout enfoui là dedans. Il vaut mieux que tu en profites. La seule chose que je te demande, c'est que ça ne sorte pas de la famille. Tu me le promets, n'est-ce pas ?

— En pourriez-vous douter ? ma tante, dit Mariette.

— C'est que, vois-tu, il n'y a pas un seul de ces objets qui ne vienne de bonne main. Cette voilette d'Angleterre, sais-tu qui me l'a donnée ?

— Non, ma tante, répondit la jeune fille.

— Élisa Bonaparte, la femme de Bacciochi. Pétermann était un camarade du mari. Quand j'allais à Lucques dont ils étaient rois à eux deux, Élisa surtout, elle me faisait des fêtes à n'en plus finir. Je l'amusais, quoi ! et elle m'amusait aussi. Un vrai pays de cocagne ! A Florence, la même chose. Alors c'était Pauline. Toutes les sœurs de Bonaparte m'aimaient comme la prunelle de leurs yeux. Tiens, mon enfant, sais-tu d'où vient ceci ?

— Ce châle ? dit Mariette.

— Oui, ce châle ! ma fille ! C'est Caroline Murat, la grande-duchesse de Berg, qui me l'a donné. Elles me comblaient ; il faut dire que j'étais un boute-en-train. Quand elles avaient les idées un peu barbouillées, vite elles m'envoyaient un aide de camp. Dès que j'étais là, en avant les rires, et elles en avaient pour toute la journée. C'est comme la reine Hortense ! On me recherchait chez elle, il fallait voir. Tout juste, ma fille, voici des camées qui me viennent de là. Tu te les feras arranger en broche.

Ma tante continua longtemps ainsi. Chaque parure avait sa date et se rattachait à quelque solennité, au sacre, aux fêtes de Tilsitt, au mariage avec l'archiduchesse.

— Maintenant, ma fille, ajouta-t-elle, après avoir achevé cette revue, tout est à toi ; emporte-le, c'est un bien de famille.

Mariette voulut en vain s'en défendre ; la générale était près de se fâcher.

— Eh bien ! quoi, dit-elle, tu me refuses ? Je voudrais voir

ça, par exemple. C'est le monde renversé : les enfants qui ordonnent et les parents qui obéissent. Tiens, petite ! encore cette dentelle pour t'apprendre à faire des façons. Vraiment, ce serait trop curieux que les nièces fissent la loi à leurs tantes. Encore cette bague. Mam'selle, c'est Madame-mère qui me la donna. Ah ! tu n'en veux pas, tu n'en veux pas ! Avez-vous entendu, Grandchamp ! C'est ainsi que vous les élevez, vos filles?

— Punissez-la, voisine, dit le villageois. Il faut leur donner des leçons, à ces enfants.

Ma tante Brigitte vidait ses tiroirs et ses armoires en disant toujours :

— Ah ! tu n'en veux pas, tu n'en veux pas ! Eh bien ! nous verrons.

Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle ne trouva plus rien sous sa main. Le butin était complet ; tout l'Empire y avait passé. Bon gré mal gré, il fallut que Mariette emportât ces dépouilles. Ma tante ne lui pardonna qu'à ce prix.

Ces détails circulaient dans Verrières et y faisaient beaucoup de bruit. On savait par quels magnifiques procédés ma tante avait répondu aux largesses de Grandchamp. Cependant il fallut songer aux invitations. Les miennes furent bientôt faites. Parmi mes collègues, Bernard était le seul avec lequel j'eusse des relations suivies. Je l'invitai ainsi que Denise. Je priai aussi Saint-Léon, qui accepta. A ces noms je joignis celui de Frédéric, qui était un homme à ménager dans ces temps révolutionnaires. Je n'avais jamais vu le brillant employé dans une noce ; cependant, je me figurais qu'il devait y tenir son rang avec honneur. Les invitations du bourg ne comprenaient que les autorités et quelques intimes. On avait le maire, l'adjoint et le curé. Le médecin et le notaire complétaient cette liste de notables. A la demande de ma tante, on y ajouta l'élite de son club, mais avec la condition expresse qu'aucun des membres invités ne se livrerait à des manifestations politiques. Toute cette partie du programme, délibérée en commun, ne souffrit pas de difficultés. Sur un point seulement, le cœur de Grandchamp reçut une légère atteinte. Un jour, il me prit à part et me dit :

— Édouard, mon fils, voici que Mariette me fait encore du chagrin. Tu ne sais pas ce qu'elle me demande ?

— Non, père Grandchamp.

— Je t'ai parlé des parents d'Arpajon. T'en ai-je parlé ? je n'en sais rien.

— Vous m'en avez parlé, père Grandchamp. Ceux d'Arpajon, je m'en souviens à merveille.

— Tu sais que je ne les aime pas. Ils ont troublé mon bonheur. Pourquoi aimerait-on les gens qui ne vous ont fait que de la peine? Mariette ne veut pas comprendre cela. Je vois bien qu'au fond de son cœur elle les chérit plus que moi, cette ingrate.

— Voilà bien de vos idées, père Grandchamp; vous êtes injuste pour votre fille.

— Non, te dis-je, Édouard, j'y vois clair ; elle ne peut pas s'en passer. Cette idée me tuera ; je sens qu'elle me brûle le cœur.

— Aussi, père Grandchamp, vous prenez les choses trop au vif. Elle est bien pour ceux d'Arpajon ; rien de plus naturel si elle a longtemps vécu chez eux.

— Ah ! toi aussi, tu te mets de leur côté, Édouard. Il ne me manquait plus que cela. Enfin, puisque tout le monde est contre moi, je cède. Ils viendront, ceux d'Arpajon. N'empêche que cela gâte ma noce.

Le grand jour se leva enfin; Verrières s'éveilla dans l'attente d'un événement. On savait que les serres de Grandchamp allaient être converties en salle de festin, et qu'on y ménagerait, en outre, un vaste espace pour la danse. Les fournisseurs, les décorateurs, allaient et venaient ; le bruit et le mouvement régnaient dans la maison.

Lorsque j'arrivai avec Saint-Léon, ma mère et ma tante étaient prêtes. Ma tante avait renoncé à ses toilettes d'autrefois, elle s'y sentait trop gênée, trop empruntée. Au lieu de ses grands atours, elle revêtit une robe de mérinos vert-pomme qui sortait des mains de la meilleure couturière du bourg. Quant à ma mère, pour la première fois, depuis la mort de son mari, elle quitta ses habits de veuve pour prendre une robe de demi-deuil. Depuis huit jours elle ne quittait pas l'église à mon intention, et la remplissait de ses prières.

Le rendez-vous général était pour dix heures; tout le monde fut ponctuel. Les parents d'Arpajon arrivèrent en patache ; les Bernard et Frédéric dans des voitures que le père Grandchamp leur avait envoyées. Mariette était prête ; blanche comme un lis, blanche de la tête aux pieds, et même un peu pâle. Le sentiment qui dominait dans sa physionomie était une mélancolie mêlée de douceur. Il y régnait d'ailleurs une grâce si exquise, que Saint-Léon et Frédéric en furent émerveillés. Ce ne fut qu'un cri d'admiration :

— La belle créature ! dit Frédéric. Quel morceau de roi !

Et avec la familiarité qui lui était habituelle, il ne manqua pas de me dire à l'oreille :

— Heureux coquin !

Tout était prêt; le maire venait de nous faire prévenir et la noce allait se mettre en chemin, lorsqu'un bruit attira l'attention des conviés. On n'attendait plus personne, et chacun s'étonna. C'était un beau coupé à deux chevaux, un attelage magnifique, avec livrée devant et derrière. Il s'arrêta devant le logis du pépiniériste.

Quelle fut la surprise du bourg lorsqu'on vit descendre de cet équipage les deux membres de la famille d'Hautefeuille, le jeune homme et le vieillard, le comte et le marquis !

XXVI

LE FESTIN.

Grandchamp se trouvait sur sa porte, lorsque les d'Hautefeuille parurent. Leur présence aux noces de sa fille était un honneur si grand et si inattendu qu'il se refusa d'abord à y croire. Sa première pensée fut qu'un accident obligeait les deux gentilshommes à faire une halte à Verrières, et allant au-devant du marquis, il lui offrit humblement ses services :

— Ma foi, Grandchamp, lui dit le seigneur, nous venions, mon petit-fils et moi, vous adresser seulement un reproche. Comment ! vous mariez votre fille et vous ne nous en dites rien ! Savez-vous que c'est fort mal ? Ne sommes-nous plus de vieux amis ?

Jamais le marquis n'avait parlé à son fermier avec cette bonté familière; aussi Grandchamp éprouvait-il un trouble qui lui enlevait toute liberté d'esprit. Il roulait son chapeau entre ses mains, et des ruisseaux de sueur découlaient de son visage.

— Si j'avais su, dit-il enfin, que monsieur le marquis pût s'intéresser à de pauvres gens comme nous....

— Mais sans doute, Grandchamp, nous nous y intéressons, reprit le gentilhomme. Un ancien serviteur ! une jeune fille que nous avons vue naître !

— Quel honneur pour nous, monsieur le marquis !

— Mon petit-fils voulait d'abord venir seul, poursuivit le vieux d'Hautefeuille, en se retournant vers le jeune homme, mais je me suis dit : — Pourquoi n'irais-je pas aussi ? Grandchamp est à nous depuis bien des années ; c'est un honnête homme, il faut lui donner ce témoignage d'intérêt. Maintenant, si nous sommes de trop, Grandchamp, c'est à vous de nous le dire.

— Oh ! monsieur le marquis, s'écria le pépiniériste en s'inclinant jusqu'à terre.

— Alors, mon cher, présentez-nous à la mariée, et que personne ici ne se dérange pour nous. Point de façons, je vous en prie.

Pendant ce court entretien, il s'était fait autour de la voiture un rassemblement de curieux qui ne cessait de s'accroître. Grandchamp s'empressa de soustraire les d'Hautefeuille à ces importunités, et de les guider vers l'intérieur de la maison, où Mariette était demeurée avec le cortége des parents. Quant à moi, je n'avais rien perdu de cette scène ; elle me troublait profondément. Je cherchais à la présence de ces deux gentilshommes des causes naturelles, innocentes ; je n'en trouvais pas. La vue du comte Ernest m'était surtout pénible ; elle me rappelait un passé douloureux.

Quand les d'Hautefeuille entrèrent dans la pièce où se trouvait ma fiancée, j'observai tout : les gestes, les mouvements, les regards, l'expression de la physionomie. Mariette ne montra aucun trouble. Elle était pâle comme auparavant, mais digne et tranquille. Elle sourit au marquis, et répondit avec aisance au salut du comte. Ce dernier avait de plus grands airs que de coutume ; il était sérieux et froid. Son aïeul semblait s'être chargé de tous les frais ; lui, se prodiguait moins. Cependant, à la vue de Saint-Léon, il s'approcha de nous et se montra plein de prévenances. C'étaient d'anciens collègues qu'il retrouvait ; je dis anciens, car son stage n'avait pas survécu au bouleversement de la dynastie.

Cependant, l'autorité municipale commençait à éprouver quelque impatience de ces délais ; il était temps de partir. Le marquis offrit galamment le bras à la mariée ; je marchais derrière Mariette ; le comte près de Saint-Léon. Ma mère était à mes côtés. Frédéric et ma tante s'étaient convenus dès les premiers mots ; il s'institua son chevalier et ne la quitta plus de la journée. Bernard et sa femme allaient de compagnie, puis venaient les parents d'Arpajon, enfin, la masse des invités. Quant à Grandchamp, il formait l'avant-garde et frayait le chemin au marquis. Ce fut dans cet ordre que nous traversâmes les rues et fendîmes les flots d'une population émerveillée.

M. le maire nous attendait avec son écharpe, et le mélange des couleurs qui y éclatait ne parut pas du goût du vieux d'Hautefeuille. Cependant, il se contint, et conduisit la mariée au siége qui lui était destiné. Je m'installai sur le mien ; les formalités de l'acte civil commencèrent. Quand le magistrat me

lemanda, au nom de la loi, un acquiescement formel, le *oui* ne 'échappa de mes lèvres qu'avec un certain effort. Mariette, u contraire, prononça le sien d'une voix nette et ferme, plus erme peut-être qu'il ne convenait à une jeune fille. Je ne sais i ce fut une illusion de mes sens, mais il me sembla qu'un oupir, parti de derrière moi, répondait à ce mot qui venait l'unir nos destinées.

A l'église, un autre cérémonial nous attendait. Le curé avait rodigué pour nous les pompes du culte. L'autel étincelait de ougies, les officiants avaient revêtu leurs plus belles chasubles; es enfants de chœur étaient au complet et couverts de surplis lancs ; il n'était pas jusqu'à l'humble sacristain qui n'eût fait me toilette extraordinaire. On savait que le marquis et le omte devaient assister au service; c'était pour la paroisse une onne fortune dont la quête devait se ressentir. De là des excès le zèle. Au serpent de Verrières on ajouta celui de Châtenay, our obtenir un plus formidable lutrin. Ma pauvre mère en tait dans l'extase ; elle ne se sentait pas d'aise de me voir si ien marié. Nous expiâmes ces honneurs par un service interninable. Les deux serpents s'en donnaient à l'envi, et détahaient à nos oreilles des sons d'une révoltante fausseté. Tel st pourtant l'empire du sentiment religieux, qu'aux sons de cette trange harmonie, le calme se fit en moi. Mariette priait à mes ôtés; je me mis à prier avec elle. Quand le prêtre unit nos nains, il se passa un moment solennel. Mariette tenait les yeux levés vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de la sainteté de son serment, et une énergique volonté respirait sur son isage, qui avait la pâleur du marbre. Je ne saurais dire à quel oint ce mouvement me toucha, ni combien mes bonnes résoutions en furent affermies.

Mariette m'appartenait; l'église et la loi venaient de me la lonner. D'elle-même, elle prit mon bras lorsque nous quitâmes la nef, et sembla ne plus vouloir s'en séparer. Nous traersâmes de nouveau Verrières au milieu de deux haies de curieux, et rentrâmes chez Grandchamp, qui avait eu le soin de aire servir quelques pièces froides sous une longue tonnelle, ouverte de houblons et de vignes vierges. Une fois dans le jarlin, les conviés se dispersèrent. Les uns, comme Frédéric, firent onneur à ce déjeuner succinct; les autres, comme Bernard, se éservèrent pour le grand repas, et allèrent s'y préparer par la romenade. On forma de la sorte divers groupes, et chacun fut ibre de choisir. Le marquis et le comte ne nous quittèrent pas. e marquis avait Grandchamp pour interlocuteur; le comte

avait Saint-Léon. Grandchamp montrait ses fleurs rares au vieux d'Hautefeuille, et s'en prévalait pour déployer ses connaissances en matière de latinité. Le comte était engagé avec Saint-Léon dans un débat où la politique et l'administration avaient une part égale. Cependant, à bien étudier la physionomie du jeune homme, on voyait qu'il n'était pas entièrement à l'entretien. De temps à autre, il dirigeait vers Mariette des regards furtifs, comme s'il avait eu quelque chose à en attendre. Peut-être y avait-il, dans son attitude, une intention de plus, celle d'épier l'occasion de rejoindre la fille de Grandchamp, et de lui parler sans témoins. Dans ce cas, celle-ci ne jouait guère le rôle d'un complice, car elle se tenait constamment rapprochée de moi, et presque cramponnée à mon bras.

Lorsque le marquis fut arrivé au bout des plates-bandes il se retourna vers son fermier :

— Grandchamp, lui dit-il, nous allons vous quitter, mon petit-fils et moi ; la journée s'avance et la traite est longue d'ici au château.

— Est-ce bien possible, monsieur le marquis ! dit le vieillard désappointé. Et moi qui comptais sur vous et M. le comte pour le repas.

— Mille grâces, mon vieux serviteur, répondit le gentilhomme. Nous vous en sommes bien reconnaissants. Malheureusement, les choses ne peuvent pas s'arranger ainsi.

— Vous aviez pourtant vos places d'honneur, dit le pépiniériste d'un ton suppliant.

— N'augmentez pas nos regrets, Grandchamp, reprit le marquis, il y a force majeure.

— Pas seulement un verre de vin ; pas même casser une croûte, dit le pépiniériste d'un ton douloureux.

— Écoutez, Grandchamp, tout peut s'arranger, reprit le marquis. Puisque nous ne pouvons, mon petit-fils et moi, boire ici à la santé de la mariée, je vous propose de venir le faire avec nous à Vauhallan. Dans quinze jours d'ici, cela vous convient-il ?

— Ah ! monsieur le marquis, dit le vieillard confus, vous voulez plaisanter. De pauvres gens comme nous, aller au château !

— Oui, Grandchamp, poursuivit le seigneur, vous y viendrez, vous et votre noce. Amenez tout votre monde. Ernest en sera enchanté et moi aussi. Nous tâcherons que la journée ne vous paraisse pas trop longue. On panneautera quelques lièvres pour passer le temps. Enfin, mes amis, nous ferons de notre mieux.

— Quel digne seigneur ! s'écria à part lui Grandchamp ; jamais je ne l'avais vu ainsi. Nous, au château !

— C'est donc convenu, j'attends tout le monde à Vauhallan. J'espère que Monsieur, ajouta le marquis en s'adressant à Saint-Léon, voudra bien me faire l'honneur d'accepter mon invitation.

Le chef de bureau s'inclina avec toute la grâce d'un homme formé à l'école administrative.

— Je compte aussi sur monsieur et madame Mongeron, dit le gentilhomme en se tournant vers nous. Ils sont les héros de la fête ; tout manquerait s'ils nous manquaient.

A ces mots, je vis une rougeur subite monter au visage de Mariette. Elle allait répondre et peut-être refuser. Son père ne lui en laissa pas le temps.

— Oh ! ils n'auraient garde, dit le vieillard ; c'est bien trop d'honneur que vous leur faites, à ma fille et à mon gendre, monsieur le marquis. Vous pouvez compter sur toute la maisonnée. Nous, au château ! qui l'aurait jamais cru ?

Pendant que le gentilhomme faisait ses invitations à la ronde, j'examinais le comte Ernest. Sa physionomie n'était plus aussi calme ; elle avait un caractère triste et suppliant. Quand son aïeul s'adressa à Mariette, je lus dans son regard un sentiment d'inquiétude ; il craignait un refus et éprouva un plaisir réel à voir que Grandchamp s'engageait en notre nom. Cette découverte me causa plus d'orgueil que de crainte. Évidemment, s'il y avait lutte entre nous, Mariette était de mon côté. Dès lors, à quoi bon s'alarmer ?

Après leur départ la noce s'anima ; il y eut beaucoup plus de laisser-aller. Mariette partagea ses attentions entre les conviés ; elle aussi se sentait plus à l'aise. Frédéric s'était emparé de ma tante et se divertissait de ses récits. Bernard cueillait quelques violettes pour Denise. Les parents d'Arpajon en étaient à leur quatrième repas, afin de se mieux maintenir en appétit ; Grandchamp veillait à tout et se préoccupait des détails du service. Le curé et le maire venaient d'arriver ; nous leur tînmes tête, Saint-Léon et moi. L'un et l'autre manifestaient d'excellentes dispositions, le curé surtout, qui se trouvait bien préparé par le jeûne.

Enfin, le signal du repas est donné, et les conviés accoururent comme accourt une couvée de poussins à la première poignée de mil. J'ai déjà dit que le couvert était mis dans la serre ; elle offrait un bien beau coup d'œil. Grandchamp avait prodigué dans cette décoration tout son art et toute son expérience. On y

reconnaissait la main d'un botaniste consommé. Le choix des plantes, l'assortiment des couleurs, tout avait été de sa part l'objet d'un travail et d'un calcul. L'admiration ne fut pas moindre à l'aspect du service. Grandchamp avait su faire des sacrifices à l'appétit villageois en prodiguant, çà et là, les entre-côtes, les têtes de veau, les quartiers d'agneau, les fortes pièces de boucherie. C'était la part des habitudes champêtres et un hommage rendu aux estomacs de la localité. La suite des événements prouva que la précaution n'était pas inutile. Il se fit, dans ces objets de résistance, des ravages tels, que la domesticité en put recueillir à peine quelques débris. Les parents d'Arpajon y mirent un acharnement que cinq déjeuners successifs n'avaient pu tempérer. M. le maire lui-même ne dédaigna pas de livrer plusieurs assauts à ces rôts, indignes d'une autorité constituée, et le curé exécuta contre une langue de bœuf une de ces campagnes décisives qui entament profondément l'ennemi.

Mais à côté de cet élément, le banquet en renfermait d'autres d'un goût plus relevé. Les plats montés brillaient dans toute l'étendue du service et se révélaient par ce fumet où se reconnaissent les grandes tables. Point de truffes : ce n'était pas la saison ; mais, à part ce détail, rien ne manquait. Des buissons d'écrevisses, des pâtés de gibier, même de la marée. Dans le milieu, une grande pièce en nougat que couronnait un bouquet de fleurs naturelles. Grandchamp s'était surpassé.

— Bravo ! s'écria Frédéric à l'aspect de ce bel ensemble, bravo, papa beau-père ! Voilà ce qui s'appelle bien faire les choses !

La masse des convives s'associa à l'éloge de Frédéric, et ma tante Brigitte, que le brillant employé avait sous son bras, ne fut pas des dernières à exprimer son admiration.

— N'est-ce pas, générale, lui dit Frédéric, que c'est du dernier bien ? Cette tenture de feuillage, ces arbustes en espaliers, ces fleurs qui nous enveloppent, tout cela est ravissant. Et puis, quel choix de mets ! Allons, d'honneur, c'est délicieux. Il n'y a peut-être qu'un festin que l'on puisse comparer à celui-ci, encore faut-il remonter bien haut dans le cours des âges, ajouta le brillant employé en s'asseyant, c'est celui de Balthazar.

— Je ne connais pas ce M. Balthazar, dit ma tante, qui avait déjà pris sa place ; mais je puis vous répondre que chez Cambacérès, c'était encore une idée mieux. Ce que j'en dis, mon voisin, ajouta-t-elle en s'adressant à Frédéric, n'est point pour faire du tort au père Grandchamp. Il n'y a pas d'affront à cela, non. Tout est très-bien ici, tout est parfait. Mais chez l'archi-

chancelier, on se piquait de faire les choses comme nulle part. C'était d'Aigrefeuille qui y veillait. Vous n'avez pas connu d'Aigrefeuille ?

— Comment voulez-vous que je l'aie connu, générale? j'étais alors au biberon, dit Frédéric.

— Eh bien ! d'Aigrefeuille, mon cher, était la première fourchette de l'empire. Cet homme-là passait sa vie sur les fourneaux : il avait le génie de la cuisine. Il se peut que votre M. Balthazar ait eu du talent, il ne faut jamais dénigrer personne ; mais n'allez pas le comparer à d'Aigrefeuille ; il y perdrait trop. Tenez, nous dînâmes un jour chez Cambacérès, Pétermann et moi ; un grand dîner de ducs, de princes, d'ambassadeurs. Devinez combien il y eut de services ?

— Trois, dit au hasard, Frédéric.

— Huit, mon cher, et tous de choix ; sans que rien fût répété. Toujours du nouveau, toujours. C'était d'Aigrefeuille qui avait voulu faire ce tour de force. Il nous servit un dinde, par exemple ; savez-vous ce qu'il y avait dans ce dinde ?

— Non, dit Frédéric.

— Un chapon, et ce chapon, savez-vous ce qu'il contenait, mon cher ?

— Ma foi non, générale.

— Un poulet, poursuivit ma tante. Dans le poulet une perdrix, dans la perdrix une caille, dans la caille un ortolan. Tout cela cuit ensemble. Voilà de ses tours à d'Aigrefeuille. Comparez-le maintenant à votre M. Balthazar.

Pendant que ma tante soutenait sa thèse gastronomique contre le phénix des employés, la conversation s'animait sur tous les points. Les vins généreux commençaient à circuler et à délier les langues. M. le maire appartenait tout entier à un salmis de grives où l'artiste s'était distingué ; le curé avait engagé l'action avec une aile de faisan qui ne semblait pas de force à se défendre. Les parents d'Arpajon en restaient sur le veau et y pratiquaient des brèches épouvantables. Saint-Léon, que j'avais placé à la gauche de Mariette, l'accablait de madrigaux qui la faisaient sourire. Bernard s'oubliait pour ne songer qu'à sa femme ; ma mère, placée à côté de moi, mangeait du bout des lèvres et faisait le moins de bruit possible. Grandchamp promenait sur la table le regard d'un général exercé, prêt à se porter au secours des points faibles, et envoyant des renforts à propos.

— Du vin de Bordeaux à M. le curé, disait-il à ses auxiliaires ; un coup de Madère à M. le maire.

C'était le langage d'un homme qui connaissait l'étendue de

ses devoirs envers les autorités et avait la conscience du rôle d'un maître de maison vis-à-vis de ses convives.

— Ici, le filet de bœuf, disait-il, là, le pâté de cailles. Maintenant, au champagne, mes enfants, et en avant la gaudriole.

Le repas s'animait de plus en plus ; un vermillon ardent descendait sur les joues : les yeux pétillaient comme le vin. Les femmes mêmes s'en mêlaient et y procédaient par rasades. Aux champs, il n'y a point de préjugés. On y produit le lait pour les villes, mais on ne l'y boit pas. En fait de boissons douces, c'est le vin que l'on préfère. Aussi, lorsque le pépiniériste donna le signal de l'attaque contre la pièce du milieu, s'éleva-t-il un concert de voix qui se croisaient d'un bout de la salle à l'autre. C'était à qui s'adresserait le plus d'apostrophes, le plus de provocations. Le moment du pêle-mêle, de l'abandon, était arrivé.

Mariette et moi, nous jouissions de ce spectacle avec une joie plus calme et plus contenue. Elle avait pu enfin s'arracher aux compliments de Saint-Léon et aux fleurs de galanterie qu'il lui débitait depuis une heure. Un bonheur doux, quoique toujours voilé, se lisait sur ses traits ; elle m'avait abandonné sa main, et de temps en temps elle m'adressait un sourire. Au milieu de ce bruit, nous avions pu nous faire un bonheur recueilli. J'étais heureux, j'étais fier, je ne me sentais pas d'aise.

Ce fut dans ce moment que la foudre tomba sur moi. Parmi les apostrophes qui s'échangeaient il en échappa une au père Grandchamp qui agit sur mes souvenirs comme un beffroi lugubre :

— Eh bien ! cousine Annette, dit tout haut le vieillard, en s'adressant aux parents d'Arpajon, comment se porte-t-on, de votre côté ?

C'était précisément l'un des noms que portait le fatal billet, surpris au comte Ernest. Ma mémoire me servit trop bien ; à l'instant même, je fis ce rapprochement :

— Annette ! m'écriai-je, Annette, qu'est-ce que cela veut dire?

XXVII

SUITE D'UNE NOCE.

J'étais de nouveau précipité de mon empyrée. Il était dit que ma vie se composerait de ces fluctuations et que je servirais d'éternel jouet aux événements. Mon trouble intérieur devait se

réfléchir sur mes traits, puisque Mariette en remarqua l'altération et me dit d'une voix douce :

— Qu'avez-vous, mon ami?

Ces mots furent pour moi un avertissement ; je compris qu'il fallait me contraindre.

— Rien! lui répondis-je... Un éblouissement!... Peut-être l'odeur de ces fleurs.

— Voulez-vous que nous quittions la table? me dit-elle.

— Non, Mariette, ce n'est qu'un malaise. Je me sens mieux déjà.

Nous avions échangé ces paroles sans que les autres convives en eussent rien entendu. Ils remplissaient trop consciencieusement leurs devoirs pour que leur pénétration fût à craindre. On en était arrivé à cette heure critique où il n'est guère possible de s'entendre, au milieu de l'intempérance des langues et de l'exaltation des cerveaux. Les propos grivois se croisaient sans relâche, au grand scandale de M. le curé et de M. le maire. En vain Grandchamp avait-il voulu rappeler ses convives au respect; toute son éloquence y avait échoué. Pour mettre un frein à ce déchaînement, il eût fallu ceindre l'écharpe et prononcer les trois sommations; encore l'effervescence ne se serait-elle point calmée. Il n'était pas jusqu'à Saint-Léon qui ne se crût fondé à poursuivre Mariette d'œillades très-expressives, et à se mettre à son intention en nouveaux frais de madrigaux. La pauvre enfant ne savait comment répondre à ces compliments, et, malgré mes idées sombres, j'allais me porter à son secours, lorsque, tout à coup et sans cause apparente, elle poussa un cri de détresse et jeta sous la table un regard effaré.

Tout le monde s'émut ; on s'interrogea. Il y eut comme un temps d'arrêt parmi les convives : on ne mangeait plus, on ne buvait plus ; on attendait le mot de l'énigme. L'anxiété ne cessa que lorsqu'on vit sortir des profondeurs de la table un fantôme qui entraînait après lui les pans de la nappe et s'en drapait comme d'un linceul.

— La voici ! je la tiens ! s'écria l'apparition.

C'était Frédéric qui agitait, en guise de trophée, une jarretière rose. Il avait manœuvré avec tant d'art et pris des dispositions si savantes, qu'à peine avait-il été remarqué de ses voisins. Jamais scène ne fut mieux préparée et mieux conduite. Quand l'assemblée eut bien constaté le larcin, Frédéric fit un geste à quelques hommes cachés dans le massif :

— Vive la mariée ! s'écria-t-il; et en avant la musique!

Toutes les clarinettes de Grandchamp éclatèrent à la fois et

avec une ardeur que le cidre pouvait seul justifier. Le thème était donné ; ce fut ce que l'on nomme au delà des monts un air de bravoure : *La victoire est à nous*. Au plus fort de ce concert et quand les instruments firent tout le bruit que peut exhaler le souffle humain, Frédéric prit une assiette, y plaça la jarretière avec un soin respectueux, puis s'approchant de la mariée et s'agenouillant en paladin :

— Honni soit qui mal y pense ! dit-il.

— Ah ! Monsieur, Monsieur, répondit Mariette rouge comme la fleur de l'églantier, que vous m'avez donc fait peur !

— Bravo, jeune homme, dit ma tante Brigitte à Frédéric, quand celui-ci vint reprendre sa place auprès d'elle ! Jour de Dieu, comme vous enlevez ça ! Sans vous flatter, j'ai peu vu de garçon de noce aussi expéditif ! A vous le pompon !

Je ne prêtais à ces scènes qu'une attention machinale et n'avais pour ces plaisanteries que des sourires contraints. Quel supplice que le mien ! Tous les regards étaient fixés sur nous ; il me fallait faire bonne contenance. Un repas de noces est une sorte d'exhibition où les mariés sont toujours en scène. On épie leurs moindres gestes, on veut pénétrer jusqu'à leurs pensées. Les malheureux que la loi condamne à une expiation publique n'excitent pas une curiosité plus maligne, n'essuient pas le feu de plus de quolibets. C'est là un bien cruel usage. Si l'amour est pour quelque chose dans le lien, c'est le profaner que de le donner en spectacle ; s'il n'y est pour rien, c'est outrager les mœurs par une triste comédie. De toutes les façons, la coutume est mauvaise ; elle froisse les instincts délicats et blesse les âmes pudiques.

Cependant, il y eut pour moi des moments de répit. C'était lorsque Mariette me regardait d'un œil compatissant. On eût dit qu'elle devinait mes combats et cherchait à les apaiser. Au fond, d'où venait mon nouvel accès ? d'un nom que Grandchamp avait prononcé tout haut, et que j'avais entendu. Ce nom figurait, il est vrai, sur le billet dont je m'étais emparé. J'avais lu trop souvent ces lignes et avec trop de soin pour qu'il me restât à ce sujet l'ombre d'une incertitude. Le nom d'Annette s'y trouvait bien ; je me souvenais de la place qu'il occupait, et même de la forme des lettres.

« Annette n'a pas manqué de faire ses petites réflexions, » disais-je, en répétant la phrase où ce nom était employé.

Cette phrase me poursuivait, m'obsédait, remplissait ma mémoire. Là-dessus, point d'illusion. Il y avait deux Annette, l'une sur le billet, l'autre au repas de noces. Mais était-ce bien la

même ? Voilà une espérance à laquelle je pouvais me rattacher. On compte tant d'Annettes aux champs ; aucun nom n'y est plus commun. Au moment où ma confiance s'affermissait, et où je reprenais la main de Mariette que j'avais abandonnée, la voix du père Grandchamp retentit dans la salle. On allait se lever, et le vieillard voulait qu'aucun des convives ne restât, comme il le disait, sur sa soif. Le scrupule était excessif; mais on le comprend lorsqu'on a vu de près les mœurs agrestes. Entre les convives et l'amphitryon, plane toujours une pensée commune. Si celui-ci tient à ce que l'on boive beaucoup, ceux-là tiennent beaucoup à boire. C'est leur manière de s'honorer réciproquement; le mérite d'une fête est en raison du nombre des pintes qu'on y a vidées. De là cette préoccupation de Grandchanp et ce désir d'ajouter quelques bouteilles de plus aux honneurs d'une journée si brillante. Il n'épargna rien pour cela, ni la prière, ni la raillerie. Chacun des convives fut directement interpellé, mis au défi, provoqué. Les autorités constituées se retranchèrent sur le terrain de la modération; mais tous les villageois cédèrent. On ne sait pas ce que peuvent les estomacs dont la civilisation n'a pas réglé l'essor, et qui sont encore dans le domaine de la nature. A l'appel de Grandchamp, les verres se remirent en branle : bon gré, mal gré, il fallut que tout le monde s'en mêlât, hommes et femmes. Ce fut une ronde dont personne ne fut excepté, pas même ceux des invités contre lesquels le pépiniériste nourrissait quelques répugnances.

— Ah çà ! s'écria-t-il dans une de ses apostrophes bachiques, il me semble qu'on boude dans ce coin. Hé ! les cousins ! est-ce donc ainsi que l'on sait boire à Arpajon ? Nous n'irons pas prendre des leçons là-bas, à ce compte ! Pour vous, cousine Annette, ajouta le vieillard en lui adressant un verre plein à déborder, avalez-moi ça en l'honneur de ce jeune couple. C'est un petit vin de dame, doux, et pas traître. Allez de confiance. Et vous, père Maréchal, a-t-on vu un homme rester les bras croisés comme vous le faites ?

Je n'entendis plus rien de ce que disait Grandchamp ; un sifflement aigu me remplit l'oreille. Encore un nom du billet, de ce billet maudit. J'expiais ma curiosité par un lent supplice. Le père Maréchal! C'était bien cela. Annette et Maréchal ! Terrible coïncidence ! Tous deux devant moi, tous deux aussi inscrits sur le fatal papier échappé du buvard du comte ! Ma mémoire m'en rappelait le texte avec une écrasante précision.

« Et puis, voyez-vous, si tout ceci arrivait aux oreilles du père « Maréchal, il n'y aurait plus moyen de tenir dans la maison. »

Des trois noms que renfermait le billet, deux étaient trouvés, il n'en restait plus qu'un à connaître. Le destin ne m'en fit pas grâce. Quand je sortis de ma torpeur, ce fut pour entendre Grandchamp qui disait :

— Bravo, cousin Simon, bien, mon gars. A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle humer le piot. Si tous ceux d'Arpajon te ressemblaient, Verrières n'aurait pas beau jeu. Sapristi, quelles lampées.

Rien ne manquait plus, ni à mes convictions ni à mon chagrin. C'était bien Mariette qui avait tracé le billet tombé en mon pouvoir ; à n'en plus douter, elle avait entretenu une correspondance avec le comte. Et elle était ma femme, et je ne pouvais plus reculer devant les craintes légitimes que devait m'inspirer cette découverte !

Après quelques toasts, on se leva de table ; l'orchestre nous appelait. Au centre des jardins se trouvait une aire spacieuse dont le sol bien battu offrait un niveau régulier. Grandchamp l'avait convertie en salle de danse. Une longue tente y servait d'abri, et des poteaux supportaient les quinquets destinés à l'éclairage. Quand nous arrivâmes sur les lieux, l'enceinte était pleine. Depuis longtemps les jeunes filles du bourg s'y étaient réunies, attendant avec impatience que les mariés vinssent, selon l'usage, ouvrir le premier quadrille. Aussi un murmure de joie s'éléva-t-il à notre approche, du milieu de cet essaim impatient. Je me voyais destiné à passer par toutes les servitudes de mon rôle. Comment aurais-je pu m'y dérober ? C'était la position du soldat devant l'ennemi.

L'orchestre, à notre approche, entama les plus beaux morceaux de son répertoire. Il était temps de se mettre en ligne pour le quadrille d'honneur. Dieu sait quelles dispositions j'y apportai. Le sol tremblait sous mes pieds ; les quinquets ne m'offraient plus que des lueurs vacillantes. Si j'avais eu un génie à mes ordres, je l'aurais supplié de me transporter à cent lieues de là, dans une île inaccessible et déserte, loin des hommes et des femmes surtout. Enfin cette corvée cessa et je pus croire que j'en étais quitte. Mariette n'avait que le choix des cavaliers ; je retrouvais la faculté de me recueillir. Déjà je franchissais la zone éclairée du jardin, lorsque je tombai dans un groupe d'importuns. C'étaient les parents d'Arpajon qui dissertaient sur la fête. Annette rendait compte de ses impressions au père Maréchal, qui ne répondait que par des signes d'acquiescement, tandis que Simon exprimait quelques réserves. A ma vue l'entretien s'arrêta et Annette me saisit au passage :

— Cousin, me dit-elle, vous quittez déjà la partie?

— Je reviens dans l'instant, lui répondis-je en cherchant à m'échapper.

Annette avait la main solide, une main habituée à manier la fourche; je ne pus m'en dégager. C'était une fille de quarante ans, déjà replète. Maréchal, son père, en avait soixante-dix, et son frère Simon trente. Comme elle n'avait jamais eu ni richesse, ni beauté, sa destination naturelle était, pour employer le mot consacré, de coiffer sainte Catherine, et elle n'avait eu garde d'y manquer. Arpajon l'avait vue fleurir, puis monter en graine jusqu'à ce qu'elle eût atteint sa maturité. Elle en était à ce moment respectable, lorsque j'entrai dans la famille. Le père Maréchal passait pour un excellent homme, peu clairvoyant, et dont l'âge avait affaibli les facultés. Quant à Simon, c'était un vrai meunier, dans la plus florissante acception du mot. Ses épaules eussent fait sensation à la halle aux grains, ses mains avaient les proportions d'une éclanche. La tête jurait pourtant avec cette charpente d'Alcide : elle avait une expression naïve comme celle d'un enfant de chœur et se couronnait de cheveux blonds et bouclés dont la nuance me frappa. En somme, c'était un beau villageois, une création dont le père Maréchal était fondé à s'enorgueillir.

Pendant que j'examinais de près mes nouveaux cousins, Annette se mettait à l'aise avec moi. Le matin elle avait gardé des airs empruntés; après le repas elle se sentit plus de hardiesse. J'eus beau m'en défendre, il fallut lui tenir tête, écouter les compliments de Maréchal et de Simon, causer de leurs affaires et des miennes. Cet entretien me pesait, et néanmoins ce fut moi qui le prolongeai à dessein; voici dans quel but. Mariette avait vécu chez les Maréchal; en les questionnant j'espérais obtenir quelques aveux, ou tout au moins quelques indices; il était surtout un point que je voulais éclaircir. Dans le billet, non-seulement le nom d'Arpajon ne figurait pas; mais d'autres noms de lieux s'y trouvaient désignés, et je cherchais vainement à m'en rendre compte.

— Oui, mon cousin, me disait Annette, vous avez là une femme qui vaut son pesant d'or. Dame! je la connais bien; elle a assez vécu chez nous, mon père vous le dira.

— C'est vrai qu'elle a assez vécu chez nous, répliquait le vieux Maréchal en guise d'écho.

— Et qu'elle venait souvent me voir à Breuillet, ajouta le meunier.

— Oh! pour ça, impossible de la retenir, dit Annette en re-

prenant la parole. Elle aimait courir les champs, cette petite. C'était si jeune alors. Dix-sept ou dix-huit ans tout au plus. Et jolie! Un bouton de rose! Gaie, il fallait voir! Le cœur toujours à la danse! Aussi quand on entendait le violon quelque part, on était bien sûr d'y voir Mariette.

— A Arpajon? dis-je.

— A Arpajon et partout, poursuivit Annette. Il y a tant de fêtes aux environs.

Je compris que j'étais sur la voie et insistai.

— C'est juste, chaque village a la sienne. Aux Bruyères-le-Châtel, par exemple.

— Oui, cousin, aux Bruyères-le-Châtel; j'ai l'idée que nous y avons conduit Mariette. Une belle danse, mafine.

— Et à Saint-Yon aussi, dis-je en répétant un à un tous les noms du billet.

— A Saint-Yon tout de même, répliqua Annette, c'était pour la Sainte-Claire. Je m'en souviens comme si c'était d'hier.

— Et à Nosay, encore, ajoutai-je.

— A Nosay! s'écria Annette, attendez donc que j'y songe un peu... Mafine, oui, à Nosay, vers la Saint-Médard. Une fête patronale! Mais dites donc, cousin, vous les savez toutes. Est-ce que vous seriez d'Arpajon, par hasard? il n'y a rien à vous apprendre, à ce qu'il me paraît. Comme vous les nommez, sans qu'il en manque une seule!

— C'est étonnant, disait Simon.

— Il en parle quasiment comme s'il était du pays, ajouta le père Maréchal.

Je ne répondais plus rien; je savais tout ce que je voulais savoir. Chacune des réponses d'Annette enfonçait le poignard plus avant dans mon cœur. Je ne savais que faire, ni que devenir. Le devoir m'enchaînait; impossible de me dérober par la fuite. Cependant je n'avais plus la force de rester si près de ce bruit, de ces joies, de ces danses. Il se mêlait à tout cela une ironie que je ne pouvais supporter. Par un brusque mouvement, je m'échappai des mains des parents d'Arpajon, et m'enfonçai dans une allée obscure. Jamais retraite n'eut lieu avec plus d'à-propos; car, une minute après, Mariette sortait de la salle de bal et venait se suspendre au bras du cousin Simon. Je pus la voir causer avec Annette et traiter le jeune meunier sur un pied de familiarité qui, en tout autre moment, m'eût causé de l'ombrage. Je m'affranchis de ce spectacle et m'engageai dans la partie la plus sombre des jardins.

Longtemps, j'y poursuivis au hasard une promenade insensée,

marchant dans les plates-bandes, dévastant tout sous mes pas. Parfois je m'arrêtais, et appuyé sur un tronc d'arbre, je demeurais plongé dans l'abattement ou bien je me livrais à des imprécations contre Mariette, contre ses cousins, contre son père. Je maudissais le lien que je venais de contracter, je jurais de le rompre. Il y eut un instant où ma douleur fut si vive, que je me laissai tomber sur un banc de gazon et me mis à pleurer. J'ignore combien dura cette crise ; je n'avais pas la conscience de ce qui se passait. Cet anéantissement se fût prolongé, si une main ne se fût posée sur mon front, en même temps qu'une voix me disait :

— Que faites-vous ici, mon ami, et pourquoi ces pleurs?

Je revins à moi, et n'aperçus d'abord qu'une forme blanche. C'était Mariette :

— Mon ami, me répéta-t-elle, qu'avez-vous?

J'ignore quel charme avait cette voix ; mais toutes les fois que je l'entendais, je me sentais apaisé.

— Je souffre, Mariette, lui répondis-je.

— Je le conçois, me dit-elle d'une voix émue; car je souffre aussi. Quelle journée, Édouard!

— Hélas! m'écriai-je. Puissions-nous ne jamais la regretter, Mariette!

Je ne vis pas l'effet que ces mots produisirent sur sa physionomie ; l'ombre était trop épaisse : seulement sa main trembla dans la mienne.

— Pourquoi ces idées sombres, mon ami? me dit-elle.

J'aurais voulu ne pas pousser les choses jusqu'à une explication. Où pouvait-elle me conduire? Cependant mon cœur était trop plein.

— Mariette, lui dis-je, je n'ai qu'une frayeur, et elle est grande, et elle trouble mon bonheur. Je crains que vous ne m'aimiez pas.

Et sans lui laisser le temps de me répondre, je tombai à ses genoux. On eût dit qu'il s'agissait de mon arrêt de mort.

— Édouard, me dit-elle, chassez ces mauvaises pensées, je vous en conjure.

Elle prenait ma tête entre ses mains et semblait la bercer comme celle d'un enfant. Je me relevai vivement vers elle, et, les mains jointes :

— Mariette, m'écriai-je, un mot de ta bouche et je suis consolé. Dis-moi que tu m'aimes.

— Oui, Édouard, je vous aime, répondit-elle d'une voix ferme ; ne l'ai-je pas juré devant Dieu?

— Mieux que cela, Mariette, dis-le mieux que cela, afin que la paix revienne dans mon cœur.

— Eh bien ! Édouard, je t'aime, me répondit l'enchanteresse. Que te faut-il de plus ?

Que de puissance dans ce peu de mots ! ils suffirent pour me rendre toutes mes illusions, toutes mes joies. Plus de soupçons, plus d'angoisses. Elle m'avait dit qu'elle m'aimait, si bien dit, que le doute eût été un impardonnable outrage. Je me levai et l'attirant vers moi, je la tins longtemps pressée sur ma poitrine. Il me semblait qu'une consécration nouvelle était descendue sur nous, plus pure, plus volontaire, surtout plus recueillie.

— Écoute, ma chère âme, lui dis-je ; tout ce bruit me pèse. Que faisons-nous ici ? Si nous y demeurons, que d'ennuis nous attendent ! Un cérémonial ridicule, des pleurs, enfin que sais-je ? Crois-moi, Mariette, partons sans rien dire ; allons-nous-en à Paris.

— Et mon père ! s'écria la jeune fille, vous n'y songez pas, Édouard.

— Nous le ferons prévenir, Mariette. Tiens, voici la porte qui s'ouvre sur les champs, nous allons fuir par là et gagner le village. Ma mère est rentrée au logis ; je lui raconterai tout ; puis nous monterons dans l'une des voitures qui attendent les invités de Paris. Voilà mon plan, l'adoptes-tu ?

— Ne vous ai-je pas promis obéissance ce matin ? me dit Mariette en laissant tomber sa main dans la mienne.

On nous cherchait au loin, et j'entendais nos deux noms retentir de divers côtés. Il nous restait à peine le temps de nous dérober à ces poursuites. Je pris Mariette sous mon bras, et l'entraînai : dans un clin d'œil, nous eûmes franchi les clôtures. Ma mère résista d'abord ; elle trouvait le procédé irrégulier, et eût préféré que les choses se passassent selon l'usage. A force de caresses, je parvins à l'attendrir. Elle céda, et, avec la prévoyance des femmes, elle alla chercher quelques hardes pour Mariette. Un quart d'heure après, nous roulions vers Paris. J'enlevais ma femme, et les gens de la noce, armés de fallots, nous cherchaient encore dans les jardins.

XXVIII

LA LUNE DE MIEL.

J'avais beau m'en défendre, un doute mortel me restait au

fond du cœur. En vain essayais-je de le chasser, il reparaissait sous mille formes. Je le retrouvais, comme un résidu amer, au fond de toutes mes joies. La nuit, il troublait mon repos; le jour, il assiégeait ma pensée. Je ne pouvais rien faire, rien dire, sans que cette obsession s'y mêlât; elle s'accroissait de tous les efforts que je faisais pour la vaincre.

Ce tourment était d'autant plus cruel, que je ne savais où le rattacher. Mariette se montrait bonne, dévouée, aimante; elle tenait toutes les promesses faites au pied des autels. Néanmoins, dans ses tendresses mêmes, je croyais reconnaître un vague sentiment de regret. J'aurais voulu un abandon plus entier, plus d'élan, moins de retenue. Contradiction singulière! Je lui faisais précisément un crime de ce que j'eusse été heureux de rencontrer chez elle dans une autre disposition d'esprit; je froissais des instincts délicats que j'aurais dû bénir; je me plaisais à détruire ce qu'un autre eût conservé avec soin. Plus d'une fois Mariette s'en plaignit avec douceur.

— Édouard, me disait-elle, je t'en supplie, traite-moi comme ta femme, et non comme une maîtresse.

Dans cette plainte je ne voyais qu'un stratagème de plus et les réticences d'un cœur disposé à la perfidie. Je me disais qu'elle ne s'était pas montrée toujours aussi pudique, ni aussi scrupuleuse, et que, dans le secret de son âme, elle réservait à d'autres les trésors de tendresse dont elle me sevrait. Une fois sur la pente du soupçon, mon esprit ne s'arrêtait plus, il allait jusqu'à la dernière limite. Cet état, s'il se fût prolongé, aurait rendu notre vie en commun impossible; mais Mariette savait y mettre ordre à temps. Un mot d'elle, un sourire, suffisaient pour ramener un peu de calme à l'horizon. La réaction arrivait alors, et elle était en raison de l'accès. Mon existence s'écoulait dans ces alternatives.

Dans les premiers temps de notre mariage, je n'avais eu à offrir à Mariette que mon modeste logement de la rue de Nevers. Ma position n'étant pas encore fixée, nous étions astreints à la plus sévère économie. Je m'étais contenté d'ajouter, à l'aide des largesses de ma tante, quelques articles de plus à mon modeste mobilier de garçon. Il n'y avait en cela aucun luxe; mais Mariette n'était habituée à rien de plus beau. Elle trouva tout à son gré et parut s'y installer avec plaisir. On aime toujours les lieux où l'on est souveraine. Derrière la chambre à coucher se trouvait une cuisine suffisante pour notre usage, puis une pièce qui nous servait de salle à manger. Un peu étroit, un peu sombre, ce logement était fort habitable néanmoins.

Mariette n'y regrettait qu'une chose, l'air et la lumière au milieu desquels sa vie s'était écoulée. Paris n'est prodigue sur aucun point de ces éléments précieux, et nulle part il ne les distribue d'une façon plus parcimonieuse que dans la rue de Nevers. Ce fut, pour ma femme, une privation fort dure. Dans les premiers mois de son séjour, elle ne pouvait s'accoutumer à l'absence du soleil, et, à chaque instant, elle se mettait à la croisée au risque de faire gloser les voisins. Volontiers elle eût adopté le culte des Guèbres et laissé tout ouvert chez elle pour mieux jouir de ses rayons. Je comprenais ce besoin et songeais à le satisfaire en changeant de logement. Cependant, avant de prendre ce parti, il était sage d'attendre que l'heure de ma promotion fût venue. Un déplacement est toujours coûteux, et l'état de ma caisse me conseillait de différer cette dépense.

Dans les bureaux rien ne se terminait ; on y vivait sous l'empire du provisoire. Les têtes que l'orage avait courbées commençaient à se relever, et il arrivait d'ailleurs de tous les côtés d'innombrables candidats, se prévalant de titres politiques. Pour une place vacante, vingt postulants se présentaient. Ainsi le mouvement allait s'opérer, non dans le sens d'un avancement, mais dans le sens d'une invasion. Le peuple des employés changeait seulement de maîtres ; on lui promettait des hérons au lieu de soliveaux.

J'assistais à ces alarmes de bureaux sans m'y associer. Évidemment je me trouvais dans une catégorie à part. Mes droits ne pouvaient ni s'oublier, ni se prescrire. Sans un avis de Frédéric, j'aurais donc attendu tranquillement les résultats du travail qui s'achevait dans le cabinet du ministre. Le brillant employé qui était à l'affût de tout, vint un matin troubler cette sécurité par une révélation inattendue.

— Mon cher, me dit-il ; rien pour moi, rien pour vous ; voilà des nouvelles fraîches.

— En êtes-vous bien sûr ? lui répondis-je avec inquiétude.

— Sûr comme du jour qui nous éclaire, mon collègue. J'ai vu les listes ; tous noms d'intrus ; deux ou trois au plus, pris dans l'administration.

Que faire ? Je n'avais ni protecteurs, ni moyens d'influence ; je comptais sur la justice du gouvernement et c'était là un fragile appui. Aussi Mariette lut-elle sur ma physionomie les signes d'un désappointement ; elle essaya d'en pénétrer le motif.

— Tu es bien sombre aujourd'hui, mon ami ? me demanda-t-elle.

Je lui racontai tout, et elle fut la première à me conseiller un peu plus de philosophie :

— Bah ! dit-elle, mettons-nous à table et consolons-nous en dînant. On a toujours plus d'argent que de bonheur.

Nous venions de nous asseoir devant notre modeste couvert, lorsque tout à coup elle se ravisa :

— A propos, Édouard, me dit-elle; il est arrivé une lettre pour toi.

— Une lettre ! lui dis-je, et d'où cela ?

— Je ne sais, me répondit-elle ; seulement le port en est cher.

— Et où l'as-tu mise ? ajoutai-je.

— Derrière toi, mon ami : tiens, sur les porcelaines de la cheminée ; une écriture en pattes de mouche.

Je me retournai et pris la dépêche. Elle portait le timbre de Londres ; il était facile de pressentir de qui elle me venait. Un coup d'œil jeté sur l'adresse acheva de m'éclairer. C'était Coralie, et je ne pus cacher mon embarras. J'éprouvais la confusion d'un coupable.

— C'est d'un ami, m'écriai-je en affectant des airs dégagés,

— Tu as des amis à Londres ? me dit ma femme avec un peu de surprise.

— Oui, répliquai-je ; un ancien employé : un garçon qui a quitté les bureaux, il y a deux ans.

— Ah ! dit Mariette, et que fait-il là-bas ?

J'étais engagé dans la voie des inventions ; il me fallait payer d'audace.

— Il enseigne le français, dis-je avec un sang-froid merveilleux.

Mariette parut se contenter de cette explication, et il se fit un moment de silence. Cependant, lorsqu'elle vit que je me mettais à découper, elle revint à la charge.

— Eh bien ! me dit-elle, tu ne décachettes pas la lettre de ton ami ?

— Rien ne presse, répondis-je avec une légèreté feinte. Je sais ce qu'il me demande.

— Et quoi donc ! dit ma femme en insistant.

— Quelques livres français, une grammaire et un dictionnaire. Voici déjà plusieurs fois qu'il y revient.

Pour enlever tout prétexte à ces questions, je mis la lettre dans l'une des poches de mon habit, et ajoutai :

— Je lirai cela à mon aise.

Mariette n'insista plus ; je vis pourtant que je n'avais pas eu

le talent de la convaincre. Décidément, la journée n'était pas heureuse : échec d'un côté, mensonge de l'autre. Aussi ne fis-je que peu d'honneur au repas. Coralie devait avoir appris mon mariage et sa colère s'exhalait sans doute avec l'énergie d'autrefois. Avec elle tout était à craindre. Ma préoccupation était visible, et il faut rendre cette justice à Mariette, qu'elle n'en abusa pas. Après le dessert elle fut la première à me fournir un prétexte pour que je pusse quitter la maison.

Il était nuit quand je sortis ; il fallait gagner un lieu éclairé. J'entrai dans le café le plus voisin et après avoir demandé machinalement un objet de consommation, je décachetai la terrible lettre, et y lus ce qui suit :

« Mon gros chérubin, »

Ce début ne promettait pas des tempêtes ; je poursuivis ma lecture avec plus de tranquillité.

« Mon gros chérubin,

« Qu'est-ce que j'apprends ? Que tu viens de t'enrégimenter dans la grande confrérie, et de t'y pourvoir d'un numéro d'ordre. Bonne chance, mon garçon ; tu prenais du ventre, tu as voulu faire une fin ; je ne puis que t'approuver.

« Au fait, tu devais en venir là. J'ai eu la maladresse de ne pas t'y laisser arriver plus tôt. Mais qui peut répondre de ne pas faire des sottises dans sa vie ? Pour moi, je n'y prétends pas plus qu'à un prix de vertu.

« Ainsi, tu as épousé ta promise, l'ancienne, s'entend. A la bonne heure ! C'est un peu du réchauffé ; mais il ne faut pas disputer des goûts. Quand je pense que j'ai été folle d'un gros chérubin comme toi, je deviens très-tolérante sur ce chapitre. Ah ! si c'était à refaire, comme je te laisserais aller vers tes amours, toujours ! Que j'ai du regret de mes extravagances, que je m'en repens ! Mes excuses à Madame votre épouse, Monsieur.

« Sérieusement, mon gros joufflu, tu as bien fait. Quel rôle jouais-tu sur cette terre ? Celui d'un pélican ennuyé de sa solitude. Il te fallait une compagne à demeure et non une amie comme moi, toujours en camp volant. Tu sais que je suis bonne fille, quand le diable ne s'en mêle pas. Tu sais que je n'ai pas l'habitude de prendre des gants de chevreau pour dire ce que je pense. Eh bien ! je t'assure que je fais des vœux pour que tu sois heureux en ménage. Il y a cela de bon avec nous autres, femmes sans préjugés, que nous avons le cœur sur les lèvres. Tu peux

revenir me voir, Édouard, tu me trouveras ce que j'ai toujours été, une bonne fille, dévouée à ceux que j'aime. Nous sommes des liaisons plus sûres pour nos amis que pour nos amants, et peut-être gagnes-tu au change.

« Je ne sais pas comment vous marchez dans votre intérieur; cependant, à tout hasard, je vais te donner un avis. Par exemple, tu en feras ce que tu voudras; c'est une marchandise à l'essai. Si par hasard tu apercevais un peu de trouble dans le passé, quelques nuages, même du louche, crois-moi, mon chérubin, glisse là-dessus. La vie tout entière se compose de choses sur lesquelles il faut glisser. Malheur à qui s'y appesantit! Les plus heureux sont ceux qui glissent le mieux.

« J'ai ici un succès fou. Le peuple anglais n'est point habitué aux jupes courtes : aussi les jeunes lords sont-ils en feu. C'est notre revanche de Waterloo, et elle est complète. Je ne sais pas où en iront les choses avec le maillot de page. J'ai lieu de craindre quelques excès.

« Marcel et Théobald sont venus me voir. Marcel continue à faire des calembours, Théobald à s'en exaspérer. J'ai envie de les donner en spectacle. En ne forçant pas le prix des places on aurait du monde.

« Je passerai ici toute la saison. Le directeur est enchanté de nous, et la meilleure compagnie accourt à nos vaudevilles. Probablement elle aime mieux les applaudir que les comprendre. Par exemple, nous jouons une de tes pièces qui a du succès. C'est à n'y pas croire; pour moi, je m'y perds. Il est vrai que j'y ai deux travestissements. Les Anglais trouvent cette idée spirituelle; avec quatre travestissements tu allais aux nues. Fais-en ton profit pour une autre occasion.

« Adieu, mon gros chérubin; soignez bien votre petite femme, et, s'il vous arrive quelques malheurs, songez que c'est inséparable de l'état. Un peu plus, un peu moins, voilà toute la différence.

« Ta vieille amie,

« CORALIE. »

Telle était la lettre de la comédienne. En plus d'un endroit, elle cachait le poignard sous des fleurs. Cependant, j'obtenais le point essentiel, c'est-à-dire une résignation complète. Elle y joignait un peu d'ironie; c'était la part de ses rancunes.

— A la bonne heure! m'écriai-je, après avoir achevé cette lecture, j'aime mieux qu'elle le prenne ainsi.

XXIX

VAUHALLAN.

Au milieu de ces incidents le temps s'écoulait, et nous touchions au jour fixé pour notre visite au château. Grandchamp n'en dormait plus; jamais affaire ne l'avait tant occupé. Il fit cinq fois le voyage de Paris, afin de nous rafraîchir la mémoire et de s'assurer de notre exactitude. Il devait nous attendre à la barrière d'Enfer avec la carriole, et nous conduire lui-même à notre destination. Une invitation chez les d'Hautefeuille, quel honneur pour lui!

Il fut convenu que les autres invités du marquis prendraient les voitures publiques jusqu'à Bièvre, où ses équipages devaient se mettre à leur disposition. Dans le cours de nos préparatifs, je crus m'apercevoir que Mariette n'accompagnait son père qu'avec une certaine répugnance. Si l'engagement n'avait pas été formel, sans doute elle eût reculé. De mon côté, je ne pouvais m'accoutumer à l'idée de cette visite. Vingt fois je me vis sur le point de rompre, de déclarer que nous n'irions pas à Vauhallan. Une seule crainte me retint, celle de porter à Grandchamp un coup trop rude. Aussi ma physionomie garda-t-elle, pendant tout le chemin, un caractère sournois que la joie du pépiniériste ne parvint pas à dissiper. Jamais je n'avais vu le vieillard si aimable, si causeur; il trouva le moyen de parler depuis le moment du départ jusqu'à celui de l'arrivée, et quand nous lui refusions la réplique, il s'adressait à sa jument et poursuivait avec elle l'entretien.

— Vous verrez ce château, nous disait-il; comme c'est grand genre, comme ça vous a un bel air!... Hue! la Grise!... Dame! quand on n'y épargne rien... Bien, voilà encore un caillou sous la roue. Hue donc!... Il faut penser que depuis trois siècles les d'Hautefeuille y enfouissent des millions... Hue, djia... Deux cents arpents de parc, jugez donc!

Ces paroles étaient entrecoupées d'un sifflement particulier à l'aide duquel Grandchamp excitait sa bête, et il y joignait un cliquetis de fouet qui avait l'éclat et la rapidité d'un artifice. Un homme si occupé n'avait pas besoin d'interlocuteur; il se suffisait à lui-même. On devinait là-dessous un bonheur vrai qui ne cherchait qu'à s'épancher. Depuis quelques semaines, tout lui réussissait, au pépiniériste. Il avait tiré sa fille des mains des parents d'Arpajon, l'avait vue renaître à la vie, l'avait

conduite à l'autel ; puis, pour couronner ces prospérités, il se rendait à Vauhallan, non en vassal, mais en convive, avec plus d'éclat et de gloire qu'il n'en aurait pu rêver dans ses moments les plus ambitieux.

A Bièvre, nous trouvâmes Saint-Léon et Frédéric. Les équipages du château n'attendaient plus que nous. On monta en voiture, et les chevaux nous emportèrent avec la rapidité de la foudre. Frédéric, qui avait pris place à nos côtés, ne pouvait se lasser d'admirer la beauté de l'attelage, l'élégance de la calèche, la livrée des valets. Il rendait justice à haute voix aux procédés de nos hôtes, et se plaisait à reconnaître qu'ils faisaient les choses royalement.

— Bonne tenue, disait-il, genre irréprochable. Exactement comme l'ambassadeur d'Angleterre. Il n'y manque qu'un cocher à poudre ! Poudrer les cochers, c'est là une idée choisie ! il n'y a que les Anglais pour exécuter de ces tours-là et gravement encore.

— Voici le château, s'écria Grandchamp, en coupant la parole à Frédéric dans une brusque interruption.

A ce mot, Mariette tressaillit ; un trouble se répandit sur ses traits. Pour se remettre, elle jeta les yeux au dehors. Vauhallan se montrait dans toute la beauté de ses perspectives. On voyait un édifice imposant se découper sur le massif des arbres et dominer la vallée. Le style des constructions les rattachait à la seconde moitié du dernier siècle, quoiqu'à de certains détails on pût reconnaître que l'ordonnance actuelle était greffée sur une ordonnance plus ancienne, à l'aide de raccordements et d'un mélange d'architectures. Le bâtiment principal se composait d'un avant-corps circulaire tout en saillie et dont la corniche était couronnée par un système de balustres plein de légèreté et d'élégance. Des deux côtés de cette rotonde se développaient les façades, puis les ailes repliées du côté de l'avenue en fer à cheval. La décoration générale était des plus simples ; quelques oves, quelques tympans, des cannelures fouillées avec soin et distribuées avec symétrie.

Frédéric ne restait pas indifférent à ces merveilles ; Grandchamp avait trouvé un complice et un écho. Les voitures venaient de s'engager dans l'avenue d'honneur. Des ormes centenaires, taillés en espaliers, formaient le long du chemin un double alignement, et çà et là on pouvait apercevoir une succession d'allées latérales disposées en berceau, et se prolongeant à perte de vue. Tantôt dans une échappée, se démasquait un boulingrin, orné d'une pièce d'eau où s'ébattaient des cygnes.

Tantôt des tilleuls se groupaient en quinconce dans un ordre sévère et harmonieux. Partout on reconnaissait une main savante et un art sûr de lui-même. C'était l'œuvre de la nature autant que celle de l'homme, et le temps lui-même avait ajouté à la beauté des essences, celle de leur développement.

A toutes ces surprises, Frédéric se répandait en exclamations. Puis changeant brusquement de thème et secouant le bras de Grandchamp :

— Ah ! dit-il, c'est trop fort ! Je n'y résiste plus ; voici que ça me part.

— Qu'est-ce donc, Monsieur ? répondit le pépiniériste, surpris de cette brusque apostrophe.

— Père Grandchamp, poursuivit Frédéric d'une voix grave ; à quoi tiennent pourtant les principes ? Moi qui ai professé jusqu'ici un profond respect pour le pacte social, je sens naître au fond de mon cœur un désir féroce de le briser. Je me dérange, je me gâte, je me surprends à haïr. Ces bois, ces eaux, ces prés, ces vallons, m'inspirent des idées contraires à tous les grands préceptes dont s'est nourrie mon enfance. Un homme, un simple mortel possède tous ces biens, et ce mortel, ce n'est pas moi. Voyez maintenant où peut me conduire cette idée ?

— Dame ! dit naïvement Grandchamp, il est vrai que le château est aux d'Hautefeuille de père en fils.

— Eh bien ! soit, ajouta Frédéric, aux d'Hautefeuille ! j'y consens : mais qu'en résulte-t-il ? C'est que je commence à comprendre la confiscation.

— Oh ! Monsieur ! s'écria le pépiniériste scandalisé.

— Ne m'en parlez pas, père Grandchamp, je me fais horreur.

Frédéric achevait cette sortie au moment où l'on arriva sur la plate-forme du château. Le vieux marquis était sur le perron avec son petit-fils ; ils remplissaient, on le voit, les devoirs de châtelains dans toute leur étendue. Quand la voiture s'arrêta, le comte s'approcha de la portière et offrit sa main à Mariette. Celle-ci l'accepta sans hésitation, et à peine put-on surprendre chez elle un petit tremblement que la fatigue de la route expliquait. Frédéric, en mettant le pied sur le perron, fut magnifique comme pose, et Grandchamp, curieux comme émotion. Saint-Léon conservait les manières polies d'un homme qui a vécu dans le monde, mais ce que rien ne saurait rendre c'est la grâce exquise avec laquelle le marquis fit à ses invités les honneurs de son château. On retrouvait dans ce vieillard des traditions oubliées et comme un parfum de l'ancienne cour.

Chez lui, c'était une aisance naturelle et une dignité parfaite, même dans les moments d'abandon.

Le marquis s'attacha surtout à Mariette et à moi, et nous combla de prévenances. Par un vestibule garni de fleurs, nous arrivâmes à un salon d'attente dont le plancher était en mosaïque. Jamais je n'avais rien vu de plus exquis que ce travail. La mosaïque représentait des scènes de vénerie et en plus d'un point l'on aurait cru marcher sur une chasse vivante. Suspendues aux murs, des dépouilles de daims et de cerfs complétaient la décoration de cette pièce, autour de laquelle étaient rangés quelques dressoirs. Quand le marquis et le comte étaient seuls au château, ils en faisaient leur salle à manger et s'y trouvaient moins frappés, moins affligés du spectacle de leur isolement.

A l'une des issues de la salle d'attente s'ouvrait une galerie qui régnait sur toute la longueur des bâtiments du côté opposé à la rotonde. Des tableaux de prix en couvraient les murs. Huit générations avaient concouru à enrichir cette collection, où figuraient des chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Le choix en avait été fait de longue main, d'une manière patiente et habile. Pas un morceau ne déparait l'ensemble. Flamands, Italiens, Allemands, Espagnols, Français, tout s'y trouvait et en échantillons d'élite. Un seul panneau laissait à désirer sous le rapport de l'art, et pourtant le vieux marquis le mettait bien au-dessus des autres ; il le montrait avec un légitime orgueil. C'était celui des portraits de famille, alignés dans un ordre généalogique. Chaque siècle y était représenté, chaque costume aussi, depuis la cotte de mailles des croisades jusqu'à l'uniforme des dragons de la reine, que le marquis avait commandés. Les artistes, il faut le dire, n'avaient pas toujours reproduit avec bonheur cette suite d'Hautefeuille. Mais aux yeux des membres de la famille, ces torts de l'exécution disparaissaient devant la grandeur des souvenirs et les prestiges de la vanité héréditaire.

Cette galerie était pour ainsi dire le pivot des distributions intérieures. Par un perron de quelques marches, elle aboutissait à un parterre au delà duquel on apercevait les accidents d'un jardin anglais. Par deux portes latérales, elle conduisait d'un côté à la salle à manger, de l'autre au salon de réception. Ce salon était le type le plus achevé de la décoration du dernier siècle et de ce genre auquel une favorite de roi donna son nom. Il se composait de douze panneaux qu'encadraient des sculptures en relief et à filets dorés. Sur chaque panneau figu-

rait une bergerie peinte par Watteau, et pour laquelle les dames de la maison avaient posé en costumes de fantaisie. Évidemment cette galerie de famille valait mieux que l'autre ; il est vrai qu'elle ne remontait pas aux croisades. Au-dessus des peintures, quelques Amours en ronde-bosse montraient leurs visages joufflus. On les avait prodigués par nichées dans les soubassements, sur les trumeaux, sur les consoles. Jamais siècle, on le sait, n'en fit une consommation plus prodigieuse ; il s'endormit sur des roses pour se réveiller sur l'échafaud.

Pendant que les châtelains nous faisaient ainsi les honneurs de leur résidence, le marquis m'interrogeait doucement et avec une curiosité polie. Il voulait savoir où j'en étais de ma carrière, quelles étaient mes chances, sur quels appuis je pouvais compter. Je lui donnai quelques détails qu'il parut écouter avec intérêt.

— Ah ! me dit-il, vous avez peur qu'on ne vous néglige. Et jusqu'où éleviez-vous vos vues, monsieur Mongeron ?

— Mais, lui dis-je, une place de sous-chef m'eût semblé un avancement légitime.

— En effet, monsieur Mongeron, la prétention est discrète. Il y aurait de l'ingratitude de la part de ce régime-ci à n'y pas faire droit. Mais qui pourrait se porter garant de pareilles gens ? ajouta le gentilhomme avec un air de dédain.

Depuis qu'il avait mis les pieds dans le château, Frédéric avait vu sa verve tarir. Un faste pareil lui imposait ; il y trouvait je ne sais quoi de majestueux qui désarmait son ironie. Il ne s'attendait pas à trouver tant de calme, tant de bon goût dans la richesse. Je ne jurerais pas que ses pensées subversives n'eussent pris un nouvel essor à la vue de ce mobilier, ni qu'il ne fût tenté d'y voir un nouvel argument à l'appui de ses penchants à la confiscation. Mais le respect dû aux hôtes, le gracieux accueil du marquis, l'élégance fière et aimable de son petit-fils, agissaient sur son esprit et lui enlevaient une partie de ses moyens. La curiosité s'en mêlait en outre, et, pour la première fois de sa vie, il se résignait volontairement au silence.

Chez Grandchamp, l'embarras se manifestait par d'autres symptômes. Depuis qu'il avait pénétré dans l'intérieur des appartements, le vieillard semblait douter de lui-même. A peine osait-il mettre le pied sur les tapis, tant il lui semblait que ce n'était pas là sa place et que de si beaux meubles ne devaient point entrer en contact avec un rustre comme lui. Pendant que la promenade intérieure se prolongea, il eut soin de se tenir constamment en arrière et à une respectueuse distance. Quand par hasard le comte ou le marquis se tournaient de son côté,

l se troublait et se créait une contenance en jetant sur les ta-
bleaux un regard machinal.

Cette attitude semblait contrarier Mariette ; elle avait compté ur son père comme sur un chaperon, et le vieillard ne lui était l'aucun secours. Le marquis venait de s'emparer de moi : elle ne pouvait rester sous mon bras. Évidemment le comte attendait ce moment pour lui offrir le sien. Mariette prit un parti lécisif ; elle alla vers Saint-Léon au risque d'essuyer le feu de es madrigaux. Cette attention allait directement à mon adresse. 'en remerciai ma femme dans le fond de mon cœur.

A l'extrémité des pièces que nous venions de parcourir, se rouvait un pavillon octogone, en vitres de couleur, bâti en saillie l'extrémité de l'une des ailes. C'était un observatoire charmant, entouré d'un balcon d'où l'on découvrait le parc et toutes es perspectives. A la vue de ce site, un cri sortit de toutes les bouches. Au pied même du balcon, s'étendait un petit lac chargé le barques pavoisées et d'une flottille en miniature, avec ses agrès, ses mâts, et jusqu'à des simulacres de canons. Des troupes de canard de Barbarie animaient ces eaux dormantes. Les bords de l'étang étaient tapissés de salicaires aux épis pourprés, d'iris jaunes et de menthes odorantes, tandis que la surface du bassin était couverte de nénuphars, de glaïeuls, de sagittaires, avec leurs feuilles en fer de lance. En quelques endroits, la végétation avait une telle épaisseur, que l'étang ressemblait à une prairie ondoyante, et qu'on pouvait y voir les bergeronnettes courir après les insectes dont elle était peuplée.

Le plan de notre journée était des plus simples. On ne devait faire au château qu'un déjeuner dînatoire ; le marquis voulait y ajouter le divertissement d'une chasse dans la réserve du parc. Sur l'invitation du vieux gentilhomme, nous nous rendîmes dans la salle à manger. L'aspect de la table avait quelque chose de simple et de somptueux. Une partie de la livrée était sur pied et nous attendait en grand costume. A la vue de ces préparatifs, le père Grandchamp n'osait pas franchir le seuil de la porte ; pour un rien, il se serait enfui dans le parc. Il fallut que le marquis le prît par le bras et lui fît pour ainsi dire violence.

— Eh bien ! Grandchamp, lui dit-il, entrez donc. Vous le voyez ; nous sommes gens sans cérémonie, mon petit-fils et moi. Tenez, Grandchamp, ici à ma gauche ; M. Mongeron se mettra à ma droite ; madame Mongeron vis-à-vis de moi, à côté d'Ernest. Vous êtes ici chez vous, Messieurs ; ce sont deux garçons qui vous reçoivent.

Malgré des propos si aimables, Grandchamp ne semblait pas

plus rassuré. Quand il s'agit de s'asseoir à côté du marquis, le cœur lui manqua : il n'osait plus s'approcher de la table, et, malgré les instances du châtelain, il s'obstina à conserver, pendant tout le temps du repas, une immense distance entre sa chaise et son couvert. C'était une dernière protestation d'indignité, et il y persista jusqu'au bout.

Le repas fut beau, mais un peu froid. Aucun de nous ne se trouvait à l'aise, malgré l'affabilité de nos hôtes. Frédéric se sentait gêné, Mariette s'observait : moi, je me tenais sur mes gardes. Aussi le marquis abrégea-t-il le repas avec la pensée que nous retrouverions au dehors un peu d'entrain. On passa, pour prendre le café, dans le salon, et le vieux gentilhomme s'en prit de nouveau à moi. Il fallut encore lui parler de mon avenir, des démarches qui pouvaient l'assurer. Il me demanda à quels bureaux j'appartenais, de qui je dépendais, enfin, j'eus à subir un véritable interrogatoire.

Absorbé dans cet entretien, je perdis de vue ce qui se passait. Seulement, je pus, à un moment donné, remarquer que le comte Ernest nous quittait pour se diriger du côté des appartements. Cette circonstance était insignifiante, je ne m'y arrêtai pas. Cependant, quelques minutes après, je m'aperçus que Mariette venait aussi de quitter le salon. Ce fut comme un réveil : avec l'ardeur des esprits ombrageux, j'y vis le résultat d'une connivence.

— Ils s'entendent, m'écriai-je en moi-même, ils s'entendent ; elle est allée le rejoindre.

Et sans m'excuser même auprès du marquis, je le quittai brusquement pour aller à la découverte.

XXX

LA CHASSE.

Cette sortie si brusque avait été l'effet d'un mouvement irréfléchi ; aussi, une fois hors du salon, ne savais-je que faire, ni de quel côté me diriger. J'avais cédé à un accès de jalousie, voilà tout. J'allais en aveugle. Cependant, j'avais beau jeter, à droite et à gauche, des regards inquisiteurs, je n'apercevais rien. Je passai de la galerie dans les salons, des salons dans les pièces latérales. Partout le silence et la solitude. Loin de calmer mes doutes, ces échecs ne faisaient que les accroître. J'y voyais un grief de plus. On ne se cache si bien, me disais-je, que lorsqu'on

est criminel. Et je recommençais mes recherches. On m'eût pris pour un insensé. Insensé ! Ne l'étais-je pas ?

Enfin, après une longue poursuite, je m'arrêtai. J'avais poussé jusqu'à l'indiscrétion cette visite domiciliaire ; tout cela en vain. Cependant j'étais assuré que le comte n'avait pas pu quitter le rez-de-chaussée du château ; l'escalier des étages supérieurs se trouvait sur un autre point. Où se cachait-il alors ? où s'abritait-il avec sa complice ? Une idée me vint, c'était que le couple avait dû gagner le jardin anglais et s'égarer dans ses solitudes. Une porte de la galerie se trouvait ouverte, et, en examinant de près le sable des allées, je crus y reconnaître des empreintes. Plus de doute ; c'était vers le labyrinthe qu'il fallait me porter.

On se ferait difficilement une idée de l'ardeur avec laquelle je me mis à battre les buissons et à fouiller les massifs. Des illusions étranges venaient m'assaillir. A chaque pas, je croyais entendre un frôlement ou bien apercevoir une robe entre les éclairçies des feuilles. Je m'arrêtais alors, et cherchais à m'assurer de la réalité de ces visions ; puis, après une halte, je recommençais ma course. La lassitude seule vainquit mon opiniâtreté. J'avais pénétré dans tous les chalets, visité tous les kiosques : mes efforts avaient été déçus. C'était une seconde déception à ajouter à la première. Mes soupçons subsistaient encore ; seulement, ils ne savaient plus où se rattacher. Je me disais que je n'étais pas de force à lutter contre des perfidies aussi habiles, à rompre des trames si bien ourdies. L'attaque avait été préparée de longue main ; comment y répondre avec succès dans une défense improvisée ? Évidemment, j'avais eu tort de l'essayer ; il valait mieux se résigner sur-le-champ.

Je venais de regagner le château, et touchais au perron d'honneur lorsque je fis une rencontre qui me couvrit de confusion. A la hauteur de la pièce d'eau, je me trouvai en face d'un groupe composé de Mariette et de son père, et auquel Frédéric venait de se réunir. Mariette, assise sur le bord de l'étang, avait attiré autour d'elle une famille de beaux cygnes, et leur distribuait quelques biscuits, débris de son dessert. Ces animaux l'assiégeaient et lui arrachaient les morceaux des mains. Ainsi, pendant que je battais le bois, ma femme était demeurée là, sous la sauvegarde de son père, livrée au jeu le plus innocent. C'était un démenti trop direct ; je ne l'acceptai pas. Je me dis qu'il y avait là-dessous une scène arrangée. Les gens mécontents d'eux-mêmes sont intraitables ; ils s'arment de ce qui devrait les faire capituler.

— Eh bien ! déserteur, me dit Frédéric du plus loin qu'il

m'aperçut ; d'où venez-vous ? Le marquis fait battre la forêt pour vous retrouver ; il vous croit perdu.

Je ne répondis pas, et arrivai près de Mariette qui était toujours aux prises avec les cygnes. Ce fut à elle que mon regard s'adressa :

— Je vous cherchais, répliquai-je.

Ma femme releva la tête et avec une candeur qui me parut être le comble du calcul :

— Nous étions ici, me dit-elle.

— Depuis longtemps ? ajoutai-je.

— Mais oui, dit Grandchamp, en prenant la parole à son tour. La petite a vu que je n'étais pas à l'aise dans ces beaux salons ; elle est sortie avec moi. Dame ! on ne voit pas tous les jours du si grand monde. C'est bien naturel d'être un peu troublé.

— Moi, dit Frédéric, en se mêlant à l'entretien, cela ne me trouble pas ; mais j'en deviens féroce. Je sens que j'incline de plus en plus vers la loi agraire. Quel chemin en quelques heures ! Hier à cheval sur les lois ; aujourd'hui au dernier degré de l'anarchie. Et qu'a-t-il fallu pour cela ? L'aspect de la nature et la vie de château.

— Un beau château, ma foi, dit Grandchamp.

— Oui, vieillard ; un beau château, ajouta Frédéric ; mais plus ils sont beaux, moins je leur pardonne. Il n'y a qu'un moyen de me réconcilier avec eux, c'est de m'en donner un. A ce prix, je me rallierai. C'est à la société de voir si elle veut souscrire à ce sacrifice.

Pendant que Frédéric faisait ainsi ses conditions, je continuais à poursuivre Mariette de mes regards défiants ; elle les soutenait avec sérénité. L'impatience me gagna.

— Et le comte ? lui dis-je, croyant n'être entendu que d'elle seule.

— Le comte ! me répondit-elle avec une dignité triste et sévère.

Grandchamp avait saisi ces mots au vol ; ce fut lui qui ajouta :

— Le comte, mon fils ! Ne le vois-tu pas là-bas avec ses gens ! Tiens, sur notre droite ; il est assez visible pourtant.

Son doigt me désignait une clairière éloignée. Il était facile, en jetant les yeux de côté, d'y reconnaître le jeune d'Hautefeuille en habit de chasse et entouré de ses piqueurs. Une cinquantaine de villageois, armés de bâtons, recevaient ses ordres et se dispersaient sur toutes les lisières des bois. C'était la battue qui allait commencer, et le cor en donna bientôt le signal.

— En chasse, mes amis ! dit le vieux marquis, se montrant au-dessus de la rampe dont la plate-forme était entourée.

A proprement parler, ce n'était point une chasse dont nous allions avoir le coup d'œil, mais une sorte de dénombrement. On devait compter les lièvres qui gisaient dans la partie close du domaine, et les relâcher après les avoir marqués d'un signe pour distinguer les sexes. Voici par quels procédés on y arrivait :

Le parc de Vauhallan était traversé par deux ruisseaux qui y coulaient parallèlement et à peu de distance l'un de l'autre. Dans l'intervalle s'étendait une immense prairie sur laquelle s'élevaient çà et là quelques touffes de buissons. Point de grands bois, point de taillis même, rien qui limitât le regard, mais un gazon uni et frais, sur lequel la vue se reposait avec calme. Toute la grande végétation, les hautes et moyennes futaies se trouvaient jetées au delà ou en deçà des ruisseaux, suivant la perspective. C'était comme un double amphithéâtre, dont les derniers degrés, composés de genêts dorés et d'épines blanches, venaient se confondre avec les pelouses. Quelques ponts, jetés sur les deux ruisseaux, liaient les grands bois aux pâturages.

Dans le courant du jour, il était rare que les lièvres dont le parc fourmillait vinssent s'aventurer sur ces prés découverts et exposés aux regards. A peine s'y hasardaient-ils dans leurs courses de nuit, et pour y brouter quelques herbes dont ils sont friands. Ordinairement ils se tenaient tapis dans les taillis qui leur servaient de gîtes et dont ils ne s'arrachaient qu'à la dernière extrémité. La manœuvre de la battue consistait à les faire sortir du terrain boisé pour les amener sur le terrain découvert, à les chasser de buisson en buisson, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus d'issue que vers la pelouse. Mais avant d'en arriver là, que de combinaisons et quelle stratégie ! Il fallait former un réseau vivant dans lequel le gibier se trouvait enveloppé sans qu'il eût le temps ni le pouvoir de s'y dérober en passant à travers les ouvertures.

Le comte venait de nous rejoindre : il nous guida vers un point d'où nous pouvions saisir l'ensemble des opérations. Alors les rabatteurs s'ébranlèrent. Les piqueurs donnèrent du cor, les villageois vociférèrent de tous leurs poumons. Partagés en deux bandes, ils embrassèrent l'étendue des bois dans un vaste cordon, qui se resserrait ou s'étendait suivant la nature du terrain. Un bruit affreux tirait les lièvres de leur repos et les jetait hors de leurs gîtes. S'arrêtaient-ils un moment, d'autres bruits venaient les effrayer ; de chaque buisson semblait sortir un ennemi.

Effarés, ils se précipitaient pêle-mêle et fuyaient devant la voix. On les voyait peu à peu se former en bandes vers l'extrémité du parc et à la hauteur de l'un des ponts qui débouchaient dans la prairie.

C'est sur ce point que nous nous étions placés. Quand la battue fut complète, il s'agit de faire traverser ce défilé à cette armée en désarroi. Pour cela, les traqueurs resserrèrent peu à peu leur demi-cercle, de manière à ce qu'il n'y eût plus que ce passage d'ouvert. Il fallait que, de droite et de gauche, cette masse de lièvres passât sur deux ponts, les seuls accessibles. Ce fut un moment critique et un spectacle curieux. Dès que le premier eut donné l'exemple, tous se précipitèrent à la fois. Ils arrivèrent ainsi sur le pré en tel nombre, qu'en plusieurs endroits on ne distinguait plus la couleur du gazon. Moins poursuivis, ils firent alors une halte, et rien n'était plus amusant à voir que cette armée d'animaux assis sur leur râble, l'œil soucieux et les oreilles en cornet. A dessein on leur laissa un peu de répit ; on voulait leur donner le temps de se remettre de leurs alarmes. Bientôt nous pûmes les voir sautiller sur le gazon, parmi les amourettes ondoyantes et les scabieuses au bleu mourant.

Amener sur la pelouse la plus grande partie des lièvres qui peuplaient les bois, n'était que la moitié du programme. Le divertissement avait un but utile qu'il ne fallait pas négliger. Dans les chasses au fusil, la consigne donnée, soit aux gardes, soit aux hôtes du château, était d'épargner les femelles. Or, comment les reconnaître au milieu des taillis ? Le comte avait imaginé de leur couper l'oreille gauche, et les battues générales n'avaient pas d'autre objet. Il s'agissait dès lors de procéder à la vérification des sexes et de pratiquer sur les hases la mutilation qui devait les garantir du plomb meurtrier.

C'était une entreprise longue et délicate ; voici comment on y procéda. Sur un point de la prairie, les deux ruisseaux se resserraient de manière à former un isthme étroit parsemé de quelques buissons. On y tendit des panneaux qui occupaient l'espace dans toute la largeur. C'étaient des filets garnis d'une poche et capables de résister aux chocs les plus violents. Le lièvre voit mal en droite ligne : aussi échappe-t-il rarement aux piéges qu'on lui tend dans cette direction.

A la hauteur de l'isthme dont je viens de parler, et dans la partie la plus étranglée du pré, se trouvait un kiosque élevé sur le tronc d'un orme centenaire. Ce fut là que le jeune comte nous conduisit. Rien de plus pittoresque que cette construction aérienne où l'on arrivait par un escalier de quelques marches.

D'en bas on eût dit un nid d'oiseau. En haut, l'on s'étonnait de voir que huit personnes s'y asseyaient à l'aise. La vue y était ravissante ; les rameaux dégarnis n'y formaient point d'obstacle. Dans une perspective circulaire on embrassait toute la vallée, le cours des ruisseaux, le massif des bois, et, sur un dernier plan, le château avec sa masse imposante. De ce point les petites fabriques dont le paysage était semé avaient plus de relief et se dessinaient mieux. On apercevait la vacherie au fond d'une clairière, le haras à la limite des prés, plus loin la faisanderie près de la maison des gardes.

Tout le monde trouva moyen de se placer dans cette bonbonnière. Mariette eut un pliant ; les hommes restèrent debout. Déjà les panneaux étaient tendus et assujettis à l'aide de forts piquets ; ils formaient entre les deux ruisseaux une barrière continue. Afin de mieux tromper le gibier, ces panneaux avaient été peints ; leur couleur était celle du pré ; même avec une vue plus subtile, les lièvres n'auraient pu les apercevoir. De notre observatoire, nous avions de la peine à en distinguer les mailles. Il ne restait plus qu'à pousser vers cette partie du pré les phalanges de lièvres groupés dans la zone supérieure. Les manœuvres des rabatteurs avaient continué. Les uns gardaient les têtes des ponts ; les autres, les berges des ruisseaux. Tout était en ordre ; le comte donna le signal. Alors une partie des rabatteurs envahit le pré pendant que l'autre surveillait toujours les ponts et les berges. On poussa ainsi ces légions d'animaux vers l'isthme étroit où les panneaux se trouvaient tendus. A leur droite, à leur gauche, ils avaient l'eau pour barrière et quelques hommes comme épouvantail ; derrière eux une ligne menaçante de traqueurs armés de bâtons, devant eux des piéges auxquels ils ne pouvaient échapper. Autant la première battue avait été bruyante et rapide, autant celle-ci fut lente et silencieuse. On voulait conduire l'opération d'une manière graduelle et successive, afin qu'aucun des sujets ne s'y dérobât. Lorsque l'un deux, plus avisé que les autres, se tapissait dans un buisson, on l'en débusquait. Point de merci, point de grâce ; c'était la loi commune : il fallait que tous la subissent.

Dieu sait quels cris nous échappèrent lorsque les premiers lièvres passèrent sous nos yeux et presque à nous toucher. On les voyait courir avec la rapidité de la flèche, se heurter contre les mailles du filet, puis rouler sur le sol, pelotonnés, enchevêtrés, et frappés d'une stupeur telle, qu'ils ne faisaient plus un mouvement. J'ai dit que l'isthme était semé de touffes de buissons. C'est derrière cet abri que les gardes s'étaient placés. Ils

n'étaient pas vus et pouvaient voir. Lorsque cinq ou six lièvres se trouvaient pris dans les panneaux, les gardes quittaient l'affût et s'élançaient vers le filet. D'un tour de main, ils dégagaient l'animal, lui coupaient l'oreille si c'était une hase, ou si c'était un mâle, lui administraient un coup sur le râble en guise d'avertissement et de rançon, puis ils leur donnaient la clef des champs, et rajustaient le panneau. Il fallait voir détaler les animaux échappés à cette épeuve, les uns avec une oreille de moins, les autres ivres de frayeur.

Cette chasse eut pour nous un intérêt réel; Frédéric surtout ne se contenait pas.

— Si nous allions voir cela plus près? s'écria-t-il.

— Rien de plus facile, Messieurs, dit le comte d'un air aimable; allez vous placer près des gardes, vous surveillerez les panneaux avec eux.

— Voilà une idée! dit Frédéric. Et moi qui n'y avais pas songé! Qui m'aime me suive.

Il descendit; Grandchamp et Saint-Léon en firent autant. Quant à moi, ces scènes m'avaient tellement captivé, que j'en avais presque oublié mes soupçons. L'attitude du comte Ernest avait été fort réservée; Mariette était toute aux émotions de la chasse. Je ne sais comment cela se fit, mais je suivis Saint-Léon et Frédéric, et allai comme eux me mettre en embuscade derrière un buisson.

Là seulement je me mis à réfléchir que j'avais laissé Mariette en tête-à-tête avec le comte. Ils étaient donc seuls, seuls par ma faute; ils pouvaient se parler librement. Une demi-heure d'entretien allait décider peut-être du bonheur de ma vie. Ces réflexions m'assiégeaient et j'y résistai d'abord. Je me dis qu'un espionnage ridicule lasserait ma femme; que je devais, pour son repos et le mien, renoncer à des procédés pareils. Cependant, tout en faisant ce calcul sensé, je me dégageai peu à peu des broussailles où je m'étais blotti, et m'arrangeai de manière à regagner le kiosque sans bruit. J'arrivai en amortissant le bruit de mes pas et en retenant jusqu'à mon haleine. Les marches de l'escalier étaient sonores. Je m'y engageai avec précaution et arrivai près de la porte. Mariette parlait d'une voix ferme:

— Jamais! disait-elle.

Ce fut le seul mot que j'entendis; mais il était décisif. L'impression qu'il fit sur moi dut m'arracher un mouvement qui fut entendu de l'intérieur. Le comte vint vers la porte et l'ouvrit.

— C'est vous, monsieur Mongeron, me dit-il, entrez donc.

— J'étais de trop là-bas, répondis-je avec une aisance affectée, cela dérangeait les gardes.

Jamais ! elle avait dit : jamais ! Ce mot suffit pour guérir les blessures de ma journée. La confiance me revint. Mariette pouvait être attaquée, mais elle savait se défendre ; elle savait dire : Jamais !

XXXI

A QUOI TIENT LE BONHEUR !

Peu de jours après cette partie de campagne la réorganisation des bureaux fut rendue publique. Je m'étais d'avance résigné à l'oubli ; à peine osais-je entrevoir une petite augmentation de traitement dans le même grade. Que l'on juge de ma surprise, lorsque je reçus l'avis de ma nomination à l'emploi de sous-chef avec quatre mille cinq cents francs d'appointements !

Je crus rêver ; rien ne m'avait préparé à cette faveur ; tous les avis tendaient au contraire à me décourager. Qui avait pu me servir si à propos et si bien ? Évidemment mes titres seuls n'y eussent pas suffi ; je n'étais pas assez naïf pour le supposer. Il devait y avoir là-dessous une main amie qui voulait cacher le bienfait.

Ce mystère me piqua ; je résolus de l'éclaircir. Quoique le travail des promotions se fût fait dans le cabinet du ministre, plusieurs employés y avaient concouru. De ce nombre était Martin, mon ancien camarade dans le bureau des rédacteurs. Martin n'avait démenti aucune des espérances de son début. Il était devenu le bras droit de l'administration. Lorsque le changement de régime eut bouleversé lessom mets des cadres, il fallut trouver un homme qui remplît les vides de l'interrègne et s'emparât de l'ensemble du service. Personne n'était propre à ce rôle autant que Martin. Aussi, en fit-on sur-le-champ un chef de division en lui laissant des pouvoirs étendus. Au milieu de l'invasion dont on était menacé, une main ferme devenait nécessaire. Sans elle, les traditions menaçaient de périr, les ressorts administratifs de se détendre. Martin eut ce bonheur d'arriver à propos et d'être servi par les événements.

Mon ancien camarade avait donc le secret des influences auxquelles je devais ma promotion. J'allai le voir le jour suivant ; il s'était mis à la hauteur de ses nouvelles fonctions. Son prédécesseur avait fait meubler son cabinet avec un goût digne de son rang. Il avait une antichambre où volontiers il laissait se

morfondre les solliciteurs. Martin n'avait rien réformé de ce luxe. L'huissier était toujours là, avec ses culottes courtes et sa chaîne d'acier, voyant des importuns dans tout ce qui se présentait, et mesurant la valeur des gens, avec cette précision de coup d'œil qui semble être l'un des attributs de l'institution.

Quand je me présentai chez Martin, j'eus à subir cette enquête. L'huissier ne me connaissait pas, et à l'aspect de ma boutonnière dégarnie, il ne se fit pas une grande idée de ma position. Mon nom, quand je l'eus décliné, ne lui imposa pas davantage, et je lus dans son regard le regret qu'il éprouvait à se déranger pour un si petit motif. Cependant, après s'être bien consulté et avoir feuilleté un cahier de notes, il se décida à entrer chez le chef de division et à lui demander ses ordres. Martin me vengea des dédains de son subordonné ; il me fit introduire sur-le-champ et se leva pour venir au-devant de moi.

— Cher Mongeron, me dit-il en me faisant asseoir dans un excellent fauteuil ; c'est bien aimable à vous de vous être souvenu d'un ancien ami. Savez-vous que voilà bientôt un siècle que je ne vous ai vu ?

Il me tendait la main ; je la serrai avec empressement.

— Je ne vous cache pas, lui dis-je, que ma visite est un peu intéressée.

— Bah ! répliqua-t-il, ne seriez-vous pas content de ce que l'on a fait pour vous ?

— Au contraire, vous m'en voyez enchanté.

— Eh bien ? dit-il.

— Qui donc m'a rendu ce service ? dis-je en homme résolu de pousser son enquête jusqu'au bout.

— Qui vous a rendu ce service, Mongeron ?

— Oui, Martin.

— Vous me le demandez, à moi ?

— Sans doute, et à qui voulez-vous que je le demande ?

— Eh bien ! Mongeron, voyez comme cela se rencontre ! J'allais en faire autant de mon côté.

— Vous plaisantez.

— Non, mon ami, non ; ma curiosité était tellement piquée que je comptais sur vous pour la satisfaire.

— Soyez discret, Martin, mais ne soyez pas cruel, lui dis-je d'un air peiné. Je comprends que votre devoir vous oblige à beaucoup de réserve.

Mon collègue vit que j'étais réellement affecté ; il ne voulut pas que je pusse soupçonner chez lui des intentions désobligeantes.

— Écoutez, Mongeron, me dit-il, je vais vous raconter comment les choses se sont passées ; mais à une condition expresse, c'est que ma confidence sera pour vous seul.

— Je vous le promets, lui répondis-je.

— J'y compte. Maintenant voici les faits que je connais. Lundi dernier, vous n'étiez pas sur la liste de l'avancement. Vous expliquer pourquoi serait trop long. Un mot suffira : vous n'aviez pas été appuyé. Si vous saviez que de gens nous avons à pourvoir !

— Je m'en fais une idée, lui dis-je.

— Vous étiez donc oublié, mon cher collègue, complétement oublié.

— Frédéric me l'avait appris, dis-je à part moi.

— Oublié avec une foule d'autres, s'entend, et en très-bonne compagnie. Les choses en étaient donc là, lundi dernier, poursuivit mon ancien collègue, lorsque le ministre me fit appeler : — Monsieur Martin, me dit-il, votre travail de promotions est-il achevé ? — Oui, Monseigneur, lui répondis-je. — Dans ce cas, ajouta-t-il, veuillez le modifier et y comprendre M. Mongeron avec le grade de sous-chef. Je m'inclinai et me disposai à sortir pour aller exécuter cet ordre, lorsque le ministre ajouta : — N'y manquez pas, monsieur Martin ; c'est très-essentiel. Cet employé a été fortement appuyé.

— C'est un abîme, m'écriai-je, devenu pensif ; je m'y perds.

— Voyez le grand mal, dit Martin avec gaieté. Vous voilà sous-chef. N'y a-t-il pas de quoi se révolter ?

— N'importe, répliquai-je ; il n'est pas bon d'avoir affaire à des inconnus.

Quand j'eus quitté Martin, mon imagination se donna carrière. Était-ce ma tante qui avait agi à mon insu ? Elle connaissait tant de maréchaux ! Ne serait-il pas possible qu'elle en eût employé un en ma faveur ? Mon premier soin fut de tout raconter à Mariette :

— D'où peut me venir cet appui ? lui dis-je.

— Qui le sait ? Édouard, me répondit-elle. Et peu importe, d'ailleurs. Te voilà sous-chef, c'est l'essentiel.

Quoique elle eût dit ces mots avec une certaine légèreté, je croyais pourtant qu'elle était préoccupée au moins autant que je l'étais. Une journée aussi heureuse ne laissait pas sur nos visages l'empreinte radieuse du bonheur. Notre repas du soir fut silencieux et presque triste.

Au bout de quelques jours, cette impression s'affaiblit. Mon fauteuil de sous-chef me sembla plus doux ; je me résignai à ma

fortune. Désormais je pouvais songer à quitter la ruelle où ma femme végétait faute de soleil et mettre ma maison sur un pied moins modeste. Ces projets m'occupèrent et eurent pour moi un certain attrait. Mariette s'y plaisait aussi; c'était l'objet de nos entretiens et de nos courses. Nous voulions un logement dont les croisées s'ouvrissent sur un jardin, petit, mais gai, avec de l'air en tout temps et un peu de verdure dans la belle saison.

Ce souhait me fit songer aux Bernard; nous avions bien des torts envers eux. Depuis longtemps nous aurions dû aller les voir, et constamment nous en avions été détournés. Cette négligence me faisait éviter la rencontre de ce digne garçon. Cependant je l'aperçus deux ou trois fois de loin : mais si triste et tellement abattu, qu'on l'eût pris pour l'ombre de lui-même. Enfin, un jour je pris Mariette sous le bras et nous nous dirigeâmes vers la rue des Moulins.

— Tu verras quel ménage charmant, disais-je à ma femme. Comme c'est tenu ! comme c'est propre ! Il est vrai qu'il faut aller chercher cela bien loin ; mais lorsqu'on est arrivé, c'est ravissant.

— Ils sont donc bien riches? me dit ma femme.

— Eux, Mariette? Bien moins que nous ! Mille écus à dépenser par an et deux petites filles. Mais il y a tant d'ordre dans cette maison, qu'on les dirait millionnaires ! J'ai passé là une journée qui m'a laissé de bons souvenirs. Je pensais à toi et je me disais : Quand nous serons mariés, nous aurons un jardin semblable à celui-là. Mariette s'y connaît; Dieu sait comme elle gouvernera son petit empire !

— Oh ! pour cela, me dit ma femme, je n'y aurais point été embarrassée.

— Eh bien ! Mariette, tu vas les voir, les Bernard. Si leur intérieur te plaît, nous cherchons près d'eux quelque maisonnette comme la leur. Tu auras Denise pour voisine et pour amie; vous parlerez de vos maris, vous vous raconterez vos petits tracas de ménage. Il faut que les femmes aient à qui se confier. Qu'en penses-tu, ma chère âme?

— Je ferai tout ce que tu voudras, mon ami.

— Après tout, il n'y a à cela qu'un inconvénient, ajoutai-je, c'est la distance. Pour arriver aux bureaux, c'est presque un voyage. Eh bien ! je prendrai les omnibus. Avec quatre mille cinq cents francs par an on peut se permettre ce luxe. Mais au moins tu auras ton soleil que tu aimes tant. N'est-ce pas, Mariette, que c'est là un joli rêve?

Elle me répondit par un serrement de main, accompagné du plus doux sourire. Ce tableau la touchait.

— Tiens, lui dis-je alors, nous voici arrivés. Comme les dis-
ınces sont courtes quand on chemine en causant!

En effet, nous étions au sommet de la côte et allions entrer ans la rue des Moulins. C'était vers les derniers jours d'octo-re; un soleil d'automne remplissait l'atmosphère. Un léger rouillard enveloppait la ville et l'on voyait les hautes tours, s coupoles, les flèches élancées, nager dans une mer de brume. Ialgré moi je comparais cette perspective à celle dont j'avais ɔui, lors de ma première visite à Bernard. Quelle différence! Je ıe rappelais encore le jeu de la lumière sur des ardoises étin-elantes, ces sillons de feu que prodigue le soleil d'été, ces teintes ui ressemblent aux reflets d'un incendie lointain. Au lieu de ces ons puissants, je n'avais plus aujourd'hui devant moi que des ıuances vaporeuses, et une nature languissante sous l'œil d'un stre sans chaleur.

Ce fut Bernard qui vint nous ouvrir la porte de sa maison-ıette, et son aspect continua le contraste dont mon imagination e préoccupait. Ce n'était plus le même homme. Naguère en-ore, nous l'avions vu, dans le cours de notre noce champêtre, ıussi gai, aussi florissant que dans ses plus beaux jours. Aujour-l'hui, sur son visage amaigri, le chagrin et les veilles avaient aissé leur empreinte. Denise venait de faire une courte, mais érieuse maladie; ce fait seul expliquait ce changement. Pour ernard, Denise était tout : elle était sa vie, sa santé, sa joie. Avec lle, rien de triste; sans elle, rien de beau. Pendant quatre jours, lle s'était trouvée en danger, et il avait suffi de ce temps pour mener le pauvre Bernard à l'état de fantôme.

Nous apprîmes ces détails de sa bouche et de celle de la ma-ade. Elle était assise près d'un bon feu dans le salon où j'avais té si bien accueilli. Que l'aspect en était changé! La poussière vait envahi ce mobilier; on n'y voyait plus régner cet ordre et es soins qui ressemblaient à de la richesse. La malade en emblait confuse; elle en rougissait involontairement et jetait à roite et à gauche des regards pleins de regret. Elle allait beau-oup mieux; cependant le repos lui était ordonné; elle ne de-ait pas quitter son fauteuil.

La vue de Mariette causa une joie réelle à Denise; elle l'at-endait, elle était enchantée de la revoir. Nous les laissâmes nsemble et descendîmes dans le jardin, Bernard et moi. Là, ncore, je retrouvai la même dévastation. C'était à ne plus re-onnaître les lieux. Un coup de vent avait passé sur les plantes, avagé les espaliers, renversé quelques arbustes. Bernard n'avait u réparer le dégât; sa femme l'absorbait. Il fallait, en outre,

songer aux enfants, les soigner, les habiller, enfin suppléer en tout Denise. Le colombier était négligé, la basse-cour, aussi; tout souffrait, tout dépérissait.

— C'est un coup de foudre pour nous, me disait le digne homme. Notre bonheur tenait à notre santé; dès qu'il y a eu un malade sous notre toit, la misère et le deuil sont accourus. Et pourtant, il n'y a pas plus de trois semaines que ma femme est alitée. Que cela dure encore six mois, et nous sommes obligés de tendre la main.

— Vous exagérez les choses, Bernard.

— Non, mon ami, me dit-il tristement, non, j'en atteste le ciel. Tous deux en santé, la maison marchait; elle marchait bien, vous l'avez vu. Dès que ma femme a gardé le lit, les choses sont changé comme par un coup de théâtre. Déjà nos épargnes y ont passé. Denise était la providence du logis; le jour où elle nous a manqué, tout a manqué. On a pris une femme de charge, première dépense en sus. Elle n'a pas eu l'économie de ma femme, seconde dépense. Moi, j'étais à son chevet la nuit et le jour; je lui donnais tous les moments que ne me prenait pas le service. Adieu dès lors les travaux accessoires; il a fallu quitter mes deux emplois. Ainsi, dépenses de plus et recettes de moins; voilà l'effet d'une maladie sous notre pauvre toit. Nous sommes ruinés pour longtemps.

— Vous oubliez vos amis? lui dis-je.

— Merci, Mongeron, merci; je reconnais votre cœur. Mais chacun a ses plaies, vous aurez les vôtres. Voyez ce que c'est que la fortune! Il y a quelques semaines, je ne savais personne au monde qui pût se dire plus heureux que moi. Eh bien! le destin s'est vengé. Ai-je assez souffert? Cela doit se lire sur mon visage.

— En effet, mon pauvre Bernard.

— Jugez donc, ajouta le digne homme, les larmes aux yeux. J'ai vu dix fois le moment où ma femme allait passer dans mes bras! Si je n'avais pas été là, elle nous quittait. C'est moi qui ai retenu son âme au moment où elle s'échappait de ses lèvres. Elle me voyait, elle me sentait, et comme sa mort eût amené la mienne, elle se décidait à rester. Enfin, la voilà sur pied.

— Dieu merci! répondis-je, et sa convalescence est en bon chemin.

— Je vous parlais tout à l'heure de nos petits embarras, Mongeron. Si Denise revient à la santé, vous verrez comme ce sera vite réparé. Quelle femme entendue! Quelle activité! Quel amour du travail! Mais nous n'en sommes pas moins à la merci du premier mal que le ciel nous envoie.

Le jour tombait, et la température devenait froide. Nous rentrâmes dans le salon. En causant avec ma femme, Denise s'était animée; ses joues se coloraient. C'était la première fois, depuis sa convalescence, que Bernard apercevait ce symptôme rassurant : son cœur en battit de joie.

— Savez-vous, madame Mongeron, dit-il, que vous valez dix médecins à vous seule? Vous la faites refleurir à vue d'œil.

— Eh bien! répondit gracieusement Mariette, puisqu'il en est ainsi, monsieur Bernard, nous recommencerons souvent et jusqu'à ce que la guérison soit complète. Seulement je vous préviens d'une chose.

— Dites, madame Mongeron, répliqua Bernard.

— C'est que mes consultations sont gratuites, reprit gaiement Mariette.

— Non, répondit le commis, non, ma chère dame, car j'espère que vous me permettrez de vous embrasser lorsqu'elle sera guérie.

— Voyez-vous, le fripon! s'écria Denise. Et comme il les choisit!

Quand nous quittâmes la rue des Moulins, Denise était souriante et Bernard paraissait un peu consolé.

XXXII

INTÉRIEUR.

Ma position nouvelle me permettait d'élever ma dépense au-dessus du strict nécessaire dans lequel sont renfermés les emplois inférieurs. Désormais plus de privation pénible, plus d'existence précaire. Si le luxe nous était interdit, nous touchions du moins à l'aisance. Je m'en réjouissais pour Mariette plus que pour moi. J'aurais désiré lui faire un sort de reine. Elle eût si bien porté le poids de la grandeur, et sa beauté eût donné tant de relief à la richesse!

Changer de logement, voilà quelle fut notre première réforme somptuaire. J'aurais voulu me rapprocher de Bernard et installer, sur l'une des collines qui entourent Paris, un ménage comme le sien. C'était mon rêve, Mariette n'y abondait pas; elle élevait des objections dont je ne pouvais méconnaître la justesse. La plus fondée concernait Grandchamp. Le pépiniériste ne m'avait pas donné sa fille sans réticence, ni réserve. Il entendait jouir de sa vue comme si elle eût vécu encore sous le toit pa-

ternel. Il l'avait enlevée aux parents d'Arpajon, moins pour moi que pour lui. Cette enfant était sa joie, son bonheur. Il s'enorgueillissait d'une créature si mignonne et tombait en extase rien qu'à la regarder.

Depuis que Mariette habitait Paris, Grandchamp n'avait pas laissé passer un jour sans la voir. Au lieu de confier, comme autrefois, sa voiture à son valet de ferme, il la conduisait lui-même, et, au retour de la halle, il venait embrasser sa fille, buvait un verre de vin et s'en retournait heureux. La rue de Nevers, placé à la descente du Pont-Neuf, se trouvait précisément sur son passage; ces stations ne lui causaient aucun dérangement. C'étaient là de douces habitudes auxquelles le vieillard n'eût pas renoncé sans douleur. Cette circonstance restreignit notre choix, et il fallut longtemps chercher avant de trouver un logement qui réunît toutes les conditions désirables.

Enfin, cet heureux phénix se rencontra. Rien n'y manquit, ni la convenance du quartier, ni la discrétion du prix. Nous y vîmes une véritable découverte. C'était un second étage, situé vers les hauteurs de la rue de l'Ouest, et dont les croisées regardaient les pépinières et le jardin du Luxembourg. Pour huit cents francs, nous avions tout un carré, sept belles pièces et deux chambres dans les combles. La maison n'avait pas de façade sur la rue; on y arrivait par une cour plantée de tilleuls. Un perron donnait accès dans les appartements du rez-de-chaussée; mais nous avions pour notre usage un escalier latéral. Ainsi nous jouissions d'une entière indépendance, avantage bien rare à Paris. Point de voisins, point de surveillants. Les étages inférieurs étaient occupés par de vieux rentiers, qui menaient peu de bruit, et finissaient en paix leur vie à la manière de Philémon et de Baucis.

Mariette s'éprit de ce logement; nous l'arrêtâmes à l'instant même. La rue de l'Ouest touche par l'une de ses extrémités à la barrière d'Enfer; c'était précisément le chemin que prenait chaque jour son père. Ensuite, tout avait dans ce quartier un caractère si tranquille, qu'on y menait presque la vie des champs. Sous nos yeux s'étendait, comme un beau parc, l'enceinte du Luxembourg. Mariette retrouvait, dans ce spectacle, des impressions connues, des souvenirs chers à son cœur. En outre elle avait un parterre aérien, ménagé sur un balcon circulaire. C'était Grandchamp qui en renouvelait les fleurs, et avec quelle attention touchante il le faisait! Rien n'était assez beau, assez riche pour sa fille. Avait-il dans ses serres une espèce rare, une plante de prix, c'était à Mariette qu'il la destinait.

Ma femme aimait ces raffinements ; elle avait l'instinct de la vie élégante. Personne ne savait se résigner mieux qu'elle à la nécessité ; personne aussi ne goûtait mieux ce que la richesse ajoute à nos jouissances. Dès que notre position se fut améliorée, ce penchant se développa. Notre petit mobilier de la rue de Nevers était devenu insuffisant ; il fallut le renouveler et le compléter. Mariette n'avait pas encore touché à la bourse qui lui venait de ma tante Brigitte ; elle en consacra le contenu à orner notre nouveau logement. Nous eûmes un salon avec un meuble ponceau, des rideaux assortis et une garniture de cheminée très-convenable. C'était bien au-dessus de ce que l'on voyait chez les Bernard. Nous renouvelâmes aussi notre chambre, et les objets de la rue de Nevers servirent à mettre en état une pièce destinée aux amis. Rarement cette pièce était vide : nous avions presque toujours un commensal : tantôt Grandchamp, tantôt ma tante Brigitte, le plus souvent la cousine Annette, qui y mettait très-peu de façon.

On ne saurait se faire une idée du bonheur que nous eûmes, ma femme et moi, à monter ce petit intérieur. Les moindres détails étaient des affaires graves. Pour la nuance du meuble, il y eut trois jours de délibération. Il s'agissait de rester dans les limites de notre budget et d'avoir cependant quelque chose qui nous fît honneur. Ensuite venaient les difficultés de distribution. Nons mesurions vingt fois l'espace, la hauteur des corniches, la largeur des côtés ; nous nous demandions si les couleurs de l'étoffe seraient bien assorties à celles du papier de tenture, si les parois ne seraient pas trop nues, s'il ne serait pas convenable d'y suspendre quelques gravures de prix. Enfin chaque jour amenait son débat, et Mariette s'arrangeait si bien, qu'elle avait constamment raison. Il faut dire que vraiment elle y apportait un goût plus sûr que le mien, et aussi un tact plus grand. Elle savait du moins se défendre contre les marchands, chose que je n'ai jamais su faire ; elle devint très-entendue sur les qualités et sur les prix.

Lorsque notre installation fut complète, je voulus faire à mes amis les honneurs de mon nouveau logement et planter, comme on dit, la crémaillère. Denise avait marché à grands pas vers la guérison, les visites de ma femme lui avaient porté bonheur ; elle vint avec son cher Bernard. Ni ma tante Brigitte ni ma mère ne purent être des nôtres ; ma mère était trop casanière ; ma tante ne pouvait se consoler de l'oubli profond dans lequel on laissait le fils de l'Empereur. Grandchamp, au contraire, se montra ponctuel ; il n'eut garde de manquer une occasion si belle.

J'invitai Saint-Léon, sur qui Mariette avait fait une impression dont il ne se défendait pas. Frédéric accourut aussi : point de bonne fête sans lui. Il ne s'agissait pas d'un excès, mais d'un simple déjeuner. Mariette y avait mis tous ses soins. C'était très-convenable, et la gaieté y ajouta un charme de plus.

Le premier devoir des convives, en pareille occasion, est de faire l'éloge du local. Ils n'y manquèrent pas, et cet éloge fut sincère. Frédéric ne pouvait se lasser du coup d'œil qu'offraient le jardin public et ses beaux marronniers, alors couronnés d'aigrettes blanches

— Parbleu! Mongeron, me disait-il, vous voilà tout aussi heureux que si vous étiez un grand référendaire. Ce qu'il voit d'un côté, vous le voyez de l'autre ; c'est la seule différence qui existe entre vous. Dieu ! la belle perspective !

— N'est-ce pas, lui dis-je, que c'est charmant ?

— Délicieux, Mongeron, délicieux! Et de plus, à quatre pas de l'Observatoire ; un avantage sans pareil! Vous avez la primeur des comètes et les éclipses de lune de première main. D'ailleurs, des voisins très-bien. Des pairs de France à gauche et des astres à droite! Un peu incompatibles, c'est possible; mais très-bien néanmoins.

Chacun renchérit et ajouta son mot ; les fleurs de Grandchamp eurent leur tour et excitèrent un véritable enthousiasme. Bernard fut obligé de convenir qu'à Belleville même, il n'avait rien de mieux ; et, pour sauver l'honneur de son logement, il fut obligé de se rabattre sur ses pigeons et ses lapins. Quant à Denise, elle n'était plus là ; Mariette s'en était emparée. Les femmes, en pareil cas, font toujours bande à part. Elles veulent voir avec plus de soin, et passent une inspection infiniment plus minutieuse. Il faut qu'elles sachent le prix des étoffes et les noms des marchands ; enfin, mille détails dont notre sexe ne s'inquiète guère.

Ce fut sous ces auspices que nous inaugurâmes notre petit intérieur. Cette fête d'amis fut très-gaie, et je me promis de la renouveler souvent. Une jeune femme a besoin de distractions : elle ne peut pas vivre en recluse. J'arrangeai de petites soirées où chacun apporta son contingent de bonne humeur. Un whist, du thé, des gâteaux, voilà à quoi se bornaient ces excès; mais Mariette relevait tout par sa grâce. Elle avait ce tact qui devine tant de choses, cette bonté qui exerce un charme auquel rien ne résiste. On se plaisait chez elle forcément, nécessairement ; jamais maîtresse de logis ne mit son monde plus à l'aise, ne fit les honneurs de son salon d'une manière plus naturelle.

Il y eut alors pour moi une période de repos à laquelle je ne puis songer sans attendrissement. Nous fûmes heureux, réellement heureux; moi, du moins, je le fus. Les nuages qui avaient obscurci les premières heures de notre union s'étaient peu à peu dissipés. J'avais oublié ce qui me portait ombrage pour ne plus voir que ce qui devait me rassurer. Mariette me donnait des preuves réelles d'affection; que pouvais-je souhaiter de plus?

Cependant une chose m'inquiétait, quoique je n'osasse point en parler. Les parents d'Arpajon nous accablaient d'importunités. Quelquefois je revenais de mon bureau, le visage épanoui, croyant trouver ma femme seule et la presser sur mon cœur. Je marchais d'un pas léger, comme un homme content de vivre, et parcourais, sans fatigue, la longue distance qui séparait le ministère de mon logement. Arrivé sur l'escalier, j'amortissais le bruit de mes pas, afin de ménager une surprise à Mariette, et de prêter l'oreille aux bruits de l'intérieur. J'entrais doucement, d'une manière discrète, lorsqu'un gros rire campagnard venait tout à coup déranger mes calculs et troubler mes émotions.

— Bonjour, mon cousin, me disait une voix que je ne pouvais méconnaître.

C'était celle de la grosse Annette, qui croyait remplir un devoir en m'adressant ses politesses du plus loin qu'elle m'entendait. J'entrais dans le salon, et je la trouvais installée sur le canapé, qu'elle remplissait de son énorme carrure.

— Ah! c'est vous, cousine? lui répondais-je; encore à Paris? vous y prenez goût, à ce qu'il me paraît.

— Dame! mon cousin, ripostait la commère, c'est que la ville ne manque pas d'agrément. Il y a un peu plus d'églises ici qu'à Arpajon, soit dit sans offenser personne. Et puis, ajoutait-elle en prenant la main de ma femme, assise à ses côtés, je ne puis pas passer huit jours sans la voir, cette petite. Que voulez-vous? mon cousin, c'est quasiment mon enfant.

— Bonne Annette! disait ma femme en lui rendant ses caresses.

Ces échanges d'affection me causaient des impatiences, et, faute de leur donner une autre issue, j'accablais la villageoise d'attaques indirectes et peu hospitalières.

— Ah çà, lui disais-je, il y a quelque poussière dans les chemins, à ce qu'il me semble, ma cousine?

Je dirigeais en même temps mon regard vers les traces que ses souliers avaient laissées sur le parquet ordinairement si net de notre salon. Ma femme souffrait visiblement de mes grossièretés, et cherchait à les réparer en redoublant d'attentions

pour sa cousine. Quant à celle-ci, ces coups d'épingle la touchaient peu ; ils s'émoussaient sur elle comme une lance sur la peau d'un buffle :

— Dame ! oui, disait-elle, mon cousin, mais nous allons aviser à mettre cela en ordre avec Mariette ; allez, ne vous inquiétez pas, nous avons bien le temps. Je passe trois jours ici. Cette pauvre chère enfant, il me semble qu'il y a un siècle que je ne l'ai vue.

Sur ces mots, les caresses recommençaient, et Mariette s'y prêtait avec un plaisir visible. Je ne saurais dire combien ces scènes me fatiguaient. Il est des répugnances de pur instinct et que tous les raisonnements du monde ne sauraient vaincre. J'avais tort, je le sentais bien ; je manquais d'égards, je me conduisais en homme mal élevé. Mariette avait longtemps vécu à Arpajon, chez les Maréchal ; lorsqu'elle les recevait, ce n'était qu'un échange d'hospitalité. J'aurais dû respecter en eux les hôtes de ma femme. J'étais inexcusable, et souvent je me le reprochais, en me promettant d'être meilleur et plus affable à l'avenir. Et pourtant, toutes les fois qu'Annette ou Simon reparaissaient au logis, je leur faisais le même accueil. J'espérais ainsi les éloigner, les lasser, les forcer à la retraite. C'était mal connaître les villageois. Au moment où je croyais les avoir vaincus, ils frappaient de nouveau à notre porte. Annette surtout se montrait sans pitié et se vengeait à sa manière.

— Mon cousin, disait-elle en se délivrant d'un énorme panier, le père Maréchal a songé à vous ; voici deux belles poulardes qu'il vous envoie. C'est engraissé chez nous, et rien qu'avec du grain. Vous goûterez ça, cousin ; le roi ne se met rien de mieux sous la dent. Et toi, ma petite, ajoutait-elle en s'adressant à Mariette, Simon t'envoie un gâteau au miel. Tu sais bien, ceux que tu aimais tant.

C'était combler la mesure : pendant quatre ou cinq jours, nous vivions sur les poulardes du père Maréchal et sur les gâteaux du cousin Simon. Je ne pouvais supporter l'idée des obligations que je contractais en les acceptant, en les consommant d'une manière ostensible. Plus d'une fois, je me vis sur le point de quitter la table et d'aller prendre mon repas ailleurs. La crainte de blesser Mariette me retenait seule et me décidait à me contraindre.

Ce qui n'avait été pour moi, au début, qu'une suite de piqûres, se changea bientôt en une blessure profonde. Je voyais que, malgré mes répugnances opiniâtres, Mariette ne voulait pas rompre ses relations. Elle se rangeait évidemment du côté

des Maréchal et leur donnait raison contre moi. Seule, elle eût pu les éloigner ; elle ne le faisait pas, elle me les imposait. Cette résistance avait lieu sans éclat, sans bruit, et, par cela même, n'en était que plus intolérable. J'eusse préféré les explications les plus vives à ce silence désespérant. J'étais ulcéré ; je m'en ouvris à Grandchamp.

— A qui le dis-tu, mon fils ? s'écria le vieillard : est-ce que tu crois que je ne l'ai pas remarqué ? Elle est retombée dans leurs mains, à ceux d'Arpajon ! Ah ! la cruelle enfant !

— Grandchamp, lui dis-je, jusqu'ici, je me suis contenu ; mais je vous déclare que ma patience est à bout, la vue de ces gens-là m'exaspère.

— Et moi donc, mon fils ! Quand j'y songe, vois-tu, je ne sais ce qui me retient d'aller leur dire ce que je pense, à ces intrigants.

— Eh bien ! Grandchamp, je m'en charge. Vous m'appuyez, n'est-ce pas, vous êtes de mon côté ?

— Oui, mon fils, dit le vieillard d'une voix irritée. Cependant ne va pas fâcher Mariette, ajouta-t-il avec une inflexion plus douce ; un rien suffit pour la mettre à la mort.

— Soyez tranquille, lui dis-je.

L'appui de Grandchamp me donnait quelque force ; je résolus de provoquer une explication. Cependant plusieurs occasions se présentèrent sans amener de résultat. Au moment décisif, je voyais Mariette si calme, se possédant si bien, que je craignais de troubler, pour un léger motif, la paix qui jusqu'alors avait régné dans la maison. Enfin j'éclatai.

Annette était venue, selon sa coutume, passer quelques jours à Paris, et je n'avais pas excédé, à son égard, la limite de mes hostilités ordinaires. Cependant, au moment où elle allait prendre congé, ma femme s'approcha de moi et me dit d'une voix caressante :

— Mon ami, j'ai une grâce à te demander.

— Parle, lui répondis-je, Mariette ; tu sais bien que tu n'as pas de refus à attendre qe moi.

— Mon Dieu, oui, Édouard, reprit-elle avec un accent plein d'une séduction infinie ; je sais que tu es bon, et c'est pour ta bonté que je t'aime. Mais, avant que je m'explique, promets-moi de m'accorder ce que je désire.

— Est-ce pour toi, Mariette ? lui dis-je en jetant un regard sur la cousine, pour toi seule ?

— Oui, mon ami, c'est pour moi.

— Eh bien ! Mariette, si c'est pour toi, je te le promets.

— Voici alors ma requête, mon ami. Le père Maréchal est malade ; il désire me voir. Il faut que tu me laisses aller passer deux jours à Arpajon.

— A Arpajon ? m'écriai-je, en me révoltant, comme un taureau sous le fer du piqueur.

— A Arpajon, me dit Mariette avec calme.

— C'est bien vrai que le père Maréchal l'appelle à cor et à cri, cette chère enfant, ajouta la cousine en mêlant son mot à l'entretien.

— Jamais ! m'écriai-je exaspéré.

— Tu viens pourtant de t'engager tout à l'heure, Édouard, dit Mariette en prenant un air résolu que je ne lui connaissais pas.

— A Arpajon, à Arpajon ! répétai-je coup sur coup. Moi ! te laisser aller chez des gens qui m'obsèdent, que je voudrais voir à mille lieues, qui me font prendre ma propre maison en horreur ! Jamais, te dis-je, jamais !

Je venais de porter un double coup au cœur de ma femme. D'un côté je rétractais une parole donnée; de l'autre j'offensais devant elle une parente. Pour la première fois, la cousine Annette parut être sensible à ces procédés, elle pâlit, et je vis une larme couler entre ses cils. Quant à ma femme, elle ne pleurait pas; mais il se passa sur son visage une révolution soudaine. Ses traits, naturellement doux, prirent une expression de fermeté, de dureté même. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'étaient les symptômes d'une volonté inflexible; aussi alla-t-elle droit au but sans ménagement :

— Est-ce votre dernier mot, Monsieur, me dit-elle ?

Ce changement de langage suffit pour ébranler ma résolution, et le ton de ma réponse s'en ressentit.

— Oui, Mariette, lui dis-je.

— Vous ne voulez pas que j'aille à Arpajon ?

— Non, lui dis-je, sentant toute ma colère revenir à ce mot.

— Eh bien ! Monsieur, reprit-elle avec une majesté souveraine, que vous le vouliez ou non, je pars.

— Nous partons, ajouta la cousine en me jetant un regard de défi.

Elles quittèrent en effet la maison l'une et l'autre sans que j'eusse le temps de me remettre d'un si rude assaut. C'était la première bataille qui se livrait dans mon intérieur, et longtemps je demeurai affaissé sous le poids de ma défaite.

XXXIII

UNE RENCONTRE.

Il fallut s'y résigner; désormais le voyage d'Arpajon devint l'une des plaies de mon ménage comme les visites des Maréchal. A ce prix, la paix fut conclue et l'harmonie régna de nouveau; Mariette redevint ce qu'elle était auparavant, d'une humeur égale et d'une angélique douceur. Sur un point seul, elle ne cédait pas; ses absences devenaient chaque jour plus fréquentes.

Quelquefois je me plaignais de ces déplacements et de l'abandon dans lequel ils me laissaient. Si j'avais recours au langage d'un maître, Mariette prenait ses plus grands airs. Si je me renfermais dans des reproches affectueux, elle me répondait sur le même ton. Un jour qu'elle venait me faire ses adieux je repris mon thème et elle m'interrompit :

— Mon ami, me dit-elle, je vois que tu n'es pas bien guéri. Avoue-le, tu as des papillons en tête.

— Moi, lui répondis-je, du tout. Ce qui m'afflige, c'est de te voir quitter ainsi ta maison.

— Écoute, Édouard, veux-tu faire une chose? cela arrangera tout, me dit-elle, en cherchant à me gagner par un sourire.

— Parle, lui dis-je.

— Viens avec nous, me répondit-elle.

Annette se trouvait à ses côtés quand ma femme me fit cette proposition; elle y joignit ses instances.

— Oui, mon cousin, me dit-elle, cette petite a raison et vous aussi. Il n'y a pas de bon sens que vous demeuriez ici pendant qu'elle est là-bas. Venez avec nous, ce sera du bonheur pour tout le monde. Le père Maréchal sera-t-il enchanté de vous voir! Il parle souvent de vous, allez ! Voyons, décidez-vous. Dame, chez nous, on n'y met pas de façons; on y a le cœur sur la main. Venez, mon cousin, venez.

La villageoise parlait avec tant de volubilité qu'on parvenait difficilement à placer un mot tant que ses périodes n'étaient pas à leur terme. Cependant Mariette put ajouter :

— Viens avec nous, mon ami, nous prendrons désormais tes jours.

Si j'avais pu me laisser entraîner par cette offre, l'intervention de la cousine eût suffi pour m'en empêcher. Je comprenais l'intention de ma femme et lui en savais gré. C'était me dire

qu'elle n'avait à rougir d'aucun de ses actes, puisqu'elle me conviait à en être le témoin. Mais, d'un autre côté, aller chez les Maréchal, me répugnait profondément. Ils avaient détruit mon repos, troublé la paix de ma maison ; cette pensée devait rester dans mon cœur comme un levain éternel. Ce fut ce sentiment qui dicta ma réponse :

— Non, Mariette, non, lui dis-je. Mes affaires sont à Paris ; je n'en vais pas chercher si loin.

Ma femme n'insista plus, elle me tendit la main et ajouta d'un ton doux et triste :

— Eh bien ! alors, adieu, mon ami.

Elle partit avec Annette, et les deux voyageuses n'étaient pas sur l'escalier, que je regrettais déjà de ne pas m'être rendu à leurs prières.

Cependant j'espérais que Mariette sentirait d'elle-même combien ces absences répétées étaient sans excuses. Il me semblait impossible que la voix de la raison ne se fît pas entendre, qu'elle maintînt de la sorte un schisme éternel dans notre intérieur. Après tout, je ne m'étais montré ni un despote, ni un sermonneur, et c'était le moins que je fusse payé par un peu de déférence.

Lorsque Mariette rentrait au logis, après une de ses excursions, je me berçais de l'idée que ce serait la dernière, et qu'elle avait dit à Arpajon un adieu définitif. Je redoublais alors de soins, cherchant à lui faire comprendre, par ce langage indirect, ce que je n'osais pas ouvertement lui déclarer. Elle s'y prêtait avec plaisir, et se montrait heureuse de mes prévenances. Le charme durait tant qu'Annette ne reparaissait pas à l'horizon. Mais sitôt que la grosse villageoise se montrait de nouveau sur notre seuil avec ses joues rebondies et ses paniers d'approvisionnement, adieu mes petits calculs. Mariette était rendue aux souvenirs d'Arpajon, et moi à mes ennuis. Le petit complot recommençait, et les deux cousines s'arrangeaient presque toujours de manière à quitter Paris ensemble le lendemain.

Ces épreuves successives amassaient dans mon cœur des réservoirs de fiel. Je sentais mes colères grandir devant une révolte si longue. J'étais le chef du ménage, après tout, et ce que je me contentais de désirer en secret, j'aurais pu l'imposer tout haut. Je pouvais contraindre ma femme à rester dans son intérieur et interdire ma porte aux gens qui me déplaisaient. Un instant je m'en sentis la force et fus sur le point de faire acte de volonté. Une pensée me retint. Je rompais ainsi le mystère d'Arpajon ; mais je ne l'éclaircissais pas. Si ma dignité m'ordonnait

de prendre une résolution rigoureuse, ma jalousie me conseillait de procéder par des moyens plus détournés. Je pouvais m'emparer du rôle de maître ; je préférai celui d'espion.

Assister en témoin invisible à ces voyages, voilà quel fut dès lors mon projet; je me gardai bien de m'en ouvrir à Grandchamp; il en eût averti sa fille. J'aurais pu aussi profiter de l'offre que m'avait faite Mariette, et l'accompagner à Arpajon Cette surveillance ostensible ne répondait pas à mon dessein. On eût combiné les choses de manière à ce que rien ne blessât mes yeux, et le côté énigmatique de ses absences m'eût échappé. Je ne voulais pas d'un voyage à la Potemkin, où tout eût été d'avance préparé pour l'effet, et où j'aurais joué le rôle de dupe devant mes ennemis.

Une fois que ce plan fut arrêté, j'en mûris l'exécution et y apportai une prudence dont je ne me croyais pas susceptible.

Comme premier soin, je m'appliquai à me contenir vis-à-vis de Mariette; ce fut pour moi un grand effort. Elle avait tellement l'habitude de lire sur mon visage, que je craignais d'y laisser voir mon secret. J'avais à me défendre à la fois et de trop d'élan, et de trop de contrainte. L'un eût paru affecté, l'autre eût donné à réfléchir. Autant que je le pus, je me donnai les airs d'un homme qui a pris son parti, qui se résigne, et elle dut s'y méprendre, en effet. Tranquille de ce côté, je m'informai des moyens de transport qui mettent Paris en communication avec Arpajon; je me rendis dans tous les bureaux de diligences et me fis donner une note exacte des heures de départ. Comme j'ignorais le jour où Mariette prendrait de nouveau sa volée, il était essentiel d'avoir d'avance tous ces renseignements afin d'agir au moment décisif en toute sécurité et avec une entière connaissance de cause.

Dès que j'eus recueilli ces informations, je me sentis soulagé; c'était ma revanche que j'allais prendre, une revanche nécessaire. Il me tardait d'agir, de montrer enfin que je n'étais pas un mari de comédie. Chose étrange! lorsque je me trouvai prêt, l'occasion sembla me fuir. Annette ne paraissait plus; Mariette était toute à son ménage. J'aurais dû m'en réjouir; eh bien! non, mon plan était fait; je n'y voulais pas renoncer. Enfin l'inévitable cousine fit une nouvelle descente dans notre logement, c'était prévu, je me tins sur la défensive.

Il m'en souvient, nous touchions aux plus grands jours de l'année, vers la Fête-Dieu à peu près. On avait de grands projets chez les Maréchal, et cette fois il était question de garder ma femme pendant une semaine.

Les deux cousines partirent un dimanche à sept heures du matin. Je feignis un profond sommeil afin de n'avoir pas à composer mon visage. Mais à peine se furent-elles éloignées, que je me jetai hors du lit et m'habillai en toute hâte. J'allai droit aux voitures, et m'adressai au principal bureau. Les places étaient retenues pour trois départs. Je me rendis au siége d'un autre entreprise, même obstacle. C'était jour férié, il y avait foule partout. Un instant je pus craindre que les moyens de transport ne me manquassent, et j'étais résolu déjà à franchir au pas de course la distance qui sépare Arpajon de Paris, lorsque je découvris dans un service plus obscur, une place vacante, la dernière, la seule. C'était une place d'impériale ; je m'en inquiétai peu et l'arrêtai. J'étais presque tenté de la payer au double, afin de mieux m'en assurer. La voiture ne devait partir que dans vingt minutes. N'importe, j'attendis de pied ferme, en surveillant mon modeste équipage d'un œil jaloux et par surcroît de précaution je montai dans la remise même.

Le service fut ponctuel ; à l'heure fixée, je vis arriver deux chevaux ; il vaudrait mieux dire deux fantômes. La bête de l'Apocalypse devait offrir une charpente mieux remplie et des salières moins profondes. Ils avaient la triste robe d'animaux mal nourris, un blanc qui tournait au jaune. A l'aspect de cet attelage, un serrement de cœur me saisit. Je craignis de ne plus arriver. Il me sembla que de tels chevaux ne pourraient jamais ébranler la voiture, et que nous resterions en chemin. Pendant que je faisais ces réflexions, deux corps opaques se dessinaient dans l'ombre, et venaient s'asseoir lourdement à mes côtés. Le caisson en gémit, et mon désespoir s'en accrut. Plus on chargeait l'instrument de transport, moins l'attelage était dans le cas de fournir une longue carrière.

Enfin, à un dernier coup de fouet, les chevaux s'allongèrent sur les traits, et, après une petite oscillation, la voiture roula hors de la remise. J'avais mal jugé les animaux auxquels je m'étais confié ; tout maigres qu'ils étaient, ils suffisaient à leur service. Une fois sur le pavé, ils fournirent un petit trot assez dégagé ; ce n'était pas l'embonpoint qui les incommodait. Nous marchions ; c'était plus que je n'avais espéré. L'esprit plus libre, je regardai à mes côtés, et m'assurai de ce que pouvaient être mes compagnons de route. Le costume indiquait deux campagnards aisés, meuniers ou cultivateurs. En effet, ils exploitaient, l'un des terres, l'autre un moulin dans les environs d'Arpajon. Les paroles qu'ils échangeaient m'eurent bientôt mis au courant de leurs petites affaires.

— Le marché d'hier a-t-il bien tourné pour toi? disait le plus âgé des deux, dont la tête chenue était abritée par un chapeau blanc à vastes ailes. Es-tu content de ta vente, Joseph?

— Mais oui, maître Guillaume, répondait le plus jeune, coiffé d'un chapeau noir aux bords étriqués; oui, Dieu merci, assez bien; à part que les facteurs à la Halle nous serrent un peu trop la gorge. Qu'ils doivent être riches, ces gens-là, depuis qu'ils tondent le pauvre monde!

La conversation continua sur ce pied pendant tout le cours du trajet. L'un ne tarissait pas sur ses farines, l'autre sur ses grenailles. Je savais bientôt à un sac près ce que récoltait celui-ci, et ce que celui-là triturait sous ses meules. Ces confidences ne cessaient que lorsqu'ils apercevaient le long du chemin quelque bouchon familier. Alors maître Guillaume, qui paraissait être le plus altéré des deux, prenait invariablement la parole, et s'adressant au conducteur :

— Dis donc, Cadet, lui disait-il, si nous nous repassions un petit coup de dur? j'ai le gosier d'un sec, aujourd'hui!

— A vos ordres, mes maîtres, répliquait le conducteur, ça n'est pas de refus.

— Et toi, Joseph, qu'en penses-tu, ajoutait le vieillard au chapeau blanc; est-ce que tu ne sens pas le besoin de te rafraîchir un petit brin?

— Comment donc, maître Guillaume, répliquait le jeune homme au chapeau noir; mais deux fois plutôt qu'une. Est-ce que vous m'avez jamais vu bouder, par hasard?

Le conducteur arrêtait alors la voiture, et les trois amis s'acheminaient vers le cabaret, en laissant aux autres voyageurs le temps d'admirer les beautés du site et de s'abreuver de la poussière du chemin. Cette suite de rafraîchissements se prolongea pendant tout l'itinéraire de Paris à Arpajon; vingt fois au moins les libations furent renouvelées. Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, ces haltes m'infligeaient un supplice que je ne saurais peindre. Je me contins d'abord; je connaissais les habitudes des villageois, et savais combien il est difficile de les en détourner. Cependant nous n'avancions pas. Depuis trois mortelles heures, nous parcourions cette route poudreuse, en butte aux feux d'un soleil de juin, et nous n'étions pas encore parvenus à la moitié du trajet.

Quelques efforts que je fisse pour me contraindre, enfin ma mauvaise humeur éclata. Je commençai par quelques allusions détournées, par quelques gestes de dépit; mes campagnards s'y montrèrent insensibles. Au premier bouchon la scène recom-

mença. Je me fâchai alors et adressai des reproches au conducteur. Il siffla ses bêtes et ne répondit pas autrement. Les campagnards causaient toujours de leurs farines. J'étais outré. Quand la voiture s'arrêta pour la dixième fois, j'éclatai, je fis une scène. Personne ne s'en inquiéta. Seulement, après que les trois amis eurent encore ajouté quelque chose à la somme de leurs rafraîchissements, l'un d'eux sortit du cabaret, armé d'un grand verre de vin, et tendant le bras de mon côté :

— Ne faites pas tant le méchant, monsieur le bourgeois, me dit-il ; en voici un pour vous. Avalez de confiance ; ça vous calmera.

Il n'y avait plus à insister après un pareil trait ; je me rejetai au fond de la voiture et feignis de dormir, afin d'échapper à ces persécutions. A force de se rafraîchir, ces trois hommes étaient complétement avinés. Chez le conducteur, le vin agissait dans un sens dont je ne pouvais que me féliciter. Il s'en prévalait pour fouetter ses chevaux avec une énergie croissante et les jeter dans des allures qui semblaient ne pas être de leur goût. Chez les deux paysans, le vin se traduisait par des intempérances de langue poussées à l'excès. Ils firent la chronique scandaleuse d'Arpajon et de toute la contrée environnante. Le jeune homme semblait surtout bien au fait des petites aventures du pays. Dans l'un de ses récits, il vint à prononcer le nom de Maréchal. Ce nom fit sur moi l'effet d'un timbre sur une surface de métal ; je redoublai d'attention.

— Dame ! oui, c'est comme ça, maître Guillaume, disait le jeune villageois ; ils refleurissent, les Maréchal. Ça n'était pas de trop ! Ils en avaient grand besoin.

— J'en sais bien quelque chose, Joseph, répondit le vieillard. Pour trois sacs de blé qu'ils me redevaient, il m'a fallu attendre six mois. Encore me suis-je payé en mouture.

— Eh bien ! aujourd'hui plus de ça, maître Guillaume ; il y a du mieux chez eux ; il suffit d'y jeter un coup d'œil en passant. On aperçoit des gens aisés, quoi ! des gens très-aisés : il y en a même qui disent que la fille Annette a quelque chose sur le grand livre de l'État ! Je n'en jurerais pas, je ne l'ai pas vu ; mais ce qui est certain, c'est que d'aucuns le disent.

— Alors ça doit être, répliqua sentencieusement le villageois au grand chapeau ; ça doit être, Joseph.

— Et Simon, ajouta le jeune homme, un garçon que j'ai vu à rien, ne sachant pas s'il aurait un sac à crédit pour faire un peu de travail ! Aujourd'hui le voilà en première ligne à Breuillet ! Il a encore ajouté une nouvelle meule ces temps passés. J'ai

même entendu dire qu'il allait avoir une mécanique anglaise, enfin tout ce qu'il y a de mieux ! Ça ne donne-t-il pas de quoi penser, maître Guillaume ?

L'interlocuteur du jeune homme ne répondait pas, et j'entr'ouvris les yeux pour voir ce qui l'empêchait de donner à sa langue l'essor accoutumé. C'était le vin ; il pesait sur ses yeux. Pour le tirer de cet assoupissement, il fallut que son voisin lui signalât l'approche d'un bouchon célèbre :

— Eh ! l'ancien, dit le jeune homme en secouant le vieillard, nous voici au Panier-Fleuri. Cadet, mon garçon, une dernière tournée ? Ça laissera aux chevaux le temps de souffler ! En bas, l'ancien ! en bas !

Ils descendirent pour la quinzième fois de l'impériale, toujours sous le prétexte spécieux de se rafraîchir. Je m'étais résigné et restai immobile. J'espérais d'ailleurs que l'entretien se ranimerait à la suite de cette halte, et que j'y apprendrais quelque chose au sujet des Maréchal. En effet, en remontant, maître Guillaume avait la langue plus déliée, et avec la lucidité opiniâtre de l'ivrogne, il se souvint du point où en était resté l'entretien au moment où il s'était endormi.

— Qu'est-ce que tu me racontais donc des Maréchal, mon petit Joseph, mon bon Joseph ? dit-il dans un excès d'effusion que le vin développait chez lui.

Le jeune homme supportait mieux l'épreuve de cette série de rafraîchissements ; il reprit la parole :

— J'ai dit, maître Guillaume, qu'il y a quelque chose là-dessous, et que je crois savoir où gît lè lièvre.

— Bah ! raconte-moi ça, alors, mon gars, — dit le vieillard. — Tu sais des histoires, et tu les gardes pour toi ! Fi donc ! l'égoïste, fi !

— Eh bien ! vous vous souvenez de cette fille de Verrières qui passa quelque temps chez les Maréchal ! Vous vous en souvenez, maître Guillaume ?

— Si je m'en souviens, Joseph ! Je m'en souviens comme si c'était d'hier ! Elle fit assez d'effet à Arpajon ! Les Maréchal en étaient-ils fiers !

Les deux interlocuteurs arrivaient sur un terrain brûlant ; évidemment c'était de Mariette qu'il allait être question. On peut se faire une idée du trouble que j'éprouvais. Qu'allais-je entendre ? Que pouvait savoir ce villageois ? L'entretien continua :

— Voici la chose, maître Guillaume, dit le jeune homme. Quand la jeune fille est entrée chez les Maréchal, ils étaient au

plus bas; six mois après, il y avait profusion chez eux. Ne trouvez-vous pas qu'il y a là du louche ?

— Du louche, je veux le croire, Joseph; mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Dame ! que cette petite leur a fait du bien, maître Guillaume. On dit que son père est aisé ; il les aura secourus.

Le fil conducteur m'échappait; j'attendais un éclaircissement plus complet. Le vieillard reprit la parole :

— Et cette petite, dit-il, qu'est-elle devenue, Joseph ?

— Mariée à Paris, maître Guillaume, très-bien mariée ! A un chef supérieur des gabelous, vous savez, de ceux qui sondent nos chariots.

— Ah ! dit le vieillard de plus en plus alourdi, je comprends, Joseph.

— Dès le moment que le Parisien l'a prise, maître Guillaume, s'écria le jeune homme, il n'y a plus rien à dire; ça passe l'éponge sur tout. Ils sont comme ça ces Parisiens, toujours bons garçons. Voilà un chef de gabelous bien heureux.

J'étais à la torture ; je me trouvais là, sur la sellette, à leur merci.

— Mais raconte-moi donc la chose, Joseph : j'aime tant ces petites histoires : ça me ragaillardit.

— Vous le voulez, maître Guillaume; eh bien ! écoutez; je vas vous dire tout ce que je sais.

XXXIV

LES ÉNIGMES.

On devine sans peine l'intérêt avec lequel je recueillais ces détails. L'homme que les deux villageois nommaient un chef de gabelous était là qui les écoutait. Tout employé est un gabelou pour les gens de la campagne. C'était bien moi qu'ils vouaient à un rôle ridicule ; c'était bien Mariette qu'ils désignaient aussi. Enfin, j'allais tout savoir : le jeune meunier avait promis des révélations, il commença :

— Figurez-vous, maître Guillaume...

— Un moment, Joseph, dit le vieillard en l'interrompant, voici le *Grand-Acacia.*

— Bah ! qu'importe ? répliqua le jeune homme, fâché de se voir troublé dans son discours.

— Joseph, Joseph, reprit le vieux cultivateur, ne parle pas

légèrement du *Grand-Acacia* ; un bouchon sans pareil, un coin de choix, unique pour les qualités. Voici soixante ans que je suis de ce monde, eh bien ! jamais je n'ai passé ici sans débrider ; jamais.

— Vous m'en direz tant, maître Guillaume.

De toutes les haltes qu'avaient faites ces compagnons, aucune n'auriat dû me contrarier autant que celle-ci, et cependant j'en ressentis presque de la joie. Elle m'apportait une sorte de répit, un soulagement momentané. Cette trêve, il est vrai, ne fut pas longue ; mes voisins eurent bientôt vidé un ou deux flacons et regagnèrent lourdement leur siége aérien.

— Eh bien ! Joseph, dit le vieux campagnard en achevant son escalade ; t'avais-je trompé ? N'est-ce pas que c'est du chenu ?

— Un vrai velours, répondit le jeune homme ! un vin plein de conscience !

La voiture s'ébranla, et le bruit des roues m'empêcha d'entendre quelques mots de l'entretien. Heureusement le vieux cultivateur éleva le ton :

— Maintenant que ce petit vin t'a mis en voix, Joseph, dit-il à son interlocuteur, si tu reprenais ton histoire.

— Tiens, maître Guillaume : ça vous revient à présent. Quelle histoire donc ? ajouta le meunier en homme qui y met un peu de coquetterie.

— Celle des Maréchal ; tu le sais bien, Joseph.

— Par ainsi, reprit le jeune meunier, cette petite de Verrières descendit chez les Maréchal, c'est un point convenu. Chez les Maréchal d'Arpajon, entendons-nous bien. Elle y passa quatre ou cinq mois, je ne dirais pas au juste ; entre quatre et cinq, c'est tout ce que je sais. Dieu merci ! je l'ai assez connue alors ; aux danses surtout. Elle n'en manquait pas une, ni moi non plus. Dame, nous étions bien jeunes, maître Guillaume.

— Rien de plus naturel, Joseph ! Qui est-ce qui n'a pas été jeune ? Va toujours ; que ça ne t'inquiète pas ; ce sont des défauts qui passent.

— Nous dansions donc ensemble, maître Guillaume : et voulez-vous que je sois franc, tout à fait franc avec vous ?

— Sois-le, mon garçon, sois-le. Mets-toi à l'aise.

— Eh bien ! maître Guillaume, j'en tenais un peu pour elle ; voilà le fin mot. A la danse, j'étais le premier à l'inviter ; je la suivais quand elle allait à l'église. C'est qu'elle vous avait l'air

d'une fleur de mai ! Belle, mais belle à croquer ! Des joues d'un rose, et puis des yeux !

— J'en suis garant, dit le vieillard ; je l'ai aperçue souvent, cette petite. Une brune, n'est-ce pas, Joseph ?

— Oui ; mais si blanche ! si blanche !

— Une brune blanche, c'est bien cela. Il me semble que je la vois encore, Joseph. Suis ton histoire, j'y prends goût.

— Je l'ai donc suivie de près, cette jeune fille, dit le jeune homme, et si ce n'avait pas été Simon, nous aurions pu nous entendre. Mais Simon ne plaisantait pas. Il la gardait comme un trésor. Vous connaissez Simon, maître Guillaume ?

— Oui... Simon... répliqua le vieillard à demi assoupi.

— Un gaillard carré, continua le jeune meunier, avec lequel il ne fait pas bon d'avoir des querelles ! Eh bien ! Simon en était amoureux.

Je tressaillis malgré moi en entendant ces mots ; il me sembla qu'ils éclairaient bien des choses :

— Amoureux fou, poursuivit le narrateur. Il le laissait assez voir, le gros garçon ! Il poussait des soupirs à déraciner des chênes ! Aussi on la respectait, sa cousine, car c'était sa cousine, maître Guillaume ; une cousine à Simon, entendez-vous ?

— Sa cousine !... Je le veux bien !... répondit le vieillard, réveillé en sursaut... Je n'ai point d'objection à faire, Joseph. Ton récit est plein d'intérêt : va toujours.

— Faut être juste, père Guillaume, tant que la petite resta chez les Maréchal, il n'y avait rien à dire. C'était au vu et au su de tout Arpajon. Point de catimini, rien qui pût faire jaser. Elle était chez des parents, quoi de plus régulier ? C'eût été votre fille, maître Guillaume, que vous n'y auriez point vu de mal.

— Non, point de mal, répéta le vieux cultivateur, dont les paupières venaient de nouveau de se clore.

— Mais un jour, ajouta le meunier, la cousine s'en alla d'Arpajon. On ne la vit plus sur la porte des Maréchal où elle aimait à se tenir. Il ne vous en souvient peut-être pas, maître Guillaume ?

— Oh ! que si, oh ! que si, dit le vieillard, qui répondait toujours à l'appel de son nom. La preuve, c'est qu'on la disait retournée chez ses parents.

— C'est cela, s'écria le meunier ; chez ses parents ! Arpajon le crut, Arpajon s'y trompa. Eh bien ! maître Guillaume, c'est ici que l'intrigue commence.

Sur ce mot d'intrigue, le vieillard se remit sur son séant et se

frotta les yeux ; moi, tout en feignant de dormir, je n'avais point assez d'oreilles pour écouter.

— Je m'étais piqué au jeu, reprit le meunier. On peut donner le change à tout le monde; à moi, c'est autre chose, j'y vois clair. Je remarquai d'abord que depuis le départ de la cousine, Simon venait moins souvent à Arpajon. Il restait à Breuillet et gardait son moulin. Jusque-là c'était bien. Ce qui était moins clair, c'est qu'il ne bougeait plus et négligeait ses affaires. Il envoyait des valets là où il aurait dû venir lui-même ; enfin une foule de choses qui frappent ceux qui sont du métier. Oh ! alors, je me dis : — Il y a une anguille sous les roches du moulin. Vous n'auriez pas pensé autrement que moi, maître Guillaume?

— En effet, répliqua le vieillard devenu attentif depuis que le jeune homme avait parlé de Breuillet, et tu verras tout à l'heure que j'ai aussi l'œil ouvert quand il le faut ; continue, Joseph, continue.

— Un jour donc, maître Guillaume, je me mis dans la tête de savoir ce qu'il y avait là-dessous. Ah ! Simon, me dis-je à part moi, tu crois avoir trop bon marché de nous ; les gens de Saint-Maurice ne sont pas si simples qu'ils en ont l'air : ils peuvent en remontrer à ceux de Breuillet. Et puis, voyez-vous, l'ancien, j'en tenais encore un peu, de la petite ! Bref, tout cela réuni m'émoustilla. J'y regardai de plus près, je surveillai mon monde. D'abord rien ; mais rien ! C'était désespérant. Ma foi ! maître Guillaume, j'allais y renoncer de franc jeu, lorsque le hasard me fit mettre la main sur ce que je cherchais.

— Voilà de ses coups, à ce diable de hasard, dit le vieillard; tu verras tout à l'heure, Joseph.

— J'allais un soir à Dourdan, continua le meunier, pour y faire quelques achats...

— Juste comme moi, s'écria le vieux cultivateur, quand je revins de la foire de Limours. Va toujours, Joseph.

— J'allais à Dourdan, reprit le jeune homme, lorsqu'en passant à Breuillet, je crus voir de loin, sur le pré de Simon, quelque chose de blanc qui allait et venait. Diable ! m'écriai-je, si c'était cela. Vite, vite, je descends de ma bête, et vais l'attacher à un arbre, au plus épais du taillis, de manière à ce qu'elle soit en sûreté, puis je me dirige à pas de loup vers le moulin de Simon. Vous savez, maître Guillaume, que le moulin est sur la rivière d'Orge et la maison de maître à cinquante pas de là ; entre les deux s'étend le pré. L'ombre blanche s'y voyait encore. On ne pouvait rien distinguer de plus ; il faisait noir comme dans un four. Cependant je jugeais bien que c'était une femme.

J'aurais pu me contenter de cela ; eh bien ! non, je me butai ; je voulus savoir la chose plus au long ; je voulus que rien n'y manquât. Ah ! Simon, ah ! sournois de Simon, me disais-je, je te tiens, je ne te lâcherai qu'à bonnes enseignes. Et puis je me sentais le cœur ému, maître Guillaume ; la chose avait pris un petit air d'aventure qui me le chatouillait.

— Comme moi, dit le vieillard, tout comme moi, Joseph.

— Je remarquai qu'en se promenant, ajouta le meunier, elle côtoyait une haie vive où je pouvais arriver sans être aperçu. La haie était rude, des piquants partout. C'est égal, je m'y risquai. J'arrivai ainsi sur l'un des points du pré où elle passait en se promenant. J'avais si bien ménagé mes mouvements, qu'elle n'avait rien entendu. Elle arriva droit sur moi, et, quoique un peu troublé, je ne perdais rien de ce que je voulais voir. Elle passa à me toucher, et je la reconnus parfaitement, la petite. C'était elle, la cousine aux Maréchal. Et Arpajon qui la croyait chez ses parents !

— Voyez un peu, s'écria le vieillard, que de malice dans les jeunes filles !

— Attendez, maître Guillaume, tout n'est pas achevé. Voilà donc la petite enfermée tête à tête avec ce gros garçon. Les voilà logés ensemble et sous la même clef. Maintenant, devinez une chose.

— Laquelle ? dit le vieillard.

— Devinez combien de temps elle y est demeurée, maître Guillaume.

— Elle n'y serait restée qu'un jour, Joseph, que ce serait encore trop. Il faut si peu de temps pour perdre une fille !

— Un jour, maître Guillaume, vous êtes loin de compte ; mettez-en un peu plus, s'il vous plaît.

— Eh bien ! un mois alors.

— Six mois, maître Guillaume, six grands mois, bien longs, bien pleins ; été comme hiver, toujours en compagnie de ce gros garçon. Je vous demande un peu ce qu'ils faisaient là tous deux quand la rivière d'Orge était prise par les glaces et que la mécanique ne marchait pas.

— Quel scandale ! dit le vieux cultivateur.

— Dites donc, maître Guillaume, ajouta le jeune meunier en poussant son voisin du coude, et le chef supérieur des gabelous ! En voilà-t-il un qui en a eu de la chance !

Des éclats de rire auxquels se mêlèrent ceux du conducteur accueillirent cette saillie. Qu'on juge du supplice où j'étais ! A l'appui de ce que racontait ce jeune homme, se groupaient les

circonstances qui semblaient en confirmer la vérité : les préférences obstinées de Mariette pour ses parents d'Arpajon, ses voyages continuels, ses luttes à ce sujet, luttes où leur influeuce prévalait toujours sur la mienne. Je me souvenais aussi des haines de Grandchamp, où éclatait l'instinct d'un père.

Cependant l'entretien s'était renoué entre les deux amis, cette fois la parole appartenait au vieillard :

— Tu m'as raconté une histoire, Joseph, dit le vieux cultivateur, en changeant en éventail les vastes ailes de son chapeau; je vais te régaler à mon tour. Tu sais que je rends toujours tournée pour tournée, politesse pour politesse.

— C'est la vérité, maître Guillaume, on vous connaît pour ça. Vous avez volontiers le cœur à la poche, on le sait.

— Eh bien ! écoute, mon garçon, je te parlais de Limours tout à l'heure, je t'en parlais, n'est-ce pas ?

— Oui, vous m'en parliez.

— Eh bien ! j'en revenais de Limours, Joseph, entre sept et huit heures du soir, il y a, ma foi, déjà quelques années de cela. J'avais Bijou entre les jambes. Tu n'as pas connu Bijou ? Non. Eh bien ! figure-toi la perle des chevaux.

— Et où alliez-vous avec Bijou, maître Guillaume ? lui dit le jeune homme qui prévoyait une digression.

— Nous rentrions chez nous, Joseph, à Saint-Yon. La foire de Limours avait été dure ; il avait fallu attendre un peu tard. Et puis un verre de vin par-ci, un verre de vin par-là, on n'en a jamais fini. Pour regagner le temps, Bijou allait d'un joli trot, d'un trot bien rond. Il n'y avait rien à lui dire, à cette bête : elle savait mieux que moi comment il fallait marcher. J'étais arrivé ainsi, en rien de temps, à Vaugrigneuse, par les petits chemins. Bijou les connaissait comme personne, on pouvait aller avec lui les yeux fermés. Je ne songeais donc à rien, lorsque tout à coup, il me débouche d'un sentier un homme qui s'en allait à toute bride, et qui, en passant à côté de moi, me cogne la jambe, sans dire gare, comme un vrai malotru. Conçois-tu ça, Joseph ? entre huit et neuf heures du soir.

— Un chef de bandits, répliqua le jeune homme.

— Je le crus d'abord, mon garçon, mais il n'en avait pas la mise. Des habits de meunier comme les tiens ; un grand chapeau blanc, une veste. La nuit était claire, je pus voir cela. Je me fâchai, comme tu le penses, et lui dis quelques gros mots; il ne répondit pas et pressa son cheval. Les choses en seraient restées là, sans ce diable de Bijou.

— Sans Bijou ?

— Oui, sans Bijou ! il ne voulut pas en avoir le démenti ; non, Joseph, il ne le voulut pas. C'est un cheval qui avait de l'honneur, il ne se laissait pas humilier. Quand il se vit serré de près, il partit comme l'éclair. Plus moyen de le retenir, il avait le diable au ventre. L'autre avait pris les devants. Bijou voulait les regagner, il n'était pas habitué à passer en second. Il faut l'avouer, Joseph, c'était bien lui qui était le maître ; il en faisait à sa guise, ce soir-là.

— Je le crois sans peine, maître Guillaume ; et l'autre, comment s'en tirait-il ?

— Vaillamment, mon garçon, très-vaillamment ; je crois même, Dieu me damne ! qu'il se jouait un peu de moi. Il me mena ainsi jusqu'à Breuillet. Nous fûmes battus, là, bien battus ; Bijou resta longtemps à s'en consoler.

— Et à Breuillet, que vous arriva-t-il, maître Guillaume ? dit le jeune homme en ramenant toujours l'interlocuteur à son récit.

— A Breuillet, mon garçon, je ne trouvai que le cheval. Belle bête, ma foi. Bijou s'approcha de lui pour voir à qui il avait eu affaire ; entre chevaux on se doit des égards. Des jambes comme des fuseaux, une tête pointue, enfin un joli animal. On l'avait attaché à un orme, précisément devant le moulin de Simon. Ceci m'intrigua, comme tu penses bien. Je mis Bijou à l'abri, afin de le faire un peu souffler et je résolus de rester un moment en sentinelle. Je voulais voir qui prendrait le cheval.

— Ce fut Simon, dit le jeune homme ; il a toujours eu la passion des chevaux.

— Oui, Joseph ; ce fut lui, en effet ; je le vis arriver peu d'instants après. Mais l'histoire n'est pas toute là ; écoute la fin maintenant.

— Allez, maître Guillaume ; allez.

— Tout ceci ne me parut pas clair, mon garçon. Cette course à la diable, ce meunier, ce cheval, ce moulin, je voyais du louche là dedans. Qu'est-ce que je fais ? au lieu de repartir à l'instant même, je ramasse un paquet d'herbes et me mets à bouchonner Bijou. C'était une manière de faire prendre patience à ce pauvre animal. Il était en nage, Joseph ; en nage, lui qui, d'habitude, ne mouillait pas un poil. Tout en faisant cela, je regardais par-dessus la haie pour voir si rien ne bougerait dans le moulin. Pendant une demi-heure, point de mouvement. Il faisait pourtant une nuit charmante. On ne pouvait pas être couché par un si beau temps. Enfin, au moment où j'allais me remettre en selle, j'entends une porte s'ouvrir.

— C'était Simon, dit le jeune homme.

— Toujours ton Simon, répliqua le vieillard, oui, c'était Simon, et à côté de Simon, une jeune fille. Je la vis, ma foi, bien.

— C'était la petite que vous savez, maître Guillaume, la Mariette.

— Eh bien! oui, la Mariette ; mais à côté d'elle, Joseph, il y avait encore un meunier.

— Un meunier? Simon, alors?

— Tu es étonnant avec ton Simon! dit le vieillard impatienté. Non pas, Simon, un autre meunier!

— Et lequel?

— Celui du cheval, pardine, ce n'est point malaisé à comprendre.

— Alors, maître Guillaume, cela faisait deux meuniers et une femme.

— Deux meuniers et une femme, tu l'as dit, Joseph. Je les ai vus tout comme je te vois. Ils se sont promenés sur le pré. Dieu sait combien de temps, tous les deux avec un grand chapeau blanc et une veste comme la tienne. L'un d'eux plus gros que l'autre, voilà tout. Il me semble que je les vois encore.

— Maître Guillaume, dit le jeune homme, confessez-moi une chose, là, sans vous fâcher.

— Parle, Joseph, tu sais bien que je prends tout en bonne part.

— Vous veniez de Limours, n'est-ce pas! Il y a bien quelque *Grand-Acacia* de ce côté.

— Des douzaines, Joseph. Et tous bons! puis, il faisait si chaud, ce jour-là!

— Voilà l'affaire, maître Guillaume, rien d'étonnant que vous ayez vu deux meuniers pour un.

— Mais j'aurais vu deux femmes, alors, Joseph.

Nous arrivions lorsque cet entretien se termina. Arpajon se montrait dans le lointain. Je n'ai pas besoin de dire sous l'empire de quelles impressions j'y arrivais!

XXXV

LA SURPRISE.

La voiture s'arrêta au centre d'Arpajon devant un café qui servait de bureau à l'entreprise. En province, de tels cumuls sont fréquents; on a ainsi dans les voyageurs des clients-obligés, et les heures d'attente tournent à l'avantage du débit. Mes deux

compagnons de route ne résistèrent pas à cet attrait : descendus les premiers, ils allèrent s'attabler dans un coin, et aux flots de vin qu'ils avaient bus, ils ajoutèrent des flots de bière. Quant à moi, j'avais hâte de me délivrer de tels voisins. A peine eus-je touché le sol que je m'éloignai en me fiant au hasard sur la direction que je devais prendre.

Il était deux heures, et un soleil d'été inondait la grande rue d'Arpajon. Pas la moindre brise, rien qui adoucît l'ardeur de l'atmosphère. J'étouffais dans cette enveloppe de flamme; je ne savais où trouver un peu de fraîcheur pour mes poumons haletants.

La première difficulté était de savoir où logeaient les Maréchal. Il n'en manquait pas qui portaient ce nom; je le lus sur plusieurs enseignes. Ici c'était un épicier, plus loin un mercier, ailleurs un charron. Ce fut à ce dernier que je m'adressai.

— Un Maréchal, me disais-je, doit connaître ceux qui portent le même nom que lui.

Je pénétrai hardiment dans la maison ; les pièces du rez-de chaussée étaient vides. Cependant les chiens aboyaient, et, à ce bruit, le maître du logis accourut. Je lui exposai poliment mon embarras.

— Dame ! Monsieur, me dit-il, ça n'est point tout un que de trouver vos Maréchal. Il y en a des nichées à Arpajon ! Est-ce Maréchal le forgeron, par hasard ?

— Non, ce n'est pas celui-là.

— Alors, ce sera, Maréchal le boucher, ajouta-t-il.

— Non, c'est un grainetier, à ce que je crois, lui dis-je.

— Attendez donc, un grainetier, reprit-il ; mais c'est qu'il y en a deux Maréchal qui sont grainetiers ?

— Deux grainetiers ! m'écriai-je, deux Maréchal grainetiers.

— Oui, deux, reprit-il, l'un sur la route d'Étampes, l'autre sur la route de la Ferté.

Je fus sur le point de renoncer à mon projet; j'avais perdu toute présence d'esprit. Enfin je me ravisai :

— Le Maréchal dont je vous parle, dis-je à mon interlocuteur, a un parent qui est meunier à Breuillet.

— Ah ! très-bien, me dit cet homme, ce sont, dans ce cas, les Maréchal de la route d'Etampes ; il n'y a pas le moindre doute à avoir. Simon Maréchal, n'est-ce pas ?

— Précisément ! Simon Maréchal !

— Alors, Monsieur, dit le charron en me conduisant sur la porte, il vous faut prendre à gauche et puis marcher droit devant vous.

— Droit devant moi ! lui dis-je.

Mon accent exprimait un peu de doute. Le charron comprit que je désirais quelque chose de plus explicite.

— Droit devant vous, oui, Monsieur. Dame ! la distance est bonne ; il faut que vous traversiez tout Arpajon. Pas moyen de s'égarer ; vous allez suivre la route royale de Paris à Étampes. Une fois au bout de la ville, à votre droite est le chemin d'Egly. La maison des Maréchal est la première sur la gauche entre la rivière et le chemin. Un aveugle s'y retrouverait. Une maison blanche, des volets verts ; deux ormeaux devant. D'ailleurs, le nom est sur la façade.

— Merci, dis-je à l'obligeant charron, qui s'apprêtait à pousser plus loin le luxe des détails, merci, mon brave homme ; c'est plus qu'il ne m'en faut.

Je m'éloignai et repris ma course d'un pas plus assuré. A peine, dans ces divers tâtonnements, avais-je perdu quelques minutes ; elles me semblaient des heures. Je marchais sous un soleil dévorant, au milieu d'un nuage de poussière, et ne ressentais qu'une chose, un impatient désir d'arriver. La poudre du chemin s'attachait à mes habits, à mes cheveux, à mes cils, et je devais prendre là-dessous un visage bien singulier, une physionomie bien étrange. En quelques minutes j'eus franchi la distance qui me séparait de l'extrémité de la ville et arrivai à la limite où la campagne se découvre de nouveau au regard. C'est sur ce point que devait se trouver la maison des Maréchal ; je fis une halte pour reconnaître les lieux.

Le charron m'en avait fait une description exacte ; je retrouvai tout ce qu'il m'avait indiqué. La rivière coulait à cinquante pas devant moi, et le chemin qui conduit à Egly se montrait sur ma droite, entre deux haies vives, jalonnées de peupliers. Je ne m'y engageai qu'avec quelques précautions. C'était l'instant décisif. Si je m'aventurais dans le chemin, je courais le risque d'être aperçu. Mieux valait trouver un endroit d'où je pusse me livrer à une observation préliminaire et surveiller les mouvements extérieurs du logis.

Précisément, le côté du chemin opposé à la rivière formait un talus qu'ombrageait un bois épais. Je m'y engageai, et j'aperçus bientôt la maison du père Maréchal. Il n'y avait pas à s'y tromper ; voici ce qu'on lisait sur la façade :

Maréchal père et fils, grainetiers,
Son, recoupes et farines.
Moulin à Breuillet.

Mariette était là ; je la tenais en échec. Je pouvais enfin me re-

cueillir et songer aux révélations de cette journée. Chaque mot de l'entretien que j'avais entendu résonnait à mon oreille, mêlé de rires insultants. On m'avait trompé, on s'était joué de ma bonne foi. Je n'avais plus de témoins; je pus verser quelques larmes. Je pleurai sur mes amours déçues, sur mon bonheur détruit, sur l'existence à laquelle j'étais désormais voué. Je pleurai sur cette femme condamnée à une expiation intérieure, et punie de sa faute par le mensonge qui en était le fruit. Je pleurai sur nos destinées, tant de fois jointes, tant de fois désunies, et qu'un dernier choc venait de briser. Ces larmes étaient amères, et pourtant elles me firent du bien.

Que faire pourtant ? Une vie en commun était-elle possible désormais ? Le passé n'élevait-il pas entre nous un mur d'airain ? Le sentiment de torts pareils n'excluait-il pas, non-seulement le bonheur, mais même le repos ? Qu'est-ce qu'un ménage où l'abandon ne règne pas, et sur lequel pèse un secret fatal ? Sait-on un enfer qui renferme une torture plus grande ? Il fallait donc rompre, se quitter, se séparer; point d'autre issue à ma position. Eh bien ! de tous les tourments qui me déchiraient, aucun n'était pire que cette perspective. Perdre Mariette, ne plus la voir, même coupable, me semblait une douleur à laquelle je ne résisterais pas. Je comprenais que c'était une faiblesse indigne de moi, et pourtant je ne pouvais m'en défendre. J'aimais mieux m'avilir que m'en détacher.

Alors, de ce conflit intérieur, naissaient des inspirations plus secourables. Pourquoi n'aurais-je pas pitié de celle qui portait mon nom ? A quoi bon envenimer par un éclat des torts sur lesquels je pouvais jeter un voile ? A peine m'était-il donné de rendre les douleurs que l'on m'avait causées; c'était ma seule puissance, la puissance du mal. Mais quelle triste revanche ! Je ne pouvais y songer sans m'en alarmer. Au contraire, si je parvenais à me vaincre, n'y avait-il pas, dans cette victoire même, un plaisir secret, celui que procure à une âme compatissante la conscience de sa générosité ? La résignation ne renfermait-elle pas quelque charme, et n'y avait-il pas de la grandeur à couvrir des fautes irréparables d'un pardon silencieux ?

Cette bonne inspiration triompha ; je sortis du bois avec la pensée de reprendre le chemin de la ville et d'y monter dans la première voiture où je trouverais une place vacante pour Paris. Les occasions ne devaient pas manquer; la plus prompte serait la meilleure. Déjà je me dirigeais vers le chemin, lorsque le sabot d'un cheval qui frappait vivement le sol vint me forcer de nouveau à l'immobilité. J'aperçus un cavalier qui arrivait de la

campagne à toute bride. L'animal était couvert d'écume ; on voyait qu'il venait de faire une course à outrance. Quant au cavalier, il paraissait frais et dispos, et comme s'il eût été habitué à cet exercice violent. Son vêtement était celui d'un campagnard en costume de fête. Son chapeau, rabattu sur ses yeux, ne permettait pas de distinguer ses traits ; on pouvait seulement reconnaître une carrure puissante, des membres vigoureux. Je m'imaginais qu'il allait traverser rapidement la partie du chemin qui le séparait d'Arpajon, lorsque son cheval s'arrêta brusquement devant la porte des Maréchal. Cette circonstance me tint en éveil. L'homme mit pied à terre, et son premier mouvement fut de donner un peu de jeu au feutre qui lui couvrait le front.

— C'est Simon Maréchal, m'écriai-je en le reconnaissant. Comme il s'est hâté de venir ! On voit bien que Mariette est là.

Tristes infirmités du cœur ! Qui expliquera votre empire sur nos résolutions ? A l'instant tous mes bons sentiments s'évanouirent. Je tins mes yeux attachés sur cet homme ; je me demandais pourquoi il accourait si promptement et de si loin ; je ne pouvais m'expliquer cet empressement que par une connivence qui me mettait hors de moi. C'est l'art des jaloux que de faire incliner les choses du côté de l'interprétation la moins innocente !

Simon conduisit son cheval dans une écurie contiguë à la maison, et, quelques instants après il entra chez son père en homme qui connaît les habitudes du logis. A peine la porte se fut-elle refermée sur lui, que, par un mouvement involontaire, je me trouvai sur ses traces. Il me semblait que c'était le moment de me mêler à cette scène de famille. Près d'entrer, je jetai les yeux sur les croisées du rez-de-chaussée qui étaient entr'ouvertes. J'aperçus une vaste pièce entièrement vide. Point de Simon, point de Mariette, personne en un mot. La solitude y régnait. Je fis ce calcul que l'on devait se tenir dans l'autre partie du logis, celle qui donnait sur le jardin et jouissait de l'aspect de la rivière. Cette circonstance dérangea mes projets. J'hésitai un instant, ne sachant à quoi m'arrêter.

J'aurais dû passer outre ; c'était trop simple pour un jaloux. Au lieu de cela, je m'imaginai de tourner la maison et de m'introduire par les jardins. Il était impossible qu'il n'y eût pas de ce côté un point accessible, et qui me permît d'exercer une surveillance. C'était mon espoir ; il ne fut pas trompé. En longeant la haie qui bordait le chemin, je finis par découvrir une ouverture, et arrivai jusqu'à un potager qu'exploitaient les Maréchal.

A l'extrémité du potager s'élevait une charmille, taillée à hauteur d'appui, et derrière la charmille une tonnelle couverte de plantes grimpantes. Un bruit confus de voix s'élevait de ce point, et il s'y mêlait quelques rires joyeux. Je m'y dirigeai en ménageant le bruit de mes pas, et parvins à atteindre la charmille. Là d'un coup d'œil, je plongeai dans l'intérieur des Maréchal.

C'est sous la tonnelle que la famille s'était réunie; je reconnus les divers groupes. Annette était assise sur un banc à côté du père Maréchal; sur le banc opposé, se trouvaient Mariette et Simon dans une pose de familiarité. Mariette avait abandonné sa main au jeune meunier, et causait avec lui de la manière la plus amicale. Entre les deux groupes, se jouait un enfant de quatre à cinq ans, blonde, aux cheveux bouclés, et qui était l'objet de toutes les caresses.

— Viens ici, Berthe, lui disait Annette, viens ici, ma mignonne.

— Comme elle est gaillarde, cette petite fille ! ajoutait le vieillard. Elle pousse que c'est un charme.

Rien ne manquait à ce tableau; tous les visages étaient riants; tous les traits épanouis. Mariette avait un air si heureux auprès de ce gros garçon, elle jouissait si naturellemeut du bonheur d'être à côté de lui. J'allais me montrer et descendre dans la tonnelle, lorsque la cousine Annette me prévint :

— Tiens, s'écria-t-elle, n'est-ce pas la figure de mon cousin que je vois là-bas? Arrivez donc, mon cousin.

Tous les regards se tournèrent vers moi ; j'étais découvert; il n'y avait plus à reculer. Je m'avançai aussi majestueusement que possible. Bientôt toute la parenté m'environna :

— Mon cousin, me dit le père Maréchal, c'est bien aimable à vous d'être venu nous surprendre.

— Bonjour, mon cousin, ajouta le meunier, en me posant sur l'épaule une main qui la couvrit entièrement, soyez le bienvenu.

Cependant Annette avait quitté la place, et, un instant après, elle reparaissait avec une carafe, un sucrier et un verre placé sur une assiette :

— Tenez, mon cousin, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir. Le soleil est si chaud !

— Merci, lui dis-je cérémonieusement, merci.

Ne pouvant pas réussir à me faire boire, Annette se mit à m'épousseter :

— Oh ! comme vous voilà fait, mon cousin ! disait-elle en

poursuivant cette opération, malgré la résistance que je lui opposais.

Ces témoignages d'amitié m'obsédaient, et ma femme lisait dans mes yeux une explosion prochaine. Son premier mouvement, en me voyant paraître, avait été une surprise mêlée de confusion ; mais elle avait su bientôt composer son visage. Elle se possédait maintenant, et son regard semblait défier le mien. Voyant arriver l'orage, elle aimait mieux le devancer.

— Mon ami, dit-elle, pourquoi n'es-tu donc pas venu avec nous ?

— Pourquoi ? m'écriai-je avec dureté, vous me le demandez !

Mariette comprit que j'allais franchir les limites de la convenance. Elle marcha vers moi, fit un signe à Annette, et m'entraînant vers le potager :

— Venez, me dit-elle.

Puis, quand nous fûmes assez loin pour que personne ne pût nous entendre :

— Que signifient ces airs étranges ? me dit-elle, venez-vous exprès de Paris pour m'outrager ?

— A la bonne heure ! m'écriai-je ; nous aurons au moins une explication.

— Ici, non, reprit-elle ; non, Monsieur, nous ne sommes point chez nous. Ailleurs vous aurez le champ libre ; mais ici vous vous tairez.

— Soit, lui dis-je, mais à une condition.

— Laquelle ? me répondit-elle avec un air impérieux. Je verrai s'il me convient d'y accéder.

— C'est que vous ne passerez pas trois jours à Arpajon comme vous en avez fait le projet ; c'est que vous reviendrez à Paris avec moi.

— Et quand cela, Monsieur ?

— Ce soir même, lui dis-je.

— Je le veux bien, Monsieur ; mais, en retour de ma concession, j'en exige une autre.

— Dites, Madame.

— C'est que d'ici à ce soir vous serez pour ces braves gens ce que vous devez être, et que vous aurez d'autres procédés que ceux que vous vous êtes permis. Y consentez-vous, Monsieur ?

— J'y consens, Madame, dis-je, dominé par le sentiment de dignité qui brillait dans son maintien.

— Eh bien ! Monsieur, ajouta-t-elle, retournons vers eux, et qu'il ne reste plus de trace de tout ceci.

J'étais à demi vaincu. Quand nous revînmes sous la tonnelle, Simon et le vieux Maréchal s'y trouvaient seuls, Annette et l'enfant avaient disparu.

XXXVI

LE PACTE.

La journée s'écoula tristement. Je tins ma parole et sus me contraindre. Ma femme était d'ailleurs là. Au moindre nuage, elle opposait les airs altiers dont elle avait déjà essayé la puissance. Cette fois, il est vrai, je me trouvais armé. Les rôles ne furent point intervertis, et si je consentais à paraître calme, on pouvait juger, à des signes certains, que la révolte intérieure n'avait pas cessé.

J'avais promis de rester, de subir l'hospitalité des Maréchal : il fallut s'y résoudre. Pour la famille, ma présence était un événement, et je le vis bien à l'air affairé que chacun prit dans la maison. Annette allait et venait.

— Pardon, mon cousin, me disait-elle, si je vous quitte souvent ; c'est un ménage bien dur que celui-ci ! Si je n'étais pas là, tout s'en irait de travers. Ces hommes, ces hommes, ajouta-t-elle en montrant son père et son frère, je vous demande à quoi c'est bon ?

Les Maréchal riaient aux éclats et semblaient enchantés de ces aménités :

— Riez, poursuivit la grosse Annette, riez, fainéants ! il y a bien de quoi, en vérité ! Voici notre cousin qui arrive par un soleil à fendre les cailloux, et vous ne lui avez pas encore offert seulement un verre de cidre. Comme c'est délicat de recevoir ainsi les gens ! Vous voulez donc le renvoyer à Paris sur sa soif, ce cher cousin !

A ce reproche, les deux hommes se levèrent à la fois, comme si un même ressort les eût touchés ; quelques minutes après je les vis reparaître sous la tonnelle, Simon avec un panier chargé, son père avec deux bouteilles en main :

— Des verres ! Annette, des verres ! s'écria Simon, et vivement. Que nous goûtions notre poiré de Breuillet.

— Du poiré, dit le vieillard, fi donc, mon garçon. Est-ce qu'on offre du poiré à un Parisien ! tu perds le sentiment des convenances. Mon cousin, excusez-le : il récolte cela sur son moulin

même, c'est son faible, voyez-vous. Mais, Dieu merci ! on a autre chose à vous offrir. Tenez, goûtez-moi ceci.

Annette venait d'avancer une table qu'elle avait chargée de verres. Le vieux Maréchal en remplit cinq jusqu'aux bords, puis, donnant l'exemple, il en prit un :

— A votre santé ! mon cousin, dit-il.

Simon s'était également armé ; il répéta le salut de son père. Annette ne reculait pas non plus ; les habitudes de la maison avaient contribué à l'aguerrir.

— A votre santé, mon cousin, répétèrent-ils tous deux.

Seul je mis quelque hésitation dans ce mouvement. Il me répugnait de désarmer tout à fait et de sortir des termes d'une réserve polie. Cependant, un refus eût offensé nos hôtes, et, par un regard, Mariette me rappela ce que je lui avais promis.

— Merci, mes cousins, dis-je en répondant à leur politesse ; merci, ma cousine.

— Et Mariette qui ne boit pas ! s'écria Simon, voyez-vous la petite mièvre !

— Voilà, mon cousin, répondit ma femme en trempant ses lèvres dans le verre, comme un oiseau plonge le bec dans son abreuvoir.

— A la bonne heure, dit le vieux Maréchal, j'aime que l'on fasse honneur à mon vin. Dame ! mon cousin, c'est un vétéran comme moi. On n'en trouve pas beaucoup dans Arpajon qui soient si anciens que lui. Un Beaugency des bonnes années, entendez-vous ? et des premiers crus. Aussi, ça ne sort que dans les grandes occasions. Encore un verre, cousin !

— Non, lui dis-je, c'est bien suffisant.

— Vous avez tort, s'écria le vieillard ; c'est un joli vin tout de même.

Pour échapper à ces obsessions, je me levai et me dirigeai vers le jardin, avec les allures d'un homme qui veut jouir du spectacle des lieux. J'espérais ainsi obtenir quelques minutes de répit, me retrouver seul et réfléchir à ma position. Hélas ! j'avais compté sans Annette. Elle avait aperçu ma manœuvre et m'avait suivi. Au moment où je m'y attendais le moins, j'entendis sa voix.

— N'est-ce pas, mon cousin, me dit-elle, que c'est assez gentil pour de pauvres gens ? Que voulez-vous, tout le monde n'a pas de château ! il faut bien se contenter de ce que le sort nous envoie ! Tenez, voici notre potager ; tout terre de bruyère. Aussi comme le chou y vient ! Voyez ceux-ci, mon cousin, c'est une bénédiction du ciel. Nous en avons à en revendre.

Si je l'avais osé, j'aurais témoigné à la grosse fille, par quelques paroles brutales, combien sa présence avait peu le don de m'agréer. A défaut de ce témoignage direct, je protestai par le silence. Pour tout autre, cette réserve eût suffi ; Annette n'y voyait qu'un motif de plus pour faire tous les frais.

— Et cette rivière, cousin, poursuivit-elle, comment la trouvez-vous ? Est-elle assez charmante à voir entre ces deux prés d'un si beau vert ? On dirait que le bon Dieu l'a faite exprès pour nous, et qu'il la tient remplie à dessein.

Mariette venait de nous rejoindre, et ce fut elle qui répondit à Annette.

— Cousine, lui dit-elle, où est donc votre bateau ?

— Dépecé, ma petite, répondit la villageoise ; il coulait bas ; il a fallu s'en débarrasser. Dame ! tu n'étais plus là pour faire des promenades sur l'eau avec Simon.

Encore Simon ! je rencontrais ce nom partout. Cependant, depuis que j'étais arrivé, j'examinais le meunier, et je n'avais rien surpris qui vînt à l'appui de mes défiances. Simon avait des airs naturels devant lesquels mon esprit restait confondu et qui ne pouvaient s'expliquer que par une complète innocence ou une scélératesse bien raffinée. A en juger par ses dehors, on ne l'eût pas pris pour un séducteur si profond, mais pour un garçon jovial, aimant à rire, aimant à boire surtout. Vis-à-vis de Mariette, il était affectueux sans embarras, et ne montrait rien de ce malaise qui signale un coupable pris en flagrant délit. Qu'en conclure, sinon que cet homme cachait, sous l'enveloppe d'un campagnard, la ruse la plus habile et la plus soutenue ?

Quelque soin que j'y misse, je ne pus me délivrer d'Annette ; elle m'obsédait, elle était toujours sur mes pas. Bon gré mal gré, il fallut tout visiter dans la maison et hors de la maison : l'écurie, la basse-cour, le magasin aux farines, le salon d'honneur, enfin les attenances et dépendances. Tout cela respirait le bien-être, rien n'y manquait. Le mobilier ne sortait pas des limites d'un luxe villageois, mais chaque objet était choisi avec soin. Les étoffes étaient solides, les meubles aussi ; on avait plutôt examiné le bon usage que le coup d'œil, et l'agréable n'avait passé qu'après l'utile. De toutes les pièces, la cuisine était celle qui offrait le spectacle le plus imposant. Vingt casseroles ou chaudrons y étalaient leurs cuivres ; c'est le faste de la campagne.

Nous étions au bout de notre inspection lorsque je m'imaginai entendre, dans une pièce contiguë, des pleurs d'enfant.

— Qu'est-ce ? dis-je à Annette, en lui parlant pour la première fois.

— Ne faites pas attention, mon cousin, me répondit-elle vivement ; c'est la petite fille à la voisine. On va l'emmener.

J'avais tenu ma promesse en entier ; j'étais parvenu à me vaincre. A son tour Mariette tint la sienne, elle annonça aux Maréchal qu'aussitôt le repas achevé elle partirait avec moi pour Paris. La famille se récria, insista, alla jusqu'à la plainte ; Mariette invoqua des affaires urgentes et ne se laissa pas fléchir. Elle comprenait que ma patience était à bout et si elle avait rompu le pacte, à mon tour je ne me serais pas fait faute d'y manquer. Enfin, après bien des soupirs, la grosse Annette se résigna ; le vieux Maréchal et Simon l'imitèrent. Il ne fut question que de dîner gaiement. Les places aux voitures ne devaient pas manquer. Les diligences d'Étampes, d'Orléans, de Tours, n'étaient jamais pleines les jours fériés ; on n'avait que l'embarras du choix.

Le repas fut plus gai que je n'aurais osé l'espérer. Simon y montra un appétit qui n'avait rien d'un amoureux ; si c'était un moyen de feindre, il en usa largement. Le vieux Maréchal nous avait prodigué son Beaugency, et il ne cessait de m'exciter à y faire honneur. La grosse Annette ne pouvait rester en place ; elle allait de ses fourneaux à la table et de la table à ses fourneaux. On mangea sous la tonnelle, et c'était à qui comblerait la ménagère de félicitations. Je ne pus moins faire que d'y ajouter mon compliment.

— Dame !... mon cousin, me dit Annette, c'est un peu à la bonne franquette, chez nous ! Si j'avais su vous avoir, j'aurais renforcé la broche d'un quartier de veau. Ah bien ! nous vous donnons ce que nous avons de mieux, mon cousin. Et puis, voyez-vous, c'est offert de bon cœur.

— L'enfant dit vrai, ajouta le vieux Maréchal, c'est offert de bon cœur. Encore un coup de Beaugency, mon cousin.

Enfin, le repas s'acheva, et je pus entrevoir le terme de ce supplice. Il ne s'agissait plus que de se mettre en route et d'aller attendre au relais une occasion favorable. Tous les préparatifs étaient faits, et j'allais ouvrir la porte pour quitter cette maison, lorsqu'en regardant autour de moi, je n'aperçus ni ma femme ni Annette. On les chercha dans les pièces du rez-de-chaussée ; ni l'une ni l'autre ne s'y trouvaient. Dix minutes se passèrent ainsi, et Simon parlait d'aller à la découverte, lorsque les deux femmes reparurent. Mariette me sembla émue, et je crus apercevoir comme un sillon sur ses joues.

— Me voici, dit-elle, en prenant le bras du vieillard. Je suis prête ; partons.

— Une idée ! s'écria le vieux Maréchal sur le seuil du logis. Si, avant de nous quitter, nous disions encore un mot à mon Beaugency.

Nous traversâmes une partie d'Arpajon pour aller attendre la diligence d'Orléans. C'était celle qui pouvait nous conduire le plus rapidement à notre destination. Le temps était lourd, la chaleur accablante.

— Il y a de l'orage dans l'air, nous dit Simon ; si ce n'est pas pour cette nuit, ce sera pour demain.

— Tu as raison, mon fils, ajouta le vieillard ; les foins qui sont dehors courent de beaux risques.

— Pourvu que les cousins arrivent à Paris sans accident, peu importe le reste, dit Annette.

La diligence arriva au relais presque en même temps que nous. Deux places du coupé se trouvaient disponibles, la troisième était occupée par une dame avancée en âge. Mariette embrassa ses parents à la ronde, moi je leur fis des adieux, qui, dans ma pensée, devaient être éternels. Pendant ce temps, l'attelage se renouvelait. Nous montâmes dans le coupé ; la voiture ébranla le pavé et le trio des Maréchal disparut à nos yeux dans un nuage de poussière.

Je quittais enfin cet odieux Arpajon, et je ne le quittais pas seul ; j'étais parvenu à lui ravir sa proie. Il y eut pour moi, dans cette pensée, je ne sais quoi de satisfaisant qui rendait mes blessures moins vives. J'avais Mariette près de moi, et mes ressentiments cédaient peu à peu. Certes, j'avais bien des motifs de la haïr, de la détester. Et cependant tel était l'ascendant qu'elle exerçait qu'en me trouvant près d'elle, sans entourage importun, je me sentis presque désarmé. Aucune de mes douleurs n'avait cessé ! en me sondant, je les trouvais tout entières ; mais je n'avais plus que la force de souffrir et non celle de me plaindre. Si Mariette m'eût adressé alors un mot affectueux, le secret de mes griefs serait resté enseveli dans mon cœur. Le silence eût couvert à la fois sa faute et mon désespoir.

Elle ne le voulut pas. Depuis que nous avions quitté les Maréchal et qu'elle n'éprouvait plus le besoin de se contraindre, elle avait repris ses airs impérieux, inexorables. Jamais je n'avais vu sur son visage une telle expression de colère et de dédain. Elle voulait me faire expier ma victoire. Je l'emmenais violemment, malgré elle ; je l'arrachais du siége de ses affections les plus vraies, les plus anciennes, les plus opiniâtres. Voilà ce qu'elle ne me pardonnait pas et ce que sa physionomie voulait rendre évident.

Tant de hardiesse me révolta ; j'étais loin de m'y attendre. Il me semblait que la conscience de ses torts aurait dû inspirer à ma femme une attitude plus humble. Tout au plus une vertu au-dessus du soupçon aurait-elle justifié un pareil maintien : en le rapprochant de ce que j'avais appris il m'était impossible d'y voir autre chose qu'un jeu étudié et une indigne comédie. Soit, me dis-je, haine pour haine, tâchons que mon mépris ne reste pas au-dessous du sien ; il sait du moins sur quoi s'appuyer. Cependant je me voyais condamné à un supplice nouveau ; j'étais destiné à les endurer tous dans la même journée. Nous avions près de nous un témoin qui enchaînait nos explications et les rendait impossibles. Il fallait rester, durant le long trajet, en proie à une rage sourde, la concentrer, la dévorer.

Les deux Maréchal ne s'étaient pas trompés dans leurs pronostics, tout présageait un orage. La nuit arrivait et au-dessus de nos têtes quelques étoiles brillaient d'un vif éclat ; mais il se formait à l'horizon un amas de nuages qui traversaient des sillons de feu. A ces signes précurseurs la foudre joignait ses grondements lointains, pendant que les ténèbres envahissaient les objets et rendaient la nuit plus intense. A l'aspect de ce combat des éléments, un rapprochement involontaire s'offrit à mon esprit : Combien les deux orages se ressemblent, pensais-je en moi-même, celui de mon cœur et celui du ciel !

La voiture dépassa Longjumeau sans que sa marche fût ralentie ; mais entre cette ville et le bourg d'Antony la tempête se déclara. D'énormes gouttes d'eau en marquèrent le début et furent suivies d'un véritable déluge. En moins d'un quart d'heure le chemin fut inondé ; les nuées laissaient échapper de véritables cataractes. La foudre procédait moins par éclats que par roulements prolongés ; les éclairs nous jetaient dans des alternatives dangereuses de lumière et de ténèbres. Les chevaux s'effrayaient et ne savaient plus où poser le pied au milieu de cette surface qui ressemblait à une mer. Ce fut à grand'peine et après un long retard qu'ils arrivèrent à Antony.

Au delà de ce point, l'orage diminua de violence, sans que les difficultés du terrain fussent moindres. Les heures s'écoulaient ; nous n'arrivions pas. Il était minuit, et il nous restait encore près de trois lieues à faire, trois lieues dans des chemins détrempés et au milieu d'une obscurité profonde.

A deux heures du matin la voiture atteignit enfin la barrière d'Enfer ; nous y descendîmes, Mariette et moi ; notre logement n'était pas loin. Le concierge ne nous attendait pas ; il fallut faire une longue station à la porte, sous la pluie, dans les ténèbres,

sur un pavé fangeux. Même inconvénient sur notre palier; la servante dormait du sommeil de la jeunesse; nous ne la réveillâmes qu'à force de bruit. Ce fut sous de tels auspices que se fit notre retour. Je me sentais accablé, tandis que Mariette n'avait rien perdu de son énergie. Nous étions seuls; je pouvais parler, et pourtant je ne disais rien. Ma tête ne me fournissait point de mots; ma langue semblait hors de service. A peine entré, je me jetai sur un sopha, comme un homme que la fatigue a vaincu et qui renonce au combat plutôt que de l'engager dans de mauvaises conditions.

Mariette ne capitulait pas ainsi; elle m'attendait de pied ferme. Au lieu de se coucher, elle se promenait à grands pas, et de temps en temps me jetait un regard de pitié. Elle avait l'air de triompher de mes défaillances. Elle appelait la lutte et la voulait à tout prix :

— Eh bien! Monsieur, me dit-elle, vous expliquerez-vous? Je suis venue d'Arpajon pour vous entendre.

On ne pouvait pas provoquer un homme plus directement; je me contentai néanmoins de lui répondre avec un peu d'humeur:

— Il est bien tard, Mariette. Nous parlerons de tout cela demain.

— Demain; non, Monsieur, s'écria-t-elle, ce sera sur-le-champ. Je ne dors pas sur mes haines. Que signifie cette conduite, et pourquoi me traitez-vous ainsi? Je ne suis pas une de vos maîtresses, il me semble, je suis votre femme; sachez respecter votre nom.

Ce langage, ces reproches me rendirent toutes mes fureurs. J'invoquais la paix, et l'on me répondait par la guerre. Je ne ménageai plus rien et entrai en campagne par un coup d'éclat.

— Il est vrai, Madame, lui dis-je en appuyant sur chaque mot, que ce nom n'était pas celui que vous portiez à Breuillet.

— A Breuillet! s'écria-t-elle avec une vivacité inquiète, qu'est-ce que Breuillet?

De ces deux membres de phrase le second avait été prononcé avec un sentiment de dédain; le premier avec un sentiment de trouble. L'un était le correctif de l'autre; je ne m'y trompai pas:

— Breuillet, Madame, lui dis-je. Vous ne vous souvenez plus de Breuillet! c'est presque de l'ingratitude.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, répliqua-t-elle avec emportement. Si vous vouliez parler autrement que par énigmes?

— Eh bien! Madame, dis-je résolûment, l'énigme est des plus

claires. Vous avez passé six mois à Breuillet. Pourquoi vous en cachez-vous ?

— Après ? dit-elle, comme pour sonder toute ma pensée.

— Six mois en tête-à-tête avec un jeune garçon.

— Allez jusqu'au bout, Monsieur.

— Faut-il citer des noms, Madame ? Soit, vous m'y contraignez. Six mois chez votre cousin Simon. Vous voyez que je suis bien informé.

— Est-ce tout ? me dit-elle, sans que sa prunelle noire cessât un instant de me tenir en arrêt.

— Ne serait-ce point assez, Madame ? Six mois entiers !

Je ne saurais rendre la fierté hautaine dont s'éclaira son regard quand j'eus achevé ces mots. Elle fit quelques pas dans la chambre, puis, revenant vers moi, elle me jeta ces mots :

— Vous me faites pitié, Monsieur.

C'était combler la mesure ; elle le sentit, et reprit la parole avant que j'eusse le temps d'éclater :

— Écoutez, Édouard, me dit-elle ; expliquons-nous sérieusement. Sans confiance, il n'y a point de ménage possible. Si nous devons continuer à vivre ainsi, vous livré à vos fureurs, moi tourmentée par vos soupçons, il vaut mieux dès à présent se séparer. Je resterai du moins votre amie, tandis qu'ici j'apprends chaque jour à vous haïr.

Sa voix, en prononçant ces mots, s'était adoucie à un point qu'on eût pu croire que ce n'était ni la même personne, ni le même organe. Sur son visage, même changement. L'expression en était devenue affectueuse. Devant une telle métamorphose, je sentis mes résolutions fléchir. Je l'ai dit : de tous les tourments qui pouvaient m'être infligés, la perte de Mariette était celui qui me semblait le plus cruel. Et c'était elle qui me plaçait sous le coup de cette menace ? Et c'était moi qui reculais ? Comme offensé, il m'appartenait de dicter la loi, et je me sentais disposé à la subir. Explique qui pourra les faiblesses du cœur ; je ne sonde pas de tels abîmes. On peut les blâmer aussi ; il est plus facile de les blâmer que de s'y soustraire. Je cédai ; je fléchis le genou devant l'idole. Elle résista ; je redoublai d'instances. Il fallut demander pardon de mes légitimes fureurs, me charger de torts imaginaires et oublier des griefs trop réels. Cette journée, où je devais reprendre l'empire, fut celle qui m'en enleva jusqu'aux derniers attributs. Ma défaite fut entière et irréparable.

Cependant Mariette me réservait une surprise, une satisfaction inespérée. Quand je me fus bien soumis, bien humilié, elle me dit avec une grâce charmante :

— Tu m'as cédé, Édouard, il faut qu'à mon tour je cède en quelque chose. A partir d'aujourd'hui, je n'irai plus à Arpajon.

Le ciel se fût entr'ouvert, que je n'aurais pas été pénétré d'une joie plus vive : après m'avoir abattu, ma femme me relevait et m'accordait, dans ma défaite, précisément les mêmes conditions que je lui eusse imposées si j'avais eu les honneurs du combat.

XXXVII

QUELQUES ANNÉES DE PLUS !

En étudiant l'économie du corps humain, on a pu remarquer un fait qui s'y reproduit d'une manière constante, c'est qu'aux grandes crises succèdent ordinairement des périodes de calme. La nature, après avoir vaincu le mal, se repose de cet effort et jouit des suites de son triomphe. Il se répand alors dans les membres une séve et une vigueur nouvelles; les éléments de destruction font place aux éléments de vie, et un sentiment de bien-être succède aux violentes secousses de l'organisation.

Dans l'ordre moral, le même phénomène se retrouve : les crises du cœur ne diffèrent pas de celles du corps. Il est des périodes d'anéantissement où l'âme semble perdre jusqu'à la conscience de ses douleurs ; terribles commotions dans lesquelles souvent son ressort se détend ou se brise. Cependant si l'équilibre se rétablit au profit des nobles sentiments, il se déclare à l'instant même une réaction salutaire. Les passions s'épurent, les mobiles s'élèvent, et là où régnaient le trouble et l'amertume, naissent comme par enchantement l'harmonie, la confiance et le repos.

C'est ce que j'éprouvais. Il faut dire que Mariette me traitait comme un malade dont l'état exige des ménagements. Depuis que je lui avais abandonné le soin de ma dignité, elle écartait tout ce qui pouvait me faire ombrage. Si je n'avais pas le pouvoir, je portais la couronne, elle me laissait les apparences et ne se réservait que la réalité. J'étais tranquille d'ailleurs ; la vie des jaloux se compose de ces alternatives. Un rien les exalte, un rien les apaise ; s'ils s'alarment aisément de menus détails, ils oublient aisément les faits les plus graves. Leur vue est à la fois étendue et courte; le moindre objet l'intercepte et y fait diversion. Mariette avait tenu sa parole loyalement et sans réserve. Non-seulement elle n'allait plus à Arpajon, mais peu à peu les cousins avaient cessé leurs visites. A peine, de loin en loin, la grosse Annette venait-elle embrasser ma femme et lui laisser,

en guise de souvenir, une ou deux volailles engraissées chez le père Maréchal.

L'histoire des gens heureux n'est pas longue ; aussi ne m'appesantirai-je pas sur les années qui suivirent. Notre intérieur était charmant, Mariette se plaisait chaque jour à l'embellir. Nous avions un petit nombre d'amis : ce cercle intime me suffisait. Un visage nouveau me causait toujours un peu de répugnance. Mariette le savait et conformait ses goûts aux miens. A force de prières, elle avait pu décider Denise à abandonner son logement de la rue des Moulins. Nous avions les Bernard près de nous ; nos deux maisons n'en faisaient qu'une. Frédéric venait parfois nous égayer, et Saint-Léon se montrait toujours aussi assidu et aussi mythologique. Quant à Grandchamp, il n'avait de bonheur qu'auprès de sa fille, et passait à ses côtés tout le temps que le travail ne lui enlevait pas. Il était plus fier, plus radieux que moi de notre victoire sur les gens d'Arpajon, et ce n'est pas peu dire.

D'autre part, ma position dans les bureaux était toujours bonne. Je n'avais point eu d'avancement, il est vrai ; mais à la suite des pas rapides que j'avais faits, cette halte était naturelle. Je m'y résignais comme à une chose juste et prévue ; je m'en remettais au temps et à mes services pour me faire arriver au fauteuil de chef. Cependant il y avait à mes côtés, à ma porte même, un homme qui ne partageait pas cette résignation et qui s'intéressait à mon avancement plus que je ne m'y intéressais moi-même. C'était mon garçon de bureau, un nommé Antoine. Ce subordonné s'était pris pour moi d'une affection difficile à expliquer. A tout instant je le voyais accourir pour savoir si je ne manquais de rien, si j'avais besoin de ses services.

Antoine était donc mécontent de ce qui se passait. Il trouvait que l'administration n'avait pas pour mon mérite les égards qui lui étaient dus, et il exprimait cette opinion de la manière la plus ouverte. Le jour où mon traitement fut augmenté de cinq cents francs, Antoine s'en montra bien plus heureux que moi ; jamais je ne vis un serviteur s'identifier plus complétement avec les intérêts de son maître. Il m'aimait comme on aimerait une maîtresse, d'un amour jaloux : il ne souffrait pas qu'aucun de ses camarades pénétrât dans mon cabinet et se mêlât en rien de ce qui concernait mon service. Du reste Antoine était presque de la maison. Mariette l'employait pour ses petites affaires de ménage, et quand nous avions quelques personnes de dîner, c'était sur lui que roulait la partie la plus rude et la plus délicate de la besogne.

Un jour pourtant, en arrivant au bureau, je ne vis point An-

toine; c'était la première fois qu'il se trouvait absent. Il fallait qu'une circonstance extraordinaire l'eût retenu. Je le croyais malade, quand je le vis entrer avec la précipitation d'un homme qui a manqué d'exactitude.

— Pardon, Monsieur, pardon, me dit-il, j'ai encore eu bien du mal pour être ici à temps.

A l'appui de ces excuses, il se hâta d'allumer mon feu. Pendant qu'il prenait ce soin, j'aperçus un crêpe autour de son chapeau et je crus y voir la cause de ce retard inusité.

— Aurais-tu perdu un parent ? lui dis-je.

— Un parent ? me répliqua-t-il d'une voix triste; non, pas un parent, mais mieux que cela !

— Et qui donc ?

— Un bienfaiteur, Monsieur, un homme chez lequel j'ai servi dix ans.

— Et pourquoi l'avais-tu quitté, Antoine ?

— Il nous fallait vivre la moitié de l'année à la campagne, Monsieur, et je n'ai jamais pu m'y habituer.

— Et, sans être indiscret, peut-on te demander comment se nommait ton maître ?

— Le marquis d'Hautefeuille, Monsieur, un digne seigneur. Que de bien il nous a fait !

— Le marquis d'Hautefeuille ! m'écriai-je étonné. Le propriétaire du château de Vauhallan ?

—Lui-même, Monsieur.

— Ah! le marquis est mort, ajoutai-je; et le jeune comte, qu'est-il devenu ?

— Il hérite de trois cent mille livres de rente, Monsieur. Voyez ce que l'on peut devenir avec cela.

— Le marquis d'Hautefeuille est mort ! répétai-je.

— Quel seigneur, Monsieur, quel seigneur ! Figurez-vous que nous sommes tous couchés sur son testament, les anciens comme les nouveaux. C'est mille francs pour ma part.

— Ah ! tu servais les d'Hautefeuille, lui dis-je, en réfléchissant à cet effet du hasard.

— Oui, Monsieur, et de bons maîtres, s'il en fut. Quel protecteur nous perdons là !

— Comment, nous ? m'écriai-je.

— Nous, c'est-à-dire moi et les autres serviteurs, ajouta le mélancolique Antoine.

Je fis de mon mieux pour consoler mon garçon de bureau et n'y parvins qu'avec peine. Je crois que les mille francs eurent plus de puissance que mes discours. Antoine se faisait une fête

de les porter à la caisse d'épargne, où il avait déjà un compte assez rond. Cet homme avait ses faiblesses, et qui n'en a pas? Il aimait l'argent. C'était un Franc-Comtois, venu jeune de sa montagne, et qui, à force de privations, avait réussi à mettre une petite somme de côté. Chaque jour, il ajoutait quelque obole à ce trésor, et son rêve était de le consacrer à l'achat d'une maison dans un chef-lieu d'arrondissement du Jura. Là il se promettait d'être bourgeois, électeur, maire au besoin ; et après avoir longtemps garni le bûcher ou nettoyé les lampes des fonctionnaires, peut-être serait-il fonctionnaire à son tour.

A ce point de vue, Antoine aurait pu me servir de leçon vivante. Il me montrait où conduit l'esprit d'ordre et comment on devient capitaliste à peu de frais. Quant à moi, je n'en prenais pas le chemin, ou, pour parler plus nettement, je prenais le chemin opposé. La faute n'en était pas à Mariette ; elle gouvernait habilement sa maison, sans lésinerie comme sans prodigalité. A faire les choses, elle voulait que rien n'y manquât, mais elle avait une force rare pour s'abstenir. Cette force me manquait, j'allais comme un imprudent au-devant de toutes les occasions de dépense. Dans les premiers jours du mois, l'argent roulait au logis comme chez un banquier ; aussi les dernières semaines étaient-elles difficiles, et plus d'une fois il me fallut recourir à la pénible voie des emprunts. La gêne s'en mêlait jusqu'à l'heure de l'émargement. Nous avions, dans le cours du mois, deux lunes bien distinctes, la lune d'argent, la lune de fer.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi sans douleurs, si ce n'est sans embarras. Le cœur ne souffrait plus ; quant aux peines d'esprit, elles n'étaient rien auprès de ce que j'avais enduré. Je me croyais guéri, bien guéri. Je n'avais plus éprouvé d'atteintes de ce mal auquel je me savais sujet. Je me croyais assez raisonnable désormais pour n'avoir rien à craindre d'une rechute. Courage fanfaron ! Au premier choc, cette force, dont j'étais fier, allait s'évanouir.

Rarement je quittais les bureaux pendant les heures assignées au travail. Il y avait, entre le ministère et mon logement, une distance trop grande pour que je pusse me permettre ces infractions au règlement. Je demeurais donc à mon poste, en bon soldat, pendant le temps de rigueur ; c'était une habitude prise et j'y dérogeais peu. Une fois pourtant, j'ignore pour quel motif, j'avais quitté mon cabinet dans le milieu de la journée, et je débouchais de la rue de Verneuil pour entrer dans la rue du Bac, lorsqu'un fiacre croisa rapidement mon chemin. Le hasard m'y fit jeter les yeux ; j'y reconnus Mariette ! Elle ne m'aperçut pas ; je fus seul à la voir. Où allait-elle ainsi? A tout hasard je suivis

la voiture à la course. Elle était attelée de deux bons chevaux et me mena grand train. Cependant je ne la perdis pas de vue jusqu'à la pointe Saint-Eustache, où elle m'échappa dans le labyrinthe des rues qui viennent y aboutir.

Au fond, c'était une rencontre qu'un mot de ma femme pouvait expliquer, et mon équipée n'avait point d'excuse. Aussi me promis-je de ne point m'en vanter. Seulement, au repas du soir, et du ton le plus indifférent du monde, je me mis à questionner Mariette :

— Tu es sortie aujourd'hui ? lui dis-je.

— Oui, mon ami, me répliqua-t-elle; je suis allée voir Denise; elle souffre de nouveau, et garde le lit.

— Chez Denise, ajoutai-je sans affectation; alors, tu ne t'es point éloignée du quartier ?

— Non, mon ami, me répondit-elle avec assurance.

Je n'insistai pas; ces mots me suffisaient. Ma femme avait quelque chose à me cacher, c'était évident. J'aurais voulu m'abuser, que c'eût été impossible. Je me prenais à douter de ce que j'avais vu; malheureusement, ce doute ne tenait pas longtemps devant la précision de mes souvenirs. Dès lors, comment expliquer cette course en voiture et le mystère dont on cherchait à s'entourer?

Jaloux et employé, voilà deux mots qui forment un accouplement monstrueux. S'il est une profession où la confiance soit un devoir d'état, c'est surtout celle d'un homme attaché à une administration publique. Ses fonctions l'astreignent à des déplacements réguliers qui donnent beau jeu à la trahison et rendent toute surveillance impossible. Point de surprise à craindre avec lui; on peut l'outrager avec impunité. Sa journée est une longue servitude; on sait où il est, quels liens l'enchaînent, à quelles consignes il est assujetti. S'il brise ces entraves, c'est aux dépens de son avenir. Ainsi la confiance n'est pas facultative chez lui, elle est obligée. S'il a reçu du ciel ce don précieux, il doit l'en bénir : s'il ne l'a pas reçu, il faut qu'il invoque la patience et la résignation, deux autres vertus qui sont loin de valoir la confiance, mais qui y suppléent.

Cette confiance, je ne l'avais pas, je venais de la perdre, et, quant à la résignation, il m'était impossible de m'y astreindre. Mes passions étaient trop vives pour que je m'en rendisse maître à mon gré. Dès le moment où le soupçon m'eut repris, mon séjour dans les bureaux ne fut plus qu'une perpétuelle angoisse. Mon imagination se donnait carrière pour savoir ce que faisait Mariette pendant que je restais enchaîné sur mon fauteuil. Je la

voyais rouler dans les fiacres, courir les promenades, se livrer en toute liberté à des distractions dangereuses pour mon honneur. Je n'appartenais plus qu'à demi à mes travaux administratifs. Au bout d'une réponse à un préfet, je voyais paraître l'image de ma femme. Elle se glissait dans les mémoires au contentieux, dans les exposés des motifs, même dans les rapports au roi. Toujours et partout mon idée fixe surnageait.

Ces dérangements eussent échappé peut-être à l'attention de mes supérieurs; malheureusement, il s'y joignait des écarts d'une autre nature. Un jour au fort d'un de ces accès, je quittai les bureaux d'une manière précipitée, et retournai chez moi avec la pensée de voir ce qui s'y passait. Ma femme ne s'y trouvait pas; je me rendis chez les Bernard; Denise ne l'avait pas vue de la journée. Je retournai au logis et pressai la servante de questions. C'était une fille de la campagne; elle répondit avec naïveté. Ma femme sortait tous les deux jours; elle demeurait trois ou quatre heures dehors; c'est tout ce qu'elle en savait.

Je ne dis rien cette fois; les scènes m'avaient si mal réussi. J'attendis, j'observai mieux. Tout me confirma dans mes soupçons. Les sorties de ma femme étaient régulières, continues, et elle n'allait pas chez les Bernard. J'essayai de la surprendre, elle déjoua mes efforts. Un jour seulement, je parvins à la suivre jusqu'à l'extrémité du faubourg Poissonnière; là, elle m'échappa encore une fois. Évidemment il se cachait là-dessous une intrigue et une faute.

Cette situation ne pouvait durer. Je résolus de consulter ma tante et ma mère et d'agir d'après leurs inspirations. C'étaient d'ailleurs des confidents que je me donnais et la douleur s'allége dans un épanchement. Je savais d'avance ce que ma mère me dirait : en femme pieuse, elle ne pouvait que me conseiller le pardon; mais ma tante Brigitte était chatouilleuse sur le point d'honneur, et j'attendais d'elle des avis plus francs. J'avais bien des torts envers les deux femmes; je les avais longtemps négligées. De loin en loin, elles venaient me voir, et nous ne leur rendions, Mariette et moi, que de rares visites.

Le dimanche suivant, je m'acheminai vers Verrières; ma tante Brigitte était seule à la maison. Le premier objet qui me frappa, fut le vêtement de la générale; elle était en noir de la tête aux pieds, un deuil de veuve complet.

— Qu'est-ce donc, ma tante? lui dis-je, surpris et inquiet à la vue de ce costume lugubre.

— Il est mort, mon fils, me dit-elle avec une affliction profonde.

— Mort? qui, mort! m'écriai-je.

— Qui veux-tu que ce soit ? il ne restait plus que lui. Le dernier du nom ! le seul ! et dire qu'il est mort !

— Mais qui donc, ma tante ! lui dis-je en insistant.

— Tu me le demandes, mon garçon ! Tu n'as donc pas lu les papiers ?

— Eh bien !

— Le fils de l'Empereur qui est mort ! Mon beau Napoléon ! Un enfant que j'ai vu naître, que j'ai bercé ! A présent, je puis partir ; je n'ai plus rien à faire en ce monde. Mort à vingt-deux ans !

— C'est triste, en effet, ma tante !

— On nous l'a tué, Édouard, on nous l'a tué ! Comment c'est-il possible autrement ? A vingt-deux ans, juge donc ? Le père gênait, bon ! une maladie de foie. Le fils gênait, bon ! une maladie de poitrine. Voilà comment on en est venu à bout. C'est un vrai massacre ; la peur rend si cruel !

Au milieu de ces regrets, j'éprouvai quelque peine à ramener ma tante sur le terrain de mes affaires personnelles. Enfin, lorsqu'il fut possible de placer un mot, j'abordai le triste chapitre de mes chagrins ; je lui racontai mes soupçons et ce qui les motivait ; je lui expliquai comment j'avais lieu de me croire trahi et quelle masse de preuves je pouvais invoquer à l'appui. L'excellente femme m'écoutait avec un vif intérêt ; elle avait presque oublié son deuil pour ne plus s'occuper que de mes peines.

— Mon fils, me dit-elle enfin, c'est bien cruel, tout ce que je viens d'entendre. Quoi ! vous en êtes déjà là ? Déjà croisés ! Si jeunes et si gentils ! Ah çà ! ne plaisantons pas, mon garçon. Est-tu bien sûr de ne pas broyer du noir à l'étourdie ?

— Non, ma tante, non ; Mariette me trompe, j'en suis certain.

— C'est que, vois-tu ? les jaloux disent toujours cela. Pétermann ne l'a jamais été, Dieu merci ! Pourquoi ? Parce que je l'ai mis au pas tout de suite. Et puis, il faut le dire, jamais le plus petit écart de ma part ; jamais ! C'est une justice à me rendre. Ma vie est nette comme du cristal. J'aimais Pétermann ; quand on aime un homme, les autres ne sont rien.

— C'est que Mariette ne m'aime pas, ma tante, c'est qu'elle ne m'a jamais aimé.

— Pourquoi alors t'aurait-elle épousé, mon fils ? Tu as beau dire : je ne vois pas clair là dedans. Ce sont des lubies, j'en ai peur. Attends quelques jours seulement ; cela te passera.

— Ma tante, vous avez tort, m'écriai-je, bien tort de le prendre ainsi. C'est très-sérieusement que je vous parle. Je ne puis plus vivre de cette façon.

— Et que veux-tu faire alors ? me dit la générale à demi vaincue.

— Rompre, ma tante, rompre violemment; cette union m'est devenue odieuse.

— Rompre, mon fils, c'est toujours le premier mouvement; et puis, vois-tu? on le regrette. A quoi cela te conduira-t-il?

— A punir la perfide, lui dis-je.

— La punir, s'écria la générale avec chaleur; si elle te trompe, elle est déjà assez punie. Crois-tu que la vie soit douce pour ceux qui sont obligés de se cacher? C'est un triste bonheur, crois-moi!

— A votre sens, ma tante, il faudrait donc supporter la trahison sans essayer de se venger?

— C'est le meilleur parti, et aussi le plus sage. Où te conduira le bruit? à rien. Le monde glosera sur vous, comme sur tous ceux qui lui prêtent à rire. Et si par hasard tu t'étais trompé, juge de tes regrets.

— Encore, ma tante; mais quand je vous dis que j'en suis sûr.

— Sûr, mon fils, est-on jamais sûr? L'as-tu surprise? Non. Tu supposes seulement. Et puis, vois-tu? un homme a toujours cent manières de se venger. Ta femme te trompe, mon garçon, tu en es certain, n'est-ce pas?

— Très-certain, ma tante.

— Elle a une passion ailleurs, elle a un amant, est-ce bien cela?

— Oui, ma tante, c'est cela.

— Eh bien! mon fils, rends-lui la monnaie de sa pièce; prends des maîtresses.

Ce conseil à la hussarde termina notre entretien. J'eus beau insister, ma tante Brigitte ne voulut rien changer à ses conclusions. Elle se renfermait dans le système de vengeance des peuples sauvages, dent pour dent, œil pour œil.

XXXVIII

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.

J'étais revenu de chez ma tante, sans y avoir trouvé ce que j'y cherchais, un conseil dans le sens de ma passion. Plus sage que moi, elle avait été d'avis de fuir l'éclat et de se réfugier dans le silence. Cependant, de l'entretien de Verrières, un point m'avait frappé et me revint à l'esprit.

— Ma tante Brigitte a raison, me dis-je; essayons d'oublier puisqu'on m'oublie. Mariette est trop sûre de moi, elle s'imagine sans doute que je ne peux pas lui échapper.

Quand mon parti fut pris, naturellement je songeai à mes anciennes relations et eus un retour vers Coralie. Elle se trou-

vait à Paris; Saint-Léon m'avait tenu au courant des fortunes qu'elle avait essuyées. La vie des femmes de théâtre se compose de phases comme celle des conquérants : Coralie n'avait pas échappé à cette loi commune. Elle se vit d'abord frappée dans son prestige le plus sûr; quelques années et un peu d'embonpoint suffirent pour cela. Dès lors adieu aux rôles de page dans lesquels elle excellait; le public parisien n'accepte pas les pages trop développés; il les veut délicats et mignons. Le répertoire des travestissements fut désormais interdit à Coralie, et, pour comble de disgrâce, il survint une jeune actrice qui portait le maillot à ravir.

Dès ce jour, Paris lui devint odieux; elle s'y voyait assiégée par le bruit qui se faisait autour de l'idole nouvelle. La province lui offrait une ressource : elle s'y réfugia: c'est le dernier abri des réputations en ruine. Son répertoire y était inconnu; elle en tira un certain parti. Le chef-lieu de département fut émerveillé, et dans le chef-lieu d'arrondissement l'enthousiasme ne connut plus de bornes: il faut lui rendre cette justice, qu'elle ne descendit pas jusqu'au canton.

Cependant tout s'épuise, même les succès ambulants. Il fallut regagner Paris et s'y résigner à un rang secondaire. Coralie en était là; on lui imposait les petits emplois, les bouts de rôle qu'autrefois elle imposait. Longtemps l'altière comédienne lutta contre cette abdication; elle ne céda qu'à la nécessité. La vie des planches donne à ces femmes un relief qui élève le prix des enchères et les met en position de choisir parmi les soupirants. C'est ce qui décida Coralie à reparaître en vaincue sur le théâtre de ses anciennes gloires. Elle y montra une tristesse digne et un talent vrai, quoique amoindri. Le public lui sut gré de sa résignation; on l'applaudit, on l'encouragea; mais Coralie avait bu à la grande coupe de l'enthousiasme, et on lui mesurait goutte à goutte ce qu'autrefois on lui versait à longs flots. Dès lors plus d'illusion, plus de prestige, elle faisait un métier, elle n'exerçait plus un art.

Pour se consoler de ce mécompte, Coralie imagina d'autres distractions. Dans la cour galante qui l'environnait, elle choisit un petit nombre d'intimes et fonda avec eux une sorte de commandite et de vie en participation. Elle avait table ouverte pour ses amis, tenait salon et donnait à jouer le soir. Tout chez elle était sur le plus grand pied; elle avait équipage, loge à l'Opéra et aux Italiens, se montrait au bois et aux courses de chevaux. Cette vie ne se poursuivait qu'à grands frais; Coralie y faisait face aisément, sans gêne, sans expédients onéreux; ses dépenses

n'excédaient pas ses ressources. Elle avait gardé Zoé près d'elle comme amie et comme intendant; la bonne fille était chargée des détails et tenait la comptabilité. Coralie s'appliquait seulement à surveiller l'ensemble et à y faire régner un ordre que n'eût point désavoué un financier. La maison aurait pu déposer son bilan, tant les écritures y étaient bien tenues. Les actionnaires se plaignaient-ils ? On les renvoyait aux livres, et ils pouvaient s'y édifier sur la probité du gérant.

Voilà où en était la femme qui avait régné sur mes sens pendant la période orageuse de ma jeunesse. Ce n'était pas sans un certain trouble que je gravis l'escalier que j'avais tant de fois franchi. C'était le même en effet. Coralie avait pu retrouver vacant son logement des boulevards, et elle venait de s'y installer. Il me semblait, en revoyant ce vestibule, remonter le cours des années et assister encore aux scènes dont il avait été témoin. Sans rien dire au concierge, je passai mon chemin comme un homme qui a les droits d'un maître. Précisément j'avais choisi l'heure de nos rendez-vous d'autrefois; rien ne paraissait changé, ni l'aspect des lieux, ni les habitudes du logis.

J'arrivais sur le palier, lorsque je me trouvai en face d'un beau jeune homme qui me croisa et descendit avec rapidité. Cette rencontre n'eut qu'un instant de durée; mais cet instant suffit. Je reconnus le comte Ernest; c'était lui, je ne pouvais m'y méprendre. Ses traits m'avaient frappé trop vivement; ma mémoire en avait gardé un trop fidèle souvenir. D'où venait-il? Par quel hasard le rencontrais-je dans cette maison? Sortait-il de chez Coralie?

Quand j'agitai la sonnette, un battement de cœur répondit à cet acte si simple. Pourquoi cela ? Je n'éprouvais rien pour cette femme qui ressemblât à de l'amour ou à du regret; je ne venais chez elle que par calcul et par mesure de représailles. Pourtant je me sentais ému. Ce fut Zoé qui vint m'ouvrir la porte, et, qui, à mon aspect, jeta un cri de surprise.

— Vous ici, monsieur Édouard ! dit-elle.

— Moi-même, mademoiselle Zoé, lui répondis-je. Coralie y est-elle ?

Ce cri, ces paroles échangées, avaient fait quelque bruit; la comédienne accourut, et la scène de reconnaissance se renouvela.

— Tiens, s'écria-t-elle, c'est toi, Édouard. Voilà qui est gentil de ta part d'être venu enfin me voir. Ça vaut que je t'embrasse, mon gros chérubin.

Je m'y prêtai, et nous nous trouvâmes sur-le-champ à l'aise.

Coralie m'entraîna vers son boudoir. Les meubles étaient changés; mais les dispositions restaient les mêmes; l'ottomane, les stores, les jardinières; l'illusion continuait.

— Enfin, s'écria-t-elle en me faisant asseoir près d'elle; enfin te voici! Tu y as mis le temps, mon vieux.

— Coralie, lui répondis-je, ne m'en veux pas. Je loge loin, et d'ailleurs je ne suis plus libre.

— Moi, t'en vouloir, mon bonhomme! Pour qui me prends-tu? Est-ce que j'en veux à personne? Un de perdu, deux de retrouvés. Tu es parti, tu reviens : c'est au mieux. Bonjour, bonsoir, voilà la vie. Le changement entretient la santé. A propos de cela, comment se porte madame votre épouse, monsieur?

Il y avait bien, dans la manière dont Coralie me disait cela, quelque chose de contraint; mais au fond l'insouciance de la femme sans préjugés y dominait. Comme je ne répondais pas, elle revint à la charge :

— Eh bien! mon gros chérubin, tu ne me donnes pas des nouvelles de madame. Voyons, dis.

Le souvenir de Mariette avait toujours la puissance de m'assombrir; Coralie devina ma mésaventure :

— Ah! je vois ce que c'est, reprit-elle en agitant la tête avec une componction comique. Nous avons eu des malheurs..... Déjà, diantre!

— Ne parlons pas de cela, Coralie, lui dis-je impatienté.

— Votre épouse connaît le prix du temps, mon gros chérubin, à ce qu'il me paraît. Comme elle tire parti du sien!

Ce langage me froissait; je me levai :

— Eh bien! non, non, mon petit, dit la comédienne en me forçant à me rasseoir, assez de malices comme cela. Nous avons eu des malheurs, quoi d'étonnant? le monde en est pavé.

— Tu es bien cruelle, Coralie! lui dis-je.

— Glissons là-dessus, mon gros chérubin; c'est une boutade du premier moment. Ainsi nous avons eu des malheurs, et nous venons nous jeter dans les bras d'une ancienne, afin de nous consoler. N'est-ce pas cela? dis.

— Peut-être, répliquai-je.

— Peut-être, alors traduisons la chose par : c'est sûr. Eh bien! mon vieux, me voilà à tes ordres. Telle tu m'as laissée, telle tu me retrouves. Seulement, cette fois, c'est mille francs par mois; dernier mot.

— Mais, mon Dieu, comme tu le prends, Coralie! Qui songe à rien de pareil? m'écriai-je, effrayé du train dont allaient les choses.

— Ah! ce n'est pas cela, mon chérubin. Eh bien! mettons que

je n'aie rien dit. Nous ne sommes pas ici pour nous surprendre. Mais parbleu, je vois ce que c'est ; je te devine, mon bonhomme, je te perce à jour. Voyons, à quoi te sert de faire le discret? Sous le poids de ton malheur, tu cherches des distractions. Alors, mon mignon, viens nous voir souvent ; nous te guérirons, nous en avons guéri bien d'autres. La maison n'engendre pas de mélancolie, tu verras. Je te présenterai à mes amis. Tu es un ancien; ils n'auront rien à dire ; entrée de droit. Il y a d'abord Théobald et Marcel que tu connais ; puis une foule d'autres. Les inscrits seulement ; oh ! c'est ici une maison d'ordre.

— Vraiment ! dis-je étonné de ce que j'entendais et comme si je découvrais un nouveau monde.

— Oui, mon gros chérubin, il faut venir nous voir, tu t'en trouveras bien. Ah ! madame votre épouse se dérange ! Alors, mon petit, tu n'as plus rien à ménager. Viens à nos soupers, ils sont délicieux. J'ai la fleur de la jeunesse de Paris ! tous gens choisis ! tous millionnaires entre quinze et trente ! Des millions un peu ébréchés, si tu veux, mais où il y a encore à mordre. Voici le huitième de ces fils de famille que l'on exproprie chez moi. Zoé en tient le compte. Tout cela est d'un régulier ; un passementier de la rue Saint-Denis n'y met pas plus d'ordre. Dame ! il faut bien leur faire voir, à ces Messieurs, que l'on ne gagne pas sur eux et que nous y sommes encore du nôtre. Tout est d'un cher à Paris !

J'écoutais cette confidence sans avoir la force d'y placer un mot. La Coralie que je retrouvais, ressemblait si peu à la Coralie que j'avais connue ! Ce qu'autrefois elle ne faisait que par abandon, aujourd'hui elle le faisait par calcul. Elle apportait une sorte de méthode dans son déréglement et une certaine sagesse dans son désordre. Tout cela m'édifiait peu. J'étais tenté de quitter brusquement la comédienne, et de la laisser poursuivre seule l'éloge de son établissement. Que venais-je chercher dans cette maison? Ma place était-elle bien là ? j'aurais dû me retirer ; je restai pourtant. La rencontre que j'avais faite dans l'escalier me revint à l'esprit :

— Ce sont des jeunes gens qui viennent ici ? lui dis-je.

— Oui, mon gros, oui, la fleur de notre jeunesse, me répliqua-t-elle ; tous bien, tous de choix.

— Il est vrai, Coralie, que j'ai trouvé à ta porte un fort joli cavalier. Serait-ce un des tiens ?

— Le beau Ténébreux ; je le crois bien, mon chérubin ! Le plus assidu. Il est avec Irma ! Irma me l'amène.

— Le beau Ténébreux, dis-tu ?

— Oui, mon gros, c'est son petit nom ! Ou bien, Ernest, si tu veux. Irma l'appelle Ernest. Je te parlais tout à l'heure des millionnaires ! En voilà un ; il ne connaît pas sa fortune : des terres, des châteaux, des rentes sur l'État ! On parle de cinq cent mille livres de rente. Il est en train de les dégourdir.

— N'est-ce pas un d'Hautefeuille ? dis-je à la comédienne.

— Chut ! répliqua vivement Coralie en me posant la main sur les lèvres, ne va pas répéter ce nom. S'il pouvait se douter qu'on le connaît, il ne reparaîtrait plus. Mais, j'y pense, c'est une vieille connaissance pour nous deux, Édouard. Nous le rencontrâmes au bal de Sceaux ; tu t'en souviens ; c'est lui qui faisait danser si souvent ta Mariette.

— Assez là-dessus, lui dis-je en l'interrompant à mon tour. Je le nommerai Ernest, puisque tu le veux. Et que fait-il ici ?

— Dame ! mon chérubin, il y fait ce que fait tout le monde, ce que tu feras si tu viens nous voir. Il soupe, il joue, et puis le reste. Après ça, quand je dis qu'il fait comme tout le monde, c'est un tort. Au contraire, il ne fait rien comme tout le monde. Il faut croire que c'est un être dans ton genre ; il aura eu quelque malheur.

— Encore, Coralie ! m'écriai-je.

— Allons, ne vas-tu pas te fâcher ! Puisque je te dis que cela arrive aux plus honnêtes gens : qu'il y a des pairs et des députés qui sont logés à la même enseigne.

— Alors, dis-je en l'interrompant, M. Ernest n'a pas l'air heureux.

— Il sèche sur plante, mon bonhomme. Irma prétend que tous les médecins l'ont condamné. Elle dit qu'il a une passion quelque part, et qu'elle n'est qu'un pis-aller. Du reste, on le voit assez, qu'il n'est avec nous que pour s'étourdir. Perte ou gain, peu lui importe ; il joue à tort et à travers ; il ne sait pas défendre son argent. Encore l'autre soir, il a perdu mille louis. Si tu avais vu avec quelle noblesse !

J'avais obtenu le renseignement que je désirais ; il ne me restait plus rien à apprendre.

— Adieu, Coralie, lui dis-je en me levant.

— Te voilà déjà parti ? me répliqua-t-elle ; la politesse n'est pas longue. Et, dis-moi, te reverra-t-on ?

J'étais embarrassé de ma réponse. Au fond du cœur, je me promettais de ne plus remettre les pieds dans cette maison ; cependant je comprenais ce qu'un refus direct aurait de blessant :

— Oui, lui dis-je.

— Eh bien ! mon gros chérubin, que je t'embrasse alors pour

:ette bonne parole ! Et ne m'oubliez pas auprès de madame votre épouse, monsieur.

Ce fut par ce dernier trait qu'elle me salua ; c'était le javelot lu Parthe. Dans la femme qui a été délaissée, le désir d'une revanche sommeille toujours.

Une fois dehors, je réfléchis à ce que je venais de voir, à ce que je venais d'entendre, et n'hésitai pas dans mes résolutions. Ma place n'était pas là au milieu de ces courtisanes et de ces jeunes étourdis. J'avais beau me dire que ce que j'en voulais faire n'était qu'un moyen de ramener Mariette, il me restait au fond du cœur un trop grand respect d'elle et de moi pour que je ne rougisse pas du rôle auquel me condamnaient de semblables intimités. Rien de plus sage si j'y eusse conformé ma conduite ; malheureusement, ma femme persistait à s'absenter de la maison à des heures régulières ; j'avais beau m'opiniâtrer à sa poursuite, j'y perdais mes pas. Le même mystère pesait sur ses rendez-vous. D'un autre côté, j'en étais venu au point de compromettre ma position dans les bureaux. Mes absences étaient remarquées ; on en parlait chez le directeur général ; le bruit en était remonté jusqu'au ministre. Je connaissais tous ces détails ; Martin m'en informait.

— Mongeron, me dit-il un jour, vous vous perdez. On sait que vous négligez votre service.

— J'ai eu, ces temps passés, quelques affaires de famille, répliquai-je en recourant à la première excuse que mon imagination me fournit.

— Réparez cela par du zèle, Mongeron, reprit-il ; autrement il vous en mésarrivera. Vous n'êtes plus soutenu comme autrefois.

— Je ne suis plus soutenu ? m'écriai-je. Et pourquoi l'étais-je ?

— Veillez sur vous, mon ami, c'est tout ce que je puis vous dire, ajouta-t-il en me quittant et avec le ton le plus affectueux.

Étais-je assez accablé ? Je sentis que ma tête s'y égarait, que je ne me possédais plus. Il fallait sauver ma raison par quelque héroïque moyen ; il fallait s'arracher à cette idée fixe, se dissiper, s'étourdir. J'allai un soir chez Coralie. On devait y souper et passer la nuit au jeu ; c'était me mettre en état complet de révolte. Saint-Léon se trouvait parmi les habitués ; peut-être trahirait-il le secret de mes relations et en parlerait-il à Mariette. Cette dénonciation entrait dans mes calculs. J'allais voir enfin si ma femme avait le moindre souci de moi, si mon inconduite la toucherait. Au premier mot j'étais prêt à confesser mes torts et à demander grâce. Ce n'étaient pas les reproches que je craignais ; je craignais plutôt l'outrage d'un pardon silencieux.

Les choses se passèrent chez Coralie comme elles se passent en pareil cas. Il régnait parmi ces jeunes gens et ces femmes une liberté de propos qui n'était pas de la première compagnie. En fait de connaissances, je n'y rencontrai que Saint-Léon, Théobald et Marcel. Ernest d'Hautefeuille n'y vint pas. Marcel prodigua des calembours, et Théobald les exclamations furieuses : Saint-Léon poursuivait Zoé de ses madrigaux. Quant à Coralie, elle remplissait à merveille son rôle de maîtresse de maison, et veillait à ce qu'aucun des convives ne fût oublié dans la répartition du champagne. Il était essentiel, afin de maintenir l'équilibre des chances, que les têtes des joueurs se trouvassent toutes montées au même point.

Le jeu, voilà le point principal du programme. La partie s'engagea après le souper et se prolongea jusqu'au jour. Tous ces fils de famille restèrent, pendant six mortelles heures, en proie aux émotions que font naître l'aspect et le maniement des cartes. Des jeunes gens de vingt ans, des femmes même, suivaient les chances du jeu avec une attention fiévreuse ; tous semblaient absorbés par cette passion qui les exclut et les domine toutes. Les femmes ne cherchaient plus à plaire, ni les jeunes gens à réussir auprès d'elles ; tout ce monde ne voyait, ne poursuivait qu'une chose, le gain. Entre joueurs il n'y a plus de sexe.

Je revins de là fort découragé. J'avais risqué quelques écus qui avaient fait une assez triste figure parmi ces monceaux de pièces d'or ; quand je sortis, j'étais entièrement dépouillé. Aussi éprouvais-je un peu de mauvaise humeur en regagnant mon bureau.

Je ne revis Mariette que le soir, au moment de notre dîner ; c'était une éclipse de vingt-quatre heures, un retour complet à la vie de garçon. Je m'attendais à quelques reproches, au moins à des airs boudeurs. Mon attente fut déçue. Rien ne semblait changé dans la physionomie de ma femme ; son air était aussi naturel, aussi ouvert que de coutume. Elle causa gaiement, me parla de Denise et des visites de Saint-Léon, qui continuait à l'accabler de ses fadeurs. Rien sur mon équipée, rien sur mon absence. Seulement, en se levant de table, elle me dit sans humeur.

— Où as-tu passé la soirée hier, Édouard ?

J'attendais ce mot ; mon thème était préparé ; je me tins sur mes gardes :

— Chez des amis, lui dis-je.

— Chez des amis, répliqua-t-elle ; tes amis de Londres, n'est-ce pas ?

C'était une allusion à la lettre de Coralie ; j'en fus enchanté. Ma femme sentait l'aiguillon, j'en tirai un bon augure.

— Oui, Mariette, chez mes amis de Londres.

— Tant mieux, Édouard, tant mieux, me dit-elle d'une voix tranquille, distrais-toi ; il faut qu'un homme se donne de la distraction.

C'est tout ce que j'en pus tirer ; elle n'ajouta plus rien. La soirée s'acheva comme à l'ordinaire. Ainsi, l'épreuve était faite ; mes absences ne la touchaient pas ; mes infidélités mêmes lui étaient indifférentes.

XXXIX

UNE AMIE.

Je me lançai donc dans ce monde mêlé où Coralie m'avait introduit. J'y trouvais le plaisir que l'on éprouve à guérir un mal par un autre mal. La comédienne m'y encourageait ; elle m'enlaçait avec un art infini et une persévérance dont je cherchais vainement à pénétrer le motif. Était-ce une revanche qu'elle voulait prendre ou un piége qu'elle me tendait ? Peut-être l'un et l'autre. Au milieu des attentions dont elle me comblait, parfois je voyais percer la raillerie.

— Eh bien ! me disait-elle, mon gros Othello ! où en sommes-nous de notre malheur ? Cela prend-il couleur ? cela se dessine-t-il ?

— Voyons, Coralie, lui répondais-je, un peu de pitié. Pourquoi tourmenter vos amis ?

Elle promettait de ne plus revenir à la charge et n'en manquait pas une occasion. Il est vrai qu'elle rachetait ces écarts par une foule de bontés. Entraîné comme je l'étais, je devais aller jusqu'aux dernières limites de l'égarement. Comment résister seul, lorsque autour de moi chacun cédait ? Je voyais s'asseoir devant les tables de jeu des adolescents encore soumis aux servitudes de la tutelle, des femmes qui ne pouvaient être capitalistes qu'aux dépens de leur vertu, et voici les mots que j'entendais incessamment, sans relâche :

— Dix louis à faire ? — Je les tiens. — Il manque vingt louis. — J'en fais quinze. — Et moi cinq. — A qui ces trente louis qui restent sur le tapis ? — A moi.

Ou bien quand les premières lueurs du matin jetaient sur les visages ces teintes blafardes qui sont comme l'expiation d'une nuit sans sommeil, les propos qui s'échangeaient, ressemblaient à un bordereau de caisse :

— Je gagne mille louis. — Moi, j'en perds trois cents. — Moi, deux cents. — Moi, cinquante. — Je fais mon pair. — Je vous

dois trois cents louis ; vous m'en deviez deux cent soixante et dix : reste à trente, Arthur. — Voulez-vous les jouer à la retourne, Eugène ? — Volontiers, Arthur. — A la première dame de cœur ? — Faites les cartes. — La voici ; nous sommes quittes.

Pendant quelque temps, je n'assistai à ces parties qu'en curieux. Je comprenais qu'un employé à cinq mille francs d'appointements ne peut pas s'exposer à perdre deux cent louis dans une nuit. Pour mes débuts, j'avais hasardé quelques appoints : ce système m'avait mal réussi, et j'avais promptement compris que c'était un jeu de dupe. Dès lors, je me contentai d'un rôle passif ; trop heureux et trop sage, si j'avais su y persister ! Mais, de toutes les fièvres, il n'en est point de plus contagieuse que celle du jeu. Veut-on s'en défendre ? le mieux est de fuir ; autrement, tôt ou tard, le mal vous gagne : c'est ce que j'éprouvai. Chaque jour je me sentais moins fort, moins bien gardé contre cette séduction, et je voyais s'évanouir mes scrupules.

Une dernière découverte me décida. Grâce à une plus grande intimité, j'avais pu mieux connaître les habitués du salon de Coralie. Les millionnaires réels y étaient rares ; les faux millionnaires y abondaient. Il en était dont les pertes se traduisaient en cruelles privations au dehors, et d'autres qui, emportés par l'ardeur des enjeux, en arrivaient à un point où ils n'offraient plus d'autre garantie que leur parole. Je compris que, sur ce terrain, ma position valait au moins la leur, et que je pouvais, au même titre qu'eux, aborder les grandes parties. Ainsi, ma circonspection m'abandonna. Mes débuts furent heureux, comme cela arrive à presque tous les joueurs : je gagnai une centaine de louis. Mais l'expiation ne se fit pas attendre : au bout d'un mois j'étais endetté d'une somme égale. Sans Coralie, il m'eût été impossible d'acquitter cette dette d'honneur ; elle vint à mon secours et m'ouvrit sa caisse :

— Prends, mon chérubin, me dit-elle, prends ; fais comme si c'était à toi ; tu me rembourseras quand tu seras en fonds.

— Mais, Coralie, lui répliquai-je, je ne puis retrouver cette somme que sur mon traitement, et je te ferai longtemps attendre.

— Bah ! dit-elle, la veine change ; dans quelques jours d'ici, tu te seras rattrapé. Prends toujours, mon gros, et n'aie souci de rien.

C'est ainsi que peu à peu je me laissai entraîner. A force de voir traiter, autour de moi, les louis avec un suprême dédain, j'avais fini par perdre comme un autre le sentiment de ce qu'ils représentent dans le cours ordinaire de la vie. Cent louis n'étaient plus à mes yeux deux mille francs, c'est-à-dire

la moitié environ de mes appointements annuels, c'était cent louis, voilà tout; une fiche, une clef de secrétaire, quoi que ce soit. Encore moins étais-je tenté de prévoir ce que cent louis de déficit devaient créer d'embarras dans mon modeste budget et de gêne dans ma maison.

Cependant tout n'était pas perdu pour moi dans ces habitudes nouvelles; mes jalousies semblaient s'y éteindre. Plus je sentais que j'avais beaucoup à me faire pardonner, moins j'étais porté à poursuivre la réparation de mes propres griefs. Je me contentais de les tenir en réserve comme justification et comme excuse. Avant que Coralie m'eût attiré dans son salon, j'étais pour Mariette une sorte de bourreau. Je l'obsédais de ma surveillance, je ne lui laissais ni paix, ni trêve. Au grand dépit d'Antoine, je quittais souvent mon cabinet afin de prendre ma femme en défaut. Depuis que je fréquentais Coralie, ces inquiétudes avaient cessé. Je souffrais encore; mais j'étais parvenu à me vaincre. Antoine s'en apercevait, et me témoignait, par ses attentions, combien il était sensible à ce retour. Plus je voyais ce garçon, moins je pouvais le comprendre. Je ne m'appartenais pas, j'appartenais à cet homme. Tout passait par ses mains, mes lettres, mes messages, mes papiers. C'était lui qui me portait mon argent à la fin du mois; il savait, à un centime près, le compte de mes ressources. Ma vie était ainsi percée à jour. Tout serviteur qui en arrive à ce point d'intimité devient un maître.

Un matin que j'expédiais une besogne pressée, je vis ma porte s'ouvrir et Antoine vint à moi.

— Laisse-moi, lui dis-je assez brusquement; tu me déranges.

Le garçon de bureau ne bougeait pas; il avait une lettre à la main et la retournait dans tous les sens avec une curiosité inquiète.

— Qu'est-ce? lui dis-je, impatienté. Que signifient ces airs de mystère?

— Monsieur, dit Antoine, c'est à savoir s'il faut garder ceci ou le rendre au porteur : cela vient de Paris; trois sous.

Il me tendait en même temps l'objet; je m'en emparai avec un mouvement d'impatience et le décachetai. Voici ce que j'y lus.

Monsieur,

« Une personne qui s'intéresse à vous, mais qui ne veut pas « se faire connaître, croit devoir vous donner le renseignement « suivant; il vous mettra sur la voie d'un secret que vous avez « longtemps cherché.

« Lundi, entre trois et quatre heures de l'après-midi, dirigez-

« vous vers le faubourg Poissonnière, au delà de la rue Pétrelle.
« Surveillez les voitures dont les stores seront baissés, et, entre
« autres, un fiacre couleur chocolat, qui semble obtenir les pré-
« férences de la personne qui aime à faire ces excursions.

« Ce renseignement pourrait vous suffire : en voici pourtant
« un autre. A une centaine de pas de la barrière, se trouve
« une porte peinte en vert qui donne sur un jardin. Les aca-
« cias de l'intérieur sont touffus ; ils étendent leurs branches
« par-dessus le chaperon du mur, et fournissent ainsi de l'om-
« bre au dehors. C'est un détail qui peut vous guider dans cette
« reconnaissance des lieux.

« Ainsi, vous avez l'heure, vous avez le fiacre, vous avez la
« porte, vous avez les acacias ; si tous ces objets réunis ne vous
« conduisent pas à la découverte de ce que vous cherchez, c'est
« que le démon s'en mêlera.

« Surtout n'agissez pas en étourdi; tenez-vous bien caché;
« autrement on ne répond de rien.

« Bonne chance. »

La lettre était sans signature, et je fus sur le point de la rejeter avec le dédain que méritent de pareils écrits. Cependant il y avait là une circonstance qui coïncidait avec celles dont j'avais pu m'assurer. C'était vers les sommets du faubourg Poissonnière que se dirigeait ma femme dans ses mystérieuses excursions. Sur ce point le renseignement de l'anonyme semblait fondé. Quand le lundi arriva, je n'y pus tenir, et quittai mon cabinet. Avant de sortir, je voulus donner quelques instructions à Antoine, il n'était pas dans les bureaux ; force me fut d'en charger un autre garçon. J'avais calculé les choses de manière à arriver sur les lieux aux heures indiquées ; l'anonyme était obéi ponctuellement. Une fois rendu, je m'abritai derrière un mur, et attendis. L'attente fut longue, et j'eus le temps de maudire ma crédulité. Point de stores baissés, point de fiacre couleur chocolat ; j'avais été joué. Il me restait à m'assurer si la porte et les acacias n'étaient pas une chimère comme le fiacre et les stores. Cette fois, le renseignement se trouva justifié ; je rencontrai sur ma gauche et au bout d'un mur blanchi à la chaux une petite porte bâtarde, à demi masquée par le feuillage. C'était une entrée de jardin, et l'état de la serrure indiquait qu'elle était condamnée. J'examinais ces détails, lorsque j'entendis derrière moi le bruit de pas qui s'appesantissaient sur le pavé. Je me retournai ; c'était Antoine; il nous échappa une exclamation simultanée.

— Vous ici, Monsieur ? dit-il.

— Toi ici ? m'écriai-je.

— C'est vrai, ajouta le garçon, qu'à me voir dans ces quartiers, on me prendrait pour un chien perdu. Mais il faut vous dire, Monsieur, que j'ai un oncle laitier au boulevard Rochechouart, et que, de temps en temps, je viens le voir. Dame ! il faut les soigner, les oncles, il convient d'être bien dans leurs papiers. Aujourd'hui le bureau a eu tort.

Je regagnai la rue de l'Ouest. Quand j'y arrivai, Mariette était absente ; elle ne rentra qu'une heure après. Cet épisode ne laissa d'ailleurs dans mon esprit que des traces fugitives ; le tourbillon de ma vie nouvelle en eut bientôt emporté le souvenir.

Depuis que je m'étais créé des relations hors de ma maison, les habitudes en avaient été modifiées, Mariette ne recevait qu'à cause de moi ; elle prit motif de mes absences pour vivre dans un complet isolement. Denise lui suffisait ; ces deux femmes se comprenaient, s'entendaient à merveille. Un jour ma femme allait chez les Bernard ; l'autre jour les Bernard venaient chez ma femme ; la soirée s'écoulait entre le travail et les causeries. Le commis lisait le journal ou jouait avec son enfant, et dans les grandes occasions on avait une tasse de thé et des gâteaux. A ce tableau de famille, il ne manquait que moi ; j'y brillais par mon absence. Quelquefois Bernard s'en révoltait et poussait les choses jusqu'à m'accuser. Alors, Mariette lui mettait la main sur la bouche et lui disait :

— Mêlez-vous de vos affaires, monsieur le grondeur ; mêlez-vous de vos affaires.

Moi-même, après des nuits sans sommeil, souvent j'éprouvais quelque plaisir à rester dans cet intérieur tranquille. Ou bien, j'allais surprendre les Bernard à l'issue de leur dîner, et je passais quelques heures avec eux. Mon collègue ne manquait pas de mettre l'occasion à profit, et m'adressait une mercuriale que j'écoutais en homme résigné. Le digne homme ne savait pas, ne pouvait pas savoir comment j'avais été conduit là. A quoi bon le mettre dans de telles confidences ? Les eût-il comprises seulement ! J'aimais mieux jouer, à ses yeux, le rôle de coupable que celui d'offensé.

Un soir pourtant il se passa chez lui une scène qui ne fut pas sans influence sur mes déterminations. Je les trouvai tous deux à table, le mari et la femme, qui dressaient leur petit état de fortune. Denise prétendait que leurs bons de Naples ne représentaient que deux mille huit cents francs ; Théophile soutenait qu'ils devaient aller à deux mille neuf cents francs. Là-dessus,

grand débat. Il faut dire que, depuis qu'il ne s'avisait plus de spéculer sur les lapins, Bernard était devenu capitaliste. Il avait disséminé çà et là de petites sommes jusqu'à la concurrence de cinq mille trois cents francs qui constituaient alors son actif, net de toutes charges. Encore ne comprenait-il là dedans ni les épingles de sa femme, ni six cents francs en or qu'elle avait cachés, Dieu sait où! et qui devaient servir au trousseau de leur fille. Il ne faut pas croire d'ailleurs que ces épargnes eussent été obtenues aux dépens du bien-être domestique. Jamais, au contraire, la maison n'avait eu meilleur air : à part le jardin, tout était mieux qu'à Belleville. Ce qui avait formé ce pécule, c'était le travail de Bernard et une spéculation heureuse sur deux cents mètres de terrain qu'il avait su acheter et revendre à propos.

Mon arrivée termina le conflit; les bons de Naples furent oubliés et l'entretien devint général. Toutes les fois que j'allais chez Denise, elle ne manquait pas de se mettre en frais pour me retenir. De son côté, Bernard se montrait sensible aux petits raffinements dont ma présence était le motif et les partageait avec une satisfaction évidente. Cependant, quand il eut achevé son café, il se leva et prit son chapeau.

— Eh bien! où vas-tu, Monsieur Bernard? — lui dit sa femme.

— Où je vais, mignonne, je vais voir à me lancer dans le grand, comme Mongeron.

— Voyez-vous le débauché! dit gaiement Denise.

— Oh! moi, ajouta Bernard, ça ne me manque jamais. Toutes mes soirées sont prises. Entre cinq ou six, j'ai un grand-livre qui m'attend; entre sept et neuf, j'en ai un autre. Voilà le genre que je me donne. Deux et deux font quatre, à perpétuité. Que voulez-vous, Mongeron, il faut bien que l'eau arrive au moulin.

En achevant ces paroles, il vint embrasser sa femme, et regardant la pendule :

— Sept heures moins dix, s'écria-t-il; je suis en retard de trois minutes. Que pensera mon carrossier?

Il s'élança vers la porte, et, avant de la fermer, il m'adressa un dernier mot :

— Mongeron, dit-il en me montrant sa femme du doigt; vous avez les coudées franches; allez.

— Fi, le libertin! s'écria Denise.

Nous restâmes seuls, et, après quelques minutes de silence, je dis :

— Le brave homme!

— Oh! oui, le brave homme, me répondit Denise en me remerciant du regard; on irait loin pour en trouver un meilleur.

Voici bientôt quinze ans que nous sommes mariés, eh bien! jamais il ne m'a donné une minute de chagrin. C'est simple comme un enfant et doux comme un agneau. Puis laborieux, laborieux! il périrait à la peine, si je ne le retenais.

— Vous vous aimez, Denise, lui dis-je en laissant échapper un soupir; quand on s'aime, on est toujours heureux. Que je vous envie!

— Vous, voisin, et que vous manque-t-il pour être heureux comme nous! N'avez-vous pas une femme qui est une perfection? Allez, je la connais bien, Mariette. Elle est un peu fière, un peu en dedans; mais que de qualités! Ah! si vous aviez su la prendre?

— Moi? dis-je piqué au vif. Et après un court silence, j'ajoutai : Vous ne savez pas tout, Denise...

— Voisin, voisin, j'en sais beaucoup, dit-elle en secouant la tête; est-ce que je serais femme sans cela? Nous cache-t-on quelque chose, à nous? C'est bon pour Bernard de ne rien voir; mais nous!

— Vous, Denise, et que savez-vous?

— Écoutez, Monsieur Mongeron, voulez-vous que je vous parle franchement, là, bien franchement?

— Faites.

— Eh bien! vous comprenez que je ne vois pas tous les jours Mariette sans qu'il soit un peu question de vous entre elle et moi. De quoi pourrions-nous parler, nous autres femmes, si ce n'est de nos maris? C'est notre seul bonheur, après tout. Nous nous sommes donc occupées de vous souvent, très-souvent. Faut-il maintenant vous dire tout ce que j'en pense?

— Soit, Denise, ne me ménagez pas; je puis tout entendre; parlez.

— Alors, voisin, je vous dirai nettement que vous avez tort; oh! là, bien tort.

Elle avait prononcé cette condamnation d'une manière si formelle, que j'en éprouvai un peu de dépit. Je me levai brusquement.

— Voilà bien les femmes! m'écriai-je. Comme elles se soutiennent entre elles! Vous ne savez pas tout, vous dis-je.

— J'en sais assez, reprit sévèrement madame Bernard, pour voir que les torts sont plutôt de votre côté. J'aime Bernard, n'est-ce pas! je l'aime autant qu'une femme peut aimer. Eh bien! s'il m'avait fait la moitié de ce que vous avez fait à Mariette, je l'aurais déjà quitté.

Jamais je n'avais entendu Denise s'exprimer ainsi ni avec un tel accent. Je me sentis troublé.

— Denise, Denise, si vous saviez ! lui dis-je d'un ton suppliant.

— Mon Dieu ! je devine, voisin, je sais combien il peut se loger de mauvaises idées dans la tête d'un homme. Mais croyez-moi, vous avez tort, bien tort.

Je ne pouvais la tirer de cette sentence ; elle y revenait toujours.

— Ah ! m'écriai-je, si seulement j'étais sûr que Mariette m'aimât !

— Si elle vous aime, voisin, en doutez-vous ?

— Oui, Denise, j'en doute, répliquai-je, et cette fois avec un accent convaincu.

— C'est là votre tourment ; eh bien ! me dit-elle, attendez.

Madame Bernard se leva, alla droit à un secrétaire, et, après en avoir fouillé les tiroirs, elle y prit une lettre, puis revint s'asseoir à mes côtés :

— Qu'est-ce ? lui dis-je.

— Une lettre de Mariette, voisin.

— Vous êtes donc en correspondance avec elle ?

— Voici ce que c'est, Monsieur Mongeron. Un soir, nous causions précisément à votre sujet, et comme j'ai été aujourd'hui dure pour vous, je l'étais pour elle. Dans cette maison-ci, on ne souffre rien de louche. Quand j'ai vu que vous quittiez votre femme, je l'ai soupçonnée d'abord, et j'ai voulu en avoir le cœur net. Si Mariette ne s'était pas expliquée de manière à me satisfaire, j'aurais dit à Bernard : — Rompons ! et nous aurions rompu. Je l'ai donc pressée, et, au lieu de me répondre sur-le-champ, elle m'a dit : Je vous écrirai. Et, en effet, elle m'a écrit. Voici sa lettre, voisin ; c'est après l'avoir lue que je lui ai donné raison et que je vous ai donné tort. Oui, répéta-t-elle avec solennité, vous avez tort, Monsieur Mongeron.

— Et que dit cette lettre, Denise ?

— Tenez, lisez, répliqua-t-elle, en me la remettant.

XL

DE BONNES GENS.

La fermeté de Denise m'avait ébranlé, et ce fut sous cette impression que je lus la lettre qu'elle venait de me donner. Voici ce qu'elle contenait :

« Ma chère Denise,

« Vous avez raison, il ne faut pas qu'il règne le moindre

« nuage entre nous. Vous avez été franche ; je le serai aussi. Il « n'y a plus d'amitié là où il n'y a point de confiance.

« Depuis que je suis rentrée chez moi, vos dernières paroles « me reviennent, et même, en ce moment, où je suis occupée à « vous écrire, il me semble que je les entends. — N'auriez-vous « rien à vous reprocher envers votre mari ? m'avez-vous dit, De- « nise. — C'est bien votre crainte, n'est-ce pas ? et c'est aussi là- « dessus que je me suis interrogée et que je m'interroge encore, « tout en traçant ces lignes.

« Eh bien, Denise, aussi vrai que je vous aime, aussi vrai « que vous êtes, vous et Bernard, les êtres les plus purs que « j'aie rencontrés, non, depuis que je suis mariée, je n'ai au- « cun reproche à me faire. La main sur la conscience, je vous « le déclare, mon amie, je n'ai à rougir d'aucune de mes pen- « sées ; elles sont toutes dignes de vous. Quant à mes devoirs, je « les ai *tous* remplis, oui, *tous*. J'insiste à dessein sur ce mot, et « c'est un témoignage que je mets quelque orgueil à me rendre.

« Vous connaissez Édouard ; vous savez combien il est bon, « aimant, dévoué ; il n'a que le défaut de pousser ces qualités à « l'extrême. Il manque de mesure, d'égalité d'humeur, enfin de « ce qui rend un intérieur calme comme le vôtre, Denise. J'ai « pu souffrir de cela, on ne me verra jamais m'en plaindre. On « ne nous a point jetées en ce monde pour y vivre selon nos « goûts ; le premier titre d'une femme est la résignation.

« Ainsi, Denise, quoique puisse faire mon mari, je resterai ce « que vous m'avez vue, triste, mais tranquille. Il n'est point de « torts que je ne me sente en mesure d'excuser et qui soient au- « dessus de ma patience. Plus j'avance dans la vie, plus elle se « dépouille d'illusions et se présente à moi sous la forme d'un « devoir. Ce devoir, je le remplirai en entier, je l'ai promis de- « vant Dieu et ne me parjurerai pas.

« La confiance, voilà ce qui manque à notre intérieur. Il faut « croire que c'est par ma faute, et que je n'ai pas su la mériter. « Que vous êtes heureuse sous ce rapport, et combien je vous « envie ! Jamais l'ombre d'un doute n'a pesé sur votre union ; « vous êtes ce que vous étiez dans la première heure de vos « amours, sûrs l'un de l'autre, de près comme de loin. Vos « mains peuvent se quitter mais non vos cœurs.

« Édouard ne m'a pas comprise ; j'étais née pour des affections « tranquilles et non pour des liens orageux. Il ne voyait pas le « mariage du même œil que moi, et y apportait trop de souvenirs « de ses liaisons. Ce n'est point un reproche que je veux lui « adresser, Denise ; il sentait autrement que moi, voilà tout.

« Toute ma vie est pleine de pareilles douleurs. Enfant, j'ai « perdu ma mère au moment où je commençais à sentir le « prix de ses caresses ; jeune fille, j'ai vu se mêler à mes joies « de vives alarmes et des regrets amers ; femme, j'éprouve au- « jourd'hui l'humiliation d'un délaissement. Est-ce assez, Denise, « et ne trouvez-vous pas que j'ai mérité que l'on me plaigne et « que l'on me console ?

« Mon amie, que ces explications restent entre nous. Je ne « veux pas jouer le rôle d'une abandonnée ; je tiens surtout à « ne pas manquer de dignité. Lorsque Édouard sera fatigué de « la vie qu'il mène, il me trouvera ce qu'il m'a laissée, l'atten- « dant toujours, prête à le recevoir comme si jamais il ne m'eût « négligée. Ce que nous ferions d'ailleurs pour le ramener, De- « nise, ne servirait de rien. La plainte et l'éclat ne sauvent pas « une femme de l'abandon. Ainsi, soyez patiente autant que je « le suis, et n'allez pas épouser ma querelle.

« Vous avez voulu un examen de conscience, mon amie ; le « voilà. Croyez que je me montrerai toujours, quoi qu'il arrive, « digne de vous. Je ne suis pas de ces femmes qui voient dans « les fautes d'autrui un encouragement et un prétexte pour les « leurs. Sur l'honneur, Denise, il n'existe pas au monde une « femme, excepté vous peut-être, qui soit mieux défendue que « moi contre la séduction. Je pourrais dire que je la mets au défi, « si user de ce mot n'était pas blesser la pudeur.

« Voilà une longue lettre, mon amie ; je l'ai écrite avec plai- « sir ; la lirez-vous de même ? Adieu, je ne prétends pas me « faire plaindre, mais je tiens à me faire aimer. Aimez-moi « donc, dût votre bon Théophile devenir jaloux de moi. C'est un « compte que je réglerais avec lui. Adieu encore.

« MARIETTE. »

J'avais lu cette lettre à haute voix et à mesure que je m'identifiais mieux avec le sentiment qui l'avait dictée, mon organe devenait moins ferme et mon débit moins assuré.

Je n'y pus tenir, je me levai et parcourus le salon à grands pas. J'avais oublié que je n'étais pas chez moi, que madame Bernard se trouvait là. Enfin, Denise rompit le silence :

— Eh bien ! me dit-elle, d'une voix qui allait au cœur.

Je me réveillai ; le sentiment de ma position reprit le dessus, et, me retournant vers elle :

— Eh bien ! Denise, il est trop tard !

— Trop tard ! — s'écria-t-elle avec un accent douloureux.

— Trop tard, — répétai-je d'un air consterné.

— Monsieur Mongeron, Monsieur Mongeron, — reprit vivement Denise, — ne parlez pas ainsi, je vous en conjure, vous me feriez trop de mal; non, je ne vous crois pas, je ne puis vous croire. Il n'est jamais trop tard pour revenir vers ceux qu'on aime. Est-ce de Mariette que vous avez peur? Vous voyez bien qu'elle vous attend, Monsieur, qu'elle souffre en silence; qu'elle sera heureuse de votre retour!

— Hélas! Denise, lui dis-je, l'obstacle ne vient pas de là, et si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez de quels regrets il est déchiré. Oh! plaignez-moi, ajoutai-je avec accablement, plaignez-moi et ne m'interrogez pas. Mariette a raison; notre existence est un malentendu, et nous n'aurons tous deux de repos que dans la tombe.

La tristesse de ces paroles, l'accent plus triste encore que je leur donnai, émurent profondément la femme de mon ami. Elle me prit la main, et, la serrant avec affection :

— Monsieur Mongeron, me dit-elle, pourquoi manquer de confiance? Sommes-nous si sévères, Bernard et moi, que vous ayez peur de nous raconter vos secrets? Qui sait, peut-être réussirons-nous à vous donner un bon avis. Théophile vous aime tant, et moi j'aime tant Mariette! Voyons, mettez-y un peu de bonne volonté! Parlez.

— Impossible, lui dis-je; j'aurais trop à rougir devant vous. C'est une partie de ma vie que je voudrais pouvoir enfouir.

— Bah, répliqua-t-elle avec une gaieté douce, je ne suis point une prude; allez toujours.

— Non, jamais! m'écriai-je.

— Eh bien! Monsieur Mongeron, vous avez tort, me dit Denise avec plus de sévérité. Quand on ne veut pas avouer ses fautes, c'est qu'on y persiste. Mon Dieu! quel crime si grand avez-vous donc commis? Quel est votre tort? Une maîtresse peut-être!

Elle cherchait une réponse sur ma physionomie; je baissai les yeux comme un coupable.

— Alors, Monsieur, ajouta sévèrement Denise, on rompt avec de pareilles créatures et l'on revient vers sa femme. Je connais Mariette; elle vous pardonnera tout. Faites cela, mon voisin, poursuivit-elle, nous vous en saurons tous gré. Vous manquiez à nos soirées, elles seront complètes avec vous. Théophile s'impatientait assez de ne pas vous avoir. Il fera votre piquet, et nous deux Mariette nous vous tricoterons des bas. Croyez-moi, revenez à nous; vous n'y perdrez rien. Il n'y en a pas une parmi vos beautés du dehors qui vaille le petit doigt de Mariette.

— A qui le dites-vous? m'écriai-je.

— Ah ! vous en convenez, poursuivit-elle. Alors cela va de source ; vous allez revenir vers nous. Votre femme sera-t-elle contente !

— Denise, Denise, répliquai-je d'un ton suppliant, n'ajoutez pas, de grâce, à mon chagrin, à mon dépit, à mes tortures. C'est impossible, vous dis-je, impossible. Je suis enchaîné, je suis esclave, je ne m'appartiens plus.

Ma voix avait pris peu à peu un tel accent de conviction que la pauvre femme tressaillit, comme si cet aveu l'eût touchée d'une manière directe :

— Monsieur Mongeron, me dit-elle, je ne comprends rien à ces propos. Un homme appartient d'abord à sa femme ; il n'y a point de droit au-dessus de celui-là. Comment en serait-il autrement pour vous ?

— C'est mon secret, Denise.

— Alors, vous allez m'y mettre de moitié, me dit-elle avec résolution. Non, Monsieur, ajouta-t-elle en répondant à un geste qui exprimait un refus, vous vous en défendriez en vain. Mariette est malheureuse, j'insisterai jusqu'au bout. Vous-même, Monsieur Mongeron, vous n'êtes point heureux, avouez-le. Vous aimez mieux revenir vers nous, reprendre vos habitudes, je le vois. Eh bien ! parlez alors. Je n'en dirai rien à personne, pas même à votre femme, si vous l'exigez.

Je fus vaincu par ces instances. C'était une confidence délicate et bien humiliante pour moi : je m'y résignai pourtant. J'aimais mieux paraître coupable qu'ingrat, et faire accuser ma raison que mon cœur.

— Vous me promettez bien, Denise, lui dis-je, que vous garderez pour vous seule ce que je vais vous confier ?

— Oui, monsieur Mongeron.

— Eh bien ! écoutez.

Je lui racontai alors ma dernière aventure avec Coralie. J'aurais voulu glisser sur quelques détails, et, entre autres, sur mes pertes de jeu ; mais Denise m'enlaça dans un interrogatoire habile qui eût fait honneur à un procureur du roi. Elle m'arracha un aveu après l'autre, et me mit la conscience à nu. Elle sut de quelle somme j'étais endetté, et à qui j'avais eu recours pour mes emprunts. Ce fut une confession générale :

— Vous aviez raison, Monsieur Mongeron, c'est grave, très-grave, me dit-elle.

— N'est-ce pas? lui répondis-je. Comment rompre, après cela?

— Chut ! me dit-elle en portant son index à ses lèvres.

— Qu'est-ce donc, Denise ?

— Voici Bernard qui rentre; j'entends ses pas dans l'escalier.

Le commis d'ordre reparut en effet, après avoir déposé son parapluie et ses socques, et dès qu'il m'eut aperçu :

— Eh ! eh ! s'écria-t-il gaiement, la séance a été longue, à ce qu'il me paraît. Malepeste ! Mongeron, comme vous prenez racine !

— Voyons, voyons, débauché, dit Denise en l'interrompant, que signifie ce langage ? Approchez-vous d'ici qu'on vous arrange ce nœud de cravate, Monsieur ! Où avez-vous pu vous chiffonner ainsi ?

— Les livres du carrossier, Denise ; ces maudits livres ! Une erreur de sept centimes que je cherchais depuis huit jours. Enfin je l'ai trouvée, ajouta le commis d'ordre avec un accent de triomphe. Pour les chiffres, mes enfants, il ne faut pas venir après moi : j'y excelle.

— Voyez-vous cette modestie ! s'écria Denise.

— Oui, mignonne, oui, et j'en ai une preuve ici, ajouta Bernard en tirant un papier de sa poche. Qu'est-ce que je te disais de nos bons de Naples ? Tiens, lis.

— Que veux-tu que je lise, monsieur Bernard ? répliqua Denise en repoussant de la main le papier que lui tendait son mari.

— Lis, te dis-je, et tu verras ! deux mille neuf cent onze francs vingt-cinq centimes. Voilà ce qu'ils valent au cours du jour, nos bons de Naples. N'est-ce pas mon chiffre de tantôt ?

— Comment dis-tu cela, monsieur Bernard !

— Deux mille neuf cent onze francs vingt-cinq centimes, ma chère ; juste comme je te le soutenais.

— Eh bien ! Monsieur Bernard, tu les vendras demain, tes bons de Naples, entends-tu ?

— Ah ! et pourquoi cela, Denise ?

— Viens ici, je te l'expliquerai, répondit-elle en l'entraînant dans un coin. Pardon, Monsieur Mongeron, dans dix minutes nous sommes à vous.

Elle prit son mari à part et s'entretint vivement avec lui. Par discrétion, je me tenais aussi éloigné que possible ; quelques mots pourtant arrivèrent jnsqu'à moi.

— Certainement, certainement, disait Bernard.

Denise alors compléta ses instructions pendant que son mari secouait la tête et ajoutait :

— Comment diable pourrai-je m'y prendre ?

— Ainsi, c'est convenu, Monsieur Bernard, dit Denise en terminant cet incident. Monsieur Mongeron, — reprit-elle en venant vers moi, — je vais vous quitter. Il faut que j'aille prendre ma fille qui est chez des amis. Mais voici Théophile qui

doit avoir une petite affaire à vous proposer. Monsieur Bernard, tu expliqueras cela au voisin, n'est-ce pas ?

— Oui, ma femme, dit celui ci d'un air embarrassé.

— Alors, adieu, Monsieur Mongeron ; écoutez bien ce que vous dira mon mari.

Elle partit en laissant son Théophile en proie à une perplexité évidente. Il ne savait s'il devait s'asseoir ou rester debout, m'aborder de front ou de travers, prendre un fauteuil ou s'installer sur le canapé. Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta.

— Mettons-nous ici, Mongeron, me dit-il, nous serons plus à l'aise pour causer.

Je m'assis à ses côtés ; mais comme si sa langue eût fait tout l'effort dont elle était capable, il se livra à une nouvelle pause, pendant laquelle ses doigts jouaient machinalement avec les glands des coussins. Je vis qu'un peu d'aide était nécessaire :

— Qu'est-ce, Bernard, lui dis-je, et de quoi votre femme voulait-elle parler ?

Le commis d'ordre ressauta comme un cerf que l'on force, et faisant un effort désespéré :

— Oui, me dit-il, c'est une idée à Denise ! une idée singulière, Mongeron. Vous nous avez entendus causer des bons de Naples, n'est-ce pas ? Eh bien ! voilà qu'elle les prend en grippe, qu'elle ne peut plus les souffrir.

— Et pourquoi cela, Bernard ?

— Le sais-je, mon cher ? Les femmes ont quelquefois des idées bizarres.

Je ne comprenais pas bien en quoi ceci pouvait m'intéresser et attendais que Bernard sortît de ses préambules.

— Alors, elle veut s'en défaire ? dis-je.

— C'est cela, s'écria Théophile en homme enchanté d'être mis sur la voie ; elle veut s'en défaire. J'aurais pu dire non, mais vous savez que lorsque les femmes ont quelque chose en tête, elle en viennent à bout. J'ai mieux aimé céder sur-le-champ. Je vendrai donc mes bons de Naples demain. Le cours est élevé, nous y gagnons dix pour cent au moins.

— Bonne opération ! m'écriai-je.

— Oui, Mongeron, bonne opération, très-bonne opération. Dix pour cent !

Après cet effort, Bernard retomba comme épuisé et eut de nouveau recours au silence. Pour se donner un maintien il se remit à jouer avec les glands de ses coussins. Je ne savais plus que penser de cet embarras. Enfin Théophile se décida :

— Écoutez, Mongeron, me dit-il, je vais vous prier de me ren-

dre un service; mais auparavant, je voudrais être certain que vous ne me refuserez pas.

— Non, certes, Bernard, lui répondis-je avec chaleur.

— Voici ce que c'est, Mongeron, et il ne faut pas que cela vous blesse, au moins.

— Mais non, mon ami, lui dis-je, mais non.

— Eh bien! voici mille écus que nous allons toucher pour nos bons de Naples. Cela m'inquiète, Mongeron, plus que vous ne croiriez.

— Bah! lui dis-je, de l'argent?

— Oui, de l'argent, mon ami, c'est ce qu'il y a de plus gênant au monde. Figurez-vous qu'on ne sait où le placer. Les fonds publics? Cela varie tous les jours. On veut savoir la cote, on n'en dort pas. Les banquiers! Au moment où vous vous croyez sûr, ils emportent vos petites épargnes. Enfin, Mongeron, ça m'est un souci que ces mille écus.

A l'appui de ce singulier aveu, le commis d'ordre m'interrogea du regard. Je comprenais enfin où il voulait en venir, et quel complot il avait tramé avec Denise. Bernard jouait son rôle en maladroit; mais que de bonté se cachait là-dessous! Comme il était gêné d'avoir à m'offrir quelque chose, et quels étranges détours il prenait pour me le faire accepter! Je ne l'en tins pas quitte pour si peu et voulus pousser l'épreuve jusqu'au bout.

— Un employé que l'argent incommode, voilà du nouveau, lui dis-je.

— Mais oui, mais oui, Mongeron, surtout quand on est maniaque comme moi. J'aime à connaître les gens à qui je prête. Si je pouvais choisir, je n'aurais que des amis pour débiteurs. Par exemple, je ne leur fais point de grâce : cinq pour cent d'intérêts, et payables par semestre. Oh! pour cela ric-à-rac. Je suis dur comme un Arabe, moi. Après tout, les affaires sont des affaires, n'est-ce pas, Mongeron?

Si je l'avais osé, je me serais jeté à son cou :

— J'ai donc là mille écus à placer, reprit-il, et pas un ami sous la main. Mais j'y pense, ajouta-t-il comme s'il eût été éclairé par une inspiration, pourquoi ne vous en chargeriez-vous pas, Mongeron?

— Moi? lui dis-je en riant.

— Oui, vous! répliqua Bernard; ce serait si commode d'avoir mon placement à quatre pas de chez moi. Pas besoin d'aller courir loin pour les intérêts; j'aurais cela porte à porte. Allez, Mongeron, vous nous rendriez un fameux service à moi et à Denise, si vous nous preniez ces mille écus.

— En vérité, Bernard?

— Ma femme vous le répétera, Mongeron, ce serait nous obliger. Vous prendriez tout le temps que vous voudriez; le plus long serait le mieux. Vous décidez-vous? Faudra-t-il que Denise vous en prie?

C'en était assez; je tendis la main à l'excellent homme:

— Bernard, lui dis-je, vous êtes un grand cœur. Merci, mon ami, merci. Je devine votre générosité.

— Moi, généreux! s'écria le commis d'ordre, jouant son rôle jusqu'au bout; vous me flattez, Mongeron. Cinq du cent, entendez-vous; voilà comment je suis généreux.

— C'est assez feindre, mon ami, lui dis-je.

— Et à cheval sur les intérêts, Mongeron. Je ne vous ferai pas grâce d'un jour, entendez-vous. Sur les questions d'argent, je ne plaisante jamais.

Bernard avait fait son thème et il était impossible de l'en tirer. Il persistait à présenter cet emprunt comme un service que je lui rendrais. J'étais à bout lorsque Denise entra et vint joindre ses prières aux profonds calculs de son mari:

— Monsieur Mongeron, me dit-elle avec une bonté d'ange, Bernard a raison. Acceptez; c'est nous rendre service. La maison va en devenir plus gaie. Nous allons être tous heureux. Et à qui d'ailleurs pourriez-vous vous adresser qui vous aimât mieux que nous?

Je me laissai vaincre, et Bernard s'occupa de vendre ses bons de Naples. C'était juste la somme que je devais à Coralie; j'allais m'affranchir d'une servitude indigne de moi.

— Et surtout pas un mot devant Mariette! dit Denise lorsque tout fut arrêté, pas un mot, entends-tu, Bernard!

— Très-bien, répondit le commis d'ordre.

Le lendemain, les mille écus étaient entre mes mains, et je m'empressai d'aller acquitter ma dette. J'avais choisi une heure de la journée où Coralie se trouvait habituellement seule, et, en entrant, je déposai mon rouleau d'or sur sa chiffonnière. A ma gravité, à ma réserve, elle comprit mes intentions et me dit:

— C'est un congé que tu prends, n'est-ce pas?

Je fis un signe d'acquiescement; elle y répondit par un sourire plein d'ironie, et, tout en jouant avec la cordelière de sa ceinture, elle ajouta:

— Bah! tu nous reviendras plus tôt que tu ne crois, mon chérubin.

— Jamais! lui dis-je.

— Voilà un mot à la Corneille; mais c'est égal, on en a vu revenir de plus loin que toi. Je t'attends à ton second malheur.

XLI

LA PORTE VERTE.

Grâce au secours que j'avais rencontré chez les Bernard, j'étais sorti du mauvais pas où mon système de représailles m'avait conduit. Denise ne s'était pas trompée dans ses calculs ; nos habitudes d'intérieur se rétablirent sur le pied d'autrefois, et Mariette jouissait de mon retour sans se douter de l'incident qui l'avait amené. Je m'attendais à plus d'élan de sa part ; elle ne se départit pas de sa sérénité ordinaire et supporta la joie comme elle avait supporté la douleur, sans que sa physionomie en laissât rien apercevoir.

Cependant j'avais plutôt ajourné que résolu la difficulté d'argent. Sauf le changement de créancier, l'embarras restait le même. Il s'agissait toujours d'épargner mille écus sur des appointements que les dépenses de la maison absorbaient presque en entier. Dans une profession où le revenu est fixe, toute dette est mortelle. Forcément elle en engendre d'autres, et une fois entré dans la voie des expédients, on ne s'arrête plus. L'avancement seul peut créer des ressources nouvelles, et au-dessus d'un certain grade, l'avancement est presque illusoire. Il ne s'y fait point de vides ; les hommes politiques, en s'imposant aux emplois supérieurs, y créent plutôt des superfétations. L'âge même n'éclaircit pas les rangs. A partir du poste de chef, personne ne prend sa retraite aujourd'hui. Chacun veut mourir en état complet d'émargement. Les administrations sont remplies de vieillards dont les facultés affaiblies pèsent sur l'ensemble des services. Aussi, avec quel soin ils déguisent leurs infirmités ! Comme ils luttent vaillamment contre la sciatique et les lésions du cerveau !

Dès lors l'avancement ne s'offrait à moi qu'à travers les lueurs des futurs contingents. Eût-il été immédiat, que mes embarras n'en eussent pas cessé pour cela. A des postes plus élevés sont attachées des obligations plus grandes. Un chef de bureau est astreint à quelque représentation, à une tenue dont les grades inférieurs sont affranchis. Il faut se présenter chez les supérieurs aux jours de réception, il faut avoir un état de maison qui soit en harmonie avec l'importance de l'emploi, une mise plus recherchée, des vêtements, des gants frais, un linge élégant ; enfin tout ce qui met un homme au niveau du monde officiel. L'échelle des traitements a été si bien combinée avec celle des devoirs, qu'à aucun degré de la hiérarchie l'épargne n'est permise à l'employé.

C'est ce que j'éprouvais et ce qui me désespérait. Les Bernard n'étaient pas des créanciers importuns, bien au contraire; en gardant leur argent, je semblais leur rendre service. Cependant il fallait tôt ou tard s'acquitter envers eux; l'emprunt que je leur avais fait ne pouvait passer à l'état de dette perpétuelle. Eh bien! j'avais beau me creuser l'imagination, je n'entrevoyais pas même dans le plus lointain avenir, comment je pourrais me libérer. Point d'héritage éventuel, rien. Grandchamp était chargé de famille; ma tante et ma mère vivaient d'une modique pension; toutes mes ressources étaient en moi-même, dans mon emploi. Il est facile dès lors de comprendre comment je me laissai entraîner vers des expédients chimériques et prendre au premier piége qui me fut tendu.

On se souvient de ce moment de fièvre où la commandite couvrit la France d'un réseau de spéculations. Ce fut un curieux spectacle. Les fortunes s'élevaient du jour au lendemain, comme par enchantement; on s'endormait pauvre, on se réveillait millionnaire. Le mot de million avait lui-même perdu beaucoup de sa valeur; il était dans toutes les bouches, on le prodiguait.

Au plus fort de cette crise, je reçus la visite de Frédéric. Depuis longtemps j'avais perdu de vue le brillant employé. Son bureau était éloigné du mien, et je ne me montrais pas jaloux de le rechercher. Aussi son entrée dans mon cabinet me causa-t-elle un peu de surprise. Quant à lui, il se montra aussi à l'aise avec moi que s'il m'eût vu de la veille. C'était toujours la même verve, la même gaieté. Après m'avoir serré la main, il s'assit, et je vis, à son air de diplomate, qu'il avait quelque ouverture à me faire.

— Mongeron, me dit-il, vous ne savez peut-être pas ce qui se passe. C'est fabuleux, mon cher, fabuleux. Dans deux mois d'ici, il faudra être un imbécile pour n'avoir qu'un million. Des hommes spirituels comme vous et moi en auront trente ou quarante. Encore est-ce y mettre de la discrétion.

Là-dessus il me parla de je ne sais quelle spéculation qui menait alors grand bruit et dans laquelle il me proposait d'entrer. Les actions venaient d'être émises et offraient un profit considérable. Il ne s'agissait que d'en prendre pour les voir fructifier; rien de plus beau, à l'entendre.

Je compris où il voulait en arriver et me défendis de mon mieux. Il insista, revint plusieurs fois à la charge et finit par m'entraîner un jour à la Bourse. On a pu, en me lisant, se faire une idée de ce que je suis, un mélange de crédulité et de défiance, quelquefois simple à l'excès, d'autres fois poussant l'astuce jus-

qu'au raffinement. C'est un tort peut-être que de se peindre au vrai ; sur les planches un peu de fard ne messied pas. N'importe, je finirai comme j'ai commencé, par des aveux complets.

Certes, en suivant Frédéric, je savais à quoi m'en tenir sur la valeur et le caractère de sa proposition. Mon bon sens, ma droiture y répugnaient. Eh bien ! une fois dans ce foyer de spéculations, un vertige que je ne puis comprendre s'empara de moi. Je voyais des gens qui semblaient doués de toute leur raison échanger entre eux, le plus sérieusement du monde, mille valeurs imaginaires. Impossible de croire que je n'avais sous les yeux qu'une collection d'insensés ; ils étaient trop nombreux. Dans tous les cas cette folie exerçait une action contagieuse, et, puisqu'il faut tout dire, je m'y laissai gagner. Je pris les coupons de Frédéric, il me présenta à son banquier qui se contenta de ma signature. Ce n'était pas un grand risque, deux mille francs ; mais pour moi deux mille francs en valaient cent mille. Du reste, il y eut un moment où cette affaire obtint un vrai succès. J'aurais pu réaliser et m'en tirer avec les honneurs de la guerre. Ma funeste étoile ne le voulut pas. Avec l'opiniâtreté du joueur, je tins à épuiser les chances.

Pendant que cette expérience s'achevait, un nouvel incident vint troubler une sécurité qui m'avait coûté si cher. Un jour, sur la porte même du ministère, un commissionnaire m'arrêta.

— Est-ce à monsieur Mongeron que j'ai l'honneur de parler ? me dit-il.

— A lui-même, répliquai-je.

— Voici alors une lettre dont on m'a chargé pour Monsieur, dit-il, et il me la remit.

— Attendez-vous la réponse ? lui dis-je.

Je me retournai et ne l'aperçus plus ; il était parti. Cette prompte retraite m'intrigua. Je décachetai la lettre et la parcourus avant de m'engager dans l'escalier qui conduisait au bureau. L'écriture ne m'était pas inconnue ; il me semblait l'avoir déjà eue sous les yeux.

Voici ce que je lus :

« Monsieur,

« La personne qui s'intéresse à vous revient à la charge. C'est « la dixième fois qu'elle vous écrit ; les autres envois ont été « interceptés. On prendra les précautions nécessaires pour que « celui-ci vous parvienne. Vous l'aurez en mains propres.

« C'est toujours au haut du faubourg Poissonnière que se « passent les rendez-vous. Ordinairement ils ont lieu les lundi

« et jeudi de chaque semaine; quelquefois plus souvent, rare-
« ment moins.

« Si vous tenez à vous procurer une surprise complète, trou-
« vez-vous-y jeudi prochain et ne vous rebutez pas en cas d'é-
« chec, arrangez les choses de manière à ce qu'on ne puisse
« vous suivre. Si votre mauvaise étoile ne vient pas encore à la
« traverse, vous acquerrez la preuve que vos soupçons étaient
« fondés.

« Dans votre première expédition vous vous étiez fort mal
« placé. Mettez-vous, cette fois, en face de la porte verte; c'est
« là que se passe l'essentiel de l'action, et abritez-vous de ma-
« nière à ce qu'on ne puisse vous voir; autrement ce sera à re-
« commencer.

« Ainsi, résumons-nous. Au bout du faubourg Poissonnière,
« entre trois et quatre, vis-à-vis de la porte verte. Voilà vos in-
« structions, suivez-les de point en point, et le succès est garanti.

« Et surtout méfiez-vous de votre garçon de bureau Antoine. »

Je ne pus me méprendre sur l'origine de ces avis; ils venaient de mon correspondant anonyme. Aussi mon premier mouvement fut-il de déchirer la lettre et d'en jeter les débris au vent. Cet instant fut court, et ceux qui le suivirent me le firent expier. Durant les quatre jours qui me séparaient encore de celui assigné au rendez-vous, j'eus le temps de passer par les hésitations ordinaires de mon esprit.

J'arrivai ainsi au jeudi. A deux heures, j'étais encore hésitant et combattu. Quand je vis l'aiguille de ma pendule approcher de la minute assignée au rendez-vous, mon parti fut arrêté. J'appelai mon garçon de bureau, et me contenant de mon mieux :

— Antoine, lui dis-je, voici un paquet pour madame Mongeron, tu vas le porter sur-le-champ.

— Et le service, Monsieur? me dit le garçon.

— J'arrangerai cela, Antoine; tu n'as plus besoin de revenir ici : je te ferai suppléer.

C'était le signal de ma défaite; j'écartais Antoine afin qu'il ne pût me suivre, et je l'envoyais néanmoins rue de l'Ouest assez tard pour qu'il trouvât Mariette déjà partie. Ces précautions prises, il ne me restait plus de prétexte pour reculer. Une demi-heure après, j'arrivai sur les lieux et choisis un endroit favorable. Précisément en face de la porte verte, se trouvaient des pièces de charpente entassées; je m'en fis un rempart de manière à ce que le corps fût masqué pendant que le regard restait libre. Nous étions en plein hiver; un brouillard enveloppait les

objets et les rendait moins distincts. Il s'écoula ainsi une heure entière, la plus longue heure de ma vie. Peu à peu le froid gagnait mes membres, et mon sang, qui refluait vers le cœur, ne les garantissait plus de ses atteintes. La saison avait dépouillé les arbres du jardin, et par-dessus le chaperon du mur je ne voyais que des rameaux noirs, couverts de ce suintement qu'engendre l'humidité.

Rien ne paraissait; cette porte mystérieuse ne s'était point ouverte, aucune femme n'y avait frappé. Je me crus de nouveau le jouet d'une mystification. Aussi, pourquoi obéissais-je au premier appel que l'on faisait à mes passions, pourquoi ne savais-je pas mieux m'en défendre? L'aiguille allait marquer quatre heures, et personne n'avait paru. Encore cinq minutes d'attente, et il ne me restait plus qu'à abandonner cette embuscade où je jouais un rôle si piteux.

J'en étais là, quand une voiture de place, accourue rapidement, s'arrêta à la porte du jardin. La voiture s'ouvrit, et une femme mit pied à terre : c'était Mariette! Cette vue m'atterra. Je m'élançai vers elle; mes membres engourdis servirent mal ma volonté. Quand j'arrivai devant le mur, le fiacre avait disparu, et la porte venait de se refermer.

— Mariette! m'écriai-je.

Et en même temps j'imprimai à la porte une secousse, afin de me frayer un accès vers le jardin. Elle résista. Je cherchai une sonnette, un marteau pour me faire entendre de l'intérieur; je ne trouvai rien. Évidemment ce ne pouvait être là qu'une maison destinée à de mystérieux rendez-vous : on y avait tout ménagé pour mettre en défaut la curiosité du dehors.

— Si elle y est entrée, elle en sortira, me dis-je par un calcul digne du héros qui mourut à Pavie. Je vais l'attendre sur cette porte même.

En effet j'attendis; la nuit arrivait. La place était à peine tenable, et, pour ranimer mes membres raidis, je heurtais mes pieds contre la porte ou contre le mur. Enfin, je sentis mon courage défaillir. Il était plus de six heures; je ne pouvais prolonger cette faction plus longtemps. Mais, Mariette, qu'était-elle devenue? Aurait-elle pu fuir par une autre issue, mettre ma vigilance en défaut? J'essayai de reconnaître les lieux, et longeai le mur du jardin; j'arrivai ainsi à l'angle d'une rue. Le clos continuait dans un sens perpendiculaire à celui de la porte verte, et formait un carré qui aboutissait à une ruelle parallèle à la rue Rochechouart. Tout cela ne se dessinait à mes yeux que d'une manière confuse, et au milieu d'une brume à chaque instant

plus noire. Je m'en allais à tâtons, lorsque j'entendis marcher derrière moi, et me sentis heurté par un jeune homme qui me devança. J'essayai de le rejoindre; mais un cabriolet de maître l'attendait au tournant; il y monta, et lança son cheval au cri de : *gare*. A peine eus-je le temps de me rejeter en arrière pour ne pas être écrasé.

Je quittai la partie; que pouvais-je faire de plus? En regagnant mon quartier, je me demandai s'il fallait garder le silence ou bien provoquer une explication. Quand j'arrivai, j'en étais encore à hésiter. Je résolus de m'inspirer de ce que j'allais voir. Mariette était au coin du feu, en négligé, aussi calme que de coutume. Antoine rôdait çà et là et rangeait quelques meubles tout en causant avec ma femme. Attachant sur elle un regard sévère, je lui dis :

— Où êtes-vous allée cette après-midi, Mariette?

— Moi, mon ami, répliqua-t-elle avec une présence d'esprit écrasante, je n'ai pas quitté la maison. Demande à Antoine.

Je ne me sentis pas la force de lui répondre; tant de duplicité me confondit. Elle dut voir pourtant que je n'étais plus sa dupe, et que son assurance ne m'en imposait pas.

XLII

LE DEUIL.

J'avais pris mon parti : c'était de laisser aller les choses. Cette découverte eût été d'ailleurs pour moi un coup plus cruel, si d'autres douleurs n'étaient venues s'y joindre. La spéculation de Frédéric, après avoir fait quelque bruit, s'était peu à peu acheminée vers les régions du néant. La prime avait commencé par s'évanouir, puis le titre même avait été entamé. Le fondateur avait beau opposer à ce déclin un front stoïque, protester contre le délaissement, faire un appel à l'avenir; rien n'y servait. Bientôt ses actions ne furent plus accueillies à la Bourse que par des risées bruyantes : c'était un arrêt sans appel.

Il ne me restait donc entre les mains qu'une valeur morte, et, en échange, j'avais livré un engagement qui n'avait rien de chimérique. Je compris alors où cela pouvait me conduire. Le banquier de la compagnie parlait d'exécutions judiciaires, si je ne faisais pas honneur à ma signature au terme voulu. Tout au plus consentait-il à un ajournement, et encore exigeait-il des garanties, une caution, enfin tout ce qu'un banquier peut exiger en de pareils cas. Je ne savais quel parti prendre. Re-

courir à Bernard me semblait une si monstrueuse indiscrétion, que j'en écartais même la pensée, et ailleurs je n'apercevais rien. Ma seule ressource était de fléchir mon créancier, de l'amener à des attermoiements. Gagner du temps était beaucoup.

Frédéric se chargea de me conduire chez l'homme d'argent; c'était une triste recommandation que la sienne. Je n'en avais point d'autre; il fallut s'y résigner.

Manheim était le nom du banquier qui avait eu l'honneur d'ouvrir sa caisse à l'opération, et il est à croire que seul il en avait profité. Un banquier est de la nature des oiseaux de proie; il assiste de loin au combat, et, quand la lutte est finie, il fait son profit des dépouilles. Manheim avait d'ailleurs une longue habitude de ces affaires, et il les conduisait volontiers jusqu'à la limite où elles entrent dans le domaine du Code pénal. C'était un homme avide autant que rusé, qui cachait sous une enveloppe de bienveillance et de désintéressement, une rigueur et une cupidité implacables.

Nous fûmes introduits dans son cabinet, et dès que Frédéric eut prononcé mon nom, il ouvrit son portefeuille et en tira mon engagement.

— Je vois ce que c'est, dit-il avec un accent allemand très-prononcé, monsieur vient pour s'acquitter; voici le titre.

C'était prendre l'affaire à rebours; Frédéric se chargea de la rétablir sous son véritable aspect.

— Mais non, père Manheim, mais non, dit-il avec le ton familier dont il usait envers tout le monde. Vous payer, allons donc! Pour qui nous prenez-vous? Mongeron vient vous demander du temps, comme un fils de famille.

— Ah! c'est du temps que monsieur désire? répondit le banquier en se rembrunissant.

— Oui, papa Manheim, du temps, reprit Frédéric, et soyons raisonnable, s'il vous plaît. Écorchez-nous, mais pas jusqu'au sang. De pauvres employés, jugez donc.

— Monsieur est employé? dit le banquier; et en même temps il cherchait à lire sur ma physionomie jusqu'où pouvait s'étendre ma solvabilité.

Cette négociation ne se termina que par un affreux compromis. J'avais affaire à un homme impitoyable. Point de longs répits ni de trêves étendues; il voulait que le débiteur restât placé sous le coup d'engagements à court délai, et n'eût ainsi ni le temps ni la force de lui échapper.

Chaque mois et le jour même de l'émargement, je devais apporter au banquier une somme qui représentait le service des

intérêts, et à chaque renouvellement du titre je lui payais en outre une commission et une prime. Je n'ai jamais fait le compte de ce que je versai ainsi en détail; mais ces amortissements ont dû éteindre et au delà le montant primitif de la créance. Cependant l'engagement, loin de s'amoindrir, prenait chaque jour de plus fortes proportions. A chaque renouvellement du titre, c'est-à-dire tous les six mois, Manheim devenait plus exigeant et m'imposait des conditions plus dures. Je ne me défendais plus; je lui appartenais. Maintes fois j'ai signé ce qu'il me présentait, sans même y jeter les yeux, et avec l'apathie d'un homme qui a perdu le droit de disposer de lui-même.

On devine sans peine où j'allais par ce chemin. Je n'attendais rien du temps, si ce n'est des embarras nouveaux; j'aurais voulu arrêter le soleil pour reculer l'heure de mes échéances. Manheim n'était pas seulement avide, il se montrait cruel. Pendant les huit jours qui précédaient l'expiration de mes engagements, il m'écrivait lettre sur lettre pour me dire qu'il ne pouvait plus attendre, que c'était le délai de rigueur, que je me misse en mesure de m'acquitter. Puis venaient les ruses à l'usage des banquiers. Il était lui-même gêné, disait-il, l'argent se faisait rare, le crédit se resserrait. C'était à en mourir de honte et d'ennui.

Ma vie s'en allait ainsi au gré de la nécessité, et je ne croyais pas que le ciel pût ajouter quelque chose à mon chagrin, lorsque je me vis frappé d'un coup inattendu. Un jour, à l'heure du repas, la sonnette de notre porte s'agita violemment. Je crus à la visite d'un créancier, et ne pus réprimer un mouvement d'inquiétude. On ouvrit; c'était ma tante Brigitte; elle entra dans la salle à manger, comme un ouragan. Son air était solennel, presque exalté. Nous nous trouvions au cœur de l'hiver, et jamais, dans cette saison, elle ne quittait Verrières.

— Eh bien ! mon fils, me dit-elle en entrant, qu'est-ce que ce genre? Sommes-nous au bout du monde pour que tu nous négliges à ce point? S'il ne s'agissait que de nous, passe encore. De pauvres vieilles femmes, qui s'en soucie! La jeunesse va vers la jeunesse, rien de mieux. Mais il n'est pas question de cela, jour de Dieu !

Elle s'animait sans que j'en pusse pénétrer la cause.

— Qu'est-ce donc, ma tante? lui dis-je avec déférence.

— Comment, mon fils, les cendres sont à quelques lieues de nous; les cendres arrivent, et tu ne me l'écris pas. Il faut que j'apprenne la chose par les papiers.

Je connaissais enfin mon tort, et c'en était un réel. Les dé-

pouilles de Napoléon étaient restituées à la France; le dôme des Invalides allait les recevoir. Dès lors, l'exaltation de ma tante Brigitte s'expliquait. Son idole revenait d'un long exil; l'Empire reparaissait pour elle avec les restes de l'Empereur.

— Je ne te quitte plus, mon fils, — me dit-elle, — je ne te quitte plus. Le voici enfin! Je viens camper chez toi, entends-tu?

— A la bonne heure, ma tante, dit Mariette; c'est ce qui s'appelle être aimable pour vos enfants. Vous allez nous faire aimer l'Empereur, à nous qui ne l'avons pas connu. Tenez, ajouta-t-elle en la conduisant vers la chambre de réserve, vous serez ici comme chez vous.

Ma tante Brigitte était trop pleine du grand événement pour s'occuper de ces détails; elle s'appuya sur les bras de Mariette, et lui dit :

— Ma fille, le voici qui revient : Paris n'a plus rien à craindre. Il vous portera bonheur à vous et à tout l'empire français. Tant que je l'ai senti loin, je n'ai pas eu une grande idée de vos affaires. A présent qu'il va être là, il en retournera autrement. Dis donc, mon fils? — ajouta la générale en quittant Mariette pour venir à moi.

— Qu'est-ce, ma tante?

— Crois-tu bien qu'on me permettra de le voir d'un peu près, l'Empereur? Il le faut pourtant.

— Et pourquoi cela, ma tante?

— C'est que j'ai une idée que les Anglais nous l'ont changé. Ils calculent si bien, ces Anglais! Pourquoi nous donneraient-ils l'Empereur pour rien? un trésor pareil! Réponds.

— Que voulez-vous que je vous dise, ma tante?

— Ils nous l'ont changé, sois-en certain! Et puis, veux-tu toute ma pensée? La veux-tu? oui. Eh bien! je ne suis pas bien convaincue qu'il soit mort.

— Puisque ses restes sont là, ma tante?

— C'est à voir. Ah! quand je l'aurai vu, alors je me ferai une raison. Autrement je ne croirai jamais qu'un homme comme lui ait pu mourir.

Pendant huit jours ce fut là-dessus que roulèrent nos entretiens. Je remarquais dans ma tante une exaltation croissante et une volubilité dans le débit, qui parfois m'inquiétait. Il fallait la tenir au courant des détails qui se rattachaient au convoi et à sa marche sur les eaux de la Seine. Elle voulait savoir où il s'arrêtait le soir, quel jour il arriverait, quel serait le programme de la cérémonie. Il n'y avait en elle de vie, d'activité, que pour cette préoccupation.

Tant que le cercueil se trouva à quelque distance, elle céda à nos prières et renonça à aller au-devant de la flottille funèbre; mais dès qu'elle la sut arrivée à Poissy, il n'y eut plus moyen de la retenir. Elle partit un matin et se mit à suivre les restes de l'Empereur, le long de la Seine, par les chemins des haleurs. Je ne la retrouvai qu'à Courbevoie, au moment où le corps fut descendu sur le sol français. Bon gré, mal gré, il fallait qu'on lui fît place; elle était au premier rang quand le cercueil fut ouvert. Elle était belle à voir : les sentiments vrais sont toujours puissants par l'expression. Quelle solennité dans son deuil! quelle profondeur dans ses regrets! L'œil était sec, mais que de larmes au fond du cœur et que d'affection sincère sur le visage!

J'eus beau insister auprès de ma tante pour qu'elle revînt à Paris; elle ne voulut pas quitter Courbevoie. C'était une veillée des armes; elle ne pouvait plus quitter l'Empereur qu'après l'avoir déposé sous le dôme où il devait dormir d'un sommeil éternel :

— Si Pétermann vivait, disait-elle, son poste serait ici, près de lui; il n'y est pas, je le remplace.

Il fut impossible d'obtenir d'elle une autre réponse; je retournai seul en me promettant de venir la rejoindre le jour suivant.

On se souvient de ce que fut ce grand jour. Dans un ciel pur s'élevait un soleil voilé, qui dora de quelques rayons le char mortuaire. Jamais froid plus vif ne se fit sentir dans une atmosphère plus sereine. Dès la première aube, Paris était debout, debout tout entier. Sur les boulevards, dans les rues, s'écoulaient des flots d'hommes, de femmes et d'enfants. Ordinairement la circulation se compose de courants contraires; ce jour-là, il n'y avait qu'un seul et grand courant qui portait une population entière vers les Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe et l'avenue de Neuilly. De Courbevoie aux Invalides, le char funèbre s'ouvrit un chemin à travers un million d'âmes, seul cortége digne d'un empereur plébéien!

Je trouvai ma tante Brigitte où je l'avais laissée, sur la berge de Courbevoie, en face de la chapelle ardente où reposait le cercueil. La température était des plus rudes; on avait quelque peine à se garantir de ses rigueurs. La générale y paraissait insensible; l'âme soutenait le corps.

— Mon fils! me disait-elle, nous l'avons veillé cette nuit, moi et quelques amis. Il se sera cru encore sous la garde de ses anciens. Comme il doit être heureux de nous sentir si près de lui!

Sous le nom d'anciens, ma tante Brigitte me désignait un groupe qui avait revêtu pour ce grand jour les vieux uniformes

de l'Empire. Elle y retrouvait une coupe et des couleurs chères à ses souvenirs, même ce *collant* dont elle parlait si volontiers et avec un abandon si sincère :

— Si ton oncle vivait, mon fils, me dit-elle en me montrant l'un de ces vétérans, voilà comme il serait! Pauvre Pétermann, comme il nous manque ici! N'importe, ajouta-t-elle avec un sourire triste et doux, j'irai lui porter des nouvelles là-bas.

Le froid devenait de plus en plus vif et glaçait la vie dans les veines. Mais l'enthousiasme y suppléait, personne ne bougea. Le cortége venait de s'ébranler, et je ne croyais pas que la générale pût y trouver une place. J'avais une voiture sous ma main ; j'espérais la ramener. Je ne connaissais pas ma tante. Ce cercueil était pour elle comme un aimant ; elle ne pouvait s'en détacher. Aussi, en dépit du cérémonial, parvint-elle à se mêler au cortége, et à s'y maintenir dans la cohorte des vétérans. Je l'y perdis bientôt de vue et regagnai l'une des estrades où j'avais donné rendez-vous à Mariette. De ce point, nous revîmes encore ma tante et la suivîmes jusqu'au moment où elle eut dépassé la grille des Invalides. Elle s'était promis de suivre son Empereur jusqu'au bout; elle n'y manqua pas.

Rentrés au logis, nous l'attendîmes longtemps; elle ne reparut qu'à sept heures du soir. Pour la faire sortir des Invalides, il avait fallu user de violence.

— Mon fils, nous dit-elle, quand je me suis séparée de lui, c'est comme si on m'avait déchiré le cœur. J'ai senti que ma vie se brisait. Que veux-tu, mon enfant? Il était si grand, si glorieux, et puis si bon pour nous!

Nous étions à table, elle ne voulut pas s'y asseoir avec nous.

— Manger, mon fils! un jour comme aujourd'hui? manger quand le cœur est si plein! oh! non, non!

De plus en plus, je reconnaissais en elle des symptômes alarmants. Le visage avait quelque chose de contracté; l'œil brillait d'une ardeur qui n'était pas naturelle. Elle s'animait de plus en plus en parlant. Je l'engageai à aller prendre du repos ; elle y consentit. Mariette veilla à ce qu'elle ne manquât de rien, et, à peine couchée, elle parut s'assoupir. Cependant, vers onze heures du soir, et au moment où nous allions quitter le salon, j'entendis un bruit qui me glaça d'effroi. C'était celui d'un corps qui tombait sur le plancher, et, à la direction du bruit, je jugeai qu'il provenait de la chambre de ma tante. Nous nous y précipitâmes, Mariette et moi, et un spectacle navrant s'offrit à nous. Ma tante Brigitte se débattait sur le sol, meurtrie, brisée, en proie à des convulsions affreuses!

— L'Empereur, disait-elle, l'Empereur!... la vieille garde!... vive l'Empereur!...

C'était une crise qui se déclarait, et le premier délire avait été accompagné d'une chute terrible. Je replaçai la pauvre femme sur son lit et m'assis près d'elle afin de surveiller ses mouvements. On courut chercher un médecin ; il vint et constata une fièvre violente. La tête, le poumon étaient attaqués; ma tante expiait les imprudences de ces deux journées. Trois saignées presque successives ne suffirent pas pour la calmer. Son délire durait toujours. Tantôt elle voyait défiler la garde sous l'œil de l'Empereur, et répétait quelques-uns des mots familiers où s'alimentait l'enthousiasme militaire. Tantôt elle avait des accents de plainte pour les souffrances de l'exil et cette torture lente sur un rocher. Quand elle perdait de vue l'Empereur, c'était pour songer à Pétermann, et alors elle rencontrait des expressions d'une tendresse infinie.

Cette agonie dura trois jours pendant lesquels Mariette et moi nous ne quittâmes pas ce triste chevet. Dans un petit nombre de moments lucides, la générale nous reconnaissait et nous souriait avec bonté.

— C'est toi, mon fils, me disait-elle ; que tu es bon pour ta tante! Mais va te reposer, mon garçon, je me sens mieux. Mariette restera.

Ces moments duraient peu, et la fièvre s'acharnait de nouveau sur la pauvre femme. Le médecin avait épuisé, à force de saignées, ce corps vigoureux, et le mal n'avait pas cédé. Ma pauvre tante était perdue, je le voyais bien, je ne me faisais point d'illusion. Sur ses yeux se répandait ce voile qui ressemble à la première ombre de la mort: les mains étaient inertes, le corps affaissé. Cependant, quelques minutes avant de se séparer de nous, la malade eut une minute radieuse. L'œil s'éclaira, la raison lui revint; elle eut la conscience de son état, comprit ce qu'elle avait souffert et ce qui l'attendait. Jamais je n'oublierai l'accent mélancolique de ses derniers mots :

— Édouard, me dit-elle, je savais que je partirais lorsque j'aurais revu l'Empereur.

Sa vue était trop affaiblie pour qu'elle pût m'apercevoir; elle voulut du moins tenir ma main dans les siennes.

— Mon fils, ajouta-t-elle, est-ce toi?

— Oui, ma tante, lui dis-je.

— Ah! tant mieux, j'ai quelque chose à te demander. Écoute, mon fils.

— J'écoute, ma tante.

— Où suis-je, mon enfant?
— A Paris, lui dis-je.
— Eh bien! promets-moi une chose, c'est que tu feras porter mon pauvre corps à Verrières. Je veux reposer près de Pétermann.
— Je vous le promets, ma tante.
— Merci, mon fils; maintenant adieu, je sens que je vais vous quitter.

Elle s'éteignit peu de minutes après. Autant la maladie avait été violente, autant la mort fut douce. Je sentis sa main abandonner la mienne et s'en aller languissamment sur le lit; ma tante Brigitte nous quittait.

XLIII

LA CHUTE.

J'obéis religieusement aux dernières volontés de ma tante. Sa dépouille mortelle fut transportée à Verrières, et, après un service funèbre, inhumée auprès de celle de Pétermann. Ma pauvre mère fut inconsolable de cette perte. La maison lui paraissait vide, depuis que sa sœur ne l'animait plus. Thérèse sans Brigitte ressemblait à un corps d'où la vie est absente. Aussi la vis-je dépérir insensiblement, et, à quelques mois de là, une courte maladie l'enleva de ce monde, que sa pensée n'avait jamais habité.

Que de deuils coup sur coup! Que de ruines autour de moi! Je voyais disparaître ce qui m'était cher, et restais seul avec mes regrets, avec mes plaies secrètes, avec mes embarras d'argent. J'avais beau envisager l'avenir par tous les côtés, je n'y apercevais rien qui pût me faire espérer un sort meilleur. Point de port au bout de ce naufrage; pas la moindre lueur à cet horizon ténébreux; j'étais frappé d'un irrévocable arrêt. Qui pouvait me rattacher à l'existence? Les joies de mon intérieur? elles étaient anéanties sans retour. Les chances du service public? j'avais de mes mains brisé ma carrière. Au milieu de cette solitude et de ce délaissement, il ne me restait plus que les Bernard, sur qui mon œil pût se reposer avec plaisir et confiance. Hors de là, je ne voyais qu'embûches et visages ennemis.

Denise s'était aperçue du brusque changement qui avait suivi ma découverte, et souvent elle me pressait à ce sujet. Elle voyait son œuvre de réconciliation compromise; elle voulait en connaître le motif. Cette fois je sus résister; où m'eût conduit une nouvelle confidence? La conduite de Mariette portait l'empreinte d'un calcul si profond, d'une présence d'esprit si grande,

que le silence et l'oubli étaient désormais mon seul recours. Quelques instances qu'y mît Denise, je demeurai impénétrable et sus me contenir.

— Vous avez encore dans la tête des papillons noirs, me disait-elle; je le vois à votre visage, monsieur Édouard.

— Moi, lui répondais-je, Denise? mais non! Mon visage a tort, s'il vous dit cela.

Je compris pourtant qu'il fallait s'observer davantage et j'y apportai tous mes soins. Quelle tâche affreuse! Jouer l'homme heureux quand on a la mort dans l'âme, est une torture que je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi.

Mariette n'avait d'ailleurs qu'à se louer du système que je suivais à son égard; tout ce que je lui enlevais en affection, je le lui rendais en procédés. J'y apportais de la coquetterie et presque du calcul. Cependant ce nouveau plan de conduite ne pouvait réussir qu'à une condition, c'est que ma femme ignorerait mes embarras financiers. A ce prix seulement je conservais les honneurs de la position; instruite des faits, Mariette reprenait ses avantages. Ce fut pour moi un grand souci que de tenir mes affaires d'argent hors de sa portée. Un rien pouvait me trahir : il suffisait d'une lettre, d'une visite, d'un mot. Du côté des Bernard, ma sécurité était complète. Le digne homme avait oublié qu'il était mon créancier, et quand je lui remettais son semestre d'intérêts, il avait l'air de s'étonner de cela comme d'une rentrée imprévue. Quant à Denise, c'était une amie sûre et un cœur délicat; elle comprenait ce que la discrétion ajoute de prix à un service. Ma seule crainte était du côté de ce banquier maudit entre les mains duquel mon étoile m'avait fait tomber. Souvent il me menaçait d'un recours au papier timbré, et, pour déranger mes plans, il eût suffi d'une assignation laissée à notre domicile commun.

Cette perplexité n'avait pas échappé à l'homme qui me tenait dans ses serres, et il l'avait exploitée avec un art infernal pour accroître la somme de mes sacrifices. Le tribut mensuel qu'il prélevait sur mon traitement avait été peu à peu porté au double, et dans le cours de quelques années le principal de la créance s'était élevé de 2,000 à 5,000 fr. Le dernier engagement que j'avais souscrit, stipulait cette somme. Par quelles combinaisons avait-il pu en arriver là? c'est ce que j'ignore : je n'allais plus chez Manheim que comme le bétail va à l'abattoir, sans autre force que celle de la résignation. Loin de le toucher, cette attitude le rendait plus âpre et plus défiant; il prenait une fort mauvaise idée d'un homme qui se défendait si mal, et aux

blessures d'argent il ajoutait alors des blessures d'amour-propre.

Telles étaient les épreuves auxquelles j'étais soumis. Pour conjurer les exigences du banquier, il fallait avoir recours à des négociations sans fin. Frédéric intervenait alors, se posait en médiateur et rudoyait Manheim, qui cédait après une brillante résistance. Une nouvelle trêve se concluait, et toujours à mes dépens. Je ne sais à quoi je ne me serais pas résigné pour sortir de cette situation. Une marche sur des charbons enflammés m'eût semblé moins douloureuse que cette course à travers des difficultés d'argent. J'étais prêt à tout oser pour me tirer de là ou achever ma perte. L'occasion s'en offrit bientôt ; ce fut encore Frédéric qui me mit sur la voie.

Frédéric, en sa qualité d'agioteur ruiné, n'avait pas perdu de vue les mouvements de la Bourse. Il s'y intéressait, il s'y associait quelquefois. Sa spéculation l'avait mis en rapport avec les intermédiaires obscurs qui traitent ce que l'on nomme les petites affaires de la coulisse. Il aimait à savoir quelles exécutions avaient signalé la fin du mois, et trouvait dans ces disgrâces de quoi se consoler de la sienne. C'était le rôle du marin, qui, sauvé des périls de l'Océan, contemple du rivage les effets de la tempête et le tumulte des flots. Frédéric suivait les oscillations de la Bourse du même œil, en homme du métier, en artiste.

Or, il arriva un moment où ce sang-froid du spectateur l'abandonna ; à la fièvre des actions industrielles avait succédé la fièvre des chemins de fer. Je n'ai pas à raconter ce qu'elle fut et à quels excès elle donna lieu. Il y eut un moment où l'émotion la plus vive du pays fut tournée de ce côté. Avec quelle anxiété on consultait les pulsations de la Bourse ! On eût dit le salut du royaume intéressé dans les destinées de l'Orléans, dans les éventualités du Lyon, dans les grandeurs et la décadence du Strasbourg ! Une invasion, une peste, une rupture avec le continent, un tremblement de terre dans nos colonies, n'auraient offert qu'un intérêt bien secondaire auprès du mouvement de ces actions libérées ou non libérées, cotées au parquet ou dans la coulisse ; émises avec prime ou au pair, sous la garantie de grands personnages ou de financiers de pacotille.

Voilà dans quel tourbillon j'allais être entraîné, Frédéric aidant. Frédéric était mon mauvais génie : il insista si bien que de nouveau je cédai.

Dire comment il put transformer en joueurs sérieux des hommes qui, comme nous, n'avaient ni fortune ni crédit serait un récit superflu. Il y parvint, voilà l'essentiel ; rien n'était impossible à son génie et à son audace. A côté de lui, il est vrai

figuraient des spéculateurs qui n'offraient pas une consistance plus grande. Ce voisinage enhardit Frédéric; il se dessina en grand. Une veine heureuse le mit en crédit; il en profita pour se lancer mieux enore. J'étais son associé; mais il opérait seul. Pendant deux semaines, il fut le roi de la Bourse; il la remplit du bruit de son nom. Les courtiers l'assiégaient; on l'accablait de carrés de papier qui représentaient des sommes énormes. Il prenait du Nord, échangeait du Strasbourg contre de l'Orléans, voyait le Rouen à la baisse, et à la hausse le Saint-Germain.

Cependant cette audace même m'inquiétait; j'aurais préféré une marche plus prudente. Toutes les fois que je voyais Frédéric, j'essayais d'obtenir de lui qu'il liquidât nos opérations, et me mît hors de page. Quand je parlais ainsi, il me prenait en pitié.

— Renoncer, Mongeron ! renoncer quand nous tenons notre fortune ! Voyez un peu si quelqu'un recule d'une semelle autour de nous ! Vous voulez donc me déshonorer, mon cher ?

J'insistai ; mais ce fut en vain, Frédéric avait le haut bout, il était le maître; il s'obstina malgré moi. Tant que le flux monta, les choses allèrent à souhait. La fortune nous portait, nos bénéfices s'accroissaient à vue d'œil. Malheureusement une panique affreuse nous surprit au faîte même de nos prospérités. Nous étions chargés d'actions de toutes les couleurs et de toutes les origines. Je fus d'avis de réaliser sur-le-champ ; Frédéric m'écouta avec un sourire de compassion. La baisse fit des progrès ; nous nous trouvâmes sur la limite de nos profits. Je conseillai encore de vendre ; Frédéric aima mieux lutter contre le sort. Nous arrivâmes ainsi au jour de la liquidation, sous le poids d'une dépréciation énorme. Il fallait prendre livraison ou subir un report onéreux. L'état de nos finances ne nous permettait de faire ni l'un ni l'autre. Nous fûmes *exécutés*, pour me servir du mot usuel. J'en étais pour douze mille francs de perte.

— Quand je pense, dit Frédéric en se frappant le front, que nous avons eu cinquante mille écus dans les mains !

— Malheureux, m'écriai-je, pourquoi les avez-vous laissés échapper ?

Ainsi se termina cette campagne ; elle était pour moi le coup de grâce. Désormais rien ne pouvait m'en relever. Trois mille francs à Bernard, cinq mille francs à Manheim, douze mille francs de différences de Bourse, c'était vingt mille francs de passif. Je me serais vendu comme esclave que je n'aurais pas trouvé cette somme. Il ne me restait plus qu'à rendre au sort le défi qu'il me jetait et à me dérober par un acte décisif à la position qu'il m'avait faite.

Cependant nos opérations n'avaient pu se poursuivre sans quelque bruit, et Manheim s'en était alarmé. Tant que la fortune nous fut propice, il attendit ; mais à peine eut-il appris notre débâcle, qu'il se répandit en propos menaçants. Cette fois sa colère était sérieuse. Il n'était plus mon créancier unique ; je ne lui appartenais désormais qu'à demi. Manheim ne put s'accoutumer à cette idée. Il avait tellement pris l'habitude de me considérer comme sa propriété exclusive, que l'idée d'un partage le mettait hors de lui.

— Mon cher, me dit Frédéric en me rencontrant un jour sous le péristyle du ministère ; que je vous trouve donc à propos ! J'allais monter chez vous. Savez-vous ce qui se passe ?

— Non, lui dis-je.

— Manheim se fâche pour tout de bon, mon ami ; mais pour tout de bon. C'est le gros mal, j'en ai peur.

— Mais quoi, encore !

— Que sais-je, mon garçon ? tous les ingrédients ordinaires. L'affaire est chez l'huissier ; ces gens-là n'y épargnent rien. D'abord saisie de votre traitement et retenue jusqu'à la limite de la loi.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, quel scandale dans les bureaux !

— Ce n'est rien, mon cher, il y en a plus d'un dans ce cas, moi tout le premier. Si vous en étiez quitte pour si peu, ce serait du bonheur. Mais il y aura saisie chez vous, saisie du mobilier.

— Chez moi, m'écriai-je d'une voie égarée ! Mariette saura tout.

— C'est la moindre des choses, Mongeron. Qui n'a pas passé par là ? Moi, par exemple ! Mais le plus dur, ce sont les gardes du commerce et Clichy.

— Clichy ! Clichy ! la prison pour dettes ! dis-je avec amertume. C'est mon dernier coup. Maintenant je ne crains plus rien ; la mesure est comblée.

Il y a une limite où le désespoir puise une force dans son excès même ; j'en étais là.

— Mongeron, me dit Frédéric en me quittant, je verrai Manheim, je tâcherai d'arranger encore cette affaire. Comptez sur moi ; j'y veillerai.

Je restai seul et en me retournant j'aperçus Antoine à quelques pas de moi : il avait dû nous entendre. Dans le courant de la journée, il me demanda à sortir et à se faire remplacer. J'y consentis avec plaisir. Ce garçon me gênait, m'inportunait ; son

service prenait de plus en plus un caractère d'assiduité fatigante.

Le soir, en rentrant au logis, la première personne que j'aperçus, fut encore Antoine. Il était dit que je ne pourrais jamais m'en délivrer complétement. Je gagnai le salon et, assis sur un fauteuil près du feu, je continuai à m'abandonner aux plus sombres projets. Ma décision était prise et je l'envisageai sans effroi. Nulle autre issue ne s'offrait à mes embarras et à mes misères. Déjà j'y trouvais une certaine douceur, un répit, un apaisement, lorsqu'en relevant les yeux vers la cheminée j'aperçus un pli volumineux qui couvrait une partie du marbre. Je le pris; il portait mon adresse, je le décachetai. C'était une simple enveloppe, renfermant vingt mille francs en billets de banque avec ces mots :

« A Monsieur Mongeron, avec prière de l'accepter à titre de « prêt. Il suffira, lorsqu'il sera en mesure de s'acquitter, de re- « mettre pareille somme aux hospices. L'auteur de l'envoi ne se « fera jamais connaître; il faut renoncer à en faire la restitu- « tion entre ses mains. »

Ce service étrange et les circonstances plus étranges encore qui l'accompagnaient, me jetèrent dans une surprise profonde. Vingt mille francs, c'était précisément le montant de ma dette. Quel pouvait être cet inconnu qui n'ignorait rien de mes affaires? Puis, comment cette lettre se trouvait-elle sous ma main? Comment Mariette ne l'avait-elle pas aperçue? Fallait-il la lui montrer ou bien la garder pour moi? Voilà à quoi je réfléchissais quand ma femme entra. Je n'avais pas eu le temps de recueillir les billets de banque; elle les vit épars sur la table où je m'étais accoudé.

— Bonsoir, mon ami, me dit-elle, en prenant place près de moi. Dieu! comme te voilà riche aujourd'hui.

Je ne pouvais plus reculer; il fallait l'initier au mystère. Je lui présentai l'enveloppe dans laquelle les billets se trouvaient renfermés.

— Tiens, lis, lui dis-je.

— Qu'est-ce? me répliqua-t-elle en repoussant la lettre par un sentiment de discrétion; un héritage, peut-être?

— Non, lui dis-je, lis et tu verras.

Elle se décida à prendre l'enveloppe, et dès qu'elle y eut jeté les yeux elle tressaillit; puis peu à peu sa physionomie se chargea d'éclairs menaçants. Enfin, elle releva la tête avec une indicible fierté et me dit :

— As-tu compris, Édouard?

— Pas encore, répliquai-je.

— C'est un outrage ! s'écria-t-elle.

Je la regardais avec étonnement et sans trop la comprendre. Elle ramassa les billets épars et les remit dans l'enveloppe qu'elle essaya d'assujettir.

— De qui cela peut-il venir? lui dis-je, nous le renverrions.

— Je m'en charge, dit-elle en sortant.

Quelques minutes après, elle reparut, mais plus calme, et comme si elle eût été aux regrets de l'emportement dont j'avais été le témoin, elle ajouta :

— Mon ami, combien j'ai été folle tout à l'heure! Allons dîner et oublions tout ceci.

— Et cette lettre, et ces billets? lui dis-je.

— On se sera trompé de nom, Édouard; le concierge s'est chargé de retrouver le porteur.

C'était une mauvaise défaite et je ne m'en payai pas. Je voulus parler à Antoine; il venait de sortir. En le revoyant au bureau le lendemain je le regardai d'un œil sévère :

— Antoine, lui dis-je, seriez-vous encore, par hasard, au service des d'Hautefeuille?

— Les d'Hautefeuille, Monsieur, répliqua le garçon avec un profond soupir! Hélas! il n'y en a plus ici, et bientôt il n'y en aura plus nulle part. Le vieux marquis est mort, vous le savez.

— Et son petit-fils !

— M. Ernest, n'est-ce pas? Eh bien! il est parti hier pour l'Italie. Il y emporte une maladie de cœur; les médecins l'ont condamné.

XLIV

L'ADIEU.

La foudre éclata. Un matin, en arrivant à mon bureau, j'y trouvai une lettre du caissier du Trésor, qui me donnait avis d'une saisie-arrêt signifiée la veille; la partie disponible de mon traitement se trouvait frappée par cet exploit. A cette lecture, je sentis tout mon sang se figer. C'était moins le fait en lui-même qui m'accablait, que le scandale dont j'étais menacé. Désormais, aux yeux de l'administration, j'allais porter, écrite sur le front, la qualité d'insolvable; j'entrais dans la catégorie des employés qu'une inconduite notoire signale aux sévérités des chefs, et qui doivent leur maintien sur les cadres à un seul et triste sentiment, une tolérance mêlée de mépris.

De tout le jour je ne quittai pas mon cabinet. Il me semblait

que mon stigmate était déjà public, et je ne me sentais pas le courage d'affronter le blâme silencieux qui s'attache aux positions équivoques. Je trouvai dans un travail pressé un prétexte pour ne pas me montrer comme de coutume et causer avec les voisins. Il n'était pas jusqu'à la vue d'Antoine qui ne me pesât; je le tins éloigné de moi. Quand l'heure fut venue de sortir des bureaux, j'y apportai des précautions puériles, écoutant les bruits des corridors et attendant que le gros des employés eût opéré sa retraite; puis je m'échappai comme aurait pu le faire un criminel en dirigeant de tous côtés des regards inquiets.

Chez moi, une nouvelle épreuve m'était réservée; tout conspirait à la fois. Un acte d'huissier m'assignait devant le tribunal de commerce : Manheim entrait dans la voie des exécutions. Par la nature des titres qu'il m'avait fait souscrire, je tombai sous la juridiction consulaire, prodigue de la contrainte par corps. Si jamais fiction fut évidente, c'est celle-là.

Quoi qu'il en soit, je me trouvais sous le coup de ce régime de rigueur : ma personne allait servir d'otage à mon créancier. Ce ne fut pas ma crainte la plus vive; je songeai d'abord à Mariette. Était-elle informée de ce qui se passait? avait-elle pénétré le secret de ma position? Je l'examinai, et ne découvris sur son visage que son calme ordinaire. Seulement, elle se montrait plus tendre pour moi, plus prévenante, plus attentive; on voyait qu'elle cherchait à gagner ma confiance, à provoquer des aveux. Je me refusai à lui donner le spectacle de ma chute; je fis, pour me contraindre, un suprême effort.

J'ignore si Mariette pénétra au fond de ma pensée; ce qu'il y a de certain, c'est que son affection en parut redoubler. Dans tout autre temps, c'eût été plus qu'il n'en fallait pour me rattacher à la vie; alors il était trop tard. J'en étais arrivé à ce moment où l'espoir se retire du cœur de l'homme. Que n'avais-je pas enduré? La trahison, les embûches, les souffrances du cœur et celles de l'esprit, les blessures de la gêne et celles de la vanité. C'était assez.

Pour un esprit mal fait, le bien même change de nature. Dans les attentions de Mariette, je n'apercevais qu'un raffinement de cruauté. A mon sens, il fallait y voir les égards que l'on accorde à un condamné, les soins que les sauvages ont pour leurs victimes. Si l'on me parait de fleurs, c'est que le sacrifice était proche et que je ne pouvais pas y échapper. Sous l'empire de telles idées, aucun abandon, aucun élan n'étaient possibles. J'allais finir seul, comme j'avais vécu, concentré dans mes haines, et n'ayant su ni les oublier, ni les venger.

Cependant j'avais encore quelques semaines devant moi. Si expéditive que soit la procédure commerciale, elle entraîne cependant certains délais; c'était ma dernière trêve, et j'en profitai. Je me rendais toujours à mon bureau, mais je m'y renfermais dans un isolement dont rien ne pouvait me faire sortir. Plus de relations en dehors du service; je menais une vie murée au milieu de mes dossiers. Ce fut alors qu'il me vint dans l'esprit d'écrire l'histoire de ma vie, d'en raconter les vicissitudes et les tourments. Qui sait? peut-être ce récit inspirerait-il un peu de répugnance pour une carrière abreuvée de tant de maux. A tort ou à raison, j'imputais une partie de mes malheurs aux servitudes de la vie administrative, à ce cercle de fer dont elle enlace les habitudes et les intérêts. Qui ne sait pas se comprimer, s'y brise, et c'était mon destin; j'en sortais brisé.

J'écrivis donc, et ce retour vers le passé me causa un soulagement réel. Il me revenait parfois de cette excursion dans les années de ma jeunesse quelques bouffées d'air frais, quelques parfums d'aubépines ou d'acacias. Je me retrouvais au temps où je longeais les claies de roseau qui servaient de clôture aux jardins de Grandchamp. Je revoyais les serres garnies de cactiers en fleurs, les melonnières et leurs brillants produits, les longues haies de groseilliers, les tonnelles chargées de liserons, puis le noyer témoin de mes ruses d'amour, enfin à l'horizon, les bois de Verrières, encore pleins de nos ébats innocents et de nos voix joyeuses. En remontant vers cette époque souriante de ma vie, je me trouvais moins à plaindre et à demi consolé.

De loin en loin je recevais la visite de Frédéric; il continuait son rôle de médiateur et venait m'informer du résultat de ses démarches. Manheim se montrait inflexible, il ne voulait entendre à rien. C'était d'ailleurs chez lui un système bien arrêté : dès qu'une de ses affaires se trouvait entre les mains des gens de loi, il leur en laissait la responsabilité et le souci.

— Ce n'est pas un homme, me disait le brillant employé, mais bien quelque loup qui en a pris la tournure. Il n'en démordra pas, Mongeron, il ne reculera pas d'une semelle. Il vous conduira à Clichy.

— Je suis prêt, lui dis-je d'un ton ferme.

Ainsi il était certain que le banquier épuiserait son droit. Ce qui n'était pas moins certain, c'est que je ne subirais pas cette dernière honte et demanderais à la mort un abri contre la prison. Les habitudes régulières d'un employé le laissent sans défense contre des poursuites; il ne saurait se dérober aux conséquences d'un jugement. C'était à ce moment que j'ajour-

nais mon désespoir et la limite que j'assignais à ma résignation.

La veille du jour où j'allais être placé sous le coup d'une sentence exécutoire, je vis entrer Bernard dans mon bureau. Parmi mes créanciers, seul, il m'avait généreusement et noblement secouru, et, en fuyant une vie odieuse, j'emportais son gage et l'unique garantie qui lui restât. Combien il avait fallu de travaux ingrats pour amasser cette somme ! que de temps, que de veilles, que de privations ! Cette pensée corrompait jusqu'au triste bonheur que me promettait l'oubli de mes peines. Au delà même de ce monde, je me voyais poursuivi par le remords d'avoir ruiné un ami et de le quitter sans lui avoir demandé grâce de ce manque de foi.

Dans cette disposition d'esprit, on devine ce que la présence de Bernard devait me causer d'angoisses. Je lui serrai tristement la main et le fis asseoir sans trouver un mot à lui dire. De son côté, il ne paraissait pas moins embarrassé, et cet étrange silence dura pendant quelque temps. Il faut que je l'avoue, j'eus une crainte, c'est que Bernard, averti par le bruit que faisaient mes créanciers, ne vînt me témoigner des inquiétudes au sujet de son titre. Au fond, rien n'eût été plus légitime, et ses premiers mots furent de nature à m'affermir dans ce soupçon.

— Mongeron, me dit-il, en agitant la tête avec une expression de mélancolie, je sais ce qui se passe.

Je ne lui répondis pas ; j'attendais de connaître toute sa pensée, prêt à m'écrier :

— Quoi ! vous aussi, Bernard !

Le digne homme n'avait pourtant ni les allures, ni la physionomie d'un créancier ombrageux.

— Vous avez eu tort, Mongeron, bien tort, me dit-il.

— Hélas ! m'écriai-je.

— Pourquoi ne pas vous en ouvrir à vos amis ! Nous avez-vous trouvés sévères, Denise et moi ! Allez, elle vous en veut beaucoup, Denise !

— Vous avez là une digne femme, Bernard, lui dis-je.

— Une digne femme, Mongeron, vous l'avez bien nommée. Tenez, c'est elle qui m'envoie ici. Si vous saviez combien vos peines la touchent ; elle n'en dort plus.

— Oh ! mes amis, mes bons amis ! m'écriai-je avec attendrissement.

— Écoutez, Mongeron, tant qu'on a vie et santé, rien n'est perdu. C'est ce que me disait tout à l'heure Denise. Va trouver M. Édouard, a-t-elle ajouté, et fais-le causer. Il n'y a rien de mauvais comme de rester seul sur son chagrin. Confesse-le,

Théophile, confesse-le. Voilà ce que pense Denise, et elle a raison, Mongeron. Vous devriez vous confier à vos amis.

— A quoi bon, Bernard, quand le mal est irréparable?

— Qui le sait? Et tenez, Mongeron, c'était encore l'avis de Denise. Théophile, m'a-t-elle dit, serre-moi-le de près, M. Édouard; il faut qu'il se déboutonne, entends-tu? Et puis, mon Dieu, s'il a encore quelques petits ennuis d'argent, — et, en disant ces mots, Bernard baissait les yeux et rougissait comme un coupable, — si donc il a quelques petits ennuis d'argent, eh bien! mon homme, dis-lui qu'il nous reste trois à quatre billets de banque à son service, et qu'il ne se gêne pas.

Je sentais les larmes me gagner et ne savais plus comment répondre à de tels témoignages de dévouement :

— Mes amis, dis-je en me levant, quels nobles cœurs vous êtes!

— Acceptez-vous, Mongeron? reprit Théophile en insistant et en portant la main vers l'une des poches de son habit.

Je compris le sens de ce geste et arrêtai le bras de Bernard :

— C'est impossible, lui dis-je.

— Impossible! comment impossible! rien de plus simple au contraire, Mongeron; vous allez voir.

Il essaya d'exécuter le mouvement qu'il avait commencé, mais je le contins.

— Non, Bernard, dis-je, non; c'est très-sérieusement, et sans appel.

L'accent que je donnai à ces mots avait quelque chose de si résolu, que Bernard n'osa plus insister; il laissa tomber sa main avec un sentiment de tristesse.

— Mongeron, Mongeron, me dit-il, savez-vous ce qui va arriver de tout ceci? C'est que vous vous brouillerez avec Denise.

Ce fut le dernier assaut que j'eus à essuyer. Voilà pourtant les cœurs que j'allais quitter. De son côté, Mariette semblait avoir aussi de tristes pressentiments. Jamais son œil ne s'était attaché sur le mien avec une mélancolie plus profonde. Je voyais s'y réfléchir une tendresse réelle, une affection vraie. On eût dit qu'elle cherchait à me rattacher à la vie par les souvenirs qui me l'avaient rendue chère autrefois. Elle n'osait me presser, et apportait dans l'entretien une réserve infinie; mais il y avait dans son accent je ne sais quoi de caressant qui résonnait à mon oreille comme un écho du passé et une promesse pour l'avenir. Souvent cette voix, de plus en plus adoucie, allait jusqu'au ton de la prière, et semblait implorer un pardon. Je ne saurais dire à quel point ce changement me toucha. Malheureusement, le remède arrivait trop tard, et ne pouvait rien sur la blessure.

Je touchais au jour fatal. Le lundi matin je devais passer de la main des recors dans l'antre expiatoire de la Dette. Mais le dimanche m'appartenait encore ; je pouvais en disposer librement. Mariette avait promis à Grandchamp d'aller passer la journée à Verrières ; je restais seul avec une jeune servante, que, sous le moindre prétexte, je pouvais écarter. Rien ne troublait donc l'accomplissement de mon projet.

Le dimanche matin, ma femme se leva au jour ; il fallait qu'avant sept heures elle se trouvât rendue au bureau des voitures. Que l'instinct est puissant ! Ordinairement, Mariette terminait ses préparatifs en un clin d'œil, et avait hâte d'être sur les lieux. Ce jour-là, elle ne pouvait se décider à quitter la maison ; elle sortait et rentrait à chaque instant, comme si elle eût oublié quelque chose. Quand elle me fit ses adieux, ce fut avec une tendresse telle que je me sentis vaincu. Si elle eût dit un mot, je me serais jeté dans ses bras, et l'aurais prise pour confidente de mes combats.

Enfin elle partit, et je retrouvai ma fermeté. Où m'eût conduit une explication ? Avant, comme après, les choses restaient les mêmes. Ma vie n'en était pas moins troublée sans retour. Dans ma carrière, point de situation digne, je n'y pouvais plus désormais marcher le front haut. D'ailleurs, les gardes du commerce étaient là, ils allaient se montrer sur le seuil de mon logement et m'imprimer une dernière et ineffaçable souillure.

J'arrête ici le cours de ce récit ; il renferme ma vie entière jusqu'au moment décisif. Il est neuf heures du matin ; c'est à onze heures seulement que je puis renvoyer le seul témoin qui me gêne. D'ici là, je laisserai courir ma plume au hasard.

. . . .

Neuf heures et demi. — Tout est prêt ; je vais bientôt demander pardon à Dieu d'avoir disposé de moi et de m'être retiré du combat avant l'heure assignée par ses décrets. Je le quitte bien meurtri, couvert de blessures bien cruelles ; mais est-ce une excuse suffisante et trouverai-je grâce à ses yeux ? C'est mon espoir ; j'aime mieux croire à sa bonté qu'à sa rigueur.

. . . .

Dix heures. — Un employé ! qu'est-ce qu'un employé ? S'appartient-il et où peut-être son indépendance ? De petites jalousies et d'énormes servitudes, voilà l'existence de l'employé.

. . . .

Dix heures et un quart. — On dirait que la servante a reçu de

ma femme l'ordre de me surveiller. A toute minute, elle entre dans la pièce où j'écris, et cela pour un service insignifiant. Mariette se douterait-elle de quelque chose ?

. . . .

Dix heures et demie. — J'en reviens, malgré moi, à mon idée fixe, à celle qui me poursuit depuis vingt ans, c'est que si j'eusse embrassé toute autre carrière que celle des emplois, je m'y serais fait une bien plus belle place, une place digne, honorée, brillante. Dans les professions libres, un homme peut donner la mesure de sa force, et le succès est en raison de ce qu'il vaut. Dans le service de l'État, un homme doit se contenir, sous peine de se perdre ; il ne doit faire que ce que l'on fait à côté de lui ; il ne doit dire que ce que l'on dit, il ne doit penser que ce que l'on pense. Supposez que les bureaux renferment un homme de génie ; on l'y fera mourir à petit feu, entre deux portes : les muets du sérail se chargeront de l'étouffer.

. . . .

Dix heures trois quarts. — J'ai sous la main le manuscrit qui renferme l'histoire de ma vie, et je viens de lui assigner une destination. Il faut qu'il arrive entre des mains qui puissent le faire parvenir à la connaissance du public. L'adresse est mise ; la lettre d'envoi est achevée ; il suffira que Bernard aille le porter lui-même ; je lui écris un mot pour cela. Tout à l'heure, j'éloignerai la servante en lui confiant ce message.

. . . .

Onze heures moins cinq minutes. — L'heure approche ; je viens d'écrire quelques lignes d'adieux à ma femme ; je sens que je l'aime encore comme au meilleur temps de nos amours. Entre nous, il ne devait y avoir qu'un malentendu ; je l'avais souvent présumé, j'en suis certain maintenant. Tout ce qui me revient à l'esprit est autant de plaidoyers pour elle ; je n'imagine plus rien qui ne soit à sa justification. Nous aurions pu être si heureux ! Plus je sonde ma conscience, plus j'y aperçois des torts. Hélas ! quelques minutes encore et je les aurai cruellement rachetés. Mariette saura du moins que ma dernière pensée a été bonne et que mon âme, en s'en allant, n'emporte point de fiel. Comme tout s'épure, comme tout s'élève en face de la mort !

Et Denise, et Bernard ! Il semble qu'ils se conjurent tous pour me retenir. Pardonnez-moi, mes amis, et ne troublez pas mon courage ; je ne vous fuis pas, c'est le déshonneur que je fuis.

N'insistez plus; ma main ne tremble déjà que trop. Autour de moi il n'est rien qui ne me semble prendre un langage pour m'énerver et m'amollir. C'est un rayon de soleil qui traverse la vitre et se joue sur mon front ; ce sont des bruits joyeux qui éclatent au dehors et remplissent les allées du Luxembourg. Tout, jusqu'aux objets inanimés, me dit de rester, et m'engage à vivre.

Vivre ! pour qu'un ignoble recor vienne demain à l'aube frapper à ma porte et me poser la main sur le collet!!!

Point de faiblesse ; achevons ce que j'ai résolu.

. . . .

Onze heures. — Je viens de faire une découverte qui, en d'autres temps, m'aurait vivement préoccupé. Pour être certain que les lignes adressées à ma femme ne tomberont que sous ses yeux, j'ai voulu les placer dans l'un des tiroirs de son secrétaire. En l'ouvrant, j'y ai aperçu un sac orné de broderies en perles, un ouvrage de pensionnaire, autant qu'il m'a semblé. Au milieu du sac se trouvent des caractères brodés, et voici ce que j'y ai lu :

A ma marraine.

BERTHE.

Qu'est-ce que cette Berthe ? Jamais Mariette ne m'en a parlé. Mais à quoi vais-je songer ? bon Dieu ! Il est onze heures ; il ne me reste plus qu'à éloigner la servante. Je vais l'envoyer chez Bernard pour porter ce manuscrit. . . . .

. . . .

Onze heures cinq minutes. — La servante s'apprête à partir... J'achève ma tâche... Une minute encore, et je serai seul... L'instant est venu !

XII.

LA RUE DE L'OUEST.

Ici se terminait le manuscrit de Mongeron.

En le rapprochant de la lettre d'envoi, le doute n'était plus permis ; il fallait conclure à une catastrophe. Ce que la lettre ne faisait qu'indiquer en des termes d'une gaieté triste, le manuscrit l'annonçait formellement et avec les plus sombres détails. Mon ancien camarade de la dixième légion, mon voisin de la rue de Nevers, avait quitté volontairement la vie ; il s'était montré moins fort que la douleur et avait fui le combat.

Un instant, j'eus la pensée qu'il serait possible encore de l'arracher à cette funeste résolution. Cette espérance dura peu ; il suffisait de jeter un coup d'œil sur les dernières lignes du manuscrit pour s'assurer que c'était trop tard. L'événement avait eu lieu le dimanche à onze heures, et nous étions au lundi, à un moment avancé de la journée. Il fallait se résigner ; je perdais un obligeant camarade, et l'État un zélé citoyen.

Cependant je ne pouvais plus me contenter d'un souvenir aussi bref et d'une oraison funèbre aussi succincte. Le manuscrit que je venais de lire avait créé entre Mongeron et moi un lien de plus. Je le connaissais mieux maintenant ; j'avais assisté à cette lutte dans laquelle il succombait. Je n'osais pas le blâmer, tant il me semblait à plaindre ; sa triste fin réparait les torts de son caractère et de son esprit.

Il me restait à remplir un devoir vis-à-vis de sa veuve, et je m'en acquittai en me dirigeant vers la rue de l'Ouest. Je m'attendais à trouver au bord de la maison quelques apprêts mortuaires. Il n'en fut rien ; et lorsque je prononçai le nom de Mongeron, le concierge se contenta de m'indiquer de la main l'escalier qui conduisait chez lui. C'était presque un désappointement : j'avais si bien compté sur une catastrophe, que je ne savais quel maintien prendre en mettant le pied dans l'appartement. J'étais partagé entre la crainte de demander une audience à un mort et celle de traiter comme défunt un homme qui était encore debout. La servante qui vint m'ouvrir m'épargna l'embarras de me prononcer ; sans rien dire, elle m'introduisit dans le salon.

Ce salon renfermait trois personnes : un vieillard, une jeune fille et une femme. Le vieillard portait le costume d'un villageois aisé ; chapeau à grandes ailes, habit de ratine, où l'étoffe n'était pas épargnée, gilet de velours à côtes, croisant sur la poitrine, souliers forts, bas de laine grise, gants doublés en poil de lapin. Je ne pouvais m'y tromper ; c'était Grandchamp. Certains airs de famille auraient suffi pour me le faire reconnaître, quand même les indications du manuscrit eussent été moins précises. Près de lui se tenait la jeune fille et je ne me rendais pas compte de ce qu'elle était. Rien dans le récit de Mongeron ne me mettait sur la voie. A son visage qu'éclairait le premier rayon de l'adolescence, on ne lui eût donné que quinze ans ; mais sa taille de reine, son port riche et fier étaient bien en avant de cet âge et en faisaient déjà une beauté accomplie. Il était impossible de n'être pas frappé des grands airs de race qui éclataient dans ses traits et dans son maintien.

Quant à la femme, je la reconnus sur-le-champ ; c'était la belle Mariette, ma voisine de la rue de Nevers. Les années ne lui avaient rien enlevé de son prestige ; seulement il s'y était joint à une dignité mélancolique, une douleur sévère comme celle de Niobé. En vain essayait-elle de se contenir ; trop de signes dénonçaient cette souffrance secrète. Ses yeux ne retrouvaient leur éclat, ses lèvres leur sourire que pour l'ange gracieux qui remplissait ce salon de sa jeunesse et de sa fraîcheur. Alors Mariette s'animait, renaissait à la joie, et sur son visage épanoui on pouvait lire quelque chose de ce saint orgueil qui rayonne sur le front des mères.

A son entrée dans le salon, une circonstance m'avait surtout frappé ; Mariette était entièrement vêtue de noir. Plus de doute, Mongeron avait accompli son sinistre dessein. Mes incertitudes venaient de cesser et j'allais entamer mon compliment de condoléance, lorsqu'une porte s'ouvrit et livra passage à un homme qui fit sur moi l'effet d'une apparition. C'était mon voisin de la rue de Nevers, mon camarade de la dixième. Je crus voir un fantôme ; j'hésitai à reconnaître en lui un vivant. Il avait de si bonnes raisons pour quitter ce monde, et il avait conduit les choses si loin, que j'eus d'abord quelque peine à comprendre comment il se trouvait là.

Mongeron était accouru vers moi et me serrait les mains avec une énergie qui appartenait évidemment au monde réel.

— Soyez le bienvenu, mon camarade, me dit-il.

Je lui rendis sa politesse, et il me présenta aux personnes réunies dans son salon.

— Madame Mongeron, me dit-il d'abord.

Je saluai Mariette ; elle répondit à ce salut avec une dignité empreinte de tristesse et de grâce.

— Mon beau-père, poursuivit Mongeron.

J'avais deviné juste ; c'était Grandchamp ; il ne me restait qu'à connaître la jeune fille dont la présence était une énigme pour moi.

— Mademoiselle Berthe, dit Mongeron.

Ce nom me frappa ; il figurait dans le récit que je venais de parcourir. Mongeron reprit la parole :

— C'est bien aimable à vous, mon camarade, d'être venu me voir ; bien aimable en vérité.

Je n'y comprenais rien, ce sang-froid, ce naturel me semblaient former un contraste singulier avec la lecture que je venais de faire.

— Et votre manuscrit ? lui dis-je à demi-voix.

Ces mots le firent tressaillir, il se pencha vivement à mon oreille, et me dit avec un air de surprise :

— Vous l'auriez reçu ?

— Oui, répliquai-je.

— Étourdi que je suis ! c'est ma faute, s'écria Mongeron ; j'avais oublié de donner contre-ordre. Bernard ne savait rien.

— Vraiment ? lui dis-je.

— Rien ; ce secret reste entre nous deux. Mais, ajouta-t-il en ménageant de plus en plus sa voix, vous devez être bien étonné de me voir. Venez, venez, vous saurez tout.

Il m'entraîna vers l'embrasure d'une croisée, et assez loin pour que nous ne pussions être entendus ; puis il continua :

— Vous avez lu ? me dit-il.

— Oui, répliquai-je.

— Jusqu'au dénoûment ?

— Il est à refaire, à ce que je vois, et je vous en félicite de tout mon cœur.

— Hélas ! dit-il en exhalant un soupir.

— Et qui a pu vous détourner de ce projet ? ajoutai-je.

— Chut ! mon camarade, pas si haut, je vous en prie ; Mariette ignore tout. Et moi-même je suis à me demander comment je me trouve ici et pourquoi je vous parle. Le ciel s'en est mêlé.

— Vous piquez ma curiosité, lui dis-je.

Mongeron jeta un coup d'œil vers le groupe que formaient les deux femmes et le vieillard. Mariette ne songeait pas à nous ; elle était comme en extase devant la jeune fille ; Grandchamp arrangeait et alimentait le feu.

— Vous vous souvenez du point où en étaient les choses ? reprit Mongeron d'une voix si contenue, qu'à peine pouvais-je saisir ses paroles.

— Oui, lui dis-je.

— J'étais prêt, j'étais résolu, vous pouvez m'en croire. La servante venait de sortir ; je venais de dire à la vie un éternel adieu.

— Eh bien ? lui dis-je.

— J'allais en finir, ajouta-t-il, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit à ma porte. J'hésitai un moment ; je voulais passer outre malgré les importuns. Un second coup, plus violent encore, vint à l'appui du premier. J'en éprouvai de l'impatience et voulus savoir qui prenait de tels airs de maître sur le seuil de mon logement. J'ouvris la porte ; un homme âgé et vêtu de noir se présenta, et me demanda un entretien. Je voulais m'y refuser, croyant toujours avoir affaire à des gens de loi. Il insista ; je le fis entrer. Maintenant, devinez qui c'était ?

— Je ne m'en fais pas une idée, lui dis-je.

— L'un des premiers notaires de Paris ! Lorsqu'il se fut

nommé, je l'amenai dans ce salon, et, à peine assis, il tira de sa poche un papier qu'il me donna. — Voici, me dit-il, une pièce qui vous concerne, Monsieur. — Moi! répondis-je. — Oui, vous, Monsieur, ajouta-t-il. Je ne pouvais me rendre compte de ce qu'était cette pièce, et comment un notaire de ce rang s'était dérangé pour me la remettre en mains propres. — Mais, lui dis-je avec un mouvement d'hésitation, de qui cela me vient-il? — Vous le verrez à la nature de l'acte, me répliqua-t-il. — Cependant, Monsieur... — Mon Dieu, reprit le notaire, il n'y a aucun mystère là dedans; c'est de la part du dernier membre de la famille des d'Hautefeuille.

— D'un d'Hautefeuille, dis-je à mon tour, en me rappelant diverses circonstances du récit de Mongeron.

— D'un d'Hautefeuille, reprit-il. Vous devez comprendre l'effet que ce nom fit sur moi. Je regardai le notaire avec défiance. — Quel d'Hautefeuille? demandai-je. — Il n'en restait plus qu'un, répondit gravement le notaire. — C'est Ernest d'Hautefeuille, alors. — Lui-même, Monsieur. — Ernest; il est donc ici! m'écriai-je. — Il arrive demain, Monsieur; on doit le porter au château de Vauhallan. — Comment, le porter? — Oui, Monsieur, le porter. Ernest d'Hautefeuille est mort à Rome, et l'on va réunir sa dépouille à celle de ses aïeux. — Et c'est lui qui m'adresse ceci? — Oui, Monsieur; c'est sa dernière volonté. — Son testament? — Une copie de son testament; Monsieur, l'original doit rester entre mes mains.

— Singulière coïncidence! lui dis-je.

— Bien singulière, en effet, continua Mongeron. Après m'avoir fourni cette explication, le notaire se leva et prit congé. Je restai de nouveau seul et libre de donner cours à mon projet. Mais le croiriez-vous? ma force n'était plus la même. Je sentais mon courage chanceler; je me rattachais involontairement à la vie. D'ailleurs, un peu de curiosité s'en mêlait. Je voulais savoir à quel titre d'Hautefeuille avait songé à moi, et si ce n'était pas là un nouvel affront. J'ouvris donc le testament et en prit connaissance.

— Et que contenait-il? lui dis-je.

— Lisez-vous-même, me répliqua Mongeron, en me remettant cet acte.

Voici ce que j'y lus :

« Comme le nom des d'Hautefeuille s'éteint avec moi, et qu'il « ne reste plus de notre antique maison que des branches col- « latérales, je crois pouvoir disposer selon mon cœur d'une « partie de ma fortune, entendant que, sur ce point, ma der-

« nière volonté soit respectée, et chargeant M. ***, notaire à Pa-
« ris, d'en assurer l'exécution.

« Je lègue et laisse à ma bien-aimée filleule Berthe la somme « de cinq cent mille francs à prélever sur le plus net de mes « biens, et sans qu'il puisse être fait sur ce legs ni réductions, « ni retenues.

« Afin que l'identité de la personne à qui je fais ce don ne « puisse former l'objet d'un doute, ni donner lieu à aucune « difficulté, je déclare ici que ma filleule Berthe est née à « Breuillet, près d'Arpajon, le 12 janvier 18... : que le lende- « main 13, elle a été inscrite sous ce nom aux actes civils de « Breuillet, et présentée à l'église un mois plus tard, c'est-à- « dire le 13 février 18... Ce fut moi qui la tins sur les fonts avec « Mariette Grandchamp, fille de Grandchamp, cultivateur à « Verrières. Les témoins de cet acte furent deux membres de « la famille Maréchal, l'un grainetier à Arpajon, l'autre meu- « nier à Breuillet. Annette Maréchal assistait à la cérémonie ; sa « signature doit figurer sur les registres de la paroisse.

« Jusqu'à l'âge de six ans, Berthe fut élevée chez les Maré- « chal à Arpajon. Elle ne les quitta que pour entrer dans un « pensionnat de Paris, chez madame***, dont la maison est « située au haut du faubourg Poissonnière. C'est là qu'elle a « commencé et qu'elle achève aujourd'hui son éducation.

« A ce legs, témoignage de mon affection, j'ajouterai ici, pour « Berthe, un dernier adieu, et toutes les bénédictions de mon « cœur. Que ma mémoire lui soit chère, et qu'elle songe à « celui dont le regret s'accroît à la pensée de la quitter.

« Je désire que jusqu'au jour de sa majorité, Berthe demeure « sous la tutelle de Mariette Grandchamp, sa marraine, aujour- « d'hui madame Édouard Mongeron. A cette qualité, je joins « celle d'exécutrice testamentaire, et j'espère que madame Mon- « geron voudra bien remplir l'un et l'autre devoir. D'ici à la « majorité de Berthe, la tutrice jouira de tous les priviléges « attachés à cette qualité, c'est-à-dire qu'elle disposera des re- « venus du legs, sans être tenue, en aucune manière, à en ren- « dre compte. J'adjure d'ailleurs Berthe de se conduire vis-à- « vis de sa tutrice comme elle le ferait vis-à-vis d'une mère, « d'avoir pour elle une tendresse et une déférence sans bornes; « ce sera la seule manière dont elle puisse reconnaître ce que « je fais aujourd'hui pour elle, et satisfaire au vœu le plus cher « de mon cœur.

« Je prie M. Édouard Mongeron de ne point mettre d'obstacle « à ce que cette partie de mes volontés reçoive son exécution.

« Si, pour une cause quelconque, la tutelle ne pouvait être con-
« fiée à madame Mongeron, un conseil de famille y pourvoirait.

« Il me reste à prendre quelques dispositions qui sont la conséquence de celle-ci, et doivent avoir leur effet au même titre.

« Je laisse et lègue à Annette Maréchal, fille de Maréchal, grainetier à Arpajon, 20,000 francs, et à son frère, Simon Maréchal, meunier à Breuillet, une pareille somme.

« Enfin, je laisse à Antoine, aujourd'hui garçon de bureau dans un ministère, et qui a fait autrefois partie de notre maison, une somme de 10,000 francs.

« Quant au reste de mes biens dont il n'est pas ici disposé, il se partagera entre mes héritiers naturels, conformément à la loi. Seulement je veux que les legs que je viens de faire soient prélevés avant tout partage et sans être astreints à aucun des délais qui régissent les successions en commun.

« Si je meurs loin de Vauhallan, je désire que mes restes y soient transportés. Je veux reposer près des miens, dans le tombeau de ma famille. C'est la place du dernier membre de notre maison.

« A Paris, le...

« Signé : ERNEST D'HAUTEFEUILLE. »

En marge on lisait :

« Certifié conforme à l'original déposé aux écritures de Me ***, notaire à Paris. »

Quand je fus arrivé au bout de cet acte, je me retournai vers Mongeron et cherchai à lire sur sa physionomie s'il en avait compris tout le sens.

— Eh bien ! me dit-il ; qu'en pensez-vous ?

J'étais fort en peine de savoir que lui répondre, et lui renvoyai sa question.

— Et vous-même ? lui dis-je.

Heureusement, il se fit une diversion qui termina mon embarras : le bruit d'un événement de famille s'était répandu au dehors et le salon se remplit peu à peu de visiteurs. C'était pour moi comme un spectacle. La plupart des personnages qui figuraient dans le récit de Mongeron passèrent successivement sous mes yeux.

On annonça d'abord Bernard et sa femme. Le visage de Denise exprimait toute la bonté dont elle était douée et le calme profond où elle avait vécu. Aucune ride sur son front, aucun trouble dans son regard. La physionomie de Théophile offrait les mêmes caractères ; jamais couple ne s'était mieux assorti.

D'autres visites succédèrent à celle-là. Dès la veille, les cousins d'Arpajon avaient été prévenus par le notaire qu'ils figuraient sur le testament d'Ernest, et ils étaient accourus avec l'empressement d'héritiers villageois. J'eus donc l'honneur de voir la grosse Annette et le vigoureux Simon, deux sujets taillés dans le granit, et qui ne se lassaient pas d'embrasser Mariette.

Au milieu de cette affluence, c'est elle surtout que j'examinais. Elle ne s'était point départie un instant de sa gravité. Même dans les caresses qu'elle prodiguait à la jeune fille, même dans les douces paroles qu'elle lui adressait, on voyait régner l'expression d'une plainte, on croyait entendre la voix d'un regret. Berthe alors se jetait dans ses bras et semblait vouloir guérir cette blessure cachée à force de tendresses. Du reste, une fois que les Maréchal furent présents, la jeune fille se vit obligée de se partager. La grosse Annette était tombée en extase, et Simon demeurait ébahi.

— Le beau brin de fille ! disait le meunier. Qui m'eût dit que cela pousserait si vite !

— Dis-donc, Simon, t'en souviens-tu? ajoutait Annette. Quand on pense qu'elle était blonde, tout enfant. Mais blonde comme les épis ! Vois donc comme ces cheveux sont foncés à cette heure?

— Brune ou blonde, c'est toujours une merveille, ma sœur ! Dame ! elle partait pour cela! Elle était si mignonne étant petite.

Cependant l'assemblée était au complet, et ma curiosité avait eu le temps de s'exercer. Mongeron devait faire aux parents d'Arpajon la lecture du codicille et les mettre au courant de leurs droits. On peut se former dès lors une idée de l'impatience du frère et de la sœur. Ils connaissaient le montant du legs qui les concernait; mais avec la subtilité ordinaire des villageois, ils s'imaginaient qu'ils trouveraient encore dans quelque coin du testament un petit article en leur faveur. D'ailleurs n'eussent-ils que leurs 20,000 francs chacun, ils étaient bien aises de savoir le pourquoi et le comment, et de jeter, comme ils disaient, un coup d'œil sur le fond du sac.

Je compris que ma présence ne pouvait que troubler cette scène, et je songeais à me retirer, lorsque la porte du salon s'ouvrit brusquement devant un homme qui fit son entrée avec impétuosité. Sans tenir compte du cercle nombreux qui garnissait le salon, il courut droit à Mongeron.

— Victoire, mon cher, victoire ! s'écria-t-il.

A ces allures pétulantes, à ce langage pittoresque, je crus reconnaître Frédéric. C'était lui en effet.

— Qu'y a-t-il ? qu'est-ce ? dit Mongeron. Vous avez l'air d'un événement.

— J'ai vaincu Manheim, mon cher ; j'ai brisé ce granit ! Il nous accorde trois mois de délai.

— N'est-ce que cela ? répondit Mongeron.

— Merci ! s'écria Frédéric ; comme si ce n'était point assez ! Trois mois, mon cher ; mais c'est l'éternité. Dans trois mois il peut arriver dix tremblements de terre. Alors comme alors.

Cette apparition complétait ma série. Je pris discrètement congé de Mongeron et gagnai le corridor. Un homme écoutait aux portes et j'aurais parié que c'était Antoine. Cependant mon ancien camarade de la dixième m'avait suivi dans ma retraite, et, ne voyant en cela qu'un acte de politesse, je l'engageai à ne pas aller plus loin.

— Nous avons encore à causer, me dit-il.

Il me conduisit sur le palier de son logement, comme s'il eût voulu se mieux garantir des oreilles indiscrètes. Quand il se fut assuré de son terrain, il reprit la parole :

— Vous ne savez pas tout, me dit-il.

J'attendais ce mot, et il me fit plaisir. Difficilement on pouvait croire que Mongeron se fît illusion sur l'origine et le caractère des bienfaits que le testament d'Ernest d'Hautefeuille répandait sur les siens. Les accepter tacitement supposait ou une simplicité poussée jusqu'au ridicule ou une capitulation qui lui eût fait peu d'honneur.

— Achevez alors, dis-je en lui répondant ; je vous écoute.

Mongeron reprit avec gravité :

— Au testament était jointe une lettre ; et à cette lettre Mariette a ajouté des aveux complets ; voilà ce qui a arrêté mon bras. J'ai promis de vivre et d'oublier.

— Allons, tant mieux ! lui dis-je, en croyant la confidence achevée.

— Attendez, ajouta-t-il ; le hasard vous a livré mon secret, je veux que vous n'ignoriez rien. Quand le notaire fut parti, je lus la lettre d'Ernest. Il me racontait tout, et plaçait son récit sous sa foi de gentilhomme. Mariette n'a eu qu'un jour de faiblesse, une heure de surprise, et sa vie en a été l'expiation. Le repentir a suivi de près la faute et a failli la conduire au tombeau. Depuis qu'elle m'appartient, sa conduite a été sans tache, et je ne lui étais rien quand elle a failli. Elle a manqué de confiance, c'est son seul tort, et elle en est loyalement convenue.

— Elle aussi ? lui dis-je.

— Oui, ajouta Mongeron. La mort d'Ernest la déliait ; elle a

pu tout avouer. Si vous aviez vu avec quelle grandeur elle s'accusait ; avec quelle noblesse elle a mis son sort à mes pieds ! Il faut croire qu'elle avait le pressentiment de mes projets, car jamais je ne l'ai vue faire tant d'efforts pour me rattacher à la vie. Sa voix avait un accent de supplication qu'en aucun temps je ne lui ai vu prendre. A la suite de ses aveux elle ajouta :

— Édouard, j'en prends le ciel à témoin, depuis que nous sommes unis, il n'est pas un de mes actes, une de mes pensées dont j'aie à rougir. Si je ne t'avais pas vu si susceptible, je t'aurais tout dit, et nous aurions supporté en commun la situation affreuse que ma faiblesse m'avait faite. Tu m'aurais donné de la force contre mes remords ; tu m'aurais rendu ma fille que je voyais avec douleur livrée à des mains mercenaires. Au lieu du deuil qui a plané sur notre maison, nous aurions eu, comme les Bernard, des jours tranquilles et heureux. Mais j'ai craint tes défiances, j'ai craint tes colères. Et puis, Édouard, ce secret n'était pas seulement à moi, un autre y était pour moitié.

— Ce sont là des sentiments vrais, dis-je à Mongeron.

— Comment voulez-vous que j'y pusse résister, poursuivit-il ; et lorsque Mariette, me prenant les deux mains et me regardant avec une expression touchante, a ajouté : — Édouard, tu voulais nous quitter ! — Mais non, lui répondis-je en essayant de me défendre. — Tu voulais nous quitter, te dis-je, tout me le prouve. Voyons, mon ami, n'est-ce pas assez de deuil autour de nous ? Veux-tu donc laisser sur cette terre deux pauvres femmes qui ne sauront plus sur qui s'appuyer ? Vis pour nous, Édouard, je t'en conjure, ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Je lui ai répondu : Tu le veux, Mariette, eh bien ! je vivrai. Berthe sera ma fille.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CORBEIL, typogr. et stéréot. de CRÉTÉ.

JW



